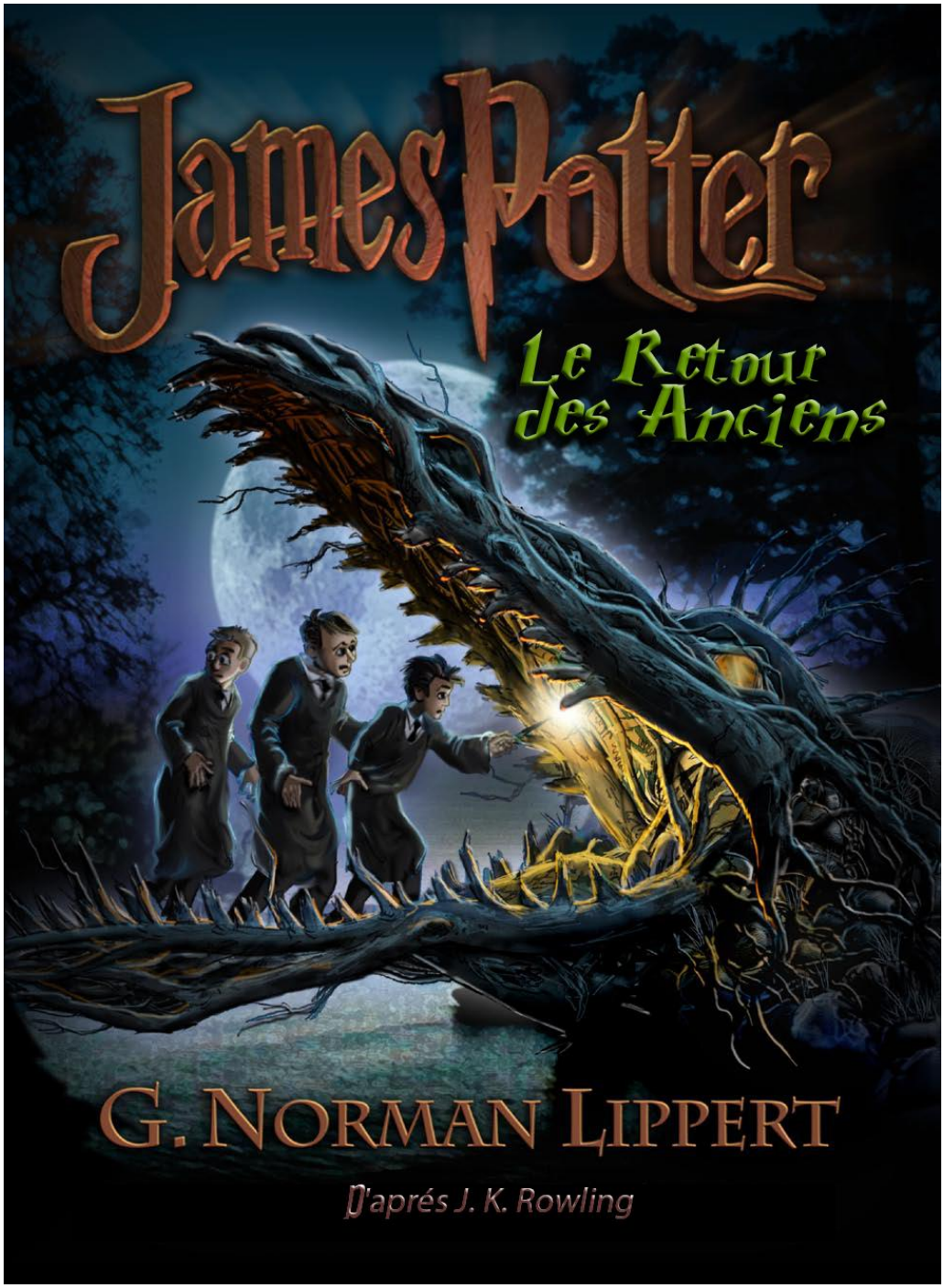


James Potter et le Retour des Anciens

Par Norman G Lippert, d'après J. K. Rowlings

Le fils de Harry Potter – tome 1

Traduction en français de Anne Solo

Sommaire

James Potter et le Retour des Anciens

Prologue 3
Chapitre 1 : L'ombre d'une légende 9
Chapitre 2 : L'arrivée des Américains 29
Chapitre 3 : Un fantôme et un intrus. 45
Chapitre 4 : Le Mouvement du Progrès 64
Chapitre 5 : Le livre d'Austramaddux 83
Chapitre 6 : Le rendez-vous de minuit 104
Chapitre 7 : Question de loyauté 123
Chapitre 8 : La Caverne du Secret 139
Chapitre 9 : Un débat mouvementé 155
Chapitre 10 : Noël, Square Grimmaurd 173
Chapitre 11 : Les trois reliques 188
Chapitre 12 : Visum-Ineptio 209
Chapitre 13 : La balise noire 219
Chapitre 14 : Le couloir de traversée des anciens 237
Chapitre 15 : L'intrus est un Moldu 262
Chapitre 16 : Le désastre du bâton de Merlin 280
Chapitre 17 : Le retour de Merlin 297
Chapitre 18 : Réunion dans la tour 314
Chapitre 19 : Secrets révélés 331
Chapitre 20 : Les aveux du traître 348
Chapitre 21 : Une boîte verte comme cadeau 358

Prologue

À l'abri du mur d'angle, Mr Gris jeta un coup d'œil vers l'autre côté du couloir qui s'étendait vers une obscurité infinie, à peine troublée par la lueur argentée des globes flottant dans l'air. Mr Gris avait entendu dire que ces globes étaient des Feu-Follet, encastrés dans le verre par un sortilège de boucle temporelle, ce qui les rendaient inextinguibles. Lui-même n'avait jamais entendu parler de Feu-Follet – et encore moins du sortilège de boucle temporelle – mais il faut dire qu'il ne s'était encore jamais trouvé dans un endroit pareil, dans le Département des Mystères du Ministère de la Magie. Il eut un frisson.

— Je ne vois personne, chuchota-t-il aux deux ombres derrière lui. Il n'y a ni porte ni verrou pour nous empêcher d'entrer. Pensez-vous qu'ils pourraient utiliser des barrières invisibles ou quelque chose du genre ?

— Non, répondit d'une voix rauque. Nous avons reçu un plan qui nous indique l'emplacement de chaque détecteur. Et ici, nous ne risquons rien. La seule chose à surveiller est une éventuelle sentinelle. Mais si vous ne voyez personne, allons-y.

Mr Gris s'agita nerveusement.

— Je sais ce que nous avons reçu, mais tout ça ne me semble pas normal, Bistle. J'ai un bon instinct pour ce genre de choses. Du moins, c'est ce que ma vieille mère prétendait.

— Ne m'appelez pas Bistle, sombre andouille, répondit la voix rauque, qui appartenait à un Gobelin particulièrement ours, dans sa chemise noire et son pantalon épais. Durant toute cette mission, je suis Mr Safran. Et que votre instinct aille se faire voir. Vous n'êtes qu'un pleutre, et vous avez peur de tout endroit inconnu. Plus vite nous en aurons terminé, plus vite nous serons rentrés chez nous pour célébrer notre succès.

La troisième silhouette, un vieil homme maigre et long, au menton orné d'un bouc blanc, passa devant Mr Safran et avança calmement dans le couloir, examinant en détail chacune des portes.

— Prenez exemple sur Mr Rose, indiqua Mr Safran en le suivant de près, tout en regardant autour de lui. Lui au moins fait confiance à nos informations. Aucune sentinelle, aucun problème. Pas vrai, Mr Rose ?

Le visage crispé, Mr Gris suivit les deux autres, tout en étudiant lui aussi les portes mystérieuses. Il y en avait des centaines – peut-être même des milliers – le long de ce couloir sans fin. Aucune d'elles n'était marquée de la moindre pancarte. Cependant, il entendait Mr Rose marmonner entre ses dents.

— Et pourquoi devrais-je être Mr Gris ? se plaignit Mr Gris d'une voix mécontente. Personne n'aime le gris. D'ailleurs, à mon avis, c'est à peine une couleur.

Le Gobelin l'ignora. Après quelques minutes, Mr Rose s'immobilisa. Derrière lui, Mr Safran et Mr Gris s'arrêtèrent aussi. Ils regardèrent autour d'eux, dans le couloir, les sourcils froncés.

— Ça ne peut pas être là, Mr Rose, dit le Gobelin. Il n'y a aucune porte à cet endroit. Êtes-vous certain d'avoir bien compté ?

— Oui, j'ai bien compté, répondit Mr Rose.

Il jeta un coup d'œil sur le sol, puis frotta le marbre du bout du pied. Il y avait un éclat sur l'une des dalles, au coin. Mr Rose poussa un grognement, puis il s'agenouilla. Du doigt, il tritura le coin cassé, puis hocha la tête, et accrocha son doigt dans le trou avant de tirer. Immédiatement, un rectangle du

dallage se souleva, s'ouvrant comme un clapet. En dessous, il y avait une sorte de creux dans le sol, qui, lorsque Mr Rose l'activa, glissa comme un long tiroir vertical. Il remonta jusqu'au plafond dans un grincement régulier. Puis avec un long frémissement, il se figea C'était une pierre, aussi large et haute qu'une porte, de quelques centimètres d'épaisseur. Mr Gris jeta un coup d'œil inquiet autour de lui, mais il ne vit que le couloir sans fin du Département des Mystères, qui s'étirait de chaque côté.

— Comment saviez-vous que c'était ici ? demanda Mr Safran en jetant un coup d'œil vers Mr Rose.

— Elle me l'a dit, répondit l'autre, en haussant les épaules.

— Vraiment ? Y aurait-il autre chose que vous sauriez sans nous en avoir fait part ?

— Je ne sais que ce qui était nécessaire pour nous mener au but, répondit Mr Rose. Vous, vous avez à forcer les serrures ; Mr Gris est notre homme fort, et moi, j'ai l'itinéraire. Nous savons tous ce qui correspond à notre rôle, et rien d'autre.

— Oui, oui je me souviens, grommela le Gobelin. Alors, laissez-moi ouvrir cette porte.

Mr Rose s'écarta de côté, tandis que Mr Safran s'approchait du mystérieux linteau de pierre. Il l'étudia avec soin, plissant les yeux et marmonnant, puis il posa l'une de ses énormes oreilles contre la pierre, tapotant ici et là. Enfin, il fouilla dans l'une des poches de sa chemise noire, et en sortit un outil compliqué formé de multiples tiges métalliques. Il en sortit une, et la plaça contre la serrure du linteau rocheux.

— Vraiment, ce n'est pas difficile, marmonna-t-il. C'est un verrou *homonculus.* Il s'ouvre quand les différentes circonstances exigées sont présentes. Ça aurait pu demander par exemple une chanteuse rouquine du chœur national de l'Atlantide à 3 heures un mardi matin. Ou encore, une lumière du soleil levant à travers un miroir fendu devant l'œil d'une chèvre. Ou encore, que Mr Gris lance un crachat sur une salamandre violette. Parfois, je suis tombé sur des *homonculus* franchement vicieux.

— Et celui-ci est un facile ? demanda Mr Gris avec espoir.

Le Gobelin ricana, montrant ses petites dents pointues.

— Non, mais vous avez entendu ce que Mr Rose a dit, pas vrai ? Nous sommes tous là pour nos capacités particulières.

Il chercha dans une autre poche, et en sortit une fiole minuscule remplie d'une poudre rouge. Avec soin, le Gobelin la décapsula, et renversa le contenu au pied du linteau de pierre. La poudre tomba en tourbillonnant, formant un dessin anormalement régulier. Mr Gris se pencha, et vit qu'il s'agissait de la forme d'une main squelettique, un doigt pointé vers le verrou.

Mr Safran sortit alors un petit outil de cuivre, et marmonna : « *Acculumos* ». Un étroit faisceau de lumière verdâtre jaillit de l'extrémité de l'outil. Le Gobelin s'accroupit, et posa délicatement son outil le long de la main, afin que la lumière soit pointée à l'angle exact qu'indiquait le doigt osseux.

Mr Gris poussa un cri étouffé, et recula de quelques pas. Dans la lumière précisément placée de la petite lampe de Mr Safran, la pierre rugueuse ne présentait plus une surface uniforme. Le jeu des ombres révélait une gravure sophistiquée : un squelette grimaçant et riant entouré de petites ombres naines. La main droite du squelette était tendue, et formait une sorte de poignée de porte. La main gauche manquait, et Mr Rose frissonna soudain, quand il réalisa que la poudre rouge représentait ce membre amputé.

— C’est une danse macabre, dit Mr Safran en étudiant la gravure. Une danse de mort. Qui est révélée avec de la poudre de sang de dragon et de la lumière caverneuse. Oui, ce verrou est plutôt bon, Mr Gris.

— Est-il ouvert ? demanda Mr Rose d’une voix sèche.

— Il n’a jamais été fermé, répliqua le Gobelin. Nous devions juste savoir où se trouvait la poignée. Je vous en prie, Mr Rose, à vous l’honneur.

Le grand homme barbu s’approcha du panneau, en prenant soin de ne pas se placer dans le faisceau de la lueur verdâtre. Il tendit la main, et resserra ses doigts sur le poing du squelette gravé dans la pierre. Il tourna, et aussitôt retentit un cliquètement lent et grinçant. La porte s’ouvrit vers l’intérieur, révélant un grand espace sombre. Dans le lointain, résonnait le son de l’eau courante. De l’air froid jaillit de l’ouverture, rafraîchissant l’atmosphère du couloir, et gonflant la chemise noire de Mr Safran. Mr Gris frissonna, tandis que gelait sur son front la sueur de l’angoisse.

— Où sommes-nous ? Cet espace n’existe même pas ici, si vous voyez ce que je veux dire.

— Bien entendu, il n’existe pas, répondit Mr Safran avec dédain, mais il cherchait aussi à cacher sa frayeur. C’est une cache secrète. On nous en a parlé, et vous le savez. C’est ici que se trouve le coffre. Venez, nous n’avons pas beaucoup de temps.

Mr Rose franchit le seuil, et les autres le suivirent, baissant la tête pour pouvoir passer. Il devint aussitôt apparent, d’après l’odeur fétide et les échos que renvoyaient leurs pas, qu’ils se trouvaient dans une profonde caverne. Mr Rose sortit sa baguette, et l’alluma, ne révélant rien d’autre que des rochers brillants et humides sous leurs pieds. L’obscurité était si totale qu’elle absorbait la lumière, et Mr Gris eut la sensation d’être dans un endroit si profondément enterré dans les entrailles de la terre que jamais le soleil n’y parvenait. Un froid humide et rance s’incrustait déjà dans sa peau, et il frissonnait, après la tiédeur du couloir. Mr Gris jeta un coup d’œil en arrière, mais il ne vit que la porte qui brillait d’une lumière dorée, presque comme s’il s’agissait d’un mirage.

— Où… Où pensez-vous que nous nous trouvions ? demanda-t-il.

— C’est une poche d’air dans une caverne sous l’océan Atlantique, répondit Mr Rose qui marchait toujours.

— Sous… (La voix de Mr Gris se cassa, et il dut déglutir.) J’ai un mauvais pressentiment tout à coup. Très mauvais. Nous devrions retourner sur nos pas, Bistle.

— Ne m’appelez pas Bistle, répliqua le Gobelin, plutôt machinalement.

— Qu’y a-t-il dans ce coffre de toute façon ? gémit Mr Gris. J’espère que ça vaut le coup. Mais je ne vois rien de bon sortir d’un endroit pareil.

— Ne vous inquiétez pas de ça, dit Mr Safran de sa voix rauque. Ça vaut bien plus que tout ce que vous avez jamais rêvé. Nous ne retrouverons plus jamais un coup pareil. C’est terminé les vols misérables et les errances de nuit. Une fois que nous aurons ce coffre, notre fortune est faite.

— Mais dites-moi, insista Mr Gris, qu’y a-t-il dans ce coffre ?

— Et bien, un peu de patience, vous allez voir.

Mr Gris s’immobilisa.

— En fait, vous n’en savez rien, pas vrai ?

De rage, le Gobelin se mit à bafouiller :

— Espèce d'imbécile sans imagination, c'est sans importance ce qu'il y a dedans. On nous a promis que nous n'aurions plus besoin de rien après, et ça me suffit. Tout ce que nous avons à faire est d'emporter la boîte, et de donner sa part à notre informateur du ministère. Personne ne nous aurait permis de pénétrer dans le Département des Mystères sans un énorme butin en vue. D'ailleurs, Mr Rose est sans doute au courant. Pourquoi ne pas lui poser la question ?

— Non, je ne sais rien, répondit Mr Rose avec conviction.

Il y eut un long moment de silence. Mr Gris entendait toujours l'eau couler d'une façon régulière, et renvoyer des échos dans l'obscurité.

Enfin, Mr Safran demanda :

— Alors comme ça, vous non plus ne savez rien ?

Mr Rose secoua la tête lentement, un mouvement à peine visible dans la lumière de sa propre baguette.

Le Gobelin fronça les sourcils.

— Chacun de nous ne sait que ce qui est nécessaire pour accomplir cette mission, pas vrai ?

— La seule chose qui importe est de savoir où aller, dit Mr Rose. Une fois que nous y serons, nous saurons quoi faire.

Devant ce rappel de leurs instructions, le Gobelin hocha la tête.

— D'accord, allons-y, Mr Rose. Nous vous suivons.

— Nous y sommes, répondit Mr Rose. À partir de là, c'est à Mr Gris de jouer.

Il tendit le bras, mettant sa baguette en avant. Illuminé par la lueur vacillante, un visage monstrueux et bestial jaillit de l'obscurité. Mr Gris sentit ses genoux mollir.

— Ce n'est qu'une statue, stupide individu, grogna Mr Safran. C'est la tête de dragon dont on nous a parlé. Allez-y, avancez, et ouvrez-la. Gagnez votre part, Mr Gris.

— Je déteste vraiment ce nom, protesta Mr Gris.

Cependant, il avança vers la tête de la statue de dragon. Elle était plus grande que lui, étrangement formée des stalactites et des stalagmites de la caverne.

— Je voulais être appelé Mr Violet, ajouta-t-il. J'aime le violet.

Il s'accroupit, et passa les mains entre les dents acérées du dragon, au niveau de la mâchoire supérieure. Mr Gris possédait une force immense, mais soulever la mâchoire lui demanda cependant un effort surhumain. Il avait le visage couvert de sueur, les tendons de son cou se raidissaient sous la tension, et pourtant, la statue ne bougeait pas. Au moment même où Mr Gris était certain d'échouer – et de voir ses muscles s'arracher de ses os – il y eut un fracas retentissant, comme du verre brisé, et la mâchoire devint enfin manœuvrable. Les stalactites qui l'immobilisaient avaient été brisées. Mr Gris la souleva complètement, jusqu'à ce que les deux autres puissent se faufiler à l'intérieur.

— Dépêchez-vous, ordonna-t-il, les dents serrées.

— Faites attention de ne pas lâcher ce caillou pour nous coincer dedans, maugréa Mr Safran tandis que lui et son complice passaient à travers l'ouverture.

Dans la tête du Dragon, le tunnel était bas et presque parfaitement rond. Les stalactites et des stalagmites ressemblaient à des piliers qui supportaient le plafond voûté. Sur le sol, les pierres étaient lisses, et bien alignées, toutes dirigées vers le centre où une étrange forme attendait dans l'obscurité.

— Il ne s'agit pas d'un coffre, remarqua Mr Rose d'un ton sec.

— Non, admit Mr Safran. Mais c'est pourtant la seule chose qu'il y ait ici. Pensez-vous que nous pouvons le transporter à nous deux ?

Mr Rose descendit les escaliers, laissant le Gobelin trottiner derrière lui. Ensemble, les complices étudièrent l'objet un moment, puis Mr Rose plaça sa baguette entre ses dents. Il se pencha, attrapa un côté, et indiqua du menton au Gobelin de se placer en face de lui. C'était étrangement léger, bien que recouvert d'une croûte de calcaire et d'autres minéraux. Maladroitement, ils soulevèrent l'objet et le ramenèrent en haut des escaliers. La lueur de la baguette de Mr Rose sautait et vacillait, renvoyant contre les piliers des ombres grotesques.

Enfin, ils réussirent à faire passer l'objet à travers les mâchoires ouvertes de la tête de la statue du dragon. Mr Gris les attendait, en nage, et il tremblait de tout son corps. Dès qu'il vit ses deux compagnons sortis, il relâcha sa prise sur la mâchoire de pierre, qui retomba, violemment, renvoyant un nuage de poussière âcre tout autour. Mr Gris s'effondra sur le sol, au bord de l'épuisement.

— Alors, de quoi s'agit-il ? demanda Mr Safran, sans se préoccuper du souffle rauque de Mr Gris. On ne dirait pas que ça vaille une fortune.

— Je n'ai jamais dit que ça valait une fortune, intervint derrière eux une voix dans l'obscurité. J'ai simplement dit que vous n'auriez ensuite plus besoin de travailler. En y réfléchissant, cette petite phrase peut être interprétée de façon différente. C'est amusant, vous ne trouvez pas ?

Mr Safran pivota sur ses talons, cherchant à découvrir l'origine de la voix, mais Mr Rose se retourna lentement, presque comme s'il s'attendait à cette interruption. Une silhouette émergea peu à peu de l'obscurité, enveloppée d'une cape noire, le visage caché sous un horrible masque brillant. Deux autres silhouettes, également costumées, le suivaient.

— Je reconnais votre voix, dit Mr Rose. J'aurais dû m'en douter.

— Oui, admit le nouvel arrivant. Vous auriez dû, Mr Fletcher, mais vous ne l'avez pas fait. Toutes vos années d'expérience ont cédé sous l'appât de la cupidité. Et désormais, il est trop tard.

— Attendez un peu, s'écria Mr Safran en levant les mains. Nous avions un accord. Vous ne pouvez pas faire ça. Nous avions signé un pacte.

— Effectivement, mon cher ami Gobelin. Je vous remercie pour vos services. Voici votre dû.

Il y eut un éclat de lueur orange, et Mr Safran prit le sort en plein visage. Il s'agrippa des deux mains à sa gorge, et tomba en arrière, avec des grognements comme s'il s'étouffait – ou se tordait de douleur.

Mr Gris se releva lentement.

— Ce n'est pas juste. Vous n'auriez pas dû faire ça à Bistle. Il n'a fait qu'obéir à vos ordres.

— Et nous lui avons donné exactement ce qui lui était promis, répondit la voix masquée d'un ton amusé.

Il y eut un autre éclat de lueur orange, et Mr Gris s'effondra à son tour, lourdement, sur le sol de pierre.

Puis les trois silhouettes s'approchèrent plus près, entourant Mr Rose. Il jeta autour de lui un regard traqué.

— Dites-moi au moins de quoi il s'agit, dit-il. Dites-moi pourquoi vous teniez tellement à ce que nous vous ramenions cet objet. Pourquoi avoir fait appel à nous, au lieu d'agir vous-même ?

— Pour la dernière question, je regrette, mais ça ne vous regarde pas, Mr Fletcher, dit la voix, en lui tournant autour. Si je vous répondais, je devrais ensuite vous tuer, comme on dit. Et franchement, ça ne serait pas en accord avec notre marché. Nous avons promis que vous n'auriez plus besoin de rien, et j'ai l'intention de m'y tenir. Bien entendu, votre vie ne sera pas exactement ce que vous en attendiez, mais un mendiant n'a pas trop le choix question aumône.

Il sortit sa baguette, et la pointa sur le visage de Mr Rose, qui se souvint, tout à coup, ne pas avoir utilisé depuis des années le nom de Fletcher. Il avait changé d'identité, quand il avait cessé d'être un escroc. Il avait essayé, de son mieux, de devenir honnête. Mais quand on l'avait approché pour ce travail – pénétrer à l'intérieur du ministère de la magie, un défi si rare, un gain si énorme – il n'avait pu y résister. Il pensa que ses vieux amis de l'ordre du Phénix allaient être terriblement déçus. Bien sûr, la plupart d'entre eux étaient morts désormais. Et puis, personne ne connaissait son nom actuel. Du moins, il le pensait. De toute évidence, les gens qui l'avaient piégé étaient au courant. Et depuis toujours. Ils l'avaient utilisé comme un outil, et à présent, ils s'apprêtaient à s'en débarrasser. D'un certain côté, la punition était méritée. Il soupira.

La voix continua :

— Quant à votre première question, cependant, je pense pouvoir y répondre. Il me paraît juste de satisfaire votre curiosité. De plus, à qui pourriez-vous en parler après ce soir ? Vous êtes venu chercher un coffre rempli de richesses, parce que vous êtes un homme mesquin, avec des ambitions mesquines. Ce n'est pas notre cas, Mr Fletcher. Nous avons des buts grandioses. Et grâce à vous, et à vos sbires, nous avons maintenant les moyens de les accomplir. Nous visons le pouvoir absolu, et ce que vous voyez ici, est un moyen de l'obtenir. Ce que vous voyez ici, Mr Fletcher, signifie la fin du monde que vous connaissez.

Mondingus Fletcher perdit tout espoir, et il tomba à genoux. Quand la lumière orange le frappa et l'étouffa, il sentit l'obscurité l'envahir. Et il l'accueillit avec joie. Il se laissa sombrer.



Chapitre 1 : L'ombre d'une légende



James Potter avança lentement sur le quai étroit, le long du train, fouillant chaque compartiment d'un regard aussi nonchalant que possible. Ceux qui étaient déjà à l'intérieur penseraient probablement que James cherchait quelqu'un – un ami, ou un groupe de camarades de son année, avec lesquels passer du bon temps durant le voyage. Du moins, c'est ce que James espérait. Pour rien au monde, il n'aurait voulu que les autres devinent sa nervosité. Malgré l'air bravache qu'il avait affiché devant son jeune frère, Albus, James avait l'estomac noué, et douloureux, comme s'il avait avalé l'une des Pastilles de Gerbe de son oncle George. Il ouvrit la porte du Poudlard Express, au bout du wagon, et avança d'un pas prudent dans le couloir. Le premier compartiment qu'il trouva était rempli de filles. Elles parlaient avec animation, de toute évidence les meilleures amies du monde, alors qu'il était probable qu'elles venaient à peine de se rencontrer. L'une d'entre elles leva les yeux et aperçut James qui les regardait fixement. Aussitôt, il détourna le visage, comme s'il cherchait à voir derrière elle, par la fenêtre. Sur le quai, l'activité était toujours animée. Les roues brûlantes, James se remit en route. Si seulement Rose avait un an de plus, elle serait là avec lui. Ce n'était qu'une fille, bien sûr, mais c'était aussi sa cousine, et ils avaient grandi ensemble. James aurait apprécié la présence d'un visage familier.

Bien entendu, il y avait Ted et Victoire dans le train. Mais Ted était en septième année, aussi il avait été rapidement absorbé par la masse bruyante de ses amis. Il avait à peine eu le temps d'agiter la main avec un clin d'œil en direction de James avant de disparaître dans un compartiment bondé, d'où émanait une musique tambourinante. Victoire, qui avait cinq ans de plus que James, l'avait bien invité à venir s'asseoir auprès d'elle, mais James ne se sentait pas trop à l'aise avec cette cousine-là. Il n'avait aucune envie de l'écouter bavarder sans fin avec les quatre autres filles de son compartiment, sur les bienfaits du maquillage à la poudre de perlimpinpin, ou des sortilèges concernant les soins capillaires. Victoire avait du sang vélane, et jamais aucune difficulté pour se trouver des amis, des deux sexes. De plus, James sentait bien qu'il était important pour lui de se débrouiller seul, malgré son sentiment d'abandon.

Ce n'est pas tant qu'il redoute d'aller à Poudlard. Il avait attendu ce jour quasiment toute sa vie, depuis qu'il avait été suffisamment âgé pour comprendre ce que signifiait d'être un sorcier. Sa mère lui avait alors expliqué qu'il existait une école spéciale où, un jour, il irait : Un établissement destiné aux sorciers et aux sorcières, afin de leur apprendre à utiliser la magie. James brûlait d'anticipation à l'idée de ses premiers cours. Il voulait apprendre à utiliser la nouvelle baguette, récemment acquise, qu'il portait fièrement dans son sac à dos. Et plus que tout, il espérait briller au Quidditch, sur son premier vrai balai, il espérait peut-être faire partie de l'équipe… Peut-être…

Mais c'était alors que son excitation se transformait en angoisse. Son père avait été le plus jeune attrapeur de l'équipe Gryffondor, et de toute l'histoire de Poudlard. James n'avait aucun espoir de faire mieux qu'égaliser un tel record. D'ailleurs, c'est ce que tout le monde *attendait* de lui – le fils aîné du fameux héros. Il connaissait l'histoire, qui lui avait été racontée des dizaines de fois (mais jamais par son père), comment le jeune Harry Potter avait réussi à attraper son premier vif d'or en plongeant littéralement de son balai en plein vol, manquant avaler la petite balle dorée dans son enthousiasme. À chaque fois, ceux qui racontaient cet épisode s'esclaffaient à ce moment-là. Et si son père était présent, il se contentait de sourire, un peu gêné, tandis que tous les autres lui envoyaient de grandes bourrades dans le dos. A quatre ans, James découvrit le fameux vif d'or rangé dans une boîte à chaussures, sur la dernière étagère du buffet du salon. Sa mère lui expliqua qu'il s'agissait d'un cadeau que le vieux directeur de l'école avait fait à son père. Les petites ailes de la balle ne fonctionnaient plus très bien, et l'or de son revêtement s'était terni. Pourtant, James resta tétanisé devant sa découverte. C'était le premier vif d'or qu'il voyait d'aussi près. La balle lui parut à la fois plus petite et plus grande que ce qu'il avait imaginé. Et son poids, dans sa main, était impressionnant. *C'est le fameux vif d'or*, se répétait James émerveillé. *Celui de l'histoire. Celui que mon père a gagné*. Il demanda à Harry la permission de le garder dans sa chambre, rangé la boîte à chaussures – du moins, tant qu'il ne jouait pas avec. Son père accepta. Fou de joie, James emporta son butin qu'il cacha sous son lit, juste à côté de son balai-jouet. Il prétendit que le recoin noir, sous sa tête de lit, était son casier de Quidditch. Il passa de nombreuses heures à jouer sur l'herbe, plongeant et récupérant son vif d'or terni, tandis que résonnaient dans sa tête les cris enthousiastes d'une foule imaginaire.

Mais qu'arriverait-il si James n'était pas le joueur de Quidditch que son père avait été ? S'il ne savait pas s'y prendre ? Oncle Ron prétendait que faire voler un balai était dans le sang des Potter, tout comme le feu était dans celui des dragons. Mais si James n'y arrivait pas ? S'il était trop lent, trop maladroit, ou s'il tombait en vol ? Et si… il n'était même pas choisi pour faire partie de l'équipe de l'école ? Durant tout le reste de sa première année, une telle déception pèserait lourdement sur lui. Depuis que son père avait quitté Poudlard, certaines règles avaient changé. Désormais, il y avait des élèves de première année qui entraient dans l'équipe de leur maison. C'était rare, mais pour James, échouer à le faire signifierait ne pas être à la hauteur de ce qu'on attendait de lui : être aussi brillant que le grand Harry Potter. Et si James n'était pas capable de jouer au Quidditch comme son père – ce qui était élémentaire – comment pouvait-il seulement espérer égaler sa légende ? Celle du garçon qui avait vaincu un basilic, gagné la coupe des trois sorciers, et réuni les reliques de la mort, et aussi – dans la foulée – vaincu le vieux Voldy, le sorcier le plus dangereux qui ait jamais vécu.

Le Poudlard Express crachota bruyamment de la fumée. Sur le quai, la voix sonore d'un contrôleur exigea la fermeture des portes. Dans le couloir, James se figea, accablé par la certitude morne que le pire venait déjà de lui arriver. Il avait tout raté, avant même de commencer. Brutalement, sa famille lui manqua si fort qu'il dut cligner des yeux pour retenir ses larmes. Il jeta un coup d'œil dans le compartiment suivant. Il n'y avait que deux garçons à l'intérieur, et ils ne se parlaient pas. Chacun d'eux regardait par la fenêtre sur le quai 9 ¾, tandis que le train se mettait en marche. James ouvrit la porte, et se précipita vers la vitre, espérant voir sa famille restée sur le quai. Tout à coup, il avait un énorme besoin de croiser le regard de l'un d'entre eux, une dernière fois, avant qu'il ne soit trop tard.

Il vit son reflet sur la vitre, éclairé par le vif soleil du matin. Au dehors, la foule s'agitait. Il y avait tellement de gens que jamais James ne retrouverait les siens dans cette masse grouillante. Désespéré, il scruta les visages. Et tout à coup, il les vit. Ils étaient restés à l'endroit où James les avait laissés, serrés en un petit groupe, debout et immobiles au milieu des autres, comme des rochers dans un cours d'eau. Ils n'avaient pas encore repéré James à sa fenêtre, ignorant dans quel comportement il se trouvait. Oncle Bill et tante Fleur agitaient les mains vers un autre endroit du train, probablement pour dire adieu à Victoire. Son père et sa mère avaient un vague sourire aux lèvres, tout en fixant les wagons qui accéléraient, cherchant parmi les visages collés aux fenêtres. Albus se tenait près d'Harry, tandis que Lily serrait la main de sa mère, les yeux écarquillés, braqués sur la locomotive rouge qui sifflait. Tout à coup, Ginny repéra James, et tout son visage s'illumina. Elle prévint les autres. Harry tourna la tête, et le vit aussi. Ses parents agitèrent la main, en souriant fièrement. Puis sa mère s'essuya les yeux du bout des doigts, sans lâcher Lily. Si James ne leur rendit pas leur sourire, il les fixa aussi longtemps que possible, et se sentit mieux. Ils disparurent tandis que le train prenait de la vitesse. James regarda encore un moment des inconnus massés sur le quai, puis le train passa sous un tunnel, et quitta la gare. James soupira, lâcha son sac à dos qui tomba sur le sol, et s'écroula dans un siège.

Durant plusieurs minutes, en silence, James regarda Londres défiler derrière la vitre. Quand le train atteignit les faubourgs, les habitations devinrent plus rares, et les zones plus industrielles. L'activité, en ce brillant matin, était à son comble. James se demanda, comme il le faisait souvent, à quoi ressemblait la vie des personnes qui ne connaissaient pas à la magie. Pour la première fois, il les envia, parce qu'ils allaient dans des écoles bien moins difficiles (du moins, il le pensait.) Au bout d'un moment, il détourna la tête, et étudia les deux autres garçons qui partageaient son compartiment. L'un d'eux était assis à ses côtés, près de la porte. Il était très grand, avec une tête carrée, et de courts cheveux noirs. Il feuilletait nerveusement un magazine intitulé *Magie élémentaire : que faut-il savoir pour bien débuter sa première année ?* James avait remarqué sur le quai le vendeur ambulant qui proposait ce magazine. Sur la couverture, un sorcier adolescent très sûr de lui portait une robe noire et brandissait une baguette avec laquelle il faisait apparaître différents objets, dont un arbre dont les fruits étaient des cheeseburgers. James n'en vit pas davantage car le garçon tourna la page pour lire un des articles. Du coup, James tourna les yeux vers le blond qui lui faisait face – et qui l'étudiait aussi, ouvertement, avec un sourire.

— J'ai apporté un chat, annonça tout à coup le garçon.

Étonné, James cligna des yeux, avant de remarquer la boîte posée sur le siège près du garçon. Il y avait une porte grillagée, et on voyait à l'intérieur un petit chat noir et blanc qui se léchait délicatement les pattes de devant.

— J'espère que tu n'es pas allergique aux chats, continua le garçon.

— Oh, non, répondit James. Je ne pense pas. A la maison, on a un chien, mais ma tante Hermione a un énorme chat plein de poils. Il est très vieux. Et je n'ai jamais eu aucun problème avec lui.

— Tant mieux, dit le blond. (Il avait un accent américain que James trouvait plutôt amusant.) Mes parents sont tous les deux allergiques aux chats, alors je n'ai jamais pu en avoir. Mais je les aime. Quand j'ai vu qu'on pouvait apporter un chat à l'école, j'en ai tout de suite voulu un. Il s'appelle Pouce. Tu as vu, il a six griffes. Une de trop sur chaque patte. Bien sûr, ça n'a rien de particulièrement magique, mais je trouve que ça en fait un animal intéressant. Et toi, qu'as-tu apporté ?

— Une chouette. Il y a plusieurs années qu'elle est dans ma famille. C'est une vieille effraie des clochers, avec beaucoup d'heures de vol. Je voulais un crapaud, mais mon père prétend qu'il vaut mieux commencer avec une chouette. Il dit que c'est l'animal le plus utile pour sa première année. En

fait, je pense qu'il veut simplement que j'en aie une parce que c'est ce que lui-même avait choisi d'avoir.

L'autre garçon eut un grand sourire.

— Alors, ton père aussi est un sorcier ? Pas le mien. D'ailleurs, ma mère non plus. Je suis le premier sorcier de la famille. Nous avons juste découvert l'existence du monde magique l'année dernière, et je n'arrivais pas à y croire. J'ai toujours pensé que la magie était destinée aux petits gosses pour animer leurs fêtes d'anniversaire. Tu sais, avec ces faux magiciens qui ont de grands chapeaux noirs et qui te sortent des dollars d'argent de l'oreille. Des trucs comme ça. Waouh ! Toi, tu as connu l'existence de la magie toute ta vie ?

— À peu près. C'est plutôt logique quand les premiers souvenirs d'enfance sont l'arrivée des grands-parents pour Noël par le réseau des cheminées, répondit James, qui vit les yeux du blond s'agrandir. Bien sûr, je n'y trouvais rien d'anormal. Je croyais que tout le monde faisait pareil.

Le garçon poussa un long sifflement d'admiration.

— C'est vraiment dingue. Tu as de la chance. Au fait, je m'appelle Zane Walker. Et je viens des États-Unis, comme tu as pu le deviner. Cette année, mon père travaille en Angleterre. Il est dans le cinéma, ce qui est bien moins drôle qu'il n'y paraît. L'année prochaine, je retournerai probablement dans une école de magie américaine, mais cette année, ce sera Poudlard. Et ça me va très bien. Sauf que, s'ils essayent encore de me coller du poisson ou des rognons au petit-déjeuner, je vais péter un câble. Je suis content de te connaître.

Il avait terminé son discours plutôt vite, et il tendit la main en avant. Un geste si automatique que James faillit éclater de rire. Il accepta cependant la main offerte, heureux d'avoir si vite trouvé quelqu'un à qui parler.

— Je suis heureux de te connaître, Zane. Je m'appelle Potter. James Potter.

Zane se renfonça dans son siège, et regarda James, en penchant la tête d'un air curieux.

— Potter. James Potter ? Répéta-t-il.

Comme d'habitude, James ressentit un léger frisson de fierté et de satisfaction. Il avait l'habitude d'être reconnu, même s'il prétendait parfois que ça le gênait. Zane plissa les yeux, et eut un sourire de connivence.

— Alors, agent 007, où est Q ?

James perdit son sourire.

— Pardon ?

— Quoi ? Oh, désolé, dit Zane, tandis que son expression se faisait perplexe. Je croyais que tu faisais une plaisanterie au sujet de James Bond. Avec l'accent que tu as, c'est difficile à dire.

— James *qui* ? demanda James, avec la sensation d'avoir complètement perdu le fil de la conversation. Et quel accent ? C'est toi, qui en a.

— Tu t'appelles vraiment Potter ?

Cette fois, l'interruption venait du troisième garçon qui partageait leur compartiment. Il avait quitté son magazine des yeux.

— Oui, James Potter.

— Potter ! s'exclama Zane, en tentant, de façon ridicule, de prendre un accent britannique. James Potter, répéta-t-il sur les syllabes.

Il avait aussi levé le poing près de son visage, tandis que deux de ses doigts pointaient vers le plafond, comme un pistolet.

— Serais-tu le fils de Harry Potter ? demanda le voisin de James, en ignorant Zane. Je viens juste de lire son nom dans un article qui rappelle les principaux événements du monde magique. Ce gosse semble avoir eu un rôle drôlement important.

— Ce n'est plus un gosse aujourd'hui, dit James en riant. C'est mon père. Et il paraît drôlement moins important quand tu le vois le matin, manger des Corn Flakes en caleçon.

Ce n'était pas tout à fait vrai, mais ça mettait toujours les gens à l'aise d'imaginer le « grand » Harry Potter mener une vie normale. Le grand brun leva les sourcils, plissant légèrement le front.

— Waouh ! Cool ! Ils disent là-dedans qu'il a vaincu en duel le plus dangereux des sorciers noirs. Un mec qui s'appelait… Euh… (Il jeta un coup d'œil à son magazine, le parcourant rapidement.) Je l'ai vu quelque part. Volda-machin-truc.

— Oui, c'est vrai, admit James. Mais franchement, maintenant, c'est juste mon père pour moi. Cette histoire date d'un bail.

Mais le grand brun avait tourné les yeux vers Zane.

— Toi aussi, tu es né-Moldu, pas vrai ? demanda-t-il.

L'Américain le regarda avec des yeux ronds.

— Quoi ? Je suis né… quoi ?

— Tu es né de parents non-magiques, comme moi, répondit le grand brun d'un ton sérieux. J'essaie d'apprendre le langage des sorciers. Mon père prétend qu'il est important, dès le début, d'avoir des bases solides. C'est un Moldu, mais il a quand même déjà lu l'*Histoire de Poudlard* d'un bout à l'autre. Durant notre voyage jusqu'à la gare, il a passé son temps à me poser des questions dessus. Essayez de me coincer vous aussi. Demandez-moi quelque chose, n'importe quoi.

Il leur jetait des coups d'œil, passant de Zane à James.

James leva les sourcils avant de regarder Zane, qui secoua la tête.

— Euh… Combien font 7 fois 43 ?

Le grand brun leva les yeux au ciel, et se renfonça dans son siège.

— Je parlais de Poudlard et du monde magique.

— J'ai acheté une nouvelle baguette, dit Zane sans plus se préoccuper de lui. (Il se retourna pour fouiller dans son sac.) Elle est en bouleau, avec un crin de licorne à l'intérieur. Mais je n'arrive pas à la faire marcher pour le moment. Et pourtant, je peux te garantir que j'ai essayé.

Il leva sa baguette encore enveloppée d'un papier jaune, et l'agita frénétiquement.

— Au fait, je m'appelle Ralph, dit le grand brun en rangeant son magazine. Ralph Deedle. Moi aussi, je viens d'acheter une baguette. Elle est en bois de saule, avec un poil de barbe de yéti à l'intérieur.

James sursauta et le fixa.

— Un quoi ?

— Un poil de barbe de yéti, c'est un animal qui vit dans l'Himalaya. Et c'est très rare, d'après le mec qui nous a vendu cette baguette. Il a demandé à mon père vingt gallions. Compte tenu du change, c'est un sacré tarif. Je pense. (Puis il étudia les visages de Zane et James et s'inquiéta :) Qu'est-ce qu'il y a ?

James releva les sourcils.

— Je n'ai jamais rencontré de yéti de l'Himalaya.

Ralph ne se pencha en avant, les coudes sur les genoux.

— Bien sûr, mais au moins tu en connais l'existence non ? Parfois, on les appelle les « abominables hommes des neiges ». J'ai toujours cru qu'ils n'existaient pas. D'un autre côté, ce n'est qu'à mon dernier anniversaire que mon père et moi avons découvert que j'étais un sorcier. J'ai toujours cru aussi que les sorciers n'existaient pas. Et maintenant, j'apprends des tas de trucs dingues, et tout ce que je croyais imaginaire est en fait la réalité.

À nouveau, il ramassa son magazine, et feuilleta les pages d'une main, tandis que de l'autre, il les indiquait du doigt.

— Juste par curiosité, demanda James une voix prudente, où as-tu acheté ta baguette ?

Ralph eut un grand sourire.

— Et bien, je dois te dire, je croyais que ce serait le truc le plus difficile à trouver. On ne peut pas dire qu'il y ait des marchands de baguette magique à chaque coin de rue, pas vrai ? Du moins, là où je vivais, dans le Surrey, ce n'est pas le cas. Alors, nous sommes venus à Londres, en espérant qu'il y ait plus de choix dans une grande ville. Nous cherchions à trouver le Chemin de Traverse. Et là, miracle, nous avons rencontré un vendeur ambulant dès que nous y sommes entrés.

Zane regardait Ralph d'un air intéressé.

— Un vendeur *ambulant*, insista James.

— Oui. Bien sûr, il ne montrait pas ses baguettes à tout le monde. En fait, il vendait des cartes pour les touristes. Mon père en a acheté une, et lui a demandé où nous pourrions trouver le meilleur vendeur de baguettes de la ville. Mon père travaille dans l'informatique, il installe des logiciels de sécurité pour des ordinateurs. Je vous l'ai déjà dit ? Bon, peu importe. Il a demandé au marchand le meilleur vendeur de baguettes. Et on a eu la chance, parce que ce type était justement un spécialiste en baguettes. Il n'en fait que très peu, mais il les garde pour des occasions spéciales, pour des gens qui en ont réellement besoin. Aussi mon père a pris la meilleure du lot.

James avait du mal à garder un visage impassible.

— La meilleure du lot… Répéta-t-il.

— Oui, confirma Ralph, qui fouilla dans son propre sac à dos et en sortit un long paquet fin emballé dans du papier kraft.

— …celle avec un poil de yéti, dit James.

Tout à coup, Ralph lui jeta un coup d'œil, en cessant son déballage.

— Tu sais, quand tu en parles comme ça, ça paraît complètement idiot, remarqua-t-il d'un air morose. Ah, zut.

Il écarta le papier marron et sortit un bâton d'environ 45 cm de long, aussi épais qu'un manche à balai. Le bout avait été limé et arrondi, et peint d'un vert criard. Les trois garçons contemplèrent

l'objet avec des yeux ronds. Au bout d'un moment, Ralph s'adressa à James d'un ton presque désespéré :

— Tu crois que ce truc ne vaut rien du tout pour faire de la magie ?

James pencha la tête de côté.

— Écoute, tu pourras toujours t'en servir pour tuer un vampire en lui perçant le cœur. Du moins je présume.

— C'est vrai ? demanda Ralph, rasséréné.

Zane se redressa et pointa du doigt la porte du compartiment.

— Regardez, génial. Voilà de quoi manger. Dis-moi, James, tu as de l'argent sorcier ? Je crève la dalle.

Une vieille sorcière poussant un chariot de sucreries s'arrêta devant la porte ouverte de leur compartiment.

— Auriez-vous envie de quelque chose, mes mignons ?

Zane était déjà debout, et il examinait de plus près ce qu'elle proposait sur son chariot. Il se tourna vers James, et le regarda d'un air interrogateur.

— Allez viens, Potter, voici ta chance d'accueillir comme il se doit des nés-Moldus dans le monde magique. Je suis sûr que les sorciers sont connus pour leur générosité. Moi je n'ai que des dollars américains. (Il se tourna vers la sorcière.) Est-ce que par hasard vous accepteriez les billets verts yankee ?

Elle le regarda, d'un air horrifié.

— Les billets verts… Pardon ?

— Pétard, je m'en doutais, répliqua Zane, avant de tendre la main vers James, en agitant les doigts.

James fouilla dans la poche de son jean, à la fois surpris et amusé par le culot de l'Américain.

— Tu sais, l'agent sorcier, ce n'est pas de l'argent Monopoly, dit-il, d'un air de reproche, mais il ne pouvait cacher son sourire.

Une fois de plus, Ralph leva les yeux de son magazine.

— Est-ce qu'il a vraiment dit « pétard » ?

— Oooh ! Regardez un peu ça, s'écria Zane avec enthousiasme. Des Chaudrons en chocolat et des Baguettes réglisse. Pas à dire, vous-autres sorciers avez le sens de la métaphore. Euh… Nous-autres sorciers, je veux dire.

James paya la sorcière, et Zane retomba dans son siège, tout en ouvrant une boîte de bonbons. Plusieurs petites baguettes réglisse, de couleurs différentes, étaient alignées à l'intérieur. Zane en sortit une rouge, la brandit, puis la pointa vers Ralph. Il y eut un « pop » et une pluie de petites fleurs violettes s'éparpilla sur la chemise de Ralph, qui baissa les yeux pour les regarder.

— Incroyable, dit Zane, avant de croquer dans sa baguette. Je n'ai jamais réussi à faire ça avec ma vraie baguette.

James était à la fois surpris et heureux de découvrir qu'il avait oublié sa nervosité. Du moins, presque. Il ouvrit une boîte contenant une chocogrenouille, rattrapa la bestiole au moment où elle

sautait, et lui croqua la tête. En regardant au fond de la boîte, il vit le visage de son père lui sourire. « *Harry Potter, celui-qui-a-survécu* » disait la légende sur la carte. Il sortit la carte de la boîte, et la tendit à Ralph.

— Tiens, dit-il. Voici un petit cadeau pour mon nouvel ami né-Moldu.

Ralph accepta la carte, mais sans la regarder. Il mâchonnait avec attention une des fleurs violettes que Zane avait produites.

— Je ne suis pas certain, dit-il, en les examinant, mais à mon avis, c'est de la meringue.



Après l'excitation du départ, l'inquiétude, et le plaisir de faire des rencontres, le reste du voyage paru particulièrement facile. James se retrouvait soit dans le rôle du guide, pour expliquer à ses deux nouveaux amis le monde de la magie, soit dans celui du spectateur, dès que la conversation se tournait vers la vie moldue, avec des concepts qui lui étaient inconnus. Il trouvait incroyable que les deux autres aient passé autant de temps durant leur enfance à regarder la télévision. Et quand ce n'était pas le cas, eux et leurs amis jouaient à des jeux vidéo, où ils faisaient « semblant » de conduire des voitures, d'avoir des aventures virtuelles, ou de pratiquer des sports qui n'existaient que sur leur écran. Bien sûr, James connaissait l'existence de la télévision et des jeux vidéo. Mais vu que tous ses amis étaient des sorciers, il avait pensé que les enfants moldus ne s'adonnaient à de tels passe-temps que s'ils n'avaient réellement rien de mieux à faire. Quand il posa la question à Ralph – à savoir pourquoi faire « semblant » de jouer plutôt que de pratiquer un sport réellement – le grand brun se contenta de lever les yeux au ciel, avec un grognement exaspéré, puis il jeta un coup d'œil à Zane comme pour lui demander de l'aide. L'Américain envoya une grande claque sur le dos de James, et répondit :

— James, mon pote, c'est un truc de Moldu. Tu ne peux pas comprendre.

En échange, James leur expliqua de son mieux ce qu'il connaissait de Poudlard et du monde magique. Il leur parla du secret qui entourait le château, et les sortilèges qui empêchaient qu'on le découvre, à moins d'y avoir été spécifiquement invité. Il décrivit les quatre maisons de l'école, et le système des points pour gagner la Coupe des Quatre Maisons, remise en jeu chaque année, comme ses parents le lui avaient appris. Il essaya, de son mieux, de leur faire comprendre les règles du Quidditch, mais de toute évidence, les deux autres en restèrent perplexes, et peu intéressés. Zane avait dans l'idée que seules les sorcières montaient sur un balai – d'après un film dont le titre était *Le sorcier d'Oz*. Faisant montre de patience, James tenta de les convaincre qu'aussi bien les sorciers que les sorcières volaient sur des balais, et que ce n'était pas du tout un « truc de fille ». Zane sentit sa consternation et persista cependant à croire que les sorcières avaient la peau verte et de grosses verrues poilues sur le nez. A un moment, la conversation tourna à l'aigre.

Le soir tombait, et le ciel devenait d'un violet pâle. À l'extérieur, les arbres se fondaient peu à peu dans l'obscurité. Un garçon plus âgé, avec des cheveux blonds coupés courts, frappa soudain à la porte du compartiment et l'ouvrit.

— Nous arrivons bientôt à Poudlard, dit-il d'une voix décidée. Vous feriez bien de mettre vos robes de sorcier.

Zane fronça les sourcils, et le regarda d'un air inquisiteur.

— Vraiment ? demanda-t-il. Il fait presque nuit. Vous êtes *vraiment* certain que nous y sommes obligés ?

Il avait prononcé « vraiment » avec un accent anglais caricatural, et le nouveau-venu le regarda d'un air menaçant.

— Je m'appelle Steven Metzker, cinquième année, dit-il, et je suis préfet. Et toi ?

Zane se redressa d'un bond, et tendit la main, avec le même geste que celui qu'il avait offert à James au début du voyage. Mais pas tout à fait dans le même esprit.

— Walker. Zane Walker. Enchanté de te rencontrer, Mr Préfet.

Steven baissa les yeux vers la main tendue, puis décida, en faisant un effort visible, de la prendre et de la serrer. Puis il s'adressa à l'ensemble du compartiment pour dire :

— Il y aura un dîner d'accueil dans la Grande Salle peu après votre arrivée au château. Les robes officielles sont exigées. D'après votre accent, Mr Walker, continua-t-il en reculant d'un pas et en examinant l'Américain, je présume que vous êtes étranger au concept de s'habiller pour le soir. J'espère que ça vous viendra assez vite.

Il croisa le regard de James, cligna rapidement de l'œil, et disparut dans le couloir.

— Je n'en doute pas, répondit Zane avec entrain.

James dut aider Ralph et Zane à mettre leur robe. Ralph l'avait enfilée devant derrière, et ressemblait à un jeune clerc de notaire. Quant à Zane, trouvant le look amusant, il avait fait la même chose exprès, en prétendant qu'il était important de créer la mode et non de la subir. James dut insister sur le fait que l'école et les professeurs prendraient ça pour de l'irrespect, avant que Zane consente, à contrecœur, à remettre sa robe à l'endroit.

James avait entendu parler, de nombreuses fois, de ce qui l'attendait à l'arrivée du train. Il connaissait l'existence de la gare de Poudlard. Il s'y était même rendu, de temps à autre, étant enfant, même s'il n'en gardait aucun souvenir. Il savait que les « première année » seraient emmenés au château en bateau, à travers le lac. Il avait déjà vu des dizaines de photos du château lui-même. Et pourtant, il découvrit que rien de ce qu'il avait appris ne l'avait réellement préparé à la grandeur solennelle du moment. Tandis que les petites barques traversaient le lac, en créant un sillage en V sur l'eau étincelante, James regarda, émerveillé. Le spectacle lui parut encore plus superbe que ce qu'il attendait. Le château était énorme, et surplombait un énorme monticule de roche. Il s'étendait très largement, avec ses tours et ses remparts, chaque détail de sa structure souligné d'un côté par les ombres de la nuit qui tombait, et de l'autre par les derniers rayons du soleil couchant. Une multitude de fenêtres apparaissait sur les murs du château, brillant d'une lumière jaune et accueillante, qui renvoyait des éclats d'or. L'ensemble était massif, énorme, et James en sentit le poids tomber sur lui avec une expectative agréable. Tout son corps en fut traversé, et eut la sensation de s'enfoncer, profondément, comme un reflet, dans le miroir du lac.

Tout à coup, il réalisa quelque chose auquel il ne s'était pas attendu. Après le premier moment de surprise, alors que les conversations reprenaient parmi les nouveaux élèves qui s'interpellaient d'une barque à l'autre, et faisaient de grands gestes, James remarqua une autre embarcation sur le lac. Contrairement aux petites barques sur lesquelles lui et ses amis se trouvaient, ce bateau inconnu n'était pas éclairé par une lanterne. De plus, il ne s'approchait pas du château. Au contraire, il semblait s'en écarter. Et l'embarcation était plus importante, mais néanmoins petite, et presque perdue dans l'ombre à l'autre bout du lac. Il n'y avait qu'une seule personne à bord, très mince, presque squelettique. On aurait dit une araignée. James pensa qu'il s'agissait d'une femme. Et au moment où il apprêtait à se détourner de cette vision, après tout sans importance, la silhouette leva les yeux et le regarda, comme si elle avait remarqué sa curiosité. Dans le clair-obscur qui s'assombrissait, James fut presque certain que leurs yeux se croisèrent. Tout à coup, de façon inattendue, un grand froid le traversa. C'était bien

une femme. Elle avait la peau sombre, et le visage osseux, dur, avec de hautes pommettes et un menton pointu. Une écharpe était nouée en turban sur sa tête, et lui cachait les cheveux. Tout en le regardant, le visage de cette inconnu ne démontrait ni peur ni colère. En fait, on aurait dit un masque sans expression. Puis elle disparut. James cligna des yeux, surpris, avant de réaliser que cette disparition était en réalité due à une haie de roseaux derrière laquelle le bateau s'était glissé. Il secoua la tête, avec un sourire moqueur envers lui-même. Comme toutes les « première année », il était plutôt nerveux. Puis il tourna les yeux vers le château qui approchait.

Les élèves de première année débarquèrent dans la cour dans un brouhaha d'excitation et de bavardage. James fut bousculé et poussé en avant par le reste du groupe tandis que tous montaient les escaliers dans un corridor largement éclairé. Mr Rusard les attendait, et James le reconnut à ses cheveux rares, son visage renfrogné, et surtout sa chatte, Miss Teigne, qu'il tenait au creux du bras. En regardant autour de lui, James aperçut les escaliers magiques, qui changeaient de position, sans un craquement ni un grincement. Les autres élèves poussèrent immédiatement des cris de surprise et de plaisir. Et tout à coup, ils se retrouvèrent dans la Grande Salle, dont les panneaux sculptés brillaient somptueusement dans la lumière des chandeliers. Tandis que tous les élèves s'agglutinaient les uns contre les autres, les conversations s'étouffèrent. Zane était debout devant, l'épaule collée à celle de Ralph, qui avait quasiment une tête de plus que le reste du groupe. L'Américain tourna la tête, et regarda James tout en agitant les sourcils avec un grand sourire.

Les portes grincèrent et s'ouvrirent. De la lumière et du brouhaha jaillirent de la pièce immense qui révélait la Grande Salle dans toute sa splendeur. Les longues tables des quatre maisons s'alignaient, déjà remplies des anciens élèves, et il y eut des centaines de visages souriants, riant et papotant à découvrir. James chercha Ted dans la foule, mais il ne le trouva pas.

Un professeur très grand et légèrement voûté, qui les avait accompagnés jusque-là se tourna tout à coup vers eux avec un sourire d'une franchise désarmante.

— Bienvenue à Poudlard, pour votre première année, dit-il, en élevant la voix pour couvrir les bruits de la Grande Salle. Je suis le professeur Londubat. Vous allez être immédiatement répartis dans les différentes maisons. Dès que ce sera fait, vous vous installerez à votre table, et le dîner sera servi. Suivez-moi.

Il se retourna et avança d'un pas vif qui faisait claquer les longs plis de sa robe. Les « première année » le suivirent dans la Grande Salle. Tous se sentaient plutôt nerveux, et ils durent trotter pour rester derrière le professeur. James remarqua que Zane et Ralph renversaient la tête en arrière, le menton pointé de plus en plus haut. Il avait presque oublié le plafond magique. Lui aussi leva la tête, mais juste un peu, pour ne pas montrer à quel point il était impressionné. Plus il regardait, plus le plafond disparaissait, comme transparent, révélant de façon splendide et sidérante le ciel extérieur. De nombreuses étoiles y brillaient de leur lumière glacée, comme une poussière d'argent sur le velours sombre du ciel. Sur le côté, juste au-dessus de la table des Gryffondor, une demi-lune montait, et son sourire figé ressemblait à celui d'un géant, à moitié fou.

— Il a vraiment dit que son nom était « Londubat » ? demanda Zane à James du coin de la bouche. « Long du bas », ça ressemble presque à « long popotin » non ?

— C'est Neville Londubat, répondit James froidement.

— Waouh ! Chuchota Zane. Vous-autres, les Britanniques, avez à vous décoincer niveau humour. Avec un nom pareil, je ne sais même pas où ça peut s'arrêter.

Ralph lui indiqua de se taire, tandis que la foule autour d'eux faisait silence, ayant enfin remarqué l'arrivée des « première année », devant l'estrade des professeurs.

James jeta un coup d'œil sur la table où ils étaient tous installés, et essaya de repérer ceux qu'il connaissait déjà. Il vit le professeur Slughorn, toujours aussi gros et étrangement vêtu, comme ses parents le lui avaient décrit. James se souvint que Slughorn était rentré à Poudlard à contrecœur et de façon temporaire, quand ses parents y étaient encore élèves, et pourtant, il n'en était jamais parti. A côté de lui, il y avait le fantôme du professeur Binns, puis le professeur Trelawney, qui clignait ses yeux de chouette derrière ses lunettes gigantesques. Un peu plus loin, reconnaissable à sa taille minuscule (James remarqua qu'il était assis sur trois énormes livres de cuir) se trouvait le professeur Flitwick. Il y avait d'autres visages, que James ne reconnut pas, des professeurs arrivés depuis le départ de ses parents, et qui lui étaient étrangers. Il ne vit pas Hagrid parmi les convives, mais James savait que le demi-géant était actuellement en mission chez les géants, avec son demi-frère Grawp. Il ne devait pas revenir avant le lendemain. Finalement, au beau milieu de la table, il vit la directrice de l'école, Minerva McGonagall, qui se levait et tendait les bras vers eux

— Bienvenue, à tous, aux élèves que nous connaissons déjà, et à ceux que nous accueillons pour la première année, dit-elle de sa voix ferme. Bienvenue à tous pour ce premier banquet de notre nouvelle année à Poudlard, école de magie et de sorcellerie.

En réponse, il y eut un grand cri unanime de tous les étudiants assis derrière James. Il jeta un coup d'œil vers eux, scrutant la foule. Et soudain, il remarqua Ted, assis à la table de Gryffondor, les deux mains en porte-voix autour de la bouche, entouré par un groupe de filles et de garçons tous plus beaux les uns que les autres. James essaya de lui sourire, mais Ted ne le remarqua pas.

Tandis que les applaudissements diminuaient, la directrice McGonagall continua :

— Je suis heureuse de constater que vous paraissez si excités à l'idée d'être ici. Soyez assurés que c'est le cas aussi pour vos professeurs et toute l'équipe de l'école. Espérons que ce bel esprit de compréhension mutuelle perdurera toute l'année.

Elle fouilla des yeux la foule, s'attardant sur certains individus. James entendit les chaises remuer, puis le silence tomba tandis que certains sourirent se faisaient un peu coupables.

— Et maintenant, continua la directrice, en se tournant vers une chaise posée sur l'estrade que venaient d'apporter deux élèves plus âgés. (James remarqua que l'un d'entre eux était le préfet Steven Metzker qu'ils avaient rencontré dans le train.) Nous allons suivre la tradition de chaque première rencontre de l'année, et laisser le choixpeau décider de la maison à laquelle appartiendront nos nouveaux élèves. Les « première année », veuillez approcher de l'estrade. Je vais appeler vos noms un par un. Puis vous monterez, et vous installerez sur ce siège…

James ne suivit par la suite. Il connaissait très bien le processus de la cérémonie, que ses parents lui avaient rappelé encore et encore. Durant les jours précédents, il avait été terriblement excité à l'idée de découvrir dans quelle maison il irait, sans penser à rien d'autre. Tout à coup, il réalisait que son excitation avait en fait dissimulé une terreur horrible. Parce que le choixpeau serait la première des épreuves qu'il aurait à traverser afin de prouver qu'il était réellement le digne héritier que ses parents espéraient, que tout le monde sorcier avait d'ores et déjà décidé. James lui-même ne s'en était rendu compte qu'en voyant un article de *La Gazette du sorcier* quelques semaines plus tôt. C'était un petit article bien juteux, du genre « *Qu'arriverait-il si…* ». En le lisant, James avait connu sa première sueur froide. L'article commençait par une biographie synthétique de la vie de Harry Potter, désormais marié à son amour de jeunesse, Ginny Weasley. Il annonçait aussi que le fils aîné de Harry et Ginny Potter rentrerait cette année à Poudlard. Et James n'avait pu oublier la dernière ligne de l'article. Il s'en souvenait encore mot à mot : « *Toute l'équipe de* La Gazette du sorcier, *comme tout le reste du monde magique, adresse ses vœux les plus sincères au jeune Mr Potter qui, n'en doutons pas, sera le digne héritier d'un homme légendaire. Qui sait, peut-être surpassera-t-il même notre bien-aimé héros.* »

Et que dirait l'équipe de *La Gazette du sorcier* et le reste du monde magique si « l'enfant du bien-aimé héros et de l'homme légendaire » était envoyé par le choixpeau ailleurs qu'à Gryffondor ? Avant de quitter le quai 9 ¾, James avait confié à son père son inquiétude à ce sujet.

— Un sorcier est tout aussi valable en venant de Gryffondor ou de Poufsouffle, de Serdaigle ou de Serpentard, James, avait dit Harry, accroupi devant son fils, la main posée sur son épaule.

James avait serré les lèvres, sachant bien à l'avance que ce serait la réponse de son père.

— Est-ce que ça t'aurait réconforté, autrefois, avant que tu t'asseyes sur cette chaise pour mettre le choixpeau sur ta tête ? Avait-il demandé d'une petite voix sérieuse.

Tout d'abord, son père n'avait pas répondu, puis il avait souri un peu tristement avant de secouer la tête.

— Tu sais, à l'époque, je n'étais qu'une andouille, morte de peur, sans la moindre idée de ce qui m'attendait. James, mon garçon, n'essaye pas d'être comme moi, d'accord ? Nous connaissons de très grands sorciers et sorcières qui ont appartenu aux quatre maisons. Je serais fier et honoré que mon fils soit admis dans chacune d'entre elles.

James avait hoché la tête, mais sans trop y croire. Il savait bien que, malgré tous ces beaux discours, son père voulait – espérait – le voir à Gryffondor, la maison où sa mère et lui avaient été, comme tous ses oncles et tantes, comme tous les héros de toutes légendes qu'on lui avait racontées durant son enfance. Après tout, Godric Gryffondor lui-même avait été le plus grand sorcier des quatre fondateurs de Poudlard.

Et pourtant, à présent, debout devant l'estrade, à examiner le Choixpeau présenté par la main maigre de la directrice McGonagall, James découvrit que ses peurs et inquiétudes avaient disparu. Durant les dernières heures, il en avait peu à peu pris conscience. Et tout à coup, la réponse évidente était juste en face de lui. Depuis le début, il avait cru ne pas avoir le choix – cru être *obligé* de suivre les traces de son héros de père. Et bien entendu, il craignait de ne pas être à la hauteur d'une telle tâche. Et de faillir. Mais si… s'il y avait une alternative ? Si James n'essayait même pas ?

James leva les yeux, le regard flou, tandis que le premier des élèves était appelé sur l'estrade. Le choixpeau fut déposé sur sa tête, cachant presque ses yeux affolés et curieux à la fois. James était figé, raide comme une statue qui aurait eu les cheveux noirs de son père, rebelles et ébouriffés, et les traits de sa mère, ouverts et expressifs. Et s'il n'essayait pas de vivre dans l'ombre de son père ? Après tout, ce serait génial de suivre sa propre voie. Une voie différente. Une voie que lui-même aurait choisie autre. Et s'il commençait immédiatement, à l'instant même ? Juste là, sur cette estrade, en ce premier jour, en étant envoyé n'importe où… mais pas à Gryffondor. Ça n'aurait pas réellement d'importance, à moins que…

— James Potter, annonça la voix de la directrice, avec sa façon spéciale de faire rouler le dernier « r » de son nom

James sursauta, et la regarda éberlué, comme s'il avait oublié son existence. Elle lui parut être gigantesque, debout sur cette estrade, le bras tendu vers lui, désignant de l'autre le choixpeau désormais posé sur une chaise où il jetait une ombre triangulaire et menaçante. James s'apprêtait à avancer et à monter les quelques marches, quand soudain il y eut un bruit derrière lui. Il se figea, à la fois surpris et inquiet. Il eut soudain la crainte irrationnelle d'avoir exprimé ses pensées à haute voix, et de s'être trahi. Serait-ce la table des Gryffondor qui le huait ? Mais ce n'était pas une huée mais un applaudissement, poli et continu, en réponse à l'appel de son nom. James se tourna vers la table des Gryffondor, un sourire de gratitude aux lèvres, une expression déjà joyeuse sur le visage. Il découvrit alors que ce n'était pas eux qui l'applaudissaient. Ils restaient assis, immobiles. La plupart des têtes

étaient tournées vers la source du bruit. James suivit leurs regards. L'ovation provenait de la table des Serpentard.

James en resta tétanisé. Toute la table le regardait, avec des sourires aguicheurs, et chacun d'entre eux l'applaudissait. L'une des élèves, une fille grande et très jolie, avec de longs cheveux noirs et de grands yeux brillants, était debout. Elle tapait des mains, en le regardant droit dans les yeux. Peu à peu, les autres tables s'en mêlèrent, et une ovation retentissante en résulta.

— Oui. Merci, cria la directrice pour couvrir le bruit des applaudissements. Ça suffit maintenant. Nous sommes tous très – euh – heureux de recevoir parmi nous cette année le jeune Mr Potter. Veuillez reprendre vos places…

James monta lentement vers l'estrade tandis que les applaudissements cessaient. Il se tourna pour faire face à la Grande Salle, et s'assit sur la chaise, tout en entendant la directrice marmonner :

— …autant qu'on en finisse, pour pouvoir dîner avant la prochain équinoxe.

James la regarda, mais il ne vit que l'ombre énorme du choixpeau qui s'approchait de lui. Il ferma les yeux très fort, et sentit une douceur fraîche lui tomber sur la tête, glissant sur son front.

Tout à coup, le brouhaha disparut. James se retrouva en tête-à-tête avec l'esprit du choixpeau – ou peut-être était-ce le contraire. Le choixpeau parla, sans s'adresser réellement à James.

— Potter, James, oui. Celui-là, je l'attendais. Le troisième Potter à venir sous ma visière. C'est toujours difficile avec eux… (D'après le ton, la voix semblait apprécier le challenge.) Du courage oui comme toujours, mais le courage vient facilement aux jeunes. Quand même, voilà un vrai Gryffondor, comme tous les autres avant lui.

James sentit son cœur avoir un raté. Puis il se souvint d'avoir souhaité une autre option, peu de temps auparavant, devant l'estrade, et il hésita. *Je n'ai pas à suivre les règles du jeu*, pensa-t-il. *Je n'ai pas obligatoirement à devenir un Gryffondor.* Il pensa aux applaudissements, au visage si agréable de cette fille aux longs cheveux noirs, et à la bannière verte et argent qui surplombait la table.

— Il pense à Serpentard, dit le choixpeau dans sa tête, en étudiant cette option. Bien sûr, c'est toujours une possibilité. Comme son père. Il aurait fait un grand Serpentard, mais il a refusé. Hmm, celui-là doute beaucoup de lui-même. Pour un Potter, c'est une première. L'incertitude est peu appréciée, aussi bien chez les Gryffondor que chez les Serpentard. Peut-être aurait-il ses chances chez les Poufsouffle…

Non, pas Poufsouffle, pensa James. Une ronde de visages tournoyaient dans son esprit : ses parents, son oncle Ron, sa tante Hermione – tous des Gryffondor. Puis ils s'effacèrent, et James revit la fille à la table des Serpentard, qui lui souriait et l'applaudissait. Il se revit un peu plus tôt, devant l'estrade, tandis qu'il pensait : *Je pourrais trouver une voie différente, choisir une voie différente…*

— Pas Poufsouffle, hein ? Oui, tu as raison. Oui, maintenant je vois : tu es troublé, mais tu n'es pas indécis. Mon premier instinct a été correct, comme toujours.

Et tout à coup, le choixpeau annonça à haute voix le nom de la maison où il envoyait James.

Quand on lui enleva le choixpeau de la tête, James crut un moment avoir entendu le mot « Serpentard » qui renvoyait des échos d'un mur à l'autre. Avec une horreur soudaine, il jeta un coup d'œil sous la bannière verte et argentée, pour regarder si on l'applaudissait à nouveau. Mais ce n'était pas le cas. C'était la table rouge et or qui était debout et claquait des mains. La table des Gryffondor. Étourdi par les cris d'acclamation et de bienvenue, James réalisa soudain à quel point cet accueil était différent des applaudissements sans âme qu'il avait entendus un peu plus tôt. Il bondit de sa chaise,

courut le long des marches, et fut aussitôt enveloppé par les siens. Des mains lui tapaient le dos, serraient la sienne, des voix indistinctes s'adressaient à lui. Une place fut dégagée pour lui, et tout à coup, une voix lui parla à l'oreille :

— Je n'ai jamais douté de toi, mon pote, dit quelqu'un avec enthousiasme.

James se tourna et vit Ted secouer la tête avec appréciation, avant de se rasseoir. Puis James se détendit pour regarder la suite de la cérémonie. Tout à coup, il se sentait parfaitement heureux, au point qu'il avait la sensation d'être coupé en deux. Il n'avait pas besoin de suivre *exactement* les traces de son père, mais peut-être pourrait-il commencer demain à choisir d'agir différemment. Pour l'instant, il savourait le fait que ses parents seraient heureux d'apprendre que, tout comme eux, leur fils aîné avait été choisi par la maison Gryffondor.

Quand le nom de Zane fut appelé, l'Américain se précipita, et bondit sur la chaise comme s'il craignait qu'on lui prenne sa place. Il souriait déjà quand l'ombre du choixpeau s'approcha de sa tête, et y resta à peine une seconde, avant de crier : « Serdaigle ». Zane haussa les sourcils, puis fit une grimace comique tandis que la foule éclatait de rire. Les Serdaigle l'accueillirent bruyamment à leur table.

Les autres « première année » furent choisis un par un, et les tables des différentes maisons se remplirent peu à peu. Ralph Deedle fut l'un des derniers à monter sur l'estrade, et à coiffer le choixpeau. Il sembla se recroqueviller sous son ombre. Et resta immobile, un très très long moment. Tout à coup, le chapeau annonça : « Serpentard. »

James en resta sidéré. Il avait été certain que celui-là, au moins, de ses nouveaux amis viendrait s'asseoir à ses côtés à la table des Gryffondor. Et pourtant, ni l'un ni l'autre n'était avec lui. Et l'un d'entre eux, contre toute attente, était devenu un Serpentard. James oubliait que lui-même avait presque réussi à se faire envoyer là-bas. Mais Ralph ? Un 100 % né-Moldu ? James se retourna, et vit Ralph s'asseoir au bout de la table des Serpentard, dont quelques-uns lui tapaient dans le dos. À nouveau, la fille aux yeux brillants et aux longs cheveux noirs souriait, agréable et accueillante. Peut-être les Serpentard avaient-ils changé, pensa James. Mais ses parents auraient du mal à le croire.

Enfin, la directrice McGonagall fit emporter le choixpeau.

— « Première année », appela-t-elle, je vous signale que votre maison est votre nouveau foyer, mais que l'école représente votre famille. La compétition est une bonne chose, de temps à autre, mais n'oubliez jamais l'essentiel et à qui s'adresse votre loyauté. Et maintenant, dit-elle, en repoussant sur son nez les lunettes qui avaient glissé, voici quelques annonces. Comme toujours, la Forêt Interdite est strictement défendue à tous les élèves, de tous les niveaux. Et soyez certains qu'il ne s'agit pas simplement d'un avertissement pour la forme. Les « première année » peuvent demander aux autres élèves – sauf à Mr Ted Lupin et à Mr Noah Metzker, dont les conseils sont définitivement à éviter – des renseignements sur les dangers qui existent en ne tenant pas compte de cette règle de sécurité.

James suivit à peine le reste des annonces, et s'occupa plutôt en étudiant les visages autour de lui. Zane, à la table des Serdaigle, s'appliquait à vider un bol de noix qu'il avait accaparé. De l'autre côté de la pièce, Ralph croisa le regard de James, et fit un geste de sa poitrine au reste de ses compagnons, comme pour demander si tout allait bien. James haussa les épaules, puis hocha la tête, sans se compromettre.

— Et pour terminer, une dernière annonce d'importance, dit la directrice, tandis que le brouhaha s'apaisait quelque peu. Vous avez pu remarquer qu'il y a une chaise vide à la table des professeurs sur l'estrade. Mais ne vous inquiétez pas, nous avons déjà un nouveau professeur de Défense contre les Forces du Mal, à la fois qualifié et même expert sur le sujet. Il arrivera demain après-midi, en même

temps qu'un groupe d'élèves, de professeurs et autres sorciers, dans le cadre d'un échange international d'un genre nouveau. J'espère vous voir tous, demain après-midi, dans la grande cour, pour l'arrivée de la délégation américaine de l'école Alma Aleron, au nom du Département administratif de la Magie.

Plusieurs cris surpris, mêlés de remarques ironiques, firent irruption dans la Grande Salle, tandis que les étudiants se mettaient immédiatement à commenter cette annonce plutôt incroyable. James entendit Ted dire :

— C'est un Yankee qui va nous enseigner la Défense contre les Forces du Mal ? Ces gens-là ne savent que regarder la télévision.

Tous ses amis éclatèrent de rire. James se retourna, cherchant Zane du regard. Quand il le trouva, il le pointa du doigt et mima : « Des copains à toi. » Zane posa la main sur son et salua, bien bas.

Peu après, les plats apparurent sur la table, comme par magie, et James, comme tous les autres, plongea dessus avec appétit.

Il était presque minuit quand James arriva enfin devant le portrait de la Grosse Dame qui marquait l'entrée de la salle commune de la maison Gryffondor.

— Mot de passe ? Chantonna-t-elle.

James s'arrêta net. Il laissa son sac à dos vert glisser de son épaule et tomber lourdement sur le sol. Personne ne lui avait indiqué le moindre mot de passe.

— Je ne le connais pas encore, je suis de première année. Mais je suis un Gryffondor, ajouta-t-il penaud.

— Vous êtes peut-être un Gryffondor, rétorqua la Grosse Dame en le regardant de bas en haut, d'un air de patience polie, mais vous ne rentrerez pas sans mot de passe.

— Peut-être pourriez-vous m'aider un peu pour cette fois ? demanda James, en tentant un sourire charmeur.

La Grosse Dame lui renvoya un regard froid.

— Il est évident que vous n'avez pas du tout compris la signification d'un mot de passe, mon cher.

Il y eut de l'agitation, et un escalier non loin se mit brusquement en mouvement. Des marches apparurent, et s'allongèrent vers le palier. Un groupe d'élèves plus âgés en descendit, chahutant et riant, et se bousculant les uns les autres. Ted était parmi eux.

— Ted, s'écria James soulagé. J'ai besoin du mot de passe. Tu peux m'aider ?

Ted l'aperçut tandis qu'il approchait avec les autres.

— *Genisolaris,* dit-il, puis il se tourna vers l'une des filles de son groupe. Dépêche-toi, Petra. Il ne faut pas que le frère de Noah te voie.

Elle hocha la tête, et passa devant James dès que le portrait de la Grosse Dame pivota pour révéler l'entrée de la pièce commune, où brûlait un grand feu. James s'apprêtait à la suivre quand Ted le retint par l'épaule. Il le fit pivoter et le ramena sur le palier.

— Mon cher James, tu n'imagines quand même pas que nous allons te laisser grimper dans ton lit à une heure aussi indue ? Il y a des traditions Gryffondor auxquelles tu dois te soumettre, merlipopette.

— Quoi ? Bafouilla James. Mais il est minuit. Tu es au courant ?

— Dans le monde des Moldus, minuit, c'est l'heure du crime, ou l'heure des sorciers, dit Ted d'un ton sentencieux. Bien entendu, c'est un raccourci. Il serait plus exact de dire : « C'est l'heure des sorciers qui ont décidé de jouer quelques tours pendables aux Moldus du pays ». Mais je t'accorde que ça fait un peu long à retenir. Entre nous, nous disons seulement que : « C'est l'heure de lancer la Caspule. »

Ted entraînait déjà James vers les escaliers. Trois autres Gryffondor les suivaient.

— La quoi ? demanda James, tout en essayant de ne pas trébucher.

— Ce Pied-tendre ne connaît pas notre Caspule, dit Ted, l'air chagrin, à l'attention de ses complices. Et dire que son père est l'heureux possesseur de la carte du maraudeur. Pensez un peu comme il nous serait plus facile d'agir si nous pouvions mettre la main sur un tel bijou. James, laisse-moi te présenter le reste des Gremlins, un groupe dont tu auras peut-être l'honneur de faire partie. Bien entendu, ça dépendra pour beaucoup de ta prestation de ce soir.

Ted s'arrêta, se tourna, et ouvrit les bras en grand, présentant les trois autres :

— Voici mon bras droit, Noah Metzker, dont le seul défaut est d'avoir, bien malgré lui, un frère préfet en cinquième année. (Noah s'inclina profondément, avec un sourire.) Et voici notre trésorier, Sabrina Hildegarde, du moins quand nous réussissons par hasard à avoir un sou de côté.

Une jolie jeune fille au visage couvert de taches de rousseur, ses cheveux roux retenus en l'air par une plume, sourit en hochant la tête.

— Et voici notre bouc émissaire, dans les cas extrêmes où de tels services sont exigés, Damien Damascus.

Ted prit par l'épaule un garçon massif, qui portait des lunettes à verres épais. Il avait un visage aussi rond qu'une citrouille, et fit la grimace en grognant.

— Et voici enfin mon alibi, mon parfait écran, l'élève idéale que tous les professeurs adorent, Miss Petra Morganstern.

Tout en la présentant, Ted agitait la main avec affection vers la fille qui ressortait de la salle commune. En la voyant mettre quelque chose de petit dans la poche de son jean, James réalisa que tous les autres s'étaient changés, quittant leurs robes de soirée pour des jeans et des tee-shirts sombres.

— Tout est prêt pour le décollage ? demanda Ted à Petra quand elle les rejoignit.

— Affirmatif. Tous les systèmes sont opérationnels, Capitaine, répondit-elle.

Damien ricana. Ensuite, le groupe se mit en route et descendit les escaliers, Ted emmenant fermement James avec eux.

— Tu ne crois pas que je devrais moi aussi me changer ? demanda James, d'une voix tremblante, tandis qu'on lui faisait dévaler les escaliers.

Ted le regarda et secoua la tête.

— Non, dans ton cas, ce ne sera pas nécessaire. Du calme, mon pote. Tu vas avoir un franc succès. En quelque sorte. Attention, saute ! Il ne faut surtout pas à poser le pied sur cette marche-là.

James sauta, et son sac à dos glissa de son épaule. Il se sentait entraîné par l'enthousiasme du groupe, mais surtout par la prise ferme de Ted sur son coude. En arrivant sur le palier d'un long couloir éclairé par des torches, il trébucha et faillit tomber. Au bout du corridor, le groupe rencontra trois autres élèves, qui les attendaient dans l'ombre d'une statue massive, représentant un sorcier bossu coiffé d'un immense chapeau.

— Bonsoir, amis Gremlins, chuchota Ted, tandis que tous les élèves se serraient les uns contre les autres dans l'ombre de la statue. Voici James, le fils de mon parrain – un type qui s'appelle Harry Potter.

James eut un sourire gêné devant les nouveaux visages, puis il remarqua le troisième du groupe.

— James, dit Ted, voici nos Serdaigle, Horace, Gennifer, et… machin. (Il se tourna vers Gennifer.) Comment s'appelle celui-là ? demanda-t-il en agitant la main vers le plus jeune du lot.

— Zane, répondit Gennifer, en posant le bras sur les épaules du garçon, qui sourit, et se laissa secouer sans protester. Nous venons juste de le récupérer ce soir, mais il y a un regard dans ses yeux qui m'a tout de suite fait penser à un Gremlin. À mon avis, il y a eu un lutin dans ses ancêtres.

— Il paraît que nous allons jouer à jeter la Caspule ! dit Zane à James, dans un murmure si enthousiaste qu'il s'entendit dans tout le couloir. Ça me paraît bizarroïde, mais si c'est le bizutage local, je me suis dit qu'il fallait bien y passer.

James n'arrivait pas trop à déterminer si Zane plaisantait ou non, puis il réalisa que c'était sans importance.

— Pas la jeter, la lancer, corrigea Noah.

James décida qu'il était temps pour lui de prendre une part active dans la conversation.

— Alors, où est cette fameuse « Caspule » ? Et pourquoi sommes-nous tous entassés dans ce coin, derrière cette statue ?

— Il ne s'agit pas de n'importe quelle statue, dit Petra, tandis que Ted s'accroupissait sous le socle, comme s'il cherchait quelque chose. Il s'agit de St Lokimagus, à la Production Perpétuelle. Nous avons appris son histoire cette année seulement, et cela nous nous a amené à faire une découverte… je dois dire, extraordinaire.

— C'est toi qui as trouvé, corrigea Ted, d'une voix étouffée. Toute seule

Petra pencha la tête, puis acquiesça.

— C'est vrai, admit-elle, calmement.

— Du temps de ton père, dit Noah, alors que Ted grattouillait toujours derrière la statue, il y avait plusieurs passages secrets qui permettaient d'entrer et de sortir de Poudlard. Mais ça, c'était avant LA bataille. Ensuite, plusieurs parties du château ont dû être reconstruites, et les travaux ont fermé les vieux passages. Mais ce qui est drôle, dans un château magique, c'est qu'il semble sans arrêt s'y creuser de nouveaux passages. Nous n'en avons trouvé que deux, et ce grâce à Petra et à nos amis Serdaigle ici présents. St Lokimagus, à la Production Perpétuelle est l'un d'entre eux. Et il correspond exactement à sa devise.

Noah indiqua du doigt les mots gravés sur le socle de la statue : *Igitur Qui Movo, Qui et Movea.*

Soudain, Ted poussa un grognement triomphal, et il y eut un claquement sonore.

— Vous ne devinerez jamais où c'était caché ce soir, dit-il, en grommelant derrière la statue.

Dans un grincement de pierre, la statue de St Lokimagus se redressa aussi haut que son dos bossu le lui permettait, puis elle sortit de sa niche, et traversa le couloir d'un pas légèrement déhanché. Elle disparut par une porte qui, James le remarqua, ouvrait sur les toilettes des garçons.

— Que signifie sa devise ? demanda James tandis que les Gremlins plongeaient, un par un, dans l'ouverture dégagée par le départ de la statue.

Noah grimaça un sourire, en haussant des épaules.

— Quand faut y aller, faut y aller.

Le passage menait à un escalier, avec des marches de pierre dallées. Les Gremlins les descendirent bruyamment, puis se firent des signes « chut » les uns aux autres lorsqu'ils atteignirent une porte fermée. Ted poussa le panneau, l'entrouvrant à peine, et jeta un œil prudent par la fente. Peu après, il ouvrit la porte en grand, et indiqua d'un geste silencieux aux autres de le suivre à l'extérieur.

De façon totalement inexplicable, la porte donnait dans un appentis, près du terrain d'entraînement de Quidditch. James remarqua les gradins illuminés par le clair de lune. Ils paraissaient immenses et menaçants dans le silence nocturne.

— Le passage ne fonctionne que dans un sens, expliqua Sabrina à James et Zane tandis que le groupe courait sans bruit pour traverser le terrain de Quidditch et atteindre la colline au-delà. Si tu entres dans la cabane, sans être passé par le tunnel de St Lokimagus, il est impossible de trouver la porte. C'est vraiment pratique, parce que, même si nous sommes pris, personne ne pourra nous rattraper par le tunnel.

— Avez-vous déjà été pris ? demanda James un peu haletant en courant auprès d'elle.

— Non, mais c'est la première fois que nous essayons de l'utiliser. Nous ne l'avons découvert que durant les derniers jours de l'année passée.

Puis elle haussa les épaules, comme pour dire, « on verra bien ce que ça donnera ».

La voix de Zane résonna dans la nuit derrière James.

— Et que se passe-t-il si Mr Grosse-Envie sort des toilettes avant que nous ne soyons ressortis de son trou ?

James frissonna un peu devant l'image suggérée par cette formulation, mais il en admira cependant la logique. La question valait le coup d'être posée.

— De toute évidence, c'est une question pour un Serdaigle, annonça Noah, aussi calmement qu'il le put, mais personne ne lui répondit.

Après avoir couru dix minutes à l'orée d'un bois faiblement éclairé par la lune, le groupe passa une clôture de fil de fer barbelé pour entrer dans un champ. Ted sortit sa baguette de sa poche arrière, et approcha à travers un fourré de buissons et de mauvaises herbes. James le suivit, et vit qu'il y avait derrière une vieille grange basse, en ruine, est presque entièrement dissimulée par le lierre.

— *Alohomora*, dit Ted en pointant sa baguette sur le gros cadenas rouillé qui maintenait les portes fermées.

Il y eut un éclair jaune, qui frappa le verrou, puis se matérialisa sous la forme d'une main spectrale. Elle semblait protéger la serrure : un index levé s'agitait de droite à gauche, en signe de dénégation. Puis tout disparut.

— Parfait, le charme de protection est toujours en place, annonça Ted d'une voix joyeuse.

Il se tourna vers Petra, qui avança vers lui, sortant de la poche de son jean une grosse clé rouillée.

— C'est une idée de Gennifer, dit fièrement Horace, le second Serdaigle. Moi j'avais proposé un autre geste.

— J'imagine, dit Zane, ça aurait été distingué.

— Nous nous sommes dit que quiconque possédant une once de magie n'essaierait jamais d'ouvrir avec quelque chose d'aussi banal qu'une clé, expliqua Noah. Nous avons placé un Sortilège de Désillusion pour garder les Moldus à l'écart, mais ils ne viennent jamais ici. L'endroit est abandonné.

Petra fit tourner la clé et ouvrit le cadenas. Puis les portes de la vieille grange s'ouvrirent dans un silence surprenant.

— Les portes qui grincent, c'est bon pour les novices, dit Damien d'un ton docte, en tapotant son nez épaté.

James jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il y avait dans l'ombre quelque chose d'énorme, plaqué contre le mur du fond de la grange. Il arrivait à peine à en distinguer la forme générale. En fait, ça ressemblait à une soucoupe volante des années 1960.

— Génial ! cria Zane enchanté, lorsqu'il comprit ce qu'il voyait. On va lancer la Caspule ! Tu as raison, James ! Ça ne ressemble en rien au *magicien d'Oz*.

— Le magicien de quoi ? demanda Ted à James en aparté.

— C'est un truc de Moldu, répondit James. Tu ne peux pas comprendre.

Frank Tottington se réveilla en sursaut, certain d'avoir entendu quelque chose dans le jardin. Immédiatement alerte et en colère, il rejeta ses couvertures, et balança ses jambes hors du lit, comme s'il s'attendait très exactement à ce genre de choses.

— Quessessest ? Marmonna sa femme, en soulevant sa tête endormie.

— C'est encore ces vauriens de petits Grindle qui se sont introduits dans notre jardin, annonça Frank très mécontent, tandis qu'il enfilait ses pantoufles. Je t'avais bien dit qu'ils venaient en douce la nuit, piétiner mes bégonias et voler mes tomates. Ah, sales gosses ! Cracha-t-il.

Il enfila une vieille robe de chambre dont les pans claquèrent sur ses tibias nus tandis qu'il descendait l'escalier quatre à quatre. Avant de sortir, il récupéra, accroché à un clou, un fusil à canon scié chargé de petits plombs.

Les gonds de la porte de derrière grincèrent quand il ouvrit le panneau, le faisant claquer contre le mur extérieur en sortant comme un taureau enragé.

— Très bien, petits salopiauds. Lâchez immédiatement ces tomates, et approchez vers la lumière pour que je vous voie.

Il leva son fusil d'une main, dirigeant le canon vers le ciel étoilé.

Tout à coup, une lueur apparut sur sa tête, l'illuminant d'un rayon blanc qui résonnait d'un bourdonnement étrange. Franck se figea, le fusil toujours en l'air, braqué sur le rayon de lumière. Très lentement, il leva la tête et plissa les yeux. Son menton barbu jetait une ombre pointue sur l'avant de

sa vieille robe de chambre. Quelque chose descendait vers lui. Il était difficile d'en deviner la taille. C'était rond, noir, avec des petites lumières qui clignotaient tout autour. Ça tournait sur lui-même, et semblait descendre…

Frank poussa un cri rauque, trébucha, et faillit lâcher son fusil. Puis il se reprit, et recula très vite, sans quitter des yeux l'objet qui bourdonnait toujours. Et qui descendait, comme s'il était aimanté par son rayon de lumière. Le bourdonnement se fit plus fort, plus vibrant.

Franck se baissa, ses genoux vacillants cédant sous lui. De terreur, il grinçait des dents.

Tout à coup, il y eut un jet de vapeur et un sifflement, et une porte apparut sur les côtés de l'objet. C'était en pleine lumière. Franck haleta, leva son arme, et la tint à l'épaule. Un éclair de lueur rouge le fit sursauter. Il voulut appuyer sur la gâchette, mais rien ne se passa. La gâchette avait disparu, et à la place, il y avait une sorte de bouton rond collé à la crosse. Il baissa les yeux sur son fusil, et le regarda de près, en état de choc. Ce n'était plus un fusil, mais une petite ombrelle avec une poignée de bois qu'il n'avait jamais vue auparavant. Il reconnut immédiatement la présence d'un extraterrestre, aussi il lâcha l'ombrelle et tomba à genoux.

Une silhouette, petite et mince, apparut dans le carré de lumière. Sa peau était verdâtre, avec des reflets pourpres. Sa large tête était informe, mais on devinait de grands yeux en amande à peine esquissés. Il commença à descendre la rampe, pour avancer vers Frank, d'un pas qui paraissait prudent, presque maladroit. L'extraterrestre se pencha tout à coup en avant, puis trébucha, et tomba à l'extérieur. Il agita les bras, comme s'il s'apprêtait à s'envoler vers Frank qui recula, désespéré, terrifié. Le petit monstre avançait toujours, et son énorme tête sembla enfler encore davantage.

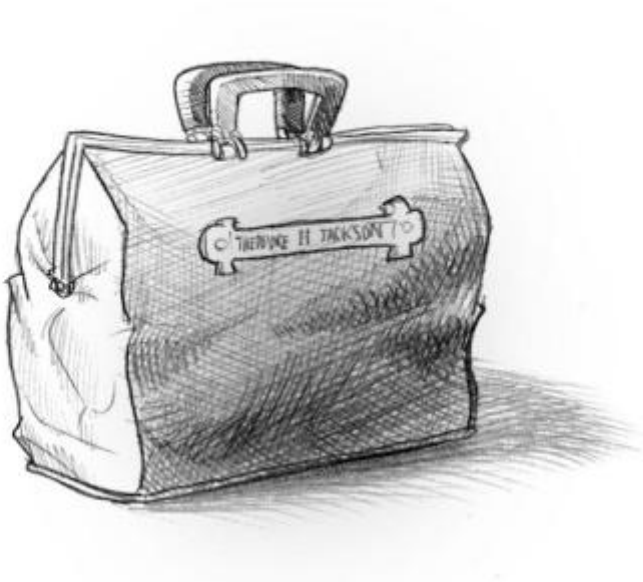
Sous le coup de la panique, Frank s'évanouit. La dernière idée qui lui vint fut qu'il était étrange que l'extraterrestre porte sur l'épaule un petit sac à dos vert, franchement ordinaire. Même inconscient, Franck garda sur le visage une expression de surprise étonnée.

Le lendemain matin, James se réveilla épuisé. En ouvrant péniblement les yeux, il étudia ce qui l'entourait. Il était dans un lit à baldaquin, dans une grande chambre ronde et basse sous plafond. Le soleil brillait gaiement par la fenêtre ouverte, éclairant trois autres lits vides, aux draps froissés. Lentement, comme une chouette faisant le tour de sa cage, James revit les épisodes de la soirée précédente : le choixpeau ; la Grosse Dame ; son ignorance du mot de passe ; la rencontre de Ted et des Gremlins…

Il s'assit d'un bond et passa la main sur son visage, tapotant ses joues, son front, ses yeux. Puis il poussa un grand soupir soulagé. Tout paraissait redevenu normal. Quelque chose voleta sur son lit, près de lui : un journal local que James ne reconnut pas. Il était plié de façon à mettre en évidence un article dont le titre annonçait : « *Un fermier affirme que des Martiens en Capsule volante lui ont volé des Tomates.* » James leva les yeux. Noah Metzker était débout au pied de son lit, le visage très sombre.

— Ils ne sont pas fichus d'écrire correctement Caspule, dit-il.

Chapitre 2 : L'arrivée des Américains



Quand James fut habillé, il descendit dans la Grande Salle pour le petit déjeuner. Vu qu'il était déjà presque dix heures, il n'y trouva qu'une poignée d'élèves déambulant tristement parmi les miettes laissées après le passage de ceux qui s'étaient levés plus tôt. Dans un coin, à la table des Serpentard, Zane était assis le dos rond, les yeux plissés dans un rayon de soleil. Ralph était en face de lui. Ce dernier vit James entrer, et lui fit signe d'approcher.

Tandis que James traversait la Grande Salle, il remarqua quatre ou cinq elfes de maison, chacun d'eux portant une large serviette en lin damassé, avec l'écusson brodé de Poudlard. En les regardant, on aurait pu croire qu'ils erraient au hasard. De temps à autre, l'un d'entre eux se baissait sous une table, puis réapparaissait avec une cuillère ou un morceau de biscuit qu'il déposait au centre de la table. Alors que James passait à côté d'un des elfes, celui-ci se redressa de toute sa taille, leva ses bras maigrelets, puis les baissa d'un coup sec. Il y eut une sorte de cyclone miniature, et tout ce qui traînait encore sur la table disparut en tourbillonnant, la vaisselle cliquetant avec les couverts au milieu des débris tandis que la nappe formait un ballot qui flotta un moment au dessus du bois poli. L'elfe de maison sauta du sol sur le banc, puis sur la table, il récupéra le ballot, en agrippa les poignées comme s'il s'agissait des rênes d'une calèche, puis il démarra vers le fond de la Grande Salle. James baissa la tête quand le curieux attelage passa à toute vitesse au-dessus de sa tête.

— Pfutt, marmonna Zane alors que James s'asseyait à ses côtés et tendait la main vers le dernier morceau de pain. Je les trouve étranges, ces petits serveurs qui travaillent ici. Ils sont habillés comme des SDF, mais pas à dire, ils font du bon café.

— Ce ne sont pas des serveurs mais des elfes de maison, déclara Ralph d'une voix amusée. (Il mâchonnait une moitié de saucisse. L'autre partie était encore plantée dans la fourchette qu'il utilisait pour désigner les elfes qui restaient encore dans la Grande Salle.) J'ai lu un article hier à leur sujet. Ils travaillent au sous-sol. Ils ressemblent un peu aux lutins dont on parle dans ce conte pour enfants. Tu sais, ceux qui viennent la nuit, et font tout le travail du savetier.

— Du… quoi ? demanda Zane en le regardant par-dessus le rebord de sa tasse de café

— Un savetier est un mec qui fabrique des chaussures, expliqua Ralph. Et dans l'histoire, il en a plein à terminer, et il est pauvre, alors il ne sait pas quoi faire. Tu ne connais pas ce conte ? Il est si fatigué qu'il s'endort, et au milieu de la nuit, les lutins apparaissent, avec leurs petits marteaux et leur petit clous, et ils terminent tout son boulot. Ensuite, le savetier se réveille, et boum, tout est parfait. (Ralph termina le reste de sa saucisse, puis il examina les elfes de maison en secouant la tête.) Je dois dire que je n'avais jamais pensé que les lutins s'habillaient avec des serviettes de table.

— Hey, l'extraterrestre, dit Zane en regardant James attentivement, je vois que ta tronche est redevenue normale.

— Du moins, aussi normale que c'est possible, je présume, répondit James.

— Ça t'a fait mal quand Sabrina t'a jeté ce sort ?

— Euh… non, répondit James. C'était juste étrange. *Vraiment* étrange. Mais ça ne m'a pas fait mal. Et ça a disparu durant la nuit.

— Elle doit être douée, parce que tu avais une sacrée dégaine. Avec des pieds palmés et tout.

— Mais de quoi parlez-vous tous les deux ? demanda Ralph, dont les yeux passaient de l'un à l'autre.

Ils lui racontèrent leurs aventures de la nuit précédente ; comment ils avaient lancé la Caspule ; comment le fermier était tombé dans les pommes, quand James, le petit extraterrestre, avait trébuché sur ses pieds palmés pour s'écrouler sur lui.

— Moi, j'étais caché dans un coin du jardin, près d'une cabane à outils, dit Zane. Le plus difficile était de ne pas mourir de rire. J'ai failli attraper une hernie en tentant de me retenir quand tu lui es tombé dessus. Attaqué par un martien bancal !

Cette fois, il éclata de rire, et après un moment, James fit la même chose.

— Et ils ont vraiment une soucoupe volante ? demanda Ralph qui ne partageait pas leur hilarité.

— Oh, ce n'est qu'un assemblage de papier mâché et de grillage, dit Zane. (Il termina son café et reposa sa tasse sur la table. Puis il leva le bras et claqua des doigts.) Sabrina et Horace l'ont construit l'année dernière, pour participer à un défilé d'objets volants pour Noël à Pré-au-Lard. Au départ, c'était un chaudron géant. Maintenant, avec un petit coup de peinture et un sortilège que Gennifer appelle *Visum-Ineptio*, c'est devenu une Caspule Intersidérale.

Un tout petit elfe de maison s'approcha de Zane, les sourcils froncés.

— Vous m'avez… euh… appelé, jeune maître ? demanda-t-il, d'une voix incroyablement profonde en dépit de sa taille.

— Oui, garçon, dit Zane en lui tendant sa tasse vide. Super chouette boulot. Ne perdez pas le rythme. Et voici pour vous.

L'elfe baissa les yeux sur le morceau de papier vert que Zane venait de lui remettre. Puis il releva la tête.

— Merci, jeune maître. Auriez-vous besoin… euh… d'autre chose ?

— Non merci, répondit Zane avec un geste de la main. Mais vous devriez aller dormir. Vous avez l'air vanné.

L’elfe regarda Ralph, puis James – qui haussa les épaules et essaya de sourire. Avec un imperceptible mouvement pour lever les yeux au ciel, l’elfe rangea le billet de cinq dollars dans sa serviette, et disparut sous la table.

— C’est la belle vie, dit Zane en poussant un soupir satisfait. Je pourrais m’y habituer.

— À mon avis, tu n’es pas censé donné des pourboires aux elfes de maison, dit Ralph, un peu gêné.

— Je ne vois pas pourquoi, répondit Zane en s’étirant. Mon père donne des pourboires à tour de bras durant ses voyages. Il prétend que ça aide l’économie locale. En plus, ça améliore nettement la rapidité du service.

— Tu ne dois pas à dire à un elfe de maison d’aller dormir, dit James en réalisant ce qui venait d’arriver.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que c’est exactement ce qu’il sera obligé de faire, dit James, tout à coup exaspéré.

Il pensa à l’elfe de maison de la famille Potter, un petit être triste et grincheux qui s’obstinait, quoi qu’il lui en coûte, à obéir littéralement à tous les ordres qu’on lui donnait. Bien sûr, James aimait bien Kreattur, mais il fallait toujours faire très attention à ce qu’on lui demandait.

— Les elfes de maison ont pour devoir d’exécuter les ordres de leurs maîtres, expliqua-t-il. C’est dans leur nature. Celui-ci doit être déjà dans son placard, sa niche, ou n’importe quel autre endroit où il dort. Ça ne l’arrange pas du tout ou de devoir dormir au beau milieu de la matinée.

James secoua la tête, et réalisa soudain l’humour de la situation. Il essaya de ne pas sourire, ce qui bien entendu ne fonctionna pas. Zane le remarqua, et pointa le doigt vers lui.

— Ah-ah, tu trouves ça drôle, dit-il en riant.

— Je n’arrive pas à croire qu’ils doivent vraiment obéir à ce qu’on leur demande, dit Ralph, les sourcils froncés. Nous ne sommes que des élèves, pas leurs maîtres. Cette école n’est pas à nous, et nous sommes juste en première année.

— Tu as retenu le nom du sortilège que Sabrina a utilisé pour que la Caspule ressemble à une véritable soucoupe ? demanda James en se tournant vers Zane, impressionné tout à coup.

— *Visum-Ineptio*, répondit Zane, qui sembla en savourer les syllabes. D’après ce que j’ai compris, ça trouble la perception visuelle. D’ailleurs, quand on a fait du latin, on comprend l’idée générale. D’après Horace, ça force les gens à voir ce qu’ils attendent à voir.

— Alors, dit James en réfléchissant, quand le rayon de lumière est descendu du ciel sur ce fermier, il s’attendait, en quelque sorte, à voir une soucoupe volante avec des extraterrestres ?

— Bien sûr. *Tout le monde* sait ce que signifie un rayon lumineux qui tombe du ciel en pleine nuit, venu de nulle part. Ça annonce l’approche des petits hommes verts.

— Tu sais, Zane, tu es vraiment quelqu’un de bizarre, dit Ralph, mais ça ne ressemblait pas à une critique.

Tout à coup, James sentit une présence derrière lui. Il se tourna, avec ses deux amis, et leva les yeux. C’était la fille Serpentard qu’il avait vue la nuit précédente, celle qui l’avait applaudi juste avant qu’il monte sur l’estrade. Elle le regardait, avec une expression agréable et presque indulgente. À ses côtés, il y avait deux autres élèves de Serpentard – un garçon au beau visage ciselé dont le sourire montrait de très grandes dents, et une autre fille, qui ne souriait pas. James piqua un fard en réalisant

être assis à la table des Serpentard. Sans même réfléchir, il se releva d'un bond, un morceau de pain encore dans la bouche.

— Non, non, dit la jolie fille, en levant la main vers lui pour l'arrêter, la paume en avant, presque comme si elle utilisait de la magie. Ne bouge pas. Je suis heureuse de voir que tu es assez à l'aise pour t'asseoir à la table des Serpentard. Depuis l'époque de ton père, les choses sont différentes ici. Mais il faut faire les choses dans les règles. Mr Deedle, pourrais-tu faire les présentations ?

Gêné, Ralph toussota pour s'éclaircir la voix.

— Hum – voici mon ami, James Potter. Et voici Zane – j'ai oublié ton nom de famille, désolé, dit-il en se tournant vers Zane.

Avec un sourire, Zane haussa les épaules. Puis il se redressa, se pencha à travers la table, et tendit la main vers la fille.

— Walker. Zane Walker. Je suis absolument enchanté de faire votre connaissance, Miss…

Le sourire de la fille s'élargit encore, et elle inclina la tête, mais c'était Ralph qu'elle regardait.

— Oh ! Dit Ralph, qui sursauta légèrement. Oui, bien sûr. Voici – hum – Tabitha Corsica. Elle est en sixième année, et c'est notre préfet à Serpentard. Elle est aussi capitaine de l'équipe de Quidditch de Serpentard. Et elle fait partie du groupe des débats. Et aussi… euh… elle a un super chouette balai.

Ayant épuisé tout ce qu'il savait au sujet de la fille, Ralph se vouta, comme s'il était fatigué.

Tabitha accepta finalement de serrer la main de Zane. Elle la retint un moment dans la sienne, avant de la relâcher.

— Je suis heureuse d'avoir officiellement fait ta connaissance, Mr Potter – ou bien puis-je plutôt t'appeler James ?

Lorsqu'elle se tourna vers lui, sa voix était aussi musicale que des clochettes d'argent, aussi douce que du velours. James la trouva merveilleuse. Puis il réalisa qu'elle lui avait posé une question. Il se secoua et répondit :

— Ouais. Bien sûr. James.

— Et je serais ravie que tu m'appelles Tabitha, dit-elle en souriant, comme si cette familiarité lui faisait un grand plaisir. Comme je viens de le dire, au nom de la maison Serpentard, nous sommes heureux de te voir parmi nous, et j'espère sincèrement que tous les anciens… (Elle leva les yeux au ciel, cherchant le mot exact,) … antagonismes resteront dans le passé.

« (Puis elle se retourna vers les deux autres élèves qui étaient avec elle.) Nous avons le plus grand respect aussi bien pour toi que pour ton père. Et j'espère que nous serons tous amis.

À la droite de Tabitha, le garçon continuait à adresser à James son sourire de clown. A sa gauche, l'autre fille semblait étudier le bois de la table, le visage figé.

— Oh… oui, bien sûr. Amis, bafouilla James.

La Grande Salle, tout à coup, lui parut immense et étrangement silencieux. Et sa voix y résonnait, timide et misérable.

Le sourire de Tabitha se fit encore plus aimable, tandis que ses yeux verts étincelaient.

— Je suis heureuse que tu sois d'accord avec moi. Maintenant, nous allons vous laisser terminer votre… euh… petit déjeuner. Tom ? Philia ?

Ils se détournèrent tous les trois ensemble, et s'éloignèrent vers la sortie.

— Tu es d'accord avec elle ? Mais sur quoi au juste ? demanda Ralph, alors que les trois garçons se levaient à leur tour pour suivre les Serpentard – à bonne distance.

— Ce n'est pas très clair, dit Zane, en regardant la façon dont les plis de la robe de Tabitha voltigeaient lorsqu'elle tourna à l'angle d'un mur, et disparut. Soit James vient de se faire une belle amie, soit une belle ennemie. Et je ne sais quelle option me parait la plus probable.

James réfléchissait intensément. De toute évidence, depuis l'époque de ses parents, les choses avaient changé. Mais il n'était pas certain qu'elles se soient améliorées.



Les trois garçons passèrent le reste de la matinée à explorer l'école. Ils visitèrent le terrain de Quidditch, qui parut à Zane et à James très différent en plein soleil. Zane resta bouche bée en voyant un groupe d'élèves plus âgés disputer une brève rencontre de Quidditch, trois contre trois. En formations serrées, les joueurs plongeaient les uns contre les autres, s'écartaient au dernier moment, se lançaient des plaisanteries – ou même parfois des gros mots.

— C'est incroyablement brutal, s'exclama Zane avec enthousiasme, tandis que l'un des joueurs frappait si fort qu'un cognard heurta en pleine tête son adversaire, qui pivota à l'envers sur son balai. Et dire que j'ai pourtant assisté à des matchs de rugby !

Plus loin, les garçons passèrent devant la cabane de Hagrid, déserte et sombre. La cheminée était éteinte, et la porte bien fermée. Peu après, ils rencontrèrent Ted Lupin et Noah Metzker, qui les conduisirent aux abords de la Forêt Interdite. Un énorme saule (qui paraissait très vieux) était planté dans une clairière. Ted tendit le bras, empêchant Noah d'avancer davantage.

— On est assez près, mon pote, dit-il. Regarde un peu.

Ted ouvrit un large sac de toile qu'il avait tiré derrière lui. Il en sortit un objet qui ressemblait plus ou moins à un animal à quatre pattes, avec des ailes et un bec. Il était couvert de languettes de papiers de toutes les couleurs, qui s'agitaient et brillaient dans la brise légère.

— C'est un piñata ! *(NdT : Récipient, qui peut prendre la forme d'une figurine, que l'on remplit de sucreries et/ou de jouets),* cria Zane. Mais il représente quoi ? Non... Ne me dites rien. Je vais deviner. C'est un …Sphinxoraptor ?

— Pas du tout, c'est un hippogriffe, dit James en riant.

— Je préfère le premier nom, remarqua Ralph.

— Et moi aussi, ajouta Noah.

— Silence ! Ordonna Ted en levant la main.

De son autre main, il leva le piñata et le lança aussi violemment que possible vers les branches du saule. L'objet disparu derrière le rideau de feuillage, et durant un très bref moment, il n'y eut aucune réaction. Puis tout à coup, un frémissement agita les rameaux immobiles. Ils se tordirent comme si quelque chose d'énorme s'agitait en dessous. Puis l'arbre explosa dans un mouvement de torsion, chaque branche devenant un fouet qui claqua dans l'air, gémissant et sifflant. On aurait cru un orage très localisé. Après quelques secondes, le piñata apparut au milieu des branches, frappé par ce qui semblait être des milliers de bras. Il en fut comme passé au hachoir. Quand le sortilège du pétard, caché à l'intérieur du piñata, fut déclenché, des confettis de toutes les couleurs et des bonbons

magiques explosèrent et s'éparpillèrent dans toute la clairière. L'arbre parut très en colère de tous ces débris colorés qui flottaient à travers ses branches, puis il abandonna, et retomba dans son immobilité originelle.

Ted et Noah étaient tordus de rire.

— Quelle belle mort pour un Sphinxoraptor ! S'exclama Noah.

James avait entendu parler du Saule Cogneur, mais il n'en était pas moins sidéré par la violence qu'il venait de voir, et le calme avec lequel les deux autres Gryffondor en parlait. Par contre, Ralph et Zane étaient toujours muets de stupéfaction. D'un geste machinal, Ralph enleva une dragée surprise de Bertie Crochue de ses cheveux, et la mit dans sa bouche. Il mâchonna un moment, puis fronça les sourcils, et jeta un coup d'œil à James :

— On dirait du *taco*. Dément !

Un peu plus tard, James quitta les deux autres et remonta les escaliers vers la salle commune dans la tour de Gryffondor.

— Mot de passe, chantonna la Grosse Dame en le voyant approcher.

— *Genisolaris*, répondit-il, espérant que ça n'avait pas déjà changé.

— Entrez, dit le tableau qui s'ouvrit.

La salle commune était vide, et il n'y avait pas de feu dans la cheminée. James monta jusqu'au dortoir, et se dirigea vers son lit. Il avait déjà un sentiment de propriétaire vis-à-vis de sa chambre, même si elle était vide au beau milieu de la journée. Les lits avaient été refaits. Aristo, l'énorme effraie des clochers de James, dormait dans sa cage, la tête cachée sous l'aile. James se jeta sur son lit, récupéra un morceau de parchemin et une plume, et se mit à écrire, en faisant attention de ne pas renverser de l'encre sur ses draps.

Chère maman, cher papa

Je suis arrivé la nuit passée, sans problème. J'ai déjà rencontré de nouveaux amis très sympas. Ralph est devenu un Serpentard – je n'aurais jamais cru ça de lui. Zane est chez Serdaigle, et il est aussi dingue que l'oncle Georges. Tous les deux sont né-Moldus, et j'apprends des tas de choses sur le sujet, mêmes si les cours n'ont pas encore commencé. Avec eux, l'Etude des Moldus sera de la tarte. Ted nous a montré le Saule Cogneur, mais de loin – ne t'inquiète pas maman. Il y a de nouveaux professeurs. Hier, j'ai vu Neville, mais je n'ai pas eu l'occasion de lui parler et de lui transmettre vos amitiés. Oh, il y a aussi une délégation de sorciers américains qui doit arriver dans la journée. Ça sera sûrement intéressant, parce que Zane aussi est américain. C'est une longue histoire. Je vous en parlerai plus tard.

Votre fils,

James,

PS : je suis chez Gryffondor.

James avait un grand sourire tandis qu'il pliait sa lettre, et y mettait son sceau. Il avait réfléchi à la meilleure façon d'annoncer à ses parents la maison où il avait été envoyé, sachant très bien que tout le monde attendait cette nouvelle. Puis il avait décidé que l'annoncer sans fioritures serait le mieux. Pas besoin d'en faire trop, ni pas assez.

— Hey, Aristo, chuchota James, j'ai un message pour toi. Ça te dit de retourner à la maison ?

L’oiseau leva la tête, et un seul de ses gros yeux ronds et orange apparut. Puis il s’étira, gonfla ses plumes, et sembla doubler de volume. Enfin, il tendit une patte. James ouvrit la cage, et attacha la lettre à l’oiseau. L’effraie sortit délicatement et s’approcha de la fenêtre, puis ouvrit ses ailes immenses et se lança vers le ciel. D’une façon absurde, James se sentit heureux en fixant Aristo aussi longtemps que possible, jusqu’à ce qu’il ne soit plus qu’un point noir dans le bleu lointain des montagnes. En sifflotant, il sortit de sa chambre, et dévala bruyamment les escaliers.

Il mangea à la table des Gryffondor, dans la Grande Salle, et rejoignit ensuite Zane et Ralph. Tout le reste de l’école commençait à s’assembler dans la cour principale. Un petit orchestre – formé d’élèves de toutes les maisons – s’était assemblé pour jouer l’hymne américain à l’arrivée de la délégation. Pour le moment, ils accordaient leurs instruments, et la cacophonie était assourdissante. Zane affirma avec conviction que c’était la première fois qu’il entendait jouer *la bannière étoilée* avec des accordéons et des cornemuses. Enfin, arriva le professeur Londubat accompagné d’un autre professeur que James ne connaissait pas encore. Ensemble, ils traversèrent la foule, insistant pour que les élèves s’alignent le long des murs. Les trois garçons se retrouvèrent près des portes principales, et l’anticipation monta tandis que tous attendaient les Américains. James se souvint des histoires que ses parents lui avaient racontées concernant l’arrivée à Poudlard des délégations des écoles de Beauxbâtons et Durmstrang, l’année du Tournoi des Trois Sorciers. Il y avait eu un gigantesque carrosse traîné par des chevaux magiques, et un galion émergeant du lac. Il se demanda comment les Américains allaient choisir d’arriver.

La foule réunie attendit, regarda, patienta… et peu à peu, le silence se fit. Le petit orchestre était prêt, et les musiciens, leur instrument à la main, clignaient des yeux dans le vif soleil de cette fin d’après-midi. La directrice McGonagall et les autres professeurs attendaient aussi, debout, en scrutant le ciel, et une estrade avait déjà été installée dans la cour près des portes du château.

Tout à coup, quelqu’un pointa du doigt, et plusieurs cris retentirent. Toutes les têtes se tournèrent, cherchant à mieux voir. Malgré la luminosité, James plissa les yeux et fixa son regard sur les montagnes lointaines. Un point noir apparut, d’abord distant, puis il grossit de plus en plus. Deux autres l’accompagnaient. Le bruit se fit aussi plus intense, tandis que les étranges objets avançaient. James jeta un coup d’œil interrogateur à Zane, qui haussa les épaules, à l’évidence tout aussi perplexe que lui. Le bruit était une vibration, de plus en plus assourdissante, qui se rapprochait. Les objets volants devaient avancer, et à grande vitesse, parce qu’ils commençaient déjà à prendre forme. Le son vibra, comme venu des ailes d’un insecte géant. James regardait, les yeux écarquillés, et peu à peu, les objets volants s’identifièrent d’eux même.



— Dément ! cria Zane pour couvrir le bruit des moteurs. Ce sont des voitures !

James avait entendu dire que son grand-père Weasley avait autrefois jeté plusieurs sortilèges sur une vieille Ford Anglia, lui permettant ainsi de voler. D'ailleurs, son père et oncle Ron avaient emprunté la voiture pour revenir à Poudlard, puis l'avaient perdue dans la Forêt Interdite. Personne ne l'avait jamais revue. Mais les voitures américaines ne ressemblaient pas du tout à ça. Contrairement à la vieille photo que James avait vue de la Ford Anglia, les trois voitures étaient neuves, brillantes et immaculées, avec des chromes qui jetaient des éclairs d'argent sous les reflets du soleil. Une autre différence – qui provoqua un long sifflement d'appréciation de tous les élèves de Poudlard assemblés dans la cour – était les longues ailes qui battaient de chaque côté de chaque véhicule. Ils ressemblaient de plus en plus à des insectes géants, qui vibraient bruyamment, et renvoyaient des arcs-en-ciel de lumière.

— C'est une Dodge Hornet *(NdT : Frelon)* ! S'exclama Zane en désignant la première voiture.

Les roues avant touchèrent d'abord le sol, puis y roulèrent, tandis que le reste de la voiture atterrissait à l'arrière. Il y avait deux portes, et la carrosserie était d'un jaune doré, avec de longues ailes de guêpe. La seconde voiture – selon Zane, qui était manifestement un expert sur le sujet – était une Stutz Dragonfly. *(NdT : Libellule)*. La carrosserie était d'un blanc immaculé, avec une ligne longue et basse, des dessus de-roues plongeants, et d'énormes tuyaux en chrome qui s'arrondissaient sous son capot fuselé. Ses ailes fines et très allongées battaient à petits coups secs, créant un ronronnement que James sentait retentir jusque dans sa poitrine. Enfin, la dernière voiture toucha terre, et James n'eut pas besoin de Zane pour la reconnaître. Même en Grande-Bretagne, on trouvait de nombreuses Volkswagen Coccinelle. La forme ronde rebondit à l'atterrissage. Elle était d'un rouge flamboyant, avec un toit noir. Il y avait de petites ailes courtes qui vrombissaient de chaque côté, à l'avant et à l'arrière, comme sur une vraie coccinelle. Quand la voiture tomba directement sur ses quatre pneus, dans un atterrissage presque vertical, les ailes s'immobilisèrent, puis se replièrent délicatement et disparurent sous la tôle.

Tous les élèves de Poudlard applaudirent avec enthousiasme. Au même moment, l'orchestre commença à jouer l'hymne national. Derrière James, une fille protesta – si fort que sa voix s'entendit malgré le brouhaha :

— Vraiment, les Américains et leurs machines !

Zane se tourna vers elle.

— La Coccinelle est une voiture allemande, au cas où tu ne le saurais pas, dit-il, avec un sourire, avant de se détourner pour participer à l'ovation.

Lorsque l'orchestre termina enfin de jouer, les portes des voitures s'ouvrirent, et la délégation américaine commença à sortir. Il y eut d'abord trois sorciers adultes, tous vêtus de la même façon, émergeant chacun d'un des trois véhicules. L'équipe de sécurité portait une longue cape d'un vert sombre, qui arrivait à mi-cuisses, une veste noire, une chemise blanche, et un souple pantalon gris, avec des chaussettes blanches et des chaussures noires vernies. Les sorciers restèrent debout environ 30 secondes, clignant des yeux, les sourcils froncés, comme s'ils étudiaient la foule en face d'eux. Apparemment satisfaits qu'il n'y ait aucun risque dans la cour, les hommes s'écartèrent des portes ouvertes de chaque véhicule, et restèrent de garde. James eut un aperçu de l'intérieur de la voiture la plus proche, la Coccinelle, et il ne fut pas étonné de le découvrir infiniment plus vaste et mieux aménagé qu'on l'aurait cru de l'extérieur. Plusieurs silhouettes bougeaient à l'intérieur, puis la vue lui fut bouchée quand les élèves commencèrent à émerger.

Ils étaient si nombreux que même James en fut surpris, alors qu'il avait pourtant déjà campé, en de nombreuses occasions, dans des tentes de sorciers. Il savait à quel point leur espace pouvait être modifié par la magie. Des portiers, reconnaissables à leur cape bordeaux, se placèrent devant les coffres de chaque voiture, et en sortirent des petits chariots et d'innombrables malles et valises, qu'ils entassèrent en de hautes piles vacillantes. De jeunes sorciers et sorcières, vêtus de façon étrangement moderne – certains portaient même des lunettes de soleil et des jeans – commencèrent à s'agglutiner au centre de la cour. Parmi eux quelques adultes, qui de toute évidence étaient les représentants officiels du Ministère, portaient des capes d'un gris clair, des tuniques gris foncé. James devina que ce devait être les membres du Département administratif de la Magie américaine. Ils avancèrent, tout sourires, vers l'estrade où la directrice McGonagall et son équipe avançaient pour les accueillir.

Les derniers à émerger des voitures furent aussi des adultes, bien que leurs vêtements et leurs âges indiquent la différence de leurs fonctions : ni des fonctionnaires, ni des élèves. James devina qu'il s'agissait des professeurs de l'école américaine de magie, Alma Aleron. Il y en avait un par voiture. Le premier à approcher sortit de la Coccinelle. Il était aussi carré et court sur pattes qu'un baril de bière, avec de longs cheveux gris et un visage ferme et agréable. Il portait de petites lunettes carrées, et souriait d'un air bienveillant et quelque peu arrogant. En le regardant, James eut un vague sentiment de déjà-vu, mais sans réussir à mettre un nom sur ce visage. Il tourna la tête pour regarder l'autre professeur, celui qui sortait de la Stutz Dragonfly : Un sorcier très grand, avec des cheveux blancs, et un long visage grisâtre, aux traits durs et sévères. L'homme surveilla la foule, tandis que ses épais sourcils broussailleux creusaient, comme des Caterpillar, des sillons sur son front. Un portier apparut à ses côtés, et lui tendit une mallette de cuir noir, qui ressemblait à un sac médical. Sans baisser les yeux, le professeur pris les poignées de son sac dans sa grande main aux jointures noueuses, puis il avança, traversant la foule comme un navire sur son erre.

— Je viens de prendre une résolution pour cette année, annonça Zane d'un ton ferme. Il n'est pas question que j'aie des cours avec ce mec-là.

Ralph et James hochèrent la tête, pour marquer leur approbation.

James ne remarqua le dernier professeur d'Alma Aleron que lorsqu'elle émergea péniblement de la Dodge Hornet. Elle se redressa de toute sa taille, et tourna la tête, comme si elle scrutait les visages de la foule. James poussa un cri étranglé. Sans même y penser, pour éviter le regard de la sorcière, il se cacha derrière la haute silhouette de Ralph. Ensuite, prudemment, il jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de son ami.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques ? demanda Ralph, en se tournant pour le regarder.

James ne répondit pas tout de suite. Il vérifia d'abord ce que faisait la femme, mais elle ne le regardait pas du tout. En fait, « voir » était difficile pour elle, malgré l'intensité de son visage.

— Cette grande femme, là-bas, dit James, celle qui a une écharpe nouée en turban sur la tête. Je l'ai déjà vue l'autre nuit sur le lac.

Zane se dressa sur la pointe des pieds.

— Elle ressemble à la momie d'une sorcière gitane.

— Oui, dit James, qui se sentit soudain stupide.

Avec ses yeux recouverts d'une taie opaque et grise, son visage sombre et strié de rides, la dame enturbannée paraissait bien plus vieille que celle dont il se souvenait. Un portier lui tendit une canne en bois qu'elle accepta avec un hochement de tête. Elle se mit en marche et traversa la cour d'un pas lent, tapotant sa canne l'espace devant elle, comme une aveugle.

— Pfutt, elle est aussi bigleuse qu'une taupe, dit Zane à James, d'un ton peu convaincu. C'était peut-être un alligator que tu as vu sur le lac. De toute évidence, on peut les confondre.

— Je me demande quels cours peut donner ce professeur ? Coupa Ralph, d'une voix tendue, en indiquant le petit homme aux lunettes carrées. C'est… C'est… Il a cinq… non ! Attends un peu. Il a au moins cinquante… (Dans son émotion, il bafouillait.)

Zane se tourna vers l'estrade, et fronça les sourcils.

— Tu parles du petit bonhomme avec des lunettes à la John Lennon et un vieux col démodé ?

— Oui ! Haleta Ralph, très excité, puis il attrapa le bras de Zane et le secoua comme s'il avait l'espoir d'en faire émerger le nom. Allez ! Comment s'appelle-t-il ? C'est de l'argent !

— Mais enfin, qu'est-ce que tu racontes, Ralph ? répondit Zane, en envoyant une bourrade dans le dos de son ami.

La directrice McGonagall se toucha la gorge de la pointe de sa baguette, puis elle parla, aussi fort et distinctement que si elle utilisait un haut-parleur :

— Elèves, professeurs, et tous les membres de Poudlard, je suis heureuse de souhaiter, en votre nom à tous, la bienvenue aux représentants de l'école Alma Aleron et aux membres du Département de la Magie des États-Unis d'Amérique.

Après quelques applaudissements polis, un des membres de l'orchestre crut bon de recommencer à jouer l'hymne américain. Les autres musiciens, affolés, se jetèrent sur leurs instruments pour le suivre, mais le professeur Flitwick les interrompit d'un geste péremptoire de sa baguette.

— Merci à nos hôtes estimés d'être venus cette année à Poudlard, continua la directrice avec un signe de tête envers les nouveaux arrivants. Nous espérons tous que ce travail ensemble nous permettra aussi bien une meilleure compréhension mutuelle qu'un échange culturel. Après tout, les États-Unis et la Grande-Bretagne partagent depuis des siècles une culture et une langue communes. Et maintenant, chers amis professeurs, veuillez avancer pour vous présenter à vos futurs élèves.

James pensait que le grand professeur au visage sévère serait le chef du groupe. Il se trompait. Ce fut le petit sorcier aux lunettes carrées qui monta sur l'estrade, et s'inclina galamment devant la directrice. Puis il se tourna, et s'adressa à la foule sans même utiliser sa baguette. Sa voix claire et distincte portait dans toute la cour, comme s'il avait l'habitude de parler en public.

— Élèves de Poudlard, Mesdames et Messieurs, merci beaucoup pour votre accueil chaleureux. Nous sommes venus en toute amitié, et je vous assure que nous n'attendons pas de traitement de faveur. (Il eut un sourire, et adressa à la foule un clin d'œil.) Nous sommes tous enchantés de partager, durant cette année, notre temps avec vous, dans cette école, et laissez-moi vous assurer que nous aurons certainement à apprendre les uns des autres. Bien sûr, je pourrais vous régaler d'une liste sans fin d'anecdotes pour souligner aussi bien les similitudes que les différences entre les cultures européenne et américaine du monde magique, mais je ne vous infligerai pas un aussi long discours...

« (À nouveau, il eut un sourire, comme s'il partageait une plaisanterie avec ses auditeurs.) Je réalise parfaitement que mon équipe, aussi bien les adultes que les élèves, est pressée de découvrir, dans un cadre moins formel, ce nouvel environnement. Et j'imagine que c'est la même chose pour les résidents de Poudlard. Aussi, avant de vous libérer, je vais me contenter du minimum, c'est-à-dire les présentations, et les cours que nous comptons donner cette année.

— Ce gars me plaît déjà, dit Ted, quelque part dans la foule derrière James.

— Je vais commencer par vous présenter mes confrères, continua le petit sorcier. Voici Theodore Hirsham Jackson, professeur de Technomancie et de Magie Appliquée. Il est aussi général trois étoiles dans la Milice Libre de Salem-Dirgus, aussi je vous conseille d'être respectueux, chaque fois que vous aurez à vous adresser à lui.

Le visage du professeur Jackson resta aussi impassible que du granit, comme s'il était depuis longtemps imperméable aux plaisanteries de son confrère. Il s'inclina lentement, avec une certaine grâce, tandis que son menton levé et ses yeux noirs surplombaient la foule de sa hauteur.

— Ensuite, continua le petit professeur, en gesticulant le bras tendu, voici le professeur de Divination, de Sortilèges Avancés, et de Parapsychologie à Distance, Desdemone Delacroix. Je dois vous signaler qu'elle fait aussi un délicieux *gumbo*, (*NdT : ragoût ou soupe épicée originaire de la Louisiane française,)* bien qu'il soit plutôt… euh… chaleureux. Bien entendu, je ne suis pas certain que vous aurez tous l'occasion d'y goûter.

Quand la femme à la peau foncée, avec un turban sur les cheveux, adressa un sourire à son confrère, la chaleur de son expression la transforma complètement. De vieille sorcière squelettique, elle devint tout à coup une grand-mère un peu desséchée, mais agréable et malicieuse. Puis elle tourna ses yeux aveugles vers la foule, en continuant à sourire. James se demanda vraiment comment il avait pu croire que ce regard laiteux avait été le même que celui qui l'avait scruté, sur le lac, la nuit précédente. De plus, elle venait juste d'arriver. En aucun cas, se raisonna-t-il, elle ne pouvait avoir été déjà là la veille.

— Et enfin, dit le petit professeur, permettez-moi de me présenter. Je suis votre nouveau professeur de Défense contre les Forces du Mal, et également directeur des débats à Alma Aleron. Un autre de mes titres, non officiel mais cependant important, est arbitre au jeu d'échec des sorciers. Benjamin Amadeus Franklyn, à votre service, termina-t-il, en s'inclinant, les bras étendus, tandis que ses cheveux gris lui cachaient le visage.

— Voilà, c'est à lui que je pensais, chuchota Ralph d'une voix excitée. Sa tête est sur tous vos billets de banque, espèce d'andouille, continua-t-il, en envoyant dans les côtes de Zane un coup de coude qui faillit le renverser.

Quelques minutes plus tard, les trois garçons escaladaient les escaliers en direction de la salle commune des Serdaigle.

— Benjamin Franklyn ? ne cessait de répéter Zane en secouant la tête. Ce n'est pas possible. Ce ne peut être lui. Il aurait au moins… (Il réfléchit un moment, le front plissé.) En fait, je n'en sais rien, mais il serait vieux. Vraiment très très vieux. Encore plus que McGonagall. C'est dingue quoi, c'est… impossible.

Ralph essayait de suivre le rythme des deux autres, mais il haletait.

— Une fois de plus, je t'affirme que ces sorciers – dont nous faisons désormais partie – ont une longévité qui n'a rien à voir avec la normale. En fait, en y réfléchissant, ça n'est pas du tout étonnant. Ben Franklyn a tout à fait le comportement d'un sorcier, quand on lit dans les livres d'histoire moldue ce qu'il a accompli. Écoute, ce mec-là a quand même réussi à capturer la foudre avec une clé accrochée à un cerf-volant !

James ne semblait pas convaincu.

— Je me souviens que ma tante Hermione m'a parlé d'un très vieux sorcier dont ils avaient découvert l'existence durant leur première année. Il me semble qu'il s'appelait Nicolas Flanelle – ou un truc du genre. Il avait inventé une pierre magique qui le rendait quasiment immortel. Bien sûr, c'est le genre de truc qui finit toujours par tomber dans de mauvaises mains, alors, au final, il a été obligé de la détruire. Et ensuite, comme tout le monde, il est mort. Du coup, je pense qu'il est probable que plusieurs sorciers et sorcières ont trouvé d'autres moyens de prolonger leur vie, même sans l'aide de la pierre de Flanelle.

— Peut-être devrais-tu demander un autographe à ce professeur sur un billet de 100 $, dit Ralph en regardant le jeune américain.

— Je n'ai pas 100 $. J'ai donné mon dernier billet de 5 $ au petit portier-elfe. Et c'est tout ce qui me restait.

— Ce n'est pas un portier, dit James, qui cherchait toujours à en convaincre Zane.

— Et alors ? Il nous a pourtant tenu la porte, répondit Zane sans se démonter.

— Pas du tout ! C'est Ralph qui l'a renversé en ouvrant trop fort le panneau. Il n'essayait pas de nous tenir la porte, mais juste de se relever.

— Peu importe. Je n'ai plus un sou. J'espère simplement que le service n'en souffrira pas.

Zane s'arrêta devant la porte qui menait à la salle commune des Serdaigle. Il y avait un heurtoir en forme de tête d'aigle, qui parla tout à coup d'une voix stridente :

— Quelle est la signification du chapeau dans la maîtrise de la magie ?

— Ah, zut, se plaignit Zane, dire que les premières questions sont censées être faciles.

— Tu es certain que nous avons le droit d'être ici ? demanda Ralph, qui s'agitait d'un pied sur l'autre. Quelles sont les règles au juste, pour aller dans une autre salle commune que la sienne ?

— Il n'y a aucune règle, du moins je n'en connais pas, répondit James. C'est juste que la plupart des élèves ne le font pas.

Sa réponse ne parut pas rassurer Ralph. Il jeta un coup d'œil inquiet de chaque côté du couloir.

— Le chapeau.... le chapeau… Marmonnait Zane les yeux fixés sur ses chaussures. Chapeau-chapeau-chapeau. Le lapin sort du chapeau. On garde des choses sous son chapeau. Hum… c'est probablement un genre de métaphore. On porte un chapeau sur la tête… Et le cerveau est aussi dans la tête, sous le chapeau. Hum…

Tout à coup, il claqua des doigts, et releva la tête pour regarder l'aigle sur le heurtoir.

— Il est impossible de sortir quoi que ce soit de son chapeau à moins de l'avoir déjà dans sa tête.

— C'est une réponse grossière, mais néanmoins acceptable, répondit le heurtoir, tandis que le loquet cliquetait, et que la porte s'ouvrait en grand.

— Waouh ! S'écria James, en suivant Zane dans la salle commune. Tu es certain que tes parents sont des Moldus ?

— Eh bien, expliqua Zane d'un ton dégagé, comme je te l'ai dit, mon père travaille dans le cinéma, et ma mère a des pouvoirs extrasensoriels – je t'assure, elle arrive à tout deviner, malgré la validité des excuses que j'invente – aussi, d'une certaine façon, j'ai été bien préparé pour le monde magique. Voilà, c'est la salle commune des Serdaigle. Il n'y a pas d'électricité, ni de distributeur de

Coca-Cola, mais nous avons une très chouette statue et une cheminée qui parle. La nuit dernière, j'y ai vu mon père. À mon avis, il s'adapte un peu trop facilement à tout ça.

Zane leur fit visiter toutes les pièces de Serdaigle, inventant (de toute évidence) certaines des réponses quand il les ignorait. Puis Ralph et Zane essayèrent d'apprendre à James à jouer au rami, mais il ne réussit pas à s'intéresser à des cartes – roi, dame et valet – qui ne s'attaquaient pas entre elles. Quand ils en eurent assez, Ralph les emmena tous dans la salle commune de Serpentard, les faisant passer à travers un labyrinthe de passages étroits, dans les sous-sols du château. Les trois garçons s'arrêtèrent devant une grande porte qui bouchait la fin d'un long couloir. Au milieu du panneau, il y avait une sculpture en cuivre représentant un serpent enroulé sur lui-même, dont la tête triangulaire pointait en avant de façon menaçante, la bouche ouverte.

— Oh, c'est vrai, marmonna Ralph.

Il releva sa manche, exhibant un nouvel anneau à sa main droite. La pierre était une grosse émeraude, en forme d'œil, avec une pupille verticale. Ralph pressa soigneusement la pierre dans l'une des orbites du serpent. Aussitôt, l'autre œil s'éclaira d'une lumière verte.

— Qui ssersse à entrer issi ? siffla la tête de serpent d'une petite voix aiguë.

— Moi. Ralph Deedle. Serpentard. Première année.

L'œil vert étincela, en se dirigeant sur James et Zane.

— Et qui ssont sses deux-là ?

— Mes amis. Je… euh… me porte garant pour eux.

L'œil brillant étudia les deux garçons, l'un après l'autre, pendant une période qui devint vite inconfortable. Puis, finalement, il clignota. Il y eut différents cliquètement, tandis que des verrous se libéraient tout le long de la porte. Puis le panneau s'écarta et s'ouvrit.

La salle commune des Serpentard occupait une large salle voûtée, en pierre et d'aspect gothique, qui (de toute évidence) se trouvait sous le lac. Au plafond, il y avait d'épais vitraux teintés en vert, d'où la lumière du soleil filtrait à travers les eaux profondes. Il en résultait une lueur verdâtre qui illuminait les immenses portraits de Salazar Serpentard et de sa progéniture. Même Ralph paraissait nerveux en faisant le tour des différentes pièces avec ses deux amis. Il n'y avait que quelques rares élèves dans la salle principale, vautrés avec indolence sur les canapés de cuir. Ils suivirent des yeux Zane et James, un sourire mystérieux aux lèvres, mais sans aucune réflexion. Ralph leur marmonna un salut étouffé.

Aux yeux de James, le dortoir des Serpentard ressemblait à la cabine d'un pirate, très riche, et doté de goûts dispendieux. La pièce était immense, avec un plancher de bois sombre et un plafond bas d'où pendaient des lanternes en forme de gargouilles. Les lits étaient vastes et confortables, en bois d'acajou, avec quatre piliers sculptés pour soutenir à chaque coin le baldaquin. Sur les voilages vert sombre, l'emblème de la maison Serpentard était brodé en grand. Les trois garçons se jetèrent en riant sur le lit bien net de Ralph.

— Les gars, ici, sont de vrais durs, admit Ralph à voix basse, en indiquant les trois autres lits de la pièce. Pour vous dire la vérité, je ne me sens pas vraiment à l'aise. Je préfère la salle commune des Serdaigle.

— Je n'en suis pas certain, dit Zane, en jetant un coup d'œil émerveillé autour de lui. Le décorateur ici a fait un super boulot. Bien sûr, il ne doit pas être évident de dormir avec tous ces animaux empaillés sur les murs. Dis-moi, c'est vraiment un dragon ?

— Oui, répondit Ralph d'une voix étranglée. Les autres les ont rapportés de chez eux. Dans leur famille, la chasse au dragon est un sport reconnu.

James fronça les sourcils.

— Je croyais que la chasse au dragon avait été interdite. C'est illégal.

— Oui, chuchota Ralph tristement. Et c'est justement ce qui les attire. Toutes les familles de ces mecs possèdent des réserves privées où ils peuvent tirer tout ce qu'ils veulent. Un autre, dans une chambre d'à côté, possède le crâne d'une licorne. Avec la corne – du moins, il affirme qu'elle est vraie. Ça m'étonnerait, parce que la corne d'une licorne est bien trop utile dans le monde magique pour rester accrochée à un mur. Et puis, regarde ça, derrière le lit de Tom ! C'est la tête d'un elfe de maison. Quand ils tuent leurs elfes, ils les empaillent. Tu sais, j'ai vraiment l'impression que cette tête me suit des yeux.

Ralph frissonna, puis il décida en avoir déjà trop dit. Il serra les lèvres, et jeta un regard inquiet à ses deux amis.

— Ouais, ça fout les jetons, admit James, en préférant ne pas parler à Ralph de ce qu'il savait au sujet de certaines familles de Serpentard. Mais je crois que c'est surtout pour faire de l'esbroufe.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda tout à coup Zane, en bondissant sur le lit. Une GameDeck ? Génial. Et tu as en plus le modèle Wireless, qui permet la compétition Online.

Il fouilla dans le sac ouvert de Ralph, posé à côté du lit, et en sortit une petite boîte noire, de la taille d'un paquet de cartes à jouer – comme celle qu'ils avaient utilisées un peu plus tôt. Sur le devant, il y avait un petit écran, et un incroyable nombre de boutons de chaque côté.

— Dis-moi un peu, quel jeu as-tu enregistrés ? As-tu Armageddon Master III ?

— Non ! Cria Ralph qui arracha le boîtier des mains de Zane. Ne laisse personne voir ce truc. Ils ne supportent pas ce genre de choses ici.

Zane en resta éberlué.

— Quoi ? Mais pourquoi ?

— Comment le saurais-je ? Il paraît qu'il y a un problème entre les sorciers et les appareils électroniques. Tu es au courant ?

Ralph se tourna vers James, qui haussa les épaules.

— Je ne sais pas trop. En général, aucun sorcier n'a besoin d'électronique. Les téléphones, les ordinateurs, et tout ça, c'est pour les Moldus. La magie nous suffit. Du moins je présume.

Mais Ralph secoua la tête.

— A voir la réaction des autres hier, il doit y avoir autre chose. Ils m'ont parlé comme si j'avais apporté avec moi à l'école quelque chose de… dégoûtant. Ils m'ont dit que si je désirais devenir un véritable Serpentard, il me fallait oublier la fausse magie de ce genre d'appareils.

— Fausse magie ? répéta Zane, en regardant James.

— Oui, soupira-t-il, c'est ainsi que certains sorciers des familles les plus intégristes considèrent l'électronique moldue. Ils prétendent que ces machines ne sont que du toc, pour imiter la magie. Ils pensent que tout sorcier qui utilise de tels appareils est un traitre – à son sang, ou au monde magique en général.

— Oui, voilà, c'est exactement ce qu'ils m'ont expliqué, dit Ralph. Ils étaient plutôt… excités sur le sujet. Évidemment, j'ai tout de suite caché cet appareil. Je le redonnerai à mon père, aux prochaines vacances.

Zane poussa un long sifflement.

— Et ben dis donc, j'imagine que tes sorciers si orthodoxes n'ont pas dû apprécier de voir les Américains débarquer aujourd'hui dans des automobiles aménagées. Après tout, il n'y a pas plus moldu qu'une Dodge Hornet, non ?

James y réfléchit un moment.

— Oui, peut-être n'apprécient-ils pas trop, mais il y a une différence entre la mécanique et l'électronique. A leurs yeux, une voiture n'est qu'un assemblage de pistons et d'engrenages. Ils ne considèrent pas réellement ça comme de la fausse magie, juste comme un outil sans intérêt. En fait, ils sont vraiment braqués contre les ordinateurs et l'électronique.

— J'ai vu ça, haleta Ralph, les yeux fixés sur sa GameDeck. (Il la rangea dans son sac avec un soupir.) Bon, fichons le camp d'ici. Le dîner ne va pas tarder, et je suis mort de faim.

— Ralph, tu passes ton temps à manger, remarqua Zane en sautant hors du lit.

— C'est parce que je suis en pleine croissance, répondit Ralph, presque automatiquement, comme s'il avait l'habitude de cette réplique. C'est glandulaire. Et puis, la ferme.

— Ce n'était qu'une remarque, dit Zane, en levant les mains en signe de paix. Franchement, par ici, je trouve très rassurant d'avoir un copain qui a le volume d'un bulldozer.

Au dîner, les trois garçons s'installèrent à la table des Gryffondor. James s'en inquiéta un moment, mais quand Ted apparut tout à coup, il lança une bourrade amicale dans le dos de Zane.

— Ah, notre petit lutin Serdaigle. Alors, comment ça se passe pour toi, dans la seconde meilleure maison de l'école ?

James remarqua ensuite que Zane et Ralph n'étaient pas les seuls élèves à s'être installés à d'autres tables que la leur.

Après le dîner, ils discutèrent de leur emploi du temps du lendemain. Zane serait avec James en Technomancie – avec le professeur Jackson – et un peu après, Ralph le retrouverait en Défense contre les Forces du Mal. Les trois garçons explorèrent ensuite la bibliothèque, en s'attardant à l'extérieur de la Réserve (la zone interdite) suffisamment longtemps pour que Mrs Pince, la bibliothécaire, les chasse avec une verte semonce. Puis ils se souhaitèrent mutuellement « bonne nuit », et partirent chacun de leur côté.

— Je te vois demain, avec le professeur Granit, annonça Zane, qui avait un don rare pour trouver des surnoms amusants.

Amusé, James le regarda monter vers l'escalier qui menait à la salle commune des Serdaigle.

Un peu plus tard, en pénétrant chez les Gryffondor, James y trouva Ted sur le canapé, le bras posé sur les épaules de Petra. Non loin de là, Sabrina et Damien, assis à une table, discutaient calmement en étudiant quelques papiers étalés entre eux deux.

— Alors, jeunot, tu es prêt pour tes premiers cours ? Ironisa Ted quand James s'approcha.

— Oui, je crois.

— Tu t'en sortiras très bien, dit Ted pour le rassurer. En première année, il s'agit essentiellement d'apprendre à utiliser sa baguette, avec en plus quelques cours théoriques. Attends un peu la quatrième année, quand tu devras affronter le professeur Trelawney.

— Au moins, cette année, ses cours seront partagés avec ce vieux sac d'os qui nous vient des États-Unis, dit Petra.

— Comment ça ? demanda James, les sourcils levés.

Ce fut Ted qui répondit.

— Apparemment, ils ont séparé les élèves en deux groupes. L'année dernière, les professeurs étaient Trelawney et Firenze, le centaure, mais il a démissionné à présent. Il est retourné avec son troupeau. Aussi, cette année, nous aurons avec Trelawney la reine vaudou, Mme Delacroix.

— Et je les vois très bien s'entendre comme les meilleures amies du monde, annonça Damien d'un ton philosophe. Comme les deux moitiés d'un tout. Comme de la poudre d'œuf de dragon et du suc de mandragore

James cligna des yeux, mais avant qu'il puisse demander à Damien ce qu'il voulait dire par là, Ted secoua la tête, avec un sourire moqueur.

— Allons, mon pote, utilise un peu ton imagination.

Quelques minutes plus tard, James quitta le groupe, et monta l'escalier vers sa chambre. Il se sentait bien, et envisageait le lendemain avec un mélange de nervosité et d'excitation. Pendant un moment, il resta immobile dans la pièce éclairée par la lune, savourant simplement le plaisir d'être ici, d'être un Gryffondor, et de commencer ses études. Il eut un moment d'anticipation joyeuse, à l'idée de toutes les aventures et les défis qu'il aurait à affronter dans les années à venir. Tout à coup, il regretta qu'il lui soit impossible de faire un bond dans l'avenir, afin de tout résoudre en même temps.

Noah sortit de la petite salle de bain, et entra dans la chambre. Après un coup d'œil en direction de James, il se jeta sur son lit.

— Oui, nous ressentons tous la même chose, de temps à autre, dit-il, comme s'il avait lu les pensées de James. Attends jusqu'à demain soir, et tu seras redevenu normal. Après plusieurs heures de cours, et des tonnes de travail à faire, c'est ce qui arrive aux meilleurs.

Sur ce, il se pencha et souffla la bougie posée à côté de son lit.



Chapitre 3 : Un fantôme et un intrus.



James se réveilla de bonne heure dans la chambre silencieuse. Il n'entendait que la respiration des autres Gryffondor, et le sifflement des ronflements de Noah, quelques lits plus loin. D'après la lumière pâle qui émergeait de la fenêtre, le jour venait à peine de se lever. James essaya de se rendormir, mais il avait l'esprit trop en ébullition à cause de l'inconnu qu'il allait devoir affronter dans les douze heures à venir. Après quelques minutes, il repoussa les couvertures, se leva, et commença à s'habiller.

Poudlard était désert, et pourtant, en ces heures matinales, il vibrait dans l'atmosphère une activité d'un genre différent. Malgré la fraîcheur de l'air et les ombres qui s'attardaient dans les recoins, il y avait du bruit derrière les portes closes, au bas d'un escalier aux marches étroites. Tandis que James avançait dans les couloirs, dépassait les salles de classe vides – qui seraient plus tard dans la journée remplies d'élèves et d'activité – il réalisa que les elfes de maison commençaient très tôt leur service. Certains, armés d'un seau et d'une serpillière encore humide, sortaient des toilettes ou des salles de bain ; d'autres s'activaient en cuisine, dans un cliquètement de casseroles et de vaisselle, tandis que l'odeur du pain frais montait des escaliers ; d'autres encore aéraient les lourdes tentures qui protégeaient les fenêtres.

James aventura jusqu'à la Grande Salle, mais la pièce était déserte. Le plafond magique avait une teinte rose, comme le ciel extérieur au lever du soleil. James regarda vers le fond de la salle, en clignant des yeux. Dans les rayons de lumière, il voyait quelque chose remuer parmi les chevrons transparents du plafond. Une forme grise y flottait, en sifflotant un petit air plutôt désagréable. James attendit, essayant de comprendre. Apparemment, c'était la silhouette d'un petit homme grassouillet, qui arborait une expression malicieuse, et travaillait avec concentration. Contre toute probabilité, la silhouette semblait jeter, très précautionneusement, de petits objets à travers les chevrons. James remarqua que ces objets se balançaient au-dessus des tables des maisons, à intervalles réguliers. Ils étaient si légers qu'on aurait dit que la moindre brise les ferait tomber.

— Zut ! cria soudain la chose s'une voix stridente.

James sursauta. Il avait été vu. La silhouette lui tomba dessus si vite que James faillit en lâcher les livres qu'il portait.

— Qui cherche à m'espionner et à troubler mes occupations matinales ? Chantonna la silhouette, la contrariété et l'amusement se mêlant dans sa voix.

— Oh, fit James avec un soupir. Je vous reconnais. Mes parents m'ont déjà parlé de vous. Peeves.

— Et je te reconnais aussi, mon sucre d'orge, annonça Peeves en sautillant autour de James. Tu es le petit Potter. James. Oooh ! Te voilà déjà à traînailler de bon matin dans les couloirs. Mais tu n'es pas comme ton père. Il n'était pas matinal, lui, il préférait la nuit. Chercherais-tu par hasard un morceau à grignoter ? Désolé, mais les petits elfes sont encore occupés en cuisine, dans les sous-sols. À cette heure, Poudlard appartient à Peeves. En guise de petit déjeuner, tu veux un petit pétard péruvien ?

Tout en parlant, Peeves leva un bras menu devant le visage de James. Dans sa main, il y avait des petits objets verts qui ressemblaient à des fèves.

— Non, merci. Je… je dois y aller, dit James, le pouce pointé derrière son épaule, tout en commençant à reculer.

— Bien sûr bien sûr… Des pétards, des pétards-fèves, des fèves, c'est un fruit musical. (Comme s'il avait déjà oublié James, Peeves voleta à nouveau vers le plafond.) Plus j'en plante, puis il en pousse. Des petits fruits – des petits pétards – boum ! – dans le jus de citrouille du petit Potter.

Il éclata de rire.

James ne s'arrêta pas avant de ne plus entendre les chansons de Peeves. Quelques minutes plus tard, il se trouva sur une longue terrasse ornée de piliers, qui surplombait les jardins du château. Un brouillard, blanc et laiteux, s'élevait du lac et scintillait sous les rayons du soleil. James s'appuya sur la balustrade, savourant son bonheur et son excitation à l'idée de ce qui l'attendait : Son premier jour à Poudlard.

Tout à coup, il vit remuer quelque chose parmi l'immobilité du paysage qui l'entourait. Il se pencha pour mieux voir. C'était à l'orée de la forêt, non loin de la cabane d'Hagrid. Peut-être le demi-géant était-il revenu ? James étudia la cabane. Il n'y avait toujours aucune fumée dans la cheminée. De plus, le jardin semblait en friche. James fronça les sourcils. Pourquoi Hagrid n'était-il pas encore rentré ? Il savait que le demi-géant avait un faible pour les énormes bêtes monstrueuses, aussi – tout comme ses parents – James s'inquiétait que ça cause du tort à Hagrid un jour. Et puis, il y avait cette alliance prévue avec les géants, peut-être la tentative avait-elle échoué ? Peut-être Hagrid avait-il été attaqué, en même temps que Grawp, et gardé prisonnier, quelque part ? Peut-être…

À nouveau, un mouvement au loin alerta James. Juste derrière le tas de bois que Hagrid gardait près de sa cabane, pour alimenter sa cheminée, il y eut un éclat coloré, et un flash. James plissa les yeux, se penchant aussi loin que possible. Voilà, ça recommençait. Une tête apparut près du tas de bois. À cette distance, James devina seulement qu'il s'agissait d'un homme – à peu près de l'âge de son père. L'inconnu sembla étudier le sol, puis il se redressa, et brandit un appareil. À nouveau, il y eut un flash, quand il photographia le château.

James s'apprêtait à aller chercher quelqu'un, pour rapporter ce signalement étrange à un professeur, ou même à un elfe de maison quand autre chose voleta soudain derrière lui. Il sursauta, et cette fois, laissa tomber ses livres pour de bon. C'était une silhouette… blanche, quasiment transparente, et silencieuse. Elle plongea par-dessus la balustrade, vers le sol en dessous, vers l'inconnu à l'appareil photo. Dans les rayons du soleil, la silhouette spectrale sembla se dissoudre, mais l'intrus le vit arriver, presque comme s'il s'y attendait. L'homme poussa un petit cri terrorisé, mais il ne s'enfuit pas, malgré l'envie qu'il en avait. D'un geste nerveux, il brandit à nouveau son appareil, et mitrailla de quelques photos le spectre qui avançait vers lui. Enfin, au moment même où le fantôme allait l'atteindre,

l'homme pivota sur ses talons, et courut maladroitement vers l'abri des arbres. Il disparut dans l'ombre de la futaie. Le fantôme s'arrêta à l'orée de la forêt, comme un chien retenu par la longueur de sa laisse. Il hésita un moment, puis arpenta le terrain, de droite à gauche, plusieurs fois. Après quelques minutes, il abandonna, et revint vers le château. James le regardait toujours. Peu à peu, il distinguait mieux la forme du spectre. Au moment où le fantôme s'éleva du sol jusqu'à la terrasse, il vit que c'était un homme très jeune. Il avançait d'un pas vif, mais avait l'air déçu, et portait la tête basse. Puis il leva les yeux, vit James et s'arrêta net. Il y eut un moment où il resta parfaitement immobile, fixant James de son visage figé et transparent. Puis il disparut, complètement, comme s'il s'était évaporé.

James regarda l'endroit où le fantôme s'était tenu. Il savait qu'il n'avait pas rêvé. Après tout, les fantômes faisaient partie de la vie normale de Poudlard, tout comme les baguettes, et les personnages peints qui remuaient dans les tableaux. La veille même, James avait déjà vu le fantôme de la maison Serdaigle, la Dame Grise, qui errait, silencieuse et triste, dans un couloir. Il avait espéré rencontrer Nick-Quasi-Sans-Tête, le fantôme de la maison Gryffondor, mais le jeune homme qu'il avait croisé aujourd'hui était un nouveau. Bien entendu, ses parents n'avaient pu lui raconter les moindres petits détails de tout ce qu'on découvrait à Poudlard. Beaucoup de choses restaient pour James des découvertes. Et pourtant, il restait troublé aussi bien par le fantôme que par l'homme à l'appareil photo, qui s'introduisait en cachette, tôt le matin, pour prendre des clichés. Peut-être était-ce un sorcier-reporter pour un journal à scandale ? Certainement pas *le Chicaneur*, bien sûr. James reconnaissait les propriétaires de ce magazine, et jamais ils ne se seraient intéressés à la vie morne et matinale de l'école. Et pourtant, il y avait bien d'autres publications bas de gamme dans le monde sorcier qui rêvaient toujours d'apprendre de sordides petits secrets au sujet de Poudlard, du ministère, ou même du père de James.

En retournant vers la salle commune des Gryffondor – où il espérait trouver Ted ou un autre Gremlin avant le petit déjeuner – James se souvint qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de transmettre au professeur Londubat les salutations de ses parents. Il avait la ferme intention de s'acquitter de sa tâche au petit-déjeuner, et peut-être d'utiliser cette opportunité pour interroger Neville, aussi bien sur le fantôme que sur l'homme à l'appareil photo.

Mais quand il se retrouva dans la Grande Salle, Neville n'y était pas. Et toutes les longues tables étaient remplies d'élèves, qui portaient tous leurs robes de classe.

— Alors, tu as vu un mec qui prenait des photos du jardin ? demanda Ralph la bouche pleine d'une énorme bouchée de tartine grillée. Quelle importance ?

— Moi, ce qui m'intéresse, c'est le fantôme, affirma Zane avec conviction. Je me demande comment il a été tué. Crois-tu que les fantômes restent sur place uniquement lorsqu'ils ont connu une mort tragique ?

James haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Demande à quelqu'un de plus vieux. En fait, c'est à Nick qu'il te faudrait poser la question la prochaine fois.

— Nick-Quasi-Sans-Tête ? demanda Sabrina, assise plus loin à table.

— Oui. Où est-il ? Nous avons des questions à lui poser.

— Il est parti, dit Sabrina, en secouant la tête, si fort que la plume plantée dans ses cheveux vacilla. Il y a plusieurs années qu'il n'est plus avec nous. Il a fini par obtenir son admission dans le Club des chasseurs sans tête, après tous ces siècles d'attente. Nous avons organisé pour lui une petite fête, et ensuite il a disparu. Il n'est jamais revenu. C'était peut-être ce dont il avait besoin pour pouvoir quitter Poudlard. Tant mieux pour lui, mais il nous manque.

— Le Club des chasseurs sans tête... répéta Ralph, un peu inquiet, comme s'il n'était pas certain qu'une explication était nécessaire.

— Il n'est jamais revenu ? répéta aussi James. Mais enfin, c'était le fantôme de la maison Gryffondor. Qui est notre fantôme désormais ?

À nouveau, Sabrina secoua la tête.

— Nous n'en avons plus. Certains d'entre nous espéraient que ce serait le vieux Dumbledore, mais ça n'a pas marché.

— Mais…

James s'arrêta, ne sachant comment continuer. Chaque maison avait un fantôme. Pourquoi pas eux ? Il pensa à la forme spectrale du jeune homme silencieux qu'il avait vu sur la pelouse le matin même.

— Voici le courrier ! cria Zane.

Chaque élève leva les yeux, tandis que plusieurs chouettes entraient dans la Grande Salle par les hautes fenêtres. L'atmosphère fut soudain agitée par de grandes ailes qui battaient, tandis que tombaient lettres et paquets. Les yeux de James s'écarquillèrent en revoyant soudain Peeves préparer son petit piège le matin même dans les hauteurs. Avant qu'il ne puisse parler, le premier pétard explosa, et une fille poussa un cri de surprise et de colère. Elle se leva, d'une table voisine, sa robe noire éclaboussée de taches jaunes.

— Mon œuf a éclaté ! cria-t-elle.

D'autres pétard claquèrent à travers la pièce, et les chouettes, affolées, se jetèrent les unes contre les autres. Zane et Ralph lançaient autour d'eux des regards très inquiets, cherchant à comprendre ce qui se passait.

— Les mecs, il est temps de filer, cria James aux deux autres, en essayant de ne pas rire.

En même temps qu'il parlait, le pétard péruvien de Peeves tomba du plafond, atterrissant dans un verre à moitié plein où il explosa bruyamment. Du jus de citrouille en jaillit comme si le verre était un volcan miniature. James, Ralph, et Zane s'enfuirent en courant loin du chaos qui régnait dans la Grande Salle tandis que Peeves faisait des cabrioles au-dessus des tables, riant comme un fou et répétant sa chansonnette – pétard, fève et autres fariboles.

Le cours de Technomancie avait lieu dans l'une des plus petites salles de classe, dans les étages, au-dessus des classes principales. La pièce n'avait qu'une seule fenêtre, juste derrière le bureau du professeur, et le soleil de la matinée y plongeait tout droit, créant une auréole dorée autour de la tête du professeur Jackson. Lorsque Zane et James arrivèrent, le sorcier était déjà là, penché sur son bureau, occupé à écrire fébrilement à la plume sur un parchemin. Les deux garçons trouvèrent des places côte à côte, tandis que tous les élèves arrivaient, dans une cohue silencieuse, chacun prenant soin de ne pas faire grincer les pieds de sa chaise sur le plancher. Peu à peu, les places furent occupées, et rares étaient les bavardages parmi les élèves. En réalité, on n'entendait aucun bruit, sauf le crissement rapide de la plume du professeur. Enfin, Jackson consulta le réveil posé sur son bureau, puis il se redressa, et lissa de la main le devant de sa blouse gris sombre.

— Bienvenue à tous. Mon nom, comme vous le savez probablement déjà, est Théodore Jackson. Cette année, je vais vous apprendre les bases de la Technomancie. Je crois beaucoup aux bienfaits de la lecture, et j'insiste aussi pour avoir votre attention durant mes cours. Je vous demanderai donc ces deux efforts au cours de l'année.

Sa voix était calme et mesurée, plus distinguée que James s'y serait attendu. Les cheveux courts du professeur étaient coupés avec une précision militaire. Il avait des sourcils noirs et broussailleux, qui créaient en travers de son front une ligne aussi droite que tracée à la règle.

— A ce qu'on dit, continua Jackson, en arpentant l'espace devant son bureau d'un mur à l'autre, aucune question n'est stupide. Peut-être, le croyez-vous aussi. Les questions posées en classe indiqueraient aussi un esprit curieux et intéressé. (Il s'arrêta net, et jeta un coup d'œil critique en direction des élèves.) Ce n'est pas mon avis. Bien au contraire. Pour moi, une question indique seulement que l'élève n'a pas écouté de façon suffisamment attentive.

Zane envoya un coup coude à James, qui leva les yeux de son parchemin pour le regarder. Zane avait déjà dessiné une caricature du professeur, simple mais remarquable. James eut du mal à retenir son fou rire, étonné que l'Américain ait une telle audace.

— Dans ma classe, continuait Jackson, je vous conseille de bien écouter. De prendre des notes. De lire les textes que je vous demande. Si vous suivez ces règles simples, vous n'aurez que rarement besoin de questions. Bien entendu, je ne les interdis pas. Je vous préviens seulement de réfléchir avant de poser une question inutile, qui m'obligerait à me répéter. Si votre question est utile, vous en serez récompensés. Dans le cas contraire… (À nouveau, il scruta les visages levés vers lui.) Je vous *rappellerai* mes instructions d'aujourd'hui.

Tout en parlant, Jackson n'avait pas seulement marché devant son bureau, il avait aussi fait le tour de la classe. Le tour complet. Revenu à son point de départ, il se tourna vers le tableau noir près de la fenêtre et sortit d'un étui caché dans sa manche sa baguette qu'il agita en direction du tableau.

— Qui, parmi vous, serait capable de m'indiquer à quoi correspond la Technomancie ?

Sur le tableau, le mot s'écrivit de lui-même, dans une écriture cursive et décidée. Il y eut un assez long silence méfiant. Enfin, une fille leva la main, d'un geste un peu hésitant.

Jackson gesticula dans sa direction

— je vous écoute, Miss… euh… excusez-moi, je n'ai pas encore retenu tous vos noms. Vous êtes Miss Gibet, non ?

— Professeur, répondit la fille d'une voix étranglée, en se souvenant de la présentation de Franklyn, la veille, je crois qu'il s'agit de l'étude des sciences magiques.

— Vous êtes de la maison Serdaigle, Miss Gibet, à ce qu'il me semble ? dit Jackson en la regardant. (Elle hocha la tête.) Dans ce cas, cinq points pour Serdaigle. Mais je n'approuve pas dans ma classe l'emploi des mots « je crois ». La croyance et la connaissance ont très peu en commun, sinon rien du tout. Avec moi, vous viserez la connaissance – la science – les faits exacts. Si vous désirez des croyances, vous trouverez votre bonheur avec Mrs Delacroix, au fond du couloir, dans un prochain cours.

Tandis que le professeur indiquait la porte de la pointe de sa baguette, son visage dur exprima, pour la première fois, quelque chose qui pouvait être de l'humour. Plusieurs élèves osèrent sourire, et même rire doucement. Puis Jackson se tourna à nouveau, et agita sa baguette vers le tableau.

— Oui, la Technomancie est l'étude des Sciences Magiques. Certains estiment, à tort, que la magie est d'ordre mystique ou contre-nature. Ceux qui croient – et cette fois j'utilise le verbe « croire » à bon escient – à la magie mystique se trouvent rapidement soumis à des égarements comme le destin, la chance, ou les espoirs en Quidditch de l'équipe américaine. En bref, des causes perdues, qui n'ont aucune évidence empirique pour les supporter.

Cette fois, les sourires furent spontanés. De toute évidence, il y avait davantage dans le professeur Jackson que son aspect sévère ne permettait de le supposer.

— La magie, continua-t-il, tandis que le tableau se remplissait de ses notes, ne brise aucune – et je répète *aucune* – loi naturelle de la science. La magie exploite ces lois dans un but spécifique, et créatif. Mr Walker !

A l'appel de son nom, Zane fit un bond sur sa chaise, et leva les yeux du dessin sur lequel il s'amusait alors que les autres élèves prenaient des notes. Jackson lui tournait le dos, toujours face au tableau noir.

— J'ai besoin d'un volontaire pour illustrer mon propos, Mr Walker, annonça-t-il sans se retourner. Puis-je emprunter votre parchemin ?

Ce n'était pas une requête. En même temps qu'il parlait, le professeur agita sa baguette, et le parchemin de Zane s'envola vers lui. Jackson le récupéra d'un geste preste, puis il se retourna lentement, présentant, sans le regarder, le papier à la classe. Tous les élèves, dans un silence prudent, étudièrent la caricature plutôt réussie que Zane avait dessinée du professeur. Le jeune Américain, quant à lui, commença à s'enfoncer dans son siège, comme s'il essayait de passer sous la table.

— Savez-vous que la magie permet aux dessins d'un véritable sorcier de prendre vie ? demanda Jackson.

Pendant qu'il parlait, le dessin sur le parchemin s'anima. La caricature perdit son regard sévère et figé, et prit l'aspect coléreux à l'excès d'un *cartoon (dessin animé satyrique)*. Puis la perspective changea, et recula. Un bureau apparut devant le professeur du dessin, ainsi que Zane, caché dessous. Le professeur du dessin tendait un diplôme qui grossit de plus en plus, avec les lettres B-U-S-E qui clignotaient en rouge. Quand il le déchira en deux, en secouant la tête impitoyablement, le Zane du dessin tomba à genoux, les mains levées. Sur le dessin, Zane pleurait désormais à gros sanglots, la bouche grotesquement ouverte, et des larmes jaillissaient de ses yeux comme de véritables fontaines.

Alors que toute la classe éclatait de rire, le professeur tourna enfin la tête, et regarda le parchemin qu'il tenait à la main. Jackson eut un sourire, bref mais sincère.

— Il est regrettable, Mr Walker, que les cinq points que j'enlève à cause de vous à Serdaigle annulent la récompense de Miss Gibet. Mais c'est la vie.

À nouveau, il se mit à marcher, et à faire le tour de la salle. En passant devant Zane, il déposa soigneusement le dessin sur son bureau.

— Non, la magie n'est pas qu'un simple mot. En réalité, un sorcier marque de sa personnalité le papier qu'il utilise, et pas seulement avec sa plume. Mais rien n'est contre-nature. Il s'agit simplement d'une autre forme d'expression. La magie exploite les lois de la nature, sans jamais les briser. En d'autres termes, la magie est simplement supranaturelle : elle est *au-delà* de la simple nature, mais pas en lutte contre elle. Et je vais vous en montrer un autre exemple. Mr… euh…

Jackson désignait le garçon près duquel il se trouvait. Quand l'élève se pencha en arrière pour le regarder, il loucha un peu sur le doigt pointé sur lui.

— Murdock, professeur, répondit-il.

— Mr Murdock, vous connaissez certainement le principe du transplanage. A votre âge, vous avez déjà passé votre permis « courtes distances », je présume ?

— Oh, répondit Murdock, soulagé. Oui professeur.

— Veuillez nous décrire ce qu'est le transplanage, je vous prie.

Murdock parut surpris.

— C'est plutôt évident. En fait, c'est juste le fait d'aller d'un endroit à l'autre. Euh… il faut bien préparer dans son esprit l'endroit où on veut arriver, puis fermer les yeux, puis… voilà. Boum, on y est.

— Boum, dites-vous ? dit Jackson, le visage neutre.

Murdock piqua un fard.

— Oui, euh... On zappe d'un endroit à l'autre. Instantanément.

— C'est ce que vous croyez ?

— Ben oui. Je présume. Je l'ai déjà fait.

Jackson leva les sourcils et insista :

— Vous *présumez* ?

Cette fois, Murdock commençait à s'agiter. Il jeta des coups d'œil affolés autour de lui, comme pour chercher de l'aide.

— Euh… non. Enfin, si. C'est instantané. J'en suis sûr.

— Vous en êtes *sûr*, Mr Murdock ? demanda Jackson. (A nouveau, il marchait, et se dirigeait vers l'avant de la salle. Il toucha tout à coup l'épaule d'une autre élève et dit :) Miss ?

— Sabrina Hildegarde, professeur, répondit Sabrina, aussi poliment et distinctement que possible.

— Pourriez-vous, je vous prie, nous rendre un petit service, Miss Hildegarde ? J'aurais besoin de deux sabliers de dix secondes. Je suis certain que le professeur Slughorn en a pour sa classe de potion. Seconde porte à gauche, si je ne me trompe. Merci beaucoup.

Tandis que Sabrina se levait et quittait précipitamment la pièce, Jackson fit face aux élèves.

— Mr Murdock, avez-vous une idée de ce qui se passe, précisément, lorsque vous disparaissez ?

Durant le petit répit, Murdock avait décidé qu'il était beaucoup plus sage dans son cas de ne rien savoir du tout. Aussi, il secoua fermement la tête.

Jackson sembla satisfait.

— Alors, nous allons tenter une autre approche. Qui peut me dire où vont les objets qui disparaissent ?

Cette fois, ce fut Petra Morganstern qui leva la main.

— Professeur, répondit-elle, les objets qui disparaissent ne vont nulle part – ce qui, en quelque sorte, signifie qu'ils vont partout.

— Oui, admit Jackson, c'est une réponse très scolaire, Miss, mais qui ne nous avance guère. Il est impossible pour la matière de se retrouver en deux endroits en même temps, aussi il est impossible

d'être à la fois « nulle part » et « partout ». Mais ne perdons plus de temps ! Je vais corriger votre ignorance sur le sujet. Je vous prie désormais d'écouter attentivement mes paroles.

Tous les élèves avaient déjà la plume levée. Jackson recommença à marcher.

— La matière, comme vous le savez, est composée d'atomes invisibles qui, une fois réunis, prennent des formes qui nous paraissent solides. Ce chandelier, indiqua le professeur en posant la main sur un bougeoir en cuivre installé sur son bureau, nous paraît être formé d'une matière dure, mais il s'agit en réalité de milliards de petits riens suffisamment proches les uns des autres pour troubler notre perspective humaine. En le faisant disparaître, (Jackson agita sa baguette, et le chandelier disparut avec un « pop » à peine audible,) nous ne déplaçons pas réellement le bougeoir lui-même, nous ne le détruisons pas, et nous ne supprimons pas de notre environnement la matière qui le constituait. Vous êtes bien d'accord ?

Ses yeux perçants scrutèrent le visage des élèves, passant de l'un à l'autre, tandis que tous le regardaient, attentifs, plume en main, prêts à noter ses paroles.

— Non, dit-il d'un ton pensif. Nous avons simplement modifié la façon dont ses atomes étaient agglutinés entre eux. Nous avons augmenté la distance entre chaque atome – peut-être quelques milliers de fois, peut-être davantage. En principe, la multiplication de ces espaces permet au chandelier de couvrir quasiment la surface de la planète. Le résultat est que nous pouvons l'envoyer n'importe où, sans même que les atomes ne le réalisent vraiment. En quelque sorte, pour le moment, le chandelier est encore ici, et pourtant il est aussi ailleurs. Parce qu'il s'est tellement étendu, à un niveau si éphémère, qu'il est devenu sans consistance à nos yeux. Effectivement, en ce moment précis, il est à la fois nulle part et partout.

Sabrina revint alors avec les deux sabliers réclamés, qu'elle plaça sur le bureau du professeur.

— Merci, Miss Hildegarde. (D'une voix forte, Jackson appela :) Murdock !

Murdock fit un bond. Il y eut dans la classe quelques rires nerveux, vite étouffés.

— Professeur ?

— N'ayez pas peur, mon petit ami. J'aurais simplement besoin de vous pour une tâche que vous trouverez, j'en suis certain, très facile. Je voudrais vous voir transplaner.

Murdock parut sidéré.

— Transplaner ? Mais professeur… personne ne peut le faire dans l'enceinte de Poudlard.

— C'est parfaitement exact. Cette restriction est symbolique, bien entendu, mais elle existe. Fort heureusement, dans un but éducatif, je me suis arrangé ce matin pour obtenir une dérogation localisée et temporaire, ce qui vous permet, Mr Murdock, de transplaner dans l'enceinte de cette classe, disons… (Jackson indiqua la porte, puis l'espace devant de son bureau,) de là-bas à ici.

Quand Murdock se leva, il vacilla légèrement, avant de se diriger à l'endroit désigné par le professeur.

— Vous voulez que je transplane de quelques mètres… dans cette salle ?

— Exactement. Placez-vous devant la porte. Je sais bien que ce ne sera pas très compliqué, mais je souhaiterais quand même que vous ayez ceci avec vous. (Il prit un des sabliers que Sabrina avait rapportés, et le tendit à Murdock.) N'oubliez pas de le retourner au moment précis où vous transplanerez. C'est bien compris ?

Beaucoup plus détendu, Murdock hocha la tête.

— Aucun problème, professeur. Je peux faire ça les yeux fermés.

— Je ne pense pas que ce sera nécessaire, dit Jackson pendant que Murdock récupérait le sablier.

Jackson posa l'autre sablier sur son bureau, et resta immobile (pour une fois).

— Mr Murdock, à trois, dit-il. Un – deux – *trois !*

Au même moment, Murdock et Jackson retournèrent leur sablier. À peine une seconde après, Murdock disparut avec un « crac » sonore. Toutes les têtes de la pièce se tournèrent vers le bureau. Jackson regardait le sable couler dans son sablier, à travers le verre transparent. Il marmonnait de façon presque inaudible. Puis il s'inclina légèrement sur son bureau, appuyé sur une main. Il attendait, comme toute la classe.

Il y eut un second « crac » quand Murdock réapparut. D'un geste très vif, Jackson récupéra le sablier que l'élève tenait dans la main. Il le posa sur le bureau, à côté du sien. Puis il examina attentivement les deux sabliers. Dans celui de Jackson, le sable était également réparti entre le haut et le bas. Dans celui de Murdock, l'essentiel du sable était encore dans la partie supérieure.

— Je suis désolé, Mr Murdock, indiqua le professeur, sans quitter des yeux les deux sabliers, mais voici la preuve que votre hypothèse est erronée. Retournez à votre place. Je vous remercie.

Quand Jackson releva enfin les yeux, vers la classe, il agita la main en direction des sabliers.

— Comme vous avez pu le constater, il y a une différence de quatre secondes – à quelques dixièmes près – entre ces deux sabliers. Il apparaît donc qu'un transplanage n'est pas instantané. Mais – et c'est la partie extrêmement intéressante de l'expérience ! – celui qui transplane ne le réalise pas. Qu'est-ce que la Technomancie nous indique à ce sujet ? Ce n'est qu'une question de rhétorique, bien entendu, et je vais y répondre.

Jackson recommença à arpenter la salle de classe, tandis que les mots s'écrivaient à la craie sur le tableau noir. Dans la classe, tous les élèves étaient penchés sur leur parchemin.

— L'acte de transplaner utilise exactement le même principe que la disparition des objets. Celui qui transplane augmente la distance entre les atomes qui constituent son corps, à tel point qu'il semble disparaître à notre vue, devenant sans substance, invisible, et en quelque sorte inexistant. Ayant réussi cette première opération de dispersion, celui qui transplane doit ensuite réunir la distance entre ses atomes, mais avec un nouveau point central, déterminé par le choix qu'il a délibérément décidé avant même de se le lancer dans cette mutation. Un sorcier qui se trouverait à Londres, peut s'imaginer à Ebbets Field, *(NdT : Stade de baseball situé à New York.)*, puis disparaître – ou plutôt exister partout – puis réapparaître en se rematérialisant à Ebbets Field. Il est bien entendu essentiel que le sorcier prévoit à l'avance sa destination. C'est un principe fondamental de la Technomancie. Quelqu'un peut-il me dire pourquoi ?

Il y eut un grand silence. Puis la fille nommée Gibet leva à nouveau la main.

— Parce que, pour le sorcier, la réapparition paraît instantanée ?

— En partie, Miss, répondit Jackson presque gentiment. Mais cela dépend de la distance. En réalité, le processus prend du temps, comme nous venons de le constater. Et le temps n'a rien de flexible. Mais ce n'est pas la raison pour laquelle un sorcier doit absolument prévoir sa destination avant de disparaître. Voyez-vous, lorsque le sorcier a éparpillé ses atomes, son esprit ne fonctionne plus. Il est dans un état de parfaite hibernation. Si le temps que ça lui prend de réapparaître n'est pas instantané, il le croit, parce que son cerveau est arrêté durant le processus. Et puisque le sorcier ne peut

plus ni penser ni décider, s'il a omis de prévoir une destination, il risque parfaitement de ne jamais réapparaître du tout.

Les sourcils froncés, le professeur Jackson scruta les visages de la classe, cherchant un signe qui lui indiquerait que tous avaient bien compris la leçon. Après une bonne minute, une main se leva. C'était Murdock. Son visage était crispé d'appréhension, tandis qu'il cherchait à assimiler ces nouveaux concepts. Les sourcils épais du professeur se levèrent lentement.

— Oui, Mr Murdock ?

— J'ai une question, professeur. Je suis désolé. Où est… (Il toussota, pour s'éclaircir la voix, puis se lécha les lèvres.) Où est… Ebbets Field ?

Après le déjeuner, James retrouva Zane et Ralph, alors qu'ils avaient tous les trois une période libre. Ils n'avaient pas le temps de remonter dans leur salle commune, mais pas non plus d'urgence à se rendre en cours. Aussi, ils déambulèrent le long des couloirs bondés, autour de la cour, en essayant de rester à l'écart des élèves plus âgés. Tout en marchant, ils discutaient de leurs cours du matin.

— Je t'assure que ce vieux Granit un effet franchement magique sur le passage du temps, expliquait Zane à Ralph en gesticulant dans son excitation. Un moment, j'aurais pu jurer que son sablier fonctionnait à l'envers.

— Moi, j'ai bien aimé le professeur Flitwick, dit Ralph, en changeant de sujet. Vous l'avez déjà rencontré ?

Mais Zane n'avait pas l'intention de lâcher le morceau.

— En plus, ce mec a des yeux derrière sa perruque. Incroyable, dans une école de sorciers, de tomber sur un professeur aussi sournois !

— Flitwick est celui qui nous apprend à lancer nos premiers sortilèges et à utiliser nos baguettes, pas vrai ? demanda James à Ralph.

— Oui. Et c'était génial. Bien sûr, j'avais trouvé intéressant de lire des trucs sur la magie, mais c'est tout à fait différent de le vivre en réalité. Il a fait léviter son fauteuil, avec les bouquins et tout.

— Quels bouquins ? s'étonna Zane.

— Ceux dont qu'il a toujours besoin de poser sur son siège pour voir par-dessus le bureau. Ces trucs-là pèsent au moins 50 kg. Et pourtant, il a fait flotter sa chaise, avec tous les livres dessus, simplement en agitant sa baguette.

— Et pour toi, comment ça s'est passé? demanda Zane.

James grimaça, en se souvenant de la ridicule baguette de Ralph.

— Pas mal du tout, répondit Ralph très calme.

Il y eut un silence, et les deux autres s'arrêtèrent pour le regarder.

— Non, c'est vrai, je vous assure, insista Ralph. Bien sûr, je n'ai pas réussi à faire voler des chaises, mais les autres élèves non plus. D'ailleurs, nous devions soulever des plumes. Et Flitwick nous a assuré qu'il était très rare de réussir du premier coup. Je n'ai pas été pire que les autres. (Tout à

coup, Ralph parut songeur.) En fait, j'ai même été meilleur. Et Flitwick m'a félicité. Il prétend que je suis doué.

— Tu as fait voler une plume avec ton gros bâton au poil de yéti ? demanda Zane, sans y croire.

Ralph parut mécontent.

— Oui. Et je te signale que, d'après Flitwick, une baguette n'est qu'un outil ! C'est le sorcier qui la rend magique. Peut-être que j'ai vraiment un don. Est-ce que tu as pensé à ça, Monsieur l'expert en baguettes ? D'ailleurs, qu'est-ce qui te rend si sûr de toi ?

— D'accord, d'accord, je suis désolé, marmonna Zane. Surtout, ne pointe pas sur moi ton abominable baguette des neiges. Je veux garder mes bras et mes jambes exactement comme ils sont.

— Oublions ça, dit James, pour apaiser la tension. (Tous les trois se remirent à marcher.) Flitwick a raison. Peu importe d'où vient ta baguette. Tu as vraiment fait voler ta plume ?

Ralph se permit un petit sourire, qui exprimait une fierté timide.

— Oui, jusqu'au plafond. D'ailleurs, elle y est restée. Elle s'est coincée sur une des poutres.

— Génial, dit James, sincèrement ébloui.

Soudain, un élève plus âgé, le cou orné d'une cravate verte, heurta James, l'éjectant de son chemin. Alors que James tombait à la renverse dans l'herbe de la cour, le garçon bouscula également Ralph, sauf que celui-ci était aussi grand que lui – et plus costaud. C'est la brute qui vacilla, Ralph ne bougea pas.

— Désolé, marmonna Ralph, tandis que l'autre reculait pour lui jeter un regard noir.

— Les « première année » doivent dégager le passage, dit le garçon d'un ton froid, en examinant tour à tour Ralph, puis James. D'ailleurs, Deedle, tu devrais faire attention à tes fréquentations.

Sans attendre de réponse, il contourna Ralph, et s'éloigna.

— Cette fois, je reconnais bien l'esprit Serpentard dont tu m'as parlé dans le train, dit Zane. Apparemment, certains n'ont pas bien compris la notion : « On est tous amis. »

— C'est Trent, dit Ralph sombrement, en le regardant partir. C'est lui qui m'a dit que ma GameDeck était une insulte à mon sang sorcier. Et pourtant, ça ne l'a pas empêché de me l'emprunter.

James l'écoutait à peine. Il était bien plus intéressé par ce que l'autre garçon avait eu d'accroché à sa robe.

— Il portait un badge qui disait quoi ?

— Oh, dit Ralph, tous les Serpentard commencent à porter ces trucs-là. C'est Tabitha Corsica qui les a distribués dans la salle commune ce matin. Tiens, regarde. (Ralph chercha dans sa poche, et en sortit son propre badge.) J'ai oublié d'accrocher le mien.

James l'examina. Il y avait des lettres bleu foncé sur fond rouge : « *Le Mouvement du Progrès : les sorciers contre les mensonges de l'Histoire* ».Un grand X clignotait, pour barrer le mot « mensonges » avant de s'effacer.

— Tous les badges ne portent pas la même mention, expliqua Ralph, en reprenant l'objet. Il y en a avec le slogan : « *Remettre en cause CEUX qui ont gagné !* » Et d'autres sont encore plus longs et compliqués, et je n'ai pas tout compris. C'est quoi un aurore ?

Zane intervint :

— Une fois, mon père a été convoqué pour un travail d'aurore. Il a refusé, parce qu'il devait se rendre en Nouvelle-Zélande. D'après lui, si les aurores étaient mieux payées, nous obtiendrions de meilleurs verdicts.

Sans rien comprendre, Ralph regarda Zane les yeux écarquillés.

James poussa un soupir.

— Les Aurors, expliqua-t-il d'un ton prudent, sont des sorciers et sorcières qui doivent découvrir et arrêter les mages noirs. En quelque sorte, ce sont les inspecteurs de police du monde sorcier. Quelque chose comme ça. Mon père est un Auror.

— Ton père est à la tête du Bureau des Aurors. C'est très différent, intervint une voix étrangère tandis que passait un groupe. (Tabitha Corsica, qui menait ce groupe, regarda James en tournant la tête.) Excuse-moi de t'interrompre.

Tous les autres Serpentard se tournèrent aussi avec un sourire étrange. James remarqua qu'ils portaient tous des badges bleu et rouge.

— Parfaitement ! dit James d'une voix forte, sans trop savoir ce qu'il cherchait à prouver.

— Ton père est le chef de la police des sorciers ? demanda Zane, qui avait suivi des yeux le groupe Serpentard qui s'éloignait, avant de revenir vers James.

James hocha la tête, avec une grimace. Il avait pu lire sur certains des autres badges : « *Non à la Dictature des Aurors ! Oui à la Liberté de l'Expression dans le Monde Magique* ». James ne comprenait pas trop la signification de tout ceci, mais il avait un mauvais pressentiment.

Tout à coup, Zane se retourna, et envoya un coup de coude dans les côtes de Ralph.

— Tu devrais mettre ton badge, mon pote, sinon des nouveaux copains vont croire que tu t'amollis ! Pas question que tu croies aux mensonges de l'histoire, ou que tu te soumettes à l'impérialisme des Aurors.

James cligna des yeux, réalisant avec retard ce que Ralph avait dit un peu plus tôt.

— Dis-moi un peu, un des Serpentard t'a réellement emprunté ta GameDeck ?

Ralph eut un sourire amer.

— Je ne suis pas certain qu'il s'agisse de Trent, mais en tout cas, elle n'est plus dans mon sac. Et il n'y avait que mes colocataires à être au courant de son existence. Bien sûr, ils en ont peut-être parlé aux autres derrière mon dos. En tout cas, elle a disparu, juste après que je vous l'ai montrée hier. Je suppose que les autres Serpentard ont simplement voulu éliminer la fausse magie de notre chambre. (Il soupira.)

James n'arrivait pas à dissiper le malaise qui pesait sur lui. Il y avait quelque chose de malsain dans le ton mielleux de certains Serpentard ; dans ces badges bizarres ; et même dans cet emprunt d'un jeu électronique moldu. Un des Serpentard avait pris la GameDeck de Ralph… Pourquoi ?

Peu après, les trois garçons passèrent devant la vitrine où étaient conservés les trophées des victoires de l'école Poudlard. Zane, qui marchait en avant, s'écria soudain :

— Hey, regardez ça ! On peut s'inscrire à différents clubs. Pourquoi ne prendrions-nous pas des activités extrascolaires ? (Il se pencha, et lut quelque prospectus :) Apprendre à déchiffrer les runes ! Prédire votre avenir, et celui de vos amis ! Découvrir son destin dans les étoiles – bla-bla-bla – le club des constellations, rendez-vous à 11:00, le mardi soir dans la tour ouest. À mon avis, c'est une parfaite excuse pour traînailler le plus tard possible. Je crois que je vais m'inscrire.

Il prit une plume posée près des parchemins et accrochée à la tablette de bois par une chaînette, puis, d'un geste théâtral, gribouilla son nom sur la liste.

James et Ralph s'étaient rapprochés. Ralph se pencha en avant, et lui aussi, se mit à lire quelques propositions :

— Le club des débats. Le club des échecs de sorciers. Le club de Quidditch des quatre maisons.

— Quoi ? Où ça ? demanda Zane. (Il tenait toujours sa plume dressée, comme un poignard qu'il s'apprêtait à utiliser. Dès qu'il trouva le parchemin où devaient s'inscrire les futurs joueurs de Quidditch de Serdaigle, il commença à écrire son nom.) Je viens juste d'apprendre à monter sur un balai. À ton avis, James, quels sont mes chances d'être sélectionné ?

James récupéra la plume, et secoua la tête, plutôt amusé.

— Tout est possible. Mon père a été attrapeur dans l'équipe Gryffondor dès sa première année. Le plus jeune attrapeur de toute l'histoire de l'école ! D'ailleurs, c'est à cause de lui qu'ils ont changé les règles pour les « première année ». Autrefois, il leur était impossible de rentrer si tôt dans les équipes. Maintenant, c'est permis, mais ça reste très rare.

Tout en parlant, James inscrivit son nom sur la liste de l'équipe de Quidditch des Gryffondor. Les premiers essais de qualification, remarqua-t-il, étaient après les cours, le lendemain.

— Et toi, Ralph ? Vas-tu signer pour entrer dans l'équipe Serpentard ? demanda Zane en se tournant vers le grand brun. Allez, courage, fais comme nous.

— Non. Je n'ai jamais été doué en sport.

— Toi ? s'écria Zane, avec enthousiasme. (Il posa, plutôt maladroitement, son bras sur les larges épaules de Ralph.) Tu es aussi costaud qu'un mur de briques. Tout ce que tu as à faire, c'est de te placer devant les buts, et d'empêcher le ballon de passer. Évidemment, le problème sera de trouver un balai assez solide pour supporter ta masse.

— La ferme, dit Ralph. (Le visage empourpré, il repoussa le bras de Zane, mais il souriait.) En fait, je vais plutôt m'inscrire dans le club des débats. Tabitha prétend que ça me conviendrait.

James cligna des yeux.

— Tabitha Corsica t'a demandé de faire partie du club des débats Serpentard ?

— En réalité, dit Zane, en vérifiant la feuille en question. Le club des débats n'est pas réparti par maison. Il y a simplement deux équipes, A et B, qui s'affrontent. Regarde, chacune comporte des élèves de toutes les maisons – et même des Américains d'Alma Aleron.

— Pourquoi ne t'inscris-tu pas, Ralph ? demanda James, voyant manifestement que leur ami en avait envie.

— Je ne sais pas. Je le ferai peut-être. Plus tard.

— Oh, regarde, dit Zane. Petra est dans l'équipe A.

Immédiatement, il signa également de son nom.

James fronça les sourcils.

— Tu t'inscris dans le club des débats parce que Petra Morganstern y est aussi ?

— Je ne vois pas de meilleure raison !

James éclata de rire.

— Je crois que Petra sort déjà avec Ted.

— Mon père prétend qu'une fille ne sait pas quel est son parfum de glace préféré avant de tous les avoirs goûtés, répliqua Zane, d'un ton docte, en rangeant la plume dans son support.

Ralph plissa le front.

— Et ça veut dire quoi ?

— Ça veut dire, répondit James, que notre ami Zane, ici présent, pense qu'il peut rivaliser avec Ted auprès de Petra.

Les deux autres regardèrent le jeune Américain, à la fois admiratifs et étonnés, devant le culot dont il faisait preuve.

— Ça veut dire, dit Zane, que Petra ne sait pas ce qu'elle attend d'un homme, avant d'en connaître plusieurs. D'un côté, je fais ça pour son bien.

Ralph le considéra un moment.

— Je te rappelle quand même que tu n'a que 11 ans.

Zane et Ralph se mirent en route, mais James resta en arrière. Du coin de l'œil, il venait de remarquer une photo dans la vitrine des trophées. Il se pencha en avant, et mit ses deux mains en coupe contre la glace pour ne pas être gêné par les reflets du soleil. C'était une vieille photographie, en noir et blanc, dont les personnages s'agitaient – comme toujours, dans le monde sorcier. Il s'agissait de son père, plus jeune, plus mince, avec ses cheveux noirs ébouriffés et sa cicatrice si célèbre sur le front. Le jeune Harry Potter souriait nerveusement, ses yeux bougeant de droite à gauche, comme s'il refusait de croiser le regard de ceux qui étaient derrière l'appareil. Près de lui, sur la photo encadrée, il y avait une très haute coupe en argent, avec une sorte de cristal pâle qui brillait au-dessus, et formait une aura tourbillonnante.

James lut la plaque gravée sous le trophée :

Coupe des Trois Sorciers,
Gagnée conjointement par Harry Potter et Cédric Diggory,
Élèves de Poudlard, maisons Gryffondor et Poufsouffle,
Au cours du Tournoi des Trois Sorciers, tenu à l'école Poudlard,
Avec la coopération de l'Institut Durmstrang et de l'Académie de Magie Beauxbâtons…

Il y avait d'autres inscriptions, mais James ne les lut pas. Il connaissait l'histoire. Le nom de son père avait été rajouté de façon frauduleuse par un Mangemort nommé Croupton. À la fin du tournoi, les deux gagnants, Harry et Cédric, avaient été envoyés par portoloin jusqu'à la tanière de Voldemort, permettant ainsi à l'esprit néfaste du mage noir de retrouver une enveloppe corporelle. Pas étonnant que son père ait parut aussi mal à l'aise sur la photo ! Harry n'avait pas eu l'âge requis pour participer au tournoi ; il était le quatrième élément du trio officiel ; et personne ne croyait en ses dénégations d'innocence. Tous ceux qui l'entouraient étaient persuadés que Harry Potter avait triché (au mieux) ou utilisé de la magie noire (au pire).

James examina ensuite celui qui se tenait de l'autre côté de la coupe : Cédric Diggory. Contrairement à Harry, le garçon avait un sourire authentique, et paraissait heureux. James n'avait jamais vu de photos de Cédric auparavant, mais il lui semblait pourtant le connaître. Il connaissait son histoire. Il savait que le jeune homme était mort dans ce cimetière où Voldemort les avait attirés, son

père et lui. C'est le puissant sorcier lui-même qui avait tué Cédric. Harry parlait très rarement de cette nuit-là, et James avait cru comprendre pourquoi.

Il poussa un soupir, puis courut pour rejoindre ses deux amis.

Plus tard, ce même jour, quand James se retrouva dans sa chambre – afin d'échanger ses livres pour ceux de Défense contre les Forces du Mal – il trouva Aristo qui l'attendait, et grattait impatiemment à la fenêtre. James lui ouvrit, récupéra la lettre accrochée à la patte de la chouette, et la lut.

Cher James,

Ton père et moi sommes enchantés de voir que tout se passe bien pour toi. D'ailleurs, nous n'en doutions pas. Ton oncle Ron m'a chargé de te transmettre ses félicitations pour avoir été admis chez les Gryffondor. Bien sûr, nous sommes tous fiers de toi. J'espère avoir très vite des nouvelles de tes premiers cours. Je veux aussi te prévenir directement d'une nouvelle que nous venons d'apprendre : ton père a été convoqué à Poudlard pour une réunion avec les sorciers américains, au sujet de la sécurité internationale et autres points « d'intérêt général ». Je resterai à la maison avec Albus et Lily, mais tu verras ton père dans une semaine. J'espère que tu manges autre chose que des sucreries, que tu portes régulièrement des robes le soir, et que tu te laves au moins une fois par semaine. (Je plaisante. En fait, pas tellement.)

Je t'embrasse très fort.

Maman.

James replia sa lettre et la rangea dans le livre qu'il avait à la main, avant de dégringoler les escaliers. A l'idée de voir son père la semaine suivante, il éprouvait des sentiments mitigés. Bien sûr, il était content de le retrouver et de pouvoir lui présenter ses nouveaux amis, mais il craignait aussi que cette visite accentue la difficulté pour lui d'exister dans l'ombre que représentait la célébrité de son père. En fait, il était enchanté que Zane et Ralph soient nés-Moldus, ce qui les rendait moins sensibles à la légende de Harry Potter.

Tandis qu'il rejoignait la file des élèves qui attendaient devant la classe de Défense contre les Forces du Mal, James remarqua d'autres badges que portaient les Serpentard accrochés à leurs robes. « *Le Mouvement du Progrès contre l'Oppression dans le Monde Magique* » lut-il. Tout à coup, il ressentit un choc au cœur en remarquant un journal épinglé au mur près de la porte. « *Harry Potter et la délégation des sorciers américains* » annonçait le titre de l'article. En dessous, en caractères plus petits, il était indiqué : « *Le directeur du Bureau des Aurors rencontrera les représentants américains à l'école Poudlard pour une cérémonie. De nombreuses questions de sécurité internationale seront évoquées.* » Accroché au journal – de façon à cacher la photo de Harry Potter adulte et souriant – il y avait un autre badge bleu et rouge : « *Remettre en cause CEUX qui ont gagné !* » Le point d'exclamation clignotait.

— Allez viens, dit Ralph, en rejoignant James. Nous allons être en retard.

Tandis que les deux garçons se frayaient un passage dans la salle bondée, et trouvaient deux sièges au premier rang, Ralph se pencha vers James.

— C'est ton père qui est sur le journal ?

James avait espéré que Ralph ne remarquerait rien. Il lui jeta un coup d'œil.

— Oui. Je viens juste de recevoir une lettre de ma mère, qui me prévient de sa visite. Il sera là au début de la semaine prochaine. Pour une réunion top niveau avec les Américains. Du moins j'imagine.

Ralph ne répondit pas, mais il avait l'air mal à l'aise.

— Tu le savais déjà, pas vrai ? Chuchota James, tandis que les bavardages dans la classe se faisaient plus rares.

— Non, marmonna Ralph, du moins, pas vraiment. Mais de toute la journée, les autres Serpentard n'ont pas arrêté de parler d'une contestation à venir. Apparemment, ça concerne ton père.

Bouche bée, James examina son ami. Ainsi, voilà ce que manigançaient Tabitha Corsica et ses troupes, malgré leurs sourires aimables et leurs beaux discours. De toute évidence, les tactiques des Serpentard avaient changé, mais pas leur mauvais esprit. James serra les lèvres, et se tourna vers le bureau. Le professeur Franklyn s'en approchait. Le professeur Jackson marchait avec lui, son sac de cuir noir à la main. Il parlait d'une voix basse et insistante.

— Bonjour à tous, dit Franklyn d'une voix brève. Je présume que vous avez déjà rencontré le professeur Jackson. Veuillez nous excuser un moment.

En tournant la tête, Jackson surveilla les élèves assis dans la classe, le visage aussi figé que du granit. De toute évidence, pensa James, le surnom que Zane avait inventé pour le sorcier lui convenait parfaitement. Puis Franklyn se tourna vers Jackson, et lui parla à voix basse. Semblant mécontent de ce qu'il entendait, Jackson posa son sac par terre, devant lui, afin de libérer sa main pour gesticuler.

James examina le sac qui n'était qu'à 50 cm environ de lui. Jackson gardait en permanence avec lui ce sac, qui ne présentait aucun intérêt apparent. Dans ce cas, pourquoi le surveiller d'aussi près ? James tenta de ne pas écouter la conversation – manifestement privée – entre les deux professeurs. Mais il ne put s'en empêcher. Il entendit deux mots : « caverne » et « Merlin ».

Une troisième voix stridente intervint brusquement.

— Professeur Jackson, disait cette voix, qui n'était pas puissante, mais résonnait cependant d'une autorité certaine.

James tourna la tête pour examiner celle qui parlait. Il s'agissait de Mme Delacroix, debout entre les deux battants de la porte, son regard aveugle passant sur la tête des les élèves.

— Je dois vous signaler que vos élèves vous attendent. Vous êtes toujours si… (Le nez en l'air, elle sembla chercher le mot exact,)… strict au sujet de la ponctualité.

Sa voix avait un léger accent qui semblait mêler le français et le cajun, du sud des États-Unis. Après un dernier sourire un peu vague, elle se retourna, tapota de sa canne le sol devant elle, puis disparut dans le couloir.

Le visage du professeur Jackson durcit encore tandis qu'il regardait l'emplacement, désormais vide, ou la vieille sorcière s'était tenue. Il jeta un coup d'œil insistant en direction de Franklyn, puis baissa les yeux, et récupéra son sac. En le soulevant, il se figea net. Du coup, James ne put s'empêcher de regarder ce qui se passait. Le sac venait de s'ouvrir, ses clapets de cuivre brillant étaient relevés. Entre les deux mâchoires de cuir noir, on apercevait ce qu'il y avait à l'intérieur. Du moins, de sa place, James le pouvait. Personne d'autre ne semblait s'y intéresser, sauf lui et le professeur Jackson. Le grand sorcier se pencha et referma son sac avec soin, de sa main énorme aux jointures noueuses. De son bref aperçu, James n'avait remarqué qu'un tissu sombre et épais, soigneusement plié. Lorsqu'il leva les yeux, Jackson se redressait, le visage rigide et sombre. James tenta de détourner le regard, mais il fut trop lent. Jackson l'avait vu. Il savait que James avait regardé à l'intérieur de son sac, même sans comprendre de quoi il s'agissait.

Sans un mot, Jackson traversa la pièce d'un pas énergique – on aurait dit un bateau de guerre prenant la haute mer, toutes voiles dehors. Puis, sans jeter un regard en arrière, le sorcier disparut dans le couloir.

— Je vous remercie de votre patience, dit Franklyn à la classe, en ajustant ses lunettes. Bienvenue dans ce premier cours de Défense contre les Forces du Mal. Je pense que la plupart d'entre vous ont reconnu mon nom, et je présume que vous êtes au courant de mon passé. Je veux, dès à présent, répondre une bonne fois pour toutes aux questions évidentes : Oui, je suis CE Benjamin Franklyn. Non, je n'ai pas réellement « inventé » l'électricité pour les Moldus, je les ai simplement incités à regarder dans la bonne direction. Oui, j'ai fait partie du Congrès américain, bien que, pour des raisons évidentes, je n'ai pas été parmi ceux qui ont signé la Déclaration d'Indépendance. D'ailleurs, à l'époque, j'utilisais mon nom sous une orthographe différente, et c'est avec celui-ci que je suis passé dans l'Histoire chez les Moldus. Cette différenciation m'aide beaucoup quand j'ouvre mon courrier, pour organiser l'urgence de mes lettres. Oui encore, je suis au courant d'avoir mon visage sur les billets de 100 $ américains. Non, au contraire de ce que prétend le mythe, je ne transporte pas sur moi des billets que je signe pour mes admirateurs. Oui, je suis très vieux, et j'ai accompli beaucoup de magie durant ma longue vie. Pour la plupart, je peux vous l'assurer, c'était bien plus ennuyeux et prosaïque que vous pourriez le croire. Non, je ne suis pas immortel, je me contente de prolonger ma vie avec quelques sortilèges personnels. J'espère que ce petit discours couvre l'essentiel de vos questions, termina Franklyn, avec un sourire, en surveillant sa classe bondée.

Il y eut un murmure d'assentiment.

— Parfait. À présent, nous pouvons avancer. Et je vous en prie, continua Franklyn en ouvrant sur son bureau un livre très épais, veuillez éviter les plaisanteries en ce qui concerne les « benjis » *(NdT : Surnom aux USA des billets de 100 $, ou également, synonyme de joyeux luron)*. Déjà, il y a un siècle, elles ne m'amusaient pas. Mais à présent, c'est encore pire. Je vous remercie.

Tandis qu'ils traversaient les jardins, pour remonter au château, et aller dîner dans la Grande Salle, James et Ralph se trouvèrent à passer devant la cabane de Hagrid. Et ils remarquèrent la fumée qui sortait du conduit de cheminée. Aussitôt, James eut un grand sourire. Criant à Ralph de le suivre, il courut vers la porte d'entrée.

— James ! beugla Hagrid en ouvrant la porte.

Quand le demi-géant engloutit le garçon dans ses bras énormes, Ralph écarquilla les yeux, et recula d'un pas, tout en examinant celui qui venait d'apparaître.

— Salut, Hagrid, dit James d'une voix étranglée.

— Je suis vraiment content de revoir un Potter à l'école. Comment vont tes parents ? Et le petit Albus ? Et Lily ?

— Tout le monde va très bien, Hagrid. Et vous ? Où étiez-vous ?

Hagrid sortit de sa cabane, referma la porte derrière lui, et se mit en route. Les deux garçons le suivirent, revenant ensemble vers le château.

— J'ai été dans la montagne, pour rencontrer les géants, voilà. Grawp était avec moi. Nous y allons chaque été, histoire de ne pas les laisser oublier leurs bonnes intentions. Je ne suis pas sûr que ça fonctionne, mais c'est mieux que rien. Cette année, je suis resté un peu plus longtemps, parce que Grawpou s'est trouvé une copine. Dis-moi, James, présente-moi à ton ami.

Distrait par l'idée du demi-frère de Hagrid – un géant pur sang – avec une géante pour « copine », James avait complètement oublié la présence de Ralph.

— Oh, désolé. Voici mon ami, Ralph Deedle. Comme moi, il est en première année. Dites-moi, Hagrid, Grawp est réellement amoureux ?

Hagrid se moucha, tout ému, avant de répondre avec un grand sourire :

— Aaah, c'est touchant de les voir ensemble, le petit bonhomme et sa belle dame. Vraiment, ils sont aussi attachés l'un à l'autre que deux hippogriffes dans un poulailler. Les géants sont très délicats pour faire leur cours, tu sais.

Ralph avait un peu de mal à suivre la conversation.

— Grawp ? C'est votre frère ? Et c'est un géant ?

— Bien sûr, dit Hagrid avec un sourire béat. Mais il est encore si jeune. Il ne fait même pas à cinq mètres de haut. Par contre, sa copine est de la tribu des Hauts-Sommets. Elle est immense, plus de six mètres Pas exactement mon genre de fille, bien sûr, mais Grawpou ne voit qu'elle. Ce n'est pas surprenant, puisque le premier geste qui indique une attirance entre deux géants est d'assommer l'autre avec un rondin. Pas à dire, elle a de la poigne. Il a fallu à Grawp quasiment toute la journée pour reprendre conscience. Bien sûr, depuis, il la regarde avec des yeux de merlan frit.

James hésita à poser la question, mais il connaissait déjà la réponse.

— Est-ce que Grawp a ramené sa copine ici avec lui ?

Hagrid le regarda d'un air de reproche.

— Bien entendu. Ici, c'est sa maison. Quand la période probatoire sera terminée, elle sera pour lui une épouse parfaite. D'ailleurs, elle s'est organisé dans les collines, au-delà des bois, une parfaite petite tanière. Et Grawp l'aide à se sentir à l'aise.

James essaya d'imaginer Grawp aidant une géante de six mètres à « se sentir à l'aise », mais son imagination n'y parvenait pas. Il secoua la tête, comme pour s'éclaircir les idées.

— J'ai entendu que ton père venait à Poudlard la semaine prochaine pour une réunion, dit Hagrid, tandis que tous trois passaient sous le porche ombreux des portes principales. Pour rencontrer les pingouins de l'autre berge.

James s'étonna un peu de la formulation de Hagrid.

— Quelque chose comme ça.

— Aaah, ça va être un vrai plaisir de voir ton père revenir prendre le thé avec moi, comme dans l'ancien temps. Bien sûr, cette fois, il n'aura plus besoin de le faire en cachette. Est-ce que je t'ai raconté la fois ou ton père, Ron et Hermione, m'ont aidé à sauver Norbert ?

— Pas plus d'une centaine de fois, Hagrid, répondit James en riant. (En même temps, il poussait les portes de la Grande Salle pour y entrer.) Mais ce n'est pas grave, à chaque version, plusieurs détails diffèrent.

Plus tard, alors que le dîner était presque terminé, James se rapprocha de Hagrid, espérant avoir avec lui une conversation privée.

— Hagrid, puis-je vous poser une… question officielle, en quelque sorte ?

— Bien sûr que tu peux. Je ne suis pas certain de connaître la réponse, mais je ferai de mon mieux.

En regardant autour de lui, James vit Ralph assis à la table des Serpentard, près du groupe de Tabitha Corsica. La fille parlait d'un ton sérieux, son joli visage éclairé par la lueur des chandelles. Au-dessus d'elle, le ciel du plafond magique s'assombrissait, indiquant que la nuit tombait.

— Est-ce que certaines personnes sont parfois envoyées dans une maison qui ne leur convient pas ? demanda James. Est-il possible que le choixpeau fasse une erreur ?

Hagrid se laissa lourdement tomber sur le banc le plus proche, qui grinça sous son poids.

— Je dois dire que je n'ai jamais entendu ça, durant toutes mes années à Poudlard, répondit-il. Parfois, certains élèves n'apprécient pas la maison où ils sont envoyés, mais ce n'est pas une erreur. C'est juste qu'ils ne se connaissent pas bien. De quoi t'inquiètes-tu, James ?

— Oh, ce n'est pas à moi que je pense, s'empressa de répondre James, qui détourna la tête de Ralph pour ne pas l'impliquer. C'était juste – une question d'ordre général, voilà.

Hagrid eut un sourire, puis envoya à James une bourrade qui le fit vaciller.

— Tu es bien comme ton père, tu sais. Lui aussi s'inquiétait toujours des autres, sans penser à veiller à ses propres problèmes. Avec ça, si tu ne fais pas attention, tu vas avoir des ennuis. Tout comme ton père. (Il se mit à rire, et le son évoquait des cailloux qui dégringolaient dans une avalanche. De toute évidence, sa réflexion lui apportait un grand plaisir.) Non, le choixpeau ne se trompe jamais. Tu verras, tout ira bien.

Mais alors que James retournait jusqu'à sa table, il croisa une fois de plus le regard de Ralph assis tristement chez les Serpentard. James soupira. Il n'était pas si certain que tout irait bien. Il avait toujours des doutes.

Chapitre 4 : Le Mouvement du Progrès



D'un bond, James Potter se rassit dans son lit, en étouffant un cri. Il écouta très attentivement, tout en fouillant l'ombre de la chambre où tout le monde dormait. Il n'entendit que les respirations – et les ronflements – des autres Gryffondor. Dans le lit voisin, Ted roula sur lui-même et marmonna dans son sommeil quelques mots indistincts. James retint son souffle. En se réveillant, il aurait juré avoir entendu un appel. Son nom résonnait encore dans ses oreilles. C'était la voix d'un rêve, distante, étouffée, comme un souffle de fumée qui remontait d'un long et sombre tunnel. Quand James fut convaincu qu'il ne s'agissait effectivement que d'un rêve, il se laissa retomber sur ses oreillers, prêt à se rendormir, et tout à coup, il l'entendit à nouveau. La voix émergeait des murs eux-mêmes, un son lointain, et qui lui paraissait pourtant tout proche – comme si plusieurs chuchotements criaient son nom tous en même temps.

Tout doucement, James quitta son lit et enfila son peignoir de bain. Les dalles du plancher étaient fraîches sous ses pieds nus tandis qu'il dressait l'oreille, la tête légèrement penchée. Il se retourna, et regarda la porte, et tout à coup, il vit une forme. Elle ne venait pas d'apparaître. En fait, elle avait été là tout le temps, à flotter, invisible dans l'obscurité. James sursauta et recula, puis il heurta son lit, et faillit basculer en arrière. Mais déjà, il avait reconnu le fantôme : C'était le jeune homme silencieux qui avait poursuivi, le matin même, l'intrus jusque dans la forêt. Dans l'obscurité, le spectre près de la porte paraissait différent que dans la brillance du soleil. Mince et tenu, il évoquait à peine une forme humaine. Et quand il parla, sa voix, une fois de plus, ne fut qu'un murmure : « *James Potter*. »

Sur ce, le spectre se retourna, et glissa le long des escaliers du dortoir.

James n'hésita que quelques secondes. Ensuite, il resserra son peignoir autour de lui, et suivit le fantôme, ses pieds nus ne faisant aucun bruit sur les marches de pierre.

Lorsqu'il atteignit la salle commune, déserte à cette heure, il eut juste le temps de voir le spectre disparaître derrière le portrait de la Grosse Dame. James se précipita pour le suive.

Il s'attendait un peu à ce que la Grosse Dame soit mécontente d'être dérangée à une heure aussi indue, mais elle était profondément endormie dans son cadre, aussi James referma-t-il doucement la porte. Les ronflements de la dame étaient si réguliers que James se demanda un moment si le fantôme ne lui avait pas jeté un sort de sommeil.

Les couloirs étaient sombres et déserts, et la nuit profonde. Des rayons de lune d'un bleu argenté filtraient à travers quelques fenêtres. Tout à coup, James pensa qu'il aurait dû emporter sa baguette. Bien sûr, pour le moment, il réussissait peu à l'utiliser, mais il connaissait au moins un sortilège basique d'illumination. En regardant autour de lui, il fouilla la pénombre dense du couloir que trouait à peine la clarté de la lune, puis il chercha le spectre. Ne le voyant pas, il choisit une direction au hasard, et trottina droit devant lui.

Après avoir tourné plusieurs fois, à diverses intersections, James se sentit prêt à abandonner. En fait, il n'était même pas certain de retrouver son chemin jusqu'à la salle commune de Gryffondor. Le couloir où il se trouvait était étroit et haut sous plafond. Il n'y avait aucune fenêtre. Heureusement, une torche unique éclairait la voûte par laquelle James venait d'entrer. De chaque côté, se trouvaient des portes closes, aux panneaux de bois épais, doublés de barres de cuivre. Derrière l'une de ces portes, le souffle du vent créait des grincements bas et rauques, qui ressemblaient aux gémissements d'un géant endormi. Au milieu de la nuit, l'effet produit était plutôt terrifiant, mais James n'avait pas envie de tourner les talons. Aussi, il continua à marcher à l'aveuglette dans le couloir, tandis que la lampe qui l'éclairait dans le dos projetait devant lui son ombre immense qui se perdait dans l'obscurité.

— Hey ? Appela-t-il doucement, sa voix rauque portant à peine plus qu'un chuchotement. Êtes-vous encore là ? Je ne vous vois pas.

Il n'y eut aucune réponse. Le couloir devenait plus froid. James s'arrêta, et plissa les yeux pour percer l'obscurité, mais en vain. Aussi, il se tourna. Quelque chose s'agita dans le couloir, à quelques centimètres devant lui. James fit un bond. La forme blanche du spectre venait de traverser l'une des portes. James remarqua alors que celle-ci n'était pas complètement close. Un rayon de lune apparaissait par une fente. En tremblant, James poussa doucement la porte, qui grinça en s'ouvrant. Presque immédiatement, elle se bloqua, comme si il y avait quelque chose derrière. En fait, l'obstacle était sur le plancher, des morceaux de fer, posés à côté de quelque chose de long et noir, tordu au bout : un pied-de-biche. James le repoussa du pied, puis il ouvrit complètement la porte, et pénétra dans la pièce.

C'était une salle longue et poussiéreuse, encombrée de vieux meubles au rebut – bureaux de classe et chaises – qui avait sans doute été entreposés pour des réparations, puis oubliés depuis longtemps. Le plafond oblique plongeait vers le mur du fond, où quatre fenêtres brillaient, soulignées par le clair de lune. La vitre la plus éloignée était cassée. Il y avait des éclats de verre sur le plancher et l'un des volets penchait de guingois, comme l'aile cassée d'une chauve-souris. La forme spectrale, juste à côté, regarda le verre brisé, avant de se tourner vers James. En fait, le fantôme avait à nouveau pris une forme humaine, et en voyant son visage, James poussa un cri. Tout à coup, deux choses arrivèrent en même temps : Le fantôme disparut dans un souffle de fumée grise, et il y eut un violent craquement suivi d'un bris de glace… quelque part, dans le couloir.

Apeuré, James fit un bond, puis il revint jusqu'à la porte. Il ne voyait pas grand-chose, mais il entendait encore les échos du fracas résonner dans l'obscurité. Il resta à l'abri du panneau de la porte, le cœur battant si fort qu'il en avait des étoiles devant ses yeux. Il jeta un coup d'œil autour de lui dans la pièce, mais il faisait complètement noir et, à part le mobilier délabré et la fenêtre cassée, il ne remarqua rien. Le fantôme avait bel et bien disparu. James prit une profonde aspiration, puis il s'aventura à nouveau dans le couloir.

Il y eut un autre bruit, plus faible. Cette fois, James compris que ça se situait plus loin, dans le couloir, dans l'obscurité. D'après les échos, ça venait d'une autre pièce latérale. Une fois de plus, James se maudit d'avoir oublié sa baguette. Sur la pointe des pieds, il avança, sans rien voir, la main posée sur le mur. Après ce qui lui parut être une éternité, il trouva enfin une autre porte entrouverte. Il resta caché à l'ombre du mur, avant de glisser un œil à l'intérieur.

James reconnut vaguement une sorte de réserve, contenant différents ingrédients nécessaires aux cours de potions. Il y avait un homme à l'intérieur. Il portait un jean noir et une chemise noire. James reconnut celui qu'il avait vu le matin précédent, à l'orée de la Forêt Interdite, quand il photographiait le château. L'intrus était monté sur un tabouret, et examinait le contenu des étagères à la lueur d'une lampe électrique. Par terre, devant lui, il y avait les tessons de deux flacons qui s'étaient brisés en tombant. Tandis que James le regardait, l'homme serra sa lampe entre ses dents, puis tendit la main pour se saisir d'une autre fiole sur l'étagère, tout en maintenant péniblement son équilibre de l'autre main.

— *Heritah Herung*, lut l'homme à voix haute, en se parlant à lui-même, le cou tordu pour éclairer l'étiquette de la fiole de sa lampe. H'est-che qui heut bien y avoir dans che 'ruc ?

La voix était étouffée, et même déformée (à cause de la lampe entre les dents) mais l'émerveillement de l'homme restait perceptible. Tout à coup, il se tourna vers la porte, et croisa le regard de James. Pendant un long moment, ni l'un ni l'autre ne remua. James était persuadé que l'homme allait l'attaquer. De toute évidence, c'était un intrus, et James l'avait vu. Il essaya de convaincre ses pieds de bouger, de courir, mais son cerveau semblait déconnecté du reste de ses membres. Il resta figé, le regard fixe, accroché à la pierre du mur comme s'il voulait s'y incruster. Et tout à coup, l'homme eut la réaction la plus incroyable – et fit la dernière chose à laquelle James aurait pensé : il bondit de son tabouret, et s'enfuit.

Il avait disparu avant même que James ne soit revenu de sa surprise. Le rideau, au fond de la réserve, bougeait encore, là où l'homme s'y était engouffré. À sa grande surprise, James se jeta en avant, à la poursuite de l'intrus.

Il le rattrapa à un croisement du couloir, alors que l'intrus hésitait sur la marche à suivre. L'homme jeta un coup d'œil désespéré en arrière, puis à droite et à gauche, et tout à coup, il vit James arriver. Il poussa à nouveau le même petit cri aigu qu'en étant pourchassé par le fantôme. Il glissa sur la pierre du sol, ses pieds cherchant à courir dans plusieurs directions à la fois. Puis, maladroitement, il se reprit, et galopa dans le couloir principal. À présent, James s'était repéré. Il savait que l'homme n'allait pas tarder à atteindre les escaliers mobiles. D'ailleurs, au moment même où James y pensait, il entendit un autre cri de surprise. Avec un sourire, il accéléra.

En arrivant sur le palier, il s'arrêta net, et se pencha par-dessus la balustrade, pour scruter l'obscurité des niveaux inférieurs. Tout d'abord, il n'entendit que le subtil grincement des escaliers, et ensuite, le claquement des chaussures de l'homme. Puis il le vit, agrippé à la rampe comme si sa vie en dépendait, l'intrus dégringolait lourdement un escalier en vrille. James hésita quelques secondes, puis il céda à la tentation – il en avait eu envie depuis le premier jour. D'un geste téméraire, il grimpa sur la rampe, et se laissa glisser.

Le bois lisse avait été poli par des générations entières d'elfes de maison. James dévala sans la moindre difficulté. En atteignant le palier, il se tordit le cou pour vérifier sa direction. Quelques minutes auparavant, ses cheveux étaient moites de sueur, mais désormais, la vitesse de sa descente les avait hérissés sur sa tête. En approchant de l'arrivée, James resserra ses bras et ses jambes sur la rampe pour ralentir sa course, puis il sauta d'un bond léger. Immédiatement, il chercha l'homme, et le vit courir péniblement, un étage au-dessous.

Le père de James lui avait souvent parlé des escaliers mobiles, lui expliquant le secret qui permettait de les utiliser. Aussi James étudia-t-il le labyrinthe devant lui avant de choisir un autre escalier qui passait à sa portée. À nouveau, il sauta sur la rampe, et la dévala. C'était magique. D'un côté, il y avait les différents paliers, les autres escaliers, et les couloirs. De l'autre, les marches qui défilaient à toute vitesse devant ses yeux. James serra les dents et, à nouveau, regarda derrière lui. L'homme venait d'arriver sur le palier où il vacilla, désorienté. Il recula vers un grand vitrail contre le mur. Puis il releva les yeux au moment même où James lui rentra dedans de plein fouet.

Incapable de s'arrêter, James rebondit en arrière, et s'étala sur les dalles du palier. L'homme poussa un troisième cri, cette fois dû à la frustration, à la surprise, et à la violence de la collision. Il tomba à la renverse. Il y eut un épouvantable fracas de verre brisé, suivi par la vibration musicale des morceaux projetés de toutes parts. James roula sur lui-même, et instinctivement, se protégea le visage à deux mains. Quand le silence retomba, il jeta un coup d'œil à travers ses doigts. Il y avait un énorme trou – grossièrement de la forme d'un homme – dans le vitrail du palier. Au travers, James aperçut les branches maigrelettes d'un arbre dans le jardin. Comme des pattes d'araignée, elles s'agitaient dans la brise nocturne, brandies vers le ciel étoilé.

— Que se passe-t-il là-haut ? demanda une voix rauque, vibrante de fureur.

Quand James se remit debout, il fit attention d'éviter de marcher pieds nus sur le verre brisé. Prudemment, il s'approcha aussi près que possible du trou, et regarda à l'extérieur. Il n'arrivait pas à juger de la hauteur de la fenêtre, mais il n'entendit aucun bruit, à part le frémissement du vent dans les feuillages.

Miss Teigne, la chatte de Mr Rusard, apparut soudain d'un escalier voisin, ses vicieux petit yeux orange passèrent de la fenêtre au verre brisé répandu sur le sol, puis se posèrent ensuite sur James. Le concierge suivait sa bête, poussant des halètements mêlés de grognements tandis qu'il montait les marches.

— Oh-oh, dit-il d'une voix dégoulinante de sarcasme. C'est le petit Potter. Tiens-tiens-tiens. Voilà qui ne m'étonne pas du tout.

— Mais enfin, qu'est-ce qui vous a pris, Potter, de poursuivre ainsi un inconnu – *seul* ! – dans *tout* le château – et en *pleine* nuit ?

Debout derrière son bureau, la directrice McGonagall avait posé les deux mains dessus, et se tenait penchée en avant, le dos aussi raide qu'un bâton. Ses yeux exprimant un étonnement incrédule, elle fronçait les sourcils, d'un air très mécontent.

— Je… Commença James.

Il s'interrompit parce qu'elle avait levé la main.

— Taisez-vous ! Je n'ai pas la patience de vous écouter ce matin. (Avec un soupir, elle se redressa, remonta ses lunettes, et se pinça l'arête du nez.) D'ailleurs, je ne connais que trop le genre d'explication qu'on peut attendre d'un Potter.

La mâchoire en avant, Rusard se trouvait aussi dans le bureau de la directrice. Il y avait dans ses yeux une étincelle indiquant son plaisir à avoir attrapé si rapidement un Potter en flagrant délit. Il tenait dans les bras, Miss Teigne, qui ronronnait comme un véritable petit moteur. James s'aventura à jeter un coup d'œil autour de lui pour examiner le bureau de la directrice. Il était encore très tôt, et la pièce était peu éclairée. Accrochés aux murs, dans de lourds cadres dorés, il y avait les tableaux de tous les précédents directeurs (et directrices) de l'école. James reconnut l'un des plus proches, celui dont son jeune frère portait le nom : Albus Dumbledore. Le vieux maître était assis, le menton sur la poitrine, avec un grand chapeau qui lui cachait les yeux. Il ronflait légèrement, et ses lèvres remuaient en cadence.

La directrice se laissa tomber dans son fauteuil.

— Mr Potter, il me paraît difficile d'admettre que vous, en particulier, ne soyez pas au courant des consignes qui interdisent aux élèves de déambuler la nuit dans les couloirs du château.

— Non, répondit aussitôt James. Euh… Oui. Je connais les consignes. Mais le fantôme…

Une fois de plus, Mrs McGonagall l'interrompit en levant la main.

— Oui, je sais, je sais…le fantôme. (L'expression de la directrice exprimait pleinement son incrédulité à ce sujet.) Voyez-vous, Mr Potter, ce n'est pas une excuse. Même si un fantôme apparaît dans le dortoir d'un n'élève, cela n'autorise en aucun cas ledit élève à ne pas tenir compte du règlement – sous le prétexte fallacieux que celui-ci représente une gêne temporaire.

Mr Rusard s'agita, et décida que le moment était venu pour lui d'insister sur le délit commis.

— Il a détruit le vitrail d'Héraclès, Madame la directrice. Une antiquité qui n'a pas de prix ! Nous ne pourrons jamais le faire réparer correctement, j'en suis sûr, termina-t-il en regardant James avec un ricanement mauvais.

— Bien sûr, Mr Rusard, ce vitrail à de l'importance, admit Mrs McGonagall sans regarder le concierge, mais la présence d'un intrus dans l'école me paraît bien plus grave. Je présume que vous avez déjà organisé une inspection générale du château, en commençant par la zone proche du vitrail d'Héraclès ?

— Oui, Madame la directrice, mais nous n'avons rien trouvé. La roseraie de Vénus se trouve juste en dessous de la fenêtre cassée. Nous y avons découvert des débris de verre, mais aucune trace d'un intrus. Nous n'avons que la parole de ce garçon quant à son existence.

— Effectivement, répondit McGonagall. Et malheureusement, sur ce point précis, c'est une parole qui me paraît digne de confiance. De toute évidence, quelqu'un est passé à travers cette fenêtre, à moins que vous ne suggériez que Mr Potter est entré par là ?

Rusard grinça des dents, et jeta à James un œil noir, indiquant que, manifestement, le concierge aurait bien aimé suggérer cette possibilité.

— Mais madame, l'homme était dans la réserve des potions, insista James. Il a cassé quelques flacons. Ils doivent y être encore ! Et puis, il a aussi cassé une fenêtre dans une salle d'à côté. Là où le fantôme m'a conduit.

McGonagall regarda longuement James.

— Mr Potter, je vous crois quand vous affirmez avoir vu quelqu'un, mais il est extrêmement peu probable que cet intrus qui a pénétré dans l'école vienne de l'extérieur. Vous êtes conscient, n'est-ce pas, que Poudlard est protégé par les meilleurs sortilèges qui soient ? Aucun sorcier ni sorcière, quelles que soient ses compétences magiques, ne peut entrer dans ces murs sans y avoir été invité.

— Mais c'est justement le problème, madame, répondit James franchement. Je ne pense pas que c'était un sorcier. À mon avis, c'était un Moldu.

James s'attendait à voir la directrice et Rusard exprimer leur surprise. Mais ce ne fut pas le cas. McGonagall se contenta de le fixer, sans que rien n'apparaisse sur son visage. Quant au concierge, il regarda brièvement James, puis la directrice, avant de revenir sur James. Il eut un petit rire sardonique.

— Je dois avouer, Madame la directrice, que chaque année, ils inventent des mensonges de plus en plus créatifs.

— James, dit McGonagall d'une voix plus douce. Cette école est invisible aux yeux des Moldus, il est impossible de la trouver sur une carte. De plus, il y a d'innombrables sortilèges de Désillusion qui protègent aussi bien le château que le terrain alentour. Je vous assure qu'aucun Moldu, aussi obstiné soit-il, ne peut entrer ici. Voyons, vous le savez bien !

James soupira, et fit de son mieux pour ne pas lever les yeux au ciel.

— Oui. Mais ça ne change rien à ce que j'ai vu. C'était un Moldu, madame. Il a utilisé un pied-de-biche et une lampe électrique. Il n'avait pas de baguette.

McGonagall étudia encore un long moment le visage tendu de James, puis elle reprit une attitude sévère.

— Eh bien, Mr Potter, si vous vous avez vu juste, nous avons sur les bras un problème qu'il me faudra régler de toute urgence. Ne vous inquiétez pas, je vais m'y atteler. En attendant, vous restez coupable de ne pas avoir tenu compte du couvre-feu, et d'avoir brisé ce vitrail. Vu le contexte, je ne vous punirai pas pour ce dernier point, mais vous subirez les conséquences de votre autre infraction au règlement. Vous aurez donc deux heures de retenue, samedi soir, sous les ordres de Mr Rusard.

— Mais… Commença James.

Il fut interrompu par la lourde main du concierge qui lui tomba sur l'épaule.

— Je m'occuperai de ce garçon, Madame la directrice, gronda Rusard. Il est encore possible de les dresser quand on les prend jeunes. Pas vrai, mon garçon ?

— Potter, dit encore la directrice, pensant manifestement déjà à autre chose, veuillez conduire Mr Rusard jusqu'à la remise des potions, et à cette autre pièce avec une fenêtre cassée. Je préfère que tout soit en ordre avant que les classes reprennent ce matin. Je vous souhaite une bonne journée, Messieurs.

Se sentant misérable, James se laissa mener jusqu'à la porte par le concierge, dont la paume calleuse n'avait pas quitté son épaule.

— Allez viens, mon garçon. Nous allons nettoyer les conséquences de tes bêtises.

Juste avant de sortir, James remarqua que l'un des directeurs au moins ne dormait pas dans son tableau. Le sorcier en question avait des yeux très noirs, et de longs cheveux raides encadraient son visage maigre. Severus Rogue fixait James. Et il continua à le suivre des yeux quand Rusard l'entraîna hors du bureau.

Le professeur Tina Curry enseignait les Us et Coutumes du Monde Moldu. Un peu plus tard dans la matinée, elle entraîna d'un pas vif ses élèves dans les jardins, sur un grand carré de pelouse bien tondu. Alors que la journée avait commencé sous un soleil prometteur, le temps avait vite changé. Le ciel était maintenant gris et couvert. Des rafales de vent froid arrivaient par saccades, soulevant les plis de la cape de sport du professeur Curry, ainsi qu'une cage étrange que Hagrid essayait d'assembler sur l'herbe.

— Bravo, Hagrid, dit le professeur Curry en approchant de lui avec ses élèves. C'est tout à fait ce que je voulais. Et j'espère que c'est bien solide.

Hagrid, accroupi près de son ouvrage, leva les yeux vers elle, lâchant prise sur le filet qui s'envola aussitôt. Le demi-géant le rattrapa.

— Merci à vous, Mrs Curry, répondit-il de sa voix bourrue. Ce n'était pas évident de construire ces trucs-là. Jamais vu ça auparavant.

Il s'agissait en fait d'un assemblage de bois, rectangulaire, ouvert à l'avant, avec un filet à larges mailles à l'arrière. De l'autre côté du terrain, il y en avait un autre, dont le filet claquait et s'agitait dans la brise.

— Au cas où tu n'aurais pas deviné, annonça Ted à James tandis que les élèves commentaient ce qu'ils voyaient, Curry est un nouveau professeur D'après ce que j'ai entendu dire, elle a des idées vraiment bizarres sur ce que nous devons apprendre des Moldus. Franchement, je regrette d'être obligé de passer une année avec elle ! Je me demande pourquoi on nous interdit de sucrer ces cours-là dans notre cursus.

— Oui, dit Damien furieux, et regarde un peu ce qu'elle nous oblige à porter !

Il baissa les yeux sur son short et ses chaussettes violettes. Cette année, tous les mardis, le cours d'Initiation au Monde Moldu obligerait les élèves à mettre des chaussures de sport, un short, et un tee-shirt de Poudlard – avec au choix l'une des deux couleurs de l'école. Ce matin-là, la moitié de la classe portait du pourpre, et l'autre du jaune d'or.

— Tu sais, tu ne serais pas aussi… intéressant, si tu avais mis des chaussettes blanches, indiqua Sabrina, aussi diplomatiquement que possible.

Avec un long soupir rageur, Damien lui jeta un regard qui indiquait « je le sais déjà ».

— Merci, mon chou. Tu raconteras ça à ma mère la prochaine fois qu'elle ira faire ses courses dans ses fichus magasins qu'elle adore. Qui a jamais entendu parler de Sears le Roi-Bouc ? *(NdT : Sears, Roebuck and Co est une chaîne de grands magasins américains.)*

Sans se donner la peine de corriger Damien, Zane regarda autour de lui. Il paraissait de très bonne humeur. Il arborait un sourire exaspérant, de toute évidence bien plus à l'aise que les autres dans ce grotesque attirail.

— Vous savez, tout ça me paraît très prometteur, dit-il avec entrain. Respirez à fond, les mecs, le grand air va ventiler vos idées noires. La vie est belle !

Damien le désigna du pouce et maugréa :

— Qu'est-ce qu'il fiche dans un cours sur les Moldus ?

— Il a raison, Damien, dit Ted. Arrête de râler. Ça nous fera des vacances.

— Allons, allons, cria le professeur Curry en claquant dans ses mains. Votre attention s'il vous plaît. Je voudrais que vous formiez deux rangs, les « rouges » à gauche, les « jaunes » à droite. Voilà, très bien.

Tandis que les élèves obéissaient, le professeur fit apparaître un grand panier en osier, long et fin, qu'elle mit sous son bras.

— Sortez vos baguettes, ordonna-t-elle.

Chaque élève obtempéra, et brandit la sienne. Quelques « première année » jetèrent à droite et à gauche des coups d'œil furtifs pour vérifier que leur pose était correcte. Amusé, James vit Zane étudier la façon qu'avait Ted de tenir sa baguette, avant de passer la sienne de la main droite à la main gauche.

— Parfait, dit Mrs Curry, qui tendit son panier en avant. Veuillez tous déposer votre baguette là-dedans.

Elle se mit à passer devant chaque élève, les regardant obéir à contrecœur. En fait, à son annonce, il y avait eu un grognement général de mécontentement.

— Voyons, continua le professeur, vous deviez sûrement vous attendre à ce qu'un cours sur les coutumes moldues se passe sans baguette. Je vous signale que « moldu » implique la non-existence de la magie. Dans mes cours, bien entendu, vous n'aurez pas à utiliser vos baguettes. Je vous remercie, Mr Metzker, Mr Lupin et Miss Hildegarde. Quant à vous, Miss Macmillan… Très bien. Et maintenant, j'ai bien récupéré toutes les baguettes ?

Un oui général – qui manquait nettement d'enthousiasme – lui répondit.

— Allons, voyons, tança le professeur Curry en déposant son panier près de la cage construite par Hagrid. J'espère que vous n'êtes pas à ce point indépendant de la magie pour ne rien envisager sans son usage. Je vais vous apprendre aujourd'hui un jeu simple, vraiment très simple…

« (Elle jeta un coup d'œil aux élèves récalcitrants agglutinés autour d'elle, puis leva en l'air son nez pointu.) Avant de commencer, je tiens à vous rappeler à quel point il est important pour nous-autres sorciers de bien comprendre le fonctionnement du monde moldu. Pourriez-vous m'en donner les raisons ? Quelqu'un a-t-il une réponse à proposer ?

James évita soigneusement de croiser les yeux du professeur qui scrutaient la masse des élèves. Il y eut un silence pesant. Une rafale de vent agita le feuillage des arbres tout proches, et fit claquer les lourdes bannières qui flottaient au-dessus du château.

— Bon, reprit Mrs Curry d'une voix sèche, et quelque peu vibrante, nous devons apprendre la façon dont vivent les Moldus pour ne pas oublier que, malgré nos nombreuses différences, nous sommes tous des humains. Si nous oublions nos similitudes, nous risquons d'oublier aussi qu'il nous est possible de vivre tous ensemble, en bonne harmonie. Et ceci ne peut que mener à un préjudice, et même, au pire, à un conflit.

« (Elle fit une pause, et laissa l'écho de ses paroles retomber, avant de continuer d'une voix plus gaie :) De plus, sans la magie, nos amis Moldus ont été obligés à se montrer très inventifs. Ils ont ainsi découvert certains procédés que le monde sorcier ne connaît pas. Par exemple, ils ont inventé des sports très simples, et pourtant amusants, qui se jouent sans balai, ni vif d'or, ni cognard. Il leur faut seulement deux filets... (Elle gesticula, indiquant du bras gauche les deux cages construites par Hagrid, puis elle tendit dans la main droite un autre objet.) Et un ballon.

— Génial, remarqua Zane avec sarcasme, en regardant la balle en cuir que le professeur levait au-dessus de sa tête. Je viens dans une école de magie pour apprendre à jouer au *soccer*.

— Chez nous, on appelle ça du football, marmonna Damien, toujours d'aussi mauvaise humeur.

— Professeur Curry ? dit une voix agréable.

L'intervention provenait de Tabitha Corsica, debout dans la rangée d'en face, presque au bout, et tout à fait ravissante dans son tee-shirt en jersey doré. Elle portait une courte cape de sport noir, avec un joli nœud autour du cou. Près d'elle, plusieurs autres élèves de Serpentard ne cachaient pas le dégoût que leur inspirait le discours du professeur.

— En quoi au juste, continua Tabitha, nous est-il nécessaire d'apprendre à… hum – *jouer* comme les Moldus ? Ne serait-il pas suffisant de lire leur histoire et leurs… hum – coutumes ? Après tout, même s'ils le désiraient, les sorciers et sorcières ne sont jamais autorisés à participer aux compétitions sportives des Moldus. Les lois magiques internationales le leur interdisent. N'ai-je pas raison ?

— Effectivement, Miss Corsica, vous avez raison, répondit très vite le professeur Curry. Et avez-vous compris pourquoi ?

Tabitha leva les sourcils, et répondit poliment :

— Je suis bien certaine que non, madame.

— Et bien la réponse à votre première question réside précisément dans cette réponse, annonça le professeur Curry avant de lui tourner le dos. D'autres idées ?

Un garçon – que James reconnut pour être en troisième année à Poufsouffle – leva la main :

— Professeur ? Je pense que c'est parce que les sorciers utiliseraient de la magie, et ça fausserait complètement la compétition, et ses résultats.

Mrs Curry poussa le garçon à continuer :

— Très bien, Mr Terrel. Et encore ?

— Eh bien, ma mère travaille au ministère, continua le garçon. Je sais qu'il y a des lois internationales qui interdisent aux sorciers d'utiliser la magie pour gagner les compétitions moldues, les loteries moldues, ou toute manifestation du même genre. Si les sorciers participaient aux sports moldus en utilisant la magie, ils obtiendraient des résultats que rien ne pourrait justifier.

— Effectivement, il existe d'ailleurs un Bureau International de la Prévention des Sports qui contrôle d'éventuels abus, Mr Terrel, et votre réponse est exacte, en partie. (Le professeur laissa tomber son ballon sur le sol, et le fit rouler du bout du pied.) Pour être franche, il n'est pas tout à fait impossible aux sorciers et sorcières de participer aux compétitions moldues. Il y a certains moyens. Mais ils doivent pour le faire se soumettre à un programme très strict qui leur interdit d'employer la magie, assorti de contraintes et de sortilèges d'inhibition temporaire des pouvoirs magiques. Ceci afin de s'assurer qu'ils ne seront pas tentés de…

Le professeur Curry sortit alors sa baguette, cachée dans une poche intérieure de sa cape, et la pointa sur le ballon.

— *Velocito Expendum* ! cria-t-elle.

Elle rangea sa baguette, puis avança vers la balle et la frappa d'un coup de pied léger. L'effet en fut spectaculaire ! On aurait cru que la balle explosait littéralement de son pied. Ensuite, elle traversa tout le terrain, et pénétra dans les buts de l'autre côté. Il y eut un claquement sec quand le filet à l'arrière se tendit sous la force de l'impact. C'était comme si le ballon avait été tiré par un canon.

— Eh bien, voilà qui vous démontre clairement ce qui pourrait se passer, dit Mrs Curry en faisant face aux deux rangées de ses élèves. Pour les sorciers, le Programme de Sports Inter-moldus est si affreux qu'aucun ne tient à s'y soumettre. Bien entendu, chaque année, il y a aussi des tentatives pour contourner les lois et participer, sans le moindre *fair-play*, aux compétitions moldues.

— Professeur Curry ? Intervint à nouveau Tabitha en levant la main. Est-il exact, alors, que le ministère et la communauté magique internationale ont conscience que les Moldus seraient incapables de supporter la supériorité du monde magique ? Que les Moldus exigeraient, au nom de l'égalité, que les sorciers et les sorcières soient amputés de leurs pouvoirs ?

Pour la première fois, le professeur Curry sembla prise de cours.

— Miss Corsica, cette discussion n'a strictement rien à voir avec mon cours, protesta-t-elle. Si vous désirez contester la politique du ministère…

— Je suis désolée, madame, coupa Tabitha, avec un sourire désarmant. C'était juste par curiosité. Après tout, nous sommes bien dans un cours qui étudie les Moldus, non ? Aussi je pensais que nous pourrions discuter des rapports entre les sorciers et les Moldus. Dans la communauté magique, beaucoup estiment les Moldus incapables d'accepter notre existence. Mais ce n'était qu'une parenthèse et je ne vais pas m'étendre sur le sujet.

Mrs Curry, manifestement furieuse, regarda Tabitha sans répondre, mais le mal avait déjà été fait. Il y eut plusieurs hochements de tête approbateurs. Tout autour de lui, James entendait des chuchotements passionnés. Il remarqua aussi que les élèves de Serpentard portaient toujours leur badge : « *Remettre en cause CEUX qui ont gagné !* »» bien épinglé sur leur tee-shirt doré.

— Reprenons, dit enfin le professeur d'un ton sec.

Durant les quarante minutes suivantes, elle expliqua aux élèves comment dribbler, shooter et manipuler le ballon. Au début, James participa sans enthousiasme, mais très vite, il apprécia la simplicité du jeu. C'était si étrange ! Le foot-bal interdisait l'usage non seulement des baguettes, mais aussi des mains. James ricana d'une règle aussi stupide. La plupart des élèves se montraient maladroits et patauds, aussi il était facile de se lancer sans complexe. Bien entendu, Zane avait déjà joué au football, même s'il prétendait y être nul. Ce qui n'était pas faux. James remarqua vite que l'Américain n'était pas plus doué que les autres pour traverser le terrain en poussant son ballon du pied. James le vit même s'emmêler les pinceaux, trébucher, et s'étaler de tout son long sur le ballon, l'écrasant sous lui. Ensuite, Zane roula sur le dos, et resta un moment étendu là, à étudier les nuages, une expression songeuse et plutôt morose sur le visage.

Tabitha Corsica et les autres Serpentard refusèrent de participer. Ils restèrent plantés, la lippe dédaigneuse, dans un coin du terrain. Devant eux, un ballon abandonné gisait sur l'herbe. Le professeur Curry les ignora. Le plus souvent, elle joua le rôle de gardien de but, incitant les élèves à tenter de marquer. L'objectif était simple : il fallait d'un coup de pied envoyer le ballon dans le filet.

James réalisa qu'il s'amusait beaucoup. A son tour, il ancra les talons dans l'herbe, étudia le ballon à six mètres devant lui, puis s'élança. Ayant soigneusement minuté sa course, il planta le pied gauche près du ballon, et du droit, shoota dedans de toutes ses forces. Le bruit que fit la balle en décollant lui procura un plaisir inattendu. Après un arc parfait, le ballon passa au travers des bras levés du professeur, et pénétra dans la cage avec un sifflement audible. Il s'écrasa ensuite au fond du filet.

— Bien joué, Mr Potter ! cria le professeur Curry, d'une voix haletante. (Ses cheveux s'étaient détachés, et bouclaient tout autour de son visage empourpré. Elle remonta ses manches, et se pencha pour récupérer le ballon.) Bravo, vous êtes doué !

James ne put s'empêcher d'arborer un grand sourire en trottinant pour retourner vers son équipe.

— Peuh ! Marmonna Zane en lui jetant un coup d'œil. On fait de la lèche ?

— Joli coup, Potter ! annonça Ted à la fin du cours, alors que tous les élèves remontaient vers le château. Il faudrait intégrer ce genre de technique dans le lancement de la Caspule. Sabrina, essaie de voir ce qu'on peut faire ! Je verrais bien un shoot extraterrestre de la planète Goalatron, ou quelque chose du genre. Qu'en penses-tu ?

— À vos ordres, répondit Sabrina avec un salut militaire, puis elle ouvrit la porte du château et ajouta : Au fait, capitaine, tu as de l'herbe collée sur les fesses. Ça te donne un certain style.

Après le repas, James et Zane rejoignirent Ralph à la bibliothèque pour y travailler. Tandis que les deux autres ouvraient leurs sacs, et commençaient à étaler leurs livres sur la table, Ralph paraissait encore plus sombre que d'ordinaire.

— Que se passe-t-il, Ralph ? demanda Zane. (Il chuchotait pour ne pas se faire rembarrer par le professeur Slughorn, qui surveillait actuellement l'étude.) Est-ce que tes copains Serpentard ne trouvent pas tes caleçons dignes du monde sorcier ?

Avant de répondre, Ralph jeta un coup d'œil prudent autour de lui.

— J'ai eu des problèmes ce matin, avec le professeur Slughorn, répondit-il.

— Décidément, ce n'est pas un bon jour pour nous, dit James. Moi, j'ai passé la matinée dans le bureau de la directrice, et je suis collé samedi.

— La directrice McGonagall ? s'exclamèrent les deux autres en même temps.

James hocha la tête.

— Alors c'est toi qui commences, James, dit Ralph. Niveau hiérarchie, la directrice passe avant le professeur Slughorn.

Sans se faire prier, James raconta ses aventures de la nuit précédente, sa rencontre avec le fantôme, puis comment il avait été entraîné jusqu'au couloir. Il leur parla de l'intrus, de sa fuite en voyant James, et de la poursuite qui avait suivi.

— C'était toi ? demanda Ralph les yeux écarquillés. Nous avons tous vu le vitrail cassé en descendant au petit-déjeuner. Rusard le recouvrait d'une toile, mais il ne semblait vraiment pas content. Il ne cessait de marmonner dans sa barbe. Il espérait qu'on lui poserait des questions sur ce qui s'était passé, pour pouvoir exprimer sa mauvaise humeur.

— Qui était cet intrus à ton avis ? Insista Zane en regardant James.

— Je ne sais pas. Mais je suis certain que c'est l'homme que j'ai déjà vu l'autre jour – celui qui se cachait près de la forêt pour prendre des photos. Je pense que c'est un Moldu.

— Et alors, dit Zane en haussant les épaules. Moi aussi je suis Moldu. Et Ralph aussi.

— Non, pas du tout. Vous êtes tous les deux nés-Moldu, mais vous êtes des sorciers. Tandis que ce mec-là, c'était un Moldu pur et simple. Sans la moindre magie. Et pourtant, d'après McGonagall, sa présence est impossible. Aucun Moldu ne peut s'approcher du château, à cause des sortilèges de Désillusion.

— Pourquoi ? demanda Ralph. Ça marche comment ?

— Eh bien, d'abord, comme je te l'ai expliqué dans le train, Poudlard n'apparaît sur aucune carte. C'est impossible. On ne peut pas le situer. Aussi, le monde moldu n'a pas conscience de son existence. Et même si un Moldu, vraiment par hasard, passait près de là, il ne verrait rien à cause du sortilège de Désillusion. En fait, je crois même qu'il serait détourné, ou ne se rendrait même pas compte d'être passé à côté du château – ou de nous. De plus, si un Moldu cherchait à traverser de force un sortilège de Désillusion, il en serait tout désorienté, aurait mal à la tête, et une envie folle de rentrer chez lui. C'est comme si sa boussole devenait folle et tournait en rond sur elle-même. Personne, même pas un sorcier, ne peut traverser de force un sortilège de Désillusions. Ça repousse tous ceux qui ne sont pas autorisés. Et ils sont inconscients d'avoir été repoussés.

Zane fronça les sourcils.

— Et nous ? Pourquoi pouvons-nous entrer ?

— C'est un peu compliqué. En théorie, tous les élèves de l'école sont des Gardiens du Secret, expliqua James, avant de se souvenir que les deux autres ne connaissaient rien de cette notion.

Il passa donc un moment à expliquer ce qu'était un Secret dans le monde sorcier, puis un Gardien du Secret, et enfin l'obligation (pour un nouveau-venu) d'être admis dans un espace protégé par un initié.

— Bien sûr, termina James, comme nous sommes très nombreux à venir à Poudlard, le secret devient de plus en plus difficile à protéger. C'est pour ça qu'il y a des lois et des sortilèges auxquels même les parents moldus des sorciers nés-Moldus doivent se soumettre.

— Oui, dit Zane qui s'illumina tout à coup, comme si cette idée l'amusait beaucoup. Je me souviens que mes parents ont dû signer un agrément et promettre de ne jamais révéler l'existence du monde sorcier avant que je vienne à Poudlard. D'après ce que j'ai lu, ça disait que les « Moldus privilégiés » comme mes parents, ne sont pas autorisés à parler aux autres Moldus, ni du château, ni du monde magique en général. S'ils le font, le sortilège du contrat se déclenche, et quelqu'un du ministère devra intervenir pour les en libérer. Génial.

— Oui, dit James. Ted m'en a parlé. Il sortait avec une fille née-Moldu durant sa troisième année. Par étourderie, ses parents Moldus ont voulu mentionner Poudlard au cours d'un dîner où ils étaient invités. Grave erreur ! Leurs hôtes ont dû appeler les urgences, parce que les deux ont eu en même temps une sorte de crise cardiaque. Le ministère a été obligé de modifier la mémoire de tous les invités. Il paraît que c'était un sacré chaos, mais d'un autre côté, c'était assez drôle.

— Dément ! dit Ralph, avec conviction. Hey, j'aimerais bien pouvoir utiliser un sortilège de Désillusion sur mon sac. Ça arrangerait bien mes affaires.

Zane se tourna vers lui.

— Alors, Ralphie, raconte-nous tes gros malheurs. Qu'est-ce que tu as encore fait ?

— Ce n'était pas de ma faute ! Protesta Ralph.

Il baissa aussitôt le ton, en jetant un coup d'œil inquiet vers le bureau derrière lequel travaillait le professeur Slughorn, penché sur un énorme livre qu'il lisait à travers des petits lorgnons à verres ronds. Dans son autre main, il tenait une tasse où fumait quelque chose de mousseux. Ralph grimaça, et continua :

— Ce matin, Slughorn a trouvé ma GameDeck. Il prétend que je l'avais laissée dans la salle commune de Serpentard. Il est resté plutôt calme, mais il a bien insisté sur le fait qu'il me fallait faire

vraiment très attention avec ce genre d'appareils. Il a même dit que je devais laisser mes « jouets moldus » à la maison.

James fronça les sourcils.

— Mais il y a quelques jours, tu nous as dit que ta GameDeck avait disparu !

Ralph se mit en colère.

— Et c'est la vérité ! C'est bien le problème. Ce n'est pas *moi* qui ai laissé cette GameDeck dans la salle commune ! J'en ai vraiment assez ! Je vais finir par jeter cette saleté dans les toilettes. Quelqu'un l'a prise dans mon sac, et l'a laissée dans la salle, exprès pour que Slughorn la retrouve. Franchement, je déteste tous ces gens-là !

Ralph avait baissé la voix au fur et à mesure qu'il parlait, et ses derniers mots n'étaient qu'un chuchotement violent. À nouveau, il regarda autour de lui, comme s'il craignait de voir les autres Serpentard jaillir tout à coup de derrière une bibliothèque.

Zane le regarda, d'un air pensif.

— Et tu ne sais pas qui te l'a prise ?

— Non, répondit Ralph d'un ton lourd de sarcasme. Mais c'est un coup monté, c'est évident.

— Tu l'as ici avec toi ?

— Oui, dit Ralph. (Il sembla soudain déprimé.) Plus question de la laisser traîner avant de pouvoir m'en débarrasser. D'ailleurs, ici, elle ne marche pas très bien. Je suppose qu'il y a trop de magie dans l'air.

Il sortit la console de son sac, et la tendit (sous la table) à Zane. James regarda l'Américain appuyer sur les boutons. L'écran s'anima.

— Si quelqu'un te voit avec, marmonna Ralph, je dirais qu'elle est à toi. Joyeux Noël.

Sans se laisser distraire, Zane continua à manœuvrer la console. Sur l'écran défilaient diverses annotations.

— Je vérifie juste qui a joué là-dessus en dernier, histoire de savoir si il (ou elle) a laissé un profil.

— Un profil ? demanda James, en se penchant en avant pour lire l'écran. Qu'est-ce que c'est ?

D'un geste, sans lever les yeux, Zane lui fit signe de s'écarter.

— Ne me regarde pas comme ça, grogna-t-il. Tu vas finir par attirer l'attention de Slughorn. Ralph, explique au grand sorcier à quoi correspond un profil sur une console de jeux.

— C'est une façon de d'enregistrer les résultats des parties antérieures, chuchota Ralph. Avant de commencer à jouer, tu crées ton profil, avec un nom – en général, inventé – et divers autres renseignements. Ensuite, chaque fois que tu allumes la console, tu rappelles ton profil. Il est enregistré, et tu peux continuer à jouer à l'endroit exact où tu t'es arrêté la fois d'avant.

— Tu t'appelles Ralphinator ? s'exclama Zane, mort de rire, tout en continuant à tapoter les touches.

— Je n'ai pas l'intention d'en parler, rétorqua Ralph d'une voix sèche.

— Ah-ah, nous y voilà, dit Zane en pointant l'écran du doigt. Dis-moi, Ralphinator, est-ce que le nom de « Austramaddux » te dit quelque chose ?

— Non, répondit Ralph, en levant les sourcils. Il y a un nouveau profil à ce nom-là ?

— Oui, exactement, il a été créé avant-hier, vers minuit. Il n'y a aucune autre information. D'ailleurs, il n'y a pas non plus de score enregistré.

— Alors, demanda James, en clignant des yeux, il n'a pas joué ?

— Non. (Zane éteignit la console, et la rendit à Ralph sous la table.) La connexion a pourtant été ouverte, durant plusieurs heures, mais pas pour jouer. À mon avis, le Serpentard qui l'avait prise n'a pas été capable de comprendre comment fonctionnait le pad pour lancer un adversaire par-dessus son épaule en cas d'attaque intersidérale. Peuh ! Quels bricolins !

James leva les yeux au ciel.

— Alors, qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-il. Qui est Austra-machin ?

— Aucune idée. C'est juste un nom inventé, comme je te l'ai expliqué, dit Ralph, qui venait de ranger la GameDeck tout au fond de son sac. Ça ne veut rien dire. On ne peut pas savoir. A quoi tu penses ?

La dernière question de Ralph s'adressait à Zane qui, au bout de la table, avait le visage crispé dans une grimace intense et plutôt comique. La tête penchée, le front plissé, l'Américain avait une fossette creusée sur sa joue. Après un moment, il secoua la tête.

— Je ne sais pas. Bizarrement, ce nom-là me paraît familier. Il me semble que quelqu'un l'a récemment prononcé devant moi… mais je n'arrive pas à trouver ni où ni quand.

— Eh bien, tout ce que je sais, dit Ralph, en posant son menton sur sa main, c'est que je vais rendre cet appareil à mon père dès que possible. Je suis franchement écœuré de toute cette histoire.

— Mr Potter, intervint soudain une grosse voix toute proche.

Les trois garçons sursautèrent. Le professeur Slughorn, qui s'était approché de leur table, se dressait derrière le dossier de James.

— Euh… Commença James.

— J'espérais vous rencontrer, mon garçon. Je suis très heureux de vous voir. Vraiment.

James se força à sourire quand Slughorn lui tapota le dos.

— Merci, Monsieur.

— Je connaissais bien votre père, vous savez. Je l'ai rencontré ici même, alors qu'il n'était qu'un élève, et non le célèbre Auror qu'il est devenu depuis. (Quand Slughorn hocha la tête, en clignant de l'œil, on aurait vraiment cru que Harry Potter n'avait pas été célèbre bien avant de diriger le bureau des Aurors). Il vous a certainement parlé de moi, non ? Nous étions très proches à un moment. Bien entendu, au cours des années, nous nous sommes un peu perdus de vue. Voyez-vous, je suis un vieux professeur, consacré à mes élèves, tandis que lui s'est marié, a entamé une brillante carrière, et produit de jeunes héritiers comme vous-même. (Pour accentuer son propos, le professeur heurta du poing l'épaule de James.) J'attends avec impatience de rattraper le temps perdu et de revoir votre père la semaine prochaine. Dites-lui bien de me rendre visite.

— Oui, professeur, dit James, en se frottant l'épaule.

— Très bien très bien, dit Slughorn. Eh bien, je vous laisse maintenant. Travaillez bien, Mr Potter et… euh, jeunes gens.

Il jeta à Ralph et Zane un coup d'œil indifférent, comme s'il ne les avait jamais rencontrés – bien qu'il ait parlé à Ralph le matin même.

— Oh, professeur… euh, Slughorn ? Pourrais-je vous poser une question ?

C'était Zane. Slughorn se retourna pour le regarder, les sourcils levés.

— Bien entendu, Mr… euh…

— Walker, professeur. Je suis dans votre classe de potion, en première année. Il me semble que, lors de votre premier cours, vous avez mentionné un nommé Austramaddux. Qui est-ce ?

— Ah oui, en effet, Mr Walker. Je m'en souviens, c'était mercredi après-midi, dit Slughorn, en regardant son bureau au bout de la salle. En réalité, ce n'était pas en rapport avec mon cours de potion, mais son nom a été cité néanmoins. Austramaddux était un historien, et un voyant qui avait le don de prédire l'avenir. La plupart de ses écrits sont considérés comme… disons apocryphes, au mieux. Vous savez, Mr Walker, je plaisantais en le citant.

— Oh ! dit Zane. Je vous remercie, professeur.

— De rien, mon garçon, dit aimablement Slughorn en regardant la bibliothèque autour de lui. Je dois maintenant retourner à mes tâches. Je vous laisse travailler.

— C'est quand même une drôle de coïncidence, chuchota Ralph en se penchant vers les deux autres, tandis que le vieux professeur s'éloignait.

— Non, pas vraiment, dit Zane. Il a effectivement mentionné Austramaddux l'autre jour comme une plaisanterie. Maintenant, je m'en souviens. Il me semble que c'était au sujet des sources d'origine douteuses, sinon frauduleuses – de celles qu'on ne peut vérifier. En fait, dans le monde sorcier, c'est leur façon de signaler une info bidon, ou un vrai attrape-nigaud. Slughorn est à la tête de la maison Serpentard, aussi il doit souvent utiliser cette référence parmi ses élèves. Tous les Serpentard connaissent ce nom. C'est pour ça que l'un d'eux l'a utilisé sur ta GameDeck.

— Ça paraît logique, dit Ralph, mais il ne semblait pas convaincu.

— Mais pourquoi avoir fait ça ? demanda James. Pourquoi utiliser un nom qui signifie « bidon », ou encore « ne croyez rien de ce que je vous dis » ?

— Qui peut savoir quelle folie incompréhensible il y a dans le cœur des Serpentard ? dit Zane qui considérait de toute évidence le sujet comme clos.

— Je t'assure, toute cette affaire est bizarre, insista James. Pour les Serpentard, l'image est très importante. Ils adorent les symboles – leurs capes, leurs dagues, leurs têtes de dragon, leurs passages secrets... Il n'est pas du tout dans leur nature d'utiliser un nom que le chef de leur maison considère comme une fumisterie.

— Bon, on laisse tomber, dit Ralph. J'ai beaucoup de travail. Alors, si ça ne vous gêne pas…

Durant la demi-heure suivante, les trois garçons s'appliquèrent en silence. Quand ils eurent terminé, ils commençaient à ranger leurs affaires quand Zane se tourna vers James.

— Je dois aller ce soir aux sélections pour l'équipe de Quidditch, dit-il.

— Oui, moi aussi, dit James. C'est bizarre d'être convoqués en même temps.

— Apparemment, nous allons partager le terrain. Bonne chance, mon pote.

Les deux garçons se serrèrent la main, et James en fut touché.

— Merci. A toi aussi.

— Bien sûr, toi, tu as toutes tes chances, dit Zane, sans paraître le regretter. En fait, si je reste sur mon balai, ça ne sera déjà pas mal. Depuis combien de temps voles-tu, James ?

— A la maison, je n'utilisais qu'un balai-jouet, et encore, quand j'étais petit, répondit James. Il y a des tas de lois et règlements au sujet de ses balais. Ceux qui sont autorisés pour les enfants sorciers ne doivent pas monter très haut, ni se déplacer très loin pour qu'aucun Moldu ne puisse les apercevoir. Autrefois, les lois étaient plus souples, mais à peu près à l'époque où mon père a terminé ses études à Poudlard, un groupe d'adolescents, après avoir forcé sur le whisky-de-feu, a essayé de jouer au Quidditch à Trafalgar Square. Il y a eu un tel scandale que les lois se sont durcies. Aujourd'hui, le droit de monter sur un balai est presque aussi pénible que le permis de conduire chez les Moldus. Il faut avoir un bon nombre de leçons et passer des tests avant d'y être autorisé. Dans certaines familles de sorciers, les parents sont plus souples avec leurs enfants, mais vu que mon père est Auror…

— D'après ce que j'ai entendu, ton père et ta mère étaient tous les deux de grands joueurs de Quidditch, dit Zane, en lui envoyant un coup de coude dans les côtes. Ça sera du gâteau pour toi. Même si tu ne sais même pas de quel côté monter sur un balai, tu vas marquer les foules ce soir. Un vrai tueur. Au sens métaphorique, bien attendu.

Un peu mal à l'aise, James se contenta de sourire.

Tandis qu'il retournait dans sa classe, James réalisa qu'il se sentait nerveux. Il avait presque oublié que les sélections de Quidditch avaient lieu le soir même. Et maintenant, sachant que dans quelques heures, il se retrouverait devant tout le monde, pour la première fois sur un balai, à postuler pour une place dans l'équipe Gryffondor, il ressentait une vague nausée. Il repensa au vif d'or avec lequel il avait grandi – le vif d'or que son célèbre père avait attrapé durant son premier match, dès sa première année. Autrefois, jamais James n'avait douté de son avenir. En écoutant parler son oncle Ron, on aurait pu jurer que James était destiné, de naissance, à entrer dans l'équipe Gryffondor dès sa première année. James n'avait jamais remis cette idée en question. Mais tout à coup, alors que la décision était imminente, il avait peur. Tous les doutes qu'il avait éprouvés le premier soir, juste avant la décision du choixpeau, lui revenaient en force. Bien sûr, se rappela-t-il, la première épreuve de sélection s'était bien terminée pour lui. Et pourtant, il s'était tellement inquiété qu'il avait failli se faire envoyer chez les Serpentard avec Ralph… (Aujourd'hui, il réalisait quelle erreur ça aurait été !) Il lui fallait se détendre. Pourquoi s'en faire ? Après tout, le Quidditch était dans son sang, tout comme l'appartenance à la maison Gryffondor. Il suffisait de laisser le destin se mettre en place, sans s'inquiéter.

Au dîner, il fut bien forcé d'admettre que son plan ne marchait pas du tout. Il avait l'estomac noué et ne put rien avaler

— Tu as bien raison, Potter, remarqua Noah en examinant son assiette pleine. Moins tu manges, moins tu auras besoin de vomir si tu tombes. D'un autre côté, gerber sur un adversaire peut être une technique intéressante. Dis-moi, tu as bien eu aujourd'hui même, ta première leçon de vol avec le professeur Ridcully, pas vrai ?

Effondré, James secoua la tête.

— Non, dit-il. Je ne le voie pas avant lundi.

Noah le regarda d'un air grave, puis haussa les épaules.

— Tant pis, on verra bien. D'ailleurs, c'est très facile de faire voler sur un balai. Tu te penches en avant pour accélérer, tu te redresses pour freiner. Et quand tu te mets sur le côté, hop, ça fait un looping. Du gâteau.

— C’est vrai, approuva Ted. Et il y a ce soir du vent de la pluie, ça t’aidera. Tu ne verras même pas le sol avec un brouillard pareil. C’est plus facile de contrôler le mal de l’air.

— L’important, c’est de garder des tripes à l’intérieur, cria quelqu’un, plus loin sur la table.

Plusieurs élèves éclatèrent de rire. Quant à James, il laissa tomber sa tête sur ses bras croisés.



Le terrain de Quidditch était inondé et boueux. La pluie tombait dru, matraquant le sol et créant un brouillard dense. Dès la première minute, James fut trempé jusqu’aux os. Justin Kennely, le capitaine de l’équipe Gryffondor, mena son groupe jusqu’à un coin du terrain, puis il haussa la voix pour couvrir le rugissement de la pluie.

— Un match de Quidditch n’est jamais interrompu à cause du mauvais temps, hurla-t-il. Certains de nos plus beaux matchs ont eu lieu sous de véritables tornades. Par exemple, la coupe du monde en 1984 a été jouée malgré le typhon qui ravageait la côte du Japon. Les deux attrapeurs ont dû se déporter de plusieurs kilomètres pour récupérer le vif d’or emporté par un tourbillon. Ce soir, il ne s’agit que de quelques gouttes. Un temps parfait pour un entraînement.

Quand Kennely cessa de parler et se tourna vers le centre du terrain, la pluie dégoutta du bout de son nez et de son menton. À ses pieds, il y avait un coffre de Quidditch, et plusieurs balais d’entraînement étaient posés sur l’herbe trempée. James remarqua que la plupart étaient des Nimbus 2000, des modèles obsolètes, mais qui fonctionnaient encore. Il en fut un peu soulagé. Si on lui avait demandé de voler sur un nouveau *Eclair-de-Tonnerre*, il aurait sans doute fini encastré dans un tronc d’arbre, à plusieurs kilomètres de là. À l’autre bout du terrain, James vit que les Serdaigle s’étaient aussi réunis. Entre la pluie et le brouillard, il ne réussissait pas à les reconnaître.

— Très bien, on y va, cria Kennely. On va commencer par les « première année ». D’après ce que j’ai cru comprendre, certains d’entre vous n’ont même pas encore rencontré le professeur de vol, mais comme vous le savez, selon le règlement de l’école que vous avez tous signé avant de venir, rien ne vous empêche d’essayer de vous qualifier. Voyons un peu ce que vous savez faire, avant de tester les autres candidats. Pour vous, inutile de se préoccuper des figures compliquées. Il vous suffira d’essayer de voler, de faire le tour du terrain, sans tomber, et sans vous télescoper.

James sentit son estomac sombrer dans ses talons. Il avait espéré avoir un délai en regardant s’entraîner les élèves plus âgés. Maintenant qu’il s’apprêtait à monter, pour la première fois, sur un véritable balai, il regretta de ne pas avoir prêté davantage attention aux joueurs, au cours des matchs auxquels il avait assisté. Les autres « première année » avançaient déjà, ramassaient un balai, et se mettaient en place. James dut se forcer pour faire comme eux.

Il s’arrêta auprès d’un balai, et le regarda. Pour la première fois, ce truc ne ressemblait qu’à un morceau de bois, avec des branchages au bout, et non pas à un engin sophistiqué et dynamique. La pluie tombait encore, et des gouttes brillaient dans les branches détrempées. James tendit la main au-dessus du balai.

— Debout, ordonna-t-il.

Même à ses propres oreilles, sa voix lui sembla étranglée et misérable. Il ne se passa rien. Avec la sensation d’avoir une boule de marbre dans la gorge, James déglutit péniblement, et répéta :

— Debout.

Cette fois, le balai tressauta, se soulevant de l'herbe collante avec un bruit de succion. James jeta un coup d'œil autour de lui, histoire de vérifier ce que faisaient les autres. Un seul avait réussi à faire bouger son balai. Les élèves plus âgés s'étaient agglutinés alentour, et les regardaient faire, morts de rire, en s'envoyant des coups de coude les uns aux autres. Quand Noah croisa le regard de James, il leva le pouce, accompagnant le geste d'un hochement de tête encourageant.

— Debout ! Répéta James pour la troisième fois, avec autant d'autorité que possible.

À nouveau, le balai tressauta, puis tout à coup, il se souleva, et James le récupéra vite avant qu'il ne retombe. *De justesse,* pensa-t-il. Il poussa un profond soupir de soulagement, puis passa une jambe sur le balai, qui flottait sous lui, et semblait à peine supporter son poids. Quelque chose l'effleura en passant à côté de lui.

— Allez, du nerf, cria Ted pour se faire entendre malgré la pluie.

James vit une première année, une fille nommée Baptiste, qui s'envolait en vacillant de droite à gauche. Deux autres élèves décolèrent également. L'un d'entre eux pivota immédiatement, et resta agrippé à son balai, la tête à l'envers. Une seconde plus tard, ses doigts glissèrent du manche mouillé, et il s'écrasa sur le sol. Un rugissement d'hilarité accueillit sa chute.

— Au moins, tu as décollé, Klein ! Hurla quelqu'un.

James serra les lèvres. Il était si fort agrippé à son manche que ses jointures étaient toutes blanches quand il donna un coup de pied. Le balai se souleva, et James vit l'herbe glisser sous lui lorsqu'il perdit aussitôt de l'altitude. Les pieds retouchèrent le sol. Il essaya de remonter en tapant du talon. Le balai répondit, se mit à la verticale et accéléra, mais James n'arriva pas à garder son élan. À nouveau, les pieds heurtèrent le sol, créant cette fois des tranchées et un grand jet de boue et d'eau derrière lui. Des hurlements d'encouragement lui vrillaient les oreilles. Il se concentra éperdument, retint sa respiration, et tapa aussi fort du pied que possible. Tout à coup, son balai fila plus vite, fonçant droit vers les Serdaigle, qui se retournèrent pour le voir arriver. *Grimpe,* pensait-il désespéré, *grimpe-grimpe-grimpe.*

Il se souvint soudain de l'avis donné par Noah au dîner. Se pencher en avant pour accélérer, en arrière pour freiner. Il réalisa aussi être si fort accroché à son balai qu'il en relevait l'avant ce qui allait exactement à l'inverse des instructions reçues. Aussi, il se força à se coucher dessus, bien que le simple bon sens indique qu'il allait finir le nez dans la boue. Devant lui, les Serdaigle avaient compris le danger, et s'écartaient vivement de son passage. Ils lui criaient aussi des conseils et des avis dont James n'entendait rien. Affolé, il oublia toute logique, releva les pieds, et se coucha sur son balai.

L'accélération lui coupa le souffle et le balai fila en avant comme une fusée. Le brouillard et la pluie lui giflaient le visage, et sous lui, l'herbe devint floue et indistincte. Mais il ne montait toujours pas, il continuait à rester au ras du sol. Il entendit des cris et des exclamations quand il traversa l'équipe des Serdaigle.

Puis James eut la sensation d'accélérer encore. Devant lui, se dressait le mur abrupt des gradins qui lui semblaient s'approcher de plus en plus, immenses et menaçants. Il essaya de se pencher de côté, de freiner, et se sentit ralentir, mais pas assez. *Grimpe,* pensa-t-il terrorisé. Il avait *besoin* de grimper. Finalement, agissant d'instinct, il se pencha en arrière et tira aussi fort que possible sur son manche. Le balai réagit immédiatement, et avec une force épouvantable, il monta à angle droit. James vit les gradins disparaître de son champ de vision et en passant, il remarqua vaguement leurs bancs alignés, puis des bannières qui flottaient, et soudain plus rien, juste un ciel immense et gris.

Malgré le souffle du vent et la pluie qui le matraquait toujours, le temps semblait s'être arrêté. James risqua un coup d'œil derrière lui. Il eut l'impression que le terrain de Quidditch n'était qu'un

timbre-poste qui brillait faiblement, à travers un rideau de nuages et de brume. James haleta. Il sentit la pluie et le vent pénétrer dans ses poumons. Une terreur sans nom le prit à la gorge. Il montait toujours. Il se retrouva englué dans des nuages visqueux, et leur humidité obscure et glacée l'étouffa peu à peu. Il serra les dents, étouffant son cri de terreur, et essaya de forcer son manche à redescendre vers le sol.

Il y eut un « crac » soudain, et le choc faillit le faire basculer. Il n'arrivait pas à comprendre ce qui se passait, mais sentit un changement drastique d'altitude. En fait, James ne savait plus où il était, ayant complètement perdu ses repères. Il ne voyait que la pluie, les nuages denses. Pour la première fois, faire partie de l'équipe de Gryffondor perdit son importance. Il ne pensait plus qu'à retrouver le sol (ou qu'il soit), sain et sauf. Il n'arrivait pas à juger de sa vitesse, ni de sa direction. Le vent et la pluie lui soufflaient si fort au visage que ses yeux en pleuraient.

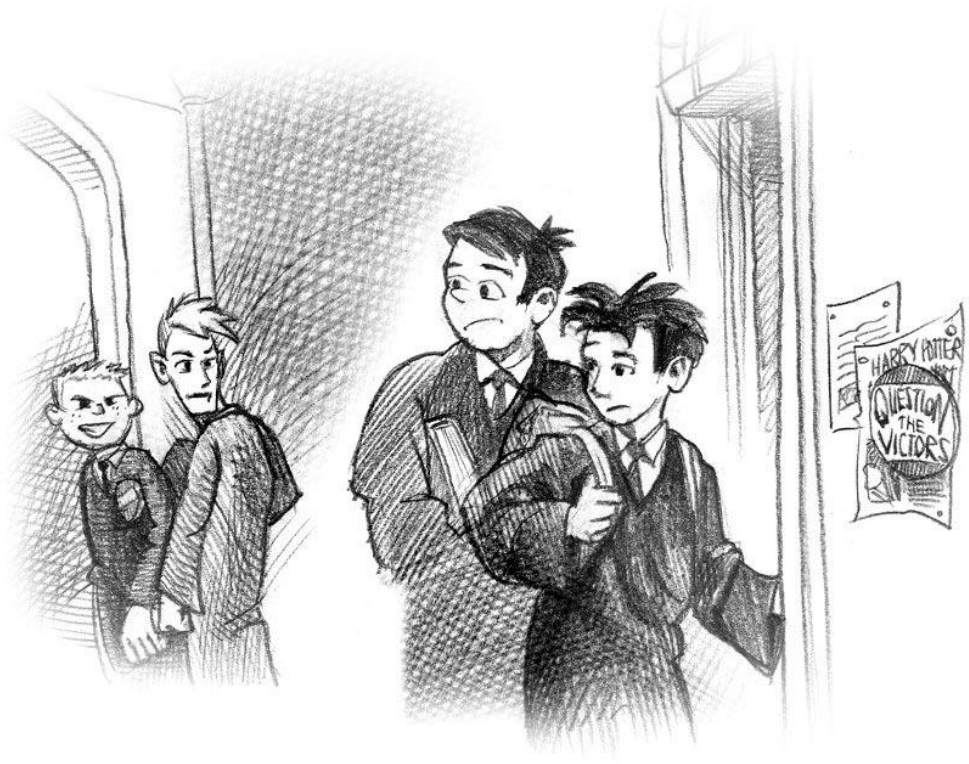
Tout à coup, des silhouettes apparurent auprès de lui. James reconnut Ted, Gennifer, et d'autres Serdaigle. Ils l'encadrèrent. Ted hurlait des instructions que James ne comprit pas. Il se concentra alors sur Zane, et força son balai à suivre l'Américain. À nouveau, les nuages défilaient comme des trains lancés à toute vitesse, et James se retrouva tout seul. Il reçut une grande gifle de vent froid, et vit le sol apparaître, avec une finalité désastreuse. Le terrain de Quidditch semblait lui monter au visage, et l'herbe dure qui le composait paraissait très peu accueillante. Zane, qui était en fait toujours derrière lui, se rapprocha latéralement, puis l'Américain gesticula en faisant des grands gestes du bras, cherchant à transmettre des instructions. James essaya de l'imiter, mais la force du vent qui rugissait dans ses oreilles l'en empêcha. Son balai se mit à vibrer, à tournoyer sur lui-même, et James craignit de le voir se rompre en deux. Puis il se retrouva à l'envers et ses mains mouillées perdirent leur prise. Il bascula en arrière, les jambes encore accrochées au manche, suspendu comme sur un trapèze. Il descendait toujours en vrille. Il vit Zane passer devant lui, hurler quelque chose, puis disparaître. Terrorisé, James savait que sa tête approchait du sol où elle allait se fracasser. Il imagina le bruit écœurant, énorme, affreux que ça ferait…

Quand il s'arrêta net, la violence de l'impact fit tressauter tout son corps. Il lâcha prise et ferma les yeux – pour ne pas voir son corps se briser – pour ne pas entendre le choc… Mais il n'y eut aucun bruit. Prudemment, James se risqua à regarder, juste un petit peu, puis avec un grand soupir de soulagement et de surprise, il ouvrit grand les yeux. Il était suspendu, à 1 m 50 au-dessus de l'herbe du terrain, la jambe encore tendue vers son balai. La pluie continuait à tomber. Aussi bien les Gryffondor que les Serdaigle le regardaient fixement. Zane, Ted et Gennifer atterrirent, puis s'approchèrent de lui, la bouche ouverte. Ensuite, Ted se retourna, et James suivit son regard.

Au bord du terrain, il y avait Ralph. Sa robe de sorcier, trempée et dégouttante d'eau, lui collait au corps. Près de lui, un immense parapluie abandonné avait roulé jusqu'au pied des gradins. Le corps crispé, Ralph tenait au bout de son bras tendu son énorme baguette ridicule, dont le bout d'un jaune criard était pointé droit sur James. Sous l'effort, la main de Ralph tremblait légèrement. Tandis que la pluie le martelait, une sorte de brume s'élevait de ses cheveux et de son front, comme une auréole.

— Il faut que je le tienne encore ? demanda-t-il, les dents serrées. Ou je peux lâcher maintenant ?

Chapitre 5 : Le livre d'Austramaddux



— Arrête de te considérer ta prestation sur un balai comme un échec lamentable, dit Zane un peu plus tard, alors que les trois garçons étaient assis dans la salle commune des Serdaigle. Au contraire, tu as donné à Ralphie, ici présent l'occasion de devenir un héros.

Effondré au bout du canapé, la tête appuyée dans ses mains, James ne répondit pas.

— De plus, continua Zane, si je n'avais pas sauté sur mon balai pour me lancer à ta poursuite, je n'aurais jamais pu voler comme ça. C'est juste parce que je l'ai fait sans réfléchir que ça a marché. Curieux, d'ailleurs.

— Super boulot, Walker, dit un élève plus âgé en passant près du canapé, tout en frottant les cheveux encore humides de l'Américain.

— Ça c'est sûr ! cria un autre du fond de la pièce. En temps normal, on laisse venir les « première année » juste pour rigoler. Mais avec toi, on a eu droit au deux : les rires, ET le talent.

Il y eut un éclat de rire général dans la salle commune, et Zane afficha un grand sourire heureux. Tout autour de lui, l'eau continuait à dégoutter.

— Sérieusement, dit Ralph, assis par terre, le dos au feu, comment as-tu fait ? Je croyais que c'était vraiment difficile de voler.

— Je n'en sais rien, répondit Zane. Quand j'ai vu James s'envoler tout droit vers la stratosphère, je l'ai juste suivi. Je n'ai même pas réalisé ce qui se passait – du moins pas avant la fin, quand je me suis retrouvé à côté de lui, à foncer vers le terrain. Au dernier moment, je me suis arrêté, et j'ai vu des torpilles humaines me frôler, de tous les côtés. Alors j'ai pensé : « Incroyable, je vole ». Tu sais, durant mon enfance, j'ai passé avec mon père des heures à voler dans des jeux vidéo. Ça m'a peut-être

aidé. En tout cas, j'ai réagi d'instinct. (Zane sembla soudain réaliser que la conversation n'aidait pas beaucoup James à se sentir mieux.) Mais assez parlé de moi et de mon balai. Parlons plutôt de TOI, Ralphie.

Ralph cligna des yeux tout en réfléchissant, puis il ramassa sa baguette, posée par terre, à côté de lui, sur sa cape détrempée. Elle était toujours aussi énorme et ridicule, avec un bout limé et peint en jaune criard, mais plus personne ne s'en moquait.

— Je ne sais pas. Comme toi, je crois, j'ai réagi sans réfléchir. Quand j'ai vu James tomber, j'ai repensé à la plume qui s'envolait dans la classe de Flitwick. Et je me suis retrouvé avec le bras tendu vers lui, à crier…

Dès que Ralph agita sa baguette, plusieurs élèves – dont Zane – baissèrent la tête en poussant des cris aigus. Avec un sourire penaud, Ralph protesta :

— Arrêtez un peu, je n'avais pas l'intention de le dire.

— Ralph, tu es vraiment un cas, mon pote, annonça Zane en se redressant. Et un grand sorcier ! Après un seul cours, tu passes d'une plume à un corps humain. C'est dingue !

Cette fois, James releva la tête.

— Bon, si vous avez fini tous les deux de vous trouver géniaux, moi, je vais chercher un trou bien profond, et me cacher dedans jusqu'à la fin de l'année.

— Hey ! s'écria Ralph. La copine de Grawp aura peut-être une place pour toi dans sa caverne ?

Bouche bée, Zane regarda longuement son copain.

— Quoi ? demanda Ralph. C'était juste pour lui donner le temps de réfléchir.

— Il plaisante, tu sais, dit Zane à James. Bien sûr, comme il le fait rarement, je préférais vérifier.

— Toutes mes félicitations pour avoir été admis dans l'équipe de Quidditch, Zane, dit James d'une voix calme.

Il se leva, récupéra sa cape pendue à un crochet près du feu, et se figea.

— Ecoute, marmonna Zane, mal à l'aise, je suis désolé que les choses n'aient pas bien marché pour toi. Je sais que c'était important pour toi. Voilà.

James resta immobile quelque secondes, les yeux fixés sur le feu. Les paroles de Zane – et ses regrets sincères – l'avaient profondément touché. Il avait la gorge serrée, les joues brûlantes, et les yeux douloureux. Il cligna plusieurs fois des paupières pour retenir ses larmes, puis il se retourna.

— Ce n'était pas si important que ça pour MOI, dit-il. C'était juste très très important.

Il traversa la salle commune et s'apprêta à partir. Juste avant de refermer la porte, James entendit Ralph demander :

— Je n'ai rien compris. C'était « très très important » pour qui ?

Dans le couloir, James marcha lentement, la tête basse. Ses vêtements étaient encore humides et, après le choc violent ressenti quand Ralph l'avait fait léviter après sa longue chute à pic, il avait mal partout. Mais il le remarquait à peine. Il avait échoué. Après sa première victoire en devenant un Gryffondor, James avait été plus ou moins certain de réussir aussi facilement au Quidditch. Tout au contraire, il s'était ridiculisé devant tous les Gryffondor et les Serdaigle. Très loin d'égaler les acrobaties spectaculaires de son père, au cours de sa performance légendaire, James avait failli se tuer. Et seul l'avait sauvé le talent de ses deux amis. Jamais James ne se remettrait d'un échec pareil. Jamais

personne ne l'oublierait. Pour le moment, les autres ne se moquaient pas encore de lui, du moins pas en face, mais que diraient-ils, l'an prochain, quand James, à nouveau, ne réussirait pas à être sélectionné ? Il ne supportait même pas d'y penser.

Et qu'allait dire son père ? Son père qui viendrait à Poudlard la semaine prochaine, pour le voir, et entendre ses exploits. Oh, son père comprendrait, bien sûr. Il dirait à James que le Quidditch n'était qu'un jeu, et que le plus important dans la vie, c'était d'être en accord avec soi-même, d'être heureux. En fait, son père serait même sincère. Et pourtant, de le savoir ne réussissait pas à remonter le moral de James.

Parce que Zane avait été sélectionné dans l'équipe Serdaigle. Et James en était terriblement jaloux. Bien sûr, il n'était pas très fier de ce qu'il ressentait, mais son amertume était toujours là. Zane était un né-Moldu. Et un américain pur sang. Il ne connaissait rien, en principe, au Quidditch. C'est James qui aurait dû savoir voler d'instinct, être le héros destiné à sauver les autres. Pas le contraire. Comment les choses avaient-elles dérapé aussi vite ?

Quand il arriva à la salle commune de Gryffondor, James rasa les murs, évitant le regard de tous ceux qui y étaient encore, occupés à rire et à plaisanter avec leurs amis, à écouter de la musique, travailler, ou glander sur les canapés. James se faufila dans l'escalier, et monta jusqu'au dortoir où il trouva sa chambre sombre et calme. Autrefois, quand son père était à l'école, les dortoirs étaient séparés par année. Mais James était heureux de partager sa chambre avec des élèves plus âgés qui, toujours, affirmaient avec entrain que les choses s'arrangeaient. Ce soir, James aurait bien eu besoin d'être rassuré. Ou au moins, que quelqu'un remarque son désespoir, et en tienne compte. Mais la pièce était bel et bien déserte, et il poussa un long soupir résigné.

Après s'être lavé dans la petite salle de bain attenante, James mit son pyjama et s'assit sur son lit, les yeux fixés sur la nuit. Dans sa cage, près de la fenêtre, Aristo le regardait et claquait du bec, de temps en temps, pour indiquer qu'il souhaitait être libéré. La nuit, la chouette partait chasser, dans l'espoir de trouver une souris. Mais James, perdu dans sa misère, ne remarqua même pas son oiseau. La pluie avait fini par s'arrêter. Peu à peu, les nuages se dissipaient, libérant une lune ronde et argentée. James la regarda longtemps, sans trop savoir ce qu'il attendait au juste – ou sans même réaliser qu'il attendait quelque chose... Mais c'était sans importance, parce que rien n'arriva. Personne ne monta le rejoindre. Il entendait toujours des voix animées à l'étage en dessous. C'était vendredi soir. Personne n'avait l'intention de se coucher aussi tôt. Il se sentait terriblement seul et abandonné. Il finit par se glisser sous ses couvertures et, de là, continua à regarder la lune.

Il mit très longtemps à s'endormir.



James passa l'essentiel du week-end dans la salle commune de Gryffondor. Il savait que ni Zane ni Ralph ne pouvait y entrer sans le mot de passe, et il n'était pas d'humeur à les voir – ni à voir personne. Aussi, il fit son travail de classe, et ses exercices d'entraînement de baguette. Il fut particulièrement contrarié en réalisant qu'il n'arrivait pas à faire voler sa plume. Au mieux, frémissait-elle légèrement sur la table. Au bout de vingt minutes, exaspéré, James éructa un gros mot (que sa mère ne pensait pas qu'il connaissait) puis il jeta sa baguette sur la table. En tombant, elle lança des étincelles rouges, comme si elle ne comprenait pas cet accès de colère.

Le samedi soir, James dut aller retrouver Rusard pour sa retenue. Armé d'un seau et d'une brosse géante, aux poils durs et hérissés, James se retrouva à suivre le concierge dans les couloirs de l'école.

De temps à autre, Rusard s'arrêtait, et, sans se retourner, il désignait un endroit sur le sol, le mur, ou l'une des statues. James regardait, et découvrait un graffiti ou un vieux chewing-gum collé. Il soupirait, mouillait sa brosse dans le seau, et frottait à deux main. D'après l'expression de Rusard, on aurait cru James seul responsable de tout ce vandalisme. Et pendant que James travaillait, le concierge marmonnait rageusement en regrettant le « bon vieux temps », quand il était permis de sévir physiquement pour « mater les fortes têtes ». Quand James fut enfin autorisé à retourner dans la salle commune de Gryffondor, il avait les mains à vif, les doigts gelés et douloureux, et l'odeur de l'affreux détergent de Rusard incrusté dans les narines.

Dimanche après-midi, James, toujours aussi morose, partit errer dans les jardins. Il rencontra par hasard Ted et Petra, assis sur une couverture, qui prétendaient étudier une carte des étoiles dessinée sur un morceau de parchemin.

— Maintenant que Trelawney partage ses cours de Divination avec Mme Delacroix, nous avons du travail personnel à faire, se plaignit Ted. L'année dernière, il fallait simplement lire l'avenir dans des feuilles de thé, et inventer les désastres et les prédictions les plus sombres. En fait, c'était plutôt marrant.

Appuyée contre un arbre, avec plusieurs cartes et documents sur les genoux, Petra les comparait avec un livre sur les constellations ouvert sur la couverture.

— Contrairement à Trelawney, Delacroix semble avoir l'idée grotesque que l'Astrologie est une science véritable, dit-elle, en secouant la tête d'un air dégoûté. Je n'arrive pas à y croire ! Comment des cailloux qui s'agitent au hasard dans l'espace peuvent-ils nous indiquer le futur ?

Ted demanda à James de rester avec eux, pour éviter (prétendit-il) de travailler trop sérieusement. James sentit qu'il n'interrompait rien de personnel, et que ni Ted ni Petra ne comptait ramener sur le tapis sa pitoyable prestation au Quidditch. Aussi, il se laissa tomber sur la couverture, et étudia le livre et les cartes des constellations. Il y avait des dessins en noir et blanc de plusieurs planètes, chacune marquée d'un écusson qui indiquait son nom, et la créature mystique qu'elle représentait. Il y avait aussi des annotations étranges : cercles, flèches, orbites, et ellipses rouges.

— De laquelle de ces planètes provient la Caspule ? demanda James pince-sans-rire.

Petra tourna la page.

— De Hardy-bar, la barre de pierre.

Lentement, James feuilleta les lourdes pages du manuscrit, examinant le mouvement des planètes et les symboles astrologiques de tout cet univers extraterrestre.

— Alors, comment le professeur Trelawney s'entend-elle avec Mme Delacroix ? demanda-t-il, au bout de quelques minutes, en se souvenant que Damien avait affirmé qu'il y aurait des frictions.

— Comme l'huile et le feu, répondit Ted. Trelawney essaie d'être aimable, mais il est évident qu'elle déteste la reine vaudou. Quant à Delacroix, elle ne fait même pas semblant d'apprécier Trelawney. Elles proviennent toutes les deux d'écoles de pensée trop différentes, dans tous les sens du mot.

— Je préfère la façon d'enseigner de Trelawney, grommela Petra en écrivant sur son parchemin.

— Nous sommes au courant, mon chou, dit Ted gentiment, puis il se tourna vers James : Petra préfère Trelawney parce qu'elle sait très bien, au fond, que la Divination n'est qu'un assemblage de mots creux que chacun assemble à sa guise. Bien sûr, Trelawney fait semblant, mais elle-même ne

croit pas à tout son charabia mystique. Petra a un esprit cartésien et scientifique, et elle considère que Trelawney fait de son mieux dans des circonstances difficiles, sans être… comment dire, trop rigide.

Avec un soupir exaspéré, Petra referma bruyamment son livre.

— La Divination n'est pas une science, c'est juste de la psychologie. Au moins, Trelawney le met en pratique, même sans y croire. Mais Delacroix… peuh !

Elle jeta le livre sur la pile, à côté d'elle, en roulant les yeux.

— Cette semaine, nous avons un devoir surveillé, dit Ted avec une grimace. Tu te rends compte, un *devoir surveillé* en Divination ! Il s'agirait d'un événement astrologique majeur censé se produire durant l'année scolaire, je ne sais pas trop quand. Une ligne de planètes, ou un truc du genre.

— Une ligne de planètes ? répéta James perplexe.

— Un *alignement* de planètes, corrigea Petra avec patience. En réalité, c'est un événement plutôt important qui n'arrive qu'une fois tous les plusieurs siècles. C'est de la science réelle cette fois. Mais savoir quelle stupide créature mythologique représente chaque planète, ou quel dieu c'était pour un groupe de vieux primitifs, ou encore ce que ça apporte au niveau harmonie dans la trame métaphysique de notre avenir… là vraiment, ça me dépasse !

Ted regarda James en fronçant comiquement les sourcils.

— Un jour, nous obtiendrons de Petra qu'elle nous donne réellement son avis sur le sujet.

Petra le tapa sur la tête, avec l'un des plus gros parchemins qu'elle venait de rouler.

Plus tard, au dîner, James vit Zane et Ralph assis côte à côte, à la table des Serdaigle. Il remarqua aussi que Zane le regarda, brièvement, mais il fut heureux de voir que l'American ne cherchait pas à se lever pour venir lui parler. James avait conscience d'être mesquin, mais sa jalousie continuait à le ronger, ainsi que la honte brûlante de sa prestation ridicule. Il mangea rapidement, puis se faufila hors de la Grande Salle, sans trop savoir où aller.

La soirée était agréable, plutôt fraîche, et le soleil plongeait déjà derrière les montagnes. James explora les jardins, écoutant la stridulation des criquets, avant d'aller un moment près du lac faire des ricochets. En revenant, il s'arrêta à la cabane de Hagrid et voulu frapper à la porte, mais il y avait un message sur le panneau. En lettres énormes et plutôt maladroites, Hagrid indiquait qu'il serait absent jusqu'au lundi matin. James pensa que le demi-géant passait sans doute le week-end avec Grawp et sa copine. Il commençait à faire sombre, aussi James revint, tête basse, vers le château.

Alors qu'il s'apprêtait à prendre les escaliers vers la tour de Gryffondor, une idée lui vint soudain, et il fit un détour. Il voulait vérifier quelque chose.

La vitrine des trophées était éclairée par plusieurs lanternes, aussi les coupes, les plaques commémoratives, et les statuettes scintillaient légèrement. En marchant le long du couloir, James examina les photos d'équipes de Quidditch qui dataient déjà de plusieurs décennies. Les uniformes étaient démodés, mais les sourires et les expressions de force et d'invincibilité des jeunes visages paraissaient éternels. Il y avait des coupes d'or, d'argent et de bronze, d'anciens vifs d'or, des cognards bien attachés avec des ceintures de cuir. James remarqua que, sur son passage, les ballons frappeurs s'agitaient encore, même après tout ce temps.

Il s'arrêta presque au bout de la vitrine, et regarda les reliques qui concernaient le Tournoi des Trois Sorciers. Son père souriait, toujours aussi mal à l'aise, paraissant incroyablement jeune et ébouriffé. James se pencha en avant, et fixa l'autre jeune sorcier à côté de la coupe, Cédric Diggory. Le garçon, sur la photo, était jeune et beau, avec un sourire franc. James l'avait reconnu aussi sur d'anciennes photos de l'équipe de Quidditch de Serdaigle. Comme tant de joueurs, Cédric paraissait se croire invincible, et affichait une confiance sans ombre. James l'étudia longuement. C'était cette expression, si joyeuse et ouverte, qui l'avait empêché de faire plus tôt la connexion.

— C'était vous, n'est-ce pas ? chuchota-t-il, et il ne s'agissait pas réellement d'une question.

Pourtant, sur la photo, Cédric lui renvoya son sourire, et hocha légèrement la tête, comme pour une confirmation.

James ne s'était pas attendu à recevoir de réponse, mais alors qu'il commençait à se redresser, quelque chose changea sur la plaque en cuivre accrochée sous la Coupe des Trois Sorciers. Les mots gravés s'effacèrent, et après un moment, d'autres s'inscrivirent, une lettre après l'autre, en silence.

James Potter, fils de Harry Potter ?

Un long frisson d'anticipation traversa le dos de James, mais il hocha la tête.

— Oui, murmura-t-il.

Les mots s'effacèrent, et la plaque resta vierge un moment. Plusieurs secondes passèrent, puis d'autres mots apparurent :

Combien de temps a passé ?

Au début, James ne comprit pas le sens de la question. Il secoua la tête.

— Je... je suis désolé. Combien de temps a passé… depuis quand ?

À nouveau, les lettres disparurent, puis réapparurent, une par une, très lentement comme si l'effort de les créer était difficile.

Depuis ma mort ?

James déglutit avec difficulté.

— Je ne sais pas exactement. 17 ou 18 ans, environ.

Les lettres s'effacèrent péniblement, et rien n'apparut pendant plus d'une minute. Puis :

Le temps est étrange ici. Il paraît plus long. Et plus court.

James ne savait pas trop quoi répondre. Dans le couloir, vibra soudain une solitude immense, une tristesse qui emplissait tout l'espace. James le ressentait pesant sur lui comme un lourd nuage glacé.

— Mon… (Sa voix se cassa, il dut se racler la gorge, et déglutir, avant de recommencer :) Mes parents – ma mère était autrefois Ginny Weasley – mes parents m'ont parlé… de vous. Quelques fois. Ils se… souviennent de vous. Ils vous aimaient bien.

Les lettres s'effacèrent, et d'autres revinrent :

Ginny et Harry. Je le savais. Je l'ai toujours su. Il y avait quelque chose entre eux.

Le fantôme de Cédric sembla s'évaporer, comme s'il disparaissait dans l'air du couloir. Et les lettres s'effacèrent. James aurait voulu poser d'autres questions au fantôme – l'interroger sur l'intrus Moldu ; savoir comment cet homme était entré – mais tout à coup, tout ça semblait sans importance. Il aurait plutôt aimé trouver une façon d'adoucir la douleur intense que Cédric ressentait, mais il

n'arrivait pas à réfléchir. Tout à coup, d'autres lettres apparurent sur la plaque, à peine esquissées, comme hésitantes :

Sont-ils heureux ?

James lut la question, y réfléchit, puis acquiesça.

— Oui, Cédric, ils sont heureux. Nous sommes tous heureux.

Les lettres disparurent dès que James se tut, puis il y eut quelque chose comme un soupir qui résonna autour de lui, très long, très las. Quand ce fut terminé, James regarda autour de lui dans le couloir. Il savait être à nouveau seul. Lorsqu'il examina une fois de plus la plaque sous la coupe, l'inscription était redevenue normale, avec des mots bien gravés dans une cursive élégante. James frissonna, puis il se frotta les bras à deux mains, se détourna de la vitrine, et revint sur ses pas.

Enfin, le fantôme lui avait parlé. Et c'était celui de Cédric Diggory.

Nous sommes tous heureux, pensa James. Tandis qu'il grimpait les marches vers la salle commune de Gryffondor, il réalisa que c'était la vérité. Il se sentit tout à coup stupide d'avoir passé tout le week-end à ressasser ses malheurs, à la fois sa jalousie et son échec. Tout ça lui paraissait tout à coup sans importance. James était juste heureux de se retrouver ici, à Poudlard, avec de nouveaux amis, des défis à affronter, et d'innombrables aventures qui l'attendaient. Il courut dans le couloir jusqu'au portrait de la Grosse Dame, fermement décidé à ne pas perdre les quelques heures qui lui restaient de son premier week-end à l'école. Il voulait rire, s'amuser, et oublier le grotesque de ses premiers essais au Quidditch. En fait, à contrecœur, il dut même admettre que c'était plutôt drôle – d'une certaine façon.

Lorsqu'il entra dans la salle commune, il s'arrêta net, et écarquilla les yeux. Zane et Ralph étaient là, assis avec les autres Gremlins, autour d'une table près de la fenêtre. Toutes les têtes se tournèrent vers lui.

— Voilà notre vedette extraterrestre ! s'écria Zane avec entrain. Nous essayons d'appliquer ta technique de vol dans la routine de la Caspule. Que penses-tu d'une nouvelle affaire Roswell ? *(NdT : Crash d'un OVNI aux États-Unis près de Roswell en juillet 1947.)* Ne t'inquiète pas, Ralph et sa baguette seront là pour te récupérer.

Avec un sourire un peu gêné, Ralph agita sa baguette. James leva les yeux au ciel, puis se précipita pour les rejoindre.

Quand James se réveilla, le lundi matin, il était en retard. Il dévala les escaliers et courut comme un dératé, espérant avoir le temps de grignoter une tartine avant son cours de Métamorphose. Sur le seuil de la Grande Salle, il rencontra Ralph et Zane qui en sortaient.

— Tu n'as pas le temps, mon pote, dit Ralph, en l'attrapant par le coude pour le faire pivoter. Il n'est pas question d'être en retard au premier cours de la semaine. C'est McGonagall qui enseigne la Métamorphose, et j'ai entendu des choses vraiment vraiment horribles sur ce qu'elle fait subir aux retardataires.

Avec un soupir de regret, James oublia son petit-déjeuner et trottina avec ses deux amis. Son estomac protesta bruyamment

— J'espère qu'elle ne fait rien d'horrible aux élèves dont le ventre gargouille, dit-il se frayant un passage dans les couloirs bondés qui résonnaient de brouhaha.

Tout en marchant, Zane lui fit passer quelque chose.

— Tu regarderas ce truc quand tu auras un moment, dit l'Américain. Je l'ai déjà montré à Ralphie, et ça l'a franchement scié, pas vrai mec ? J'ai coché les pages intéressantes.

C'était un livre épais, d'aspect plutôt miteux. La couverture était reliée de tissu épais, probablement rouge autrefois. Les pages avaient jauni, et menaçaient de tomber.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda James. (Il n'arrivait pas à lire le titre, effacé par le temps.) Entre Jackson et Flitwick, je t'assure que j'ai déjà de quoi lire jusqu'au prochain trimestre.

— Crois-moi, affirma Zane, tu trouveras ça bien plus intéressant. Il s'agit du *Livre des Mondes Parallèles, tome 7*. Je l'ai trouvé dans la bibliothèque privée de Serdaigle, et je n'ai lu que la partie que je t'ai marquée.

— Les Serdaigle ont une bibliothèque privée ? demanda Ralph.

Il se tortillait, ayant du mal à sortir son livre de Métamorphose de son sac à dos archi-bourré.

— Pourquoi pas ? Répondit Zane en haussant les épaules. Vous-autres, les Serpentard, avez bien des têtes de dragon accrochées au mur. Chacun son truc.

Tandis qu'ils avançaient vers la classe de métamorphose, les trois garçons traversèrent un groupe d'élèves agglutinés à côté de la porte. Plusieurs d'entre eux portaient le badge bleu et rouge : « *Remettre en cause CEUX qui ont gagné !* ». Ces derniers temps, de plus en plus d'élèves les arboraient. D'ailleurs, d'après une annonce sur l'un des panneaux d'affichage et d'information de l'école, ces badges provenaient d'un club intitulé « Le Mouvement du Progrès ». Ce qui surprenait (et inquiétait) James, c'était de voir d'autres élèves que les Serpentard porter aussi ces badges.

— C'est bien ce soir que ton père arrive, Potter ? Cria un garçon plus âgé, un sourire moqueur aux lèvres. Il doit rencontrer ses petits copains américains, pas vrai ?

James s'arrêta net, et se tourna vers celui qui avait parlé.

— Oui, il arrive ce soir, dit-il, les joues brûlantes. Mais je ne vois pas pourquoi tu parles de ses « petits copains ». Mon père n'a jamais rencontré ces Américains. Peut-être faudrait-il que tu sois un peu mieux informé avant d'ouvrir la bouche.

— Oh, je suis bien informé, ne t'inquiète pas, répondit le garçon, mais son sourire avait disparu. Bien plus que toi et ton père ne le souhaiteriez. (Il ricana.) Après tout, les gens *comme vous* ont cherché bien longtemps à cacher la vérité.

— À cacher la vérité ? répéta James. (Puis la colère effaça toute prudence.) Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Tu devrais lire les badges, Potter. Tu comprendrais mieux ce que je veux dire, se moqua le garçon avant de récupérer son sac. Et si ce n'est pas le cas, c'est que tu es encore plus bête que tu n'en à l'air.

Sur ce, il tourna carrément le dos et s'éloigna dans le couloir avec ses amis.

En colère, mais aussi sidéré, James cligna des yeux.

— Mais enfin, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Allez viens, dit Ralph avec un soupir. Il faut qu'on se trouve une place. Ensuite, je t'expliquerai ce que je sais – bien que je n'aie pas tout compris.

Mais ils n'eurent pas le temps d'en discuter avant le début du cours. La directrice McGonagall avait été le professeur de Métamorphose des parents de James autrefois, et elle continuait à enseigner, sans que les années n'aient adouci son caractère ou son autorité. D'une voix ferme, elle expliqua aux élèves les mouvements basiques de baguette, les mots des sortilèges du jour, et acheva sa démonstration en transformant un livre en un sandwich au hareng. McGonagall demanda même à un garçon – un nommé Carson – d'y goûter. Ensuite, elle transforma à nouveau le sandwich en livre, et le montra à toute la classe, avec la trace des dents de Carson. Il y eut plusieurs cris étouffés, mêlant amusement et admiration. Plutôt déconfit, Carson posa la main sur son estomac, l'air un peu dégoûté.

Peu avant la fin du cours, McGonagall demanda à tous les élèves de sortir leur baguette, et de s'entraîner sur une banane avec les gestes et sortilèges qu'elle venait de leur apprendre. L'idée était de transformer la banane en pêche.

— *Persica Alteramus*, répéta-t-elle, en haussant la voix pour se faire entendre malgré le brouhaha de la classe, et accentuez uniquement les deux premières syllabes. Je ne m'attends pas à ce que vous réussissiez du premier coup. Si votre banane devient quelque peu veloutée, pour aujourd'hui, ce sera un succès. Faites attention, Miss Majaris ! Les cercles doivent être plus petits.

Zane regarda sa banane d'un air féroce, et gesticula en hurlant de plus en plus fort : « *Persica Alteramus* », mais sans le moindre résultat apparent. Vexé, il serra les lèvres et dit :

— A toi d'essayer, James.

James haussa les épaules, leva sa baguette puis l'agita, en énonçant le sortilège. La banane se retourna, mais elle resta banane.

— Peut-être nos transformations ont-elles été intérieures ? dit Zane plein d'espoir. Et si on enlevait la peau pour vérifier ? Je suis sûr que ça aura un goût de pêche.

James en doutait, aussi il secoua la tête. Les deux garçons essayèrent encore tandis que Ralph les regardait faire.

— À mon avis, c'est le geste du poignet qui ne va pas, dit-il enfin. On dirait que vous tenez un tuyau d'arrosage.

— La critique est facile, l'art est difficile, grogna Zane, entre deux tentatives. Allez, Ralphinator, montre-nous ce que tu sais faire.

Mais Ralph ne semblait pas très pressé de se lancer. Il caressa sa baguette bout du doigt, sans la soulever du bureau où elle était posée

— Allez, Ralph, insista James. Jusqu'ici, tu as été super-doué avec une baguette. Franchement, qu'est-ce que tu risques ?

— Rien, dit Ralph, sur la défensive. Enfin… je ne sais pas.

— Et zut ! Cria Zane. (Il lâcha sa baguette et récupéra la banane. Il la brandit, et marmonna l'imprécation en direction de la baguette.) Après tout, j'aurais peut-être plus de chances comme ça, non ?

James et Ralph le regardait fixement. Zane fit une grimace.

— Bon, d'accord. Allez Ralph, à toi. Fais-moi une belle pêche bien juteuse. Je sais que tu en es capable. Qu'est-ce que tu attends ?

Ralph fit la grimace, puis il soupira, et récupéra sa gigantesque baguette. Il l'agita légèrement en direction de la banane, et prononça le sortilège d'une voix étranglée, presque comme s'il faisait exprès de mal l'énoncer. Il y eut un éclat de lumière, et un claquement sec, aussi fort que celui d'une bûche de sapin éclatant dans une cheminée. Toute la classe l'entendit, et se retourna pour regarder Ralph. Sur la table, devant lui, s'élevait une fumée noire. D'un geste nerveux, les yeux écarquillés et inquiets, Ralph agita la main pour la dissiper. Quand ce fut fait, James se pencha en avant. La banane de Ralph était toujours posée sur la table, intacte.

— Ben dis donc, dit Zane, dans le silence soudain qui était tombé dans la classe. Beaucoup de bruit pour…

Mais alors, la banane produisit un son étrange, presque un sifflement. La peau s'ouvrit en deux, lentement, comme un bouton de fleur jaune qui déplierait ses pétales. Tous les élèves poussèrent un cri étouffé quand une première feuille verte jaillit de l'ouverture. Puis grandit, peu à peu, et s'éleva dans l'air, en tourbillonnant sur elle-même comme une feuille de vigne. Ensuite, la tige se redressa, et continua à monter, dans un mouvement gracieux et régulier. D'autres rameaux émergèrent de la banane. Ils rampèrent sur la table, cachant la brûlure sur le bois, puis atteignirent les rebords, et s'agrippèrent en dessous aux pieds métalliques. Du rameau principal, des branches commencèrent à émerger, tandis que la croissance accélérait. Le tronc, d'un joli bois gris jaune, s'épaissit au niveau de la table, et s'affina dans les hauteurs. Le feuillage émergea, au bout de chaque branche, avec des petits bourgeons qui devinrent peu à peu les feuilles en pleine floraison. Enfin, alors que l'arbre avait déjà une taille d'environ 1 m 50, il y eut une série de « pop » sourds. Cinq ou six pêches apparurent sous les branches les plus basses, que leur poids fit ployer. Chacun des fruits était rond, mûr, parfait.

Quand James revint de sa stupeur, il regarda autour de lui dans la salle. Tous les yeux étaient aussi ronds que les pêches de l'arbre que Ralph avait créé. Les bouches étaient grandes ouvertes, les baguettes, oubliées, encore dressées. Même la directrice McGonagall fixait l'arbre d'un regard intense, avec une expression de surprise totale. Puis, tout à coup, la salle s'anima. Chaque élève poussa un cri spontané, et applaudit, dans une ovation unanime.

— Il est à moi ! Cria Zane en se levant. (Il posa le bras sur les épaules de Ralph.) C'est moi qui l'ai vu en premier !

Ralph quitta enfin son arbre des yeux, regarda Zane, et eut un sourire un peu confus. Mais James n'arrivait pas à oublier l'expression du visage de son ami pendant que l'arbre poussait : À ce moment-là, Ralph n'avait pas souri.

Après le cours, dans le couloir, Zane continua à parler, la bouche pleine de la pêche dans laquelle il croquait.

— Franchement, Ralph, tu me fiches un peu la trouille. Ce que tu as réalisé là-dedans, c'est de la grande sorcellerie. Comment tu fais ça ?

À nouveau, Ralph eut un sourire timide, et un peu inquiet.

— Eh bien, à mon avis…

Quand il s'arrêta, James le regarda, et insista :

— Quoi ? Allez Ralph, dis-nous !

— Très bien, dit l'autre, en s'arrêtant, avant de tirer ses deux amis dans une alcôve, près d'une haute fenêtre. Mais c'est juste une idée, d'accord ?

Les deux autres hochèrent la tête avec enthousiasme, avant de gesticuler pour que Ralph continue.

— L'autre nuit, expliqua Ralph, je me suis entraîné avec certains élèves de Serpentard. Juste des mouvements basiques. Mais ils m'ont quand même appris quelques trucs utiles. Des sortilèges de désarmement, des… vacheries aussi, pour vaincre ses ennemis.

— Mais enfin, Ralph, quels ennemis pourrais-tu déjà avoir ? demanda Zane, incrédule, tout en léchant le jus sucré qui lui maculait les doigts.

D'un geste impatient, Ralph agita la main.

— Des ennemis, en général. Mais c'est comme ça que parlent les Serpentard. Peu importe. Ils ont tous affirmaient que j'avais un niveau bien supérieur à la moyenne. En fait, ils ne pensent plus que je suis un banal né-Moldu, avec simplement quelques gènes sorciers hérités par hasard. D'après eux, l'un de mes parents au moins, sans le savoir, provient d'une grande famille de sorciers purs sangs.

— Ça me paraît très difficile de venir d'une famille de sorciers « sans le savoir », dit James, peu convaincu. Ralph, tu nous as bien dit que ton père travaillait dans les ordinateurs moldus, non ?

— Oui, bien sûr, il ne s'agit pas de lui, dit Ralph en secouant la tête, puis il baissa la voix : Mais ma mère… Je ne vous ai déjà parlé d'elle ? Non, continua-t-il, en répondant tout seul à sa question. Bien sûr que non. Bon, voilà, ma mère est morte. Quand j'étais tout petit. Je ne l'ai jamais connue. Et si elle avait été une sorcière ? Et si elle venait d'une grande famille magique sans que mon père ne l'ait jamais su ? Ça arrive. Il y a des sorciers et des sorcières qui tombent amoureux de Moldus, et préfèrent garder leur secret toute leur vie. Bien sûr, les sorciers… euh, intégristes n'apprécient pas, mais quand même…

Il ne termina pas sa phrase, et regarda, l'un après l'autre, Zane et James.

— Bien sûr, dit James d'un ton prudent. C'est possible… j'imagine. Après tout, on voit tous les jours des trucs encore plus incroyables.

Zane réfléchissait, les sourcils relevés.

— Voilà qui expliquerait beaucoup de choses, pas vrai ? Après tout, tu es peut-être un prince, ou quelqu'un d'important. Le seul héritier de fabuleuses richesses, d'un pouvoir immense, etc.

Avec un sourire, Ralph recula et quitta l'alcôve.

— N'exagérons pas. D'ailleurs, j'ai dit ça comme ça.

James accompagna Zane et Ralph encore un moment, puis il dut se rendre à son cours suivant. Aucun des deux autres n'avait Botanique avec lui, aussi il leur donna rendez-vous plus tard dans l'après-midi, et partit au pas de course à travers les jardins, vers les serres.

Avec un sourire aimable, le professeur Londubat accueillit James par son nom lorsqu'il entra essoufflé dans la serre. James aimait bien Neville, qu'il avait connu toute sa vie. C'était un contemporain de son père et d'oncle Ron, dans un genre beaucoup plus calme. James connaissait de nombreuses histoires au sujet de Neville, son combat à Poudlard, en tant que chef de la rébellion, quand Voldemort avait infiltré le ministère et fait mainmise le château, contrôlant ainsi tout le monde sorcier. Au moment crucial, c'est Neville qui avait coupé la tête du grand serpent, Nagini, détruisant ainsi le dernier espoir d'immortalité du sinistre mage noir. Et pourtant, c'était difficile à imaginer en voyant le professeur, si maigre et plutôt maladroit, arranger ses pots de fleurs et ses plantes, sur la grande table installée au milieu de la serre.

— La Botanique est… commença Neville.

Son premier geste pour présenter la serre renversa l'un des petits pots en face de lui. Il s'interrompit, et le redressa, saupoudrant ses papiers de terreau. Avec un sourire désarmant, il leva les yeux pour examiner ses élèves.

— La Botanique est l'étude… des plantes, bien sûr. Comme vous le voyez.

Du menton, Neville indiqua l'intérieur de la grande serre, encombré de centaines de plantes, de fleurs, de fougères et d'arbres, à différents stades de croissance – d'une variété à donner le tournis. James pensa tout à coup que le professeur Londubat serait certainement très intéressé en examinant le pécher de Ralph, resté pour le moment sur la table de la classe de métamorphose.

— Les plantes, continua Neville, sont les racines… euh, littéralement, de nos expériences magiques les plus basiques. Les potions, les remèdes, la construction des baguettes, et tant d'autres sortilèges, sont essentiellement reliés à la culture et aux soins des plantes magiques. Dans cette classe, nous allons étudier les multiples usages des plus importantes de nos ressources végétales. Depuis le bubobulbe jusqu'au *Mimbulus mimbelonia*.

Du coin de l'œil, James vit bouger quelque chose. Une plante, le long des stores, étendait une spore en direction d'une fille de première année qui, penchée sur son parchemin, écrivait fébrilement les indications données par Neville. Le rameau se décrocha du store, heurta légèrement la fille dans le dos, puis s'enroula autour d'un anneau qu'elle portait à l'oreille. La fille écarquilla les yeux, lâcha sa plume, et cria quand la plante s'efforça d'arracher sa boucle d'oreille.

— Ouille, ouille, ouille, dit-elle, avant de bondir de sa chaise, la main sur l'oreille.

Aussitôt, Neville se tourna vers elle, remarqua ce qui se passait, et se précipita.

— Oui, Miss Patonia, tenez bien ce rameau. C'est parfait. (D'un geste précis, il détacha la spore de la boucle d'oreille, et regarda le rameau s'enrouler sur lui-même dès qu'il fut libre.) Vous venez de découvrir notre *Larcenous Ligulous*, ou plutôt, c'est lui qui vous a découverte. Je m'excuse pour avoir omis de vous prévenir avant que vous vous installiez. Autrefois, les pirates élevaient cette plante à cause de son attirance pour tous les objets brillants. En fait, le *Larcenius Ligulous* les utilise pour magnifier, par photosynthèse, la lumière du soleil. Ils ont été tellement pourchassés et détruits par le feu durant la Grande Purge qu'ils sont en voie d'extinction.

Tout en parlant, Neville s'était approché de la plante, près du volet. Il enroula avec soin la spore vagabonde, qu'il maintint en place d'un petit crochet diamanté. Patonia se frotta l'oreille, et regarda la plante, comme si elle-même avait aussi des envies pyromanes.

Neville retourna à sa place, et continua son cours, expliquant à ses élèves comment utiliser les plantes en pot qu'il avait alignées au centre de la table. James bailla. Il faisait chaud dans la serre, et ça le rendait somnolent. Pour se concentrer, il chercha dans son sac à dos un parchemin et une plume. Mais sa main heurta alors le livre que Zane lui avait donné. Il s'en saisit, en même temps que les affaires dont il avait besoin, et le posa sur ses genoux. Quand il fut certain que Neville était tellement pris par son sujet favori qu'il ne faisait plus trop attention à lui, James ouvrit le livre et se mit à lire le passage que Zane avait marqué. Immédiatement, son intérêt s'éveilla, en lisant au sommet de la page : « Feodre Austramaddux ». Il parcourut rapidement le texte en dessous :

Précurseur et farouche partisan de la Prémonition Appliquée, c'est-à-dire l'art de raconter l'histoire à l'avance, à l'aide de la Divination, le Voyant et Historien, Austramaddux, reste essentiellement connu dans le monde sorcier moderne pour son fantastique mémoire concernant les derniers jours de Merlinus Ambrosius, le légendaire enchanteur fondateur de l'Ordre de Merlin. D'après ce mémoire, repris dans son intégralité dans le fameux Histoire et Prédictions du Monde Magique *(voir chapitre 12), Austramaddux explique avoir rencontré Merlinus à la fin de la*

carrière du grand enchanteur, alors Conseiller en magie de la plupart des monarques d'Europe. Très déçu de la corruption du monde magique, qui, selon lui, était « infecté » par la croissance des royaumes non-magiques, Merlinus annonça à Austramaddux son intention de « quitter le monde terrestre ». De plus, il prédit son retour, dans quelques siècles, ou millénaires, lorsque équilibre serait rétabli entre les mondes magiques et non-magiques. En d'autres termes, comme l'écrit Austramaddux, plus « à point pour sa gouverne ». L'annonce de ce retour a provoqué, au cours des siècles suivants, de nombreux complots et conspirations, généralement menés par des rebelles qui croyaient que le retour de Merlinus garantirait le succès de leurs machinations, et amènerait la soumission du monde non-magique, que ce soit par des moyens diplomatiques, ou suite à une guerre ouverte.

James cessa de lire. Son esprit bouillonna tandis qu'il considérait les implications de ce qu'il venait d'apprendre. Il avait connu le nom de Merlin toute sa vie, et en général, le vieil enchanteur tenait dans les légendes du monde sorcier la place de Saint-Nicolas dans le monde moldu : ce n'était plus un personnage historique, mais plutôt une figure de légende. Bien sûr, James savait que Merlin avait réellement existé, mais il ne s'était jamais interrogé sur la véritable nature du grand sorcier. Ses seules références étaient quelques proverbes sorciers, que tout le monde utilisait sans y penser, sans même réfléchir à leur signification : « Par la barbe de Merlin ! » ou : « Nom d'un caleçon de Merlin ! » ou encore : « Merlipopette ». Bien sûr, rien de tout ça n'indiquait quel grand enchanteur avait été le sorcier. D'après Austramaddux, Merlin avait tenu le rôle de conseiller en magie auprès des rois moldus, les principaux dirigeants de son époque. Était-il possible qu'au temps de Merlin, les sorciers et les sorcières aient été exposés en plein jour et vécu parmi les Moldus, sans secret, sans dissimulation, sans sortilège de Désillusion ? Et si c'était le cas, pourquoi Merlin avait-il trouvé le monde « infecté » par les Moldus ? Plus encore, que signifiait cette prédiction effrayante qu'il reviendrait un jour – quand le monde serait « à point pour sa gouverne » ? Avec une telle attitude, il était compréhensible que plusieurs fois les mages noirs aient tenté de réaliser la prédiction de Merlin, et de rappeler sur terre le grand enchanteur. De tous temps, certains sorciers avaient rêvé de soumettre le monde moldu, d'affirmer ouvertement la supériorité de ceux qui maîtrisaient la magie, aussi il était normal pour eux de croire que Merlin, le plus puissant et le plus célèbre enchanteur de tous les temps, les aiderait dans cette entreprise.

Tout à coup, avec un frisson d'angoisse, James réalisa quelque chose. Ses yeux s'écarquillèrent. C'est à cause d'un Serpentard qu'il avait, pour la première fois, entendu le nom d'Austramaddux : celui qui avait créé un profil sur un jeu moldu. Les Serpentard avaient toujours été la maison de prédilection des mages noirs, de ceux qui prônaient la dominance du monde moldu. Et si cette étrange mention du nom d'Austramaddux n'était pas une coïncidence ? Et si c'était le signe d'un nouveau complot ? Si les Serpentard – et en particulier celui qui avait créé le profil – cherchaient à favoriser le retour de Merlinus Ambrosius, en espérant déclencher une guerre contre les Moldus ?

Lentement, James referma son livre, et serra les dents. Depuis qu'il avait évoqué cette hypothèse, elle lui paraissait de plus en plus plausible. Parce que ça expliquait qu'un Serpentard utilise le nom d'un voyant que le directeur de sa maison considérait comme un guignol. Le Serpentard savait la vérité, et très bientôt, si le complot réussissait, il le prouverait.

Le cœur de James battait très vite tandis que les idées se bousculaient dans sa tête. À qui pourrait-il parler de ses soupçons ? A Zane et Ralph, bien sûr. D'ailleurs, les deux garçons devaient déjà y avoir pensé d'eux-mêmes. À son père ? Non, James décida que ce serait inutile – du moins, pour le moment. James était assez âgé pour savoir que la plupart des adultes refuseraient de croire à une telle histoire rapportée par un enfant, même s'il avait des arguments solides.

James ne savait pas exactement ce qu'il pouvait faire pour contrer le complot, mais il devait essayer. Il devait retrouver le Serpentard qui avait pris la GameDeck de Ralph, celui qui avait utilisé le nom d'Austramaddux.

Avec cette idée fixe en tête, James bondit hors de la serre dès que le cours fut terminé, oubliant complètement que son père, Harry Potter, directeur du Bureau des Aurors du ministère, devait arriver le soir même à Poudlard, pour y rencontrer la délégation américaine.

Alors que James traversait les jardins en courant, il prit brutalement conscience du tumulte provoqué par une foule amassée. Il ralentit, et écouta. Il y avait des cris et des chants, mêlés au bavardage bruyant de nombreuses voix excitées. Lorsqu'il fit irruption dans la grande cour, le bruit devint encore plus assourdissant. Il vit une masse d'élèves assemblés, et d'autre qui arrivaient encore, de toutes les directions. La plupart étaient simplement des curieux venant vérifier la raison de tout ce tapage. Mais, au milieu des élèves, il y avait un groupe plus actif qui chantait des slogans, et levait de grandes pancartes ou des panneaux de tissu peints en lettres noires. Quand, en approchant, James lut l'une des bannières, son cœur sombra. Il était écrit : « *Mettons Fin à la Dictature Fasciste des Aurors du Ministère !* ». Plus loin, un autre panneau s'agitait, pointé vers le ciel, et réclamait : « *Harry Potter, Nous Voulons la Vérité !!!* »

James contourna les autres, faisant de son mieux pour qu'on ne le remarque. Non loin des marches qui montaient à l'entrée principale du château, il vit Tabitha Corsica répondre aux questions d'une femme voyante qui portait des lunettes triangulaires d'un rose criard, et une expression avide sur le visage. Avec un malaise de plus en plus vif, James reconnut la sorcière : Rita Skeeter, une journaliste à scandale de la *Gazette du sorcier*, spécialiste es ragots. Il savait dans quel mépris son père la tenait.

Alors qu'il passait, Tabitha lui jeta un coup d'œil, puis elle haussa les épaules avec un léger sourire, comme pour dire : « Désolée, mais quand les temps sont difficiles, chacun doit agir selon sa conscience… »

Alors que James apprêtait à grimper les marches pour rentrer au château, la directrice apparut, d'un pas décidé. Le soleil éclairait son expression plus que sévère. Elle toucha sa gorge de sa baguette, et parla de la plus haute marche, tandis que sa voix tonnante renvoyait des échos dans toute la cour, étouffant le tumulte de la foule.

— Je ne veux pas savoir la raison de cet attroupement, vu qu'il est aussi évident que consternant.

Toute sa vie, James avait connu Minerva McGonagall, même de façon périphérique. Et pourtant, il réalisa ne l'avoir jamais crue capable d'une telle rage. Son visage était mortellement pâle, avec des plaques rouges sur les pommettes. Sa voix résonnait dans la cour, mais contrôlée, ferme et convaincante.

— Je ne tiens pas à vous enlever vos certitudes, aussi indécentes et mal-fondées soient-elles, ni à contester la véracité de vos sources, mais quoi que vous choisissiez de croire, laissez-moi vous assurer qu'il n'est pas dans les habitudes de cette école d'autoriser les élèves à insulter des hôtes estimés.

Si quelques panneaux vacillaient, tous ne s'étaient pas baissés. James vit Rita Skeeter dévisager la directrice, une excitation morbide sur le visage, tandis que sa Plume à Papotes écrivait fébrilement sur un parchemin. McGonagall soupira, puis à nouveau, elle prit la parole :

— Il y a des moyens honorables pour exprimer un désaccord, comme vous le savez parfaitement. Cette… exhibition n'est ni efficace ni appropriée. De ce fait, j'exige que vous vous dispersez immédiatement, puisque de toute évidence... (Elle effleura la journaliste d'un regard méprisant,) vous avez obtenu ce que vous vouliez.

— Madame la directrice, appela une voix.

James n'eut même pas besoin de se retourner pour savoir qu'il s'agissait de Tabitha Corsica. Il y eut un silence pesant dans la cour, comme si tous les élèves retenaient leurs respirations. James entendit le grincement strident de la plume de Rita Skeeter qui prenait toujours des notes.

McGonagall marqua la pause, tout en étudiant Tabitha d'un regard attentif.

— Oui, Miss Corsica ?

— Je suis tout à fait d'accord avec vous, Madame, dit Corsica d'une voix aimable qui s'entendait haut et clair. Pour ma part, j'espère que, selon votre suggestion, nous pourrons poursuivre le débat dans un contexte plus formel et efficace. Peut-être est-il trop tôt pour proposer que le sujet soit le premier à être traité dans le prochain débat à l'école ? Voilà qui nous permettrait d'étudier ce point sensible de façon respectueuse et approfondie, comme j'en suis bien certaine, vous trouvez également qu'il le mérite.

La mâchoire de la directrice était aussi dure que de l'acier tandis qu'elle regardait Corsica de haut. Elle garda le silence si longtemps que Tabitha dut finalement détourner le regard. Elle chercha de l'aide autour d'elle, dans la cour, et son aplomb sembla se dissoudre. La Plume à Papotes avait noté la totalité de l'échange, et elle restait maintenant suspendue au-dessus du parchemin, aux aguets.

— J'apprécie votre suggestion, Miss Corsica, dit enfin la directrice d'une voix glacée, mais ce n'est ni l'endroit ni le moment de décider du calendrier des prochaines sessions de débats. J'aurais cru que vous le comprendriez de vous-même. Pour le moment… (Son regard critique examina la foule rassemblée dans la cour,) je considère le sujet comme clos. Et ceux qui tiennent à discuter davantage le feront bien plus agréablement dans l'intimité de leurs chambres. Je vous conseille très fortement de disparaître, avant que j'envoie Mr Rusard relever vos noms.

Alors que la foule commençait à se disperser, McGonagall aperçut James, et son expression changea.

— Venez avec moi, Potter, dit-elle en accentuant son ordre d'un geste autoritaire.

James monta les marches, puis suivit la directrice dans l'ombre de l'entrée. McGonagall marmonnait furieusement entre ses dents, et son long tartan battait au rythme de ses pas. Ayant traversé le hall du château, elle continua dans un couloir latéral. James pensa devoir la suivre, aussi c'est ce qu'il fit.

— Quels misérables petits propagandistes de pacotille, rageait toujours la directrice, en se dirigeant (James le réalisa tout à coup,) vers les bureaux du personnel. James, je suis désolé que tu aies dû assister à tout ça. Mais encore plus désolée que cette lamentable pourvoyeuse de ragots ait trouvé le moyen de mettre un pied au château.

Après un dernier tournant, McGonagall ouvrit une porte et pénétra à l'intérieur sans ralentir le pas. James se retrouva dans une très grande pièce, garnie de canapés et de fauteuils confortables. Contre le mur, plusieurs étagères garnies de livres étaient éparpillées un peu au hasard, autour d'une énorme cheminée de marbre. Et près du feu, se levant pour l'accueillir avec un sourire chaleureux, il y avait aussi son père. James poussa un cri, et dépassa la directrice pour se jeter dans ses bras.

— James ! Cria Harry Potter avec entrain, en serrant le garçon dans ses bras, avant d'ébouriffer ses cheveux. Mon fils, je suis vraiment content de te revoir. Alors, comment se passe l'école ?

James hocha les épaules, très heureux bien sûr, mais un peu mal à l'aise tout à coup. Debout aux côtés de son père, il venait de réaliser qu'il y avait dans la pièce plusieurs autres sorciers qu'il ne connaissait pas. Et tous le regardaient.

— Vous connaissez mon fils, James, dit Harry, en serrant l'épaule de James. James, voici les représentants du ministère, qui sont venus avec moi pour rencontrer la délégation américaine. Tu te souviens de Titus Chateaubourg, non ? Et voici Mr Mecreant, et Miss Saccarine. Tous deux font partie du Département des Relations Internationales.

Poliment, James serra les mains qu'on lui tendait. Effectivement, en le revoyant, il se souvint de Titus Chateaubourg qu'il ne l'avait pas revu depuis longtemps. C'était un adjoint de son père au Bureau des Aurors, un homme trapu, au torse épais, avec une tête carrée, et des traits burinés. Grand et maigre, Mr Mecreant était vêtu avec recherche d'une veste à fines rayures, avec un gilet noir. Sa poignée de main fut rapide et molle – James eut la sensation de tenir un poisson mort. Miss Saccarine ne lui tendit pas la main. Elle se contenta d'un grand sourire, puis elle s'accroupit devant James pour se mettre à son niveau et l'examiner de haut en bas.

— Je vois beaucoup de tes parents chez toi, jeune homme, dit-elle, la tête de côté, en affectant une voix de conspiratrice. Tant de promesses et de potentiel. J'espère que tu resteras ce soir pour le dîner.

Avant de répondre, James leva les yeux vers son père. Harry lui sourit, et posa ses deux mains sur ses épaules.

— Oui, nous dînons ce soir avec les représentants américains d'Alma Aleron. Ça te dit de rester avec nous ? D'après ce que j'ai entendu dire, nous aurons de la véritable cuisine américaine. Bien sûr, c'est assez vague, et à ce que j'en sais, ça peut aussi bien être des hamburgers que des… heu – cheeseburgers.

— Bien sûr, répondit James, avec un sourire.

Son père lui renvoya son sourire, assorti d'un clin d'œil.

— Mais avant cela, continua Harry Potter en s'adressant au reste du groupe, nous devons rejoindre nos amis américains qui tiennent à nous offrir une démonstration de leur magie. Ils nous attendent, dans dix minutes, et j'ai demandé à quelques autres personnes de nous rejoindre au bord du lac. Vous venez ?

— Je vais devoir vous abandonner, je le crains, dit la directrice d'une voix sèche. Il semble que, durant votre séjour, je doive garder un œil sur certains éléments perturbateurs parmi mes élèves, Mr Potter. Veuillez m'en excuser.

— Aucun problème, Minerva, répondit Harry.

James avait toujours trouvé étrange d'entendre son père appeler la directrice par son prénom, mais elle-même semblait trouver la chose naturelle.

— Agissez comme vous l'entendez, continua Harry Potter, mais ne vous inquiétez pas trop. Il est inutile de gaspiller votre énergie pour éteindre quelques feux de paille. Ils n'en valent réellement pas la peine.

— Je ne suis pas certaine d'être d'accord avec vous sur ce point, Harry, mais je tiens cependant à maintenir l'ordre et l'harmonie dans cette école. Je vous verrai ce soir au dîner.

Sur ce, la directrice tourna les talons, et quitta brusquement la pièce, toujours furieuse.

— Très bien, allons-y, dit Miss Saccarine en se levant.

Tandis que le groupe avançait vers la porte, de l'autre côté de la pièce, Harry se pencha vers son fils et chuchota :

— Je suis heureux que tu aies accepté de rester avec nous ce soir. Saccarine et Mecreant ne sont pas les compagnons de voyage les plus agréables qui soit, mais Percy a insisté pour que je les amène. Je crains fort que toute cette affaire devienne de plus en plus politique.

James hocha la tête, d'un air docte, sans trop savoir de quoi son père parlait. Il était heureux malgré tout de ses confidences.

— Comment êtes-vous arrivés jusqu'ici ?

— Par le réseau des cheminées, répondit Harry. Je préférais une entrée discrète. Minerva nous avait prévenus à l'avance que les membres du MD avaient prévu une manifestation.

Il fallut un moment à James pour comprendre que son père parlait du « Mouvement du Progrès ».

— Elle est au courant de ce qu'ils font ? demanda-t-il surpris.

Son père posa un doigt sur ses lèvres, et indiqua du menton Saccarine et Mecreant, quelques mètres devant eux, qui parlaient à voix basse tout en marchant.

— Plus tard, dit Harry à voix basse.

Après avoir suivi un couloir, et tourné plusieurs fois, Mr Mecreant ouvrit une large porte, et sortit en plein soleil. Le reste du groupe le suivit. Ils descendirent un escalier de marche de pierres noires, qui les mena sur une grande pelouse aux abords de la Forêt Interdite. De l'autre côté, il y avait un mur de pierre. Neville Londubat et le professeur Slughorn attendaient près du mur, en parlant entre eux. Ils levèrent ensemble la tête lorsque le groupe approcha.

— Salut, Harry ! cria Neville, en souriant, avant de s'avancer pour le saluer. Merci de nous avoir invités, Horace et moi, à participer à la visite. Depuis que les Américains sont arrivés, j'ai eu envie de découvrir ce fameux Garage.

— Harry Potter, en chair et en os ! s'exclama Slughorn d'une voix chaleureuse, en tenant la main de Harry dans les deux siennes. C'est vraiment très aimable de votre part d'avoir insisté sur notre présence. Vous savez que je suis toujours intéressé par les nouveaux projets de la communauté magique internationale.

Harry mena le groupe jusqu'à une porte ouverte dans le mur. Il l'ouvrit, et trouva derrière une allée dallée qui descendait vers le lac.

— Ne me remerciez pas, ni l'un ni l'autre, dit-il aux deux professeurs. Je vous ai demandé de venir pour exploiter vos talents. Vous pourrez poser des questions intelligentes, et comprendre tout ce qu'ils vont nous montrer.

Slughorn eut un bon gros rire, mais Neville se contenta de sourire. James pensa que son père disait la vérité, plus ou moins, mais que seul Neville l'avait compris.

Le groupe approcha enfin d'une large tente en toile, montée sur la rive, un peu au-dessus du lac. Un drapeau américain flottait sur le mât central, en dessous, un autre portait le blason de l'école Alma Aleron. Deux jeunes élèves américains bavardaient, debout devant l'entrée. L'un d'eux vit le groupe approcher, et salua de la tête. Puis il cria à l'intérieur de la tente :

— Professeur Franklyn ?

Au bout d'un moment, Franklyn émergea sur le côté de la tente, en s'essuyant ses mains sur un large tissu blanc.

— Ah, bienvenue, bienvenue à vous, visiteurs, dit-il aimablement. Je vous remercie d'avoir pris la peine de venir.

Quand Harry accepta la main offerte de l'Américain, il devint évident que ces deux-là s'étaient déjà rencontrés, et avaient organisé ensemble ce rendez-vous. Harry fit les présentations, en terminant par James.

— Bien sûr, bien sûr dit Franklyn avec un grand sourire. Le jeune Mr Potter est dans ma classe. Comment allez-vous, aujourd'hui, James ?

— Très bien, professeur, je vous remercie, répondit James poliment.

— Et c'est bien normal, par une aussi belle journée, exclama Franklyn d'un ton sérieux, avec un hochement de tête approbateur. Et maintenant, après ces agréables préliminaires, veuillez me suivre mes amis. Harry, d'après ce que j'ai compris, vous seriez intéressé par le Garage et notre façon d'entretenir nos véhicules, n'est-ce pas ?

— Absolument, répondit Harry. Je n'ai pas assisté à votre arrivée, mais j'ai beaucoup entendu parler de ces voitures volantes. J'ai très envie de les voir, et d'étudier le fameux Garage dans lequel vous les gardez. Il y a beaucoup de spéculations à ce sujet, mais je dois avouer que ce n'est pas du tout mon rayon.

— Notre Garage, oui, il est trans-dimensionnel, vous savez ? En fait, j'ai peur qu'aucun de nous ne comprenne réellement comment il fonctionne, dit Franklyn le front plissé. Si nous n'avions pas dans notre groupe un expert en Technomancie, Théodore Jackson, personne n'aurait pu réussir à l'exploiter. D'ailleurs, en parlant de lui, Jackson vous prie de l'excuser. Il ne pourra nous accompagner durant cette visite. Mais il nous rejoindra ce soir, et sera heureux de répondre à toutes les questions que vous voudrez bien lui poser.

— Je suis certain que nous en aurons, dit Titus Chateaubourg de sa voix rocailleuse.

James suivit son père et pénétra dans la grande tente par l'entrée latérale. À peine entré, il trébucha, et faillit s'étaler. La tente était immense, avec des poteaux de bois, et un cadre de poutres supportant le plafond. Les trois voitures volantes d'Alma Aleron y étaient garées, laissant assez de place pour des outils, bien arrangés sur des établis, des équipements de maintenance mécanique, et d'autres endroits où travailler plusieurs hommes en combinaison. Le plus étrange, dans cette tente, était que l'arrière manquait. Là où James s'attendait à trouver un mur de toile, il voyait un paysage extérieur qui n'appartenait pas à Poudlard. Il y avait des bâtiments bas et carrés, très étendus, en briques rouges, et d'énormes arbres cornus, d'une espèce qu'il ne reconnaissait pas. De plus, la lumière ne correspondait pas au soleil de midi qui les avait accueillis durant leur marche jusqu'au lac. De l'autre côté de la tente, la lueur du jour était rose pâle, avec à l'horizon des petits nuages à peine teintés d'or. Les arbres et l'herbe étincelaient, comme couverts d'une rosée matinale. L'un des mécaniciens leva la main pour saluer Franklyn, puis il se tourna et sortit par le fond de la tente, essuyant ses mains sur sa combinaison.

— Bienvenue dans monde nouveau des structures trans-dimensionnelles, dit Franklyn, en indiquant fièrement le fond de la tente. Notre Garage, se trouve en deux endroits simultanés, ici – dans cette résidence temporaire sur les berges du lac à Poudlard – et aussi à son cadre originel, le cadran Est de l'Université d'Alma Aleron, à Philadelphie, en Pennsylvanie, aux États-Unis.

— Par le fantôme de Golgamethe ! S'exclama Slughorn en reculant d'un pas. J'avais déjà lu que de telles expériences existaient, mais je n'aurais jamais pensé le constater de mes propres yeux. Ceci est-il dû à une anomalie naturelle de la trame temporelle ? Ou bien avez-vous procédé à un sortilège de Transfert du Quantum ? *(NdT : En physique, un quantum représente la plus petite mesure indivisible, de l'énergie, de la quantité de mouvement ou de la masse. Cette notion a donné naissance à la mécanique quantique.)*

— Voilà pourquoi je vous ai invité, professeur ! s'exclama Harry en souriant, tout en examinant attentivement l'intérieur de la tente.

— Votre première hypothèse est exacte, dit Franklyn, en reculant entre la Dodge Hornet et la Volkswagen Coccinelle, pour faire de la place aux autres membres du groupe. Ceci est l'une des trois bulles tridimensionnelles connues actuellement dans le monde. Ce qui signifie, d'après ce qu'on m'a expliqué, que cette tente existe sur une sorte de pont temporel, qui lui permet d'apparaître en deux endroits à la fois. De ce fait, nous pouvons voir d'un côté les jardins de Poudlard à midi… (Il indiqua de la main l'entrée par laquelle le groupe avait pénétré dans la tente.) C'est, en quelque sorte, notre côté du pont. Et de l'autre… (Cette fois, il indiqua le paysage à la lumière pâle qui apparaissait, comme par magie, au fond,) c'est l'aube, à l'université d'Alma Aleron. Et je vous présente aussi Mr Peter Graham, notre chef mécanicien.

Un homme sortit la tête de sous le capot ouvert de la Stutz Dragonfly, sourit, et agita la main.

— Heureux de vous rencontrer, madame et messieurs, dit-il. Même virtuellement.

— De même, répondit Neville, qui était le plus proche de lui, et sa voix n'était pas très stable.

— Mr Graham et son équipe sont toujours en Amérique, à l'autre bout du pont, expliqua Franklyn. Ils sont spécifiquement formés pour s'occuper de nos véhicules, et nous préférons nous en remettre à leurs bons soins, même en voyage. Comme vous pouvez le deviner, ils ne sont pas réellement ici.

Pour démontrer son propos, Franklyn tendit la main vers un mécanicien accroupi près de la Dodge, et passa au travers, comme si l'homme n'était que de la fumée. D'ailleurs, le mécanicien ne se retourna même pas.

— Alors, dit Harry, en fronçant légèrement les sourcils, ils peuvent nous entendre, nous voir, et réciproquement, mais ils sont néanmoins…euh – physiquement en Amérique, tandis que nous, sommes physiquement à Poudlard. Donc, nous ne pouvons pas nous toucher.

— Exactement, approuva Franklyn.

James ne put s'empêcher d'intervenir :

— Alors pourquoi pouvons-nous toucher les voitures, et vos mécaniciens américains aussi ?

— Excellente question, mon garçon, dit Slughorn en tapotant le dos de James.

— Je suis d'accord, dit Franklyn. Et c'est là que les choses deviennent un peu… euh – quantiques. La réponse la plus simple est que ces voitures, contrairement à nous, sont multidimensionnelles. Vous avez déjà tous entendu, je présume, la théorie qui prétend à l'existence d'autres dimensions que les quatre que nous connaissons déjà ?

Il y eut divers hochement de tête. James, qui n'avait jamais entendu parler d'une telle théorie, comprit néanmoins l'idée générale.

Aussi, Franklyn continua :

— Cette théorie affirme qu'il y a des dimensions extra-sensorielles, et donc impossibles à percevoir par aucun de nos sens, mais qui existent néanmoins. Dans la pratique, le professeur Jackson a créé un sortilège qui permet à ces voitures d'apparaître dans l'une de ces dimensions, et donc d'exister simultanément en deux endroits à la fois, à partir du moment où elles se trouvent dans ce Garage. Cette tente représente une sorte de bulle multidimensionnelle, qui leur permet d'être réelles aussi bien aux États-Unis qu'à Poudlard.

— Remarquable, dit Slughorn en passant la main sur le long capot fuselé de la Hornet. Et cela permet effectivement à votre équipe de prendre soin de ces véhicules où que vous soyez durant vos déplacements. De plus, vous avez aussi droit à une vue de votre patrie, même si vous ne pouvez vous y rendre.

— C'est exact, dit Franklyn. C'est à la fois très pratique, et plutôt réconfortant.

Neville s'intéressait surtout aux voitures.

— S'agit-il de mécaniques créées dans ce but spécifique, ou bien avez-vous simplement ensorcelé des voitures qui existaient déjà ?

Tandis que Franklyn se lançait dans une explication détaillée en ce qui concernait les voitures ailées, James perdit son intérêt. Il marcha plutôt jusqu'au bout de la tente, et se pencha, pour regarder l'école américaine. Le soleil venait juste de poindre par-dessus le toit du bâtiment le plus proche, illuminant de rose une haute tour ornée d'une horloge. Il devait être environ 6:00 du matin. Comme c'est à la fois étrange et merveilleux, pensa James. Timidement, il tendit la main, curieux de voir s'il pouvait sentir la fraîcheur matinale à l'autre bout du monde. Il ne ressentit qu'une sorte d'engourdissement, puis toucha la toile rugueuse de la tente. Bien sûr, sa main ne pouvait pas passer, ni sentir la température d'un autre continent.

— Dommage que tu ne puisses venir, mon garçon, dit une voix à l'accent marqué.

James leva les yeux. Le chef mécanicien s'appuyait sur le capot de la Coccinelle, et lui souriait.

— Bonjour monsieur, dit James.

— Ici, c'est presque l'heure du petit déjeuner, et ils ont des omelettes aux champignons.

James fut un grand sourire.

— Ça paraît prometteur, dit-il. Ici, nous allons bientôt déjeuner.

— Professeur Franklyn ? demanda une voix forte. (James reconnut celle de Mr Mecreant.) Comment cette… euh – structure est-elle en accord avec la Coalition Internationale qui interdit la pratique de nouvelles magies pour éviter toute dérive vers la magie noire ? À mon avis, cette tente est un modèle unique, aussi il semble difficile de s'assurer de sa parfaite sécurité.

— C'est exact, dit Franklyn, qui regarda Mr Mecreant droit dans les yeux. Mais jusqu'ici, nous avons été chanceux, et il n'y a jamais eu le moindre problème. De ce fait, nous n'avons jamais eu recours à la Coalition. En tout cas, il me semble difficile de prétendre que notre expérience est une menace ou un danger. Même si le sortilège du professeur Jackson s'avérait un échec, et que l'aspect inter dimensionnel ne marchait pas, au pire, nous serions obligés de rentrer chez nous en taxi plutôt que dans nos bien-aimées voitures volantes.

— Excusez-moi, intervint Miss Saccarine avec un sourire factice. En quoi ?

— En taxi – une voiture que l'on loue aux Moldus pour être emmené quelque part, dit Franklyn. C'était une plaisanterie. Un peu ridicule, je vous l'accorde.

Le sourire de Miss Saccarine se figea encore plus.

— Ah. Très bien. J'ai souvent tendance à oublier la fascination qu'ont les sorciers américains pour les objets mécaniques moldus. Je n'arrive pas à imaginer que cela m'ait échappé.

Franklyn laissa passer le sarcasme sans même le relever.

— Eh bien, je ne vais pas parler au nom de mes compatriotes, mais je dois avouer que j'adore bricoler. Une grande partie de mon admiration pour le Garage est qu'il me permet de surveiller la maintenance de ma flotte. Je m'intéresse beaucoup au fonctionnement des objets. D'ailleurs, quand ils sont cassés, c'est encore mieux : je peux les réparer,

— Mmm, marmonna Saccarine en jetant un coup d'œil sceptique aux voitures.

L'un des mécaniciens actionna un câble sous le capot de la Stutz Dragonfly, il y eut un jet d'étincelles bleues. Avec un crissement, l'une des longues ailes de la voiture se déplia, et battit plusieurs fois, avant de s'arrêter à nouveau. Neville avait dû baisser la tête pour éviter d'être touché.

— Bon réflexe, Neville, dit Harry. Tu as failli être taclé.

Neville jeta un coup d'œil à Harry, avec un sourire.

Peu après, Chateaubourg se racla la gorge et dit :

— Nous devrions sans doute revenir au château, madame et messieurs.

— Entendu, dit Harry. Au revoir, Mr Franklyn.

Franklyn leva la main.

— J'insiste pour que vous m'appeliez Ben. J'ai quand même près de trois siècles, et m'entendre appeler « monsieur » me vieillit encore. Pourriez-vous faire cet effort ?

— Bien entendu, Ben, dit Harry avec un grand sourire. Je serai heureux de vous retrouver ce soir au dîner. Merci beaucoup pour cette visite, votre Garage est tout à fait remarquable.

— C'était un plaisir, répondit Franklyn, en se rengorgeant. Vous savez, j'ai récemment acquis une très intéressante presse à imprimerie, aux États-Unis, et j'aimerais beaucoup vous la montrer un jour, si vous passez nous voir. Je pourrais même vous montrer une cloche qui a été fondue le jour de la naissance de notre belle nation. Mais elle est fendue, actuellement, et personne ne veut me laisser la réparer.

— Ne l'écoutez pas ! cria à Graham, le mécanicien, derrière eux. Sinon, il vous fera croire que c'est lui qui a sculpté la Statue de la Liberté. Ou du moins, qu'il en a découvert le cuivre dans une de ses mines.

Tout le reste de l'équipe éclata de rire.

Franklyn grimaça, puis agita la main tandis que Harry et son groupe s'éloignait.

— À ce soir, mes amis. J'espère que vous aurez faim. Et j'espère aussi que de vous connaissez un bon sortilège de Digestion. D'après ce que j'ai entendu dire, Mme Delacroix nous prépare un *gumbo*.

Chapitre 6 : Le rendez-vous de minuit



Á la fin des cours, James se dépêcha de retourner à la salle commune des Gryffondor. Il ôta sa robe de classe tout en montant les marches vers le dortoir. Une fois dans sa chambre, il enfila une veste et une cape de soirée, aplatit ses cheveux raides avec un peu d'eau, s'examina un moment d'un œil critique dans le miroir de la salle de bain, puis dégringola les escaliers deux par deux pour aller rejoindre son père.

Dans le couloir, Harry l'attendait. Il était en compagnie de Neville, près de la peinture de sir Cadogan.

— C'était un combat atroce, expliquait le chevalier, appuyé nonchalamment au cadre de son tableau, tout en agitant vigoureusement son épée. (Il s'adressait à Neville, qui avait l'air très mal à l'aise.) Et j'ai assisté à toute la scène – elle a eu lieu ici-même, juste en face de moi. Il s'appelait Bollox Humphrey et se battait comme un homme possédé. Il a perdu, bien sûr, mais après avoir lutté aussi noblement qu'un roi. Ses entrailles se sont répandues à l'endroit précis où vous vous tenez, et pourtant, il tenait encore son épée avec la force d'un troll des montagnes. Un homme vaillant. Très vaillant !

— Ah, James, te voilà ! dit Neville d'une voix forte tandis que James approchait.

Harry et sir Cadogan levèrent les yeux. Harry sourit en examinant son fils de haut en bas.

— Ta mère sera heureuse d'apprendre que tu utilises cette cape.

— Pour être honnête, admit James, avec un sourire penaud, c'est la première fois que je la sors de ma malle.

Harry hocha la tête.

— Et après ce soir, elle y retournera directement, pas vrai ?

— C'est probable.

— Très bien, allons-y, dit Harry avec un hochement de tête.

James suivit son père, et ils avancèrent tous les trois vers un escalier.

— Attendez ! S'écria Cadogan. (Remettant son épée au fourreau, il se précipita vers le centre de son tableau.) Vous ai-je déjà raconté la bataille des mages rouges ? C'était un massacre si sanglant que les murs doivent encore s'en rappeler. C'est arrivé juste devant les escaliers où vous êtes actuellement. Je vous en parlerai la prochaine fois. Courage !

— Qui est-ce ? demanda James, après un coup d'œil derrière son épaule.

— Ah, tu le connaîtras bien assez tôt, répondit Neville. En attendant, savoure ton ignorance.

Tout en marchant, James écouta son père parler à Neville de diverses affaires en cours au ministère. Il y avait eu plusieurs arrestations qui impliquaient des portoloins trafiqués. De nouveaux trolls hantaient les montagnes, et le ministère avait organisé des patrouilles afin de maintenir ces brutes sans cervelle loin des Moldus. Le nouveau ministre, Locatius Knapp, se préparait à une conférence très importante parmi les communautés des sorciers d'Asie, il envisageait de supprimer l'interdit concernant les tapis volants.

— En clair, dit Harry avec un soupir, tout est comme d'habitude. Il y a des petits délits, par-ci par-là, des complots, et des différends. De la politique et de la paperasserie.

— Ce que tu veux dire, dit Neville avec un sourire amusé, c'est que la paix est parfois bien ennuyeuse pour un Auror.

— Tu as raison, admit Harry en riant. Je devrais être reconnaissant de ne pas avoir davantage de travail. Au moins, je rentre presque tous les soirs à la maison avec Ginny, Lil et Albus. (Il baissa les yeux, et regarda James.) Et je peux même accepter un poste d'ambassadeur temporaire, ce qui me donne la chance de revoir mon fils, dès sa première semaine à Poudlard.

— D'après ce que je sais, commenta Neville calmement, il n'a été convoqué qu'une seule fois dans le bureau de McGonagall.

— Oh ? dit Harry en examinant son fils. Et pourquoi ?

Neville leva les sourcils, et considéra James comme pour lui dire : « C'est à toi de parler ».

— Je… euh… j'ai cassé une fenêtre.

Le sourire de Harry se durcit un peu.

— J'attendrai avec impatience les détails de ce qui s'est passé, dit-il d'un ton pensif.

Sous le regard de son père, James eut la sensation qu'un poids lui tombait sur les épaules.

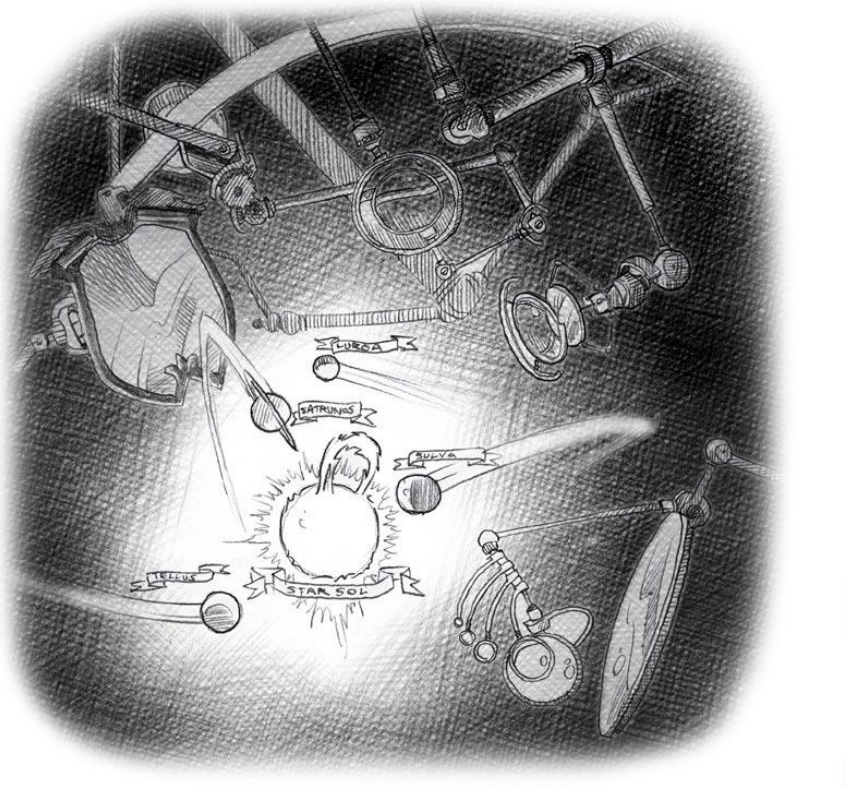
Très vite, ils arrivèrent devant une large porte dont les panneaux étaient ouverts. De délicieuses odeurs de nourriture flottaient dans le couloir.

— Nous y sommes, dit Neville, en s'écartant pour laisser d'abord entrer Harry et James. Voici les quartiers qui ont été alloués aux Américains durant leur séjour. Nous leur avons donné l'essentiel de la tour sud-ouest, en y ajoutant temporairement une aire de repos, une salle commune, une cuisine, et une équipe d'elfes de maison.

— Ça m'a l'air parfait, dit Harry, en examinant les lieux.

La salle commune était, en réalité, plutôt petite, avec des murs circulaires, un haut plafond rustique, une cheminée étroite, et deux longues fenêtres. Mais les Américains avaient été plutôt actifs. Il y avait des peaux d'ours étalées sur le sol en guise de tapis et de magnifiques tapisseries aux riches couleurs pendues aux murs, de chaque côté d'un escalier de pierre en spirale. Une bibliothèque, haute de trois

niveaux accessibles par une échelle à roulettes qui paraissait plus que bancale, était remplie de gigantesques volumes. L'objet le plus spectaculaire était cependant une armature en cuivre qui pendait du plafond. Elle semblait incroyablement complexe – avec des leviers, des joints, des miroirs – et remplissait tout l'espace supérieur de la pièce. James leva les yeux, à la fois stupéfait et enchanté. L'assemblage remuait doucement avec de légers grincements, et une sorte de minuterie.



— Tu viens de découvrir mon Chronolux, mon garçon, un appareil de récupération de la lumière naturelle, dit Ben Franklyn qui entrait dans la pièce par une large voûte située sous l'escalier. Cet objet m'accompagne partout quand je voyage pour une longue période, bien qu'il soit horriblement difficile à emballer et très long à régler quand je dois à nouveau le monter.

— C'est magnifique, dit Neville, qui lui aussi, tête levée, regardait bouger les miroirs et tourner les roues. Ça sert à quoi ?

— Laissez-moi vous faire une petite démonstration, dit Franklyn avec entrain. Bien sûr, ça marche beaucoup mieux à la lumière du jour, mais par une aussi belle nuit, même la lune et les étoiles nous donneront une luminosité adéquate. Voyons un peu…

Il s'approcha d'une haute chaise au cuir quelque peu râpé, y monta prudemment, puis consulta une carte sur le mur.

— Le 3 septembre oui. La lune est descendante. Voilà, voilà. Hum – réfléchissons… Il est 18:45. Jupiter approche de son dernier… Mmm-mmm…

Tout en marmonnant entre ses dents, Franklyn sortit sa baguette, et la pointa à différents endroits du Chronolux. Des rouages s'enclenchèrent tandis que l'appareil s'animait, pivotait, grinçait, et prenait de plus en plus de volume. Les miroirs, en glissant de côté, se positionnèrent derrière des lentilles rondes, ce qui les transforma en loupes. Des leviers s'étendirent, des clapets se fermèrent. En fait, l'énorme assemblage sembla danser une chorégraphie sophistiquée sous les ordres de la baguette du sorcier qui, de toute évidence, calculait en même temps diverses données dans sa tête. Puis apparut, au

milieu du Chronolux, un rayon de lumière colorée. D'abord aussi fin qu'un crayon, il transforma les grains de poussière en suspension en étincelles flamboyantes. Puis il y en eut d'autres, par dizaines, qui s'allumaient, et se mettaient en place, formant une structure géométrique compliquée. Au centre, des formes naquirent. Ébloui, James ne savait plus quoi admirer en premier. De minuscules planètes naissaient de ce kaléidoscope. Elles se mirent à bouger selon leur orbite, laissant derrière elles une trace éthérée. Quand deux formes plus larges se condensèrent au centre, James reconnut le soleil et la lune. Le soleil était une boule de lumière rouge, avec une large aura (de plusieurs centimètres). La lune, plus petite mais plus solide, ressemblait à un cognard d'argent coupé en deux, avec un côté lumineux et un côté obscur. Elle pivotait sur elle-même. En réalité, toute la constellation était animée, et tournait avec majesté, illuminant magnifiquement le cuivre du Chronolux, ce qui envoyait des rayons danser dans toute la pièce.

— À mon avis, rien n'est plus sain que la lumière naturelle, expliqua Franklyn. Je la reçois directement par la fenêtre, puis je la condense, par des miroirs et des lentilles, à travers un circuit calibré avec soin, comme vous pouvez le voir. La lumière est aussi filtrée par un de mes sortilèges d'optique, pour être plus dense. Et le résultat final… eh bien, vous le voyez. C'est agréable pour lire, utile pour fixer la vitamine D dans le sang, et excellent, en général, pour garder un bon moral.

— Est-ce le secret de votre longévité ? demanda Harry, manifestement stupéfait.

— Oh, en partie, probablement, dit Franklyn, en haussant les épaules. Mais j'utilise surtout cet appareil pour lire la nuit. Cela correspond à mes heures de liberté. C'est bien plus amusant qu'une bougie, non ?

En croisant le regard de James, Franklyn lui adressa un clin d'œil.

Le professeur Jackson apparut sous la voûte. James le vit regarder d'abord Franklyn, puis l'appareillage illuminé accroché au plafond, avec une expression blasée et légèrement hautaine.

— On m'a chargé de vous prévenir que le dîner allait être servi. Voulez-vous me suivre jusqu'à la salle à manger ? Ou bien avez-vous encore à faire ici ?

En plus de Harry, James, Neville, et les représentants du ministère, la plupart des professeurs de Poudlard étaient présents autour de la table, y compris le professeur Curry. À la grande consternation de James, elle entreprit de raconter à Harry les exploits de James au football, en lui assurant qu'elle ferait de son mieux, au cours de l'année, pour qu'un tel talent soit exploité à son maximum.

Contrairement aux prédictions de son père, les plats furent remarquablement variés et délicieux. Le dîner commença par le *gumbo* de Mme Delacroix. Elle apporta elle-même l'énorme soupière sur la table, sans en renverser une goutte malgré sa cécité. Plus curieux encore, elle dirigea la louche de sa baguette – une sinistre longueur de cep de vigne tout tordu – et en versa une portion dans chaque bol de la table tout en gardant ses yeux morts fixés au plafond. En même temps, elle chantonnait doucement. La soupe, épaisse et enrichie de morceaux de saucisses et de crevettes, était très épicée, mais James l'apprécia. Ensuite, il y eut des petits pains frais servis avec des beurres de toutes sortes – y compris une pâte brune et collante que Jackson annonça être parfumée à la pomme. James y goûta prudemment, puis en tartina une large couche sur son dernier morceau de pain.

Le plat principal était un carré d'agneau à la gelée de menthe – ce que James ne considérait pas comme une spécialité américaine. Il exprima son opinion à haute voix.

— Il n'y a pas réellement de nourriture spécifique en Amérique, James, répondit Jackson. Notre cuisine, comme notre population, est un mélange extrêmement varié des différents mondes dont nous sommes originaires.

— Ce n’est pas tout à fait exact, intervint Franklyn. Je suis presque certain que l’Amérique peut revendiquer les travers de bison aux épices.

— Nous en aurons ce soir ? demanda James avec espoir.

— Non, je suis désolé, dit Franklyn. Il est assez difficile de faire voyager les ingrédients nécessaires à ce plat, à moins de posséder les dons vaudou uniques de Mme Delacroix.

— Vraiment ? dit Neville, qui se servit à nouveau de gelée de menthe. Et quels sont ces dons, Madame ?

Après avoir jeté au professeur Franklyn un regard furibond (de ses yeux aveugles), Mme Delacroix reprit la parole :

— Le vieil homme ne sait pas ce qu’il dit. Je connais simplement quelques p’atiques du sud des États-Unis qui lui sont peu familiè’es. Lui, il p’éfè’e s’amuser avec ses machines et ses gadgets.

Pour la première fois, le sourire de Franklyn parut se glacer.

— Mme Delacroix est bien trop modeste. Elle est, comme vous le savez peut-être, l’un de nos plus fameux experts de la Projection Spectrale à Distance. James, sais-tu de quoi il s’agit ?

James n’en avait pas la moindre idée, mais quelque chose dans le regard vitreux de Mme Delacroix l’empêcha de l’avouer franchement. Franklyn le regardait avec attention, espérant une réponse. James dut finalement secouer la tête. Mais avant que Franklyn ne puisse lui donner une explication, Harry parla :

— Cela signifie simplement que Mme Delacroix à d’autres… disons, options pour se déplacer.

— D’autres options, oui, c’est une façon de l’exprimer, dit Franklyn en riant.

Devant ce rire, James se sentit mal à l’aise. Il y avait quelque chose de mauvais dans son écho. Il remarqua aussi que Franklyn vidait pour la troisième fois son verre de vin.

— Réfléchis un peu, James, continua le vieux sorcier. La Projection Spectrale à Distance ? Que peux-tu en déduire ? Cela signifie que Mme Delacroix, cette pauvre vieille aveugle, est capable de se projeter – ou du moins d’envoyer un hologramme d’elle-même – dans le monde entier, pour voir à sa place, et même lui rapporter des objets. Et le plus merveilleux de l’histoire, c’est que les spectres qu’elle envoie ne sont ni vieux ni aveugles. N’est-ce pas la vérité, madame ?

Quand Delacroix regarda fixement un point situé au-delà de l’épaule de Franklyn, son visage dur s’était figé en un masque de colère. Puis elle sourit et, comme James l’avait remarqué le premier jour, à l’arrivée des Américains, cette expression la transforma complètement.

— Oh, che’ p’ofesseur Franklyn, vous avez une telle imagination, dit-elle avec un accent cajun des bayous de Louisiane encore plus marqué que d’habitude. Mes talents ne sont pas aussi puissants que vous le dites, et encore moins depuis que l’âge m’a ‘endue aveugle. Si je pouvais p’ojeter un spect’e de moi-même, il se’ait p’obablement ho’ible. Et je ne souhaite pas que quiconque puisse me voi’ ainsi.

Toute tension disparut autour de la table, et plusieurs rirent lui répondirent. Franklyn sourit, les dents serrées, mais il ne répliqua pas.

Après le dessert, Harry, James, et le reste des résidents de Poudlard retournèrent dans la salle commune où le Chronolux de Franklyn maintenait une version réduite – mais lumineuse – de la Voie Lactée. Toute la pièce brillait d’une lueur argentée, et James eut la sensation qu’elle lui caressait la peau. Jackson offrit aux adultes une liqueur digestive servie dans de petits verres. Neville toucha à

peine le sien. Aussi bien Miss Saccarine que Mr Mecreant faillirent étouffer dès la première gorgée – et affichèrent ensuite un air pincé. Mais Harry, après avoir étudié à la lumière le liquide ambré, le vida d'une seule gorgée. Il se figea, secoua la tête, puis, le souffle coupé, jeta un coup d'œil inquisiteur en direction de Jackson.

— Le meilleur bourbon du Tennessee, expliqua Jackson, avec un petit « plus » façon sorcier.

Un moment plus tard, Harry remercia les Américains de leur hospitalité, et leur souhaita bonne nuit.

Alors que le père et le fils marchaient ensemble le long des sombres couloirs du château, Harry posa la main sur l'épaule de James.

— Où veux-tu dormir cette nuit, James ? demanda-t-il. Veux-tu rester avec moi ? Je ne suis pas certain d'avoir l'occasion de passer beaucoup de temps avec toi durant la suite de mon séjour. Toute la journée, demain, j'ai des rendez-vous avec les Américains, et je devrais veiller à ce que nos amis du Département des Relations Internationales ne créent aucun incident diplomatique avec les Américains. Ensuite, je rentre à la maison. Veux-tu rester avec moi cette nuit ?

— Bien sûr, dit James immédiatement. Où vas-tu dormir ?

Harry eut un sourire secret.

— Regarde un peu, dit-il tranquillement.

Il s'immobilisa au beau milieu du couloir désert, puis se mit à marcher, en rond, comme au hasard, les yeux levés d'un air pensif vers le plafond.

— J'ai besoin… d'une chambre agréable, avec deux lits, pour moi et mon fils cette nuit. Avec les commodités nécessaires.

James regarda son père d'un air curieux. Harry continua son manège plusieurs secondes, en faisant des va-et-vient dans le couloir. Il semblait attendre quelque chose. Alors que James apprêtait à lui demander ce qui se passait, il entendit un bruit soudain. Une sorte de grondement qui provenait du mur derrière lui. Il se retourna, juste à temps pour voir les pierres bouger, s'écartant pour laisser apparaître une énorme porte en bois qui n'existait pas une minute auparavant. Avec un sourire de connivence, Harry baissa les yeux sur son fils, puis il tendit la main et ouvrit la porte.

À l'intérieur, il y avait une suite agréable, avec deux lits confortables, drapés des tentures rouges et or de Gryffondor, une commode sur laquelle étaient posées la malle de voyage de Harry et une rechange pour James, et une salle de bain parfaitement équipée. Harry entra, mais James resta figé devant la porte dans le couloir, la bouche ouverte, sans voix.

— C'est la Salle sur Demande, expliqua son père, tout en se laissant tomber sur une chaise basse et bien rembourrée. Je n'arrive pas à croire de ne jamais t'en avoir parlé.

James se prépara à se coucher, mais il remarqua alors que son père s'était changé. Après avoir fait un brin de toilette, Harry portait un jean noir et un sweater sombre.

— Je dois sortir un moment, dit Harry à James. Ce soir, après le dîner, le professeur Franklyn m'a demandé de le retrouver à minuit. Demain, tous nos rendez-vous seront officiels, et apparemment, il a quelque chose à me dire en privé. (Au ton de son père, James comprit que Harry était bien plus intéressé par cette entrevue nocturne que par celles du lendemain.) Je n'en ai pas pour longtemps, James, et je serai simplement au bout du couloir, dans les quartiers américains. Demain matin, toi et moi prendrons un petit déjeuner ensemble, d'accord ?

James hocha la tête, plutôt satisfait de ce délai. Il n'avait pas encore réussi à parler à son père de son échec phénoménal au Quidditch, et il n'était pas pressé de le faire.

Une fois Harry parti, James se jeta sur son lit sans même le défaire, puis il repensa aux événements de la soirée. Il évoqua la fureur qu'il avait crue entendre dans le rire de Franklyn. C'était étrange. Un tel changement de caractère presque aussi déroutant que celui qu'un sourire apportait au visage de la reine vaudou. D'ailleurs, en pensant à Mme Delacroix, James revit la façon dont elle avait servi son *gumbo*, et fait léviter la louche en agitant son affreuse baguette noire, sans jamais en faire tomber une goutte.

James réalisa finalement qu'il était bien trop excité pour dormir. Il glissa de son lit, et arpenta la pièce de long en large. La malle de son père était ouverte, sur la commode. James y jeta machinalement un coup d'œil, puis il se figea, et s'approcha de plus près. Il reconnut ce qu'il voyait, mais fut surpris que son père l'ait emporté durant son séjour. Pourquoi Harry avait-il cru en avoir besoin ? James la regarda longuement. Puis il tendit la main dans la malle, et en sortit la cape d'invisibilité de son père, dépliant sur son bras le lourd tissu souple.

Combien de fois, durant sa jeunesse, le jeune Harry Potter avait-il exploré le château de Poudlard caché sous cette même cape ? James avait entendu de nombreuses anecdotes, aussi bien de son père, que de son oncle Ron et de sa tante Hermione, et il sut soudain que l'opportunité était bien trop belle pour qu'il la manque. Mais où aller ?

James réfléchit un moment, puis il eut un long sourire malicieux. Il glissa la cape sur sa tête, comme il l'avait déjà fait durant les rares occasions où son père lui avait permis de jouer avec. James disparut immédiatement. Peu après, la porte de la Salle sur Demande s'ouvrit d'elle-même, pivotant lentement sur ses gonds énormes. Après un moment, elle se referma tout aussi doucement.

Sur la pointe des pieds, James se dirigea vers les quartiers des représentants américains d'Alma Aleron.



James n'était pas encore arrivé au bout du couloir quand il vit bouger quelque chose. Trois mètres devant lui, Miss Teigne, l'affreuse chatte de Rusard, venait d'apparaître à une intersection. James s'arrêta, le souffle coupé.

— Tu ne devrais pas déjà être morte, espèce de vieille carpette miteuse ? murmura-t-il entre ses dents, furieux de sa malchance.

Et soudain, pire encore, il entendit la voix de Rusard, plus loin dans le couloir.

— C'est ça, ma toute belle, disait le concierge d'une voix chantante, ne laisse pas filer ces misérables petits rats. Donne-leur une leçon qui les fera trembler de terreur dans leur petite peau poilue.

L'ombre noire de Rusard apparut derrière la chatte, projetée par la lanterne qu'il tenait à la main.

Bien sûr, James se savait invisible, mais il eut quand même la sensation qu'il serait plus sage de se dissimuler dans une niche du mur. Aussi, il se glissa dans un étroit espace derrière une armure, et essaya de respirer doucement. Puis il jeta un coup d'œil sous le coude de fer.

Le pas lourd et inégal, Rusard arrivait au croisement.

— Alors, ma précieuse, ils ont trouvé une cachette ? demanda-t-il à la chatte que James ne voyait plus.

Le concierge sortit de sa poche une flasque en argent, en but une longue gorgée, puis s'essuya la bouche de la manche avant de revisser son capuchon.

— Regarde, les voilà ! Vas-y, ma belle ! Attrape-les !

James remarqua alors les deux souris qui trottinaient le long du mur, non loin du concierge. Miss Teigne se jeta en avant, mais les petits rongeurs lui passèrent entre les pattes, et se précipitèrent vers la niche où James se cachait. Crachant de rage, Miss Teigne les poursuivit. Au grand désespoir de James, les souris passèrent derrière l'armure, et se faufilèrent sous l'ourlet de la cape d'invisibilité. James sentit les petites pattes chatouiller ses pieds nus. Puis les souris se figèrent, réalisant qu'elles étaient cachées, mais qu'il y avait quelqu'un d'autre avec elles. Du bout du pied, James chercha à les repousser, mais elles refusèrent de bouger.

Miss Teigne, moustaches frémissantes, contourna l'armure et tendit une patte griffue, qui s'arrêta à quelques centimètres du bas de la cape de James. La chatte pencha la tête, comme si elle sentait que les souris étaient proches, et s'étonnait de ne pas les voir.

— Ne me dis pas que ces sales bêtes t'ont échappé, ma belle, dit Rusard en approchant.

James regardait la chatte. Bien des années plus tôt, Miss Teigne avait déjà eu l'occasion d'approcher la cape d'invisibilité. James se souvenait de cette histoire, que son oncle Ron et sa tante Hermione lui avaient racontée. Peut-être Miss Teigne s'en rappelait-elle aussi ? Ou peut-être seulement percevait-elle l'odeur de James, même caché sous la cape ? Effectivement, la chatte leva les yeux vers lui, comme si elle savait parfaitement où il était, et tentait de l'apercevoir.

— Ne soit pas mauvaise perdante, ma jolie, dit Rusard. (Il était maintenant si proche que, d'un geste, il aurait pu toucher James par inadvertance.) Si ces souris t'ont échappé, elles iront cependant raconter à leurs petits copains rongeurs la peur que tu leur as causée. Tu sais, en y réfléchissant, c'est quand même une victoire.

Miss Teigne se rapprocha de James. Entre ses pieds, les deux souris s'agitaient nerveusement. Elles essayèrent de se cacher l'une sur l'autre, produisant un petit grincement sur le sol en pierre. Miss Teigne leva la patte et, à la grande horreur de James, l'une de ses griffes se coinça dans le tissu de la cape d'invisibilité. La chatte, furieuse, miaula férocement.

En l'entendant, les souris paniquèrent. Elles s'enfuirent tout droit, passèrent sous la cape, et déboulèrent à l'improviste entre les pattes de Miss Teigne. Surprise, la chatte fit un bond, et tourna la tête pour les regarder filer dans le couloir. Rusard eut un rire rauque.

— Ah ! Elles t'ont fait peur, ma précieuse. Voilà qui m'étonne. Regarde, elles se sauvent, cours-leur après, voyons. Tout de suite !

Mais Miss Teigne s'était retournée vers James, et ses vicieux petits yeux orange s'étrécirent d'une lueur mauvaise. À nouveau, la chatte leva la pâte.

— Mais qu'est-ce que tu fais, Miss Teigne ? gronda le concierge mécontent.

Du pied, il la repoussa, l'écartant de James, cherchant à la diriger vers les souris qui avaient disparu à l'angle du couloir. Le bout de la chaussure de Rusard fit voleter le bas de la cape d'invisibilité, et les orteils nus et crispés de James apparurent. Il sentit l'air froid du couloir sur sa peau.

Miss Teigne le fixait toujours. Elle poussa un miaulement d'anticipation. Mais Rusard, aussi raide qu'un bâton, n'avait rien remarqué. Il avait la tête tournée vers l'arrière.

— Regarde ! Elles se sont échappées, espèce de sale bête aveugle. Je n'aurais jamais cru que de si stupides bestioles puissent te faire peur au point de te rendre idiote. Très bien, je vais te donner une autre chance. Il y a toujours des souris du côté des cuisines. Allez, viens !

Quand le concierge s'éloigna, Miss Teigne le suivit à contrecœur. Avant de disparaître, elle se retourna et jeta un dernier coup d'œil mauvais en direction de James.

Une fois seul, James poussa un soupir tremblant, puis il quitta sa cachette et reprit sa route de l'autre côté. Il avait eu la chance, pensa-t-il, avant de se mettre à courir sans bruit.

Quand il arriva devant la porte qui donnait sur les quartiers américains, il la trouva fermée et verrouillée. Tout était éteint. James entendit les voix de son père et de Franklyn résonner à l'intérieur, mais elles étaient si basses et étouffées qu'il ne comprenait pas le sens des mots. Il s'apprêtait à abandonner, et à remonter les escaliers, peut-être pour partir à la recherche du fantôme de Cédric, ou même vérifier si l'intrus moldu n'avait pas fait une nouvelle tentative, quand tout à coup, les voix devinrent plus distinctes. Peu après, un verrou claqua, et James s'écarta rapidement de la porte, oubliant un moment qu'il était caché sous la cape d'invisibilité. Il s'appuya sur le mur, de l'autre côté du couloir, au moment où le panneau s'ouvrit en grinçant. Franklyn sortit le premier, puis Harry le suivit et referma la porte derrière lui sans le moindre bruit – une pratique que tout bon Auror utilisait instinctivement « J'ai souvent besoin de faire le moins de bruit possible, » avait un jour expliqué Harry à son fils, « et c'est devenu une habitude pour moi. Tu devrais essayer. »

— À mon avis, dit Franklyn, il est plus prudent de marcher pour la discrétion de notre petit entretien. Même dans nos quartiers, il est possible aux autres d'écouter nos paroles. Après tout, tous ne partagent pas ma philosophie sur certains sujets. Au moins, dans les couloirs, aucune oreille indiscrète ne surprendra notre conversation.

— C'est plutôt drôle, répondit Harry. Quand j'étais élève, j'ai passé tellement de temps à arpenter ces couloirs la nuit en cachette, que même aujourd'hui, étant adulte, j'ai du mal à échapper à la sensation que je vais me faire surprendre, et recevoir une retenue.

Les deux hommes se mirent à déambuler lentement, apparemment au hasard, et James les suivit à bonne distance. Il contrôlait sa respiration de son mieux, et veillait à ce que les plis de sa cape ne s'accrochent pas dans les différentes statues ou armures alignées dans les niches du mur.

— Vous savez, les choses n'ont pas réellement changé depuis lors, dit Franklyn. Mais aujourd'hui, vous avez bien pire à craindre qu'une retenue.

— Je n'en suis pas certain, dit Harry. (James entendit un sourire un peu triste dans sa voix). J'ai connu des retenues franchement horribles.

— Mmm, marmonna Franklyn sans se compromettre. Nos deux écoles, dans le passé, ont eu leur lot de sombres personnages, et connu des périodes difficiles. Si vous avez eu à subir Mrs Ombrage, nous avons eu le professeur Magnus. Vous avez eu Voldemort, et nous… non, là je dois reconnaître qu'aucun mage noir de notre histoire ne peut se comparer à lui. En vérité, son existence a menacé l'intégralité de la communauté magique. Il est de notre devoir de veiller à ce que de telles horreurs ne se répètent jamais.

— Dois-je alors assumer que c'est l'objet de cette entrevue ? demanda Harry d'un ton sérieux. Devons-nous comparer nos dossiers au sujet des menaces éventuelles ? Et en dehors des voies officielles, pour ainsi dire.

— Mr Potter, personne n'a jamais assez de renseignements, ou assez d'amis, dit Franklyn avec un soupir. Je ne suis pas un Auror, et je n'ai aucune autorité officielle ni pouvoir juridique pour agir,

même dans mon propre pays. Je ne suis qu'un vieux professeur. À mon avis, les vieux professeurs sont souvent sous-estimés, comme vous le savez certainement. Parce qu'un vieux professeur voit et connaît beaucoup de choses.

— Vous avez votre propre version du Mouvement du Progrès à Alma Aleron ?

— Oh, c'est bien pire que ça, hélas. Voyez-vous, pour la plupart des élèves – et mêmes quelques adultes de l'équipe – les évènements concernant Voldemort et ses Mangemorts manquent de véracité. Il est vraiment incroyable que certaines mentalités, après quelques décennies, préfèrent reconstituer l'histoire pour mieux l'accorder à leurs illusions.

— Ici, le Mouvement du Progrès est obligé de faire attention, dit Harry lentement. Il reste beaucoup de sorciers et sorcières ayant vécu sous l'oppression de Voldemort. Les témoins vivants de ses atrocités se souviennent d'avoir vu des membres de leur famille ou des amis tués par les Mangemorts. Malheureusement, les jeunes ont toujours tendance à remettre en cause le *statu quo* et, par principe, tout ce que pensent leurs aînés. C'est assez naturel, mais cette inclination dure peu. L'histoire vaincra, comme on dit.

— L'histoire peut être modifiée, dit Franklyn dégoûté, j'en sais quelque chose ! Après tout, j'en ai vécu une bonne partie, et je peux vous assurer que, parfois, il y a un gouffre entre la réalité et ce qui en reste dans les manuels.

— J'aimerais que tout ce soit plutôt l'exception que la règle, dit Harry.

À nouveau, Franklyn soupira, alors que les de sorciers faisaient demi-tour au bout du couloir.

— Oui, je vous comprends. Le problème, c'est que les trublions – actuellement, les partisans du Mouvement du Progrès – utilisent quand ça les arrange ces exceptions comme des munitions pour récuser tout événement historique. La vie de Voldemort et sa recherche frénétique du pouvoir, tels que nous les connaissons, ne correspondent pas à leur objectif. Donc, ils les contestent, et sèment ainsi les graines du doute parmi les esprits suffisamment influençables pour croire à leurs affabulations.

— À ce qu'il me semble, dit Harry, gardant une voix calme et modérée, vous avez une idée très précise de cet objectif.

— Bien sûr, et vous aussi, Mr Potter. Ces gens-là ont gardé le même objectif depuis près d'un millier d'années.

— Non, quand même pas.

— Harry Potter, dit Franklyn. (Il s'arrêta dans l'obscurité du corridor, et étudia le visage de son interlocuteur.) Même aujourd'hui, dans mon pays, un important pourcentage de sorciers croit que Lord Tom Jedusor – comme ils préfèrent désormais le nommer – a été injustement accusé de tous les torts et utilisé comme un bouc émissaire… par VOUS qui l'avez vaincu. Ses nouveaux partisans préfèrent voir en lord Jedusor un héros révolutionnaire aux idées nouvelles, un précurseur avec une vision du futur dont la classe dirigeante traditionnelle a pris ombrage. Ils pensent que Voldemort a été éliminé parce qu'il menaçait d'améliorer la vie des sorciers, et que le ministère et ses sbires refusaient d'accepter un changement, fut-il bénéfique.

Plusieurs mètres en arrière, caché sous la table d'invisibilité, James resta figé, mais il vit son père serrer les dents durant le discours de Franklyn. Pourtant, quand Harry Potter répondit, sa voix était toujours mesurée.

— Je présume que vous savez que ce ne sont que des mensonges éhontés.

— Bien entendu, dit Franklyn, en agitant la main, presque en colère. Mais l'important est que ces mensonges séduisent certains sorciers. Ceux qui les prêchent savent manipuler les émotions de la foule. Ils considèrent la vérité sans importance, et l'utilisent comme un outil qu'ils dévient à volonté. Tous les moyens leur sont bons pour atteindre leur but ultime.

Harry resta stoïque, mais il insista :

— Et d'après vous, ce but ultime serait la dominance du monde moldu ?

Quand Franklyn émit un rire rauque, James repensa soudain au son désagréable qu'avait produit le professeur au cours du dîner, en parlant des pouvoirs de Mme Delacroix.

— Je ne les ai jamais entendus l'affirmer à haute voix. Non, actuellement, ils se montrent plus prudents. En fait, ils prétendent même le contraire. Leur nouveau cri de ralliement est l'égalité entre les mondes magique et non-magique. L'égalité ET l'exposition au grand jour. Tout avouer, abolir les lois du secret et de la non-compétition. Ils prétendent que c'est une injustice et une insulte de croire les Moldus incapables d'accepter l'existence des sorciers.

Harry hocha la tête, le visage sombre.

— Bien entendu ! Et c'est plutôt bien joué. Voilà une épée à double tranchant qui, dans le même message, parle de justice et de préjudice.

— Absolument, approuva Franklyn, qui se remit à arpenter le couloir. En Amérique, nous voyons ressurgir ces vieilles histoires sur les savants moldus qui capturent sorciers et sorcières, et les torturent pour découvrir le secret de leur pouvoir. Ils en font même des séries à la télévision !

— Comme dans ses vieux procès de sorcellerie à Salem ? demanda Harry.

Franklyn se mit à rire, et cette fois, c'était sans l'arrière-pensée.

— Non, quand même pas ! Salem, c'était le bon vieux temps. Bien sûr, les sorcières étaient jugées, et certaines d'entre elles brûlaient, mais, comme vous le savez parfaitement, aucune sorcière digne de sa baguette ne redoute un feu moldu. Bien sûr, elles restaient un moment dans les flammes, à crier très fort, histoire d'être crédibles, puis elles prenaient la poudre de cheminette et rentraient chez elles. D'ailleurs, ceci a été l'origine du réseau des cheminées. Une idée plutôt originale. De nos jours, ces histoires de sorciers torturés dans des laboratoires moldus ne sont que pure invention. Mais c'est sans importance, personne ne se préoccupe de leur véracité. Il s'agit juste d'insérer un climat de peur, qui agit en parallèle avec le message sur l'égalité. Ils réclament l'exposition au grand jour, comme si cela pouvait apporter la paix et la liberté. D'après eux, notre politique du secret mènera à des attaques moldues de plus en plus dangereuses, et aura pour conséquence la disparition progressive de notre monde.

Harris arrêta près d'une fenêtre.

— Et s'ils obtiennent la levée du secret, une fois les Moldus au courant de notre existence, que se passera-t-il ?

— Eh bien, répondit Franklyn, vous êtes conscient qu'il n'y a qu'une seule possibilité.

Éclairé par les reflets de la lune, le visage de Harry était pensif.

— Bien sûr. Les sorciers et les Moldus s'opposeront, il y aura des compétitions et des jalousies, comme dans le passé. Les mages noirs y veilleront d'ailleurs. Au début, ce ne sera que des escarmouches et des disputes. Peu à peu, les lois seront bafouées, surtout celles qui concernent l'égalité entre les deux mondes. Donc, elles seront modifiées. Les sorciers réclameront des positions de pouvoir dans les structures dirigeantes moldues – au nom de l'égalité, bien entendu. Une fois là, ils

s'arrangeront pour contrôler les décisions, en utilisant tous les moyens à leur portée : promesses, mensonges, et même éventuellement les sortilèges impardonnables. Peu à peu, ce sera le chaos. Et ça finira en la guerre déclarée. (La voix de Harry était devenue lente, presque hypnotique. Il se retourna tout à coup vers Franklyn, qui le regardait, le visage marqué d'horreur.) Et c'est bien ce qu'ils veulent au fond, n'est-ce pas ? Une guerre avec les Moldus ?

— C'est ce qu'ils ont toujours voulu, affirma Franklyn avec force. Rien n'a jamais changé. Simplement, les méthodes ont évolué avec le temps. La même histoire, mais de nouveaux chapitres.

— Qui est impliqué ? demanda simplement Harry.

À nouveau, Franklyn poussa un long soupir, et se frotta les yeux.

— Rien n'est aussi simple. Il est virtuellement impossible de remonter jusqu'à ceux qui tirent les ficelles, en partant de leurs marionnettes. Bien sûr, certains individus spécifiques mériteraient d'être surveillés de près.

— Mme Delacroix.

Franklyn lui jeta un coup d'œil, et l'étudia un moment avant d'acquiescer.

— Et aussi le professeur Jackson.

En entendant ce nom, James poussa un halètement, puis il se colla la main contre la bouche. Son père et le professeur Franklyn restaient immobiles, et James fut presque certain qu'ils l'avaient entendu. Harry reprit la parole :

— Qui d'autre ?

Franklyn secoua la tête lentement.

— Il y a d'autres complices, bien sûr, mais il est difficile de surveiller tout le monde à la fois. C'est comme une infection de cafards. On a le choix de surveiller les fentes dans le mur ou de brûler carrément la maison. C'est à vous de voir.

James recula prudemment, puis quand il pensa être hors de portée, il tourna les talons, et s'enfuit. Il avait le cœur qui battait si fort qu'il était presque certain que les deux sorciers risquaient de l'entendre.

Il avait déjà compris que le soi-disant Mouvement du Progrès ne valait pas grand-chose, mais maintenant il savait que c'étaient eux qui complotaient pour ramener Merlinus Ambrosius, pensant convaincre l'enchanteur d'accomplir leur sombre dessein : feindre de vouloir l'égalité et la justice, pour provoquer une guerre inévitable. Merlin avait dit qu'il reviendrait quand l'équilibre entre les mondes moldu et sorcier serait « à point pour sa gouverne ». Voilà la signification de cette étrange maxime ! Il n'était pas étonnant que Mme Delacroix soit impliquée dans un tel complot. Mais Mr Jackson ? James s'était mis à apprécier ce professeur, malgré son aspect abrupt. Il avait du mal à le voir comploter pour soumettre le monde moldu. Franklyn devait certainement se tromper à son sujet.

James courut sans bruit le long du couloir, cherchant la porte de la chambre d'amis où son père et lui s'étaient installés. Tout à coup, il ressentit un frisson d'effroi, et se souvint que la porte avait disparu après sa sortie de la Salle sur Demande. C'était une pièce magique après tout. Comment était-il censé la faire apparaître ? Il aurait dû se trouver dans cette chambre, endormi, et son père n'allait pas tarder à revenir. James se figea dans le couloir, sans même reconnaître l'endroit exact où la porte devait se trouver. Il jeta autour de lui des coups d'œil affolés, incapable de s'empêcher de chercher un indice, ou une aide. Comment son père avait-il provoqué l'apparition de la salle ? La Salle sur Demande ? Peut-être suffisait-il de demander ? Cette fois, James avait emporté sa baguette. Il la sortit, et agita la main hors de la cape d'invisibilité.

— Euh… commença-t-il dans un chuchotement rauque, en pointant sa baguette sur le mur. Salle sur Demande… Ouvre-toi !

Bien entendu, rien ne se passa. Et tout à coup, James entendit un bruit. Son ouïe était douloureusement accrue par l'adrénaline qui le faisait trembler. Ses yeux s'écarquillèrent. Des voix. Son père et Franklyn revenaient déjà. En fait, ils avaient dû le suivre, mais sans courir. Il entendit Franklyn parler, faire ses adieux, et souhaiter bonne nuit à Harry. Son père n'allait pas tarder.

James réfléchit de plus belle. Qu'avait fait son père pour ouvrir la porte ? Il était resté là, à attendre, et tout à coup, le mur avait bougé. Non, se souvint-il en secouant la tête. D'abord, son père avait parlé. Puis il avait marché un peu. James chercha à se remémorer la totalité de la scène, mais il était trop bouleversé pour y parvenir.

Une lumière apparut au bout du couloir, puis des pas se rapprochèrent. James leva les yeux, horrifié. Son père arrivait, tenant à la main sa baguette allumée. Il avait la tête baissée. James se souvint que sa propre baguette était apparente et il ramena vivement son bras sous la cape, aussi silencieusement que possible – mais c'était sans espoir. Dès que son père rentrerait dans la chambre, il verrait que son fils n'était pas dans son lit. Peut-être James pourrait-il discrètement suivre son père à l'intérieur, et ensuite prétendre chercher un livre, ou quelque chose… ? Non, il n'avait jamais su mentir de façon convaincante. De plus, il avait la cape d'invisibilité avec lui. Il faillit gémir.

Harry Potter s'était arrêté dans le couloir. Il leva sa baguette, et regarda le mur.

— J'ai besoin de rentrer dans la chambre où dort mon fils, dit-il d'une voix calme, avant d'arpenter le couloir, trois fois, en passant devant le même mur.

La porte ne se révéla pas. Et Harry n'en parut pas tellement surpris.

— Hmm, dit-il, comme en se parlant à lui-même. Je me demande pourquoi la porte n'apparaît pas. Je présume… (Il regarda autour de lui, leva les sourcils, et eut un léger sourire,) que mon fils ne dort pas dans la Salle sur Demande, mais qu'il est au contraire debout dans ce couloir, avec moi, caché sous ma cape d'invisibilité – après avoir vainement tenté d'ouvrir la porte de la chambre. Qu'en dis-tu, James ?

James poussa un long soupir, et arracha la cape de sa tête.

— Tu le savais depuis le début, pas vrai ?

— Non, je l'ai simplement deviné quand je t'ai entendu dans le couloir d'en bas. Bien sûr, je n'en étais pas absolument certain, du moins, pas avant que la Salle sur Demande se refuse. Allez, viens avec moi.

Après un petit rire las, Harry Potter réclama à nouveau sa chambre, puis passa trois fois devant la porte, et cette fois, le sortilège fonctionna.

Quand ils furent tous les deux couchés, Harry éteignit la lumière et parla dans l'obscurité.

— Tu n'es pas obligé de suivre mes traces, James. J'espère que tu en es conscient.

James ouvrit la bouche, mais il ne sut pas quoi répondre. Aussi, il se tut, et attendit la suite.

— Tu étais en bas ce soir, aussi tu entendu le professeur Franklyn, dit Harry, après un long moment. Mais j'aimerais que tu te souviennes surtout de certains mots de son discours. Il y aura toujours dans le monde des complots et des rebellions. Toujours le même livre à écrire, avec différents chapitres. Ce n'est pas à toi de sauver le monde, mon fils. Et même si tu le fais, ce sera une victoire à court terme, parce que le monde se retrouvera très vite en danger, encore et encore. C'est dans la nature des choses.

Harry fit une pause, et James de l'entendit rire doucement.

— Je sais ce que tu ressens. Je me souviens de l'énorme poids que je portais autrefois, de cette responsabilité, et même de mes frissons d'anticipation à l'idée que j'étais l'élu, désigné par le destin pour vaincre le Mal, gagner la bataille finale, afin que le Bien s'établisse sur la terre. Mais James, même alors, je n'ai jamais été seul. C'était un combat général. Et bien des sorciers ont fait des sacrifices plus grands que les miens. Ce n'est jamais le devoir d'un seul homme de sauver le monde. Et certainement pas celui d'un élève de première année, incapable de savoir comment ouvrir la Salle sur Demande.

James entendit un mouvement de drap, et sut que son père le regardait dans l'obscurité. Il ne voyait pas son expression (il faisait trop sombre), mais il était conscient cependant du visage qu'il devait avoir, de son sourire compréhensif, de ses yeux verts attentifs. Bien sûr, son père savait tout. Son père était Harry Potter.

— Alors, fils, qu'en penses-tu ?

James prit une grande inspiration. Il faillit raconter à son père tout ce qu'il avait vu et entendu, lui parler de l'intrus moldu, du fantôme de Cédric Diggory, du secret d'Austramaddux, du complot pour le retour de Merlin, afin d'utiliser le grand enchanteur pour déclencher la guerre finale contre les Moldus. C'était sur le bout de sa langue... Mais après réflexion, James préféra se taire. Il se contenta de sourire à son père dans le noir.

— Je sais, papa. Ne t'inquiète pas pour moi. Si je décide de sauver le monde à moi tout seul, j'enverrai d'abord un petit mot à toi et à maman. D'accord ?

Harry ricana, et secoua la tête, comme s'il n'était pas tellement convaincu. Cependant, il comprit qu'il n'y avait pas d'urgence à insister. Aussi, il se laissa retomber sur son oreiller.

Quelques minutes plus tard, James parla à nouveau :

— Hey, papa, est-ce que tu pourrais me laisser ta cape d'invisibilité pour cette année à l'école ?

— Il n'en est pas question, mon garçon, répondit Harry d'une voix endormie. Absolument pas question.

Puis James entendit son père rouler sur lui-même. Quelques minutes après, tous deux dormaient.

Quand James et Harry Potter pénétrèrent le lendemain matin dans la Grande Salle, James sentit un changement immédiat de l'ambiance générale. Il était accoutumé aux réactions de la communauté magique, chaque fois qu'il faisait une apparition publique avec son père, mais aujourd'hui, c'était différent. Au lieu de se tourner pour les regarder, James eut la sensation que les autres s'appliquaient au contraire à détourner le regard. Sur leur passage, les conversations cessèrent. C'était étrange de voir qu'on leur jetait des coups d'œil, sans jamais les regarder franchement – du moins pas avant que James et son père soient passés. James ressentit une brusque poussée de colère. Qui étaient tous ces gens au juste ? La plupart d'entre eux étaient de jeunes sorciers et sorcières, avec des parents qui travaillaient dur, et avaient toujours été partisans de Harry Potter : d'abord de l'élu – le garçon qui avait survécu ! – ensuite du jeune sorcier qui avait beaucoup œuvré à la chute de Voldemort, et enfin, de l'homme adulte, directeur du Bureau des Aurors. Et aujourd'hui, parce que quelques stupides

trublions peignaient des slogans sur des bannières et répandaient de fausses rumeurs, ils refusaient de le regarder en face ?

Mais au moment même où James eut cette pensée, il réalisa aussi avoir tort. Tous ne suivaient pas la nouvelle vague. Dès que Harry et James furent assis au bout de la table Gryffondor (James avait supplié son père de ne pas le forcer à monter sur l'estrade, parmi les professeurs,) ils furent accueillis par des sourires et des saluts chaleureux. Quand Ted vit son parrain, il poussa un cri, et courut vers lui, le saluant selon un rituel compliqué – poignée de main, suivie d'un coup de poing et divers autres mouvements rapides – avant de carrément le prendre dans ses bras pour l'écraser de toutes ses forces contre lui.

Ensuite, Harry tomba sur son banc, mort de rire.

— Ted, tu as failli m'étouffer, protesta-t-il.

— C'est mon parrain ! cria Ted comme pour présenter Harry à toute la Grande Salle. Harry, as-tu déjà rencontré Noah ? C'est un Gremlin, comme Petra et moi.

Harry serra la main tendue de Noah

— Oui, nous nous sommes rencontrés l'an passé, au championnat de Quidditch.

— Bien sûr, répondit Noah. Le match où Ted a réussi à marquer le point gagnant dans les buts adverses. Difficile à oublier.

— Techniquement, ce n'était pas volontaire, répliqua Ted d'un air hautain. C'est arrivé quand j'ai, par accident fait tomber leur poursuiveur de son balai. D'ailleurs, je visais un journaliste.

— Désolé de vous interrompre, dit Harry, en gesticulant vers la table, mais James et moi aimerions grignoter quelque chose.

— Aucun problème, répliqua Ted aussitôt. Et si de mauvais coucheurs vous ennuient, faites le moi savoir. Ce soir, nous avons une rencontre de Quidditch. En étant remontés, nous jouons avec plus d'énergie.

Tout en parlant, Ted avait surveillé la Grande Salle d'un œil noir, puis il adressa un dernier sourire à James et Harry, et s'en alla.

— Bien sûr, dit Harry, en le regardant s'éloigner, j'aurais pu lui dire que c'était sans importance, mais pourquoi lui gâcher son plaisir ?

James sourit à son père, puis tous les deux se servirent largement des plats fumants posés sur la table. À peine avaient-ils commencé à manger, que James vit entrer Ralph et Zane. Il leur fit un grand signe enthousiaste de la main, les invitant à approcher.

— Hey, papa, voici mes amis, Zane et Ralph, dit James, pendant que les deux autres s'installaient sur le banc, de chaque côté de lui. Zane, c'est le blond, et Ralph, le grand baraqué.

— Enchanté de vous rencontrer tous les deux, dit Harry. James n'a pas cessé de me chanter vos louanges.

— Nous avons aussi beaucoup entendu parler de vous, répondit Ralph, en fixant Harry. Dans les livres ! Avez-vous réellement accompli tout ça ?

Harry éclata de rire.

— Dis-moi, tu vas vraiment droit au but, toi. Eh bien, dans les grandes lignes, oui, c'est probablement exact. Mais si tu t'étais trouvé là, au jour le jour, ça t'aurait paru bien moins héroïque. En général, mes amis et moi tentions simplement d'éviter d'être tués, brûlés vifs, étouffés ou dévorés.

Zane était silencieux, ce qui ne correspondait pas à son caractère.

— Hey, qu'est-ce que tu as ? demanda James, en lui envoyant un coup de coude. Tu es bien trop nouveau dans le monde sorcier pour jouer les groupies du « grand Harry Potter ».

Zane fit une grimace, puis il sortit de son sac à dos un exemplaire récent de la *Gazette du sorcier.*

— Tu sais, c'est vraiment dégueulasse, dit-il, avant de poser le journal sur la table. Mais il faudra bien que tu le vois, tôt ou tard.

James se pencha, et lut le gros titre : « *Importante manifestation anti-Aurors, le sommet international en est-il menacé ?* » En dessous, en plus petit : « *La visite de Harry Potter à Poudlard crée un mouvement unanime de protestation, qui réclame une réévaluation du pouvoir des Aurors dans la communauté magique.* » James sentit une folle colère lui empourprer les jours, mais avant qu'il ne puisse répondre, son père lui posa une main sur l'épaule.

— Mmm, dit calmement Harry. Pas de doute, Rita Skeeter est en grande forme.

Zane fronça les sourcils. Il regarda Harry, puis étudia à nouveau le journal.

— Vous savez qui a écrit un article juste en lisant le titre ?

— Non, répondit Harry en riant. (D'un geste de la main, il repoussa le journal, et croqua calmement dans sa tartine.) Son nom apparaît en petits caractères. Mais son style venimeux est assez facilement repérable. Ça n'a aucune importance. Tout le monde aura oublié cet article dès la semaine prochaine.

James lisait toujours le premier paragraphe, le front plissé.

— Elle prétend que toute l'école était là, à crier à protester. C'est archifaux ! J'y étais, et s'il y avait plus d'une centaine d'élèves, je veux bien embrasser un Scroutt à pétard! De plus, la plupart d'entre eux n'étaient que des curieux, venus uniquement pour voir ce qui se passait. Il y avait à peine quinze ou vingt personnes qui levaient des pancartes.

— Peu importe, James, soupira Harry. Les journaux ne se préoccupent pas de la véracité de leurs informations. Ils cherchent simplement à être diffusés le plus largement possible.

— Mais comment peux-tu accepter qu'ils racontent des choses pareilles ? C'est dangereux ! Le professeur Franklyn…

James fut coupé net dans sa tirade par le regard que son père lui lança. Après un bref moment, l'expression de Harry s'adoucit.

— Je sais très bien ce qui t'inquiète, James, et je ne t'en veux pas. Mais il y a des façons de gérer ce genre de choses, et en aucun cas, il ne faut discuter avec des gens comme Rita Skeeter.

— Tu parles comme McGonagall, grommela James

Il baissa les yeux, et massacra à coups de couteau son morceau de saucisse.

— Bien entendu, répliqua Harry très vite, elle a été mon professeur. Et d'ailleurs, je préférerais que tu parles d'elle en disant la directrice ou Mrs McGonagall.

Durant un moment, James mangea, enfermé dans un silence boudeur. Ensuite, sans regarder personne, il plia grossièrement le journal, et le repoussa, hors de sa vue.

— Alors, d'après ce que m'a dit Ted, c'est ce soir qu'à lieu le premier match de Quidditch de la saison ? demanda Harry, en agitant sa fourchette en direction des trois garçons assis près de lui.

— Oui, annonça Zane. Serdaigle contre Gryffondor. Mon premier match. Je brûle d'impatience.

Quand James releva les yeux, il vit son père adresser un grand sourire à Zane.

— Ainsi, tu as été sélectionné dans l'équipe de ta maison ? Bravo. Si j'ai terminé suffisamment tôt, j'aimerais bien assister au match et te voir voler. À quel poste joues-tu ?

— Batteur, répondit Zane, en faisant le geste de renvoyer un cognard avec sa fourchette.

— Il est drôlement bon, Mr Potter ! s'exclama Ralph avec conviction. Quand je l'ai vu voler la première fois, il a failli faire un cratère en s'écrasant au milieu du terrain, mais il a réussi à redresser au dernier moment.

— Voilà qui demande des nerfs d'acier, reconnut Harry, en étudiant le visage de Zane. Tu avais déjà volé auparavant sur un balai ?

— Non, jamais ! cria Ralph, aussi enthousiaste que s'il était l'agent commercial de Zane. Et c'est bien le plus surprenant, pas vrai ?

Le visage figé, James essaya de croiser le regard Ralph, pour le faire taire sur ce sujet brûlant. Mais il était déjà trop tard.

— D'ailleurs, continuait Ralph sur sa lancée, Zane n'aurait probablement pas su quoi faire s'il n'avait dû s'envoler pour rattraper James qui déraillait. On aurait dit une vraie torpille !

Tout excité, il s'agita sur son siège, avec un geste de la main qui mimait les acrobaties du vol inaugural de James.

— Mais bien sûr, Mr Potter, coupa Zane très vite, vous serez du côté de Gryffondor, pas vrai ? (En même temps, il poussa Ralph, si fort, qu'il faillit le faire tomber du banc.)

Harry continua à mâcher sa tartine, mais son regard, attentif et scrutateur, passait d'un garçon à l'autre. Zane faisait des grimaces à Ralph, qui le regardait avec des yeux écarquillés.

— Pardon ? Ah, oui, bien entendu, dit enfin Harry.

— Oui, c'est normal, ajouta rapidement Zane. Après tout, c'est votre maison. Waouh ! Tu as vu l'heure, Ralphinator ? On va être en retard.

— Mais je n'ai pas cours tout de suite, protesta Ralph. En plus, je n'ai même pas déjeuné.

— Tant pis, d'ailleurs tu es trop gros. Viens ici, insista Zane, qui fit le tour pour prendre son copain par le coude.

Zane n'avait pas réellement la force de bouger Ralph contre son gré, mais devant son insistance, le grand brun finit par se lever. Zane l'entraîna vers la sortie le plus vite possible.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda Ralph d'une voix sonore, puis en croisant le regard consterné que Zane lui jetait, il insista : Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai dit ? Tu crois que… (Tout à coup, il s'arrêta net, et se retourna vers James, d'un air horrifié.) Oh !

James n'entendit pas ce que Zane répondit, mais avant de sortir, Ralph dit encore :

— Flute, quelle gaffe ! Je n'ai pas fait exprès…

James poussa un grand soupir, et regarda son père.

— Ben oui. Voilà : je suis absolument nul au Quidditch. Je suis désolé.

Harry le fixa attentivement.

— À ce point ?

— Oui, acquiesça James, effondré. Je sais bien ce que tu vas dire : que ce n'est pas très grave. Que c'est juste un jeu. Que je pourrais me rattraper l'an prochain. Que je n'ai pas besoin de faire comme toi, ni de suivre des traces. Je sais, je sais. Pas besoin de me le répéter.

Sans répondre, Harry continua à étudier son fils, et sa mâchoire remuait légèrement, comme s'il réfléchissait en mangeant. Finalement, il se renfonça dans son siège et prit un verre de jus de citrouille.

— Parfait, voilà un gros poids de responsabilité en moins. Tu as fait mon travail à ma place.

James releva les yeux sur son père. Harry buvait, tranquillement. On aurait dit qu'il avait envie de rire, mais qu'il s'en cachait derrière son verre. James essaya de ne pas éclater de rire. *C'est sérieux,* pensa-t-il. *Ce n'est pas drôle. C'est du Quidditch quand même*. Mais plus il cherchait à garder son sérieux, plus il n'y arrivait pas. Il eut un sourire, essaya de le cacher avec sa main, et finalement, il éclata de rire.

Aussitôt, Harry reposa son verre et sourit aussi, en secouant la tête.

— Tu t'es vraiment inquiété à ce sujet, James ?

Du coup, James cessa de rire. Il déglutit péniblement.

— Oui, papa. Bien sûr. Je veux dire, c'est du Quidditch quand même. Ton sport favori. Et aussi, celui de mon grand-père Potter. James Potter. Je porte son nom. Tout le monde s'attendait à ce que je sois génial sur un balai. Et non pas un danger public, aussi bien pour moi que pour les autres.

James se pencha en avant, et regarda son fils droit dans les yeux.

— Mais tu as encore toutes les chances d'être génial sur un balai, James. Par la barbe de Merlin, mon fils, c'est ta première semaine à l'école, et tu n'as pas encore reçu ta première leçon de vol. Autrefois, quand j'ai commencé, personne n'était autorisé à monter sur un balai sans leçons préliminaires, et encore moins à tenter d'intégrer les équipes de l'école.

— Mais papa, tu l'as quand même fait, coupa James, et tu as été excellent.

— Mais ce n'est pas important, mon fils. Tu es tellement inquiet à l'idée de ne pas être à la hauteur de ma légende – qui, je te le rappelle, a été largement amplifiée – que tu ne te donnes même pas le temps d'apprendre les choses à ton rythme. Tu considères avoir échoué, avant même d'avoir commencé. Tu ne le vois donc pas ? Personne ne peut se comparer à un mythe. Tu sais, j'aurais aimé être la moitié du sorcier que l'on me prétend être. Chaque jour, je me regarde dans le miroir, et je me dis qu'il est inutile de m'appliquer si fort à être le « célèbre » Harry Potter, que je devrais me détendre, et me contenter d'être moi-même – le mari de ta mère, le père de mes enfants, et le meilleur Auror possible. Et parfois, je ne suis pas si satisfait de mes résultats dans mon travail. James, il faut absolument que tu cesses de te voir uniquement comme le fils de Harry Potter…

« (Harry s'arrêta et réalisa que, pour la première fois, ses mots avaient fini par atteindre James. Il eut à nouveau un petit sourire.) Donne-moi la chance de me voir comme le père de James Potter. Parce que, dans tout ce que j'ai réalisé au cours de mon existence, l'accomplissement dont je suis le plus fier est de vous avoir élevé tous les trois, Albus, Lily et toi. Tu as bien compris ?

James lui adressa un grand sourire, légèrement de travers. Il l'ignorait, mais c'était le même sourire qu'il voyait si souvent sur le visage de son père.

— D'accord, papa. Je vais essayer. Mais ce n'est pas toujours facile.

Harry hocha la tête, reconnaissant la véracité de ce constat. Après un moment, il ajouta :

— Est-ce que tu me trouves vraiment prévisible à ce point ?

À nouveau, James lui sourit.

— Bien sûr, papa. Mais ne t'inquiète pas, c'est pareil avec maman. (James prit la voix de sa mère pour dire :) « Tu ne comptes pas sortir dans cette tenue ? »

Son interprétation était si outrée que Harry éclata de rire. Encouragé, James continua :

— « Il fait froid dehors, mets ton manteau ! Ne dit pas des mots comme ça devant ta sœur. Ne joue pas avec les gnomes de jardin, tu finiras avec la main verte ! »

Harry riait si fort qu'il dut s'essuyer les yeux avec sa serviette. Un peu après, il souhaita à James une bonne journée, et lui donna rendez-vous en fin d'après-midi, sur le terrain de Quidditch.



Chapitre 7 : Question de loyauté



Comme par hasard, le premier cours de la journée fut l'Entraînement Basique de vol sur balai. Le professeur, Cabriel Ridcully, était un sorcier gigantesque. Il portait une cape de sport brun clair et une tenue officielle de Quidditch, qui exhibait des avant-bras et des mollets musclés.

— Bonjour les nouveaux ! Beugla-t-il avec entrain. (James devina que Cabe Ridcully devait être du genre à se lever du bon pied le matin.) Bienvenue dans ce cours de Découverte et d'Entraînement Basique. La plupart d'entre vous me connaissent déjà, je pense que vous m'avez vu jouer dans de nombreux matchs de Quidditch – rencontres, tournois, etc. Nous allons passer l'année ensemble, à vous familiariser avec les notions fondamentales nécessaires pour bien voler. Je crois fermement à une approche pratique, aussi nous allons commencer directement par la manipulation du balai, et les principales commandes pour le contrôler. Que chacun d'entre vous choisisse un balai, s'il vous plaît !

James appréhendait énormément de recommencer à voler, mais au fur et à mesure que le cours progressait, il comprit que, avec des consignes précises, il était capable de diriger son balai, de s'envoler, et même de contrôler son altitude et sa vitesse. Il réalisa qu'il y avait des variations subtiles dans la façon dont le balai réagissait en fonction de l'inclination du corps. Si le balai était simplement en suspension, se pencher en avant le faisait avancer, se redresser arrêter. Mais une fois que le balai prenait de la vitesse, les mêmes mouvements provoquaient également une ascension ou une descente. Plus vite allait le balai, plus la posture de James contrôlait l'altitude plutôt que la vitesse. Donc, découvrir le bon équilibre entre une vitesse adéquate et une altitude adéquate dépendait de la vitesse du balai en cet instant précis. James sentit que, l'autre jour, la panique lui avait fait perdre le peu de contrôle qu'il avait eu. Il fut rassuré de pouvoir s'expliquer son spectaculaire échec durant les essais.

Malheureusement, sa joie fut vite tempérée. En regardant Zane, il ressentit une jalousie qu'il fut incapable de maîtriser. L'Américain, presque sans y penser, fit sur son balai, plusieurs figures et des loopings.

— Mr Walker, veuillez cesser de faire le pitre ! cria Ridcully d'une voix tonnante. (À sa grande honte, James savoura cette intervention.) Gardez vos acrobaties pour le match de ce soir.

Quant à Ralph, il était tout crispé en faisant de son mieux pour rester en équilibre sur son balai. Il avait réussi à s'élever d'un mètre, mais de toute évidence, il était coincé.

— Comment je fais pour rouler comme lui ? demanda-t-il, en regardant Zane.

— À mon avis, dit James en secouant la tête, tu devrais éviter de prendre ce genre de risques.

La suite de la matinée fut bien moins intéressante. James eut un cours de Sortilèges Elémentaires, suivi d'une Initiation aux Runes Anciennes. Au déjeuner, James put enfin à raconter à Ralph et à Zane ce qui s'était passé la nuit précédente. Il leur décrivit de son mieux le Chronolux de Franklyn, puis la conversation au dîner – y compris les pouvoirs vaudous de Mme Delacroix. Enfin, il leur rapporta l'entrevue qu'il avait surprise entre son père et le professeur Franklyn, et termina par ses propres déductions sur la façon dont l'histoire d'Austramaddux, concernant le retour de Merlin, correspondait au complot évoqué.

Quand il se tut, il regarda ses deux amis, et attendit leurs commentaires.

— Alors, dit Zane, les yeux étrécis, si je comprends bien, ton père possède une cape… qui rend n'importe qui invisible en la portant ?

James poussa un gémissement exaspéré.

— Oui ! Mais enfin, ce n'est vraiment pas le plus important.

— Parle pour toi. C'est incroyable, bien mieux que des rayons X. Pense à tout ce qu'un mec pourrait faire avec une cape d'invisibilité. Est-ce que ça craint la vapeur d'eau ?

James leva les yeux au ciel.

— Je n'en sais rien. Je ne pense pas que le sorcier qui a consacré sa vie à créer cette cape d'invisibilité l'ait fait pour se glisser en douce dans la salle de bain des filles.

— Donc, tu n'as pas vérifié, marmonna Zane, sans se démonter.

Ralph continuait à manger calmement, tout en réfléchissant.

— Alors, dit-il enfin, Franklyn a dit à ton père que de nombreux sorciers aux États-Unis partageaient les idées du Mouvement du Progrès ? Et qu'ils voulaient aussi l'égalité entre les Moldus et les sorciers ?

— Oui, acquiesça James, mais ils mentent. C'est évident ! Depuis quand les Serpentard font-ils quelque chose en faveur des Moldus ? Si les familles pur sang de Serpentard ont toujours réclamé la fin du secret, c'est juste pour pouvoir dominer le monde moldu. Ils se croient s*upérieurs* aux Moldus, pas égaux.

Ralph parut légèrement troublé.

— Tu sais, je n'en suis pas certain. Tu as vu les élèves assemblés l'autre jour dans la cour ? Il n'y avait pas que des Serpentard. Tu l'as remarqué, non ?

Non, James n'avait pas fait attention.

— On s'en fiche, répondit-il. Ce sont quand même les Serpentard qui ont tout déclenché, avec leurs badges, leurs slogans du Mouvement du Progrès et tout le bataclan. Tu l'as dit toi-même, Ralph. C'est Tabitha Corsica qui a distribué les badges à tous les Serpentard. C'est elle qui a tout manigancé.

— Je ne crois pas qu'elle soit ce que tu dis, protesta Ralph. Et ton histoire de ramener Merlin d'entre les morts n'a rien à voir avec elle. Tabitha pense simplement que ce serait plus juste, à tout point de vue, que les Moldus et les sorciers aient les mêmes droits. Elle n'a pas du tout l'intention de faire la guerre ou de créer des problèmes. Et puis, en y réfléchissant, ça me paraît logique. Je ne trouve pas normal qu'on interdise aux sorciers de travailler dans le monde moldu, de participer aux jeux et aux compétitions. Pourquoi nous mettre à l'écart ? Ce n'est pas parce que nous avons des pouvoirs que nous sommes des parias !

— Tu parles vraiment comme eux ! s'écria James en colère.

— Tu trouves ? Aboya Ralph, dont le visage s'était empourpré. Et bien, c'est normal, je *suis* l'un d'entre eux, au cas où tu l'aurais oublié. Et je n'apprécie pas ta façon de parler de ma maison. Les choses ont beaucoup changé depuis l'époque de ton père. Et si tu t'intéresses tellement à la vérité et à l'histoire, tu devrais au moins accepter un débat ouvert sur le sujet. Je crois que Tabitha a raison, et que tu es de mauvaise foi.

James retomba sur son siège, bouche bée.

Ralph baissa les yeux et continua :

— Tabitha veut que je participe au premier débat du club, à l'école, dans l'équipe A. Je présume que tu connais le thème de la rencontre ? Il s'agit de : « Réévaluation de ce qui s'est passé, vérité ou conspiration ? »

— Et toi, tu va être dans son équipe ? s'exclama James incrédule. Tu vas prétendre que mon père et ses amis ont inventé toute l'histoire de Voldemort pour faire peur aux gens, et pouvoir garder le secret sur le monde sorcier ?

Ralph parut gêné.

— Non, personne ne croit que ton père a tout inventé, mais… (Il s'arrêta, sans savoir comment terminer sa phrase.)

— Génial ! S'écria James, en levant les mains au ciel. Tes arguments sont si convaincants qu'ils me laissent sans voix. Avec toi, Tabitha aura un partenaire de choc, pas à dire.

— … mais peut-être que ton père n'était pas du bon côté, rétorqua Ralph d'une voix forte. Bien sûr, toi, tu n'y as jamais pensé. Il y a eu des morts – et c'est normal en temps de guerre. Mais pourquoi les morts sont-ils considérés différemment en fonction du camp dans lequel on se trouve ? Si ton père tue Voldemort, c'est un triomphe, mais si Voldemort tue quelqu'un, c'est une atrocité. Tu vois, ce sont les gagnants qui écrivent les livres d'histoire. Du coup, la vérité qui se transmet n'est pas forcément objective. Comment sais-tu ce qui s'est réellement passé ? Tu n'étais même pas né !

James jeta sa fourchette sur la table.

— Je connais mon père ! Hurla-t-il. Il n'a jamais tué personne ! Il était du *bon* côté, parce que c'est un homme *bon*. Voldemort était un monstre sanguinaire ! Il ne rêvait que du pouvoir, et tuait tous ceux qui le gênaient, même ses propres amis. Et tu devrais t'en souvenir, si tu tiens tellement à prendre le parti de ceux qui pensent comme lui.

Ralph étudia James en silence, puis il déglutit péniblement. Dans un recoin de son cerveau, James était conscient de réagir trop violemment. Après tout, Ralph était né chez les Moldus. Il ne connaissait de Harry Potter et de Voldemort que ce qu'il avait lu d'eux, quinze jours plus tôt, dans un livre d'histoire. De plus, Ralph vivait chez les Serpentard, qui ne cessaient de lui marteler des mensonges. Et Ralph cherchait désespérément à s'adapter parmi eux. Malgré tout, James était enragé au point de vouloir le frapper – peut-être parce qu'il lui était impossible de frapper les autres Serpentard responsables des mensonges vicieux visant son père.

James fut le premier à détourner les yeux. Il entendit Ralph ramasser ses livres et les ranger dans son sac à dos.

— Les mecs, intervint Zane, je voulais vous proposer de venir ce soir, après le match, boire une Bièraubeurre avec les Gremlins, mais à mon avis, je vais faire un bide.

Aucun des deux autres ne lui répondit. Peu après, Ralph s'en alla.

— Tu n'as pas été très sympa avec lui, remarqua Zane d'une voix calme.

— Moi ? s'écria James.

— Avant que tu m'expliques ta position, coupa Zane en levant la main d'un geste conciliant, laisse-moi te dire que tu as raison. Bien sûr, tout ça, c'est des foutaises. Mais il s'agit de Ralph. Il essaye juste de s'adapter. Tu dois le comprendre.

— Non, dit James sèchement. Je ne peux pas le comprendre. Pas quand « s'adapter » signifie raconter des mensonges sur mon père.

— Il ne sait pas que ce sont des mensonges, expliqua Zane. C'est la première fois qu'il entend cette histoire. Il aimerait te croire, mais il aimerait aussi se sentir à l'aise dans sa maison. Dommage pour lui, il a été envoyé chez une bande d'abrutis, complètement siphonnés, à qui la folie des grandeurs est montée à la tête.

En entendant ça, James fut un peu adouci. Il savait que Zane avait raison, mais il n'arrivait pas à regretter de s'être emporté contre Ralph.

— Et alors ? Toi aussi, tu entends cette histoire pour la première fois. Pourquoi n'es-tu pas encore affilié au Mouvement du Progrès pour demander une bannière ?

— Parce que tu as la chance… (Zane jeta un bras autour du cou de James,) que j'aie été envoyé chez les Serdaigle, et je te garantis que là-bas, tous détestent le vieux Voldy autant que les Gryffondor. De plus… (Il prit un air enamouré,) je trouve Petra Morganstern bien plus chouette que Tabitha Corsica.

James grogna, et repoussa Zane d'un coup de coude.

Les deux garçons se rendirent ensuite dans la bibliothèque pour travailler. C'était Knossus Shert, le professeur de Runes Anciennes, qui surveillait l'étude ce jour-là. Assis derrière le grand bureau, sur l'estrade, avec ses lunettes épaisses, ses longs membres dégingandés, et sa robe verte, il ressemblait tout à fait à une mante religieuse.

Zane recopiait des théorèmes d'Arithmancie sur lesquels il travaillait. James ne souhaitait pas le déranger mais il n'arrivait pas à se concentrer sur son travail. Aussi, il sortit de son sac l'exemplaire de la *Gazette du sorcier*, qu'il avait embarqué au petit-déjeuner. À nouveau, les lèvres serrées de dégoût, il lut les grands titres. En bas de la page principale, James fut furieux de voir une photo de Tabitha Corsica. Elle arborait son expression habituelle, aimable, raisonnable et polie. « *Un des préfets de Poudlard propose un débat sur le Mouvement du Progrès* » annonçait le titre sous sa photo. Tout en sachant qu'il ne devrait pas lire cet article, James ne put s'empêcher de le parcourir des yeux.

« Bien entendu, ma maison ne cherche pas troubler la bonne entente de l'école, mais nous devons respecter le désir des élèves de toutes les maisons, et leur droit d'exprimer leurs inquiétudes » a expliqué Miss Corsica. Il est évident qu'elle regrette la violence de la manifestation du jour, mais reconnaît cependant la validité des motivations de ses amis. « Malgré la réticence de notre directrice, qui semble peu pressée de mettre en place le calendrier des débats, je suis confiante que nous obtiendrons le droit de nous exprimer, à cœur ouvert, sur les pratiques quelque peu abusives des Aurors du Ministère. »

Miss Corsica est une élève de cinquième année à Serpentard, et également le capitaine de l'équipe de Quidditch de sa maison. « J'ai acheté mon balai chez un artisan moldu », explique-t-elle d'une voix posée. « Bien entendu, il n'était pas conscient des propriétés magiques du bois qu'il avait façonné. Je l'ai enregistré à l'école comme un objet moldu, bien entendu. Mais je trouve que tester le travail de nos amis moldus est une expérience juste et utile. Il se trouve que mon balai est l'un des plus rapides

de l'école, » ajoute-t-elle, en se mordant modestement les lèvres. « Voyez-vous, il faute reconnaître aux Moldus la qualité de leur travail, et non en accorder tout le mérite aux sortilèges qui ont ensuite amélioré l'aérodynamisme de mon balai. »

Furieux, James agita bruyamment les pages de son journal avant de le claquer sur la table. Le professeur Shert le regarda d'un air sévère, et lui fit signe de se taire.

James resta longtemps les yeux fixés sur le journal, sans même le voir. Il n'arrivait pas à croire qu'on puisse gober de telles inepties. Tabitha Corsica et son prétendu balai moldu n'étaient que la cerise sur le gâteau. Et elle le savait. Quand James l'avait croisée dans la cour, Tabitha était interviewée par Rita Skeeter. Il revoyait encore l'avidité sournoise du visage de la journaliste, tandis que sa Plume à Papotes dansait sur le parchemin. *Cette stupide femme a été manipulée*, pensa James. Mais Rita Skeeter était fidèle à sa nature, et à son lectorat. James se souvenait des histoires concernant la première rencontre de son père et de Rita Skeeter, au cours du Tournoi des Trois Sorciers. Tante Hermione avait piégé la journaliste en découvrant un secret à son sujet, comme quoi Rita Skeeter était un *animagus* non déclaré. Elle pouvait prendre la forme d'un scarabée, et espionner sans se faire voir. Tante Hermione avait réussi à capturer la sorcière sous sa forme d'*animagus*, l'empêchant ainsi de nuire, du moins durant un moment, et de répandre ses mensonges contre Harry Potter dans la *Gazette du sorcier*. Or, le matin même, ce même Harry Potter avait annoncé à James que la vérité avait d'autres combats, et que discuter avec des gens comme Rita Skeeter ne servait à rien. Ecœuré, James secoua la tête. Il préférait nettement les méthodes de Tante Hermione à celles que son père utilisait à présent.

Tout en ruminant sa colère frustrée, James jeta un coup d'œil machinal sur le journal plié devant lui. Un titre, sur la dernière page, attira son attention. Il se pencha en avant, le front plissé.

L'effraction au ministère reste inexpliquée.

Londres : la semaine dernière, une effraction a été commise au Ministère de la Magie, et les enquêteurs n'ont pu obtenir le moindre indice, ni sur ce que cherchaient les voleurs, ni sur les complicités internes qu'ils avaient obtenues. Comme nous l'avons déjà rapporté dans ces pages, trois individus au passé chargé ont été arrêtés lundi matin, 31 août, après avoir vandalisé une section du ministère. Les trois voleurs, deux sorciers et un Gobelin, ont été découverts au cours d'une ronde de routine, quelques heures après leur tentative.

Les trois malfaiteurs étaient inconscients, et soumis au sortilège de Bloclang, ce qui les rendait incapables de répondre aux questions. Ils sont actuellement à l'hôpital Ste Mangouste des Maladies Magiques, sous bonne garde. Au ministère, le Bureau des Changes et des Devises, le Département de la Coopération Magique Internationale, et le Département des Mystères, qui se trouvent tous trois aux alentours de l'endroit où ont été retrouvés les voleurs, indiquent que rien ne leur a été dérobé. De ce fait, les charges qui pèsent sur les trois malfaiteurs sont uniquement le vandalisme et l'effraction. Leur tentative, bien que curieuse, n'a pas été jugée de grande importance, jusqu'à ce que les médecins de Ste Mangouste découvrent qu'aucun de leurs contre sortilèges n'avait le moindre effet sur le Bloclang auquel les trois voleurs ont été soumis.

« Il s'agit d'un sortilège particulièrement puissant, qui de toute évidence, a été renforcé par de la magie noire, » indique le docteur Horatio Flack, chef du Département de Contre-sortilège de l'hôpital Ste Mangouste. « Si nous sommes incapables de le briser, j'ai bien peur que ce sort devienne permanent. »

À ce qu'il paraît, l'un des malfaiteurs, identifié par notre journaliste comme le Gobelin Mr Fikklis Bistle, a brièvement répondu aux contre-sortilèges au cours du week-end. « Il a émis quelques

grognements, qui ne peuvent être qualifié de véritables mots, » a admis l'une des infirmières, en réclamant l'anonymat. À l'aube ce matin, Mr Bistle a été retrouvé mort dans son lit, victime apparemment d'une erreur médicale. Bien entendu, ceci n'a fait que ranimer les hypothèses concernant l'effraction, sur lequel travaillent de plus belle les enquêteurs.

Quorina Greene, qui dirige l'enquête, a tenu une conférence de presse et dit : « Nous recherchons tout particulièrement par quels moyens ces trois individus ont pu pénétrer dans les bureaux du ministère. Il s'agissait de petits escrocs sans envergure, qui jamais n'avaient tenté un coup pareil. Nous ne pouvons exclure une complicité interne du ministère. La mort de Mr Bistle est bien évidemment suspecte, mais elle semble accidentelle. Il est cependant heureux que les malfaiteurs aient échoué, et que rien n'ait disparu. »

— Allez, chuchota Zane – ce qui fit sursauter James, plongé dans sa lecture. Je file pour avoir le temps de m'échauffer un peu sur mon balai. Tu viens avec moi pour me porter chance ? Á mon avis, je vais en avoir besoin.

Ravalant sa jalousie, James décida de suivre son copain. D'ailleurs, lui-même pourrait aussi s'entraîner sur son balai. À nouveau, il replia son journal, et le remit dans son sac à dos.

— J'aimerais bien savoir comment tu peux t'arrêter aussi sec que tu l'as fait ce matin durant le cours d'initiation, dit James tandis que les deux garçons remontaient les escaliers pour aller se changer. J'aimerais aussi apprendre à faire des loopings. Tu me montreras ?

— Bien sûr, mec, répondit Zane avec entrain. Mais garde-le pour toi. Je préfère que Ralph n'essaye pas, du moins pas avant qu'il soit un peu plus détendu sur un balai.

En entendant le nom de son copain, James se sentit mal à l'aise, puis il se secoua. Quelques minutes plus tard, les deux garçons, en jean et en tee-shirt, couraient joyeusement dans la lumière ensoleillée, vers le terrain de Quidditch.

James passa le reste de l'après-midi sur le terrain avec Zane, d'abord à faire des exercices d'entraînement, puis à regarder les équipes Serdaigle et Gryffondor se rassembler et faire quelques passes. Ensuite, Zane suivit son équipe pour une dernière réunion avant le dîner. Aussi, James accompagna les Gryffondor, remonta avec eux dans la salle commune, puis les attendit tandis qu'ils se changeaient, et redescendaient se sustenter. Avant le premier match de la saison, il y avait toujours une sorte d'excitation générale. La Grande Salle était joyeuse et bruyante, les moqueries amicales volaient d'une table à l'autre, entrecoupées de cris ou de slogans en faveur de l'une des deux maisons en compétition. Au moment du dessert, Noah, Ted, Petra et Sabrina, arborant fièrement la tenue sportive de Gryffondor, s'alignèrent en se tenant les coudes, devant leur table, comme s'ils s'apprêtaient à pousser la chansonnette. Ensemble, dans une gigue irlandaise, ils tapèrent du pied sur le sol dallé, attirant ainsi l'attention de tous les élèves, puis se lancèrent dans une chorégraphie brouillonne mais enthousiasme, sur des paroles que Damien avait écrites pour eux un peu plus tôt :

Oooh – Nous-autres Gryffondor aimons bien jouer et plaisanter,
Mais sur un terrain de Quidditch, nous partons en guerre
Souhaitons aux Serdaigle du courage et du savoir-faire,
Parce que le lion va bientôt attaquer,
Oooh – Quand le jeu est brutal, il y a du danger,
Et un joueur tombe souvent de son balai,

Mais jamais les Gryffondor ne s'avouent vaincu,
Et nous sommes doués pour les coups de pieds au…

Le dernier mot disparut dans un rugissement général, rires et applaudissements du côté des Gryffondor, huées et protestations chez les Serdaigle. Les quatre Gremlins saluèrent avec un grand sourire, de toute évidence enchantés d'eux-mêmes. Puis ils rejoignirent les autres, et tous ensemble, les joueurs se précipitèrent sur le terrain pour se préparer.

James savait que les matchs les plus courus, au Quidditch, étaient le premier et le dernier de la saison. À la fin de l'année, quand se décidait le vainqueur de la coupe de Quidditch parmi les quatre maisons, tout le monde connaissait bien les équipes et les différents joueurs, et choisissait son champion parmi les deux concurrents en lice. Mais en début d'année, chacun ne soutenait que sa propre maison. Les gradins étaient combles, et de nombreux professeurs assistaient aussi au match. Les maisons étaient séparées en différents gradins, chaque élève agitant drapeaux et bannières à ses couleurs. Quand James entra sur le terrain, il fut heureux de voir et d'entendre la foule déchaînée. Tout en prenant leur siège, les élèves hurlaient et se lançait des plaisanteries les uns aux autres. En général, les professeurs choisissaient les bancs supérieurs qui correspondaient à leur maison. Quand James grimpa les marches dans la section de Gryffondor, il vit son père assis dans la tribune officielle, flanqué à sa droite par les officiels du ministère, et à sa gauche par la délégation américaine. Quand Harry aperçut James, il agita la main dans sa direction avec un grand sourire. Dès que James s'approcha de lui, Harry obligea tous les autres à se décaler sur le banc pour faire de la place à son fils. James prit place en marmonnant quelques excuses, mais plutôt amusé de constater que Miss Saccarine avait pour une fois oublié son sourire factice : furieuse d'avoir été écartée, elle grinçait des dents.

— Comme je vous l'ai expliqué, disait le professeur Franklyn à Harry, oui, nous aussi avons des équipes de Quidditch aux États-Unis. (Le vieux professeur devait hausser le ton pour se faire entendre au milieu du tumulte de la foule.) Mais, pour une raison étrange, ce jeu n'est pas aussi populaire chez nous que le Sautebuisson, le Trou du serpent ou le Virenvol. D'après ce que j'ai entendu dire, notre équipe de coupe du monde n'est pas mauvaise. J'avoue rester sceptique.

James étudia les Américains, curieux de voir ceux qui s'étaient déplacés, de savoir ce qu'ils allaient penser du match. Mme Delacroix était assise au bout du banc, le visage figé, et les mains serrées sur les genoux. James grimaça, trouvant que ces doigts noueux ressemblaient à une balle de jointures brunes et déformées. Le professeur Jackson regarda James, et le salua d'un signe de tête. James remarqua, posé entre ses pieds, le sac de cuir dont le professeur ne se séparait jamais, cette fois bien fermé sur son étrange contenu. Le professeur Franklyn portait probablement sa tenue officielle, une robe noire avec un haut col blanc, et une lavallière en dentelle. Ses lunettes carrées renvoyèrent les rayons du soleil tandis qu'il souriait aimablement autour de lui en examinant les gradins.

— Où est Ralph ? demanda Harry à James. Je pensais le voir ce soir avec toi.

James haussa les épaules, sans croiser le regard de son père.

— Ah, je crois que ça commence, annonça Franklyn, en se redressant pour mieux voir.

L'équipe de Gryffondor venait effectivement d'apparaître, émergeant d'une haute voûte en bois sous les gradins. Une cape rouge claquait derrière chacun d'eux comme un drapeau.

— Voici en premier sur le terrain l'escadrille de Gryffondor, menée par le capitaine Justin Kennely, hurla la voix de Damien Damascus qui commentait le match, de la tribune officielle.

L'équipe monta vers le ciel dans une formation en tire-bouchon, qui se resserra en vrille ascendante, puis éclata au sommet de la figure, l'ensemble des joueurs sur leur balai formant un

gigantesque G au-dessus de la tribune de leur maison. Les joueurs rompirent ensuite la formation, plongèrent les uns après les autres dans une démonstration acrobatique aérienne, pour reformer la lettre P. Ils étaient tous dressés sur leur balai, face à Harry et James, qu'ils saluèrent avec un bel ensemble et un grand sourire. Quand la tribune Gryffondor les applaudit à pleines mains, James vit de nombreux visages se tourner vers eux, pour étudier la réaction de Harry Potter. Son père se leva, et salua aimablement cette ovation.

— On croirait vraiment que je suis la reine d'Angleterre en visite, marmonna Harry en se rasseyant.

— Et maintenant, voici les Serdaigle, cria Damien, dont la voix résonnait sur tout le stade. Ils sont menés par le capitaine Gennifer Tellus, qui a gagné la coupe l'an passé.

L'équipe de Serdaigle jaillit à son tour de sous les gradins, comme une fusée, chaque joueur optant pour une direction différente, avant de revenir sur la ligne centrale. Ils se jetaient un souafle de l'un à l'autre, à une vitesse que l'œil ne suivait pas. Après plusieurs secondes à tourner en spirale devant les gradins, les Serdaigle se dirigèrent tous ensemble vers le centre du terrain, où ils s'arrêtèrent net pour faire face à la foule, leurs balais formant les branches d'une étoile. Chacun des joueurs leva le bras droit, et Gennifer, au centre, tendit le souafle par-dessus sa tête. Les gradins de Serdaigle poussèrent des cris assourdissants devant la perfection de la chorégraphie.

Finalement, Gennifer et Justin se retrouvèrent en position au centre du terrain. Chaque équipe s'aligna derrière son capitaine. En dessous d'eux, debout dans sa tunique officielle, l'arbitre du match, Cabriel Ridcully avait un souafle sous le bras, et le pied posé sur la malle où étaient gardés les autres ballons.

— Je veux assister à un match honorable, hurla le professeur aux élèves. Capitaines, êtes-vous prêts ? Joueurs, êtes-vous en formation ? Attention… (Il leva le souafle, le bras tendu.) C'est parti !

Dès que Ridcully balança le souafle, il enleva en même temps son pied du coffre, dont le couvercle s'ouvrit, libérant les deux cognards et le Vif d'Or. Les quatre balles s'envolèrent, de tous les côtés, tandis que les joueurs passaient à l'action. En réponse, les gradins hurlèrent leur soutien.

James s'efforça de suivre le jeu de Zane parmi les Serdaigle. Les cheveux blonds de l'Américain étaient faciles à repérer sur le bleu roi de sa cape. Il vit Zane foncer à travers une mêlée de joueurs, exécuter une roulade étonnante, et techniquement parfaite, puis se pencher à la limite du déséquilibre, avant de renvoyer le souafle d'un revers puissant. Le ballon contourna la mêlée, et si Zane ne marqua pas, ce fut grâce à Noah qui le récupéra de justesse. La foule hurla – les Gryffondor de joie, les Serdaigle de déception.

En ce bel après-midi, la chaleur devint vite pesante. Elle fatiguait les joueurs, bien sûr, mais aussi les spectateurs agglutinés sur leurs bancs. Durant le match, les deux équipes avaient accès à un stand de rafraîchissement, aux deux extrémités du terrain. Ces stands, gérés par une équipe de maintenance, comportaient une dizaine de seaux remplis d'eau. De temps à autre, un joueur agitait sa baguette en un signal convenu, alertant l'équipe au sol son passage imminent. A son approche, un des attenants faisait léviter un seau d'eau, le renversait et inondait le joueur d'une douche rafraîchissante. À chaque fois, la foule explosait de rire, parce que la vitesse du joueur transformait l'eau en geyser, ce qui créait une myriade d'arc-en-ciel étincelant autour de lui.

Durant un moment, les Gryffondor menèrent le jeu, puis Serdaigle égalisa en début de soirée. Le soleil baissait lorsque Serdaigle prit la tête. Très vite, le jeu devint à la fois fébrile et agité, car le score était encore rattrapable. James surveilla les attrapeurs, essayant de trouver lui aussi le reflet doré du vif d'or. Mais dans la luminosité rasante, il ne put apercevoir la petite balle rapide. Et pourtant, au

moment même où il détournait les yeux, un éclat lui attira l'œil non loin des gradins Poufsouffle. James plissa les yeux, et tout à coup, il le vit, s'agitant près des mats où flottaient les bannières. L'attrapeur de Serdaigle avait aussi remarqué le vif d'or. James se releva d'un bond, et trépigna sur place, le doigt pointé en avant. Il hurla un avertissement à Noah, l'attrapeur de Gryffondor. Noah l'entendit. Il fit pivoter son balai et suivit la direction indiquée. Il repéra le vif d'or au moment où la balle s'enfuyait, tout droit dans la mêlée des joueurs qui se disputaient les cognards.

L'attrapeur de Serdaigle plongea pour récupérer le vif d'or qui passait sous son balai. Il le rata, et faillit tomber. Il partit en vrille, puis se rattrapa, et se lança à nouveau dans le match. Ted, un des batteurs de Gryffondor, le visa d'un revers de cognard, obligeant l'autre garçon à dévier sa trajectoire, mais pas longtemps. De l'autre côté du terrain, Noah se rapprochait. Il zigzagua pour éviter de heurter les autres joueurs. La foule avait enfin compris ce qui se passait. Un par un, les spectateurs se mettaient debout, hurlant conseils et encouragements. Et tout à coup, au beau milieu de l'action, James remarqua autre chose… qui le surprit tellement qu'il perdit tout intérêt pour le match – pour la première fois depuis l'envoi des ballons.

L'intrus – le Moldu – était sur le terrain, appuyé au stand de rafraîchissement des Serdaigle. James n'arrivait pas à croire ce qu'il voyait, mais pourtant l'homme était bel et bien là, dissimulé sous la cape de l'équipe de Serdaigle. Il regardait aussi le match, le visage levé, avec une expression à la fois sidérée et émerveillée. Il porta quelque chose à ses yeux, et James comprit qu'il devait s'agir d'une caméra moldue. L'homme filmait le match ! James détourna les yeux de l'intrus, et regarda Harry, assis à côté de lui, hurlant avec entrain pour encourager les joueurs. James tira sur la manche de son père, et cria :

— Papa ! Papa regarde, il y a quelqu'un là-bas en bas, dit-il, le doigt pointé, essayant de montrer le stand au milieu de la foule des spectateurs.

Avec un grand sourire, Harry se tourna son fils et essaya de comprendre.

— Quoi ? Hurla-t-il, en se penchant.

— Regarde là-bas – en bas, hurla James, le doigt toujours pointé. Cet homme n'est pas censé se trouver là. C'est un Moldu. Et je l'ai déjà vu au château.

Instantanément, le visage de Harry se modifia. Son sourire disparut. Il se redressa de toute sa taille, et scruta le terrain. James fit comme son père, cherchant l'intrus moldu. Il était absolument certain que l'homme avait profité de ce délai pour disparaître, laissant James passer pour une andouille. Mais non, l'intrus était toujours là, les yeux levés sur le jeu qui continuait. Il avait baissé sa caméra, qui restait suspendue à un fil accroché à son poignet droit. En regardant mieux, James repéra aussi que l'homme avait des pansements sur le bras, et quelques-uns sur le visage. Il avait dû se blesser en passant à travers la fenêtre du vitrail, mais de toute évidence, pas assez pour ne pas revenir.

Harry se frayait déjà un passage à travers la délégation et américaine, s'excusant poliment, mais avançant fermement vers les escaliers. James le suivit, courant pour ne pas être distancé. Ensemble, père et fils dévalèrent les marches deux par deux, puis arrivèrent au niveau du terrain. James réalisa que son père était en plein mode Auror : sans réfléchir, il laissait ses instincts réagir. Pour le moment, il n'était pas utile de paniquer, s'inquiéter, ou se mettre en colère. Il s'agissait simplement de découvrir à tout prix ce qui se passait. Harry traversa le terrain, toujours suivi de près par James. Un hurlement général annonça alors la fin du jeu. Le tumulte se fit assourdissant, et d'autres personnes se mirent à courir à travers le terrain. L'équipe de rafraîchissement avança aussi pour récupérer ses seaux vides. Les joueurs commençaient à atterrir, tombant sur l'herbe comme des flocons de pissenlit. Cabe Ridcully se précipita vers le centre du terrain et utilisa sa baguette pour rappeler les ballons. Sans se

laisser distraire, Harry continua à marcher d'un pas décidé vers l'autre extrémité du terrain, où lui et James avaient remarqué l'étranger. Désormais, il leur était impossible d'en avoir une vue directe, avec la foule, le bruit, et l'animation générale. Mais James savait que l'homme avait déjà pu, d'une centaine de façons différentes, se faufiler hors du terrain et disparaître dans l'ombre, vers les collines et les bois derrière le terrain de Quidditch.

Harry ne s'arrêta pas avant d'être à l'endroit exact où il avait repéré l'homme un peu plus tôt. Il se tourna la lentement, cherchant à découvrir où l'homme s'était enfui.

— Voilà, dit-il tout à coup, en désignant quelque chose de la main.

James regarda ce que son père indiquait. C'était au pied des gradins, une porte ouverte qui menait dans l'abri où les Serdaigle avaient leurs casiers personnels.

— Là, ou là, dit encore Harry, sans réellement s'adresser à James, mais plutôt à lui-même.

Il avait indiqué d'abord un chemin qui passait entre les gradins de Poufsouffle et de Serpentard, puis un appentis où étaient entreposés les équipements de Quidditch.

— Je ne pense pas qu'il soit rentré dans l'abri, ou dans l'appentis, il doit savoir qu'il ne pourrait pas en sortir. Bien sûr, ce serait une cachette, mais pas très bonne avec une pareille foule. À mon avis, il a pris le chemin vers la forêt. Il n'a pas plus de deux minutes d'avance. James ?

Les yeux écarquillés, James se tourna vers son père.

— Oui papa ?

— Va trouver la directrice, explique-lui ce que nous avons vu, ensuite, demande à Titus de me retrouver au bout de ce passage dans cinq minutes. Ne cours pas. Nous ne savons pas encore ce qui se passe, et je ne veux pas créer une panique générale. Marche simplement, et dis-leur ce que je t'ai demandé. D'accord ?

James hocha la tête, puis il tourna les talons, et obéit aux instructions de son père en rebroussant chemin d'un pas vif, mais sans courir. Alors qu'il remontait les escaliers, luttant contre la foule qui en descendait, James réalisa ignorer qui avait gagné le match. Il y penserait plus tard. Pour le moment, il éprouvait un soulagement incommensurable à l'idée que son père l'ait cru. James avait eu peur, quelque part, que son père refuse d'admettre la présence d'un Moldu sur le terrain, ou qu'il juge ça sans importance. Mais James avait aussi eu l'espoir que son père le connaissait suffisamment pour ne pas douter de lui. Et c'est bien ce que Harry avait fait : son père était immédiatement descendu pour enquêter sur l'étranger, sans hésitation ni question. Bien sûr, c'était ainsi que travaillaient les Aurors. D'abord, les faits, ensuite, les questions, si nécessaire. Mais quand même, James était heureux que son père lui fasse assez confiance pour, sur ses seules indications, s'être lancé à la poursuite de cet homme.

Malgré le soutien de son père, James regrettait que l'intrus ait pu s'échapper. Il avait le sentiment que ni Harry ni Titus ne parviendrait à le retrouver. Du coup, James se retrouverait exactement au même point qu'auparavant : il avait vu un inconnu assister au match de Quidditch, mais sans pouvoir prouver qu'il s'agissait d'un Moldu.

Tout en réfléchissant, James finit par tomber sur Titus Chateaubourg et le reste du groupe. Dès que Titus reçut le message, il s'excusa immédiatement, et dévala les escaliers, la main dans sa poche pour récupérer sa baguette. McGonagall et les autres membres du ministère écoutèrent les explications de James concernant l'homme que lui et son père avaient aperçu sur le terrain. Les réactions furent différentes : la directrice afficha une expression attentive et sombre ; Miss Saccarine et Mr Mecreant restèrent placides.

— Et tu prétends, mon cher garçon, que cet étranger avait un appareil ? demanda Saccarine.

— Oui, je l'ai déjà vu. Il prend des photos. Et il a filmé le match.

James vit Saccarine regarder Mecreant avec une expression incrédule. Il n'en fut pas surpris, mais il s'en fichait. Il tenait simplement à ce que McGonagall le croie. Il s'apprêtait à lui expliquer que c'était le même homme qu'il avait, par accident, fait tomber de la fenêtre, mais devant l'air pincé de Miss Saccarine, il préféra se taire. Autant attendre d'être en petit comité.

Quand il redescendit les marches, suivi de la directrice, des membres du ministère, et des Américains, James entendit enfin le score final. Serdaigle avait gagné. James le regretta, déçu pour les Gryffondor. Mais il fut heureux de savoir que Zane, au moins, passerait une bonne soirée.

Quand le groupe atteignit le chemin principal qui les ramènerait au château, la directrice McGonagall s'écarta et annonça d'une voix sèche :

— Professeurs, chers invités, je vous prie de retourner sans moi jusqu'au château. Je préfère aller m'assurer de la situation.

Sur ce, elle partit à travers champs, et James s'élança derrière elle. Lorsqu'il la rattrapa, elle baissa les yeux sur lui.

— Je présume qu'il est inutile de te signaler qu'un élève de première année n'a rien à faire dans cette histoire, dit-elle, admettant à contrecœur la présence de James comme inéluctable. L'Auror en charge étant ton propre père, il risque de te réclamer. D'ailleurs, je me demande comment il se débrouille ces jours-ci sans Miss Granger pour tout organiser.

Il fallut à James un moment pour réaliser que « Miss Granger » était sa tante Hermione, devenue Mrs Weasley depuis son mariage. Il ne put retenir un sourire, parce que la directrice voyait encore son oncle, sa tante et son père comme des élèves turbulents. Des enfants agréables, mais fatigants.

Lorsque la directrice et James rejoignirent le terrain de Quidditch, à la fin du passage entre les gradins de Serpentard et de Poufsouffle, ils y trouvèrent Harry et Titus Chateaubourg qui revenaient d'une première exploration des environs.

Ce fut McGonagall qui parla la première :

— Aucun signe de l'intrus ?

— Pour le moment, rien, répondit Chateaubourg de sa grosse voix. Le sol est trop sec pour garder la trace de ses pas, et il fait déjà trop sombre pour pouvoir le suivre sans une équipe organisée et un chien.

— Madame la directrice, dit Harry, (et James constata que son père était toujours en mode Auror,) j'aimerais avoir votre permission pour mener une fouille intensive de toute la zone. Nous aurons aussi besoin d'aide, et j'espère pouvoir choisir des personnes de confiance.

— Pensez-vous réellement que cet intrus soit une menace ? demanda la directrice à Harry avant de répondre à sa requête.

Harry écarta les mains, en haussant les épaules.

— Pour le moment, je manque d'information, et il m'est impossible d'en être certain. De toute évidence, l'homme que j'ai vu est trop âgé pour être un élève, et il ne fait partie ni des professeurs ni du personnel du château. Il portait, pour se déguiser, une cape empruntée à l'équipe des rafraîchissements, aussi, sa présence est suspecte. Et James m'a expliqué l'avoir déjà vu auparavant.

Bien entendu, toutes les têtes se tournèrent vers James.

— C'est celui dont je vous ai parlé l'autre matin, madame, dit James à la directrice. J'en suis certain. Il avait des pansements sur les bras et sur la figure. Il a dû se faire mal en tombant par la fenêtre.

— Je me doutais bien que cette histoire serait intéressante, marmonna Harry, qui cacha son sourire.

— Mais enfin, Mr Potter, Mr Chateaubourg, dit la directrice, en s'adressant aux deux adultes, vous êtes bien conscients que personne ne peut entrer au château ! Nous sommes protégés par des sortilèges puissants. Dans ce cas, cette personne était probablement autorisée, et…

— Vous avez raison, Minerva, coupa Harry. Mais je vous certifie que l'individu que j'ai aperçu n'a pas réagi comme une personne autorisée sur les lieux. Aussi, s'il a été admis ici, *qui* l'a fait entrer, et *comment* ? Voici deux questions que j'aimerais réellement lui poser, et c'est pour ça que je tiens à fouiller immédiatement les alentours du château.

McGonagall croisa le regard de Harry, puis elle hocha la tête, comme à regret.

— Très bien, c'est d'accord. Qui voulez-vous dans votre équipe ?

— Hagrid, bien entendu. Personne ne connaît mieux Poudlard que lui. De plus, nous aurons aussi son chien, Snob. Il faudra se séparer en trois équipes, Hagrid et moi irons dans la Forêt Interdite. Titus contrôlera les bords du lac. Nous aurions besoin de renforts, dommage que Neville soit absent ce soir.

— Nous pouvons le convoquer, proposa Chateaubourg.

— Ce ne sera pas nécessaire, dit Harry en secouant la tête. Après tout, nous ne recherchons qu'un seul individu, et probablement un Moldu. Non, deux autres personnes suffiront, si elles se montrent attentives et capables de suivre une piste. Pourquoi pas Ted Lupin et toi, James ?

James essaya de le cacher, mais à l'annonce de son père, il ressentit un frisson de fierté. Il hocha la tête, et s'efforça de prendre un air digne et confiant, sans montrer son excitation fébrile.

— Y aurait-il des hippogriffes actuellement à l'école, madame ? demanda Titus. Il nous serait utile d'avoir une vue d'en haut. Si l'homme s'est déjà introduit dans le château, il doit camper par ici.

— Non, pour le moment, nous n'avons aucun hippogriffe, Mr Chateaubourg. Mais nous avons des sombrals.

Harry secoua la tête.

— Non, ils volent trop haut. De plus, ce sont des jeunes, qui risquent de ne pouvoir porter ni Titus ni moi. Quant à Hagrid, n'en parlons pas.

James réfléchissait fébrilement.

— Vous voulez voir de haut, demanda-t-il, mais à quel point ?

Étonné, Chateaubourg lui jeta un regard en coin.

— L'important, c'est de dépasser la taille d'un homme. À hauteur d'arbre, je dirais, parce que plus haut, dans l'obscurité, nous manquerions les détails. Pourquoi ? Tu as une idée ? On t'écoute, mon garçon.

— Pourquoi ne pas utiliser les géants ? proposa James après un silence. (Il s'inquiétait un peu que son idée paraisse stupide. Ce serait lamentable de sa part de perdre si vite la confiance que son père lui avait accordée en lui permettant d'assister aux recherches.) Il y a Grawp, qui fait trois fois la taille d'un homme, et aussi sa nouvelle copine. D'après Hagrid, elle est encore plus grande que Grawp, d'un bon mètre.

Chateaubourg regarda Harry, sans mot dire. Et Harry étudiait la proposition.

— Combien de temps faudrait-il à Hagrid pour les faire venir ici ? demanda-t-il, à la directrice.

— Voilà une question dont la réponse m'intéresse, répondit-elle, d'un air hautain. J'ignorais que nous avions deux géants à proximité. Je me charge personnellement de rencontrer Hagrid, et de réclamer ses services, ainsi que ceux de ses grands amis. (Puis elle se tourna et regarda James.) Quant à toi, va chercher Ted Lupin mais ne parle à personne de la situation. Vous retrouverez tous les deux ton père et Mr Chateaubourg à la cabane de Hagrid dans un quart d'heure. N'oubliez pas de prendre vos capes et vos baguettes. Pour moi, je dois retourner au château et m'occuper de nos hôtes.

— James, dit Harry, avec son sourire si particulier. Cette fois, tu peux courir.

James était à bout de souffle quand il arriva enfin à la salle commune de Gryffondor. Il y trouva Ted, toujours en tenue de Quidditch, qui se morfondait avec les autres joueurs sur le résultat du match.

— Ted, viens vite ! Cria James, cherchant son souffle. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

— Franchement, ce n'est pas une façon d'entrer dans une pièce, dit Sabrina. (Assise sur le canapé, tourna la tête pour regarder James.) À te voir comme ça, on a franchement l'impression que tu as quelque chose à faire

— Parfaitement, répondit James, penché en avant, les mains sur les genoux. Et j'ai besoin de Ted aussi. Mais je ne peux rien vous raconter tout de suite. C'est interdit. Ils te réclament, Ted. Ils nous attendent à la cabane de Hagrid dans cinq minutes. Avec baguette et cape.

Ted se releva d'un bond, manifestement heureux de pouvoir oublier un moment la défaite au Quidditch. D'ailleurs, il était toujours partant pour de nouvelles aventures.

— Très bien, j'ai toujours su que ce jour viendrait. Qu'on reconnaîtrait mes talents uniques et mon intelligence. Bien, jeunes gens, reposez-vous, James et moi vous raconterons plus tard nos aventures. James, je te suis.

Tout en parlant, Ted avait enfoui sa baguette dans sa poche et jeté sa cape sur ses épaules. Tandis que les deux garçons ressortaient derrière le portrait de la grosse dame, James haletait toujours. Ted marmonnait, la mâchoire serrée. Derrière eux, Sabrina cria :

— N'oubliez pas de nous ramener des Bièraubeurre en revenant, ô nobles aventuriers.

Dans les escaliers, James fut surpris de tomber sur Zane, qui s'arrêta pour leur parler.

— Hey, Ted, super match, non ?

Furieux de ce rappel inopportun, Ted se contenta d'un grognement.

— Où allez-vous ? Continua Zane en courant pour ne pas se laisser distancer.

— Vivre une aventure terrible, dangereuse et mortelle, répondit Ted. Tu veux venir ?

— Ouais, génial ! C'est quoi le plan ?

— Non, protesta James. Désolé. Je suis censé n'en parler à personne, sauf à Ted. Mon père a dit…

Aussitôt, Zane leva les sourcils.

— Ton père ? Dément. Du boulot d'Auror. Allez, mec, tu ne vas quand même pas t'amuser sans m'emmener avec toi ?

Exaspéré, James s'arrêta devant les portes du château.

— D'accord, viens, mais si mon père t'envoie bouler, tant pis pour toi. D'accord ?

— Waouh ! Cria Zane en courant en avant, sautant les marches de l'entrée deux par deux. Allez, bougez-vous un peu, les mecs. L'aventure nous attend !

Baguettes allumées, Harry et Titus Chateaubourg attendaient devant la cabane de Hagrid quand les trois garçons arrivèrent.

— Merci d'être venu, Ted, dit Harry, stoïque. Et voici un invité surprise que je n'attendais pas. Bonsoir, Zane.

— C'est moi qui lui ai demandé de venir, Harry, annonça Ted, le visage grave. Il est nouveau, mais il est vif. J'ai pensé qu'il pourrait nous rendre service, si tu as un plan pour ce soir.

Ted examina Zane d'un œil critique. Aussitôt, Zane effaça à son sourire béat, et tenta (sans succès) de prendre un air compétent. Harry les regarda tous les deux.

— En fait, nous avons surtout besoin d'observateurs. Zane a deux yeux, comme tout le monde, aussi je présume qu'il se qualifie. Espérons que Minerva ne va pas découvrir trop vite que j'ai embarqué un autre « premier année » dans la Forêt Interdite. Je suis à peu près certain qu'elle trouverait un foutu moyen de tous nous coller en retenue. James ne vous a rien raconté de ce qui s'est passé ce soir ?

Ted secoua la tête.

— Pas un mot. Il a juste dit que c'était top secret.

Harry examina James d'un regard étréci.

— La directrice t'avait prévenu de ne rien dire à personne, mon garçon.

— Je n'ai rien dit ! Protesta James, qui jeta un œil noir à Ted. J'ai juste dit que je n'avais rien le droit de dire.

— La meilleure façon de rendre les gens soupçonneux, James, c'est de leur annoncer un truc pareil. (Mais Harry ne semblait pas en colère, plutôt amusé.) C'est sans importance à présent. Nous devrions avoir fini, et être rentrés au château avant que tes copains Gremlins ne lancent une mission de reconnaissance. Pas vrai, Ted ?

— Il est déjà tard, parrain, ils doivent tous être couchés, affirma Ted avec sérieux.

James leva les yeux au ciel.

Puis il prit conscience d'une sorte de vibration sous ses pieds. Peu après, il entendit les aboiements lointains de Snob, l'énorme bullmastiff que Hagrid avait récemment acquis, après le décès de son bien-aimé Crockdur. Toutes les têtes se tournèrent vers la forêt, et la vibration devint plus forte. Une minute après, d'énormes silhouettes apparurent dans l'obscurité, plus hautes que les arbres. C'était leurs lourdes démarches qui provoquaient le tremblement. Snob courait entre les jambes des géants, inconscient qu'il risquait de terminer en carpette si l'un deux lui marchait dessus. Il aboyait, plein d'excitation, et paraissait tout à coup minuscule auprès des deux montagnes. Hagrid émergea le premier de la forêt. Il cria à Snob de se taire, mais sans conviction.

— C'était facile de faire venir Grawp, annonça-t-il en s'approchant. Il est toujours d'accord pour aider. Il a vraiment un cœur d'or, ce petit. Et il parle de mieux en mieux. Mais sa copine par contre… (Hagrid baissa la voix, affectant une nonchalance qui, selon James, était à peu près aussi subtile qu'un banshee dans une boîte d'allumettes.) Elle n'est pas encore très habituée à rencontrer des gens. Pas comme Grawp. Et elle n'a pas apprécié que je la réveille. En fait, elle comprend à peine quand je lui parle, mais je trouve préférable de continuer à essayer. Elle aussi finira à s'habituer, même si ça demande du temps. Il faut juste prendre des gants avec elle.

En entendant cette affirmation, James se souvint que Hagrid avait voulu élever (pour le plaisir) des Scroutts à pétard et estimait toujours que la principale caractéristique d'un dragon était sa gentillesse. Aussi, une annonce de prudence de sa part sur le caractère d'une créature bizarre était à prendre en considération. Quelques secondes plus tard, les deux géants sortirent de la forêt. Grawp le premier, avec un bon sourire, clignait des yeux dans la lumière des baguettes allumées. Pour saluer Harry, il leva vers une paume aussi large qu'un piano.

— Salut Harry, dit le géant, d'une voix profonde et caverneuse. (James la sensation que les mots n'étaient pas trop adaptés à sa nature.) Comment va Hemi… Hemonie.

Harry voulut lui épargner de continuer.

— Hermione va très bien, Grawp. Elle sera contente de recevoir de tes nouvelles quand je la reverrai.

Grawp parut un peu perdu devant tant de mots.

— Salut, Hemonie…Hemo-niii… Répéta-t-il, reprenant le nom d'Hermione alors que sa géante sortait derrière lui de la forêt.

James renversa la tête en arrière, saisi malgré lui d'un frisson de terreur. La géante était si grande qu'elle devait écarter le feuillage des arbres pour passer entre les troncs. Il y eut des craquements sourds du bois martyrisé. La lumière des baguettes n'atteignait que sa poitrine, environ à la hauteur de la tête de Grawp. Le reste restait dans l'ombre et planait au-dessus des arbres, comme une menace qui assombrissait le ciel étoilé. Elle avança plus lentement que Grawp et son pas lourd donnait l'impression qu'une avalanche secouait la forêt.

— Ça ne va pas être évident niveau discrétion, commenta Chateaubourg les yeux fixés sur la monstrueuse apparition.

— Harry, Titus, James, Zane et Ted, dit Hagrid d'une voix très lente, voici Prechka. Prechka, ce sont mes amis.

Prechka se pencha lentement, et approcha sa tête de l'épaule de Grawp. Elle poussa un grognement sourd, légèrement interrogateur. James aurait pu jurer avoir entendu vibrer derrière lui les volets rouillés de la cabane de Hagrid. Mais Harry, très calme, leva sa baguette allumée et lui adressa un sourire.

— Prechka, Grawp, merci d'être venus. Merci de nous aider. Ça ne prendra pas longtemps. Hagrid ? demanda-t-il ensuite au demi-géant, vous leur avez expliqué ce que nous attendions d'eux ?

Ce fut Grawp qui répondit.

— Harry cherche méchant homme. Grawp et Prechka aider.

— Parfait, dit Harry. (Il se tourna ensuite à son groupe.) Hagrid, vous partirez devant avec Snob, en le lançant sur la piste de l'intrus. Peut-être votre chien trouvera-t-il quelque chose d'intéressant, soit vers la Forêt Interdite, soit aux abords du lac. Si c'est le cas, prévenez-nous d'un signal rouge. Ted, tu viens avec moi, nous irons avec Prechka dans la forêt. Zane et James, vous irez avec Titus et Grawp vers le lac. Nous devons tous chercher la trace de l'intrus – des branches cassées, des feuilles déplacées, ou autres indices du genre. Surveillez aussi ce qui peut faire penser à un homme, des morceaux de vêtements, des débris, des papiers. C'est bien compris ?

— Qui cherchons-nous au juste, Harry ? demanda Ted.

Harry s'approchait déjà, prudemment, de la géante.

— Aucune idée, dit-il sans se retourner. Nous verrons bien quand nous le trouverons.

Chapitre 8 : La Caverne du Secret



Grawp s'agenouilla, pour permettre à Zane, James et Chateaubourg de monter sur son dos. James et Zane s'installèrent chacun sur une épaule, agrippés à la chemise rugueuse du géant pour ne pas tomber. Quant à Chateaubourg, sans se soucier du ridicule, il resta sur le dos de Grawp, comme un enfant porté par son père. Il tenait à bout de bras sa baguette allumée, projetant devant le géant un halo de lumière qui leur permettait de voir à quelques mètres et d'étudier le sol autour d'eux. Le sorcier dirigea Grawp vers le lac. Alors qu'ils se mettaient en route, James jeta un coup d'œil en arrière : Harry et Ted n'avaient pas encore trouvé le moyen monter sur les épaules de Prechka.

— Tu ne crois pas qu'on devrait prendre une échelle ? s'écria Ted.

— Il faut juste la convaincre de se pencher et de poser les mains par terre, répondit Harry en gesticulant en direction de la géante.

Prechka s'était agenouillée, certes, mais son attention avait été distraite par le jardin potager de Hagrid. Elle venait d'arracher une pleine poignée de ses citrouilles, racines comprises, et les mâchonnait avec entrain.

— Ça va aller, ça va aller, affirmait Hagrid d'une voix calme. Penche-toi un peu. Voilà. Oh, attention !

Il y eut un craquement sonore. Prechka avait posé la main sur le toit de la cabane à outils, la détruisant complètement.

— Tant pis, dit Hagrid, tapotant gentiment le coude énorme de Prechka. Maintenant, vous deux pouvez monter plus facilement. Utilisez le mur qui reste comme marchepied.

Prechka cherchait déjà à se redresser. Harry et Ted n'eurent que le temps de se précipiter sur ses épaules. Puis Grawp pénétra dans le bois, à l'est du lac, et la densité des arbres empêcha James de voir ce que devenait son père.

Grawp prenait un soin étonnant à baisser la tête et éviter les branches basses qui auraient pu renverser ses trois passagers. À chaque pas, James sentait le poids énorme du géant résonner sur le sol, très bas en dessous, mais, assis sur sa large épaule, il n'était pas secoué comme on aurait pu le croire. Chateaubourg dirigeait Grawp d'une voix calme, sa tête près de celle du géant, au niveau de l'oreille. Suivant ses instructions, Grawp parcourut des zigzags réguliers en approchant du lac, puis il retourna vers l'épaisseur des bois, pour fouiller le périmètre alentour. Leurs progrès étaient lents, et le balancement monotone du pas de Grawp rendit vite James somnolent. Il secoua la tête pour s'éclaircir les idées, puis étudia à nouveau le sol devant lui, cherchant l'un des indices que son père leur avait décrits. Pour ne pas s'endormir, il expliqua à Zane et à Titus comment il avait aperçu l'intrus sur le terrain de Quidditch. Il leur parla de la caméra, et des deux occasions précédentes où il avait vu le même inconnu aux alentours et à l'intérieur du château.

— Tu as déjà vu trois fois cet homme, alors ? demanda Chateaubourg de sa grosse voix.

— Oui, admit James.

— Et à part ton père, ce soir, personne d'autre que toi ne l'a jamais vu ?

James se sentit plutôt mal à l'aise devant cette insistance, mais il répondit franchement :

— Non. Personne.

Ensuite, tous trois restèrent silencieux un moment. D'après les estimations de James, ils avaient parcouru environ un tiers du périmètre. Il avait, de temps à autre, quelques aperçus du château, quand ils se rapprochaient de la rive du lac, et que la vue se dégageait devant eux. Les bois paraissaient déserts, hélas, et tout était normal. Il y avait quelques craquements furtifs de créatures nocturnes ; des grenouilles coassaient dans les roseaux. Chaque fois que James étudiait la pénombre, aux abords du halo de lumière, il voyait voler des papillons de nuit et des oiseaux, qui ne semblaient pas inquiets. Personne n'était passé dans ce bois – du moins pas récemment.

— Arrête-toi, Grawp, dit tout à coup Chateaubourg d'une voix brusque.

Le géant obéit, et resta immobile, tournant juste la tête pour regarder autour de lui. James remarqua que sa large oreille était sale, puis il chercha à comprendre ce qui avait alerté Titus. L'Auror était figé, comme s'il écoutait attentivement quelque chose. Quelques secondes passèrent. James était conscient qu'il fallait se taire. Tout à coup, non loin de là, un bruit se rapprocha, un bruissement de feuilles mortes. Il y eut une sorte de grincement – ou de cliquètement – puis plus rien. Ni Grawp ni Chateaubourg ne remuaient. James vit l'Auror tourner lentement la tête, cherchant à déterminer l'origine de ce bruit inconnu.

Les sons recommencèrent, plus proches, mais toujours cachés par l'obscurité. C'était devant eux, là où le sol formait une petite butte, qui leur cachait la vue. D'après James, il y avait quelque chose d'inhumain dans le grincement qu'ils avaient entendu. C'était trop… rapide. Il sentit ses cheveux se hérisser sur sa nuque.

Chateaubourg tapota légèrement la nuque du géant, puis il désigna le sol en silence. James sentit Grawp s'accroupir, avec une souplesse qui, à nouveau, le surprit. Quand Grawp posa les mains à terre, les feuilles mortes crissèrent doucement sous son poids. Sans bruit, Chateaubourg descendit du dos du géant. Les yeux durs de l'Auror restaient fixés sur la butte.

— Vous deux, restez avec…

Il fut interrompu par une agitation soudaine, bien plus près cette fois. James réussit à discerner quelque chose. Les feuilles mortes s'envolaient à l'ombre de la butte. Une… bête courait à une vitesse inquiétante entre les arbres, écrasant les buissons. Elle semblait énorme, avec beaucoup trop de pattes.

Une curieuse lueur bleuâtre émanait de la chose, et clignotait au rythme rapide de ses mouvements. Quand la bête approcha, Chateaubourg se plaça devant Grawp et ses deux passagers. Avec l'économie de mouvements d'un Auror confirmé, il agita sa baguette et envoya un sortilège de Stupéfixion dans les buissons devant lui. La créature modifia sa course, contourna la zone éclairée, et plongea dans un ravin. Il était facile de suivre sa piste grâce à la lumière bleue clignotante. Maintenant dirigée vers le haut, elle éclairait les branches des arbres tandis que la bête s'enfonçait dans le bois.

— Vous deux, restez avec Grawp, gronda Chateaubourg en se lançant au pas de course derrière l'animal. Grawp, si tu vois approcher quoi que ce soit, écrase-le.

Chateaubourg était un homme massif, mais malgré sa taille, il courait de façon remarquablement rapide. En quelques secondes, il avait disparu, tout comme la créature. Il n'y avait plus aucun bruit dans la forêt. Les deux garçons sautèrent des épaules du géant, et s'avancèrent vers le ravin pour y jeter un coup d'œil prudent.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Zane d'une voix hésitante.

James secoua la tête.

— À mon avis, mieux vaut ne pas savoir. En tout cas, ça n'était pas ce que nous cherchions.

— Encore heureux ! affirma Zane, avec force.

Un moment encore, les deux garçons surveillèrent le ravin où Chateaubourg et la bête avaient disparu. Autour d'eux, résonnaient les sons habituels d'une vie nocturne active, les grenouilles coassaient, les papillons voltigeaient comme si rien ne s'était passé. James et Zane n'entendaient rien, ne voyaient rien.

— Jusqu'où va-t-il poursuivre ce truc ? demanda enfin Zane.

Fataliste, James haussa les épaules.

— À mon avis, jusqu'à ce qu'il le rattrape.

— Et si c'est la bête qui attrapait Chateaubourg en premier ? s'inquiéta Zane avec un frisson. Tu sais, je trouvais beaucoup plus rassurant d'être sur les épaules de Grawp. Si on remontait ?

— Bonne idée, approuva James. (Il se retourna). Hey, Grawp, veux-tu…

Il s'arrêta net. Le géant avait disparu. Durant quelques secondes, trop horrifiés pour parler, les deux garçons regardèrent fébrilement autour d'eux.

— Là ! dit Zane tout à coup, pointant du doigt la direction du lac.

James se tourna et vit Grawp, sur la rive. Il escaladait d'énormes rochers couverts de mousse et des arbres tombés. Les deux garçons se précipitèrent. Ils durent contourner une pierre aussi haute qu'une maison derrière laquelle ils avaient vu disparaître le géant. Mais Grawp s'était encore écarté pour fouiller la terre sous un arbre mort. Puis il avança plus loin.

— Qu'est-ce qu'il fabrique ? s'écria Zane exaspéré. Où va-t-il ?

— Grawp ! appela James à mi-voix. (Il hésitait à crier, ne souhaitant pas attirer l'attention d'autres créatures monstrueuses.)

La nuit était de plus en plus dense. D'épais nuages noirs avaient caché la lune, réduisant les bois à une masse obscure et menaçante.

— Grawp ! Répéta James, viens ici. Qu'est-ce que tu fais ?

Plusieurs minutes encore, Zane et James furent contraints de suivre les traces du géant, se frayant péniblement un chemin le long des rives du lac, passant au milieu des ronces, escaladant à grand peine des troncs d'arbres que le géant avait enjambés d'un pas. Ils réussirent enfin à le rejoindre, au bord de l'eau, dans une petite anse. Quelques îlots boisés, non loin de là, leur coupaient la vue de la rive d'en face. L'air, gorgé d'humidité, avait des relents de mousse. Alentour, les insectes bourdonnaient activement. Planté devant un énorme tronc noueux, Grawp dépouillait ses branches de leur noix, avant de les enfourner dans sa bouche, coques y compris. Lorsque les garçons arrivèrent près de lui, encore haletants, il mâchait avec entrain, produisant de nombreux craquements.

— Grawp ! S'écria Zane, cherchant à retrouver son souffle. Qu'est-ce que tu fais ?

En entendant sa voix, le géant baissa les yeux, et son visage exprima sa surprise.

— Grawp faim, répondit-il. Grawp sentir nourriture. Grawp manger et attendre. Petit homme revenir.

— Grawp ! Maintenant, nous nous sommes perdus. Titus ne nous retrouvera pas. Il ne sait pas que nous sommes partis, cria James, en essayant de contrôler sa colère.

Avec une expression placide, Grawp continua à le regarder – et à manger.

— Bon, laisse tomber, dit Zane. Maintenant qu'on est là, autant qu'il boulotte ses noix, ensuite, nous lui demanderons de nous ramener là où Titus nous avait dit de l'attendre.

L'Américain se laissa tomber sur un rocher, et examina de plus près les égratignures et les bleus récoltés après sa course derrière le géant. James fit une grimace mécontente, mais ce serait inutile de discuter avec Grawp, il le savait.

— Très bien, admit-il d'un ton sec. Mange, Grawp, et ensuite, tu nous ramèneras. D'accord ?

Grawp poussa un grognement d'agrément. Il tirait si fort vers lui une des plus grosses branches du noyer qu'il provoqua un craquement bruyant.

Frustré, James s'aventura près de l'eau, repoussant les mauvaises herbes et les joncs pour avancer. Ici, le lac ressemblait davantage à un marais, il n'y avait qu'une faible profondeur d'eau stagnante entre la berge et le premier des petits îlots. Ce n'était qu'un bout de terre inculte qui émergeait du marécage, avec des buissons serrés et quelques arbres. En fait, l'îlot devait même se trouver sous l'eau la plupart du temps. A trois mètres de là, James vit plusieurs arbres tombés, renversés sans doute par un récent orage. James pensa que leurs racines n'avaient pas trouvé à s'accrocher dans la terre inondée. Dans cette nuit si noire, la scène était à la fois sinistre et terrifiante.

Quand la lune apparut, James décida qu'il était temps de rentrer. Il ne voulait pas que Chateaubourg se lance à leur recherche. Mais alors qu'une lumière argentée émergeait des bois, James se figea. Un frisson de terreur le secoua de la tête aux pieds. La forêt était soudain parfaitement silencieuse, immobile, comme morte. Plus un animal ni un insecte ne bougeait. James lui-même semblait transformé en pierre, et seuls ses yeux affolés fouillaient activement l'ombre sous les arbres. D'ailleurs, le silence n'était pas le seul changement dans la forêt. Tout s'était figé, et ce n'était pas normal.

— James ? (La voix de Zane, dans le silence, parut inquiète et tendue.) Tu ne trouves pas… je crois… il y'a quelque chose d'étrange. Et… c'est quoi ce truc dingue ?

Zane venait de rejoindre James au bord du lac.

— Quoi ? demanda James en le regardant. Quel truc dingue ?

Il suivit le regard de Zane et poussa un cri étouffé. L'îlot proche de la berge avait changé d'aspect. James n'arrivait pas exactement à définir la nature de cette différence, mais ce qu'il avait cru être un alignement normal d'arbres et de buissons avait pris, au clair de lune, un tout autre aspect. On aurait dit une ancienne structure bien organisée. Il était difficile de ne pas voir des piliers et des portes, des gargouilles et des contreforts, le tout forgé dans le bois naturel et le sol de l'île, comme si ce n'était qu'une illusion d'optique.

— Je ne suis pas certain d'apprécier ce que je vois, insista Zane, à voix basse. Surtout le pont.

James regarda plus attentivement. Les arbres tombés dans l'eau reliaient l'îlot à la terre ferme, en une sorte de pont naturel, et son aspect avait également changé. Deux larges troncs formaient un passage. Au-dessus, les branches étaient tressées en une tête de dragon, gigantesque et stylisée. Un rocher noir qui surgissait entre les racines tordues représentait l'œil de la bête. Deux autres arbres, tombés en biais, créaient l'arcade de la mâchoire supérieure ouverte, jetant sur le bois noirci une ombre menaçante. On aurait cru cette mâchoire prête à se refermer sur quiconque osant poser un pied sur le pont.

James avança prudemment vers l'étrange structure.

— Hey, tu n'as quand même pas l'intention de marcher là-dessus ? demanda Zane. Si tu veux mon avis, ce ne serait pas sain du tout.

— Allez, dit James sans se retourner. Je croyais que tu voulais vivre des aventures franchement dangereuses.

— Tu sais, en y réfléchissant, ce genre de choses se déguste à très petite quantité. Et cette bestiole qu'on a croisée tout à l'heure me suffit largement. Pas besoin d'en rajouter.

Sans l'écouter, James contourna un buisson épineux, quelques arbustes maigrelets, puis il se trouva planté devant les mâchoires du dragon, face au pont en bois. De près, l'illusion était encore plus parfaite. Des branches de bouleau formaient des poignées lisses et faciles d'accès. Les deux troncs d'arbres à l'horizontale étaient proches l'un de l'autre, et des lianes nouées et des feuilles recouvraient leurs surfaces, y formant un souple tapis.

— D'accord, dit James, reste là. J'y vais.

Il comprenait l'appréhension de Zane à s'aventurer plus avant, et ne lui en voulait pas. Mais pour lui, le mystère était une attraction à laquelle il ne pouvait résister. Il posa le pied sur le pont.

— Aaah, flûte ! gémit Zane, en le suivant.

Sur l'île, de l'autre côté du pont, de la vigne vierge lourdement chargée de feuilles formait une immense porte d'entrée, aux arcades compliquées. En dessous, l'ombre était dense et impénétrable. James avança plus près, et vit que les racines dessinaient sur la porte des signes reconnaissables.

— Regarde ! dit-il en chuchotant, j'ai l'impression qu'il y a quelque chose d'écrit. C'est un poème, ou des runes… je n'arrive pas bien à voir.

Pourtant, dès que James déchiffra le premier mot, le reste du poème apparut clairement, alors qu'il plissait les yeux depuis plusieurs minutes pour mieux voir. Il lut à voix haute :

Sous la lumière de Sulva
Je trouverai la Caverne du Secret
Et quand la nuit correspondra au moment attendu
Je quitterai enfin mon sommeil profond
Pour trouver l'aube et le soleil

Sans que rien ne manque à mes reliques
Ce sera une nouvelle vie et une ère étrangère
Quand s'ouvrira le couloir de traversée des anciens

Quelque chose, dans la nature de ce poème, fit frissonner James.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Zane, après avoir relu deux fois l'inscription.

James haussa les épaules.

— La seule chose que je sais, c'est que Sulva est un ancien mot qui désigne la lune. Donc, pour les premières lignes, j'imagine qu'on ne peut voir cet endroit que quand la lune est pleine – comme ce soir. Ça doit être vrai, d'ailleurs, parce que quand je suis arrivé au bord du lac tout à l'heure, cet îlot paraissait simplement abandonné et désert. À mon avis, ça doit être aussi la Caverne du Secret, mais cette découverte ne m'avance pas beaucoup.

Zane se pencha en avant.

— Et que penses-tu de ça : « Pour trouver l'aube et le soleil » ? Peut-être devrions-nous revenir quand il fait jour ? Franchement, cette idée me plaît bien.

Sans répondre à Zane, James posa la main sur la lourde porte, et poussa de toutes ses forces. Le bois émit un sourd craquement, mais sans céder. Par contre, le geste de James provoqua une réaction de l'îlot. Un grondement terrifiant naquit sous les pieds des deux garçons. Quand James baissa les yeux, il fit un bond en arrière. Des racines jaillissaient sous le pont. La vigne vierge rouge sombre qui formait la porte s'agita, puis émit un crépitement comme un journal jeté au feu. Des ronces avancèrent, menaçantes, garnies d'épines d'une affreuse couleur violette et qui semblaient venimeuses. James les regarda grossir, les yeux écarquillés. En quelques secondes, elles avaient recouvert la porte, cachant les mots du poème. Sous leurs pieds, le sol ne bougeait plus.

— Eh bien, voilà qui règle la question, dit Zane, d'une voix curieusement haut perchée. (Derrière James, il commença à reculer prudemment.) Je pense que cet endroit exige notre départ, et vite.

— Attends, je voudrais essayer autre chose, dit James. (Il sortit sa baguette de sous sa cape, et sans trop réfléchir, la dirigea vers la porte.) *Alohomora.*

Quand la lueur dorée émise par la baguette toucha les ronces, leur réaction fut immédiate et très violente. Elles rejetèrent le sortilège, qui explosa en étincelles furieuses. Puis toute l'île frissonna, et la menace muette devint plus pesante. Il y eut un halètement, comme un millier de personnes se mettant à respirer en même temps, puis une voix surnaturelle chuchota :

— Allez-vous-en !

Sous la véhémence de l'ordre, James vacilla en arrière, heurtant Zane. Les deux garçons, s'écroulèrent sur le pont qui frémit sous leur poids. James, horrifié, vit les arbres bouger au dessus de lui. On aurait dit que la mâchoire supérieure du dragon se démantibulait. Les branches déchiquetées et pointues ressemblaient de plus en plus à des dents.

— Allez-vous-en ! Répéta l'île.

Le son semblait provenir d'un million de petits êtres mauvais qui chuchotaient en même temps.

Puis le plancher du pont se souleva, se détachant de la berge. La mâchoire supérieure descendit d'un cran, prête à s'écrouler pour dévorer les deux garçons. Ils reculèrent précipitamment, tombant l'un sur l'autre, et se jetèrent juste à temps sur la berge. Le pont s'effondra. Les mâchoires gigantesques claquèrent avec un bruit affreux. Branches cassées et morceaux d'écorce furent projetés

alentour, retombant sur James et Zane qui reculaient précipitamment, sur les fesses, poussant des talons parmi les herbes folles, tandis que leurs mains dérapaient dans les feuilles mortes et les aiguilles de pin.

Mais sous eux, le sol bougeait encore. Des racines émergèrent de la poussière, des crevasses s'ouvrirent dans la terre. James eut la sensation que la rive se dissolvait sous ses pieds. Son pied tomba dans un trou, et il l'en arracha de justesse, évitant la racine qui s'était déjà tendue pour le retenir. Il recula, cherchant à retrouver la terre ferme, mais sans y parvenir. Une sorte d'avalanche le ramena vers le bord de l'eau. D'ailleurs, la surface bouillonnait, créant un trou boueux et effrayant. Les pieds des deux garçons s'enfoncèrent dans la vase… Elle les aspirait, prête à les engloutir. Zane tendit un bras vers la berge, essayant d'échapper aux sables mouvants. James chercha une prise autour de lui, mais rien ne semblait solide désormais. Même les racines des arbres, révélées par les failles du sol, devenaient molles et sans consistance sous ses doigts, couvertes d'une répugnante substance gluante qui moussait un peu partout.

Et tout à coup, par miracle, surgit Grawp. Il tomba à genoux, s'agrippa d'une main à un tronc d'arbre, puis de l'autre, récupéra Zane, plus proche de lui. Le géant arracha le garçon de la vase, et le mit à l'abri sur son épaule. L'Américain s'accrocha à deux mains à la chemise de Grawp qui se penchait à nouveau, pour attraper James, déjà presque immergé par les sables mouvants. Quand James émergea de la boue, une horrible racine poilue jaillit de l'eau et s'agrippa à sa cheville, cherchant à le ramener sous l'eau. Son corps resta un moment écartelé entre la racine et le géant. La force de la traction était telle que James craignit de finir en deux morceaux. La racine finit par glisser, toujours agrippée à quelque chose. James baissa les yeux, et vit sa chaussure disparaître sous l'eau stagnante.

Alors que Grawp commençait à se relever, de nouvelles racines jaillirent du sol tout autour de lui. D'énormes tentacules de bois s'enroulèrent autour des jambes du géant. Elles poussaient de plus en plus vite, resserrant leur prise sur le tissu de son pantalon auquel elles s'agrippèrent en y plantant leurs épines. Grawp poussa un rugissement de douleur et de colère, puis il tira violemment, déchirant son pantalon, et arrachant du sol quelques racines. Mais leur force et leur nombre étaient trop, même pour lui. Le géant retomba à genoux, puis fut penché de force en avant tandis que d'autres tentacules lui entouraient la taille et remontaient le long de son échine. Agrippés aux épaules du géant, James et Zane surveillaient leur approche. Les racines cherchaient toujours à les atteindre. Grawp hurla quand un nouveau tentacule s'enroula autour de son cou, attirant son visage vers une faille qui béait devant lui.

James faillit glisser son perchoir quand le géant tomba, attiré vers le sol par la force des multiples racines qui l'étouffaient peu à peu. Tout à coup, il y eut un brillant éclair d'un vert doré, accompagné par une vibration en sourdine. Aussitôt, racines et tentacules reculèrent, comme repoussées par la lumière. Peu à peu, elles lâchèrent prise, manifestement à contrecœur, et reculèrent, libérant leur proie. De nouveaux éclairs lumineux frappèrent celles qui s'attardaient. Chaque lueur repoussa davantage la masse grouillante, les plus petites racines s'écroulèrent, sans vie, les plus grandes se contentèrent de s'enterrer à nouveau dans le sol, en produisant un gargouillement immonde.

Grawp, Zane et James s'étaient d'abord écroulés, puis ils reculèrent le plus loin possible de la rive maudite, jusqu'à la terre ferme. Ils restèrent un moment étendus, le souffle court, parmi les feuilles mortes et les branches cassées. James roula ensuite sur lui-même, et se mit à genoux, il y avait devant lui une haute silhouette dont l'aura brillait faiblement, de cette même lumière d'un vert doré qui avait repoussé les racines. Au travers, James aperçu une forme qui, un peu comme un arc-en-ciel, à la fois attirait et renvoyait la lumière. On aurait dit une femme, très grande, très mince, vêtue d'une longue tunique d'un vert sombre qui semblait provenir directement du sol. Elle avait des cheveux vert pâle

qui flottaient comme une auréole autour de sa tête. Elle était merveilleuse, mais son expression était sombre.

— James Potter, Zane Walker et toi Grawp, fils de la terre, vous êtes en danger ici, ce soir. Il vous faut quitter les bois. Aucun humain n'est plus à l'abri désormais sous cette ramée.

James se remit péniblement debout.

— Qui êtes-vous ? Que s'est-il passé ?

— Je suis une dryade – une nymphe de la forêt. J'ai réussi à faire taire la Voix de l'Île, mais mon pouvoir sur elle ne durera que peu de temps. Chaque jour, elle devient de plus en plus impatiente.

— Une nymphe de la forêt ? demanda Zane, tandis que Grawp le remettait sur ses pieds, plutôt brutalement. C'est comme un fantôme ? Je ne savais pas que les arbres avaient des fantômes.

— Je suis une dryade, un esprit des bois, attachée à un seul arbre. Tous les arbres de la forêt ont leur esprit, mais après des siècles et des millénaires de sommeil, notre pouvoir a peu à peu diminué. Jusqu'à maintenant. Naïades et dryades ont été réveillées, et nulle d'entre nous ne sait pourquoi. Les rares humains qui autrefois communiquaient avec les arbres ont disparu, et leur science est oubliée. Nous appartenons au passé. Et pourtant, nous avons été rappelés.

— Rappelés par qui ? demanda James.

— Pour le moment, nous l'ignorons, et je peux vous assurer que nous avons tout tenté pour le savoir. Il y a une discordance parmi nous. Beaucoup d'arbres se souviennent de la scie des hommes, qui se soucient fort peu de veiller au reboisement. Les arbres les plus vieux sont en colère, ils ont tourné et souhaitent la perte des humains. Ce sont eux qui gagnent pour l'instant. Vous avez été soumis à leur colère, mais pas de la façon dont ils l'auraient voulu.

— Que voulez-vous dire, « ce sont eux qui gagnent » ? demanda Zane. (Il fit un pas en avant, les yeux plissés pour mieux voir la magnifique dryade.) Quel est cet endroit ? Cette île étrange ? Que signifie « le couloir de traversée des anciens » ?

— La durée de vie des hommes sur la terre est courte, mais nous autres, dryades des arbres, regardons les années passer comme s'il s'agissait de jours. Pour vous, les étoiles semblent immobiles, mais nous étudions les cieux comme une chorégraphie, dit l'apparition d'une voix douce, presque rêveuse. Depuis notre réveil, la danse des étoiles est devenue plus agitée. Les astres proposent des milliers de futurs, tous plus sombres les uns que les autres pour le monde des hommes. Tout se décidera bientôt. Il n'y a qu'un seul destin favorable. Tous les autres vous apporteront des bains de sang ; des pertes innombrables ; de grandes douleurs ; des temps bien funestes ; la guerre, la terreur et la violence ; des tyrans ; des famines… Tout sera déterminé à la fin de ce cycle. Nous autres, les arbres, ne pouvons qu'en être spectateurs, mais certains, parmi nous, restent fidèles au souvenir de l'harmonie qui régnait jadis entre les hommes et la flore. Aussi, quand le temps viendra, nous vous aiderons autant que possible.

James se trouvait presque hypnotisé par la voie de la dryade, mais il ressentit en l'écoutant un accès de désespoir – et une frustration de plus en plus importante.

— Vous avez dit qu'il existait une chance d'éviter la guerre ! s'écria-t-il. Que pouvons-nous faire ? Comment pouvons-nous influencer le destin ?

Le visage de la dryade s'adoucit. Ses immenses yeux liquides eurent un sourire triste.

— Il n'y a aucune chance de prédire les conséquences des actions entreprises, répondit-elle. Peut-être ce que tu fais déjà aidera-t-il à préserver la paix. Peut-être, les mêmes choses amèneront-elles la

guerre, quelles que soient tes bonnes intentions. Tu dois faire ce que tu sais faire, l'esprit ouvert et le cœur pur.

Zane ne put retenir un rire moqueur.

— *Sensei*, voilà qui ne nous aide pas beaucoup !

Aucun des deux autres ne lui prêta la moindre attention.

— Il y a bien plus de danger en attente dans la trame du destin que tu ne le sais déjà, James Potter, dit la dryade en avançant si près de James que son aura éclaira le visage du garçon. L'ennemi de ton père – celui qui ignorait tout de l'amour – est mort, mais son sang bat encore dans un cœur différent. Le sang de ton pire ennemi est toujours en vie.

James sentit ses genoux vaciller. Il faillit tomber à la renverse, et tendit la main, pour se retenir à un tronc d'arbre.

— Vol-Voldemort ? bredouilla-t-il dans un chuchotement horrifié.

La dryade hocha la tête, refusant de toute évidence de prononcer ce nom.

— Son grand projet d'immortalité a échoué, à cause de ton père. Mais cet homme avait des ressources innombrables. Il avait préparé autre chose. Un successeur, un héritier. Son sang bat encore aujourd'hui dans un cœur différent, à moins d'un kilomètre d'ici.

— Qui ? demanda James, les lèvres tremblantes, d'une voix à peine audible. Qui est-ce.

Mais la dryade se contenta de secouer la tête, tristement.

— Je n'ai aucun moyen de le savoir à distance. Il me faudrait être en sa présence pour le reconnaître. Il y a d'autres arbres qui s'opposent à nous, qui restons fidèles aux hommes. Nos ennemis limitent notre vision, et maintiennent beaucoup d'entre nous dans un sommeil artificiel. Nous savons simplement que ce cœur bat, tout près, mais rien de plus. Tu dois faire attention, James Potter, et te tenir prêt. Le combat de ton père est terminé. Le tient va commencer.

La dryade commençait à faiblir. Elle ferma les yeux, comme prête à s'endormir, ou à s'évaporer.

Du côté du lac, il y eut un sourd craquement, puis un bruit d'eau.

— D'accord, dit Zane avec un entrain forcé, et si nous remontions sur les épaules de notre petit copain, Grawp, pour ficher le camp d'ici ? Je tiens vraiment à oublier définitivement tout ce qui concerne cet endroit. Pas toi ?

Peu après, avant même d'être revenus à leur point de départ, Grawp et ses deux passagers rencontrèrent Titus Chateaubourg. Le visage de l'Auror était crispé de fureur, mais il se contenta de dire :

— Vous allez bien ? Tous ?

— À peu près, répondit Zane, perché sur une épaule du géant. Mais laissez-moi vous dire que nous avons vécu quelque chose de franchement surprenant.

— J'imagine, grommela le sorcier à l'adresse des garçons.

Quand Grawp se pencha, pour permettre à Chateaubourg de monter sur son dos, Zane tendit la main pour l'aider. Il faillit au contraire se retrouver par terre.

— Alors, haleta-t-il, pantelant sous l'effort, avez-vous trouvé ce que vous cherchiez ? D'ailleurs, c'était quoi ?

— Une araignée géante, répondit Chateaubourg de sa grosse voix. Probablement un des descendants de Aragog. Depuis une vingtaine d'années, ces saletés deviennent de plus en plus incontrôlables. Celle-ci avait trouvé un nouveau jouet. (Chateaubourg tenait à la main quelque chose que James reconnut, la petite caméra vidéo que l'intrus avait utilisée sur le terrain de Quidditch.) Quand j'ai rattrapé la bestiole, cet appareil fonctionnait encore, avec l'écran allumé. Il a été cassé pendant que je… euh… m'occupais de l'araignée. J'imagine qu'elle a dû faire un dernier bon repas.

James ne put retenir un frisson d'horreur. Quant à Grawp, imperturbable, il rebroussa chemin à travers bois.

— Vous croyez vraiment que ce mec a été… mangé ?

Chateaubourg avait la mâchoire serrée.

— C'est la vie, James. Pour te dire la vérité, les araignées ne sont pas carnivores. Elles se contentent d'aspirer le jus de leur proie. C'est une manière de mourir plutôt désagréable, mais au moins, cet intrus n'est plus un problème pour nous.

James ne répondit pas. Il avait la très nette sensation que, bien au contraire, les véritables problèmes venaient juste de commencer.

Le mercredi matin, James se sentit à la fois mollasson et fébrile en pénétrant au petit-déjeuner dans la Grande Salle. C'était une matinée maussade, avec un ciel bas et sombre qui semblait peser sur la pièce. La pluie tombait derrière les fenêtres. Ralph et Zane étaient assis à la table des Serpentard. L'Américain soufflait sur sa tasse de café, comme tous les jours, et Ralph pelait une orange avec un couteau à beurre – il en faisant un massacre. Les deux garçons restaient silencieux. Zane n'était jamais au mieux de sa forme le matin, et il s'était couché la veille aussi tard que James. Ni Zane ni Ralph ne levèrent les yeux, et James en fut soulagé. Il était toujours en colère contre Ralph, dégoûté de son attitude. Et plus grave encore, il était déçu et malheureux de cette trahison. Il essaya de ne pas en vouloir à Zane d'être assis à côté de Ralph, mais en réalité, il était trop fatigué, et la rancune paraissait un effort inutile. Son humeur actuelle n'avait pas besoin d'aggravation.

En avançant jusqu'à la table des Gryffondor, James jeta un coup d'œil vers l'estrade. Il ne vit ni son père ni Titus Chateaubourg. Malgré leur coucher tardif de la veille, les deux sorciers avaient déjà déjeuné. Ils avaient dû se lever à l'aube et, à l'heure actuelle, ils travaillaient sans doute. James ressentit une soudaine mélancolie à l'idée que son père et Titus affrontaient tous les deux une journée active, remplie de rendez-vous intéressants et d'intrigues secrètes, tandis que lui-même était à peine debout, et que les heures à venir seraient consacrées aux cours et au travail scolaire. Il trouva un siège, et fut aussitôt entouré par les bavardages habituels des autres Gryffondor. Sans y participer, James se mit à manger d'un air morne.

La nuit précédente, en rentrant de l'expédition au bord du lac, James avait dû passer deux heures avec Titus Chateaubourg, son père, et la directrice McGonagall. En approchant du château, Titus avait envoyé un signal rouge de sa baguette, pour rappeler Harry, Ted et Prechka, ainsi que Hagrid et Snob. Quand tous furent, une fois de plus, rassemblés devant la cabane de Hagrid, la directrice libéra les deux géants. En remerciement de leurs efforts, elle leur offrit un plein baril de Bièraubeurre. Ensuite, le petit groupe s'était entassé dans la cabane de Hagrid, autour de sa large table en bois rugueux, devant du thé bien fort fait par le demi-géant – le breuvage avait un aspect louche, légèrement trouble,

et un goût de médicaments. Par prudence, aucun sorcier n'accepta les biscuits durs et rassis que leur proposa Hagrid.

Ce fut Titus Chateaubourg qui parla le premier. Il expliqua aux autres comment il avait entendu l'araignée, avant de la poursuivre, laissant les deux garçons sous la protection de Grawp. En entendant ça, Harry s'agita nerveusement dans son siège, sans faire de commentaire. Après tout, c'était de lui que venait la suggestion que James accompagne l'expédition. Il avait aussi accepté, un peu à contrecœur, la présence de Zane. En voyant l'Américain rentrer dans la cabane derrière James, la directrice lui avait jeté un long regard pénétrant. Cette fois, McGonagall se tourna vers Chateaubourg, et lui demanda comment il avait réussi à se débarrasser de l'araignée.

Les yeux durs de l'Auror brillaient un peu quand il répondit :

— La meilleure façon de tuer une araignée qui ne tient pas sous une botte est de lui faire sauter les pattes. Évidemment, au début, c'est difficile. Mais moins elle en a, moins elle gigote.

En larmes, Hagrid se passa la main sur le visage.

— Pauvre vieil Aragog ! S'il avait vécu pour voir ce que ses petits étaient devenus, ça l'aurait tué. Cette araignée a agi comme le font toutes les araignées. Il est difficile de l'en blâmer.

— L'araignée avait récupéré la caméra de l'intrus, dit Harry, en baissant les yeux sur l'objet posé sur la table. (La lentille était éclatée, et l'écran à l'arrière craquelé.) Maintenant, nous sommes au moins certains que cet homme s'est bien sauvé vers le lac et les bois.

— C'est une horrible façon de mourir, remarqua McGonagall. Personne ne mérite ça.

L'expression de Harry ne changea pas.

— Nous ne sommes pas certains que cette araignée a bien tué cet homme.

— J'ai quand même un doute, grommela Chateaubourg. Je vois mal cette bestiole emprunter la caméra pour filmer ses gosses à la maison. Les araignées ne sont pas particulièrement accueillantes. Et elles ont toujours faim.

Harry hocha la tête, en réfléchissant.

— Tu as probablement raison, Titus. Mais il reste quand même une chance que l'intrus ait perdu ou jeté sa caméra en s'enfuyant, et que l'araignée l'ait trouvée. Je préfère maintenir une sécurité plus serrée pendant un moment, Minerva. Nous ne savons pas encore comment cet homme est entré, ni qui il était. Jusqu'à ce que nous ayons ces renseignements, il vaut mieux assumer qu'il y a un risque.

— Ce qui m'intéresse surtout, dit la directrice, en regardant la caméra posée sur la table, est de savoir comment cet appareil a pu fonctionner aux alentours du château. Tout le monde sait que l'électronique moldue supporte très mal un environnement magique.

— Effectivement, tout le monde le sait, madame la directrice, grommela Chateaubourg. Mais peu de sorciers le comprennent. Les Moldus sont de plus en plus inventifs avec leurs appareils. Ce qui était vrai autrefois ne l'est plus actuellement. Et nous savons que les sortilèges de protection érigés autour du château ne sont plus aussi sûrs depuis la Bataille. Et même, pour tout dire, depuis la disparition du vieux Dumbledore, que Dieu ait son âme.

James pensa à la GameDeck de Ralph, mais il préféra de ne pas en parler. La caméra vidéo cassée suffisait à prouver que certains appareils modernes moldus fonctionnaient bel et bien aux alentours de Poudlard.

Enfin, l'attention des adultes se porta vers James et Zane. James expliqua comment Grawp s'était écarté pour chercher de la nourriture, et comment lui et l'Américain avaient dû le suivre, se retrouvant ainsi au bord du lac, face au curieux petit îlot dans le marécage. Zane intervint alors dans sa narration, décrivant l'île et le pont. Il passa sous silence le fait que James ait tenté d'ouvrir la porte en utilisant sa baguette. *A posteriori,* c'était une action téméraire et stupide, et James la regrettait. Pourtant, sur le cou, il avait agi d'instinct. Les deux garçons, parlant l'un après l'autre, décrivirent la tête du dragon enchanté qui formait le pont, puis les tentatives de les engloutir, d'abord entre les mâchoires de la bête, puis avec les tentacules qui émergeaient du sol et avaient failli les attirer dans des sables mouvants. Pour terminer, James répéta ce que l'esprit des bois lui avait dit.

— Des naïades et des dryades ? s'exclama Hagrid, très étonné. (Les deux garçons se turent, et le regardèrent avec des yeux éberlués. Hagrid continua :) Quoi ? Elles n'existent pas ! Ce ne sont que des légendes et des mythes. Pas vrai ?

La dernière question du demi-géant s'adressait aux adultes présents.

— Les bois, au bord du lac, sont une extension de la Forêt Interdite, dit Harry. S'il y a un endroit sur terre où des êtres comme les naïades et les dryades existent encore, c'est bien là. Pourtant, même si c'est vrai, depuis des siècles et des siècles, les esprits des bois sont restés invisibles. Du coup, il est normal que nous les prenions pour un mythe.

— Qu'est-ce que tu insinues au juste, avec « même si c'est vrai » ? demanda James, un peu plus fort qu'il ne l'aurait souhaité. Nous l'avons vue ! Nous lui avons parlé !

— James, ton père est un Auror, rappela McGonagall pour l'apaiser. Il doit considérer toute les options. Actuellement, nous sommes tous plutôt tendus. Ce n'est pas pour douter de vous, mais nous devons simplement trouver l'explication la plus logique à ce que vous avez vu.

— Pour moi, l'explication la plus logique est de croire à ce que l'esprit nous a dit, marmonna James entre ses dents.

James avait fait bien attention de ne pas à rapporter à son père et aux autres les dernières phrases de l'esprit des bois, celles qui concernaient « le sang de l'ennemi qui battait dans un autre cœur ». Son silence provenait en partie des histoires que son père lui avait racontées, celles qui concernaient la façon dont, autrefois, le monde sorcier avait reçu l'annonce de la résurrection de Voldemort, juste après le Tournoi des Trois Sorciers. Le jeune Harry avait été traité de menteur, et discrédité. De plus, si son père avait déjà du mal à croire à la réalité de la dryade, il aurait encore plus de difficultés à accepter la suite : le retour de Voldemort, à travers un héritier de son sang. Mais en réalité, la véritable raison pour laquelle James avait gardé le secret sur cet épisode, était le souvenir des derniers mots que lui avait jetés l'esprit des bois : « *Le combat de ton père est terminé. Le tient va commencer.* »

Peu après, la conversation s'embourba, pendant que tout était vu et revu, et disséqué en détail. James ne tarda pas à s'ennuyer mortellement. Il aurait voulu rentrer au château, et pouvoir se coucher, mais plus que tout, il voulait être seul pour réfléchir en paix à ce que la dryade lui avait dit. Il voulait comprendre ce qui s'était passé dans l'îlot, ce que signifiait le poème. Il mourait d'envie de l'écrire tout de suite, pour bien s'en rappeler, alors qu'il était encore frais dans sa mémoire. Quelque part, James était certain que tout ceci jouait un rôle dans l'histoire d'Austramaddux, dans le complot fomenté par les Serpentard pour ramener Merlin, et provoquer une guerre avec les Moldus. James n'essayait même plus de remettre en question la véracité de sa théorie. Tout était évident, et il était le seul à pouvoir modifier le destin.

Enfin, les adultes arrêtèrent de parler. Ils avaient décidé que l'îlot mystérieux, aussi dangereux soit-il, n'était qu'une manifestation de plus des dangers bizarres et inexplicables qui attendaient les intrus

dans la Forêt Interdite. D'ailleurs, c'était la raison pour laquelle elle était interdite ! Leur principale préoccupation était toujours de découvrir comment l'intrus était rentré dans le château, et de s'assurer que personne d'autre ne serait capable de suivre ses traces. Ce fut sur cette résolution que la réunion prit fin.

La directrice McGonagall raccompagna James, Zane et Ted jusqu'au château. Avant de les quitter, elle leur donna pour instruction de ne pas divulguer ce qu'ils avaient vu et entendu ce soir.

— Et c'est surtout valable pour vous, Mr Lupin, dit-elle d'un ton ferme. Je n'ai vraiment pas besoin de voir votre bande de hooligans galoper dans les bois au milieu de la nuit pour répéter l'expérience de Mr Potter et Mr Walker.

Fort heureusement, Ted eut le bon sens de ne pas discuter. Il hocha simplement la tête, et répondit poliment : « Oui, madame. ».

James ne revit son père qu'une seule fois au cours de son séjour, le soir même après les cours, au moment où Harry, Titus, et les deux représentants du ministère s'apprêtaient à quitter le château. Neville était revenu à Poudlard dans l'après-midi et, au moment des adieux, il accompagna James jusqu'au bureau de la directrice. Le groupe avait l'intention d'utiliser pour partir le réseau des cheminées, comme à son arrivée, et l'âtre de McGonagall était la mieux protégé du château. Si Neville trouvait toujours étrange que son ancien « professeur » McGonagall occupe désormais l'endroit qui portait toujours la marque de Albus Dumbledore, il n'en montra rien. Cependant, il resta un long moment près du portrait de l'ancien directeur.

— Il n'est pas là, une fois de plus, remarqua-t-il en se tournant vers Harry.

— À mon avis, il dort dans ce tableau la plupart du temps. Mais Dumbledore à des portraits dans tout le pays. (Harry poussa un soupir.) Sans même compter les anciennes cartes de Chocogrenouille. Il continue à y apparaître de temps à autre, juste pour s'amuser. Je garde toujours la mienne dans mon portefeuille, en espérant le voir.

Tout en parlant, Harry sortit son portefeuille et présenta la carte fanée qui se trouvait à l'intérieur. Le cadre était vide. Harry la rangea et sourit à Neville.

Quand Neville s'approcha du groupe réuni devant la cheminée, Harry s'accroupit devant son fils.

— James, je voulais te remercier.

James cacha de son mieux la fierté qu'il sentait brûler sur son visage.

— J'ai juste fait ce que tu nous as demandé.

— Je ne parlais pas seulement d'être venu avec nous la nuit dernière et de nous avoir aidés à mieux comprendre ce qui s'était passé, dit Harry, une main posée sur l'épaule de son fils. Je parlais surtout d'avoir repéré cet intrus sur le terrain, et de me l'avoir signalé. Et aussi d'avoir été assez attentif pour le remarquer deux autres fois. Tu as un œil vif et un esprit alerte, mon garçon. Bien sûr, ça ne devrait pas me surprendre. D'ailleurs, ça ne me surprend pas.

— Merci papa, répondit Harry, avec un grand sourire.

— Tu n'as pas oublié ce que je t'ai dit l'autre nuit, j'espère.

Non, James n'avait pas oublié.

— Je ne dois pas sauver le monde à moi tout seul, répéta-t-il de mémoire.

J'ai au moins Zane avec moi, pensa-t-il, sans l'exprimer à voix haute. *Et peut-être Ted aussi, puisque Ralph m'a laissé tomber.*

Harry serra son fils contre lui avec un sourire. Il avait toujours la main sur l'épaule de James quand il se releva, et marcha jusqu'à la cheminée.

— Dis à maman que tout va bien pour moi, et que je mange plein de légumes, dit James à son père.

— Et c'est la vérité ? s'enquit Harry, un sourcil levé.

— Eh bien, oui et non, admis James, un peu mal à l'aise parce que tout le monde le regardait.

— Arrange-toi pour que ce soit vrai, dit Harry. Ensuite seulement, j'en parlerai à ta mère.

Puis il enleva ses lunettes, et les rangea dans la poche de sa cape. Quelques secondes plus tard, le bureau était vide. Du moins, il ne restait que la directrice McGonagall, Neville et James.

— Professeur Londubat, dit la directrice, je suppose qu'il serait aussi bien que vous entendiez de ma bouche ce qui s'est passé ici au cours des 24 dernières heures.

— Au sujet de l'intrus qui s'est introduit au château ? s'enquit Neville.

La directrice parut littéralement sidérée.

— Je vois. Peut-être alors n'est-il pas utile que je perde mon temps à tout vous expliquer. Dites-moi plutôt ce que vous d'avait déjà entendu, professeur.

— Rien de plus que ce que je vous ai dit, madame. Le bruit a couru parmi les élèves qu'un homme avait été vu – ou arrêté – hier pendant le match de Quidditch. La théorie générale est qu'il s'agit d'un agent sportif ou d'un journaliste qui cherchait à influencer le match. Bien entendu, c'est grotesque, mais j'ai pensé préférable de laisser les langues s'agiter sur une hypothèse invraisemblable plutôt que nier quoi que ce soit.

— Mr Potter serait sans nul doute d'accord avec vous, dit la directrice d'un ton sec. Cependant, puisque j'aurais besoin de vos services pour améliorer la sécurité aux abords du château, je pense préférable de vous expliquer exactement ce qui s'est passé. James, tu as encore un moment libre, j'espère. Je ne vais pas retenir le professeur bien longtemps, et il te raccompagnera ensuite.

Sans attendre de réponse, elle se tourna vers Neville, et se lança dans un compte-rendu détaillé de la nuit précédente.

Bien entendu, James connaissait déjà l'histoire, mais il eut la sensation qu'on attendait de lui qu'il s'écarte et reste près de la porte, le plus loin possible des deux adultes. C'était plutôt vexant. Il avait un certain sentiment de propriétaire envers l'intrus, après avoir été premier à le remarquer, après avoir été celui qui l'avait signalé à son père durant le match de Quidditch. Mais les adultes avaient l'habitude de ne pas accorder d'importance aux enfants. Même quand ce qu'ils rapportaient était exact, les adultes se chargeaient de l'affaire, et reniaient la participation des plus jeunes. James réalisa tout à coup qu'il y avait autre chose dont il n'avait fait tard à personne – du moins, à aucun adulte. Il s'agissait de ses soupçons concernant le complot des Serpentard au sujet de Merlin. Vu l'attitude de McGonagall, il avait l'intention de garder son secret jusqu'à avoir des preuves irréfutables.

James croisa les bras, et s'appuya contre le mur près de la porte. Puis il tourna la tête et vit Neville, assis devant le bureau de la directrice. Quant à McGonagall, elle arpentait la pièce tout en parlant.

— Alors Potter, quel mauvais coup manigancez-vous ?

James fit un bond en entendant cette voix basse et traînante. Il se retourna vivement, les yeux écarquillés. Mais la voix le coupa avant même qu'il puisse parler.

— Non, ne me demandez pas qui je suis, et ne me faites pas perdre mon temps avec des mensonges inutiles. Vous savez parfaitement *qui* je suis. Et je sais parfaitement, mieux encore que votre père, que vous manigancez *quelque chose*.

La voix provenait du portrait du professeur Severus Rogue. Ses yeux noirs examinaient James froidement, et sa bouche était pincée dans une moue désapprobatrice.

— Je… commença James. (Il s'arrêta net, avec le sentiment très fort que s'il mentait, le portrait le saurait.) Je ne veux pas en parler.

— Voilà une réponse plus honnête que celle que votre père aurait donnée au même âge, persiffla Rogue. (Il parlait à voix basse, pour ne pas attirer l'attention de McGonagall ou de Neville.) Quel dommage pourtant que je ne sois plus directeur, et vivant. Je pense que je trouverai comment vous extirper la vérité… de divers moyens.

— Vraiment ? Chuchota James, qui se sentait un peu plus courageux maintenant que son premier choc s'atténuait. Alors, j'imagine qu'il vaut mieux pour moi que vous ne soyez plus directeur.

Et s'il pensa aussi : « Et que vous soyez mort », James ne le dit pas. Il savait que son père avait un immense respect pour Severus Rogue. Il avait même donné son prénom à Albus.

— Ne tentez pas avec moi ce genre de remarques irrespectueuses, Potter, dit le portrait, mais il semblait plus fatigué qu'en colère. Au contraire de votre père, vous savez à quel point j'étais dévoué à Albus Dumbledore. Je tenais autant que lui à détruire Voldemort. Votre père croyait alors que toutes les batailles n'appartenaient qu'à lui. Il se montrait stupide et dangereux. Et ne me dites pas que vous n'aviez pas, il y a quelques minutes, exactement le même air.

James ne savait pas quoi dire. Il se contenta de soutenir le regard des yeux noirs du portrait, avec un front buté.

Rogue poussa un long soupir, quelque peu exagéré.

— Très bien, faites alors comme vous l'entendez. Tel père, tel fils. Aucun Potter n'est capable de retenir une leçon de ses erreurs passées. Mais sachez bien ceci : je vous surveillerai, comme j'ai surveillé votre père autrefois. Et si vos soupçons informulés se trouvent, contre toute attente, fondés, soyez bien assuré que j'œuvrerai dans le même sens que vous. Potter, essayez de ne pas répéter les erreurs de votre père. Essayez de ne pas laisser les autres payer les conséquences de votre arrogance.

Les derniers mots touchèrent leur cible. James crut que Rogue allait disparaître, après une telle salve, pour garder le dernier mot. Mais ce ne fut pas le cas. Il resta dans son cadre, avec le même regard noir et pénétrant qui devinait tout ce que James pensait. Et pourtant, il n'y avait aucune méchanceté dans ces yeux-là, malgré les mots très durs.

— Oui, finit par marmonner James. J'essaierai.

C'était une réponse misérable, et il en était conscient. Mais après tout, il n'avait que 11 ans.

— James ! dit Neville derrière lui. (James se retourna vers le professeur.) Dis-moi, tu as vraiment passé une nuit intéressante au bord du lac. Je suis très curieux de mieux connaître ces racines tentaculaires qui t'ont attaqué. Peut-être auras-tu le temps de m'en parler davantage.

— Bien sûr, répondit James, avec la sensation que ses lèvres étaient comme engourdies.

Quand il se retourna vers la porte, pour suivre Neville, Rogue était toujours dans son cadre. Et ses yeux noirs suivirent James jusqu'à ce qu'il quitte la pièce.



.

Chapitre 9 : Un débat mouvementé



Au fur et à mesure que James s'habituait à la routine de l'école, le temps s'accéléra sans même qu'il en prenne conscience. Zane continuait à exceller au Quidditch ; James continuait à éprouver des sentiments ambivalents quant aux succès de son ami. Si James ressentait toujours un élan de jalousie en entendant la foule acclamer un coup particulièrement brillant de Zane frappant un souafle, il ne pouvait aussi s'empêcher de sourire devant l'enthousiasme de l'Américain, la passion qu'il mettait à jouer, marquer des buts, et partager avec les autres Serdaigle une camaraderie d'équipe. De plus, James prenait de plus en plus confiance en lui sur un balai. Très souvent, le soir après les cours, il s'entraînait avec Zane sur le terrain de Quidditch, absorbant sa technique et différents « trucs » de joueur. Zane ne lui ménageait pas ses encouragements, et affirmait qu'il était certain que James, l'an prochain, serait admis dans l'équipe Gryffondor.

— Et si c'est le cas, je devrais cesser de m'entraîner avec toi et de te montrer ma façon de jouer, dit Zane. (Il volait près de James, et devait hurler pour se faire entendre.) Pas question de fricoter avec l'ennemi.

Comme d'habitude, James ne savait pas trop si l'Américain plaisantait ou pas.

S'il appréciait d'être meilleur sur un balai, James était aussi surpris de découvrir qu'il aimait le football. Tina Curry avait divisé toutes ses années en équipes, et organisé des jeux interclasses. La plupart des élèves avaient compris le principe du jeu et, aimant la compétition, ils s'efforçaient de rendre chaque rencontre intéressante. De temps à autre, un élève oubliait que le sport moldu était censé être « non-magique », et cherchait désespérément dans sa poche sa baguette. D'autres pointaient simplement la main sur le ballon et hurlait quelque chose comme : « *Accio football !* », ce qui provoquait l'hilarité générale, et une pause durant le match. Une autre fois, une fille de Poufsouffle dans le feu de l'action, oublia la règle la plus basique : elle empoigna le ballon à pleine main, avant de charger et de traverser tout le terrain comme si elle jouait au rugby. James dut admettre, un peu à contrecœur, que le professeur Curry avait vu juste à son sujet. Il avait le don naturel de contrôler la balle du bout de ses chaussures de sport, tout en courant en zigzag sur le terrain. Il était l'un des meilleurs joueurs. Et quant aux buts marqués il avait le second score, derrière Sabrina Hildegarde.

Comme Zane, elle était née-Moldu, mais contrairement à l'Américain, elle avait déjà joué dans des ligues juniors chez les Moldus étant enfant. De plus, elle avait quatre ans de plus que James, et ses shoots étaient fulgurants.

James et Ralph ne se parlaient toujours pas. Pour James, la colère initiale et le ressentiment s'étaient transformés en un éloignement buté. Quelque part, il savait qu'il aurait dû pardonner à Ralph – et même s'excuser de sa violente attaque verbale, ce jour-là, dans la Grande Salle. Il savait aussi que s'il avait gardé son calme, Ralph aurait fini par admettre son erreur, sans suivre les autres Serpentard. Tout au contraire, désormais, Ralph trouvait qu'il était de son devoir de supporter sa maison, ainsi que le Mouvement du Progrès. Bien sûr, ses efforts étaient plutôt mornes et moutonniers, aussi James trouvait-il difficile de rester en colère contre lui. Ralph portait les badges avec assiduité, et se rendait régulièrement aux réunions du Club de débat, mais il agissait comme un automate, programmé pour obéir. Selon James, une telle attitude devait être plus négative que positive. Quand un des Serpentard lui adressait la parole, Ralph sursautait et répondait une banalité, avant de retomber le plus vite possible dans son apathie. James souffrait un peu de le voir comme ça, mais pas suffisamment pour changer d'attitude envers lui.

Quand il se trouvait seul le soir dans sa chambre, ou bien au calme, dans un coin de la bibliothèque, James prenait le temps d'étudier le poème que lui et Zane avaient vu sur la porte de la Caverne du Secret. Avec l'aide de l'Américain, James avait noté ce qui restait gravé dans sa mémoire, et il était quasiment certain de ne pas s'être trompé. Et pourtant, il n'en comprenait pas la signification. La seule chose qui lui paraissait clair était les deux premières lignes, rappelant que la Caverne du Secret n'apparaissait qu'au clair de lune. Tout le reste était mystérieux. Il s'attardait souvent sur la ligne qui disait : « *Je quitterai enfin mon sommeil profond* », en se demandant si c'était une référence à Merlin. Mais Merlin ne dormait pas, il était mort. Aussi, ça n'avait pas le moindre sens !

— A mon avis, chuchota Zane un jour dans la bibliothèque, ça ressemble à l'histoire de Rip Van Winkle, celui qui dort un demi-siècle sous un arbre.

Devant l'air éberlué de James, Zane dut lui raconter ce conte américain. (*NdT : Rip est un brave homme affligé d'une épouse acariâtre. Un jour, il s'endort au pied d'un arbre après avoir rencontré d'étranges personnages. Quand il se réveille, il a vieilli de 50 ans et tout ce qu'il connaissait a disparu)*. James y réfléchit un moment. Ayant souvent entendu son père discuter avec d'autres Aurors, James savait que la plupart de la mythologie moldue provenait de leurs très anciennes rencontres avec des sorciers ou sorcières. Les traditions du monde magique avaient, au cours du temps, été transformées en contes de fée. Puis, déformées et amplifiées, elles étaient devenues des légendes et des mythes. Peut-être, songea James, cette histoire du très long sommeil d'un homme qui se réveillait un demi-siècle plus tard était-elle un écho chez les Moldus de l'histoire de Merlin ? Mais ceci n'aidait ni James ni Zane à comprendre comment Merlin, mort depuis des siècles, pourrait revenir sur terre. Et les deux garçons n'avaient pas davantage d'indices sur ceux qui s'étaient impliqués dans ce complot.

La nuit, alors qu'il s'apprêtait à s'endormir, James se trouvait souvent à ressasser le problème. Et, à sa grande surprise, lui revenait alors sa conversation avec le portrait de Severus Rogue. Rogue avait affirmé qu'il « surveillait » James, mais ce devait être une erreur, parce que James ne voyait pas comment Rogue pouvait le faire. A ce qu'il en savait, il n'y avait qu'un seul portrait de Rogue dans tout le château, et ce tableau se trouvait dans le bureau de la directrice. Comment Rogue pouvait-il alors surveiller James ? L'ancien Serpentard – d'après les parents de James – avait été un sorcier puissant, et un génie en ce qui concernait les potions mais en quoi ces deux talents permettraient-ils à un seul portrait de surveiller tout le château ? Et pourtant, James croyait Rogue. Si l'ancien directeur avait affirmé qu'il le surveillait, il avait dû trouver le moyen de le faire. Mais comment ? Et ce fut

seulement deux semaines après cette conversation, alors que James y avait pensé, encore et encore, qu'il fit une découverte surprenante. D'après Rogue – ainsi que le pensait tout le monde, y compris James lui-même – James était comme son père. « Tel père, tel fils », avait dit l'ancien sorcier en ricanant. Par contre, contrairement au reste du monde magique, Rogue ne semblait pas du tout considérer que c'était une bonne chose.

Tandis que les feuilles des arbres du parc et de la Forêt Interdite jaunissaient et tombaient au fur et à mesure que l'automne s'installait, les badges bleu et rouge du Mouvement du Progrès annoncèrent soudain le premier débat de l'école. Ainsi que Ralph l'avait prédit, le thème était : « Réévaluation de ce qui s'est passé, vérité ou conspiration ? ». Et comme si les mots n'étaient pas suffisants, les bannières et les tracts que les Serpentard affichèrent partout portaient un éclair en forme Z, qui clignotait, ostensiblement. Zane – qui, d'après Petra, était plutôt doué dans une confrontation verbale – expliqua à James qu'un comité préliminaire avait discuté longtemps avant de tomber d'accord sur le thème du premier débat. Si Tabitha Corsica ne faisait pas partie de ce comité, sa complice, Philia Goyle, en était la présidente.

— Au final, expliqua Zane à James, cette réunion a été un parfait exemple de la démocratie en action. Tout le monde a discuté toute la nuit, mais au final, c'est la présidente qui a tranché.

L'Américain haussa les épaules d'un air las.

James sentait son sang bouillir en regardant les tracts, les bannières, les badges, surtout ceux qui étaient barrés de cet éclair en Z, si suspect. Aussi, lorsqu'il découvrit Ralph, sur une échelle, occupé à accrocher une nouvelle bannière au-dessus de la porte de Technomancie, il craqua.

— Ça m'étonne que tu aies besoin d'une échelle, Ralph, aboya James, sous l'emprise d'un accès de rage. Tu es devenu un si grand personnage auprès de Tabitha Corsica à présent. Je ne vois pas la laisse qu'elle t'a mise autour du cou.

Zane, qui marchait à ses côtés, poussa un soupir et secoua la tête, avant de s'engouffrer dans la classe. Ralph n'avait pas remarqué James avant qu'il ne lui parle. Il baissa les yeux, avec une expression à la fois surprise et blessée.

— Et c'est censé vouloir dire quoi ? demanda-t-il.

— Je croyais que tu en aurais assez d'être une marionnette, dit James, qui regrettait déjà d'avoir ouvert la bouche.

Il eut honte, tout à coup, du désespoir affiché sur le visage de Ralph.

Mais Ralph avait bien retenu sa leçon.

— Ce sont les gens du ministère et les Aurors qui tirent les ficelles des marionnettes, en abusant des craintes des esprits faibles pour maintenir une démagogie basée sur l'injustice et la ségrégation, récita-t-il, sans trop de conviction.

Sans répondre, James leva les yeux au ciel, et rentra lui aussi dans la salle de classe.

Contrairement à son habitude, le professeur Jackson n'était pas à l'endroit habituel, derrière son bureau. James s'installa aux côtés de Zane, au premier rang. Il mit un point d'honneur à plaisanter et rire avec quelques autres Gryffondor, assis non loin de lui. Il savait que Ralph le regardait depuis le couloir. Le plaisir que lui procura sa petite vengeance mesquine lui laissa un goût amer dans la bouche, mais il refusa de s'y attarder.

Tout à coup, le silence tomba dans la salle. James leva les yeux, et vit le professeur Jackson entrer, portant quelque chose sous le bras. L'objet était large, plat, et protégé par du tissu.

— Bonjour à tous, dit Jackson, de son habituel ton brusque. J'ai noté vos devoirs de la semaine passée, et je les ai laissés sur mon bureau. Mr Murdock, voudriez-vous les distribuer je vous prie. En général, c'est à peu près correct, mais je pense que la plupart d'entre vous devaient remercier le ciel que Poudlard ne soit pas plus exigeant sur le niveau requis aux examens.

Jackson posa délicatement son paquet sur le bureau. Lorsqu'il enleva le tissu, James remarqua qu'il s'agissait de trois tableaux, plutôt petits. Aussitôt, il évoqua le portrait de Severus Rogue, et son attention s'aiguisa.

— Aujourd'hui, vous devrez prendre des notes, dit Jackson d'une voix tonnante, et je peux vous certifier que c'est important.

Il avait aligné les trois peintures contre le tableau noir, appuyés sur la margelle où l'on déposait les craies. Le premier représentait un homme mince, au crâne chauve, portant de grosses lunettes rondes qui lui donnaient l'air d'une chouette. Il clignait des yeux, en regardant la classe, avec une expression à la fois agitée et inquiète. On aurait pu croire qu'un élève risquait, tout à coup, de bondir vers lui en criant : « Bouh ! ». Le tableau suivant était vide, et représentait un salon plutôt conventionnel. Quant au dernier, c'était le portrait d'un clown absolument affreux, avec un visage plâtré de blanc et une large bouche sanglante au sourire peint. Le clown ricana comme un fou furieux en regardant les élèves, tout en agitant vers eux une petite canne au pommeau rond. Avec un frisson désagréable, James réalisa qu'il s'agissait en fait d'une représentation miniature de la tête du clown, avec un sourire encore plus factice et dément.

Quand Murdock eut terminé de distribuer les copies à chaque élève, il retourna s'asseoir à sa place. James baissa les yeux sur son devoir. Sur la première page, d'une écriture parfaitement lisible, Jackson avait écrit : « *Passable. Peut mieux faire. Revoir la grammaire*. »

— Comme toujours, dit Jackson, toute question concernant vos devoirs devra m'être soumise par écrit. Et si vous voulez de plus amples explications, venez me voir dans mon bureau, du moins si vous vous souvenez de l'endroit où il se situe. Pour le moment, avançons. (Jackson se mit à arpenter l'espace devant le tableau, en agitant la main devant les trois peintures.) Comme je pense que la plupart d'entre vous s'en rappellent, lors de mon premier cours, nous avons eu une brève discussion grâce à Mr Walker… (De derrière ses épais sourcils, le professeur jeta un coup d'œil dans la direction de Zane,) concernant la nature de l'art magique. Je vous avais expliqué que les intentions d'un artiste se gravent sur la toile par un procédé à la fois magique et psycho-kinésique, qui permet à la peinture de prendre l'apparence du mouvement et de la vie. Ce que nous obtenons, en réalité, est un dessin qui imite la vie, selon l'imagination de l'artiste créateur. Aujourd'hui, nous allons étudier diverses formes d'art, qui tous illustrent ce même concept de façon différente.

Pendant que le professeur parlait, on n'entendait dans la classe que le grincement fébrile des plumes prenant des notes, en essayant de suivre le rythme rapide de son débit. Comme d'habitude, Jackson arpentait la salle durant son monologue.

— Dans le monde magique, l'art de peindre a deux aspects. Le premier ressemble à ce que j'ai illustré le premier jour, en version plus poussée. En clair, il s'agit d'une création imaginaire que l'artiste invente à son gré. Et la seule différence avec les représentations moldues est l'animation voulue par le peintre ou le dessinateur, dans les limites de son imagination. Notre ami, Mr Bigles ici présent, le représente parfaitement, continua Jackson, avec un geste de la main en direction du clown. Fort heureusement, Mr Bigles n'existe pas dans la réalité. Il n'a d'existence que dans le cerveau de celui qui l'a créé.

À l'annonce de son nom, le clown s'était animé. Il sautillait dans son cadre, agitant les doigts de sa main droite, gantée de blanc, tout en faisant de la gauche de grands moulinets de sa canne. La petite tête du clown, sur le pommeau, tirait la langue et louchait. Jackson regarda un moment ces pitreries d'un œil noir, puis il soupira et se remit à déambuler.

— La seconde forme de l'art magique est bien plus précise, poursuivit-il. Elle nécessite des sortilèges avancés, et une peinture mêlée à une potion spéciale pour représenter un individu ou autre créature vivante. Le nom technomantique de cet art spécifique est *imago aetaspeculum*, ce qui signifie… Quelqu'un peut-il me donner la réponse ?

Quand Petra leva la main, Jackson eut un hochement de tête pour l'autoriser à parler :

— Je pense qu'il s'agit d'une sorte de reflet magique, professeur.

Jackson étudia un moment la réponse.

— C'est en partie vrai, Miss Morganstern, et votre effort rapportera cinq points à Gryffondor. En réalité, la définition exacte de ces termes latins est « peinture magique qui capture un reflet vivant de l'individu représenté, mais dans la limitation de son *aetas* – ce qui signifie sa durée de vie. » En clair, le portrait ne contient nullement l'essence vivante du sujet, mais simplement le reflet de ses caractéristiques, à la fois intellectuelles et émotionnelles. De ce fait, le portrait ne peut plus rien apprendre, ni progresser au-delà de l'époque de la mort de son sujet. Par contre, il reflète exactement la personnalité du sujet représenté au cours de sa vie. Ainsi, nous avons l'exemple de Mr Cornelius Pissenlit.

Jackson indiquait maintenant le sorcier mince et chauve du premier portrait. En se retrouvant le centre de l'attention, Pissenlit grimaça légèrement. Jaloux d'avoir perdu la vedette, Mr Bigles s'agita de plus belle dans son cadre.

— Mr Pissenlit, quand êtes-vous mort ? demanda Jackson, en passant devant la peinture, avant de recommencer un tour complet de la salle de classe.

La voix du portrait était aussi tenue que l'homme lui-même, avec une tonalité légèrement nasillarde et aiguë.

— Le 20 septembre 1945. J'avais 67 ans et trois mois, en arrondissant, bien entendu.

— Et quelle était – comme si ce n'était pas évident – votre profession ?

— J'ai été durant 32 ans intendant et comptable à l'école Poudlard, répondit le portrait avec un petit reniflement gêné.

Jackson se retourna pour regarder la peinture.

— Et maintenant, que faites-vous ?

— Pardon ? répondit le portrait, en clignant nerveusement des yeux.

— Avec tout le temps libre que vous avez à présent, que faites-vous ? insista Jackson. De nombreuses années sont écoulées depuis 1945. Quelles sont vos occupations, Mr Pissenlit ? Avez-vous trouvé un nouveau hobby ?

Pissenlit se mordit les lèvres, à la fois intrigué et surpris par la question.

— Un hobby ? Mais que… Hum – Je… J'ai toujours aimé les chiffres. Aussi je m'occupe en repensant à mon travail. C'est ce que je faisais, autrefois, du moins, quand je ne remplissais pas mes livres. Je réfléchis aux budgets, aux résultats ; je cherche à les revoir dans ma tête.

Jackson fixait toujours le portrait.

— Vous pensez toujours à vos budgets ? Et vous continuez à évoquer vos livres comptables, tels qu'ils étaient en 1945 ?

Pissenlit jetait des coups d'œil affolés à droite et à gauche dans la classe, comme s'il était traqué, et même acculé d'une certaine façon.

— Euh – oui. C'est ce que je fais. Vous comprenez, c'est ce que j'ai toujours fait. Je ne vois aucune raison de changer. Je suis comptable, vous savez. Du moins, j'étais comptable. Et intendant aussi.

— Je vous remercie, Mr Pissenlit. Votre témoignage a parfaitement illustré mon propos, dit Jackson, avant de se remettre à marcher.

— Je suis à votre service, répondit Pissenlit un peu sèchement.

À nouveau, Jackson s'adressa aux élèves.

— Le portrait de Mr Pissenlit, comme certains d'entre vous le savez peut-être, est normalement accroché dans le couloir qui mène au bureau de la directrice, avec ceux des autres membres du personnel de l'école au cours des années. J'ai cependant eu l'occasion de mettre la main sur un autre portrait de Mr Pissenlit, qui se trouve d'ordinaire sur le mur de sa maison de famille. Ce portrait est le dernier, comme vous pouvez le constater, de ma série présentée ici. Mr Pissenlit, s'il vous plaît ? appela Jackson, devant le portrait vide au milieu de la rangée.

Pissenlit leva les sourcils.

— Pardon ? Oh – oui, bien sûr.

Il se redressa, brossa sur sa robe bien nette quelques poussières inexistantes, puis s'approcha prudemment du bord de son tableau. Durant quelques secondes, les deux cadres furent vides… puis Pissenlit réapparut sur le portrait du centre. Il portait des vêtements légèrement différents, et lorsqu'il s'assit dans le salon, il se mit de profil, en présentant son nez proéminent.

— Encore merci, Mr Pissenlit, dit Jackson, qui s'appuya contre son bureau et croisa les bras. Même s'il existe quelques exceptions (comme toujours), un portrait ne s'anime en principe qu'à la mort de son sujet. La Technomancie ne peut encore expliquer complètement la raison de cette restriction, mais ça semble répondre à la loi naturelle de la Conservation des Personnalités. En d'autres mots, l'univers, pris dans le sens cosmique, ne peut supporter qu'un seul Mr Cornelius Pissenlit à la fois. (Quand la classe répondit par un rire étouffé, Pissenlit fronça légèrement les sourcils. Puis Jackson continua :) Un autre facteur intéressant qui entre en jeu à la mort du sujet est l'interaction entre ses divers portraits. S'il existe plusieurs peintures magiques du même sujet, elles se connectent. Ce qui permet au sujet de se déplacer entre ses différentes représentations. Par exemple, Mr Pissenlit peut, à son gré, venir nous rendre visite à Poudlard, et ensuite rentrer chez lui, dans son autre portrait.

James peinait à suivre le rythme rapide du professeur Jackson, et à noter tous ses commentaires, mais il savait que Jackson avait le don, durant ses contrôles, de poser les questions les plus inattendues sur les détails les plus mineurs. En fait, il avait du mal à se concentrer parce qu'il ne cessait de penser au portrait de Severus Rogue. Il se risqua à lever la main.

Jackson le repéra immédiatement, et releva légèrement les sourcils.

— Une question, Mr Potter ?

— Oui, professeur. Est-il possible à un portrait de quitter son cadre ? Peut-il, par exemple, pénétrer dans celui d'autrui ?

Les sourcils toujours levés, Jackson étudia James un moment.

— Excellente question, Mr Potter. Nous allons immédiatement en faire l'expérience. Mr Pissenlit, puis-je à nouveau abuser de votre temps ?

Dans son portrait familial, Pissenlit essayait de garder la pose et d'afficher un air songeur, le regard lointain. Il jeta un coup d'œil de côté, en direction de Jackson.

— Je suppose que oui. Comment puis-je vous aider ?

— Avez-vous remarqué la peinture plutôt horrible de Mr Bigles, dans le cadre près de vous ?

En entendant prononcer son nom, Mr Bigles fit semblant d'être choqué et intimidé. Il se couvrit la bouche d'une main, en battant vite des paupières. La petite tête du clown, au bout de la canne, ricana, et fit des bruits obscènes avec la bouche.

— Oui, répondit Pissenlit. Je la vois.

— Pourriez-vous tenter, juste un moment, de pénétrer dans ce cadre, s'il vous plaît ?

Cette fois, Pissenlit se tourna franchement vers Jackson, ses yeux vitreux tout écarquillés derrière ses grandes lunettes.

— Même si c'était possible, ce qui n'est pas le cas, je ne pourrais endurer une telle compagnie. Je suis désolé.

Jackson eut un hochement de tête qui exprimait son approbation.

— Je vous remercie. Bien entendu, je vous comprends, Mr Pissenlit. (Il se tourna vers sa classe.) Voyez-vous, bien qu'une magie bien plus poussée soit nécessaire pour créer une *imago aetaspeculum*, elle ne suffit pas à autoriser le sujet d'un portrait à entrer dans une œuvre d'imagination. Ce serait, en quelque sorte, comme si vous tentiez de pénétrer de force dans un dessin accroché à une porte. Vous le voyez, mais vous ne pouvez y entrer. Par contre… Mr Bigles ?

Le clown fit un bond comique, et exprima son enthousiasme en entendant une fois de plus son nom. Puis il regarda Jackson, affichant une expression attentive et caricaturale. Jackson indiqua de la main le cadre central près de celui du pitre.

— Mr Bigles, pourriez-vous rendre visite à Mr Pissenlit dans son portrait ?

Cornelius Pissenlit parut d'abord outré de la suggestion, puis horrifié en voyant le clown bondir de son cadre et pénétrer dans le sien. Mr Bigles atterrit derrière le fauteuil de Pissenlit. Lorsqu'il s'y accrocha pour retrouver son équilibre, il faillit renverser le vieux sorcier. Bien que Pissenlit bredouille de fureur, le clown se pencha sur lui, la tête posée sur son épaule gauche, sa canne pointée du côté droit. Le pommeau tirait la langue en direction de l'oreille du vieillard.

— Professeur Jackson ! s'exclama Pissenlit. (Sa voix, qui avait monté d'une octave, tremblait tant qu'elle en devenait presque inaudible.) J'insiste réellement pour que vous ôtiez cette… ce cauchemar ambulant de mon portrait !

Tous les élèves éclatèrent de rire quand le clown sauta par-dessus le siège du sorcier pour atterrir sur ses genoux, les deux bras autour de son cou maigre. Et le pommeau de la canne continuait ses pitreries.

— Mr Bigles ! tonna Jackson. En voilà assez. Retournez immédiatement dans votre cadre.

De toute évidence, le clown n'avait pas envie d'obéir. Il quitta les genoux de Pissenlit et se cacha derrière son siège. Puis il jeta un coup d'œil de derrière l'épaule du sorcier. Pissenlit se retourna et le

repoussa d'un geste de la main comme s'il s'agissait d'une araignée dont le contact lui répugnait mais qu'il souhaitait néanmoins tuer. Jackson sortit de sa manche sa baguette – 30 centimètres en bois d'hickory, *(NdT : arbre d'Amérique du Nord, de grande taille et très résistant)* – et la pointa en direction du cadre vide d'où le clown s'était échappé.

— Mr Bigles, dois-je détruire tout ce qui vous appartient ? Vous finirez bien par revenir. Et vous trouverez votre fauteuil couvert de ronces japonaises.

Malgré son épais maquillage, la grimace du clown fut visible. Il se releva et, boudeur, quitta le portrait de Pissenlit pour retourner dans le sien.

— C'est donc une règle simple, dit Jackson, face à la classe tandis que le clown lui jetait un regard particulièrement venimeux. Une œuvre imaginaire peut pénétrer dans le cadre d'une personne réelle, mais pas le contraire. Les portraits sont confinés dans leur environnement, tandis que les sujets imaginaires peuvent passer dans ceux qui les jouxtent. Ceci répond-il à votre question, Mr Potter ?

— Oui professeur, répondit James, avant d'insister : Une chose encore. Un portrait peut-il apparaître dans plusieurs cadres à la fois ?

Jackson réussit à la fois à sourire à James tout en fronçant les sourcils.

— De toute évidence, votre intérêt sur le sujet est sans limite, Mr Potter. Oui, il est possible à un sujet d'apparaître sur plusieurs portraits, mais c'est rare. Seuls les très grands sorciers, dont les peintures sont nombreuses, semblent développer une sorte de… multiplication des personnalités, ce qui leur permet d'apparaître dans plusieurs cadres. Bien entendu, comme vous pouvez le deviner, c'est le cas de votre Albus Dumbledore. Mais il est extrêmement difficile de mesurer ce phénomène, qui dépend entièrement des talents magiques du sorcier ou de la sorcière représenté. Est-ce tout, cette fois, Mr Potter ?

— Professeur Jackson ? demanda une autre voix.

James se retourna, et vit la main levée de Philia Goyle, assise au fond de la classe.

— Oui, Miss Goyle, répondit Jackson avec un soupir.

— Si je comprends bien, le portrait a les mêmes dons que le sujet qu'il représente, c'est bien ça ?

— C'est l'évidence même, Miss Goyle. Le portrait représente la personnalité, la connaissance, et les expériences du sujet. Ni plus ni moins.

— Dans ce cas, un portrait ne rend-il pas à son sujet immortel ? demanda Philia – et son visage, comme toujours, restait figé et impassible.

— Je crains, Miss Goyle, que vous ne confondiez l'apparence et la réalité, dit Jackson, en fixant attentivement la Serpentard. Et dans le monde magique, c'est une erreur dangereuse. Très souvent, la magie, ou même la vie en général, se contente d'illusions. En Technomancie, notre plus important postulat est précisément de séparer l'illusion de la réalité, et mes cours visent à vous enseigner cette pratique. Un portrait n'est que la représentation d'un être disparu, il n'est pas plus vivant que votre ombre lorsqu'elle s'affiche sur le sol. Ce n'est en aucun cas une façon de rendre immortel un défunt, ni même de prolonger sa vie. Malgré les apparences, le portrait d'un sorcier n'est que de la peinture posée sur une toile.

Après avoir fini son discours, Jackson se retourna vers le tableau de Mr Bigles. D'un geste rapide de la main, il pointa sa baguette, sans même réellement le regarder. Il y eut un éclair, et un liquide jaune pale jaillit de la baguette pour éclabousser la toile. Instantanément, le tableau commença à se

dissoudre. Mr Bigles cessa de gesticuler, son image se brouilla, puis dégoulina hors de la toile. L'odeur immanquable de la térébenthine monta dans la classe. Tous les élèves se taisaient.

D'un pas lent, Jackson revint jusqu'à son bureau.

— Quand j'étais jeune, expliqua-t-il en regardant l'extrémité de sa baguette, je me suis une fois ou deux essayé à peindre, pour mon plaisir. Mr Bigles, aussi horrible soit-il, était ma plus belle réussite. Je vous laisse libres d'imaginer dans quelles circonstances j'ai été poussé à créer un être pareil, mais moi-même, je l'ai oublié. D'ailleurs, j'avais aussi oublié Mr Bigles avant de le retrouver au fond de ma malle de voyage, au moment de préparer mes bagages pour Poudlard. Je l'ai emporté, me disant qu'il ferait une bonne illustration de mon cours. Une telle fin est appropriée.

Jackson regarda le mélange coloré qui avait dégoutté de la toile jusqu'au sol. Puis il se rassit à son bureau, et posa soigneusement sa baguette devant lui.

— Et maintenant, quelle vérité technomantique peut-on déduire de ce que je viens de dire ?

Au début, personne ne bougea. Puis une main se leva lentement.

— Oui, Mr Murdoch ? acquiesça Jackson.

Murdock dut s'éclaircir la voix.

— Ne pas essayer de peindre quand on est destiné à devenir professeur de Technomancie ?

— Eh bien, ce n'est pas faux, admit Jackson, mais ce n'est pas exactement ce que j'avais en tête. Non, la vérité que je tenais à illustrer c'est qu'un tableau magique, qu'il s'agisse d'un portrait ou autre, reste de la peinture sur une toile. (Le regard pénétrant de Jackson scruta tous les élèves, puis se fixa sur James.) Rien de plus. Rien de moins. Même si la toile est tailladée, le cadre détruit, les clous arrachés, la peinture subsistera. Elle continuera à représenter le sujet, quoi qu'il arrive, même en pièces détachées. Il n'y a que l'artiste originel qui puisse détruire cette connexion, et lorsqu'il le fait, c'est un acte définitif.

À la fin du cours, James ne put s'empêcher de s'arrêter un moment devant ce qui restait de Mr Bigles. Le visage du clown n'était plus qu'une tâche grisâtre au centre de la toile. Des gouttes de peinture épaisse coulaient encore sous le cadre, s'accumulant dans le bac à craies, avant de tomber sur le sol, dans un mélange sinistre de blanc et de rouge. James eut un frisson, puis il quitta la pièce.

James était certain qu'il ne regarderait jamais plus une peinture magique de la même manière. En avançant dans les couloirs jusqu'à son cours suivant, il remarqua un grand tableau où plusieurs sorciers étaient agglutinés autour d'un ancien globe terrestre. Curieusement, James réalisa que l'un d'eux, un homme sévère, avec une énorme moustache et des lunettes épaisses, le regardait fixement. James s'arrêta, et se pencha pour étudier le tableau de plus près. Les yeux du sorcier devinrent plus durs, son regard plus perçant.

— Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter, dit James tranquillement. Je ne sais pas dessiner. C'est plutôt Zane qui est doué pour ça.

Le sorcier peint eut une moue dédaigneuse, comme si James n'avait rien compris à la situation. Il émit un grommèlement étouffé, puis agita la main vers le bout du couloir, comme pour dire : « Partez, vous ne m'intéressez pas. »

Quand James continua son chemin vers la classe de sortilège, il pensait toujours à ce sorcier moustachu. Il lui rappelait quelqu'un, mais James n'arrivait pas à trouver qui. Quelques minutes plus tard, en entrant dans la classe du professeur Flitwick, James avait tout oublié de cet étrange personnage au regard perçant.

Après un important battage, le jour du premier débat de l'école finit par arriver. James fut surpris de voir le nombre de personnes qui avaient décidé d'y assister. Il avait cru qu'un tel débat était une affaire privée, et que seuls s'y intéressait les participants, quelques professeurs, et une poignée d'élèves du genre intello. Mais au déjeuner, ce vendredi, le débat à venir créait déjà le même climat de tension et d'anticipation qui accompagnait certains matchs de Quidditch. La seule différence était qu'aucune plaisanterie n'était partagée entre les deux camps. Grâce aux bannières et aux tracts si soigneusement insidieux, les élèves étaient divisés entre des points de vue qui semblaient incompatibles. D'où cette ambiance maussade qui remplaçait l'amicale compétitivité sportive régnant d'ordinaire avant les matchs. James n'avait pas encore vraiment envisagé d'assister au débat. Mais il réalisa que la vie à Poudlard risquait de changer en fonction du résultat. Il ressentit une soudaine obligation d'y aller, mêlée à une curiosité grandissante. De plus, face à tout Poudlard, Zane s'apprêtait à argumenter en faveur d'Harry Potter – du moins, en grande partie – et James trouvait important que sa présence montre son support.

Après le dîner, James se joignit à Ted et à l'ensemble des Gremlins, qui eux aussi, s'apprêtaient à assister aux débats, comme de nombreux autres élèves.

La réunion devait avoir lieu dans l'amphithéâtre, là où se jouaient concerts et pièces de théâtre. James ne s'y était jamais encore rendu. Les gradins étaient en plein air, appuyés aux contreforts de la colline, derrière la tour Est. Ils descendaient en plusieurs terrasse jusqu'à une large scène centrale. Tandis que James passait sous les arches qui ouvraient sur les gradins du haut, puis se frayait un chemin parmi la foule, il vit que la scène en dessous était pratiquement vide. Il y avait au centre un fauteuil à haut dossier, d'aspect très formel, flanqué par deux estrades et deux longues tables avec des chaises alignées sur l'arrière, face à la salle. Seul sur la scène, le professeur Flitwick guidait de sa baguette un globe phosphorescent dans l'air, après en avoir placé plusieurs autres à des endroits stratégiques. La fosse de l'orchestre avait été couverte par de grandes plates-formes de bois, sur lesquelles étaient posés un bureau et six chaises. Zane avait expliqué à James que c'était là que siègerait le jury. En s'installant, les élèves bavardaient entre eux, et leurs chuchotements rauques s'entendaient à peine dans le bruissement de la vie nocturne provenant de la colline sombre et des bois tout proches. Ted, Sabrina et Damien descendirent les gradins vers une rangée à mi-hauteur, où ils prirent place, près d'un groupe d'autres Gryffondor. Noah, qui était déjà là, agita la main en direction de James.

— Le salut des Gremlins, dit Noah en s'approchant, le visage impassible.

James connaissait déjà ce rituel compliqué qui demandait différentes positions des mains, puis un salut sur le front, poing levé, des levers de coude sur les côtés (un peu comme la danse des canards) et se terminait par les deux mains plaquées au niveau des oreilles, pouce et petit doigt tendus, pour rappeler des grandes oreilles des vrais Gremlins.

Ted hocha la tête, et se contenta de répondre par un signe au niveau de la tempe.

— Est-ce que notre cher ami de WFSF (Weasley, Farces pour Sorciers Facétieux) a bien envoyé ce que nous lui avions demandé ?

— Oui, acquiesça Noah. Nous avons fait quelques essais cet après-midi, discrets, bien entendu. C'est encore meilleur que ce que j'espérais. De plus, ajouta-t-il avec un grand sourire, ils nous ont

envoyé tout le lot gratuitement. Dans son message, Georges a simplement indiqué qu'il tenait à ce que nous lui racontions exactement comment ça se passait.

Ted eut un sourire sans humour.

— Quel que soit le résultat du débat, nous aurons de quoi lui raconter quelque chose.

James envoya un coup de coude à Ted.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— James, mon garçon, dit Ted avant de scruter la foule, est-ce que tu connais la définition du terme « non-complicité » ?

— Non, dit James, en secouant la tête.

— Alors demande à ton copain Zane. Le concept a été inventé par les Américains. Disons seulement que parfois, il est plus prudent de ne rien savoir pour pouvoir nier de façon convaincante.

James haussa les épaules, pensant qu'il était assis suffisamment près pour remarquer, très vite, ce que manigançaient les Gremlins. Quelqu'un, non loin de là, avait une radio sans fil branchée sur le réseau des sorciers. La voix de l'animateur s'entendait à peine, en partie noyée dans le brouhaha ambiant, jusqu'à ce que James repère la phrase précise : « La foule de l'amphithéâtre… » Aussitôt, il se tourna et scruta le groupe agglutiné près de la scène ? Soudain, il trouva ce qu'il cherchait : un très grand sorcier, en cape noire et chapeau melon violet, parlait dans sa baguette. Au rythme de ses paroles, des petits nuages de fumée émergeaient de la baguette, et formaient des mots qui flottaient au-dessus de lui. Sur une table non loin, un homme tenait un appareil qui ressemblait à un très vieux gramophone, avec un énorme cornet acoustique. Aussi vite qu'ils se formaient, les mots de fumée semblaient absorbés par le cornet. James n'avait jamais vu un enregistrement magique en action. Il lisait les mots de l'animateur une seconde avant de les entendre dans la radio sans fil, diffusée dans tout le monde magique.

« *Aussi bien les curieux que les opposants actifs*, annonça l'animateur, *semblent s'être réunis ce soir pour assister à un débat controversé qui illustre bien les remous qui agitent actuellement le monde sorcier. Ceci concerne la politique du ministère et les pratiques des Aurors vis-à-vis de l'Histoire de notre monde, particulièrement durant les dernières décennies. Ce soir, nos auditeurs qui écouteront cette édition spéciale de l'Echo des Sorciers, assisteront en direct à une rencontre organisée par l'une des plus célèbres écoles de magie, pour savoir ce que pensent les élèves de ce sujet si contesté. Je serai votre animateur, Myron Madrigal, et je remercie le sponsor qui nous réunit ce soir, le spécialiste incontesté de la cire pour baguette :* la cire Boisdor, la cire qui donne sa force à vos sortilèges. *Une baguette traitée avec Boisdor ne vous décevra jamais. À très bientôt, après la page de publicité, pour le début des débats*. »

L'animateur fit un signe du doigt à son assistant, qui aussitôt, plaça son entonnoir dans un plus grand, avant d'enclencher un message enregistré. La publicité pour le vernis pour baguette Boisdor retentit à la radio. James s'était demandé, un peu inquiet, si le débat serait ou non transmis au monde sorcier, mais il avait cessé depuis longtemps de s'en faire à ce sujet. Mieux valait entendre la totalité des arguments de chaque équipe, plutôt que d'avoir quelqu'un comme Rita Skeeter déformer la vérité. Il espérait seulement que Zane, Petra, et leur équipe, se défendraient bien contre Tabitha Corsica et ses mensonges soigneusement mêlés de demi-vérités.

Alors que le message publicitaire radiodiffusé prenait fin, Benjamin Franklyn approcha sur le côté gauche de la scène. Immédiatement, l'animateur annonça d'une voix excitée : « *Par un heureux*

hasard, le chancelier de l'école américaine Alma Aleron, Benjamin Amadeus Franklyn, a été choisi pour orchestrer le débat de ce soir. Nous le voyons, en ce moment même, apparaître sur scène. »

— Bonsoir cher amis, élèves, et autres invités, dit Franklyn, sans user de sa baguette, mais utilisant à bon escient sa profonde voix de ténor. Bienvenue à tous, ce soir, pour le débat d'inauguration inter-maisons de Poudlard. Mon nom est Benjamin Franklyn, et je suis très honoré d'avoir été choisi pour vous présenter les deux équipes qui s'opposeront ce soir. Que les équipes A et B veuillent bien prendre place à mes côtés.

Aussitôt, dix élèves se levèrent au premier rang. Leur groupe se sépara en deux en montant l'escalier, cinq à gauche, cinq à droite. Ils s'installèrent dans les chaises alignées derrière les deux tables, tandis que Franklyn les présentait. Dans l'équipe A se trouvaient Zane Walker, Petra Morganstern, Gennifer Tallus, un garçon de Poufsouffle nommé Andrew Haubert et un élève d'Alma Aleron, Gerald Jones. L'équipe B était essentiellement composée de Serpentard, de cinquième à septième année, dont Tabitha Corsica et son acolyte, Tom Squallus ; et deux autres, Heather Attac et Nolan Frelon. Le cinquième membre du groupe – et le seul à avoir moins de 15 an – était Ralph. Il était planté sur sa chaise, comme hypnotisé, aussi raide qu'une statue, les yeux fixés sur Franklyn.

— Le débat de ce soir, continuait Franklyn, en ajustant ses lunettes carrées, suscite l'intérêt général, comme on peut le remarquer à l'importance de l'assistance et à la présence de la presse. Il s'agit d'un point important aux ramifications multiples. Nous le savons tous, le droit d'argumenter est la base même de la liberté d'expression, et un débat bien argumenté ne peut qu'appuyer le bien-fondé d'un gouvernement et aider une population à mieux comprendre. Un esprit ouvert, une capacité à évoluer, ce sont des vertus que nous pensons tous posséder, et ce soir, nous les verrons mises en œuvre. Aussi, je vous recommande de vous respecter les uns les autres, en parole et en attitude. Vous êtes en droit d'avoir vos convictions, comme les autres le sont de penser autrement. Quoi qu'il découle du débat de ce soir, votre attitude sera aussi une façon de glorifier cette école et tous ceux qui y ont étudié avant vous. (Franklyn se retourna alors vers les deux équipes, reconnaissant pour la première fois leur présence sur scène.) N'oubliez pas que vous êtes avant tout des amis, des élèves d'une même école, des sorciers et sorcières du même monde magique.

Quand il se tut, les applaudissements fusèrent, mais James les trouva plus polis qu'enthousiastes. Sur la scène, Franklyn sortit un papier de sous sa robe, et l'examina.

— Nous avons procédé à un tirage au sort, dit-il d'une voix forte, et ce sera l'équipe B qui ouvrira le débat. Miss Corsica représente son équipe. Miss Corsica, veuillez avancer.

Quand Franklyn quitta le podium, il s'installa dans le siège central à haut dossier. Tabitha s'approcha de l'estrade sur la gauche, les mains vides. Elle adressa à la foule son merveilleux sourire, qui semblait accueillir chaque personne individuellement.

— Chers amis, chers élèves, professeurs et membres de la presse, en guise de préambule, je vais réfuter d'emblée l'une des remarques de notre cher professeur Franklyn, car elle symbolise malheureusement le cœur même des erreurs communément admises qui ont amené notre débat de ce soir.

Il y eut dans la foule un halètement unanime d'anticipation. Tabitha choisit ce moment précis pour se retourner vers Benjamin Franklyn avec un sourire.

— Veuillez m'en excuser, professeur.

Très calme, Franklyn contenta de lever la main vers elle, paume en l'air, comme pour l'inciter à continuer.

— Bien entendu, il y a des règles de respect et de décorum à suivre dans un débat comme celui-ci, continua Tabitha, à nouveau face à la foule. Sur ce point, nous sommes en accord avec le professeur. Mais je m'oppose à la dernière phrase qu'a prononcée Mr Franklyn. Il nous encourage à nous souvenir que nous sommes avant tout des sorciers et sorcières du monde magique. Mes amis, est-ce réellement la base de notre identité ? Si c'est le cas, je crains que nous ne soyons aussi les pires des tyrans, les plus affreux sectaires qui soient. N'existons-nous qu'à travers nos baguettes et nos sortilèges ? Les sorciers seraient-ils plus humains que les Modus ? Non ! Je refuse d'être sorcière avant d'être humaine, et cette humanité, je la partage avec le reste du monde non-magique. Pire encore, le professeur Franklyn, par son omission, semble condamner le reste de l'humanité à un statut moins important que le nôtre. Malheureusement, je crains qu'il ne soit pas le seul à nourrir ce préjudice. Cette mentalité nous a été inculquée depuis toujours, par les méthodes et les règles de la politique actuelle du monde sorcier, et aussi par le contenu des livres de notre Histoire. Je ne crois pas que les mondes magique et moldu aient besoin de se comparer, ni que l'un d'eux soit inférieur à l'autre, mais il est évident que c'est le cas dans notre monde… tel qu'il est actuellement.

« Notre premier point pour le débat de ce soir concerne ces préjudices qui nous ont été inculqués par la classe dirigeante. L'heure de tels excès est dépassée. Tout d'abord, considérons cette loi du Secret que l'on prétend nécessaire pour nous éviter tout rejet de la part des Moldus. Les Moldus sont-ils réellement incapables d'accepter notre existence ? Et même si c'était le cas dans le passé, pourquoi maintenir cette loi obsolète, qui sépare en deux l'humanité ? Qui refuse aussi bien aux sorciers qu'aux Moldus les bénéfices d'une coexistence harmonieuse ?

« Notre second point nie l'idée qu'une coexistence entre les sorciers et les Moldus ne peut apporter que la guerre – et que l'histoire nous le prouve. Nous démontrerons que cette prétention est basée sur quelques événements isolés de l'histoire. Bien sûr, ils ont été malheureux, mais ils sont sans importance un contexte plus global. La peur des mages noirs tout-puissants nous a été inculquée en même temps que le dédain envers un monde moldu présumé inférieur, incapable d'accepter les pouvoirs des sorciers. Nous affirmons que ces deux menaces ont été délibérément exagérées par la classe dominante, qui utilise la peur qu'elle provoque pour mieux nous diriger à sa guise.

« Pour terminer, nous remettrons en question l'existence d'une prétendue magie « noire ». Nous chercherons à démontrer qu'il s'agit seulement d'une forme de magie complexe, ce qui la rend parfois dangereuse dans son application, mais surtout interdite parce que la classe dirigeante préfère rester la seule à en user, sinon en abuser. En clair, la magie noire a été inventée par le département des Aurors, pour justifier son existence, aussi bien individuelle qu'en groupe.

« De ces trois postulats, nous démontrerons que tout est relié, qu'il existe un complot pour empêcher le monde sorcier d'apparaître au grand jour. Nous voulons la fin de la ségrégation, et l'égalité, la justice, aussi bien pour les Moldus que pour nous-mêmes, les sorciers. Après tout, sorciers ou Moldus, nous sommes tous essentiellement des humains.

Sur cette dernière phrase, Tabitha quitta le podium et retourna à sa place, au centre de la table de l'équipe B. Il y eut un moment de silence stupéfait, puis au grand désespoir de James, la foule se mit à applaudir. James regarda autour de lui. D'accord, certains n'applaudissaient pas, mais il y avait environ la moitié de l'assemblée qui le faisait avec un enthousiasme délirant.

«*…reçoit un accueil enthousiasme parmi les élèves*, » annonça la voix de l'animateur que James entendait toujours dans la radio non loin de lui. « *Miss Corsica est assurément un orateur plein d'assurance. Tandis qu'elle reprend sa place, Miss Petra Morganstern, capitaine de l'équipe A, s'approche maintenant du podium…* »

Petra posa sur son pupitre plusieurs petites fiches qu'elle tenait à la main, et attendit que l'ovation se termine. Puis elle leva les yeux, le visage grave.

— Mesdames et Messieurs, élèves de Poudlard, bonsoir, dit-elle d'une voix nette et musicale. D'après l'équipe B, il y a trois points dans leur argumentation, trois postulats. L'équipe A se contentera de prouver la fausseté d'un point fondamental dont découlent les deux autres. Je veux parler, bien entendu, du fait que notre Histoire, une science et une matière d'enseignement, n'est pas fiable. L'équipe B cherche à nous convaincre que cette Histoire, loin d'être la vérité, est un mensonge délibéré, manigancé par un petit groupe de sorciers et sorcières incroyablement puissants sans nul doute. Oui, cette classe dirigeante doit posséder des pouvoirs jamais atteints puisque cette Histoire injustement accusée existe bel et bien dans la mémoire de tous ceux qui l'ont vécue. Il s'agit de nos parents, nos grands-parents, nos professeurs, et oui, aussi, nos dirigeants. Ils étaient là quand ces événements (prétendument exagérés) ont eu lieu. Certains d'entre eux ont combattu, ici même, au château. Alors ? Si l'on doit en croire la logique déviée de l'équipe B, la bataille de Poudlard serait aussi une invention qui n'est jamais arrivée – ou du moins s'est déroulée différemment, et devient donc aucune importance ? Bien entendu, si c'est le cas, nous pouvons discuter de la loi du Secret, de la magie noire, ou des pouvoirs accordés au département des Aurors. Par contre, si notre Histoire est exacte, si sont bien prouvés les crimes du seigneur des Ténèbres, sa poursuite aussi aveugle que sanglante du pouvoir et son désir affirmé d'écraser le monde moldu de sa domination, alors tout le reste des élucubrations de l'équipe B devient sans valeur. De ce fait, nous concentrerons notre énergie sur cette notion fondamentale. J'espère que l'équipe B voudra bien nous excuser de ne pas tenir compte de la suite de sa longue liste de doléances.

À nouveau, il y eut un moment de silence, très intense, parce que l'assistance s'était tendue en entendant prononcer le nom du Seigneur des Ténèbres. Puis une nouvelle ovation éclata, aussi bruyante et enthousiaste que la première, entrecoupée en plus de cris et de sifflements.

« *Miss Morganstern a un discours précis et condensé,* » annonça la voie de l'animateur. James vit l'homme dans son chapeau violet, et lut les mots qui flottaient de sa baguette magique vers le cornet de l'enregistreur. « *Elle répond au discours de Miss Corsica et annonce sa position. De toute évidence, Mesdames et Messieurs, le dialogue sera ce soir aussi vif qu'intéressant.* »

Durant les quarante minutes suivantes, quasiment tous les membres de chaque équipe montèrent tout à tour sur le podium, offrant argument après argument, tandis que leur temps de parole était minuté et chorégraphié par le professeur Franklyn. Il avait demandé à l'assistance de ne plus applaudir, mais ce fut impossible à obtenir. Chaque fois qu'une des équipes obtenait une ovation, les supporters de l'équipe opposée mettaient un point d'honneur à répondre de la même façon. La nuit était tombée sur l'amphithéâtre. Il faisait très sombre, il n'y avait qu'un fin croissant de lune assez bas sur l'horizon. Des lanternes enchantées flottaient sur les gradins au niveau des escaliers et des portes voûtées, laissant dans l'ombre les bancs et les spectateurs. Par contre, grâce aux globes ensorcelés du professeur Flitwick qui flottaient, la scène étincelait de lumière : on se serait cru en plein jour. À nouveau, Zane s'opposait à Heather Attac, au sujet de son assertion comme quoi les comptes-rendus historiques étaient toujours écrits par ceux qui avaient gagné.

— Comme tu le sais, dit Zane en s'adressant à Heather, je viens des États-Unis. Si cette notion était exacte, comment aurais-je pu connaître les erreurs passées de mon pays, par exemple la façon dont les Indiens ont été spoliés, les sorcières de Salem brûlées, ou l'esclavage longtemps pratiqué dans le Sud. Si ce sont les gagnants qui écrivent notre histoire, comment se fait-il que Thomas Jefferson ait été esclavagiste ?

En entendant ça, Benjamin Franklyn grimaça un peu, mais il hocha la tête, avec approbation. Les supporters de l'équipe A applaudirent aussitôt.

A la fin du débat, il y avait eu des points marqués par chaque équipe, et le score n'était pas très clair. Les deux capitaines approchèrent du podium pour une dernière rencontre. Ce fut à nouveau Tabitha Corsica qui commença.

— J'apprécie, commença-t-elle, avec un coup d'œil en direction de Petra, que mon adversaire dans ce débat ce soir ait choisi pour finir un petit point de détail, c'est-à-dire un épisode récent que le monde sorcier a retenu, fortement exagéré d'ailleurs, concernant un ennemi prétendument monstrueux. Pour être plus précise, je veux parler du Seigneur des Ténèbres, ce nom créé de toutes pièces qui continue à répandre la terreur. Miss Morganstern a préféré éviter ce soir nos autres arguments, et je me soumise à son désir. Le moins qu'elle puisse faire est d'accepter en retour de discuter de l'autre facette de ce personnage célèbre. Je veux contester le traitement indigne dont a été victime Lord Tom Jedusor.

En entendant le nom de Voldemort, il y eut plusieurs cris étouffés dans la foule. James estima qu'amener ainsi le nom de Tom Jedusor était un terrible risque, même pour Tabitha Corsica. Et pourtant, c'était bien le cœur du débat : Voldemort vs Harry Potter. La gorge serrée, James s'enfonça dans son siège.

— Le département des Aurors a choisi de stigmatiser Tom Jedusor comme le Seigneur des Ténèbres, annonça Tabitha dans l'obscurité silencieuse. C'était en vérité un très puissant sorcier, qui a probablement été dépassé par ses pouvoirs. Mais que savons-nous au juste de ses projets et de ses méthodes ? Miss Morganstern le présente comme un démon du mal, un adepte de la magie noire. Un mage noir, qui usait son pouvoir pour apporter la mort et la destruction. Mais de telles caricatures existent-elles ? Peut-être dans les bandes dessinées… et dans l'imagination de ceux qui répandent la peur. Voyons, quel sorcier peut-il n'être qu'un démon sans espoir de rédemption ? C'est impossible. Aussi, je vous suggère d'étudier l'hypothèse que Tom Jedusor ait certes commis quelques erreurs, mais dans de bonnes intentions, parce qu'il désirait l'égalité entre les Moldus et les sorciers Mais comme ses idées étaient trop radicales pour être acceptées par la classe dirigeante du monde magique, il a été victime d'une campagne soigneusement organisée, mêlant mensonges flagrants et demi-vérités, pour discréditer les idées de Jedusor et jeter l'opprobre sur ses disciples. Ce sont les gens du ministère qui les ont surnommés des Mangemorts. Malgré tout, Tom Jedusor et ses supporters ont obtenu la confiance des sorciers et dirigé le Ministère de la Magie – même à court terme. Ce ne fut qu'après une répression sauvage et incroyablement sanguinaire qu'il fut déchu, vaincu, assassiné. Et sans se contenter de sa mort, son impitoyable vainqueur n'a pas hésité à salir sa mémoire.

Tandis que Tabitha parlait, un grondement monta dans l'assemblée. Il y eut des cris de colère et des huées, aussitôt assortis d'appels : « Laissez-la parler ! ». Lorsqu'elle se tut, la foule se déchaîna, avec une violence que James trouva terrifiante. Il regarda autour de lui. La plupart des élèves étaient debout, et hurlaient, les mains en porte-voix. Plusieurs étaient même montés sur leur siège, tendant le poing vers la scène. James était incapable de discerner, parmi eux, ceux qui criaient en faveur Tabitha – ou contre elle.

Au moment où l'émeute montait en puissance, James eut l'impression que Ted Lupin et Noah Metzker s'activaient discrètement. Il naquit entre leurs deux sièges une explosion de lumière aveuglante, qui renvoya leurs silhouettes dans l'ombre, puis la fusée monta, illuminant l'amphithéâtre. A cent mètres de haut, une boule lumineuse explosa en un million d'étincelles brillantes. Stupéfaite, la foule s'était tue, et toutes les têtes regardaient le ciel. Les petites fusées se rejoignirent, et formèrent un dessin. Il y eut un cri général quant apparut une signature bien connue : celle du légendaire Seigneur des Ténèbres, une tête de mort avec un serpent qui émergeait de sa bouche. Puis un nouvel éclair en

forme de Z heurta le front du squelette, et coupa le serpent en deux. La tête de la bête tomba, morte, en tourbillonnant, les yeux dessinant deux petites croix. Du crâne ouvert jaillit un autre éclair qui écrivit dans le ciel nocturne les mots :

Feu d'artifice pour occasions spéciales,
Chez Weasley, Farces pour Sorciers Facétieux
Deux magasins : Chemin de Traverse ou Pré-au-Lard
Passez vos commandes, nous ferons tout pour vous satisfaire !

Tandis que tout le monde regardait les lettres lumineuses, il y eut un long silence de stupéfaction générale. Puis la lumière disparut, éclaboussant l'amphithéâtre d'une poussière dorée. Quelqu'un, dans la foule, eut un rire nerveux.

— Eh bien, dit le professeur Franklyn. (Il s'était levé, et avança alors jusqu'au milieu de la scène), voici une interruption parfaitement minutée, je dois le dire.

Cette fois, les rires fut plus nombreux, quoique encore embarrassés. Puis les élèves, un par un, reprirent leur siège. James se tourna vers Ted et Noah, qui plissaient les yeux, sidérés, encore aveuglés par les fusées des frères Weasley.

— Ces enfoirés de Georges et Ron en ont profité pour se faire de la publicité, marmonna Ted.

— Pas étonnant qu'ils ne nous aient pas fait payer, dit Noah en haussant les épaules.

— Mesdames et Messieurs, continua Franklyn, de toute évidence, le sujet entraîne des réactions passionnées. Mais j'aimerais que nous ne nous laissions pas déborder. Miss Corsica a présenté des arguments qui, pour la plupart d'entre nous, sont extrêmement difficile à entendre. Cependant, il s'agit d'un débat, et dans mon pays, nous ne nous cessons jamais, (et il accentua délibérément les deux derniers mots,) de discuter sous prétexte un argument nous déplaît. J'espère que nous pourrons terminer le débat de ce soir dans la dignité, sinon je suis bien certain que la directrice conviendra avec moi qu'un tel club n'a pas lieu d'exister. Miss Morganstern, vous avez la parole.

Quand Franklyn se rassit, James réalisa que le vieux sorcier était bien plus en colère qu'il ne le laissait paraitre. Petra s'approcha de l'estrade, et durant quelques secondes, elle resta immobile, les yeux baissés. Quand elle leva la tête, elle était de toute évidence bouleversée.

— Je dois admettre ne pas savoir où commencer pour réfuter l'incroyable hypothèse de Miss Corsica. Le Seigneur des Ténèbres n'a pas été qualifié de démon seulement parce que cela arrangeait la classe dirigeante, mais parce qu'il a utilisé des méthodes épouvantables pour acquérir le pouvoir et le garder. Lui et ses complices n'hésitaient pas à faire usage des trois Sortilèges Impardonnables. Voldemort n'était pas plus intéressé par l'égalité avec les Moldus que… que…

Elle s'arrêta, et bafouilla. James serrait les lèvres avec fureur. Il comprenait le désarroi de Petra. Il y avait tellement de mensonges à réfuter.

— Miss Morganstern, dit Tabitha, de sa voix ensorceleuse, auriez-vous la moindre preuve de vos affirmations, ou vous contentez-vous de répéter ce qu'on vous a dit ?

Petra leva les yeux sur Tabitha, le visage pâle et en colère.

— J'ai seulement lu des biographies, répondit-elle sèchement, et aussi parlé à ceux qui ont vécu cette époque épouvantable. Si cela ne vous suffit pas, quelle preuve avez-vous, de votre côté, que Lord Voldemort soit autre chose que ces témoins l'ont rapporté ?

— En vérité, dit calmement Tabitha, je présume que certains sorciers et sorcières, présents ici ce soir, ont assisté à la bataille de Poudlard. Nous pourrions réclamer leur témoignage, mais il ne s'agit pas d'un tribunal, aussi je vais me contenter d'une question. Y a-t-il quelqu'un dans la salle, ayant assisté à la bataille de Poudlard, qui puisse nier avoir entendu Lord Voldemort déclarer refuser de voir mourir un sorcier de plus ? Quelqu'un peut-il nier qu'il a imploré son principal ennemi de le rencontrer, face-à-face, pour éviter d'autres violences ?

Quand Tabitha se tourna vers la foule, le silence était total. On entendait simplement le bourdonnement lointain des insectes et des animaux dans la forêt, et le souffle du vent dans les arbres.

— Non, personne ne le peut, parce que c'est la vérité, continua Tabitha presque gentiment. Bien sûr, beaucoup sont morts ce jour-là, mais ce n'est pas à cause de Lord Tom Jedusor. Ceux qui s'opposaient à lui ne pouvaient supporter ses idées et sa vision du futur.

Petra s'était reprise. Elle parla d'une voix claire et forte.

— Et vous pensez sans doute que c'était un tact acceptable de massacrer une famille, pour être certain de se débarrasser d'un nouveau-né ?

— Oh, vous parlez de Harry Potter ? contra Tabitha, du tac au tac. L'actuel directeur du Bureau des Aurors, comme par hasard ?

— Niez-vous que Voldemort ait massacré sa famille ? Insista Petra.

— Je ne nie rien, je me contente de soupeser la vérité. À mon avis, elle est bien plus compliquée que ce qu'on nous a permis de croire. Je considère parfaitement improbable ce prétendu crime contre un enfant. Tout ceci fait bien entendu partie de la propagande pour alimenter la peur générale qui nous a été inculquée au cours des dernières décennies.

— Comment osez-vous ?

À son grand étonnement, James reconnut sa propre voix. Il n'avait même pas eu l'intention de parler. Il était pourtant debout, le doigt pointé vers Tabitha Corsica, tremblant de rage.

— Comment osez-vous traiter mon père de menteur ? Voldemort était un monstre qui tué ses parents ! Mes grands-parents sont morts à cause de lui, et maintenant vous vous tenez là, à prétendre que tout a été inventé ! Comment osez-vous… (Sa voix se cassa.)

— Je suis désolé, James dit Tabitha, et son visage exprimait la plus tendre compassion. Je sais bien que tu crois cette histoire véridique.

Le professeur Franklyn s'était levé, et il avançait vers Tabitha, mais avant même qu'il ne puisse intervenir, James continua à crier :

— Mon père a tué votre grand héros ! hurla-t-il, les yeux brûlants de larmes de rage. Ce monstre a essayé de le tuer plusieurs fois, même quand mon père s'est rendu durant la bataille de Poudlard. Votre prétendu visionnaire était un monstre, et mon père l'a vaincu !

— Votre père, aboya Tabitha, dont la voix avait perdu son vernis, n'est qu'un sorcier de bas étage avec un bon sens du relationnel. S'il n'avait pas été épaulé par des sorciers bien meilleurs que lui, personne aujourd'hui ne connaîtrait son nom.

Sur ce, la foule à nouveau explosa de colère. Les hurlements bouillonnaient dans l'espace clos de l'amphithéâtre comme dans un chaudron. Il y eut un tintamarre soudain sur la scène. James leva les yeux, et vit Ralph – qui n'avait pas ouvert la bouche de toute la soirée. Il s'était levé, renversant son siège. Tabitha se tourna vers lui, et une seconde, leurs regards se croisèrent. « *Assis !* » mima-t-elle, les yeux livides de rage. La défection d'un membre d'une des deux équipes entraînait son élimination.

Ralph lui rendit son regard, tout aussi noir, puis il lui tourna le dos et quitta la scène. Quand James le vit descendre les marches, malgré sa propre colère et sa crainte que la foule se déchaîne, son cœur en fut heureux.

À ce point, il n'y avait plus le moindre espoir de clore le débat. La directrice McGonagall rejoignit le professeur Franklyn sur l'estrade, et tous les deux jetèrent des éclairs rouges en direction de la foule pour restaurer l'ordre dans l'amphithéâtre. Ensuite, sans préambule, la directrice ordonna à tous les élèves de rejoindre immédiatement leur salle commune. Elle avait le visage dur et très pâle. La foule obéit en marmonnant, et s'écoula peu à peu à travers les voûtes qui les ramèneraient vers le château. James vit Ralph le regarder, de l'autre côté des gradins. Il avançait vers lui, James fit la moitié du chemin. Mais ce fut Ralph qui parla le premier.

— Je ne peux plus, dit-il, la voix rauque, les yeux baissés. Je suis désolé qu'elle ait dit des choses aussi terribles, aussi stupides. Tu peux continuer à me haïr si tu veux, mais je ne peux plus supporter les imbécillités du Mouvement du Progrès. Franchement, je n'y connais rien, mais tout ça est tellement pénible, tellement… politique !

James ne put s'empêcher de sourire.

— Ralph, ne sois pas idiot, je ne te hais pas du tout. Au contraire, je veux m'excuser.

— Tu t'excuseras plus tard, d'accord ? dit Ralph, en le prenant par le coude, pour l'entrainer vers la sortie. Pour le moment, je n'ai qu'une envie, ficher le camp d'ici. Je sens que le regard de Tabitha Corsica me fait des trous dans le dos depuis que j'ai quitté la scène. De plus, Zane m'a dit que Ted nous invitait ce soir dans la salle commune des Gryffondor. Il veut fêter la démission d'un membre de l'équipe B.

— Ça ne t'ennuie pas ? demanda James.

— Non, répondit Ralph, en haussant les épaules. Ça vaut le coup. Vous avez de la bonne bouffe à Gryffondor.

Chapitre 10 : Noël, Square Grimmaurd



Le lundi suivant, James, Zane et Ralph se tenaient dans le couloir, devant la salle de classe de la directrice McGonagall, après un cours de Métamorphose Avancée – quatrième année. Ils attendaient que les derniers élèves s'en aillent. Derrière son bureau, McGonagall rangeait ses affaires.

— Entrez, entrez, dit-elle aux trois garçons, sans même lever les yeux. À vous voir plantés là, devant la porte, on dirait des vautours. Que puis-je faire pour vous ?

— Madame la directrice, commença James d'une voix hésitante, nous sommes venus vous parler du débat de l'autre jour.

— Vraiment ? s'enquit-elle, en fixant James un moment, avant de passer sur son épaule la bandoulière de son sac. Je ne vois pas pourquoi. Plus vite nous nous oublierons ce fiasco, mieux ce sera.

La directrice avançait déjà vers la porte d'un pas vif. Les trois garçons se lancèrent à sa poursuite.

— Mais personne n'oublie, madame, dit James très vite. Les élèves n'ont parlé que de ça durant tout le week-end. Franchement, ils sont tous hyper énervés sur le sujet. Dans la cour, hier, ça a presque dégénéré quand Mustrum Bijou a entendu Reavis McMillan traiter Tabitha Corsica de sale menteuse. Et si le professeur Londubat n'était pas intervenu, Mustrum aurait peut-être tué Reavis.

— Poudlard est une école, Mr Potter, et dans une école, quelle qu'elle soit, se réunissent des jeunes, toujours prompts à s'enflammer. Il est dans la nature des choses qu'il y ait parfois des différends. C'est pourquoi, parmi d'autres raisons, nous employons Mr Rusard.

— Mais ce n'était pas un simple différent, madame, dit Ralph, alors que la directrice avait déjà atteint le bout du couloir. Ils étaient vraiment enragés. Ils savaient à peine ce qu'ils faisaient. Les gens ont vraiment pris cette affaire à cœur.

— Eh bien, dans ce cas, comme l'a déjà dit Mr Potter, il est heureux que le professeur Londubat soit intervenu. Mais je ne vois toujours pas quel est votre problème.

Zane devait presque courir pour rester à la hauteur de la directrice.

— En fait, madame, nous nous demandions pourquoi vous avez laissé faire – euh – sans intervenir. Je veux dire, vous étiez présente pendant la bataille de Poudlard. Vous savez ce qu'était réellement ce mec, Voldemort. Alors pourquoi ne pas l'avoir dit à tout le monde, au cours du débat, pour remettre Tabitha à sa place ?

McGonagall s'arrêta si brusquement que les trois garçons faillirent se télescoper.

— Et que vouliez-vous au juste que je fasse ? dit-elle, en baissant la voix, et en les scrutant l'un après l'autre d'un regard perçant. La vérité au sujet du Seigneur des Ténèbres et de ses Mangemorts est connue de tout le monde magique depuis plus de trente ans – avant même qu'il n'ait assassiné vos grands-parents, Mr Potter. Croyez-vous réellement qu'une intervention de ma part, pour répéter une fois de plus ce qui s'est passé, aurait empêché la rébellion qui s'étend, non seulement dans cette école, mais à travers toute la communauté des sorciers ?

Ses yeux étaient aussi durs que des diamants, et elle les regardait férocement. James réalisa que, en réalité, la directrice était encore plus bouleversée qu'eux-mêmes par ce débat.

— En supposant même, continua la directrice d'une voix lasse, que je convoque Miss Corsica dans mon bureau, pour lui interdire de répandre des mensonges et des vérités détournées, pensez-vous réellement que le Mouvement du Progrès accepterait pour autant d'abandonner sa propagande ? Combien de temps faudra-t-il à la *Gazette du sorcier* pour pondre un article expliquant comment l'administration de Poudlard a choisi de s'allier au Département des Aurors pour interdire « le libre-échange des idées à l'école » ?

James était stupéfait. Il avait cru que la directrice avait ses raisons d'autoriser Tabitha à poursuivre ses manœuvres, serait-ce temporairement. Il n'avait jamais envisagé que McGonagall ne pouvait pas intervenir, sous peine de rendre les choses encore pires.

— Alors que devons-nous faire, madame ? demanda James.

— Nous ? Répéta la directrice, sourcils levés. Mon cher enfant, je dois admettre que tu m'impressionnes. Malgré ce que tu sembles croire, le futur du monde sorcier ne dépend pas de toi et de tes camarades.

Quand elle vit la grimace que James ne put retenir, elle lui offrit un de ses rares et beaux sourires. Puis elle se pencha, pour parler d'un ton presque conspirateur aux trois garçons :

— L'ombre du Seigneur des Ténèbres n'est rien pour ceux d'entre nous qui ont dû l'affronter de son vivant. Il n'est plus qu'une création manipulée par une petite partie de la population. Aussi contrariante que puisse être cette lubie, elle passera vite. En attendant, je vous suggère de suivre vos cours, de faire votre travail, et de continuer à être tous les trois des garçons solides et intelligents. Et si quelqu'un, autour de vous, s'avise de prétendre que Tom Jedusor était un homme meilleur que Harry Potter, vous avez ma permission – et même mon ordre ! – de transformer son jus de citrouille en eau de vaisselle. (Elle regarda les trois garçons, le visage sérieux.) Vous n'aurez qu'à prétendre que je vous ai demandé de pratiquer ce sortilège particulier. C'est bien compris ?

Zane et Ralph se regardèrent l'un l'autre, morts de rire. James soupira. McGonagall leur adressa un signe de tête, avant de se redresser, et continuer son chemin. Au bout de quelques pas, elle s'arrêta, et se retourna.

— Au fait, les garçons ?

— Oui madame, répondit Zane le premier.

— Deux brefs coups de baguette, suivis du mot « *Nurglammonia* ». Insistez bien sur la première et la troisième syllabe.

— Oui madame, répéta Zane avec un grand sourire.

L'automne avait vécu. L'hiver s'installait, et les vacances de Noël approchaient. Sur le terrain de football, il y avait un épais tapis de feuilles mortes et gelées, qui craquaient sous les pieds du professeur Curry durant son cours sur les Us et Coutumes Moldus. Le tournoi interclasse, lancé au cours du premier trimestre se termina par la victoire de l'équipe de James. Et James lui-même marqua le but gagnant – son troisième du jour – contre le goal Horace Bouleau, un des Gremlins de Serdaigle. L'équipe de James s'agglutina à autour de lui, sautant et hurlant, comme s'ils venaient de gagner la Coupe des Quatre Maisons. En fait, cette victoire donna quand même 100 points à Gryffondor, la plus importante récompense qu'un professeur puisse offrir. James fut hissé sur les épaules des autres joueurs, qui l'emportèrent jusqu'au château, avec autant d'enthousiasme que s'il venait d'étriper un dragon. Les joues empourprées, un grand sourire aux lèvres, James savoura le vent glacé, conscient de vivre un de ses plus beaux jours depuis son arrivée à Poudlard.

La routine de l'école – cours magistraux et travail personnel – qui lui avait paru si intéressante les premières semaines, était devenue monotone et pesante. Le professeur Jackson ne cessait de leur réclamer des devoirs et, tous les quinze jours, il organisait des interrogations surprises, pour toutes ses classes. Zane racontait à James et à Ralph quelques anecdotes comiques sur les confrontations entre le professeur Trelawney et Mme Delacroix. Les deux sorcières partageaient la gestion du Club des Constellations – dont les réunions étaient dans la nuit du mardi – tout comme les cours de Divination. Sur le terrain de Quidditch, James continuait à progresser, aidé aussi bien par Zane que par Ted, et il commençait à croire à ses chances, l'an prochain, d'être admis dans l'équipe. Il en rêvait parfois, se voyant déjà participer aux essais, et faire une prestation si brillante que tout le monde oublierait le désastre de sa première année. De son côté, Zane jouait toujours brillamment chez les Serdaigle. Utilisant au mieux son expérience personnelle chez les Moldus, il avait même inventé une nouvelle figure qu'il appelait « la tour tueuse » et qui consistait à frapper un Souafle en direction de la tribune, le laisser prendre de la vitesse, puis l'attaquer en sens inverse, le renvoyant encore plus vite dans la direction opposée. Grâce à cette manœuvre inédite, deux joueurs de l'équipe adverse étaient tombés de leurs balais. Bien entendu, Zane s'était ensuite excusé (en de multiples occasions) en leur rendant visite à l'infirmerie.

Pour Ralph, la vie chez les Serpentard avait été plutôt difficile après le débat. Tabitha ne lui adressait plus la parole. Elle ne lui fit donc aucun reproche tant sur sa désertion le soir fatidique, que sur sa démission des réunions du Mouvement du progrès. D'après Zane, elle avait compris que Ralph ne lui serait plus d'aucune utilité maintenant qu'il était redevenu ami avec James. Peu à peu, les autres Serpentard laissèrent Ralph tranquille, du moins, il n'eut plus à subir que quelques regards froids ou des remarques sarcastiques dans la salle commune. Puis, curieusement, Ralph se fit des amis parmi les première et seconde années de Serpentard. Contrairement aux élèves plus âgés, les porteurs de badge, les plus jeunes ne s'intéressaient pas réellement au vaste monde, à la politique, et aux nobles causes. Bien sûr, certains de ces élèves avaient des frères ou des sœurs aînés, et conservaient une attitude sournoise et sarcastique, mais d'autres se mirent à apprécier Ralph. En les connaissant mieux, même James dut admettre que l'humour noir avait son charme.

Le cours préféré de James, Zane et Ralph était la Défense contre les Forces du Mal. Le professeur Franklyn croyait au bénéfice des exercices pratiques, et il agrémentait son cours d'anecdotes intéressantes et authentiques, qui provenaient de sa longue vie aventureuse. James, ce qui ne surprit personne, était réellement doué en DFM. Il admit, avec un sourire gêné, que son père lui avait appris de nombreuses techniques défensives. Mais personne, James y compris, ne voulait affronter Ralph en

duel. Lorsque Ralph se défendait, les sortilèges que lançait sa baguette étaient très aléatoires. Au cours de son premier essai, Ralph tenta un simple *Expelliarmus* contre Victoire Weasley. Il brandit sa baguette, un peu trop vite, et un éclair de lumière bleue en surgit, frappant Victoire à la tête. Ses cheveux disparurent dans un nuage de fumée. Elle devint chauve à part une longue mèche dressée sur sa tête comme une crête. Elle se tâta le crâne à deux mains, les yeux exorbités, puis poussa un hurlement de rage et chercha à se jeter sur Ralph, qui faisait deux fois sa taille. Il fallut trois élèves pour la retenir. En bafouillant des excuses, Ralph recula, sa baguette encore fumante à la main.

Une seule fois, au cours d'une une soirée dans la salle commune des Serdaigle, quelqu'un eut l'audace de mentionner le débat aux trois amis. Ils venaient juste de terminer leur travail scolaire quand Gregory Templeton, un garçon trapu de quatrième année, s'installa en face d'eux.

— Hey, dit-il en regardant, l'un après l'autre, Ralph et Zane, vous avez tous les deux participé à ce débat, pas vrai ?

— Oui, Gregory, admit Zane en rangeant ses livres dans son sac à dos.

D'après le ton sec de sa voix, il était évident qu'il n'aimait pas l'autre garçon.

— Et toi, insista Gregory, en se tournant vers Ralph, tu étais dans l'équipe de Corsica.

— Euh… oui, bafouilla Ralph, mais…

— Tu lui diras de ma part qu'elle a bien raison, coupa Gregory. Je viens juste de finir un bouquin qui explique toute l'affaire. Il s'appelle *Le complot de Dumbledore*, et il raconte comment ce vieux fous et Harry Potter ont tout inventé, du début à la fin. Saviez-vous qu'ils avaient même prétendu que Jedusor avait créé des horcruxes ? Oui, la nuit même de la mort de Dumbledore. D'ailleurs, beaucoup prétendent que c'est Harry Potter qui l'a tué, une fois qu'il a cru ne plus avoir besoin de lui.

Cherchant à contrôler sa colère, James leva calmement les yeux vers Gregory.

— Est-ce que tu sais au moins qui je suis ?

Avant que Gregory n'ait pu répondre, Zane regarda fixement le verre que l'autre garçon tenait dans la main.

— Hey, dit-il sur un ton de calme affecté, tout en sortant sa baguette en douce. Qu'est-ce que tu bois ?

Une minute plus tard, les trois garçons se relevèrent d'un bond, parce que Gregory vomissait de l'eau de vaisselle sur la table où ils avaient travaillé.

— C'était pour m'entraîner ! cria Zane en se baissant pour éviter un coup de poing. Je te jure ! C'est un sortilège que McGonagall nous a donné à apprendre. Pose-lui la question. Je ne savais pas que ton verre se trouverait devant ma baguette.

Les trois garçons réussirent à s'enfuir de la salle commune, morts de rire devant le chaos qu'ils avaient provoqué.

La veille des vacances, James savourait déjà l'idée de rentrer chez lui. Après le déjeuner, il monta dans sa chambre dans la tour Gryffondor pour emballer ses affaires. Quand il jeta un coup d'œil par la fenêtre, il vit un ciel gris et glacé, et évoqua avec un frisson de plaisir anticipé la grande cheminée du 12 Square Grimmaurd, et les délicieux chocolats chauds que préparait Kreattur. L'elfe y mettait au moins quatorze ingrédients différents – et l'un d'eux était réellement du chocolat.

— Hey, James, cria la voix de Ralph en bas des escaliers. Tu es là-haut ?

— Oui, monte, répondit James.

— Merci, dit Ralph, en émergeant des escaliers, un peu haletant. J'ai rencontré Petra après le déjeuner. Et elle m'a dit que tu faisais tes bagages. Tu es prêt à partir, j'imagine ?

— Oui. Tout le monde va se réunir chez moi, cette année, pour Noël. Il y aura mes deux oncles, Georges et Ron, mes tantes Hermione et Fleur, Ted et sa grand-mère, Victoire, et même Luna Lovegood. Tu ne la connais pas, mais tu l'aimerais bien. Pour une adulte, elle est très bizarre. Mais dans le bon sens – la plupart du temps. Par contre, mes grands-parents Weasley ne seront pas là. Cette année, ils passent Noël à Prague, avec Charlie, le frère de ma mère, et sa famille. Je crois que Neville – enfin, le professeur Londubat – viendra aussi.

Ralph hocha la tête d'un air sombre. Il examina la malle ouverte de James.

— Chouette programme. J'espère que tu t'amuseras bien, et que tu passeras un super Noël.

James s'arrêta net, et se souvint tout à coup que le père de Ralph aurait un voyage d'affaires durant les vacances, à l'étranger.

— Oh, oui, j'espère. Et toi, qu'est-ce que tu vas faire ? Tu iras passer Noël chez tes grands-parents ou dans ta famille ?

— Hmm ? marmonna Ralph en levant les yeux. Oh. Non. Je crois que je vais devoir rester à l'école durant les vacances. Zane ne partira que lundi, aussi j'aurais au moins un week-end avec lui. Ensuite… je trouverais bien de quoi m'occuper.

Il poussa un gros soupir.

— Ralph, dit James, en jetant des chaussettes dépareillées dans sa malle. Ça te dit de venir avec moi et de passer Noël dans ma famille ?

Ralph tenta de prendre l'air étonné.

— Quoi ? Oh, non, non. Je n'ai jamais voulu m'imposer comme ça. Vous serez déjà tellement nombreux. Et puis c'est ta famille, et je… Non, je ne peux pas.

James fronça les sourcils.

— Ralph, arrête de faire l'idiot. Si tu refuses de venir avec moi pour Noël, je te jette un sortilège, avec ta propre baguette en plus. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Hey, tu n'as pas besoin d'être aussi lourd ! s'exclama Ralph, avant de lui adresser un grand sourire heureux. Tu crois que des parents ne diront rien ?

— Non. Et pour t'avouer la vérité, avec tout le populo qu'il y aura à la maison, je ne suis même pas certain qu'ils te remarqueront.

Ralph leva les yeux au ciel.

— Non, je pensais surtout au fait que je suis… Tu sais, pour le débat, je n'étais pas dans la bonne équipe.

— Ralph, mes parents ont écouté le débat à la radio.

— Je sais !

— Et tu n'as pas dit un seul mot.

Ralph ouvrit la bouche, la referma. Il réfléchit un moment. Ensuite, il éclata de rire, et se laissa tomber de tout son long sur le lit de Ted.

— D'accord, tu as raison. Et tu dis que Victoire sera là aussi ?

— Ne te fais pas d'idées à son sujet ! Victoire est en partie vélane. Chaque fois qu'un mec s'approche d'elle à moins de trois mètres, il reste accro.

— Non, je voulais simplement rattraper le coup. Après ce que je lui ai fait au dernier cours de DFM…

James referma bruyamment sa malle.

— Ralph, si tu veux mon avis, ne parle plus de cette histoire. Ce sera plus sain pour toi



Le lendemain, il y eut peu d'élèves dans la Grande Salle au moment du petit déjeuner. Le matin même, il avait gelé. Les lugubres formes blanches qui apparaissaient derrière les fenêtres évoquaient des fantômes errants. James et Ralph arrivèrent en même temps, et trouvèrent Zane déjà assis à la table des Serdaigle.

— Tu as vraiment du bol, mon pote, dit Zane d'un ton morose, les deux mains serrées sur sa tasse de café brûlant. Je meurs d'envie d'assister à un Noël chez les sorciers.

— Pour te dire la vérité, dit James, en se servant un verre de jus de citrouille, je doute que la réalité soit à la hauteur de ton imagination.

— Tu as peut-être raison. Mais tu sais, dans les meilleurs moments, ça doit ressembler beaucoup à Halloween.

— Hey, Ralph ! dit James, en lui envoyant un coup de coude, attends un peu d'assister à la parade traditionnelle des goules à Noël. Et puis nous aurons des chauves-souris en sucre candi, et du chocolat chaud servi dans des crânes d'elfes de maison.

Ahuri, Ralph clignait des yeux. Zane leva les siens au plafond.

— Ah, ah, grogna-t-il, tu es franchement hilarant. En fait, non, pas du tout.

— Allez, dit Ralph, qui avait fini par comprendre la plaisanterie. Toi aussi, tu passeras un très bon Noël avec ta famille. Au moins, tu pourras revoir tes parents.

— Ouais, bien sûr. Je vais passer 24 heures dans un avion pour retourner aux États-Unis, et ma sœur Greer va me casser les pieds sans arrêt pour savoir comment se passe ma vie dans une école magique. Pour le moment, elle est très déçue, parce que la seule façon que j'ai d'utiliser ma baguette est de fracasser quelque chose avec.

— Tu sais, en première année, nous n'avons pas le droit de pratiquer la magie en dehors de Poudlard, lui rappela à Ralph.

Zane l'ignora.

— Pour Noël, nous irons chez mes grands-parents, dans l'Ohio, où je retrouverai tous mes cousins. Vous n'en avez pas idée, mais ce genre de réunion tourne vite à la folie furieuse.

James ne put s'empêcher de poser la question.

— Comment ça ?

— Imaginez une scène traditionnelle de Noël américain, dit Zane, en levant les mains, comme pour dessiner le cadre d'un tableau. On ouvre les cadeaux, on apporte une dinde truffée, et il y a des chants de Noël devant le sapin. D'accord ?

Ralph et James acquiescèrent, en essayant de ne pas rire devant l'expression grave du visage de Zane.

— Bon, continua Zane. Et maintenant imaginez des Pitiponks à la place des gens normaux. Ça vous donnera une idée.

Cette fois, James éclata de rire. Et Ralph, comme d'habitude, écarquilla les yeux, tournant la tête de l'un à l'autre des deux autres.

— C'est génial ! hoqueta James entre deux rires.

Zane finit par sourire, malgré lui.

— Oui, bien sûr, c'est plutôt marrant, du moins, j'imagine. Toutes ces petites mains griffues qui se jettent sur les cadeaux, arrachent le papier, et le lancent en boule partout. La plupart arrivent dans la cheminée, à chaque fois, on frôle l'incendie. Ça m'étonne encore que toute la maison n'ait pas déjà cramé.

— C'est quoi un Pitiponk ? demanda Ralph, cherchant à suivre.

— Demande à Hagrid, la prochaine fois, dit James, qui riait toujours, c'est lui le professeur des Soins aux Créatures Magiques. Tu comprendras.

À la fin de la matinée, Ralph et James firent leurs adieux à l'Américain, puis traînèrent leurs deux malles jusque dans la cour. Ted et Victoire y étaient déjà, assis sur leurs bagages, sur la marche supérieure, examinant le paysage étrangement silencieux et figé qui les entourait. Les cheveux de Victoire avaient repoussés, grâce aux soins de Mrs Gaze, à l'infirmerie, mais ils restaient différents, de couleur et de texture. Et ça se voyait. Pour le cacher, Victoire avait pris l'habitude de porter des chapeaux plutôt originaux. Ce nouveau style lui seyait, mais elle continuait à se plaindre à chaque opportunité. Aujourd'hui, elle portait une toque en hermine, délicieusement inclinée sur l'œil gauche. Elle jeta à Ralph un regard froid en le voyant tirer sa malle pour l'ajouter de la pile agglutinée sur les marches. Quelques minutes après, Hagrid arriva, avec une sorte de diligence. Ralph resta bouche bée en voyant qu'il n'y avait aucun cheval, du moins en apparence, entre les harnais.

— En temps normal, il faut attendre la rentrée en seconde année pour les découvrir, dit Hagrid en s'approchant du petit groupe. (Il leva la main, actionna un levier de frein, puis descendit de son perchoir, et commença à entasser les lourdes malles à l'arrière de la diligence comme si elles ne pesaient rien.) N'oubliez pas d'être surpris quand vous les reverrez à la rentrée prochaine, d'accord ?

— Oh, Hagrid, remarqua Victoire d'un ton hautain, si ces affreuses choses ressemblent à ce que m'a décrit Mère, je suis heureuse de ne pas les voir.

Elle tendit la main à Ted, qui la prit pour aider Victoire, bien que ce ne soit nullement nécessaire, à monter dans la diligence.

Quelques autres élèves partagèrent l'intérieur de la diligence pour le court trajet jusqu'à la gare, et tous partaient aussi pour les vacances. Hagrid accompagna le groupe jusque sur le quai où attendait le train de l'école, le Poudlard Express. Contrairement au jour de la rentrée, il était quasiment vide. Ted, Victoire, James et Ralph trouvèrent un compartiment, puis s'installèrent pour le long trajet.

— J'ai ramené des bonbons de mon dernier passage à Pré-au-lard, annonça Ted.

— D'après ce que j'ai lu, Pré-au-lard est un village entièrement sorcier, non ? demanda Ralph.

— Absolument. Et il y a des boutiques géniales, comme la taverne des Trois Balais ou la confiserie Honeydukes. Ils sont les meilleurs Nids-de-cafards du monde. Mais il y a beaucoup d'autres choses à voir. Dommage pour toi ! Tu n'auras pas le droit d'y aller avant le premier week-end de ta troisième année.

Ralph reprit l'air songeur – c'est-à-dire que son front se plissa tandis qu'il avançait la lèvre inférieure en une moue boudeuse. Tout son visage en était crispé, comme s'il souffrait.

— Comment font les sorciers pour éviter que les Moldus découvrent un village magique ? Il y a bien des routes qui mènent, ou quelque chose du genre.

— C'est une question compliquée, mec, dit Ted qui enleva ses chaussures pour mieux se vautrer sur son siège.

Victoire plissa le nez.

— Je te conseille, Mr Lupin, d'écarter de moi ces souliers répugnants.

Ted l'ignora, et étendit ses jambes devant lui, posant ses chaussettes sur le siège d'en face.

— Durant le premier semestre, j'ai suivi les cours du vieux Granit, en Technomancie Avancée et Appliquée à la Pratique, et tout ce que je peux te dire c'est qu'un village magique, du genre de Pré-au-lard, n'est pas caché uniquement parce que les Moldus ne peuvent le situer sur une carte. C'est bien plus compliqué. Ça provient du quantum. D'ailleurs, si Petra était là, elle t'expliquerait ça bien mieux que moi.

James fut intrigué.

— Ça veut dire quoi, le quantum ? demanda-t-il.

Ted haussa les épaules.

— C'est une plaisanterie de TAAP. Quand on ne sait pas, on dit juste « quantum ». (Il poussa un grand soupir, et rassembla ses idées.) D'accord, alors imaginez qu'il y a des endroits sur la terre qui ressemble à des trous noirs, comme dans l'espace. Ils sont recouverts d'une sorte de… matière plastique. De loin, on ne voit pas la différence, mais il y a quand même une sorte d'élasticité, si tu y mets le doigt. Du coup, si un sorcier qui connaît réellement la théorie du quantum passe par là, il réalisera qu'il y a quelque chose de caché. Et il se dira : « Génial, voilà un endroit parfait pour dissimuler un petit village magique. » Tout ce qu'il a à faire ensuite, c'est de pratiquer de la magie franchement démente, mais de portée assez réduite, d'accord ? Il a fait quelques trous dans le cache, le modifie par-ci par-là, et le village existe en réalité dans une autre dimension, sans qu'on puisse le voir à l'endroit où il est censé être. Il est extratemporel, en quelque sorte.

— Attends un peu, dit Ralph, le front plissé de concentration. Ça veut dire quoi, extratemporel ?

— Laisse tomber, dit Ted, en agitant la main. On s'en fiche. C'est du quantum. Et personne n'y comprend rien, à part deux ou trois intellos qui ont un super cerveau, comme le professeur Jackson. L'important, c'est qu'il y a des connexions dans l'espace-temps qui peuvent intervenir dans ces trous noirs de la réalité derrière le cache. Les Moldus, par exemple, n'ont aucune chance de voir à travers. Ils ne voient pas la seconde réalité extratemporelle. Pour eux, il n'y a rien. Mais les sorciers, par contre, peuvent suivre le chemin magique que d'autres leur ont tracé, se déplacer dans une autre dimension, et voir ce qui s'y trouve – à condition bien entendu de savoir quoi chercher. C'est comme ça que sont bâtis les villages sorciers comme Pré-au-lard.

— A t'entendre, ça paraît simple, dit Ralph un peu frustré.

— Écoute, répondit Ted avec un autre soupir, comme si cette activité mentale l'épuisait, à mon avis, c'est comme les Nids-de-cafards de chez Honeydukes. Tu n'as pas vraiment besoin de comprendre comment c'est fabriqué, tu as juste à y goûter.

Ralph s'effondra dans son siège.

— Je ne suis pas certain d'avoir envie de m'y risquer.

— Mec, si tu veux tout comprendre, tu dois drôlement te compliquer la vie. Ce n'est pas comme ça qu'on s'amuse, pas vrai ? dit Ted, en se tournant vers James.

— Si les Moldus ne peuvent pas aller dans un endroit magique, insista James, en revenant sur le sujet, pourquoi le Moldu de l'autre jour a-t-il pu entrer au château ?

— Qui ? Oh… le mystérieux intrus du match de Quidditch ? (Ted se rejeta en arrière.) Alors la dernière théorie en vogue est que c'était un Moldu ?

James avait oublié que la vérité au sujet de l'intrus n'avait pas été rendue publique. Et Neville Londubat, dans le bureau de la directrice, avait évoqué des théories invraisemblables après l'irruption de cet homme au cours du match. James s'en souvenait maintenant.

— Ouais, dit-il, sur un ton qu'il espérait nonchalant. J'ai entendu dire que c'était peut-être un Moldu. C'est pour ça que je me demande comment un Moldu peut entrer dans le château, avec tous les sortilèges, et ta théorie… euh – tu sais, le quantum.

— En fait, dit Ted le nez tourné vers la fenêtre où le jour s'éclaircissait enfin, j'imagine que même un Moldu pourrait entrer dans un endroit protégé s'il est accompagné par un sorcier, ou dirigé par un autre moyen. Ce n'est pas réellement qu'ils ne *peuvent* pas entrer, c'est juste que, comme leur perception est troublée, ils n'y pensent pas. Ils ne cherchent pas un endroit dont ils ne devinent pas l'existence. Pourtant, en principe, c'est possible. Si un sorcier le conduit, le Moldu finira par passer mais… je ne sais pas du tout ce qu'il éprouverait. Voyons, James, qui serait assez stupide pour amener un Moldu à Poudlard ?

James haussa les épaules, puis il regarda Ralph. D'après son expression, Ralph pensait la même chose que lui : il y avait bel et bien quelqu'un à Poudlard qui avait renseigné le Moldu. Mais comment et pourquoi, ça restait un mystère. Un jour ou l'autre, James avait bien l'intention d'en découvrir les réponses.

Pour le déjeuner, ils prirent tous les quatre des sandwiches préparés par les cuisines de Poudlard le matin même, puis s'installèrent dans un silence agréable. Le jour était devenu clair, la lumière intense, et le soleil brillait comme un diamant sur les collines et les bois. La gelée matinale s'était dissipée, laissant la terre à vif, comme brûlée. Dressés sur un tapis de feuilles mortes, les arbres squelettiques jetaient vers le ciel leurs branches dénudées. Après avoir lu un moment, Ralph s'endormit. Victoire feuilleta sa pile de magazines, puis elle quitta le compartiment pour chercher d'éventuels amis qu'elle pensait être dans le train. Ted enseigna à James les règles d'un jeu appelé CB, « cible et bâton », qui demandait d'user de sa baguette pour faire léviter un morceau de parchemin plié en triangle. D'après Ted, chaque joueur utilisait sa baguette – le bâton – pour faire léviter son parchemin – la cible, mais aussi le pointeur. Le jeu consistait à guider la pointe de son triangle dans une zone de but déterminée, en général un cercle dessiné sur une des faces du triangle, tout en empêchant l'autre joueur de marquer. Au cours du trimestre, James avait fini par maîtriser le sortilège de lévitation, mais il n'était pas du niveau de Ted, qui réussit sans peine à le bloquer et à déplacer sa cible hors de portée, avant de marquer plusieurs buts avec un « bing » retentissant.

— L'important est de s'entraîner, James, dit Ted, et je joue à ce jeu depuis ma première année. Parfois, nous formons des équipes, et utilisons de plus grosses cibles – comme le buste de Godric Gryffondor de la salle commune. J'avoue être responsable du fait que son oreille gauche ait été recollée à l'envers. À l'époque, je ne maîtrisais pas très bien le sortilège *Reparo*. Et quand ça a été le cas, je m'étais habitué à sa nouvelle tête. Pour tout dire, je la préfère.

Quand le Poudlard express s'arrêta enfin quai 9 ¾, c'était déjà le crépuscule, et le ciel avait pris une pale couleur mauve. James, Ted et Ralph attendirent le dernier soubresaut du train qui s'arrêtait, puis ils se levèrent, s'étirèrent, et sortirent du compartiment.

Un porteur récupéra leurs tickets, puis, avec un sortilège « *Accio* », extirpa plutôt brusquement leurs malles du compartiment à bagages et les expédia sur le quai. Victoire rejoignit les trois garçons alors qu'ils empilaient leurs bagages sur un chariot.

— Je suis censé vous accompagner jusqu'au vieux QG, dit Ted en faisant l'important, les épaules rejetées en arrière, la tête haute. Ce n'est pas bien loin, mais avec toutes les arrivées prévues, tes parents sont plutôt débordés ce soir, James. Albus et Lily sont aussi en vacances aujourd'hui.

Le petit groupe passa sans problème à travers le portillon caché qui séparait le quai 9 ¾ du reste de la gare, et se mêla aux Moldus qui arpentaient fébrilement King Cross.

— Tu ne sais pas conduire, Ted, protesta Victoire. Et nous pouvons difficilement monter à quatre sur ton balai. Alors, comment vas-tu faire ?

— Tu as raison, bien sûr, répondit Ted.

Il s'arrêta net au milieu du hall, et regarda autour de lui. Les voyageurs moldus couraient, de ci de là, emmitouflés pour la plupart dans d'épais pardessus et des chapeaux fourrés. L'immense plate-forme résonnait d'agitation et de bruit ; les trains étaient annoncés par la voix stridente des haut-parleurs mais on entendait quand même en arrière-fonds des chants de Noël qui passaient en boucle.

— Alors, nous sommes coincés, dit Ted en levant un sourcil. À mon avis, on peut considérer qu'il s'agit d'une urgence.

— Ted, non ! Cria victoire en le voyant sortir sa baguette et la dresser vers le ciel.

Il y eut un craquement sonore qui renvoya des échos dans toute la gare, mais aucun des Moldus ne sembla l'entendre. Une énorme masse violette émergea des hautes portes vitrées, sous la voûte, au bout du hall. C'était, bien entendu, le Magicobus. En voyant Ted lancer le signal, James y avait immédiatement pensé, mais il ignorait que le bus spécial-dépannage du monde magique pouvait se déplacer hors des routes tracées. Les yeux écarquillés, il vit le gigantesque autobus à trois niveaux se faufiler parmi la foule, sans jamais ralentir. Le Magicobus freina d'un coup sec, juste devant Ted. Les portes coulissantes s'ouvrirent à l'avant, et un sorcier portant un bel uniforme violet en émergea.

— Bienvenue dans le Magicobus, annonça-t-il, légèrement hautain. Le bus pour les sorciers et sorcières en détresse. Mais quand même, nous sommes au beau milieu de la gare de King Cross. Vous auriez pu avancer jusqu'à la sortie.

— Bonsoir, Frank, répondit calmement Ted. (Il tendit la malle de Victoire au receveur.) C'est à cause de ma mauvaise jambe. Une vieille blessure de Quidditch qui se réveille aux pires moments.

— Une vieille blessure au Quidditch ? Répéta Franck entre ses dents, tout en rangeant les malles, l'une après l'autre dans une niche, derrière la porte. C'est ça ! Par la dernière dent de mon arrière grand-mère, mon garçon, tu as un fichu culot ! Si tu me fais encore une fois ce coup-là, je te colle une amende d'un galion.

Ralph ne semblait pas très enthousiaste à l'idée de monter dans le bus.

— Ted, tu as dit que la maison n'était pas loin. Ce QG… Peut-être pourrions-nous… euh – juste marcher ?

— Avec un froid pareil ? protesta Ted en affichant un air horrifié.

— Et avec une telle blessure à la jambe ! ajouta Franck d'un ton aigre.

Ralph finit par monter à la suite des autres, et la porte claqua dans son dos dès qu'il eut atteint la dernière marche.

— Au coin de St Pancrasse et St Chad, Ernie, annonça Ted, avant de s'accrocher ferme à une poignée d'étain au-dessus de sa tête.

— Tiens-toi bien, Ralph, dit James en faisant comme Ted.

Le chauffeur hocha la tête, le visage sombre, puis il agrippa son volant comme s'il avait l'intention de l'arracher. Ensuite, il accéléra. Ralph, malgré les avertissements de James, avait omis de se tenir quelque part. Quand le Magicobus fonça en avant, Ralph bascula en arrière, tombant sur l'un des lits qui, étrangement, étaient installés à l'arrière du bus. Il n'y avait aucun siège.

— Humph ? grommela le sorcier endormi, sur lequel Ralph était tombé. (L'homme releva la tête de son oreiller.) On est déjà arrivé à Grosvernor Square ?

Le chauffeur réussit un demi-tour incroyable, contourna un groupe de touristes agglutinés devant le panneau des départs, puis traversa comme une fusée le hall de la gare. Il zigzagua entre les hommes d'affaires, attaché-case en main, et les vieilles dames appuyées sur une canne. Droit devant, il y avait les grandes portes vitrées, et James était quasi certain que le Magicobus ne pourrait passer sous la voûte. Puis il se souvint que le bus l'avait déjà fait en sens inverse. Il s'accrocha davantage. Sans même ralentir, le Magicobus passa l'entrée comme une montgolfière dans un trou de souris, puis il émergea dans la rue. Le trafic était intense, et le bus vira sur deux roues.

— J'ai entendu dire que nous aurons de l'oie ce soir au dîner, hurla Ted à James, alors que le bus traversait un carrefour encombré.

— Oui ! répondit James sur le même ton, pour se faire entendre malgré le tumulte. Kreattur tient absolument à servir un grand dîner pour fêter notre retour.

— J'adore cette petite horreur, cria Ted avec un sourire. Est-ce que Ralph s'en sort ?

James tourna la tête. Ralph était toujours vautré sur le lit du sorcier, qui s'était rendormi.

— Ça va ! hurla Ralph en voyant les deux autres le regarder. (Il était accroché à deux mains aux barreaux du lit.) J'ai trouvé une casquette où j'ai pu vomir.

Quelques minutes plus tard, le Magicobus tourna brutalement au croisement où la rue St Chad, rencontrait le Square Argyle, puis pila. Curieusement, le silence soudain parut encore plus dangereux que le trajet lui-même. L'énorme bus violet restait immobile, enveloppé d'un nuage de gaz d'échappement. Quand les portes s'ouvrirent, Ted, James, Victoire et Ralph descendirent – le dernier sur des jambes flageolantes, comme s'il avait bu. Franck jeta à Ted un dernier regard mauvais, puis il déposa soigneusement sur le trottoir les malles des quatre jeunes gens, avant de leur souhaiter un très joyeux Noël. Les portes se refermèrent. Une seconde après, le Magicobus avait repris sa course folle. James le vit disparaître au bout de la rue, et y faire une pirouette matériellement impossible.

— Bon, ça a marché comme sur des roulettes, dit Ted avec entrain, tout en attrapant sa malle et celle de Victoire par leurs poignées, pour avancer verre une rangée de maisons d'aspect banal.

— C’est quel numéro ? demanda Ralph, qui tirait, un brin essoufflé, son énorme valise.

— Numéro 12. C’est juste là, répondit James.

Il était si souvent venu à l’ancien quartier général de l’Ordre du Phénix, qu’il avait oublié que l’endroit n’apparaissait pas aux non-initiés. Mais Ralph s’arrêta au bas des marches, le front plissé, les sourcils froncés.

— Oh, c’est vrai, dit James, en se retournant. D’accord, Ralph, pour le moment, tu ne peux pas le voir, mais la maison est quand même là. 12, square Grimmaurd. Entre le 11 et le 13. Autrefois, c’était la maison de famille du parrain de mon père, Sirius Black, et il la lui a léguée dans son testament. C’était aussi le quartier général de l’Ordre du Phénix, à l’époque où ses membres combattaient Voldemort. Alors, ils l’avaient protégé avec les meilleurs sortilèges de Secret et de Désillusion possibles, jetés par les plus puissants sorciers de l’époque. Ça a marché des années, jusqu’au moment où un Mangemort a suivi ma tante Hermione durant un transplanage. Enfin, peu importe, la maison appartient toujours à mon père. En général, nous n’y vivons pas. Mais Kreattur la garde en état.

— Je n’ai strictement rien compris, dit Ralph, avec un soupir. Pour le moment, j’ai froid. Si nous rentrions ?

James prit son ami par la main, et le tira sur la première marche du perron qui montait vers la maison. Ralph vacilla, puis retrouva son équilibre, et leva les yeux. Il resta bouche bée, puis un lent sourire émerveillé éclaira son visage. James avait oublié la première fois où il s’était rendu dans le vieux quartier général, mais d’après les descriptions que lui avaient fournies d’autres personnes, il savait comment la maison se découvrait aux nouveaux initiés. Tout à coup, elle émergeait entre les numéros 12 et 13, en repoussant les deux autres pour se faire de la place, comme un homme le ferait dans une foule serrée, entre deux autres spectateurs. James ne put s’empêcher de sourire devant la stupéfaction de Ralph.

— J’adore la magie, dit Ralph, avec conviction.

Quand James claqua la porte d’entrée derrière lui, sa mère émergea de la cuisine, au bout du couloir. Elle s’essuya les mains sur un torchon et se précipita vers lui.

— James ! S’écria-t-elle, en le prenant dans ses bras, le soulevant presque du sol.

— Maman, protesta James, à la fois ému et embarrassé. Arrête, tu vas faire fondre la Chocogrenouille que j’ai dans ma poche.

— Tu as encore l’âge d’embrasser ta mère après quatre mois de séparation, rétorqua-t-elle.

— Ah, Ginny, intervint Ted, en prenant un ton sinistre, tu sais ce que c’est. Un jour, ils marchent à peine, accrochés à ton tablier, et le lendemain, ils t’empruntent un balai pour draguer la greluche. Franchement, le temps passe si vite !

Avec un grand sourire, la mère de James se tourna vers Ted et le prit également dans ses bras.

— Ted, tu ne changeras jamais. Sois le bienvenu. Toi aussi, Victoire. Au fait, ton chapeau est superbe.

Ralph ne put s’empêcher de gémir, mais la mère de James continua avant même que Victoire n’ait le temps de se plaindre et de rapporter l’incident qui rendait ce chapeau obligatoire.

— Tu dois être Ralph, bien sûr. Harry m’a parlé de toi. Et dans ses lettres, James le fait aussi souvent. Je m’appelle Ginny. J’ai entendu dire que tu étais surprenant avec une baguette.

— Où est papa ? demanda très vite et James, empêchant à nouveau Victoire de parler.

— En sortant du bureau, ce soir, il est passé chercher Andromeda. Ils ne devraient pas tarder. Tous les autres arriveront demain.

— James ! hurlèrent deux voix, tandis que retentissaient des pas précipités. Ted ! Victoire !

Lily et Albus passèrent devant leur mère.

— Qu'est-ce que tu nous as rapporté ? demanda Albus, planté devant James.

— Je reviens de Poudlard, l'école des sorciers, répondit James d'un ton hautain, et je vous ai rapporté… des câlins ! (Il serra Albus contre lui dans une étreinte d'ours.)

Albus se débattit en riant, mais quelque peu mécontent.

— Non ! Je voulais des Ballongommes du Bullard. Ils en vendent dans le Poudlard Express. Je t'avais dit de m'en acheter.

Ted s'accroupit, et embrassa Lily.

— Je t'ai apporté quelque chose qui te plaira, mon petit cœur.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle, soudain intimidée.

— Tu devras attendre jusqu'à Noël. Je suis certain que ta mère a prévu de la poudre de Dragon, pas vrai ?

— Ted Lupin, espèce de vaurien, s'exclama Ginny. Ne la taquine pas avec de faux espoirs. Allez, venez tous maintenant. Kreattur a passé l'après-midi à vous préparer ce qu'il appelle « un thé digne de ce nom ». Ne vous empiffrez pas trop, sinon vous n'aurez pas faim pour le dîner de ce soir. Et si vous n'appréciez pas son oie, il va bouder tout le week-end.

Une demi-heure plus tard, Harry arriva avec la grand-mère de Ted, Andromeda Tonks, et le reste de la soirée fut animé – un véritable tourbillon de nourriture délicieuse, rires heureux, et nouvelles partagées. Contrairement aux prédictions de James, il s'avéra que ni Harry, ni Ginny n'avait écouté le débat de Poudlard. Mais Andromeda Tonks l'avait fait, et elle était toujours folle furieuse contre Tabitha Corsica et sa clique. Fort heureusement, elle ignorait que Ralph avait fait partie de l'équipe B, et Ralph ne fut que trop heureux de rester discret sur le sujet.

— Ne t'inquiète pas, murmura Ted à Ralph au moment du dessert, si elle l'apprend, je prétendrai que tu étais une taupe qui travaillait pour nous. Ma grand-mère adore les histoires d'espionnage.

Kreattur était toujours le même. Il s'inclina très bas devant James, une main sur le cœur, et l'autre grand écartée.

— Maître James, qui revient de sa première année d'école, marmonna-t-il, de sa voix de crapaud. Kreattur a préparé l'appartement du jeune maître, selon ses désirs. Le jeune maître et son ami voudraient-ils un autre sandwich au cresson ?

Grâce à Kreattur, la maison était parfaitement entretenue, et l'elfe s'était même donné la peine de la décorer pour Noël. Malheureusement, la conception qu'avait Kreattur d'une décoration adéquate était quelque peu particulière. Zane aurait apprécié son humour. Il y avait, dans les couloirs, de nombreux anciens elfes de maison accrochés aux murs – un rappel que les anciens propriétaires pur-sang de la demeure, les Black, avaient maintenu les traditions Serpentard – et chaque tête portait une fausse barbe blanche, un petit chapeau rouge en cône, et des clochettes aux oreilles.

— Kreattur les avait ensorcelés pour qu'ils chantent à Noël, dit l'elfe à James et à Ralph, d'une voix indignée, mais la maîtresse a décidé que ce serait un peu trop… animé. Mais Kreattur aime bien les chansons.

Comme l'elfe semblait tenté de réinstaller son sortilège, James lui assura que c'était une excellente idée, et qu'il essaierait d'en convaincre sa mère. En fait, il ressentait une curiosité morbide à l'idée de voir et d'entendre les têtes chanter.

Durant toute la soirée, Lily et Albus suivirent James et Ralph comme des petits chiens, ne cessant de réclamer une démonstration de ce que les deux garçons avaient appris au cours du trimestre.

— Allez, James ! dit Albus. Fais-nous léviter quelque chose. Lily par exemple.

— Non ! cria sa sœur. Choisis plutôt Albus. Et jette-le par la fenêtre.

— Vous savez très bien, tous les deux, que je n'ai pas le droit de pratiquer la magie en première année, dès que je quitte Poudlard, dit James d'un ton las. Je risque des ennuis.

— Papa dirige le bureau des Aurors, idiot. Personne ne te dira rien.

— C'est une question de responsabilité, rétorqua James, le visage grave. Quand vous serez grands, vous comprendrez ce que ça signifie.

— Tu parles ! se moqua Albus. C'est juste que tu n'y arrives pas. Tu ne sais pas faire un sortilège de lévitation. Tu dois être nul comme sorcier. En fait, tu es peut-être un Cracmol. Le premier Cracmol de la famille Potter. Maman va en mourir de honte.

— Décidément, Albus-débilus, tu n'as pas changé, toujours aussi pipelette.

— Ne m'appelle pas comme ça.

— Comment ? Albus-débilus ou pipelette ? s'enquit James avec un sourire. Tu sais pourtant que Albus-débilus est ton véritable nom, c'est ce qui est écrit sur ton acte de naissance. Je l'ai vu.

— Albus-débilus, Albus-débilus, se mit à chanter Lily en tournant autour de son frère.

Albus se jeta sur James, et le renversa sur le tapis.

Plus tard, à l'heure du coucher, alors que James et Ralph remontaient l'escalier vers la chambre de James, ils passèrent devant une lourde tenture qui dissimulait une partie du mur. Un marmonnement étouffé s'entendait derrière le rideau.

— C'est la vieille Mrs Black, expliqua James. Elle est complètement siphonnée. Chaque fois qu'elle nous voit, elle hurle et prétend que notre présence souille la maison de ses ancêtres. Mon père et Neville ont tout tenté pour se débarrasser du tableau de la vieille chouette, mais il est bien accroché. Mes parents ont même envisagé de faire tomber le mur, mais c'est impossible, c'est un mur porteur. À mon avis, si on le fait, les étages supérieurs vont nous dégringoler sur la tête. De plus, aussi étrange que ça paraisse, Kreattur y tient beaucoup. C'était son ancienne maîtresse. Elle a de bonnes chances de rester éternellement dans la famille.

Quand Ralph jeta un coup d'œil derrière la tenture, il fronça les sourcils.

— Elle regarde la… télévision ?

James haussa les épaules.

— Mon père a eu cette idée il y a quelques années. Nous avions ouvert la porte principale, pour faire entrer un nouveau canapé, et la mémé a vu une télévision portable dans le camion du livreur. Pour la première fois depuis que nous la connaissions, elle a arrêté de parler. Alors mon père a engagé un peintre sorcier pour rajouter une télévision sur son portrait. La vieille chouette adore les reality-shows. Depuis qu'elle a la télé, elle est devenue moins pénible.

Ralph laissa tomber le lourd tissu damassé, qui à nouveau, cacha le tableau. Il entendit cependant la voix d'un animateur demander à la télévision : « *Mrs Drakemont, quand avez-vous réalisé pour la première fois que votre chien avait le syndrome de la Tourette ?* »

Dans la chambre de James, Kreattur avait rajouté un lit pliant pour Ralph. Sa valise avait été soigneusement placée au pied du lit, et sur chaque oreiller, il y avait une pomme de pain enrubannée, ce qui était, de toute évidence l'idée de Kreattur pour évoquer Noël.

Les deux garçons, après une brève toilette, enfilèrent leur pyjama et se mirent au lit.

— Autrefois, dit James d'une voix déjà ensommeillée, cette chambre était celle du parrain de mon père.

— Cool, marmonna Ralph. C'était un Black, non ? Et il était comment ? Sympa ou bien aussi zinzin que la vieille chouette sur le portrait ?

— D'après mon père, c'était l'un des meilleurs hommes qui soient. Il faudra que je t'en parle, un jour. Il a été accusé de meurtre et emprisonné pendant 10 ans.

Il y eut un moment de silence, puis la voix de Ralph résonna dans l'obscurité de la chambre.

— Tu sais, vous autres les sorciers vous pouvez être franchement bizarres parfois.

James eut un grand sourire. Peu après, les deux garçons s'étaient endormis.

Chapitre 11 : Les trois reliques



Une fois calmée la première excitation du voyage et de l'installation, les vacances de Noël, Square Grimmaurd, devinrent une agréable routine. James présenta Ralph à tout le monde, et très vite, son ami fut considéré comme un membre supplémentaire de la tribu. Famille et amis avaient envahi la maison. Le mercredi avant Noël, arrivèrent oncle Ron et tante Hermione, avec leurs deux enfants, Hugo et Rose. Ils furent suivis par oncle Bill et tante Fleur, les parents de Victoire. James les aimait tous beaucoup. Et même si la maison devenait de plus en plus encombrée, il était heureux passer ses vacances en leur compagnie.

— Heureusement que les parents sont chez Charlie cette année, remarqua Ron, en montant ses bagages et ceux d'Hermione jusqu'à leur chambre, au second. Quand nous étions enfants, la maison me paraissait beaucoup plus grande.

— C'est parce que tu as grossi, Ron, se moqua Hermione, en tapotant gentiment l'estomac de son mari. Tu es mal placé pour te plaindre.

— Je ne me plains pas. Au moins, nous avons droit à une chambre. Si Percy venait aussi, il devrait partager la cave avec Kreattur.

James et Ralph passaient leurs journées avec le frère, la sœur, et les cousins de James, soit dans le salon, près du feu, à jouer aux échecs sorciers avec oncle Ron, soit à parcourir les boutiques alentour avec Hermione et Ginny, à la recherche d'un cadeau de dernière minute ou d'une course à faire pour la cuisine. Fleur et Bill demandèrent l'aide des deux garçons pour aller chercher, porter, et installer un arbre de Noël. Chez le pépiniériste, le sapin leur avait paru d'une taille agréable, mais une fois installé dans la maison, il prenait les deux tiers de l'entrée.

— C'est vraiment dommage, mais il le faut, annonça Bill avant de sortir sa baguette pour la pointer vers le sapin et crier : *Reducio* !

Si l'arbre fut réduit d'un tiers, il conserva sa densité, ce qui lui donnait davantage l'aspect d'un buisson de Noël que d'un véritable sapin. Ralph, James, Rose et Victoire passèrent le reste de la journée à le décorer, tout en faisant sauter du pop-corn sur le feu. Un peu plus tard, ils montèrent emballer leurs cadeaux. À la tombée de la nuit, Hermione réunit toute la maisonnée, avec l'intention manifeste de suivre la tradition britannique et de faire du porte-à-porte pour chanter des cantiques de Noël. Ni Ron ni Harry ne parurent très enthousiasmés de son idée.

— Laisse-nous souffler un moment, Hermione, dit Harry, en se laissant tomber dans un confortable fauteuil près du feu. Nous sommes restés debout toute la journée.

— Oui, insista Ron, les vacances viennent à peine de commencer. Et nous n'avons pas eu un moment pour nous poser.

— Ronald Weasley ! tonna Hermione. Bouge ton popotin, et mets immédiatement ton manteau. (Elle lui jeta le vêtement sur les genoux.) Il n'y a qu'une seule occasion dans l'année où nous avons la chance d'avoir toute la famille réunie, et il n'est pas question que tu restes vautré toute la nuit devant le feu, comme un soir ordinaire. De plus, ajouta-t-elle, avec entrain, tu prétendais, en venant, apprécier cette ancienne coutume.

— J'ai dit ça comme ça, marmonna Ron, avant de se relever à contrecœur, pour enfiler son manteau, je ne pensais pas que tu allais le faire.

— Toi aussi, Harry, dit gentiment Ginny. (Elle lui prit la main pour l'aider à se lever.) Tu pourras rester au coin du feu le jour de Noël, si tu veux. Mais ce soir, nous sortons tous ensemble, que ça te plaise ou pas.

Harry grogna, mais il laissa Ginny lui passer son manteau. Elle lui envoya, pour rire, un coup de coude dans l'estomac, et il lui sourit en attachant son écharpe. Dans le couloir, Ron et Harry furent écœurés de voir que Bill, apparemment enchanté de la sortie, faisait déjà des vocalises, la main sur la poitrine. Fleur, aussi somptueusement vêtue que sa fille, le regardait avec des yeux enamourés. Tandis que le groupe avançait jusqu'à la porte, James entendit son oncle Ron murmurer à son père :

— C'est de l'esbroufe. Il fait ça juste pour nous embêter !

— Et pour impressionner sa femme, grommela Harry.

La nuit était parfaite, un vrai décor de Noël. James se demanda si sa mère et tante Hermione n'avaient pas utilisé un sortilège météorologique. D'épais flocons de neige silencieux s'étaient mis à tomber, étouffant les bruits lointains de la cité, saupoudrant de blanc les murs grisâtres et les trottoirs. Tout étincelait sous la couche neigeuse. Hermione distribua à chacun un livret de musique, puis les aligna, les plus jeunes devant, les plus âgés ou les plus grands à l'arrière.

— Quand maman n'est pas là, dit Ron à Harry à mi-voix, c'est Hermione qui la remplace comme sergent-major. Franchement, ce n'est pas de bol.

Pendant que la petite chorale improvisée s'entraînait, Hermione se fâcha contre Ted, qui s'obstinait à inventer des paroles comiques pour faire rire Albus et Hugo. Quand elle fut satisfaite, elle mena sa troupe dans les rues, autour du square Grimmaurd, tirant sur les sonnettes des voisins, avant de commencer à chanter. La plupart des Moldus qui ouvrirent leurs portes écoutèrent le chant avec un amusement tolérant. Une seule fois, un vieillard muni d'un appareil acoustique leur cria qu'il n'avait pas l'intention de gaspiller son argent, et qu'il faisait déjà des dons à l'Abri d'Hortense pour Félins Enragés. Puis il claqua violemment sa porte.

— Je dirai à McGonagall de lui envoyer ses vœux, dit Ted, sans même rater une note.

Avant même que Ralph ne puisse poser la question, James lui expliqua :

— C'est un animagus. Je te raconterai.

Le lendemain, le matin de Noël, le ciel était pur et lumineux. Derrière les fenêtres, la neige tombée durant la nuit transformait le paysage en une magnifique sculpture glacée. En descendant pour le petit déjeuner, Ralph et James rencontrèrent Albus et Rose dans les escaliers.

— Pas besoin de se dépêcher, dit Rose, d'un air morne. Maman a promis un sortilège *Doloris* au premier qui chercherait à ouvrir un cadeau avant que tout le monde soit là.

James en resta sidéré.

— Tant Hermione a dit ça ?

— Eh bien, admit Albus, peut-être pas exactement, mais c'était quand même l'idée générale. Elle est en colère depuis qu'elle nous a surpris à inspecter ce qu'il y avait dans les paquets avec les lunettes spéciales à rayons X d'oncle Georges. Elle s'est jetée sur oncle Georges comme un Détraqueur. De quoi ficher la frousse !

— Oncle Georges est arrivé ? s'écria James, qui dégringola le reste des escaliers, avant de se diriger vers la cuisine. Génial !

— Oui, mais il a amené aussi Katie Bell, dit Albus.

Albus avait prononcé le nom de sa voix la plus dédaigneuse. Albus n'avait rien contre Katie Bell en particulier, mais il n'aimait pas les sorcières qui menaçaient le célibat de son oncle préféré.

Alors que James et Ralph pénétraient dans la vieille cuisine, ils entendirent la voix de Georges qui disait :

— C'est le genre de publicité qui a permis à WFSF de s'étendre sur deux magasins, et de devenir le leader dans sa spécialité dans le monde magique. On ne peut jamais laisser tomber une bonne occasion, et vu l'intérêt que ce débat attirait, c'était trop tentant. L'important, c'est de marquer les esprits.

Katie Bell, une jeune femme agréable avec de longs cheveux bruns, faisait tourner une cuillère dans son thé.

— Si tu avais entendu à la radio la description que l'animateur, Myron Madrigal, a donné de cette scène, dit-elle, en cachant son sourire.

Ted fronça les sourcils, mais il ne put retenir sa curiosité.

— Qu'a-t-il dit ?

— Je crois qu'il a parlé du parfait mauvais goût de cette interruption puérile, répondit Georges fièrement, tout en levant son jus de fruits pour porter un toast.

— C'était dément ! dit Ted avec un fou rire, avant de taper son propre verre contre celui de Georges.

— Ah, James, je suis content de te revoir ! s'exclama Georges. (Il reposa son verre sur la table, pour libérer la chaise près de lui.) Assois-toi, et raconte nous comment te traite la vieille *alma mater*.

— Très bien, répondit James. (Il s'assit, et récupéra une tartine.) Georges, voici mon ami, Ralph.

— Oh, mais nous le connaissons déjà, dit Georges, qui se pencha vers Ralph, en se tapotant le bout du nez. La taupe, pas vrai ? Celui qui s'est infiltré chez l'ennemi, le petit grain de sable qui a fait dérailler la machine. Un sabotage rondement mené, si tu veux mon avis.

Ralph jeta à Ted un regard noir.

— Je n'ai absolument rien dit, se défendit Ted. J'ai juste mentionné à Georges que tu faisais partie de l'équipe B, il y a longtemps, au moment où j'ai commandé ma pochette surprise. En apprenant que tu venais avec James pour les vacances, il a deviné le reste tout seul.

Ralph se trémoussa, mal à l'aise.

— En fait, je n'ai rien fait du tout. Je n'ai que 11 ans.

— Ralphie, mon garçon, il ne faut jamais sous-estimer ce que peut faire un garçon de 11 ans, dit Georges, sérieusement.

— C'est exact, approuva Kathy. Durant le règne d'Ombrage la Terrible, Georges et son frère, Fred, à 15 ans, ont provoqué le pire chaos jamais rencontré par Poudlard.

— Comme je l'ai déjà dit, l'important, c'est de marquer les esprits.

— Avec une petite vengeance à la clé, ajouta Katie en souriant.

— Je n'arrive pas à croire que tu puisses me croire capable d'une chose pareille !

Ralph et James échangèrent un regard entendu.

James, Ralph, Ted et Georges, étaient les derniers à déjeuner. Les plus jeunes revinrent pour les arracher de la table, et réunir enfin toute la maisonnée devant les cadeaux.

— Tu n'as pas réussi à suivre mon conseil, alors ? dit Georges, en riant, tandis qu'Albus le poussait dans le couloir. Je t'avais demandé d'ouvrir les cadeaux au milieu de la nuit, puis de les refermer avec un sortilège *Reparo.*

— J'ai essayé, répliqua Albus indigné. J'ai piqué la baguette de James, et je me suis m'entraîné sur une boîte de biscuits. Ça n'a pas marché. En fait, tous les biscuits sont écrasés. Maman a failli me tuer.

— Tu as piqué ma baguette ? hurla James, en se jetant sur son frère. Moi aussi, je vais te tuer. Rends-la-moi tout de suite !

Albus poussa un hurlement de Sioux, et partit en galopant, James sur les talons.

Il y eut de nombreux autres hurlements, des papiers arrachés, et un brouhaha joyeux dans le salon au cours de la distribution des cadeaux. James ne put s'empêcher de penser que Noël au Square Grimault ressemblait sans doute beaucoup à ce que Zane leur avait décrit de sa famille, les Pitiponk de l'Ohio. Quand les plus jeunes Weasley et Potter eurent enfin déballé leurs présents, ils s'éparpillèrent pour en profiter, aussi le reste des adultes ouvrit les siens au calme. Harry avait offert à Ginny un nouveau chaudron plutôt original, qu'elle regarda d'un œil fixe, après l'avoir sorti de son carton.

— C'est une marmite magique à Conjuration Immédiate, expliqua Harry, sur la défensive. Ça te prépare un plat en un clin d'œil. Il suffit de jeter le matin quelques ingrédients – ce que tu veux, c'est sans importance. La marmite à Conjuration Immédiate les utilisera au mieux, et cuisinera pour toi, durant la journée. En rentrant le soir à la maison, hop ! un repas-surprise. Il paraît que c'est l'ustensile préféré les sorcières actives.

— En tout cas, c'est ce que prétend la publicité chez Tristan Tupperworth, remarqua Ron avec un sourire.

Harry tapa son beau-frère sur la tête.

Fleur eut un reniflement dédaigneux.

— En France, il est considéré de très mauvais goût qu'un mari offre à sa femme un objet domestique.

— Mais en France, ma chérie, dit gentiment Bill, ce sont les hommes qui font la cuisine.

— Hum, dit Harry, plutôt déconfit, tu n'as qu'à ouvrir ton autre cadeau, Ginny.

Cette fois, il s'agissait de perles marines montées en boucles d'oreilles. De toute évidence, Ginny l'apprécia davantage. Elle sembla à la fois troublée et ravie de les recevoir.

— Harry ! Mon Dieu, des perles noires ! Mais combien as-tu payé ça ! Je n'aurais jamais cru… (Elle s'interrompit, les yeux pleins de larmes.)

— Mets-les, ma chérie, dit Harry avec un sourire. Si ça peut te consoler, elles sont fausses. Ce sont des perles de farfadet. On me les a offertes en prime, avec la marmite à Conjuration Immédiate.

— Non, ce n'est pas vrai, dit Ginny en se jetant à son cou pour l'embrasser.

Ron avait offert à Hermione un flacon – petit, mais de toute évidence très cher – d'un parfum nommé *Charme Suprême*, et Hermione en fut enchantée. Ginny et Hermione avaient acheté pour Harry et Ron des billets pour la prochaine coupe du monde de Quidditch.

— Nous savons bien que vous souhaitiez y aller depuis plusieurs années, expliqua Hermione en voyant Harry et Ron se congratuler. Mais vous n'y pensez jamais suffisamment à l'avance. Nous avons pris huit billets, aussi vous pourrez emmener les enfants. Et vos épouses, par-dessus le marché. Si ça vous dit.

Ni Harry ni Ron ne l'écoutaient, ils étaient déjà plongés dans une conversation passionnée pour savoir quelles équipes seraient en finale au moment de la coupe.

En ouvrant son cadeau, James fut surpris de voir que ses parents lui avaient acheté un nouveau balai.

— Waouh ! haleta-t-il. Un *Eclair-de-Tonnerre* ! Papa, maman, vous m'avez acheté un *Eclair-de-Tonnerre* ?

— Eh bien, répondit lentement Harry, je sais que tu as eu quelques problèmes à tes débuts au Quidditch, mais quand j'ai parlé à ton ami, Zane, il m'a affirmé que tu te débrouillais désormais très bien. Tu apprécieras, je pense, de t'entraîner sur ton propre balai. Ceux de l'école sont bien trop vieux, trop lents, et il est difficile d'obtenir le meilleur rendement d'un balai qui change trop souvent de propriétaire. Tu verras, en essayant celui-là, tu comprendras tout de suite la différence.

— Bien sûr, si tu n'en veux pas, tu pourras toujours échanger avec Ted, proposa Georges. Il a un vieux Nimbus qui vole à reculons, mais côté antiquité, il vaut son pesant d'or.

Ted roula en boule un papier cadeau, et le jeta sur la tête de George, qu'il ne rata pas.

James souffrait un peu pour Ralph qui, depuis le départ de Poudlard, n'avait reçu aucune nouvelle de son père après son annonce d'un voyage d'affaires. Ralph prétendait que ce n'était pas grave, et que son père lui avait sans doute envoyé ses cadeaux directement à l'école. Les deux garçons furent surpris quand Ginny tendit à Ralph un petit paquet bien emballé.

— Ce n'est pas grand-chose, dit la mère de James en souriant, mais je pense que ça te plaira.

Ralph déballa son cadeau, et le regarda, un peu perplexe. C'était un très vieux livre de classe, et le titre à peine lisible sur la couverture indiquait *Manuel de Potions Avancées*.

— Ce livre appartenait à un très grand sorcier de Serpentard, dit Harry d'une voix grave, et je suis sûr que c'est aussi ce que tu deviendras. Franchement, j'ai cru l'avoir perdu, il y a bien longtemps, dans un incendie, à Poudlard. Et pourtant, je l'ai retrouvé par hasard, dans ma malle, lors de mon dernier séjour à l'école. Je ne savais pas trop quoi en faire, aussi je l'ai gardé, et quand j'ai appris que tu venais pour les vacances, il m'a semblé évident que tu devrais en être le dépositaire. Je te conseille cependant de ne pas laisser le professeur Slughorn tomber dessus. Utilise-le plutôt comme… référence.

En feuilletant délicatement les pages jaunies, Ralph vit des annotations écrites à la main en marge des recettes de potion. Il y avait aussi des dessins à la plume.

— Qui a écrit tout ça ?

— C'est sans importance, dit Harry, un peu mystérieusement. Tu ne l'as pas connu. Prends soin de ce livre, et fais attention à l'utilisation des recettes indiquées à l'intérieur. Certaines peuvent être… dangereuses. Mais il me semble normal que ce livre appartienne à un Serpentard. Un bon Serpentard. Joyeux Noël, Ralph.

Ralph remercia les parents de James – toujours surpris, parce qu'il était conscient du regard intense des autres sorciers. Il devina que son livre avait un passé compliqué. Il l'enveloppa dans une écharpe que James lui avait offerte, et le rangea peu après dans sa valise.

Au grand plaisir de James, Neville Londubat et Luna Lovegood arrivèrent dans l'après-midi. Les deux sorciers se voyaient régulièrement, mais James avait entendu sa mère annoncer à Andromeda Tonks qu'il s'agissait d'une amitié, qui n'irait pas plus loin. James n'arrivait pas à comprendre comment sa mère savait ce genre de choses, mais il était certain qu'elle avait raison. D'après James, Neville et Luna agissaient comme frère et sœur, et non comme des amoureux.

Après le dîner, grand-mère Weasley apparut dans la cheminée pour souhaiter à tout un joyeux Noël.

— Avec des enfants éparpillés à travers le monde, c'est un peu difficile de suivre. Comment suis-je censée me tenir au courant de ce qui concerne mes petits-enfants ? dit-elle dans les braises. Nous avons passé une délicieuse journée avec Charlie. Prague est une ville fascinante. Les garçons, je crois que vous devriez parler à votre père. Il est tellement passionné par l'architecture moldue de la ville, qu'il prétend rester ici quelques semaines de plus. Depuis qu'il a quitté le ministère, il devient de plus en plus fantasque. La retraite ne lui vaut rien !

— Comment vont Charlie, Claire et les garçons, Molly ? demanda gentiment Hermione, qui préférait garder la conversation sur des sujets agréables.

— Très bien, sauf que Charlie insiste pour emmener ces pauvres petits avec lui, à son travail, de temps à autre. Je n'arrive pas à comprendre que les jumeaux supportent la vue de si horribles créatures sans avoir ensuite des cauchemars.

James, qui avait de temps à autre rencontré ses deux jeunes cousins, Jules et Harold, supposait que les dragons avaient davantage de chances d'avoir des cauchemars que l'inverse.

Plus tard dans la soirée, tandis que les membres de la maisonnée commençaient à monter se coucher, James et Ralph se retrouvèrent assis près de l'âtre avec Luna Lovegood, qui leur racontait sa dernière expédition dans les montagnes d'Écosse à la recherche d'un Tranchesac Ongubulaire.

— Je n'ai pas encore réussi une identification formelle, dit-elle, mais j'ai découvert plusieurs traces et des déjections. De toute évidence, ils semblent manger essentiellement des vers-piments et

des figules, aussi leurs crottes sont-elles identifiables même à l'odeur. Ça sent la menthe. C'est plutôt agréable.

— Des trompe-sacs à onglets verts ? bafouilla Ralph.

— À peu près, dit gentiment Luna. C'est une espèce très rare de raptors qui ne peut voler, plus ou moins de la famille des hippogriffes et des octoligators. J'ai pris un moule d'une de leurs empreintes, et conservé un échantillon de leurs déjections. Ça vous plairait de le sentir ?

— Luna, dit James. (Il se pencha en avant, et baissa la voix,) je voudrais te poser une question sur quelque chose… Et je préférerais que personne d'autre ne le sache.

— Je me spécialise dans les choses que personne d'autre ne sait, dit Luna, le regard vague.

— En fait, j'aimerais que ça reste un secret.

— Oh, répondit la sorcière, sans rien manifester.

James attendit un moment, mais Luna se contenta de le regarder tranquillement, avec un sourire poli. Il se souvint tout à coup qu'elle avait une approche très particulière de la conversation. Aussi, il décida de se lancer.

— Il ne s'agit pas de Tranchesac Ongubulaire, de Goémon à crachouilles, ou de bestioles du même genre. En fait, ce serait davantage une question pour ton père s'il était là, mais je pense que tu peux en connaître la réponse. Pourrais-tu nous parler de... d'Austramaddux et de Merlinus Ambrosius ?

Luna était la personne la plus difficile à surprendre que James connaisse. Elle resta tranquillement assise, les yeux fixés sur le feu, avant de répondre :

— Ah, ce n'est pas exactement ma spécialité, mais mon père a passé sa vie à creuser le sujet. Austramaddux était un historien, qui a rapporté les derniers jours de Merlinus, et prédit son retour. Bien entendu, durant des siècles, cette annonce a provoqué d'innombrables spéculations et des complots. Vous le savez ?

— Oui, répondit James, nous le savons. Nous avons lu une prédiction qui annonçait son retour. Mais nous nous demandons comment c'est possible ? Que faudrait-il ?

Luna apparut songeuse.

— C'est vraiment dommage que mon père ne soit pas là. Il pourrait vous en parler des jours entiers. Une fois, il l'a fait, au cours d'un débat à Belfast sur les publications magiques et les présentateurs de la radio. Il a donné une conférence sur les implications des manigances de Merlinus et ses éventuelles conséquences. Si je me rappelle bien, il a parlé sans discontinuer durant trois jours et demi, avant de s'endormir sur l'estrade. En réalité, je pense qu'il devait dormir bien avant que les autres sorciers ne le remarquent. Mon père parle en dormant. Il donne souvent des conférences en chemise de nuit. Pour la plupart des gens, il s'agit d'une excentricité, mais je pense… (Elle eut un sourire tendre,) que mon père est simplement apte à faire plusieurs choses en même temps.

James savait que, très bientôt, quelqu'un – Georges ou l'un de ses parents – allait revenir dans le salon et interrompre cet entretien. Il n'avait pas beaucoup de temps.

— Luna, qu'est-ce que ton père a dit ? Pense-t-il que le retour de Merlin est possible ?

— Oh, bien certainement ! Mon père a même une centaine de théories différentes pour l'expliquer. Il espère être encore vivant le jour où cela arrivera, même s'il n'est pas évident que Merlin soit ce que nous pourrions appeler un « bon sorcier ». Mon père a écrit d'innombrables articles dans

Le Chicaneur pour expliquer le rôle des trois reliques. Il a offert 100 galions de récompense à qui lui donnerait un indice authentique permettant de les localiser.

James essaya d'interrompre Luna :

— Quelles trois reliques ?

— Oh. (Luna le regarda, surprise.) Je pensais que tu avais lu cette histoire ?

Ralph intervint.

— Nous avons lu le mémoire d'Austramaddux, mais rien au sujet des reliques. Nous savons simplement que Merlin a quitté le monde des hommes, et qu'il reviendra quand le temps sera mûr pour sa gouverne. Ou quelque chose comme ça.

— Et bien, c'est la clé de tout, n'est-ce pas ? dit Luna calmement. Ce sont les reliques qui détermineront quand le temps idéal. Merlin a réclamé la présence de trois objets : son trône, sa robe, et son bâton. Il les a laissés tous les trois à la charge de son disciple, Austramaddux. Selon la prédiction, lorsque les trois reliques seront réunies ensemble dans un endroit appelé « le couloir de traversée des anciens », Merlin réapparaîtra pour les réclamer.

James retint un cri. *Le couloir de traversée des anciens*, pensa-t-il, en se souvenant du poème inscrit sur la porte de l'île mystérieuse. Il sentit son cœur s'emballer – et même battre si fort qu'il craignit un moment que Luna l'entende dans sa voix. Il fit de son mieux pour ne paraître que curieux.

— Que sont devenues les trois reliques de Merlin, alors ?

— Personne n'en sait rien, répondit Luna, d'une voix chantante. Mais mon père a développé une théorie plutôt solide. D'après la légende, la robe noire de cérémonie de Merlin était fabriquée dans un tissu incorruptible, qui lui permettait de survivre éternellement. Initialement, ce devait être le suaire de Kraigle, le premier roi sorcier, qui espérait ainsi éviter la corruption de ses restes mortels. Hélas, personne ne connaît l'endroit où Kraigle a été enseveli. Tous les ouvriers de la tombe et les détenteurs de son secret ont été tués avec lui pour garantir que rien ne soit divulgué.

Ralph eut un frisson, tandis que Luna continuait :

— La seconde relique, le trône de Merlin, est celui qu'il utilisait en étant conseiller des rois moldus. Après sa disparition, le trône est passé de main en main, dans l'attente du retour de l'enchanteur. De toute évidence, il s'est perdu dans les couloirs du temps. Certains croient qu'un roi sorcier du XVIe siècle l'a récupéré, et qu'il se trouverait de nos jours au Ministère de la Magie, enfoui dans l'une des caches les plus profondes du Département des Mystères.

« Et enfin, dit Luna, en plissant les yeux, comme pour mieux fouiller sa mémoire, la plus puissante des reliques de Merlin est son bâton. Autrefois, plutôt que des baguettes, les sorciers utilisaient leur canne ou leur bâton d'appui. C'étaient de longs morceaux de bois, souvent aussi haut que le sorcier lui-même. Celui de Merlin provient d'un arbre si rare qu'il en est presque unique. On prétend qu'avec ce bâton, l'enchanteur avait accès à la dryade de l'arbre-cœur. C'est Austramaddux qui a gardé le bâton, prétendant être le seul gardien digne de lui jusqu'au jour où Merlin reviendrait. Il l'a caché, et ce secret a disparu avec lui.

— Waouh ! remarqua Ralph à voix basse.

— Mais quand même, insista James, comment pourrait-on réunir à nouveau les trois reliques ? Et où est le « couloir de traversée des anciens » ?

— Une fois encore, personne ne le sait, répliqua Luna. Austramaddux en parle comme si c'était un endroit évident et connu de tous ceux qui le lisaient. Peut-être était-ce le cas autrefois, mais ce savoir n'a pas été transmis.

— Mais ton père croit au retour de Merlin? continua James. Il croit que c'est possible ?

Pour la première fois, le visage de la sorcière devint grave. Elle se tourna et regarda James dans les yeux.

— Mon père croit en beaucoup de choses, James, et la plupart n'ont aucun lien avec la réalité. Oui, il croit au retour de Merlin. Mais il croit aussi au pouvoir de guérison des dards de Nargoles, à la fontaine d'air enchanté, et à l'existence sous la terre d'une population entière, mi-humaine, mi-taupe, qu'il appelle les Mormonks. En d'autres termes, ce n'est pas parce que mon père croit à quelque chose que c'est la vérité.

— Oui, j'imagine, dit James, d'un ton morne.

— Aucun sorcier n'a jamais vaincu la mort, continua Luna. Certains l'ont trompée, durant un certain temps, en utilisant différents sortilèges, plus ou moins créatifs, plus ou moins douteux, et même parfois carrément démoniaques. Mais aucun sorcier, dans toute notre histoire, n'a pu ressusciter après avoir été tué. C'est la loi de la mortalité qui frappe tous les humains. Nous n'avons qu'une seule vie.

James hocha la tête, mais il écoutait à peine. Son esprit bouillonnait. Tout à coup, Ginny revint dans le salon, se récria sur l'heure tardive, et expédia tout le monde au lit.

— Alors, qu'en penses-tu ? demanda Ralph, tandis que les deux garçons passaient devant le portrait de la vieille Mrs Black et remontaient les escaliers. Tu crois toujours qu'il existe un complot pour ramener Merlin ?

— Absolument, acquiesça James. Tu te rappelles notre premier cours de Défense contre les Forces du Mal ? Quand le professeur Jackson est venu parler au professeur Franklyn... Ils étaient tous les deux devant le bureau, et la reine vaudou est arrivée pour rappeler à Jackson que sa classe l'attendait. Tu te souviens ?

— Oui, bien sûr.

— Eh bien, tu sais, ce sac que Jackson trimballe toujours avec lui partout, j'ai eu l'occasion de regarder à l'intérieur ce jour-là. Il s'est ouvert, et il était posé juste devant mon bureau. Il y avait un gros ballot de tissu noir, bien plié. Quand Jackson a vu que je le regardais, il m'a jeté un regard franchement mauvais.

James ouvrit la porte de sa chambre, Ralph le suivit, et se jeta sur son lit.

— Et alors ? Je ne vois pas le rapport.

— Tu te souviens aussi de ce que je t'ai raconté, la nuit où je me suis caché sous la cape d'invisibilité de mon père, et que je l'ai entendu parler avec le professeur Franklyn ? Franklyn a dit à mon père qu'il fallait surveiller le professeur Jackson. Il a dit que Jackson était impliqué dans un mouvement de propagande anti-Auror. Tu ne vois pas le lien ?

À nouveau, Ralph parut perplexe, et il fronça le front, pour réfléchir.

— Je ne sais pas trop. Ça me paraît difficile d'imaginer que le professeur Jackson veut faire la guerre aux Moldus. Il est plutôt brusque, mais cool.

— C'est aussi ce que je pensais au début, mais Ralph, tu veux mon avis ? Je pense que l'une des reliques est dans ce sac – la robe de Merlin. Et Jackson la garde jusqu'à ce qu'il retrouve les deux autres.

Ralph écarquilla les yeux.

— Non, chuchota-t-il, à voix basse. Ce n'est pas possible. Quand même, le professeur Jackson…

— Ce n'est pas tout, dit James, en fouillant dans son sac. Regarde un peu. (Il sortit la *Gazette du sorcier* que Zane lui avait donnée un matin, celle qui avait à la Une la manifestation à Poudlard lors de la venue de Harry Potter.) Ce journal est resté dans mon sac depuis des lustres, je l'avais même oublié, mais regarde un peu l'article de la dernière page.

Tout en parlant, James tapotait du doigt l'article qui parlait de l'effraction au Ministère de la Magie, et la façon dont les malfaiteurs avaient été soumis à un sortilège qu'aucun médecin de Ste mangouste n'était parvenu à guérir. Ralph lut le compte rendu, puis leva des yeux horrifiés.

— Ils citent le Département des Mystères, et disent que les voleurs ont été trouvés à côté, dit-il. Tu penses qu'ils cherchaient le trône de Merlin ?

— Peut-être, admit James, qui réfléchissait dur. Je n'en suis pas certain. En fait, je pense qu'ils ont été engagés pour faire diversion. D'après l'article, c'étaient des voleurs de petite envergure. Ils n'auraient jamais pu entrer tout seuls au Ministère de la Magie. Donc, ils devaient servir de bouc émissaire, pour attirer les gardes, et flanquer une panique qui permettrait à quelqu'un d'autre de trouver le trône et de partir avec.

— Mais ils disent que rien n'a été volé, dit Ralph, en baissant à nouveau les yeux sur le journal.

— Je les vois mal admettre avoir perdu le trône de Merlin, répliqua James. Imagine un peu : c'est un objet franchement dangereux, sûrement imbibé de magie noire, aussi admettre l'avoir perdu ne ferait pas sérieux. De plus, avec les histoires des mages noirs qui ont toujours essayé d'utiliser les reliques pour ramener Merlin à la vie, ils préfèrent rester discrets. Mais encore… (James évoqua ce que Luna leur avait raconté,) ce trône n'était peut-être même pas répertorié, si il traîne dans les caches du Département des Mystères depuis le XVIe siècle. Comment savent-ils exactement que rien ne leur manque ? Après tout, ces caches sont insondables, tellement secrètes qu'on ne peut pas les vérifier.

— Alors, dit Ralph qui relisait l'article une fois de plus, quelqu'un aurait engagé ces trois rigolos pour simuler un vol, et se faire arrêter, pendant que les vrais voleurs partaient avec le trône de Merlin ? Ensuite, les vrais voleurs auraient lancé un sortilège sur les autres, pour les empêcher de parler, et les faire accuser. C'est franchement vicieux. Mais écoute, ça ne doit pas être si facile de cacher quelque chose comme le trône de Merlin. Je croyais que les objets magiques très puissants, surtout ceux qui utilisent la magie noire, laissaient une empreinte derrière eux. Ton père et ses Aurors auraient sans doute repéré ce genre de traces, tu ne crois pas ?

— Oui, admit James, peu convaincu, mais les voleurs ont pu emporter le trône suffisamment loin pour qu'on ne le repère pas, ou alors le cacher sous des tonnes de sortilège de Désillusion. Ils auraient besoin d'un endroit très protégé et très secret, comme…

Tout à coup, il s'arrêta de parler, tandis qu'une réalisation soudaine lui tombait dessus. Il en resta bouche bée, et écarquilla les yeux de plus en plus.

— Quoi ? finit par demander Ralph.

James le regarda, puis il récupéra le journal, et le retourna pour examiner la première page.

— C'est là, dit-il, d'une voix cassée. Regarde la date ! L'effraction a eu lieu la nuit d'avant notre arrivée à l'école. Et quand nous avons traversé le lac, j'ai vu un autre bateau sur l'eau, tu te souviens?

— Oui, dit Ralph, qui plissa les yeux. Je m'en souviens. Et le lendemain, quand les Américains sont arrivés, tu as cru reconnaître la vieille Mme Delacroix. A mon avis, c'était plutôt dingue ton histoire.

James l'ignora, et continua son raisonnement.

— J'ai décidé que ce ne pouvait pas être elle, parce que la femme que j'avais vue sur le lac était bien plus jeune. Et pourtant, elle lui ressemblait, au point que ça fiche la trouille. Tu sais où était ce bateau quand je l'ai vu ? Derrière les roseaux, à l'endroit exact où Zane et moi, quelques jours plus tard, avons trouvé la Caverne du Secret. En fait, c'était bien Mme Delacroix que j'ai vue.

— Mais c'est impossible ! protesta Ralph. Elle n'est arrivée que le lendemain.

James expliqua alors à Ralph ce que le professeur Franklyn leur avait révélé, au cours du dîner officiel entre les délégués d'Alma Aleron et les représentants du ministère, concernant les talents de Mme Delacroix.

— C'était un l'hologramme, conclut-il. Elle s'est projetée sur le lac pour aller jusqu'à l'île, en utilisant ce don particulier dont Franklyn nous a parlé. Pas étonnant qu'elle ait été aussi furieuse contre lui quand il a expliqué devant tout le monde qu'elle pouvait envoyer des images d'elle-même, mais plus jeunes, pour accomplir des tâches qu'elle était trop vieille pour faire en personne.

Ralph ne paraissait toujours pas convaincu.

— Mais pourquoi ? Pourquoi voulait-elle faire du bateau au milieu de la nuit sur le lac ?

— Enfin, c'est évident ! s'exclama James, s'efforçant de parler bas malgré son excitation. Celui qui a volé le trône de Merlin avait besoin de le cacher dans un endroit bien protégé où personne ne sentirait l'empreinte de sa magie. Et quel meilleur endroit pour ça que les alentours de Poudlard ? Pourquoi se donner le mal de créer une cachette protégée par des sortilèges ultra puissants quand il en existe déjà une – où Mme Delacroix devait se trouver prochainement en plus ? Elle a envoyé son image la nuit précédent son arrivée pour déposer le trône volé sur l'île, parce que le lac lui aussi est protégé. La Forêt Interdite est si magique que le trône s'est probablement perdu dans l'empreinte générale qu'elle génère dans le monde sorcier. Et la cachette du trône… ce doit être la Caverne du Secret.

Ralph regarda James, en se mordillant la lèvre, les yeux affolés. Finalement, il dit :

— Waouh ! Ça fiche la trouille, mais c'est logique. Tu penses que Delacroix est de mèche avec Jackson, alors ?

— De toute évidence, dit James, en hochant la tête, ils sont tous les deux impliqués. C'est ce qu'a dit Franklyn à mon père d'ailleurs.

— Dommage, remarqua Ralph. J'aimais bien le professeur Jackson. Mais au fond, qu'est-ce que ça peut faire ? Luna affirme qu'il est impossible de ramener Merlin. D'après elle, il n'y a que les zinzins qui croient à la possibilité de son retour. Quand on est mort, on reste mort. Alors pourquoi ne pas laisser Jackson et Mme Delacroix bricoler leur plan débile ?

James ne pouvait s'y résoudre. Il secoua la tête.

— Je ne sais pas pour Delacroix, je ne la connais pas, mais le professeur Jackson est bien trop intelligent. Il enseigne la Technomancie, pas vrai ? Il ne se serait pas lancé dans un complot bidon s'il n'avait pas des éléments majeurs qui lui prouvent que c'est possible. De plus, tout le monde parle de

Merlin comme s'il était mort. Austramaddux n'a jamais dit qu'il était mort, juste qu'il avait « quitté le monde des hommes ».

Ralph haussa les épaules. Puis il roula sur son lit pour se mettre sur le dos.

— Peu importe ! Pour moi, ça semble du pareil au même.

— Allez, Ralph, insista James, en lui jetant le journal à la tête. Ils vont essayer de ramener Merlin pour provoquer une guerre avec les Moldus. Il faut qu'on les en empêche !

— Mais ça ne va pas la tête ? (Ralph regarda James, le front plissé.) Ton père dirige le bureau des Aurors. Si cette histoire t'inquiète tellement, raconte-la ton père. Laisse-le faire son boulot. D'ailleurs, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?

Cette fois, James commença à s'énerver.

— On peut toujours essayer de les arrêter. Personne ne nous croira si on leur raconte cette histoire. Il faut qu'on récupère les reliques nous-mêmes. Comme ça au moins, on aura des preuves.

Ralph le regardait toujours. Au bout d'un moment, il finit par dire :

— Tu n'as pas l'impression d'en faire un peu trop ? Bien sûr, je comprends que tu aies envie de suivre les traces de ton père, de sauver le monde, d'être un héros...

— Arrête ! coupa James, en colère. Tu dis n'importe quoi.

— Oui, bien sûr. Désolé, dit Ralph qui détourna les yeux.

James savait qu'après leur dispute, Ralph se bloquait dès que la discussion devenait houleuse.

— D'accord, admit James un peu calmé, je sais pourquoi tu dis ça. Mais c'est différent. Je n'essaye pas seulement d'être comme mon père. Peut-être n'y a-t-il aucune possibilité de ramener Merlin, mais quand même, ces gens du Mouvement du Progrès manigancent quelque chose, non ? Si nous ne pouvons pas prouver qu'ils cherchent à provoquer une guerre, nous pouvons au moins les bloquer. Je veux essayer en tout cas. Tu es avec moi ?

— Bien sûr, dit Ralph avec un sourire. Quel intérêt d'être un sorcier si on ne peut pas tenter de sauver le monde ?

— Oh, ça suffit avec ça, dit James, les yeux au ciel. Dors maintenant, Ralphinator.

Si Ralph n'eut aucun problème à le faire, James mit très longtemps à s'endormir. Il repensa, encore et encore, à tout ce qu'il avait appris ce soir, et aux connexions que lui et Ralph avaient établies. Ça lui paraissait incroyablement logique. Ça devait être vrai. Et même si James avait confiance en Luna, il n'arrivait pas à admettre que Merlin ne pouvait revenir parmi les hommes. Le plus grand enchanteur de tous les temps possédait sans doute des pouvoirs que les sorciers modernes avaient oubliés – ou trouvaient impossibles à accomplir. James refusait formellement d'abandonner. Et pourtant, quelque part, l'accusation de Ralph continuait à le titiller. Se lançait-il vraiment dans cette aventure pour suivre les traces de son père, pour être à son tour un héros ? Son malaise ne provenait pas de la certitude que Ralph avait eu tort, mais plutôt de la crainte qu'il n'ait eu raison. Troublé, épuisé et nerveux, James tourna longtemps dans son lit. Il finit par s'endormir au petit matin, plusieurs heures après que la maisonnée soit devenue silencieuse.

Le dernier jour des vacances, pour tromper son ennui, James explora les chambres du dernier étage du 12 Square Grimmaurd. La veille, le dernier des invités avait quitté la maison. Ralph, Ted et Victoire avaient accompagné Harry pour visiter son bureau au ministère. James, qui connaissait les lieux par cœur, avait préféré profiter de l'occasion pour rester seul et réfléchir tranquillement. Après avoir passé une demi-heure, couché sur son lit, à écrire de vagues notes sur un morceau de parchemin, il en avait eu marre, et s'était retrouvé en haut des escaliers, au troisième étage. La maison était silencieuse, comme endormie. Des flocons de poussière dansaient dans un rayon de soleil. James se tourna vers les fenêtres, couvertes de givre : il faisait beau dehors, mais froid. Tous les lits étaient déjà refaits, les bagages presque terminés. Le lendemain, tout le monde quitterait la vieille maison des Black, qui retrouverait bientôt sa vacuité. Même Kreattur s'était laissé convaincre de suivre, pour quelques mois, le reste de la famille jusqu'à Marble Arch – le domicile principal des Potter. Le poids des ans semblait ramper dans la vieille maison, comme un brouillard envahissant, et remplir chambre après chambre. James avait la sensation d'être un fantôme.

Il passait devant la porte ouverte de la chambre de ses parents quand, tout à coup, il se figea. Il recula d'un pas, et y jeta un coup d'œil. Les rideaux étaient grands ouverts, et le soleil éclairait la pièce, désignant comme un rayon laser la malle de Harry Potter. Elle était entrouverte, et n'avait pas de verrou. James souleva le couvercle, et observa l'intérieur. Oui, elle était bien là, au même endroit que la dernière fois, la cape d'invisibilité de son père – bien pliée en un ballot serré, dans un coin, presque recouverte par un tas de chaussettes jetées en vrac. James hésita, puis se retourna pour vérifier qu'il n'y avait personne dans le couloir. Il se sentait déjà coupable. Ce serait mal, sans aucun doute. Il ne devrait pas le faire. Quand son père s'en rendrait compte, James aurait des problèmes. Mais peut-être que Harry ne le remarquerait pas. Peut-être n'emportait-il que par habitude sa légendaire cape partout avec lui. James n'arrivait pas à se souvenir de la dernière fois où il avait vu son père l'utiliser. Et c'était dommage de garder sous cloche un tel trésor… James tendit la main, et caressa le tissu épais et souple. Puis, sans s'accorder le temps de réfléchir, il sortit la cape de la malle. Aussitôt, il eut le souffle coupé, incapable de croire ce qu'il voyait. Parce que, sous la cape d'invisibilité, il découvrit quelque chose qu'il ne s'était pas attendu à voir. Peu de personnes auraient reconnu ce vieux parchemin plié pour ce qu'il était réellement. Mais James était au courant et, à nouveau, il hésita. Au final, ce qui le décida fut de penser à ce que dirait Ted Lupin s'il apprenait un jour que James n'avait pas profité d'une pareille opportunité.

Aussi, James prit la Carte du Maraudeur avec la cape d'invisibilité, et les serra contre sa poitrine, avant de refermer avec soin la malle de son père. Il redescendit en courant les escaliers, et retourna dans sa chambre. Quand il eut caché son butin tout au fond de sa propre malle, il se sentait à la fois excité et terrorisé. Il savait qu'il aurait des problèmes une fois l'emprunt découvert – ce qui serait le cas, un jour ou l'autre. Et pourtant, il savait aussi que son père le comprendrait, que Harry reconnaîtrait qu'il aurait fait le même choix à son âge. James espérait que, au moment voulu, ce serait pour lui une circonstance atténuante. Jusque-là, il utiliserait les deux objets à bon escient. Il ne savait pas encore comment, mais il était certain qu'avec la cape d'invisibilité et la Carte du Maraudeur en sa possession, il était bien mieux équipé pour affronter les aventures qui se préparaient – quelles qu'elles soient.



Dans le Poudlard Express, le trajet retour fut mélancolique et silencieux, comme à chaque fin de vacances. À peine arrivés au château – et durant la semaine qui suivit – James et Ralph se relayèrent

pour raconter à Zane ce que leur avait dit Luna, ainsi que les conclusions qu'ils en avaient tirées. À la grande satisfaction de James, Zane approuva immédiatement leurs déductions.

— Mme Delacroix a peut-être jeté un Sortilège de l'Imperium sur Jackson ? proposa-t-il à voix basse, tandis que les trois garçons se retrouvaient dans un coin discret de la bibliothèque.

— Oui, approuva à Ralph. Ça paraît logique. Dans ce cas, elle l'utilise comme un pion.

— Ce n'est pas si facile, dit James, en secouant la tête. D'après mon père, le Sortilège de l'Imperium est assez simple à jeter, mais il faut une volonté très forte pour le maintenir sur une longue période. Or, toute une année scolaire, c'est certainement une longue période. De plus, un bon sorcier sait comment résister à ce sortilège. Jackson est bien trop intelligent pour se faire avoir aussi facilement.

Ralph haussa les épaules pour exprimer son scepticisme, puis il se pencha en avant et baissa la voix, parce qu'un groupe d'élèves passait devant eux.

— Dans les deux cas, je continue à penser que toute cette agitation ne sert à rien. D'après ce que tu as dit, il y a des siècles que les râleurs cherchent à ramener Merlin. Et aujourd'hui, les meilleurs des sorciers affirment que ce n'est qu'un conte de fées. Dans son dernier cours de DFM, le professeur Franklyn nous a parlé de Merlin. D'après sa biographie, l'enchanteur aurait été amoureux d'une certaine « Dame du Lac », qui lui a volé ses pouvoirs, avant de l'emprisonner. Bien sûr, c'est peut-être une autre partie de sa légende, mais on ne peut nier que Merlin ait disparu il y a douze siècles donc, il est mort et enterré, point final.

Zane, qui était doté d'une imagination morbide, écarquilla soudain les yeux.

— Et si le plan était de le ramener comme Inferius ? proposa-t-il. Peut-être comptent-ils utiliser son cadavre, et le transformer en zombie – euh – en mort-vivant.

— Non, répondit James qui leva les yeux au ciel. Les Inferi ne sont que des marionnettes. Personne ne prétendrait qu'un Inferius a été « ramené à la vie ». Ce serait comme récupérer le crâne de Merlin, et y accrocher des ficelles.

Aussitôt, Zane tendit la main et agita les doigts, pour imiter une mâchoire qui claquait.

— Hey, les mecs, je suis Merlin, annonça-t-il d'une voix d'outre-tombe. Je viens de revenir d'entre les morts, et c'était drôlement fatigant.

James étouffa son fou rire.

— D'accord, d'accord. Bon, sérieusement, peut-être que cette histoire du retour de Merlin n'est qu'une légende idiote. Mais Jackson, Delacroix, et tous les autres qui magouillent au Mouvement du Progrès y croient vraiment. Et dans ce cas, ils vont continuer. Même si leur plan de ramener Merlin ne marche pas, ils risquent de trouver quelque chose à la place. Si nous pouvons prouver leurs mauvaises intentions, alors…

— ... alors nous pouvons les bloquer, compléta Ralph. D'accord. Ensuite, nous pourrons aussi les discréditer dans le monde magique.

— Exactement. Si nous réussissons, ça leur enlèvera beaucoup de crédibilité.

Zane mit ses deux mains derrière la tête, et s'adossa à son siège.

— Bon, alors le plan est de récupérer les trois reliques ? Oups. Pour le trône, s'il est vraiment sur cette île, il est trop bien protégé, et nous n'y arriverons pas. Pour le bâton de Merlin, nous ne savons pas encore qui le possède, ni même si quelqu'un connaît son emplacement. Ce qui nous laisse la robe.

Au moins, nous savons où elle est, et le sac de Jackson ne risque pas de nous arracher un bras ou de nous noyer. Du moins, je l'espère.

— Oui, je l'espère aussi, dit Ralph, l'air inquiet.

— Il faut que nous récupérions ce sac sans que Jackson réalise qu'il a disparu, dit James, qui réfléchissait dur. Sinon, les autres auront le temps de filer sans laisser de traces. J'aimerais bien savoir quand ils ont prévu de réunir les trois reliques. Nous devons les récupérer avant la date fatidique.

— Où est le couloir de traversée des anciens ? demanda Ralph.

— À mon avis, c'est dans l'île, répondit James, en levant les sourcils.

Cette fois, ce fut Zane qui secoua la tête.

— Non, impossible. Le poème indique que l'île est la Caverne du Secret. Et c'est juste la dernière ligne qui parle du couloir de traversée des anciens. Ça veut dire que c'est un autre endroit.

James fouilla dans son sac à dos, y trouva la feuille de parchemin où lui et Zane avaient recopié l'intégralité du poème écrit sur la porte de l'îlot, et l'étendit sur la table, entre eux trois. Après ce qu'ils avaient appris de Luna concernant les reliques, les lignes mystérieuses étaient devenues plus compréhensibles. Les trois garçons les étudièrent, ainsi que les notes gribouillées qu'ils avaient rajoutées depuis.

Sous la lumière de Sulva — Sulva = la lune

Je trouverai la Caverne du Secret — signifie qu'on ne voit la cachette qu'au clair de lune

Et quand la nuit correspondra au moment attendu — Quand ? Une date ?

Je quitterai enfin mon sommeil profond — le sommeil de Merlin ? Rip Van Winkle ?

Pour trouver l'aube et le soleil — ça se passe durant la nuit ?

Sans que rien ne manque à mes reliques — les trois reliques à réunir : robe, trône et bâton

Ce sera une nouvelle vie et une ère étrangère — traversée du temps, du passé au futur, origine de la légende ?

Quand s'ouvrira le couloir de traversée des anciens — où est-ce ? Ici ?

— D'accord, admit James à contrecœur. Tu as raison, on dirait que le couloir de traversée des anciens est dans un autre endroit. Mais peut-être que la Caverne du Secret devient le couloir de traversée des anciens ?

— Peuh, répondit Zane, sans la moindre conviction.

Ralph y réfléchit un moment, puis ajouta :

— Ça ne change rien pour le moment. C'est juste un vieux poème, une partie de la légende.

— Tu n'as pas vu cette île, affirma Zane en s'échauffant, puis il se tourna vers James : Tu crois que la Caverne du Secret est apparue sur cette île à cause du trône de Merlin qu'ils ont amené là-bas ?

— Possible, approuva James. Que la légende de Merlin soit vraie ou pas, ce trône est un objet magique incroyablement puissant. De plus, Mme Delacroix y a sans doute ajouté sa magie vaudou personnelle, parmi d'autres sortilèges de protection.

— Dans les deux cas, insista Ralph, nous devons récupérer la robe cachée dans le sac de Jackson. Vous avez des idées ?

Les trois garçons se regardèrent un moment, en silence, puis James dit :

— Rien pour le moment, mais nous trouverons bien un plan. Il nous faudra aussi quelque chose pour remplacer la robe dans le sac de Jackson.

— Tu dis que c'est un tissu noir assez épais, dit Ralph. Nous pouvons prendre ma cape de soirée. Mon père m'a acheté une garde-robe de sorcier complète quand nous sommes allés au Chemin de Traverse, avant la rentrée. Mais franchement, je n'aurai jamais besoin cette cape, sauf pour un mariage ou un enterrement. Elle est assez grande pour faire un couvre-lit.

James réfléchit à la proposition.

— Bonne idée, ça devrait faire l'affaire. Mais attention, ajouta-t-il, en regardant Ralph d'un air sérieux, il ne faut pas qu'ils puissent remonter jusqu'à toi…

Ralph resta silencieux quelques minutes, puis il haussa les épaules.

— Tu sais, je crois m'être déjà fait un bon paquet d'ennemis. Un de plus ou de moins, ça ne peut pas faire grand mal.

James n'était pas d'accord. Surtout vu le calibre des ennemis que Ralph risquait de se faire dans une affaire de ce genre. Mais il décida de se taire. Il était fier que Ralph se porte volontaire, et considérait que c'était, de la part de son ami, une marque de sa confiance en lui. James espérait en être digne.

Jusqu'à la fin de la semaine, James eut très peu de temps à consacrer au sac de Jackson et à la relique de Merlin. Comme si le professeur Jackson pressentait une menace, il leur colla encore plus de travail que d'habitude : il réclama cinq chapitres à lire, et un devoir de 500 mots sur la loi d'Hector concernant l'Inertie Modifiée. En même temps, le jeudi après-midi, le professeur Franklyn fit passer à la classe un test de sortilèges appliqués, ce qui ne laissa que 24 heures aux trois garçons pour s'entraîner au Charme du Bouclier et au sortilège de Désarmement. Les deux autres refusant de l'affronter, Ralph dut utiliser sa baguette contre un mannequin. Au bout de deux heures, il réussit enfin à jeter un sortilège *Expelliarmus* sans créer un cratère de feu dans la bourre de son mannequin. Fort heureusement, au cours du test, ce fut le professeur Franklyn en personne qui affronta Ralph en duel. Assuré que son adversaire était capable de détourner n'importe quel sort, Ralph put se concentrer sur sa baguette. Il fut cependant le premier surpris quand son sortilège *Expelliarmus* arracha littéralement la baguette de la main du professeur. Elle se planta au plafond, vibrant comme une flèche.

— Remarquable prestation, Mr Deedle, dit Franklyn d'une voix quelque peu secouée, les yeux fixés sur sa baguette. Mr Potter, veuillez récupérer ma baguette. Il y a une échelle dans le placard des fournitures. Bravo, mon garçon.

Quand James et Ralph quittèrent la classe de Défense contre les Forces du Mal, après le test pratique, James remarqua une fois de plus que le petit sorcier moustachu – sur le tableau qu'il avait déjà vu – le surveillait de près. D'ailleurs, au cours de la dernière semaine, il avait senti le poids d'autres regards insistants, dans différents tableaux dispersés à travers l'école. Pas dans tous, bien sûr, mais c'était suffisamment fréquent pour avoir attiré son attention. Il y avait le gros sorcier, au coin de la bibliothèque, dans le tableau de l'Empoisonnement de Périclès, qui avait écouté avec attention la discussion des trois garçons au sujet du sac de Jackson. Il y avait un cavalier, sur le tableau de la Bataille de Bourgenoigne, éperonnant son cheval pour traverser la peinture et surveiller James, qui se rendait à son cours d'Etudes sur les Moldus. Et le plus étrange de tout, c'était un courtisan, dans le tableau du Couronnement du roi sorcier Cyciphus, à l'entrée de la Grande Salle, qui espionnait James, Ralph et Zane au petit-déjeuner.

Avant de remonter dans la salle commune de la tour Gryffondor, James s'arrêta une fois de plus dans le couloir, et s'approcha des sorciers réunis autour du vieux globe terrestre. L'homme sévère à la moustache noire et aux grosses lunettes le regarda fixement, sans rien exprimer de ce qu'il pensait.

— Quoi ? s'enquit James. Est-ce que j'ai renversé de la moutarde sur ma chemise ?

Le visage du sorcier resta figé. Une fois encore, James lui trouva quelque chose de familier.

— Je vous connais, affirma-t-il. Qui êtes-vous ?

— Tu parles à une peinture ? s'étonna Ralph à ses côtés.

— Je parle tous les jours à une peinture avant de rentrer dans ma salle commune, répondit James, sans se détourner du tableau.

— C'est vrai, approuva Ralph, mais quand même, ça fait un drôle d'effet de te voir discuter au hasard avec un tableau accroché dans le couloir.

— Je vous ai déjà vu, mais où ? demanda James au portrait.

Il était plutôt en colère, et son ton était agressif.

— Jeune homme, répondit à un autre sorcier du tableau, votre ton n'est pas celui auquel nous somme accoutumés. J'aimerais vous voir exprimer davantage de respect et de déférence envers vos aînés.

James l'ignora. Il garda les yeux fixés sur le sorcier caché derrière sa moustache et ses lunettes, lequel lui renvoya son regard en silence. James réalisa soudain que cet homme lui paraissait familier parce qu'il ressemblait aux autres personnages peints qui le surveillaient. Mais c'était ridicule aussi. L'un d'eux était un gros homme au crâne chauve, l'autre un sorcier décharné avec une barbe blonde broussailleuse… Non, toutes les peintures qu'il avait surprises à le regarder étaient différentes. D'ailleurs, il y avait eu aussi quelques femmes dans le lot, plutôt affreuses. Et pourtant, James trouvait une similitude dans les yeux si noirs, le visage trop long. Frustré, James secoua la tête. Il avait la sensation que la réponse était à sa portée, et pourtant, il n'arrivait pas à mettre le doigt dessus.

— Allez, viens dîner, dit Ralph en l'attrapant par le bras. Tu discuteras plus tard avec les tableaux. Ce soir, nous avons de la tourte à la viande et aux rognons.

Au cours du week-end, James essaya, pour la première fois, son *Eclair-de-Tonnerre* sur le terrain de Quidditch. L'expérience fut incontestablement bien plus intense que voler sur un balai d'entraînement de l'école. L'*Eclair-de-Tonnerre* filait comme l'indiquait son nom, mais surtout, il répondait au moindre geste de James avec une vitesse et une précision qui ressemblaient à de la prescience. Le souffle court, Ted expliqua à James que son balai était équipé d'un sortilège appelé « Adaptation au Comportement Cognitif ».

— En clair, dit-il d'une voix enthousiaste, ce balai est connecté avec l'esprit de son propriétaire, aussi, tu as à peine besoin de penser à une action pour qu'il réponde immédiatement. Il sait déjà ce que tu veux, au moment où tu y penses.

Quand James proposa à Ted d'essayer son balai, l'autre secoua la tête, tristement.

— Non, ton balai doit s'adapter à son propriétaire. Si quelqu'un d'autre essaye d'y monter, il réagira mal, et se détraquera. C'est évidemment le handicap d'un sortilège ACC. D'un autre côté, tu n'as pas à t'inquiéter qu'on te le vole.

— Moi vouloir ça, dit Zane, à voix basse. Ça coûte combien, un truc pareil ?

— Combien tu as ? demanda Ted.

— Depuis que j'ai donné mes derniers cinq dollars à l'elfe-portier… (Zane réfléchit une seconde.) Euh – environ zéro.

— Ce n'est pas assez, lui assura Ted.

Un peu après, en remontant vers le château, Zane annonça à James qu'il avait trouvé une façon d'échanger la relique de Merlin avec la cape de soirée de Ralph.

— Rendez-vous ce soir, dans la salle commune des Serdaigle, dit-il. Et si tu vois Ralph avant moi, dis-lui de venir aussi. Je vous attendrai tous les deux devant la porte à 9:00.

Cette nuit-là, la salle commune des Serdaigle était silencieuse et quasiment déserte. Zane expliqua aux deux autres qu'un tournoi d'échecs des sorciers se jouait dans la Grande Salle.

— Horace Bouleau joue contre le professeur Franklyn pour le titre de « plus grand joueur d'échecs sorciers de l'univers », ou quelque chose du genre – à mon avis, c'est pas très officiel. Peu importe, tous les autres sont allés le soutenir, aussi nous sommes tranquilles. Est-ce que l'un de vous deux a une idée pour récupérer la relique dans le sac de Jackson ?

— Je croyais que tu avais un plan, dit James.

— C'est le cas, mais ça ne sera pas facile. Je préfèrerais écouter d'abord vos propositions, surtout si elles sont meilleures.

James secoua la tête, et Ralph dit :

— J'ai surveillé le professeur Jackson. Il ne laisse jamais son sac sans surveillance.

— Justement, dit Zane, en se laissant tomber dans un siège devant le feu, ce n'est pas tout à fait vrai.

Ralph et James s'installèrent sur le canapé, non loin de l'Américain. Puis James protesta :

— Ralph à raison. Jackson emmène son sac même pendant les matchs de Quidditch, et il le garde entre ses pieds durant les repas. Il l'a tout le temps avec lui.

— Je sais bien qu'il le garde toujours, admit Zane, mais il y a un moment, et un seul, où il ne le voit pas.

— Quoi ? s'exclama Ralph.

— Quand ? demanda James en même temps.

— Pendant les cours de Technomancie, répondit tranquillement Zane. Réfléchissez un peu. Qu'est-ce que fait toujours Jackson pendant les cours ?

James resta silencieux un moment, puis ses yeux s'écarquillèrent légèrement.

— Le tour de la classe.

— *Bingo* ! dit Zane, en pointant le doigt vers James. Il pose son sac par terre, près de son bureau, et ensuite, il fait le tour de la classe. Je parierais qu'il le fait au moins 10 fois par heure. Je l'ai surveillé et chronométré. Il lui faut environ une minute pour faire le tour complet, et pendant environ 20 secondes, il tourne le dos à son sac.

— Attends un peu, coupa Ralph, tu penses essayer de lui piquer son sac pendant le cours ?

Zane haussa les épaules.

— Je n'ai jamais dit que mon idée était géniale.

— Mais tu rêves ! s'exclama Ralph. Il y a au moins vingt élèves par cours. Et il est absolument impossible de les mettre tous dans le coup.

— Bien sûr, dit James, surtout qu'il y a aussi Philia Goyle, de Serpentard. Et elle est très proche de Tabitha Corsica. Il est très possible qu'elles soient toutes les deux impliquées dans le complot de Merlin. D'ailleurs, peut-être que Philia sait ce qu'il y a dans le sac. Non, le plan doit rester entre nous.

— D'accord, mais c'est quand même possible, insista Zane.

Ralph fronça les sourcils.

— Tu imagines que nous pourrons ouvrir le sac de Jackson, prendre la robe, mettre ma cape à la place, refermer le sac, et tout ça pendant les vingt secondes ou Jackson a le dos tourné, sans que personne d'autre dans la classe ne nous voie ?

— Hmm, dit James, le front plissé. Peut-être n'avons-nous pas besoin d'ouvrir ce sac. Il serait bien plus rapide d'en trouver un autre, identique. Nous préparerions à l'avance la cape de Ralph à l'intérieur et dans ce cas, il suffirait simplement d'échanger les deux sacs pendant que Jackson a le dos tourné.

Ralph n'était toujours pas convaincu.

— Jackson le remarquera tout de suite ! Il trimbale son sac partout avec lui. Il a probablement remarqué chaque égratignure du cuir.

— En fait, dit Zane, qui réfléchissait aussi, c'est une sacoche tout ce qu'il y a de plus basique. J'en ai vu beaucoup d'autres, presque pareilles, ici même, à Poudlard. Il faudrait que nous en trouvions une qui ressemble et… (Tout à coup, il fit claquer ses doigts.) Horace !

— Horace ? répéta James, perplexe. Horace Bouleau, le Gremlin qui joue aux échecs ? Qu'est-ce qu'il a à voir avec tout ça ?

Tout excité, Zane se mit à gesticuler.

— Rappelle-toi la Caspule, James ! Horace avait jeté un sortilège de *Visum-Ineptio* à un chaudron en papier mâché pour que les gens le prennent pour une soucoupe volante. C'est un sortilège qui trouble la vision. D'après lui, ça force les gens à voir ce qu'ils s'attendent à voir. Si nous trouvons un sac qui ressemble plus ou moins à celui de Jackson, puis si nous l'ensorcelons avec un *Visum-Ineptio*, je parie que même le vieux Granit lui-même se fera avoir. Après tout, jamais il ne pensera que son précieux sac risque quelque chose sous sa garde, non ? Il ne se posera même pas la question.

Même Ralph, le sceptique, sembla s'illuminer à cette idée.

— C'est tellement dingue que ça pourrait marcher.

— Oui, approuva James, mais quand même, comment réussirons-nous à échanger les deux sacs pendant le cours sans que personne ne nous remarque ?

— Nous aurons besoin d'une diversion, dit Zane calmement.

— Tu regardes trop la télé, fit Ralph, avec une grimace.

James fronça les sourcils, et pensa soudain à la cape d'invisibilité qu'il avait emportée.

— Tu sais, dit-il à Zane, je pense que ton idée est géniale.

Il expliqua à Zane et à Ralph les nombreuses utilisations possibles de la Carte du Maraudeur et de la cape de son père.

— Tu les as piquées dans la malle de ton père ? s'exclama Zane, avec un grand sourire. James, mon pote, tu es drôlement gonflé. Ted a dû te sauter au cou.

— Il n'est pas au courant, et pour le moment, je préfère que ça reste entre nous, dit James le visage grave. Mais l'important est que je peux utiliser la cape d'invisibilité pour échanger les deux sacs sans que personne ne le sache. Il faudra que nous agissions vite, et tous les trois en même temps.

— Moi aussi ? s'étonna Ralph. Je ne suis même pas dans votre classe.

— Je sais, dit James. Tu as quel cours au même moment ? Première heure du mercredi ?

— Hum, réfléchit Ralph. Arithmancie. Berk.

— Tu peux te faire porter pâle ?

— Oui, je pense. Pourquoi ?

Quand James expliqua son idée, Zane se mit à sourire, mais Ralph ne sembla pas rassuré.

— Je mens très mal, gémit-il. Ils vont me repérer tout de suite. Pourquoi tu ne mets pas Zane à ma place ? Il ment comme il respire.

— Non, dit James, en secouant la tête. Zane est dans la même classe que moi. Ça ne marcherait pas.

— Tu peux le faire, Ralph, s'exclama Zane. Le truc est de regarder les gens droit dans les yeux, sans jamais cligner. Je t'apprendrai tout ce que je sais. Tu verras, en deux coups de cuillère à pot, tu deviendras un menteur hors norme.

Cette nuit-là, alors que James s'apprêtait à se coucher, il révisa dans sa tête le plan définitif. Maintenant qu'il s'avait envisagé l'impossibilité du retour de Merlin d'entre les morts, il se sentait plutôt naïf d'avoir été si sûr de lui. De toute évidence, c'était une fumisterie née dans le cerveau embrumé des mages noirs qui rêvaient trop de pouvoir. Et pourtant, il était évident que Jackson et Delacroix, au moins, y croyaient assez pour essayer. Si James, Ralph, et Zane, récupéraient l'une des reliques, cette preuve suffirait peut-être pour que son père et les autre Aurors fouillent l'île de la Caverne du Secret. Ils y trouveraient sans nul doute le trône de Merlin, et le complot serait alors révélé. Il y aurait un grand article à la Une de la *Gazette du sorcier*, Tabitha Corsica et le Mouvement du progrès – des complices, bien entendu, – seraient révélés au grand jour. Fin de la campagne mensongère et la propagande ; plus de guerre en vue, plus de domination des sorciers sur les Moldus. Avec cette vision en tête, James se sentit encore plus déterminé à faire tout ce qui était en son pouvoir pour récupérer la robe de Merlin.

Mais il lui restait quand même des doutes sur la validité de leur plan. C'était un engrenage plutôt compliqué, qui comportait de nombreuses variables. La chance y avait une bonne place. James changeait d'avis d'une minute à l'autre : à un moment, il était certain que tout marcherait comme sur des roulettes, la seconde suivante, il pressentait un échec retentissant. Si lui, Ralph, et Zane se faisaient prendre, que se passerait-il ? D'abord Jackson réaliserait que les trois garçons étaient au courant de son implication. Mais cela suffirait-il pour bloquer le complot ? Bien sûr, James était le fils du directeur du Bureau des Aurors, mais à son avis, ça ne suffirait pas. Si lui et ses amis se faisaient prendre en essayant de voler la relique, Jackson réaliserait immédiatement qu'ils n'avaient pas encore prévenu Harry Potter. Jackson et ses complices iraient-ils alors jusqu'à tuer trois élèves pour garder leur plan secret ? James avait du mal à y croire, mais il s'était déjà trompé au sujet de Jackson. Il avait été réellement surpris que le professeur, qui paraissait si intègre, soit mêlé un complot aussi terrible. En réalité, James réalisait – bien plus, sans doute, que Zane et Ralph – que si leur plan échouait, ils seraient tous les trois en grand danger.

Pour la première fois, il envisagea sérieusement de tout raconter à son père. Il lui serait facile d'envoyer Aristo avec une lettre, qui reprendrait en détail tout ce qu'ils avaient appris jusque-là. Si le plan marchait et qu'ils récupéraient la relique, ils auraient une preuve pour étayer la lettre. Si ça ratait et qu'ils étaient pris, au moins quelqu'un d'autre serait au courant du complot de Merlin. Il était trop tard, ce soir, pour écrire cette lettre, mais James fut rassuré d'en avoir eu l'idée. Il le ferait, à la première heure, le lendemain matin. Ce fut sur cette résolution qui il s'endormit.

Malheureusement, à son réveil, il se mit en retard, et tandis qu'il dévalait les escaliers à toute vitesse, il pensait à tout autre chose. Au grand jour, à l'aube d'une nouvelle semaine, James avait retrouvé son optimisme : il était certain que le plan marcherait. L'échec n'était pas une option. James était si pressé qu'il remarqua à peine un sorcier au teint très pâle, peint sur le tableau de l'Assomption de St Mungo, qui le surveillait intensément, le front plissé de concentration.



Chapitre 12 : Visum-Ineptio



Dans leur projet de s'emparer du sac de Jackson, le premier problème que rencontrèrent James, Ralph, et Zane, fut simplement de découvrir un sac similaire, ou du moins qui ressemble assez à l'original pour pouvoir en faire l'échange. Ainsi que Zane l'avait dit, c'était un sac banal, en cuir noir, qui faisait davantage penser au sac médical d'un docteur qu'à l'attaché-case d'un homme d'affaires. Le lundi soir, au cours du dîner, les trois garçons étudièrent avec soin le sac en question, posé entre les pieds du professeur Jackson, sous la table des professeurs, sur l'estrade. Il avait deux poignées en bois sur le dessus, un loquet de cuivre sur le côté, et son cuir noir était usé, et même éraflé. Les garçons remarquèrent aussi, à leur grand désespoir, une petite plaque en cuivre terni où était gravé « T. H. Jackson ».

Mais, si le sac était d'un modèle courant, les garçons réalisèrent rapidement que son double ne serait pas si facile à trouver. A Poudlard, de nombreux élèves possédaient des sacs en cuir, des mallettes, des sacoches, ou des porte-documents, mais tous étaient trop petits ou trop grands, de forme trop différente, de couleur trop voyante. Le mardi soir, ils n'avaient encore rien découvert pour réaliser leur plan. Ralph suggéra donc de repousser l'échange prévu à la semaine suivante, mais James préférait continuer à chercher.

— Nous ne savons pas à quelle date ils prévoient de réunir les reliques, expliqua-t-il. Si nous attendons trop longtemps, ils risquent d'essayer, et nous n'aurons plus aucun accès aux reliques. Dès qu'ils verront que leur projet est irréalisable, ils les cacheront, ou les détruiront.

Ralph et Zane acceptèrent sa logique, mais ça ne les aida pas beaucoup à trouver un sac susceptible d'être échangé.

Et soudain, le mercredi matin, le jour même du cours de Technomancie, quand Ralph arriva dans la Grande Salle pour le petit déjeuner, il avait dans les yeux un reflet fiévreux. Il s'assit lourdement en face des deux autres, et les regarda fixement.

— Quoi ? demanda James.

— J’ai trouvé un sac que nous pourrions utiliser.

James en resta bouche bée, et Zane s’étouffa avec son café.

— Quoi ? répéta James d’une voix rauque. Où ça ?

Il avait presque abandonné, presque décidé d’attendre une semaine de plus – ce qui l’avait rassuré et inquiété à la fois. Maintenant, il était traversé par une poussée d’adrénaline. D’après son visage livide et ses yeux écarquillés, Ralph ressentait la même chose.

— Tu connais Rufus Burton, mon ami de Serpentard ?

— Oui, dit James en hochant la tête, il est en première année, comme toi. Le garçon aux cheveux gras.

— C’est ça. Il collectionne des cailloux qu’il récolte un peu partout. C’est sa passion, et il a un paquet de pierres, bien polies, arrangées sur une étagère à côté de son lit – des cristaux, des quartzs, des saphirs de la lune, et tout ça. La nuit dernière, pendant presque une heure, je l’ai écouté parler, de sa collection. Eh bien, il a aussi apporté à l’école ses outils de géologue, un petit marteau pointu d’un côté, du papier de verre, des limes, et des fioles de potion de polissage.

— D’accord, d’accord, dit Zane, on a pigé l’idée générale. Ce mec est un geek. Ça me scie d’aimer les cailloux, mais je ne vois pas en quoi ça nous aide.

— Rufus, continua Ralph sans se troubler, trimbale toujours ses outils avec lui, au cas où il trouverait une nouvelle pierre. La nuit passée, il a sorti son sac, et l’a posé sur le lit…

— Il a la bonne taille ? demanda aussitôt James.

Les yeux toujours aussi écarquillés, Ralph hocha la tête.

— C’est presque parfait. Il y a même une petite plaque en cuivre sur le côté. Bon, d’accord, ce n’est que le nom du fabricant, mais elle est au bon endroit. La couleur du cuir est différente, et les poignées sont en ivoire, mais sinon, c’est le même.

— Comment on peut le récupérer ? demanda James, le souffle court.

— C’est déjà fait, répondit Ralph. (Il parut tout à coup plutôt content de lui.) J’ai dit à Rufus que je voulais un sac comme ça pour transporter mes livres et mes parchemins – ils sont toujours trop serrés dans mon sac à dos. D’ailleurs, je lui ai dit aussi que ce que j’avais ne faisait pas assez… euh – Serpentard. Il a très bien compris. Et il a reçu pour Noël une autre sacoche, plus grande, en peau de dragon, parfaitement imperméable aussi il m’a donné son vieux sac. Il l’avait mis sur son lit pour changer ses outils de place.

Ralph était tellement excité qu’il en bafouillait presque.

— Il t’a juste donné son vieux sac, comme ça ? s’enquit Zane, incrédule.

— Oui. J’avoue, ça m’a flanqué un choc. En fait, c’est un peu trop… Je ne sais pas…

— C’est louche, dit Zane, les sourcils froncés. Une coïncidence pareille…

Mais James avait retrouvé toute sa détermination.

— Et il est où, ce sac, maintenant ?

Ralph le regarda, interloqué.

— Je l’ai amené en montant, et caché dans un des placards sous l’escalier. Je ne voulais pas qu’on me voie avec. Au cas où.

— Excellente initiative. Allez viens, dit James, en se levant.

— Tu vas vraiment essayer aujourd'hui ? demanda Ralph, qui suivit les deux autres à contrecœur. Je croyais qu'on devait attendre la semaine prochaine…

— Non, c'était seulement quand on n'avait pas le choix.

— On a toujours le choix, marmonna Ralph. On n'est pas obligé de faire ça. Un de nous peut se cacher sous la cape d'invisibilité, et faire l'échange quand Jackson ne regarde pas.

Zane secoua la tête.

— Sûrement pas. Ce serait trop juste, et Jackson risque de nous rentrer dedans par hasard. Le plan est la seule option valable.

— Écoute, dit James, (en sortant de la Grande Salle, il se tourna pour regarder les deux autres,) je pense que nous *devons* le faire. Si vraiment il existe quelque chose comme… euh – le destin, c'est quand même une drôle de coïncidence que Ralph ait trouvé ce sac la nuit même où on en avait besoin. C'est une opportunité qu'on ne peut pas manquer. Ce serait comme… cracher à la figure du destin.

Ralph cligna des yeux, comme s'il cherchait à visualiser cette image. Zane prit un air intense.

— Ça me paraît évident, affirma-t-il.

— Vous êtes avec moi, tous les deux ? demanda James.

Les deux autres hochèrent la tête.

Le sac de Ralph était toujours dans le placard, sous l'escalier principal, et il ressemblait vraiment à celui de Jackson, comme Ralph l'avait dit. Il était d'un rouge sombre, encore plus éraflé d'avoir été transbahuté dans la poussière et les rochers, mais il avait exactement la même forme, la même taille, et la même petite plaque de cuivre sous le loquet. A l'intérieur, Ralph avait déjà emballé sa cape de soirée, et quand James ouvrit pour vérifier, le tissu plié ressemblait presque exactement à ce qu'il avait vu un jour, quand le sac de Franklyn s'était ouvert, durant le cours de Technomancie.

— Il faut qu'on l'emmène dans la salle de bain des garçons, à l'étage, dit James, en se dirigeant vers l'escalier, suivi par les deux autres. Elle est au bout du couloir, pas loin de la classe de Jackson. Tu as besoin de quoi au juste, Zane ?

— Il me faut simplement ma baguette et mes notes, répondit Zane.

Horace Bouleau ne s'était pas fait prier pour expliquer à Zane le sortilège de *Visum-Ineptio*, mais l'Américain n'avait pas eu l'opportunité de s'entraîner. De plus, le sortilège ne marchait – quand il marchait – que sur les personnes qui n'étaient pas conscientes de son existence. De ce fait, ni Ralph, ni James ni Zane ne pourrait vérifier que le sortilège était bien en place sur le sac qu'ils avaient prévu d'échanger. Ils devraient faire confiance aux talents de Zane, jusqu'à ce que l'échange soit fait, et que Jackson empoigne le mauvais sac. À ce moment-là seulement, ils sauraient s'ils avaient ou non réussi.

Dans la salle de bain des garçons, James posa le sac sur la tablette des lavabos. Zane fouilla dans son sac à dos pour sortir sa baguette, et un morceau de parchemin, rempli de son écriture serrée, avec les incantations nécessaires pour un *Visum-Ineptio*. Il tendit le parchemin à Ralph.

— Tiens-le-moi, pour que je puisse le lire, dit-il.

Il était nerveux. Sa main tremblait lorsqu'il pointa sa baguette sur le sac rouge. Au bout d'un moment, il renonça.

— C’est complètement idiot, dit-il tout à coup. C’est Ralph qui est le meilleur avec une baguette. C’est à lui d’essayer.

— Mais c’est à toi que Horace a appris ce sortilège, protesta James. Il est trop tard pour montrer à Ralph les bons mouvements. On doit être en cours dans un quart d’heure.

— Et alors ? s’écria Zane. Si je foire tout ? Il faut que ce soit Ralph, je sais que *lui* pourra lancer un sortilège assez puissant pour tromper n’importe qui.

— Avec sa baguette-yéti, insista James, si Ralph se trompe, nous allons désincruster le cuir dans tous les carreaux de la salle de bain.

— Je vous signale que je suis là, dit Ralph.

James l’ignora.

— Tu dois essayer, Zane insista-t-il. Au moins une fois. Tu peux le faire.

Zane inspira profondément, puis à nouveau, il leva sa baguette, et la pointa vers le sac. Il regarda le parchemin que Ralph tenait, et parla d’une voix lente, légèrement chantante :

— La lumière immortelle dépend des yeux, l’illusion trouble la perception. La discorde est l’alliée du sournois, et la réalité peut être faussée. *Discordia modificatum* !

Quand Zane agita sa baguette en trois petits cercles serrés, puis toucha le sac avec, il y eut un léger « pop ». Un faible rayon de lumière émergea du bout de la baguette, et enveloppa le sac d’une aura étrange, avant de disparaître. Zane poussa un long soupir.

— Ça a marché ? demanda Ralph.

— Sûrement, dit James. Pour nous, le sac paraît le même, mais quelque chose s’est mis en place. Ça doit être le sortilège.

— J’espère, dit Zane. Allez, venez, il faut que nous soyons dans la salle avant que les autres arrivent.

Tous les trois coururent le long du couloir, Zane et James surveillant l’arrivée du professeur Jackson, Ralph portant le faux sac enveloppé dans son manteau d’hiver.

— J’ai l’air idiot, haleta-t-il. C’est à peu près aussi discret que Grawp dans un tutu.

James lui fit signe de se taire.

— On s’en fiche ! On est presque arrivé.

Lorsqu’ils s’arrêtèrent à la porte de la salle de Technomancie, Zane jeta un coup d’œil à l’intérieur, puis il se tourna vers les deux eaux :

— Plan B, dit-il entre ses dents. Il y a quelqu’un. Un mec de Poufsouffle, mais je ne me souviens pas de son nom.

À son tour, James se pencha pour regarder dans la classe. Il avait des cours d’Etudes des Moldus avec ce garçon, qui s’appelait Terence, et qui tourna la tête vers la porte en se sentant observé.

— Hey, Terence, dit James avec un sourire.

Il entra dans la classe. Derrière lui, il entendit Ralph et Zane chuchoter, aussi il essaya de noyer leurs voix en bavardant.

— Et tes vacances ? Comment ça s’est passé ?

— Pas mal, marmonna Terence.

Ça va être plus difficile que prévu, pensa James.

— Où es-tu allé ? Moi, j'ai repris le train pour Londres, voir ma famille. C'était sympa. Et toi ?

Terence se tourna vers lui.

— Je suis allé avec ma mère à Cork. Il a plu tout le temps. On a été voir un concert de flûte.

James hocha la tête, et prit l'air intéressé. Heureusement, Terence n'était pas assis au premier rang, et il s'était tourné pour parler à James. Du coin de l'œil, James vit Zane approcher du bureau de Jackson, et déposer le faux sac. En entendant du bruit, Terence faillit se retourner.

— Un concert de flûte ? s'écria James, un poil trop fort. Génial !

— Non. (À nouveau, Terence le regarda.) C'était nul.

Zane avait terminé. Il se releva, et fit un geste à James : « *C'est bon !* » James poussa un soupir de soulagement.

— Oh, dommage, dit-il en s'écartant de Terence. Bon, je dois y aller. A plus tard.

Zane et James prirent leurs sièges habituels, au premier rang. La classe était petite, et le bureau de Jackson était à moins d'un mètre d'eux. James examina les lieux, et dut admettre que tout paraissait en ordre. Il attendit jusqu'à ce que les autres élèves arrivent, riant et chahutant, avant de murmurer à l'oreille de Zane :

— Tu l'as mis où ?

— Dans le coin, sous le tableau. La cape est bien enveloppée par dessous, aussi elle ne risque pas de traîner sur le sol. J'espère juste que le vieux Granit ne va pas trébucher dessus s'il passe derrière son bureau.

James étudia le coin indiqué, une simple petite alcôve sous le tableau. Il y avait très peu de chances que Jackson s'en approche, mais c'était un risque à courir.

— Parfois, il ne s'assoit même pas à son bureau, chuchota James.

En guise de réponse, Zane se contenta de lever une épaule, comme pour dire : « *On verra bien.* »

Quelques minutes plus tard, le professeur Jackson entra dans la classe de son pas habituel, rapide et décidé, tenant à la main son sac de cuir. James et Zane ne purent s'empêcher de le fixer intensément, tandis qu'il jetait sa cape sur le bureau, et posait son sac à l'endroit habituel, en dessous.

— Bonjour à tous, dit Jackson d'une voix sèche. J'espère que vous avez passé des vacances studieuses, et que vous n'avez pas oublié, durant cette pause, tout ce que nous avons eu du mal à vous faire rentrer dans la tête. Ce qui me rappelle… Veuillez déposer vos devoirs sur le coin de votre table, puis au premier rang. Mr Walker, quand vous les aurez tous, je les récupérerai.

Zane hocha la tête, les yeux un peu écarquillés. James et lui avaient leur baguette glissée dans la manche. Si Jackson le remarquait, ils prétendraient vouloir imiter le professeur, qui portait la sienne dans un étui, cousu dans sa manche. Fort heureusement, Jackson semblait distrait.

— Je noterai vos devoirs ce soir, comme d'habitude, dit-il. En attendant, je vais brièvement vérifier ce que vous avez compris du sujet. Mr Hollis, veuillez nous donner une brève définition de la loi d'Hector concernant l'Inertie Modifiée, je vous prie.

Hollis, un garçon de Serdaigle aux joues rouges et rebondies, s'éclaircit la voix, puis commença à réciter. James l'écoutait à peine. Il avait les yeux rivés sur le sac de Jackson – et cet appât irrésistible

se trouvait à quelques centimètres de lui. Avec un coup de pied, pensa-t-il, il le toucherait sans doute. Le cœur battant, il avait tout à coup l'horrible certitude que leur plan allait échouer. Ça avait été inconscient de leur part d'imaginer qu'ils pourraient réussir un tour pareil sous le nez proéminent du professeur Jackson. Et pourtant, James savait bien qu'ils *devaient* essayer. Il était tellement anxieux qu'il en avait mal au cœur. Jackson commença à arpenter la classe.

— C'est trop verbeux, Mr Hollis, mais cependant exact. Miss Morganstern, pourriez-vous élaborer cette définition par rapport au transfert d'inertie entre les objets de différentes densités ?

— Eh bien, répondit Petra, les objets de densités différentes ne répondent pas de la même façon à l'inertie, en fonction de la disparité de leurs atomes. Une balle d'acier sera lancée dans une direction précise et… disons, un marshmallow explosera.

— Admettons, dit Jackson, et que nous indique la règle technomantique à ce sujet… euh – Miss Goyle ?

— Qu'un maléfice d'entrave assorti au sortilège de transfert d'inertie maintiendra intacts les objets de basse densité, professeur. De plus, ça ajoute le bénéfice d'une vitesse et une distance plus importantes. De ce fait, même un objet de base densité pourrait dépasser… la balle d'acier de Miss Morganstern.

— C'est exact, Miss Goyle, mais pas forcément bénéfique, corrigea Jackson, avec un sourire sans humour. Une plume, même tirée d'un canon, ne provoquera aucun dégât.

Les élèves émirent quelques rires. Jackson commençait juste le second tour de la pièce quand Ralph apparut à la porte.

— Excujez-boi, dit-il, d'une voix curieusement déformée. (Bien entendu, tout le monde se tourna vers lui, sauf Zane et Ralph. Je chuis désolé. J'ai le dez qui coule.

Et c'était la vérité : le nez de Ralph dégoulinait de sang, avec un débit effrayant. Il avait la main collée sur le visage. Il y eut plusieurs cris parmi les élèves, quelques-uns amusés, d'autres dégoûtés.

Zane ne perdit pas une seconde. Dès qu'il entendit Ralph, et vit Jackson tourner la tête, il sortit sa baguette de sa manche.

— *Wingardium Leviosa*, murmura-t-il doucement, mais aussi nettement que possible.

La cape d'invisibilité apparut lorsqu'elle se souleva, libérant le faux sac, dans le coin du tableau. Zane maintint la cape en l'air, tandis que James sortait sa propre baguette. Derrière eux, les deux garçons entendirent Jackson parler à Ralph.

— Seigneur, mon garçon, ne bouge pas.

— Je chuis désolé, bafouilla Ralph. Je voulais brendre des cachets bour la toux, et j'ai avalé un Dougat Déansang des frères Weasley. Est-ce que je dois aller à l'infirberie ?

James pointa sa baguette sur le faux sac, et murmura à son tour le sortilège de lévitation. Le sac était bien plus lourd que tout ce que James avait fait léviter jusqu'ici. De plus, même en temps ordinaire, il n'était pas très doué pour ça. Le sac remua un peu sur le sol. James haleta, le souffle coupé. Derrière lui, les élèves riaient et se moquaient de Ralph.

— Non, bien sûr, pas besoin d'aller à l'infirmerie, répondit Jackson, mécontent. Ne bouge pas, et enlève tes doigts.

Ralph vacillait comme s'il allait s'évanouir.

— Et si je suis hébophile ? hurla-t-il. (Une idée de Zane.)

— Tu n'es pas à hémophile, gronda Jackson. Arrête de faire le pitre, et ne bouge pas.

James agita sa baguette, en essayant de mettre le vrai sac à la place du faux. Il était absolument vital qu'il réussisse cet échange très vite, et cache le sac de Jackson sous la cape visibilité que Zane soulevait toujours. Mais le vrai sac semblait collé au pied du bureau. James se concentra intensément. Le sac finit par se soulever, emportant le bureau avec lui. James grimaça et baissa sa baguette. Meuble et sac retombèrent sur le sol. Personne ne sembla le remarquer. Zane le regardait, inquiet. James secoua la tête, effondré. Dans une tentative désespérée, Zane voulut déplacer la cape d'invisibilité sur le vrai sac, là où il était encore, sous le bureau. Malheureusement, la cape se montra elle aussi contrariante et s'accrocha à un piton, près du tableau. Ça allait de mal en pis ! Si quelqu'un se retournait maintenant, les deux garçons n'auraient aucun moyen de se justifier. James ne put s'empêcher de vérifier ce qui se passait à la porte. Le nez de Ralph saignait toujours ; Jackson était accroupi devant lui. Une main sur son bras, il essayait de décoller les doigts de Ralph de son nez sanguinolent, tout en préparant de l'autre sa baguette d'hickory. Les élèves les surveillaient, de plus en plus intéressés par la scène.

— Mais enfin, mon garçon, tu mets du sang partout ! s'exclama Jackson. Une dernière fois, enlève ta main.

En agitant sa baguette comme un maniaque, James tenta de libérer le vrai sac. Il transpirait si fort que ses mains étaient moites. Le sac se libéra au moment même où James entendait Jackson dire : « *Artemisiae* ».

— Oh ! Cria Ralph, d'une voix bien trop forte. C'est beaucoup mieux.

— Ça aurait été mieux bien plus tôt si tu m'avais écouté, dit Jackson, sévèrement, en rangeant sa baguette dans sa manche.

La diversion était terminée. Zane agita une dernière fois sa baguette. La cave d'invisibilité retomba du crochet, en tas sur le sol où elle disparut immédiatement. Le faux sac était à côté du vrai, mais James n'avait pas le temps de cacher celui de Jackson. Il sentait que les élèves reprenaient leur position initiale, face au tableau.

— Maintenant, mon garçon, va te nettoyer, disait Jackson à Ralph, tout en le poussant hors de la classe. Tu es couvert de sang. On va croire que tu as été attaqué par un MacBoon velu. (Et entre ses dents, il marmonna :) Nougat Néansang, peuh…

Affolé, James chercha à ranger sa baguette. Dans une inspiration de dernière seconde, Zane jeta les jambes en avant sous son bureau, attrapa le sac de Jackson entre ses chevilles, puis le tira vers lui. James entendit le raclement du cuir sur le sol quand Zane fit passer le sac sous sa chaise. Quand Jackson s'arrêta net devant Zane, toute la classe se figea. Le silence était total.

James tenta de ne pas lever les yeux. Il avait la certitude que le professeur le regardait. Mais il ne put s'en empêcher, il vérifia. Effectivement, Jackson le dévisageait d'un regard hautain, passant de lui à Zane, les yeux étrécis de suspicion. James sentit son ventre se nouer. Mais, après ce qu'il lui parut une éternité, Jackson avança simplement jusqu'à son bureau.

— Franchement, dit-il, en s'adressant à l'ensemble des élèves, je n'arrive pas à croire qu'on puisse se mettre dans un tel état pour faire sauter un cours. Je croyais être cynique, mais j'arrive encore à être surpris par certaines de vos inventions. Très bien, où en étions-nous ? Ah, oui…

Le cours continua. James refusa de croiser les yeux de Jackson. Son seul espoir était de filer aussi vite que possible à la fin de l'heure. Il ne pourrait pas récupérer immédiatement ni le vrai sac ni la cape d'invisibilité – pas pendant que Jackson le surveillait. Avec un peu de chance, Jackson ne remarquerait

pas le sac caché sous la chaise de Zane. Évidemment, tout dépendait du sort de *Visum-Ineptio* que Zane avait jeté. Inquiet, James regarda une fois de plus le faux sac, posé près du bureau, presque à l'endroit où le vrai s'était trouvé. Pour lui, il paraissait complètement différent, avec son cuir rouge et non noir, sa plaque de cuivre qui indiquait « Bagages Hiram, Chemin de Traverse, Londres » au lieu de « T. H. Jackson ». Il était évident que le professeur avait senti quelque chose. Mais si le sortilège fonctionnait, Zane et lui avaient encore une petite chance de s'en tirer.

Une fois le cours terminé, James fit un bond pour se lever, et poussa Zane devant lui. L'Américain lui jeta un regard consterné, puis indiqua sa chaise du menton. James le poussa à nouveau, et secoua la tête. Les autres élèves sortaient aussi, et leur masse bloquait les deux garçons, le premier rang étant à l'opposé de la porte. James ne voulait pas se retourner. Dès que la foule se dissipa, James et Zane se précipitèrent vers la sortie.

Une fois dans le couloir, ils se mirent presque à courir.

— Qu'allons-nous faire ? chuchota Zane d'une voix affolée.

— Nous reviendrons tout à l'heure, dit James, en essayant de rester calme. Peut-être ne verra-t-il rien. Quand nous sommes partis, il rangeait encore les devoirs. Si nous attendons un peu, nous pourrons…

— Mr Potter ? aboya une voix autoritaire derrière eux. Mr Walker ?

Les deux garçons se figèrent, puis se retournèrent très lentement. Le professeur Jackson était à la porte de la salle de Technomancie, les yeux fixés sur eux.

— Il semble que vous ayez oublié quelque chose dans ma classe. Revenez ici.

Aucun des deux ne répondit. D'un pas lent, ils refirent le chemin en sens inverse. Jackson avait disparu. Il les attendait assis derrière son bureau quand ils entrèrent, tête basse.

— Approchez tous les deux, dit Jackson, le visage sévère. Venez devant mon bureau.

Sur le meuble, côte à côte, il y avait les deux sacs, le vrai et le faux. Effondrés, James et Zane s'approchèrent, et quand Jackson leur adressa la parole, ce fut d'une voix calme et glacée.

— Je ne sais pas à qui vous a raconté des histoires sur ce sac, et sur ce qu'il contient, mais je puis vous assurer que vous n'êtes ni les premiers, ni même les plus originaux, à tenter de vérifier.

Étonné, James leva les sourcils. Jackson le remarqua et continua :

— Oui, Mr Potter, je suis au courant des histoires que mes élèves ont inventées. Elles parlent d'une horrible bête endormie, d'une arme terrifiante, de clés pour d'autres dimensions. Chaque invention est pire que la précédente. Laissez-moi vous assurer, mes petits amis trop curieux… (Tout en parlant, Jackson se pencha en avant, le nez à moins de quelques centimètres des deux garçons, puis il parla d'une voix encore plus sèche :) Ce que je garde dans mon sac est bien pire que tout ce que vous pouvez imaginer. Ce n'est pas une plaisanterie. Et je ne vous menace pas à la légère. Si vous essayez, une fois encore, de toucher à mes affaires, je peux vous certifier que vous le regretterez. Ai-je été assez clair ?

Sans voix, James et Zane hochèrent la tête. Frémissant de rage, Jackson les regarda encore, durant un long moment.

— J'enlève 50 points à Gryffondor et 50 points à Serdaigle. J'aimerais aussi vous envoyer en retenue, tous les deux, mais ça susciterait des questions, et je ne tiens pas à ce qu'on parle de mon sac. A partir de ce jour, mes jeunes amis, si je vous vois simplement le regarder, je rendrai votre vie

extrêmement… intéressante. Veuillez ne pas l'oublier. Et maintenant, dit-il en se redressant, reprenez votre pathétique petit sac, disparaissez !

Avec un geste dédaigneux, Jackson repoussa son propre sac vers eux, gardant le faux devant lui. Il serra même ses deux mains sur les poignées d'ivoire. Les deux garçons regardèrent fixement la plaque qui indiquait « Bagages Hiram, Chemin de Traverse, Londres » renvoyer un éclat de lumière tandis que le professeur faisait le tour du bureau. Ni James ni Zane n'osaient toucher au sac noir qui restait sur la table.

— Eh bien ? s'écria Jackson, en haussant le ton. Je vous ai dit de prendre ce sac et de disparaître.

— Ou-oui, professeur, bafouilla Zane

Il attrapa la poignée de bois, pour soulever le sac noir. Puis James et lui traversèrent la salle, et s'enfuirent en courant.

Trois couloirs plus loin, ils s'arrêtèrent, le souffle coupé. Ils étaient dans un endroit désert, aussi ils regardèrent le sac que le professeur avait insisté à leur donner. Il n'y avait aucun doute. C'était le bon sac, celui en cuir noir, avec la plaque de cuivre qui indiquait « T. H. Jackson ». James commençait à réaliser qu'ils avaient réussi : Ils avaient récupéré la robe de Merlin !

— C'est le sortilège de *Visum-Ineptio*, haleta Zane, en regardant James. C'est obligé. Jackson savait que nous manigancions quelque chose, mais il n'a pas pensé à ça !

James était encore sidéré.

— Je n'arrive pas à y croire. Il avait les deux sacs devant lui, côte à côte.

— En fait, c'est très simple, dit Zane en gesticulant. Jackson a cru que nous voulions échanger les sacs, mais il n'a pas compris que c'était déjà fait. Il a trouvé un des sacs sous ma chaise, et il a cru que c'était le faux. Donc, quelque part, le *Visum-Ineptio* a marché sur les deux sacs… euh, je ne comprends pas trop pourquoi. Mais il a vu ce qu'il croyait voir. Et pour que l'illusion fonctionne, il fallait bien que le vrai sac semble être le faux.

James commençait à comprendre.

— Bien sûr, l'illusion ne marcherait pas dans le cas contraire. C'est génial ! S'exclama-t-il, en tapant sur Zane dans le dos. Tu as été brillant, tu sais. Dire que tu doutais de toi. !

Pour une fois, Zane resta modeste. Il se contenta de sourire.

— Allez, viens, dit-il à James, on va retrouver Ralph, et vérifier que tout va bien pour lui. Tu ne crois pas qu'on a forcé la dose avec deux Nougats Néansang ?

— C'est toi qui as prétendu qu'il nous fallait une diversion.

James fourra le sac de Jackson sous sa robe, en le serrant sous son bras, et les deux garçons partirent en courant à la recherche de Ralph. Ils s'arrêtèrent d'abord récupérer la carte d'invisibilité, toujours par terre, dans la salle vide de Technomancie.

Cinq minutes plus tard, les trois garçons arrivèrent dans la salle commune de Gryffondor, et se précipitèrent pour cacher le sac de Jackson, avant de se rendre à leur cours suivant. James le déposa tout au fond de sa malle, puis Zane sortit sa baguette.

— Je viens d'apprendre un nouveau sortilège de Gennifer, dit-il. C'est une sorte de verrou magique.

— Attends, dit James, l'arrêtant avant qu'il puisse agir. Et si je ne peux plus ouvrir ma malle ?

— Oh, c'est vrai, je n'avais pas pensé à ça. En fait, c'est le contre-sortilège de *Alohomora*, et je ne crois pas que ça empêche le propriétaire officiel d'ouvrir ses affaires. Juste les autres d'y toucher. En général, les sortilèges sont plutôt intelligents.

— Essaye ici, dit Ralph, qui traversa la pièce et montra la fenêtre. Elle est fermée. Si elle ne s'ouvre pas, tant pis. On gèle dehors.

Zane haussa les épaules, pointa sa baguette sur la fenêtre, et cria : « *Collaporta !* » Il y eut un claquement sec.

— D'accord, ça marche, observa Ralph. Maintenant, essaye de la rouvrir.

Zane, la baguette toujours tendue, dit : « *Alohomora !* » Le verrou émit un son musical, mais demeurera bloqué. Zane rangea sa baguette, et dit à James :

— Á ton tour. Après tout, c'est ta fenêtre.

Quand James utilisa le même sortilège, le verrou s'ouvrit bruyamment, et la fenêtre aussi.

— Tu vois ? dit Zane avec un grand sourire. La magie, c'est génial. Je parie que le vieux Granit pourrait nous expliquer comment ça marche, mais je ne pense pas lui poser la question de sitôt. À mon avis, il vaut mieux qu'on se fasse oublier.

James referma donc sa malle (avec le sac de Jackson à l'intérieur), puis il jeta le Sortilège du Verrou.

Alors que les trois garçons redescendaient pour le cours suivant, Ralph demanda :

— Pourquoi personne n'a remarqué que Jackson portait un sac différent ? Et si quelqu'un lui pose la question ?

— Non, ça n'arrivera pas, Ralphinator, assura Zane, très confiant. Granit porte ce sac depuis assez longtemps pour que tout le monde s'attende à le voir avec. Donc, le sortilège marchera aussi sur eux. Nous sommes les seuls à voir autre chose, parce que nous sommes les seuls à savoir la vérité.

Ralph apparaissait toujours inquiet.

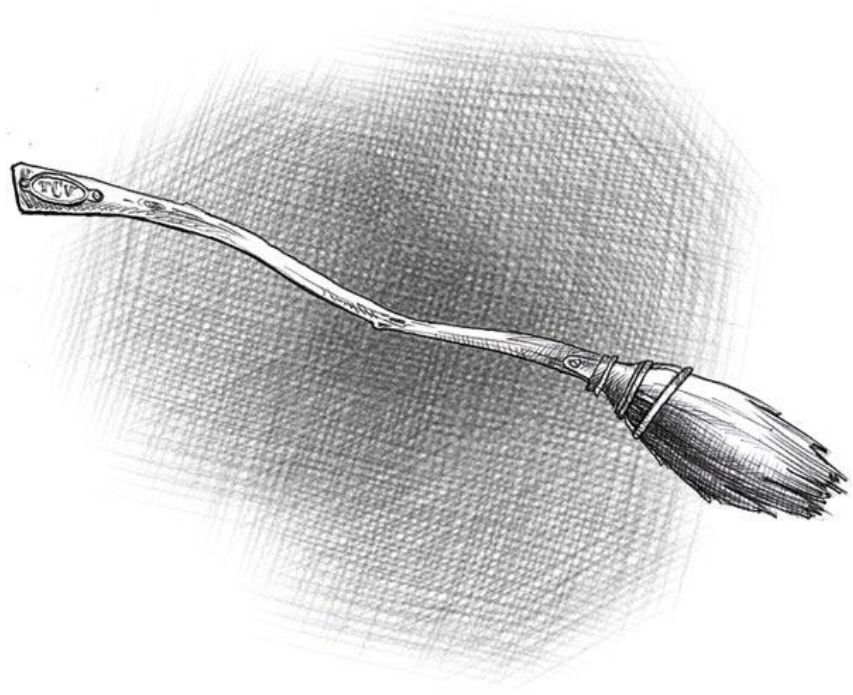
— Est-ce que le sortilège s'affaiblit avec le temps ? Ou bien va-t-il marcher aussi longtemps que personne se posera de question ?

Ni James ni Zane n'en avait la moindre idée.

— On verra bien, dit James. Espérons que ça durera le plus longtemps possible.



Chapitre 13 : La balise noire



Le même soir, après le dîner, James, Ralph et Zane se précipitèrent dans le dortoir de Gryffondor. En chemin, James s'arrêta un moment en remarquant qu'une femme, à l'arrière-plan d'un tableau de paysannes occupées à traire des vaches grotesquement obèses, le regardait fixement. James étudia la sorcière, grande est plutôt affreuse, vêtue d'une bure de nonne, avant de lui demander le motif de son attention. Elle ne répondit pas, et très vite, à Ralph et Zane s'impatientèrent. Chacun d'eux prit un bras de James et l'entraîna loin du tableau. Une fois dans la chambre, les trois garçons se plantèrent devant la malle. James la déverrouilla, récupéra le sac de Jackson, et le posa sur son lit. Tous trois le fixèrent un moment.

— Tu crois qu'on l'ouvre ? demanda Ralph.

— Oui, acquiesça James. Nous devons être certains que c'est bien la robe de Merlin. Je n'ai pensé qu'à ça à toute la journée, à en devenir dingue. Et si je me suis trompé ? Si c'est le linge sale de Jackson ? Il est très capable de trimbaler ce sac juste pour faire l'intéressant, ou alors pour laisser les autres inventer des histoires sur ce qu'il y a dedans. Tu aurais vu sa tête, ce matin, quand il a cru nous avoir piégés, Zane et moi. Il était vraiment furieux.

Zane se laissa tomber sur le lit.

— Et si on n'arrive pas à l'ouvrir ?

— Ça m'étonnerait que le verrou soit bien solide, dit James. Il s'est ouvert tout seul, quand Jackson parlait avec Franklyn.

— Alors vas-y. (Ralph s'écarta d'un pas, pour laisser plus de place à James.) Essaye, et ouvre-le.

James approcha du sac, et souleva le loquet de cuivre. Il s'attendait à le trouver bloqué, à devoir tenter tous les sortilèges de déverrouillage et d'ouverture qu'ils avaient appris jusque-là. Au contraire, le loquet céda facilement, et les deux moitiés du sac s'écartèrent. Ce fut si facile, en fait, que James crut presque voir le sac s'ouvrir avant même qu'il ne le touche. Il se figea, et regarda les deux autres – qui paraissaient n'avoir rien remarqué d'anormal.

— Alors ? murmura Ralph.

Curieux, Zane se pencha pour regarder à l'intérieur du sac entrebâillé.

— On ne voit rien, dit Zane. C'est tout noir. Vas-y, James, continue. Après tout, tu es le plus concerné par cette histoire.

James agrippa les deux poignées et ouvrit complètement le sac, exposant le vêtement noir plié à l'intérieur. Un relent de renfermé émergea du sac – évoquant pour James l'intérieur d'une citrouille évidée, une semaine après Halloween. En regardant le tissu, James se souvint des paroles de Luna, le soir de Noël : autrefois, ça avait été le suaire d'un très ancien roi sorcier. Il frissonna.

— Alors ? s'enquit Zane. (Sa voix était basse, légèrement rauque.) Qu'est-ce que c'est ? Je ne vois toujours pas.

— Non, dit Ralph. N'y touche pas !

Mais c'était trop tard, James avait déjà plongé les deux mains dans le sac, pour en sortir la robe. Le tissu magique se déplia souplement. D'un noir mat, sans le moindre outrage du temps, la robe semblait immense. Ralph recula d'un bond quand James en laissa les lourds plis tomber sur le sol, à ses pieds. Quand tout émergea enfin du sac, James réalisa tenir entre ses mains un grand capuchon, avec un cordon doré au niveau de la gorge.

— Pas de doute, dit Zane qui hocha la tête, le visage pâle et très grave, c'est bien la cape de Merlin. Qu'allons-nous en faire ?

— Rien, dit fermement Ralph. Remets ce truc dans le sac, James. Ça me fiche la trouille. Je sens la magie qu'il y a dedans, pas vous ? Et je parie que Jackson y a rajouté un sortilège du bouclier, ou quelque chose du genre, pour le dissimuler, parce que sinon, tout le monde aurait remarqué son aura. Allez, James, range-le. Je ne veux pas y toucher.

— Attends, dit James, qui pensait à autre chose.

Tout comme Ralph, il sentait la magie de la robe, mais sans en avoir peur. Au contraire, il éprouvait une sensation de puissance… qui l'intriguait. L'odeur de la robe avait changé depuis que James l'avait sortie du sac. Le relent de renfermé avait disparu, il ne restait plus qu'une saine odeur de terreau, de feuilles mortes, de mousse après la pluie – un parfum d'aventure, de nature vierge et sauvage. En tenant la robe contre lui, James vibrait d'un sentiment étrange. Tout à coup, il sentit, au plus profond de son être, l'air de la chambre, remplissant l'espace avec une densité aussi solide que de l'eau, avant de plonger vers l'extérieur par les minuscules interstices de la fenêtre, en un jet de vapeur froide et éthérée. Sa perception prit de l'ampleur, James eut conscience du vent qui soufflait au-dehors, autour de la tour de Gryffondor. Comme une force vive, il tournoyait autour du cône pointu qui couronnait la tour, et sur les toits du château. James discerna quelques ardoises tombées, exposant les contreforts en bois. Vaguement, il se souvint des légendes pour les enfants sorciers, affirmant que Merlin communiquait avec la nature, et qu'elle lui obéissait, au doigt et à l'œil. James réalisait avoir été emporté par un pouvoir très ancien, libéré par la robe magique. Ses sens s'aiguisèrent, pris dans une spirale tourbillonnante. Le crépuscule tombait. Maintenant, James pressentait la présence des créatures nocturnes autour de lui, des souris qui trottinaient dans les combles, des chauves-souris qui volaient au radar dans la forêt, un ours qui hibernait au fond de sa caverne, plongé dans un sommeil sans rêve. Il sentait aussi les arbres et l'herbe, avec leurs racines enfouies tout au fond de la terre, s'accrochant à la vie malgré les froidures de l'hiver, en espérant le prochain printemps.

Si James était conscient de ce qui se passait autour de lui, de ce qu'il voyait, de ce qu'il ressentait, ses sens obéissaient à une volonté qui n'était pas la sienne. Il releva sur sa tête le capuchon. Bien trop

grand, il lui couvrit les yeux et très vite, le reste de la robe glissa sur ses épaules, et l'engloutit. James entendit les cris terrifiés de Zane et Ralph, mais déjà, il s'éloignait d'eux, comme s'il fuyait dans un tunnel très profond, comme s'il s'endormait. Très vite, les deux autres disparurent.

James marchait. Les feuilles mortes craquaient sous ses pieds, nus et énormes, durcis de cals. Il inspira profondément, emplissant d'air pur sa poitrine – aussi large qu'une barrique. Il était dans un corps… gigantesque. Très musclé, avec des bras noueux où les tendons paraissaient des serpents lovés sous la peau, des jambes aussi solides et hautes que des troncs d'arbres. Sous ses pieds, la terre était tranquille, mais vivante. A chaque pas, les sensations remontaient, comme des messages. La vibration de la forêt trouvait en lui un écho, et lui rendait et ses forces. Mais bien moindres que ce qu'il en attendait. Le monde changeait, sans espoir de rémission. La nature se soumettait, perdait sa férocité sauvage, sa force brute. En même temps, son propre pouvoir s'affaiblissait. Il était encore le plus fort, certes, mais il y avait des trous noirs dans sa perception de la terre, la communion était moins intense, et le phénomène s'aggravait, lui arrachant ses forces, petit à petit. Le royaume des hommes s'était agrandi, il quadrillait la terre, ne laissant que de vague espace vierge. La loi sacrée de la polarité avait été rompue. Il était en colère. Il avait vécu des siècles durant dans le royaume des hommes, de plus en plus avides. Il les avait conseillés et aidés, toujours à prix d'or, bien sûr, mais sans jamais prévoir un tel résultat. Ses frères et sœurs du monde magique ne pouvaient l'aider. Ils avaient des pouvoirs trop loin des siens. Lui était un enchanteur des anciens temps. Ce qui le rendait puissant et différent était sa connexion avec la nature, avec la terre, mais aujourd'hui, ce lien sacré devenait également sa faiblesse. Aussi il marchait, fou de rage, et sur son passage, les arbres lui transmettaient des messages. Mais la voix des naïades et des dryades était faible. Leurs échos paraissaient troublés, brisés, divisés même.

Devant lui, révélé par la pleine lune, s'ouvrit une clairière, creusée comme un bol dans la terre. Il y descendit, et leva les yeux. Le ciel nocturne étincelait de vives étoiles qui teintaient la petite dépression d'une lueur livide. Son ombre s'étirait devant lui, aussi marquée qu'au soleil de midi. Il n'avait plus rien à faire dans ce monde. Il quitterait définitivement la société des hommes, et reviendrait plus tard, quand le monde serait différent, quand les circonstances auraient évolué, quand le temps serait mûr pour sa gouverne. Alors, il réapparaitrait dans toute sa gloire, réveillerait la terre, rendrait aux arbres leur pouvoir, leur esprit, et leur âme. Lui-même retrouverait, par la même occasion, l'intégralité de sa puissance. Ensuite seulement, il s'occuperait du reste du monde. Il attendrait des décennies, des siècles, peut-être même une éternité. C'était sans importance. Il ne pouvait supporter plus longtemps le monde qui l'entourait.

Il y eut un bruit de pas maladroits qui couraient dans la forêt. Puis quelqu'un d'autre apparut dans la clairière, près de lui. Il le détestait, mais ce soir, il en avait besoin. Aussi, il s'adressa à lui alors même que sa vision semblait se dissoudre, s'assombrir, disparaître.

— Préviens ceux qui viendront pour qu'ils restent vigilants. Garde à disposition mon vêtement, mon bâton, et mon siège. J'attendrai dans le couloir de traversée des anciens. Et quand le temps de mon retour viendra, dis-leur de se rassembler, avec mes reliques, aussi je saurai que mon heure est venue. Je t'ai choisi pour cette mission, Austramaddux, mon dernier apprenti, mais je n'ai pas confiance en toi. Je garde ton âme dans le creux de ma main. Tu es condamné jusqu'à ce que ta tâche soit accomplie. N'oublie pas le serment qui te lie à moi.

Dans l'obscurité qui tombait, une voix désincarnée répondit :

— Je n'oublierai pas mon serment, et je respecterai vos ordres, maître.

Il n'y eut aucune réponse. Il était parti. La robe vide retomba sur le sol. Le long bâton resta debout un moment, puis il bascula. Il fut ramassé par les mains éthérées d'Austramaddux, avant de heurter le

rocher. Et soudain, tout disparut, l'obscurité ne laissait plus paraître la moindre lueur. L'univers, comme absorbé par un trou noir, plongea dans un tourbillon sans fin, vers le néant...

James eut du mal à ouvrir les yeux, et aussitôt, il haleta, cherchant l'air. Ses poumons étaient vides, comme s'ils n'avaient pas fonctionné depuis plusieurs minutes. Des mains l'attrapèrent, le secouèrent, arrachèrent le capuchon de sa tête, puis la robe de Merlin de ses épaules. James était si faible que ses jambes lâchèrent, il commença à s'écrouler. Maladroitement, Zane et Ralph le retinrent, et le couchèrent sur son lit.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda James.

Il avait encore des difficultés à retrouver son souffle.

— C'est à toi de nous le dire ! s'écria Ralph, d'une voix aiguë et terrifiée.

Sans y mettre trop de forme, Zane repliait déjà la robe noire et la jetait dans le sac.

— Tu as mis ce truc sur ta tête, et pouf ! Plus rien. Si tu veux mon avis, c'était une idée complètement idiote.

— Je suis tombé dans les pommes ? demanda James, suffisamment remis pour se relever sur un coude.

— Non, dit Ralph, tu as disparu. Complètement. Pfut !

— C'est vrai, confirma Zane. (Il regardait James avec des yeux écarquillés de stupéfaction.) Tu as disparu pendant trois ou quatre bonnes minutes. Puis *il* est arrivé…

Suivant la direction du bras tendu de Zane, James remarqua, derrière son lit, la forme spectrale de Cédric Diggory. Le fantôme le regarda, puis haussa les épaules avec un sourire. Il semblait bien plus solide que les autres fois où James l'avait rencontré.

— Il est passé à travers le mur, continua Zane, comme s'il venait te voir. On a crié, Ralph et moi, comme des… hum – bref, on a crié. Je ne sais pas pourquoi d'ailleurs. C'est juste un fantôme, et il y a des fantômes dans la Grande Salle à chaque repas. Et c'est un professeur fantôme qui nous enseigne l'Histoire tous les mardis. Oui, je ne comprends pas trop pourquoi il nous a fait cet effet.

— Il nous a regardés, ajouta Ralph, et il a comme qui dirait… fondu. Et juste après, tu es revenu, au même endroit qu'avant, aussi livide une statue.

James tourna la tête et s'adressa au fantôme de Cédric.

— Qu'avez-vous fait ?

Quand Cédric ouvrit la bouche, il parla d'une voix hésitante et soigneusement articulée, qui semblait résonner dans la pièce comme si elle parvenait de très loin. James n'était pas certain qu'elle ait réellement un écho. Peut-être l'entendait-il directement dans sa tête.

Tu étais en danger. On m'a envoyé. J'ai vu ce qui se passait, aussi je suis allé te chercher.

— Mais qu'est-ce que c'était ? insista James.

Le souvenir de son expérience était encore flou, comme un rêve difficile à retenir. Il sentait simplement que c'était important, et qu'il retrouverait la mémoire quand le choc se serait dissipé.

Une balise noire. De la magie très puissante. Cela ouvre une porte entre deux dimensions, dans le but d'envoyer un message ou un secret à travers le temps et l'espace. Mais il est très difficile d'en mesurer la force magique. Et tu as failli disparaître.

James savait que c'était vrai. Il l'avait senti. À la fin, en sombrant dans l'obscurité, il avait eu la sensation de se perdre dans l'infini. Il avala une grosse boule dans sa gorge, et demanda :

— Je suis revenu comment ?

Je t'ai trouvé, dit simplement Cédric. *J'ai plongé dans l'éther, où depuis ma mort, je passe la plupart de mon temps, et je t'ai trouvé. Mais de justesse, car tu étais déjà presque hors de portée. Je t'ai rattrapé, et je t'ai ramené avec moi.*

— Cédric, dit James, merci de m'avoir sauvé.

Il était furieux contre lui-même d'avoir mis cette robe, et terrifié de ce qui aurait pu lui arriver.

Je te devais bien ça. J'ai une dette envers ton père. Lui aussi, une fois, il m'a ramené avec lui.

— Hey, dit James, le visage soudain illuminé. Tu parles, maintenant !

Quand Cédric sourit, ce fut l'expression la plus sincère que James ait jamais vue sur son visage.

Je me sens… différent. Plus fort. Plus… présent, en quelque sorte.

— Attends, dit Ralph, en levant une main. C'est le fantôme dont tu nous as parlé, pas vrai ? Celui qui a poursuivi l'intrus dans le jardin, il y a quelques mois.

— Oh, oui, dit James. Zane, Ralph, voici Cédric Diggory. Cédric, ce sont mes amis. Dites-moi, qu'est-ce qui vous est arrivé au juste ? Pourquoi êtes-vous maintenant plus présent ?

À nouveau, Cédric haussa les épaules.

Pendant très longtemps, j'ai eu la sensation de rêver. Je me déplaçais, dans le château, mais tout était vide. Je n'avais jamais faim, jamais soif, jamais froid, jamais besoin de me reposer. Je savais être mort, mais rien d'autre. Tout était sombre et silencieux, il n'y avait rien à voir, ni jour, ni saison. Je n'avais pas conscience du temps. Puis, peu à peu, ça a changé.

Cédric avança, et s'assit sur le lit – sans que son corps marque la moindre dépression sur les couvertures. James, juste à côté, ressentit le courant d'air glacé qui émanait de la forme spectrale. Le fantôme continua :

De temps à autre, je me sentais plus conscient. J'ai commencé à voir des gens dans les couloirs, mais ils étaient de la fumée. Je ne pouvais pas les entendre. J'ai réalisé peu à peu que ces périodes d'activité correspondaient à l'heure de ma mort. Chaque nuit, je reprenais conscience. Et c'est devenu ma façon de suivre le temps qui passait, les minutes d'abord, puis les heures. En cherchant une horloge, j'ai trouvé celle devant la Grande Salle, aussi j'ai pu vérifier. Puis je suis devenu plus actif durant la nuit, mais le matin, je disparaissais. Jusqu'au jour où j'ai vu cet inconnu juste avant de partir.

James se redressa d'un bond pour s'asseoir dans son lit.

— L'intrus ?

Oui, dit Cédric, en hochant la tête. *Je savais qu'il n'aurait pas dû se trouver là, et je savais aussi pouvoir me rendre visible. Je lui ai fait peur, et il s'est enfui.*

À nouveau, Cédric sourit, et devant son expression, James retrouva le garçon gai et ouvert que son père avait autrefois connu.

— Mais il est revenu, continua James.

Le sourire de Cédric devint une grimace frustrée.

Oui, il est revenu. Je l'ai vu, et je lui ai fait peur à nouveau. J'ai commencé à le surveiller. Une nuit, je l'ai surpris à casser une fenêtre. J'étais devenu plus fort alors, et j'ai décidé qu'il fallait qu'un autre que moi prenne conscience de la présence d'un étranger dans le château. Aussi, je suis venu te chercher, James. Tu m'avais déjà rencontré, et je savais où te trouver. J'étais certain que tu m'aiderais.

— C'est la nuit où tu as cassé le vitrail et flanqué cet homme par la fenêtre, remarqua Zane avec un sourire. Mec, tu es un vrai Bruce Lee. Joli boulot.

— Qui est cet intrus ? demanda James.

Mais Cédric secoua la tête. Il ne savait pas.

— Il fait presque nuit, signala Ralph. Et pourtant, on peut vous voir. Je croyais que c'était votre heure la plus faible ?

Cédric sembla y réfléchir.

Maintenant, je deviens plus solide. Je suis toujours un fantôme, mais un fantôme plus solide. D'ailleurs, je peux aussi parler. Et je n'ai plus l'impression de me perdre dans le néant. J'ai repris conscience du temps qui passe. Je pense que tous les fantômes se transforment de la même façon.

— Mais pourquoi ? ne put s'empêcher de demander James. Pourquoi devenir un fantôme ? Pourquoi ne pas avoir simplement… je ne sais pas… continué pour passer de l'autre côté.

Quand Cédric l'étudia un moment, James comprit que le fantôme n'avait pas la réponse à cette question. Du moins, pas très clairement. Cédric secoua la tête.

Je n'avais pas terminé. Il me restait tant à découvrir. Tout m'est arrivé si vite, si brusquement. Je n'avais pas… terminé.

Ralph récupéra le sac du professeur Jackson, et le jeta dans la malle de James.

— Tu ne nous as pas dit où tu es allé en disparaissant, James, dit-il, avant de refermer la malle, pour s'asseoir dessus.

James prit une grande inspiration, et chercha à rassembler les souvenirs de son étrange aventure. Il décrivit sa première sensation, en tenant la robe de Merlin, quand il avait pris conscience de l'air, du vent, des animaux, et même des arbres. Puis il parla de la vision qu'il avait eue, dans le corps de Merlin, au centre même de ses pensées. Il frissonna en se souvenant de la colère, de l'amertume de l'enchanteur, de la voix de son serviteur, Austramaddux, renouvelant son serment de le servir jusqu'au jour de son retour. Tandis qu'il parlait, tout lui revenait en images vivaces. Il termina en décrivant l'obscurité où il s'était retrouvé, enfermé un cocon, perdu dans le néant.

Zane l'écouta avec un intérêt passionné.

— C'est logique, dit-il ensuite d'une voix lente, émerveillée.

— Quoi ? demanda James.

— C'est comme ça que Merlin a dû procéder. Tu ne vois pas ? Le professeur Jackson lui-même nous en a parlé le premier jour, en classe de Technomancie.

Plus Zane parlait, plus il s'excitait. Il avait les yeux écarquillés, et regardait tour à tour James, Ralph, et le fantôme de Cédric – toujours assis au bord du lit.

Ralph secoua la tête.

— J'ai rien compris à ce que tu as dit. D'ailleurs, cette année, moi je n'ai pas Technomancie.

— Dans ta vision, Merlin n'est pas mort, expliqua Zane d'une voix forte. Il a transplané.

James en resta éberlué.

— Et alors ? N'importe quel sorcier peut transplaner. Je ne vois pas ce qu'il y a de spécial.

— Mais rappelle-toi ce que Jackson nous a expliqué le premier jour. Le transplanage, pour celui qui l'exécute, paraît immédiat, même si ça prend quelques secondes en réalité pour rassembler ses atomes à un autre endroit. L'important est de déterminer, à l'avance, où et quand on doit réapparaître, d'accord ? Sinon, on reste coincé éternellement dans le néant.

— Oui, je sais, dit James

Il se souvenait du cours, mais ne comprenait toujours pas où Zane voulait en venir.

L'Américain vibrait littéralement d'excitation.

— Merlin n'a pas prévu de réapparaître à un autre *endroit*, mais à un autre *momen*t, dit-il, l'air intense. Il a transplané à travers le temps, où il attend pour revenir les circonstances particulières qu'il a prévues.

D'abord Ralph et James en restèrent sans voix, puis ils étudièrent cette hypothèse nouvelle. Zane continua :

— A la fin de ta vision, Merlin rappelle à Austramaddux de veiller sur les reliques, jusqu'au moment voulu. Et alors seulement, il faudra les réunir dans le couloir de traversée des anciens. Tu vois ? Merlin a préparé son retour. Ce que tu as décrit à la fin, James, c'est Merlin qui transplanait et se dissolvait dans le néant. (Zane s'interrompit, le front plissé de concentration.) Durant tous ces siècles, il est simplement resté suspendu dans le temps, coincé dans le néant – euh, nulle part, en attendant le bon moment. Mais pour lui, le temps n'a pas passé du tout.

Ralph regarda la malle sur laquelle il était assis.

— Alors, c'est vrai, dit-il. Ils peuvent réellement le faire revenir. Ils ont tout préparé pour ça.

— Plus maintenant, remarqua James, avec un sourire épanoui. Nous avons récupéré la robe. Sans les trois reliques, les circonstances requises ne seront pas remplies. Ils ne pourront rien faire.

En entendant Zane leur expliquer son raisonnement, James en avait réalisé la parfaite logique, surtout dans le contexte de sa vision à travers la balise noire. Tout à coup, il devenait encore plus important d'avoir récupéré la robe, mais James ne pouvait s'empêcher d'être inquiet et de repenser aux extraordinaires circonstances qui avaient mené à leur réussite. Il y avait eu un peu trop de hasards chanceux ! D'abord, Ralph qui découvrait, juste à temps, un sac parfait pour l'échange ; ensuite, Zane qui réussissait un parfait sortilège de *Visum-Ineptio*. De plus en plus, James avait dans l'idée qu'une main inconnue les guidait tous les trois, pour les aider à empêcher le retour de Merlin. Mais qui donc était cet allié ?

James voulut en parler aux deux autres, mais Ralph et Zane discutaient avec animation de la disparition de Merlin.

— Au fait, dit James au fantôme de Cédric, qui vous a demandé de m'aider ? Qui vous a envoyé ?

Cédric s'était relevé, sa silhouette devenait moins visible. Il eut un sourire, et dit :

Je ne suis pas censé te donner son nom, mais je pense que tu finiras par le deviner. C'est quelqu'un qui te surveille.

Rogue, pensa James. C'est le portrait de Severus Rogue qui avait envoyé Cédric l'aider quand il s'était retrouvé coincé par la balise noire. Mais comment l'ancien directeur était-il au courant ?

Longtemps après que Zane et Ralph aient quitté James pour retourner dans leurs propres chambres, il y réfléchissait encore. Il resta réveillé des heures, plongé dans ses pensées, bien après que les autres Gryffondor soient remontés se coucher. Mais cette nuit-là, il ne trouva aucune réponse. Aussi, il finit par s'endormir.



Pendant plusieurs jours, après cette aventure, les trois garçons vécurent la routine habituelle de l'école perdus dans une sorte de brouillard triomphant. James laissait le sac de Jackson – avec la relique à l'intérieur – enfermé dans sa malle, protégé par le sortilège du verrou de Zane. Désormais assurés que le *Visum-Ineptio* était efficace, il ne craignait pas que quiconque cherche le vrai sac. Jackson continuait à transporter partout avec lui le sac éraflé du chasseur de pierres, avec la marque des bagages Hiram, aussi bien en classe que dans la Grande Salle. D'après son attitude, le professeur n'avait rien remarqué d'anormal. De plus, bien que Jackson ait passé les mois précédents à porter un sac noir et non rouge, personne ne semblait voir la moindre différence.

Un samedi après-midi, James, Ralph, et Zane se retrouvèrent dans la salle commune de Gryffondor pour discuter de la conduite à tenir.

— Il n'y a que deux questions à se poser, dit Zane, penché en avant sur la table où les trois garçons prétendaient travailler : Où est le couloir de traversée des anciens ? Et où est la troisième relique, le bâton de Merlin ?

— Pour le bâton, dit James en hochant la tête, j'y ai réfléchi. On a Mme Delacroix qui surveille et protège le trône. Le professeur Jackson était chargé de la robe. Donc, la troisième relique doit être aux mains du troisième complice. À mon avis, c'est quelqu'un d'ici, du château. Et si c'était le Serpentard qui a mis le nom d'Austramaddux sur la GameDeck de Ralph ? Pour l'avoir utilisé, il doit bien connaître le complot, non ? Et dans ce cas, il doit en faire partie.

— Mais on ignore qui c'est ! rappela Ralph. Je n'ai pas vu celui qui a pris ma console. Elle a juste disparu de mon sac. Et puis, le bâton de Merlin ne doit pas être facile à dissimuler. S'il est aussi grand que tu l'as vu dans ta vision, James, il doit faire au moins 1 m 80. Comment peut-on cacher un truc aussi grand et aussi magique sans que personne ne le remarque ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, admit James, qui secouait la tête en parlant. Mais c'est à toi, Ralph, de surveiller les Serpentard. Comme le disait Ted, tu es notre espion.

Ralph se ratatina sur son siège. Quant à Zane, il griffonnait sur un morceau de parchemin.

— Et pour la première question ? demanda-t-il sans lever les yeux. Où est le Couloir de traversée des Anciens ?

Les deux autres se regardèrent, affichant le même air d'ignorance totale. Puis James dit :

— Aucune idée. Mais il y a une troisième question importante, et on doit y réfléchir.

— Comme si les deux premières n'étaient pas assez, marmonna Ralph.

Quand Zane leva les yeux, James remarqua un dessin de la Caverne du Secret sur le parchemin.

— C'est quoi, ta troisième question ? demanda l'Américain.

— Pourquoi n'ont-ils encore rien fait ? chuchota James. Ils avaient déjà les trois reliques, alors pourquoi n'ont-ils pas déjà été dans ce Couloir de Traversée – où qu'il soit – pour essayer de rappeler Merlin après ses douze siècles de transplanage ?

Aucun des trois garçons n'avait de réponse à proposer, mais tous admirent que c'était une question valable. Zane abandonna son dessin et retourna sa feuille, révélant des notes et diagrammes d'Arithmancie.

— J'ai un peu cherché dans la bibliothèque de Serdaigle, dit-il, mais ce n'est pas facile de trouver du temps libre en ce moment, entre les cours, le travail à faire, le Quidditch, les débats, et le Club des Constellations, je n'ai pas deux minutes à moi.

Ralph laissa tomber sa plume sur la table, et s'adossa à son siège, avant de s'étirer.

— Au fait, comment ça se passe dans ton club ? Tu es le seul à avoir des contacts réguliers avec Mme Delacroix ? Elle est comment ?

— Comme une vieille momie gitane qui respire encore, répondit Zane. En principe, elle partage les classes de Divination et le Club des Constellations avec Trelawney, mais comme ces deux-là ne se supportent pas, elles ont choisi intervenir une fois sur deux plutôt qu'être ensemble. Pour nous aussi, c'est beaucoup mieux, on perd moins de temps à les voir se contredire. Trelawney nous fait dessiner des symboles astrologiques et regarder les planètes au télescope pour « s'assurer de la bonne entente de nos frères et sœurs cosmiques » – comme elle dit.

James connaissait bien Sybil Trelawney – devenue, au cours des années, une amie de ses parents – aussi il eut un sourire en entendant Zane parler d'elle avec une affection amusée. Mais l'Américain continua :

— Par contre, Delacroix nous fait travailler dur. Elle veut qu'on mesure la distance entre les étoiles, qu'on les rapporte sur une carte millimétrée, qu'on étude leur couleur, leur aura, et autres, pour déterminer l'heure exacte d'un événement astrologique majeur qui doit arriver prochainement.

— Oh, fit James, en se souvenant d'une conversation sur une couverture, quelques mois plus tôt. L'alignement des planètes ! Ted et Petra m'en ont parlé. Eux aussi ont Divination avec Delacroix. Il paraît que la reine vaudou est très branchée dans ce genre de choses.

— Ce qui est sûr, grommela Zane, c'est qu'elle n'enseigne pas du tout comme Trelawney. Avec Delacroix, tout est précis, mathématique et calculé. Elle nous a donné la date de ce truc cosmique, mais elle veut absolument qu'on lui trouve l'heure exacte, à la minute près. C'est vraiment chercher la petite bête, non ? Elle y met un tel acharnement que ça devient pénible.

— Rien qu'à la voir, annonça Ralph, on devine qu'elle est pénible. Elle fiche la trouille.

— À mon avis, elle se méfie de nous, dit James à mi-voix. Parfois, j'ai la sensation qu'elle me regarde.

Zane grimaça, et posa le doigt sous son œil.

— Je te rappelle qu'elle est aveugle. Elle ne *regarde* rien du tout, mec.

— Je sais, dit James, qui refusait de se laisser convaincre. Mais je t'assure qu'elle se doute de quelque chose. Et, même aveugle, je sens qu'elle a d'autres moyens de savoir ce qui se passe autour d'elle.

— Pas besoin de s'inventer des problèmes, dit Ralph très vite. La situation est suffisamment grave comme ça. Elle ne peut rien savoir, James. Sinon, elle aurait déjà réagi. On n'a pas à s'inquiéter.

Le lendemain, James et Ralph allèrent rendre visite à Hagrid, dans sa cabane, ostensiblement pour prendre des nouvelles de Grawp et Prechka. Ils trouvèrent Hagrid occupé à reconstruire l'appentis que Prechka avait détruit accidentellement, et le demi-géant fut heureux de s'arrêter un moment. Il invita les deux garçons chez lui, et leur servit du thé et des biscuits, tout en se réchauffant devant l'âtre. Snob était couché à ses pieds, et de temps à autre, il léchait la main de son maître.

— Oh, ces deux-là ont toujours des hauts et des bas, dit Hagrid, comme si la parade nuptiale des géants, pour tumultueuse qu'elle soit, restait un mystère de la nature. Ils se sont battus un moment, pendant les vacances. Une querelle d'amoureux, au sujet d'une carcasse de daim. Grawp voulait la tête, mais Prechka tenait à garder les bois pour s'en faire un collier.

Ralph, qui soufflait sur son thé brûlant, releva la tête, sidéré.

— Un collier avec des bois de daim ?

— Oui, pour les géants, c'est aussi bien une arme qu'un trophée, dit Hagrid en levant ses mains énormes. D'accord, c'est bizarre comme concept, mais les géants utilisent le même mot pour « collier » et « arme ». Peut-être que leur sens est différent à six mètres de haut. Enfin, ce n'est pas grave, ils se sont réconciliés depuis. En ce moment, tout baigne.

— Elle vit toujours seule dans les collines, Hagrid ? demanda James.

— Bien sûr, dit Hagrid, en lui jetant un regard de reproche. C'est une fille honnête, cette petite Prechka. Et Grawp, eh bien, il passe la plupart de son temps actuellement dans sa tanière. Il a creusé une fosse pour le feu, et s'est fabriqué des culottes de cuir. Ces choses-là prennent du temps. Tu vois, l'amour, chez les géants, c'est plutôt… délicat.

Cette fois, Ralph s'étouffa avec son thé.

— Hey, Hagrid, dit James, changeant de sujet, vous avez vécu à Poudlard presque toute votre vie, non ? Vous devez savoir de nombreux secrets sur l'école, le château, et les environs.

Hagrid s'adossa dans son fauteuil.

— Bien sûr. Personne ne connaît les jardins de Poudlard aussi bien que moi. Et pour le château, il n'y a qu'Argus Rusard qui soit plus au courant. Je suis arrivé ici comme élève. C'était… il y a bien longtemps, avant même que ton grand-père soit né, James.

James savait qu'il devait être prudent.

— Oui, je sais. Hum – dites-moi, Hagrid, si quelqu'un voulait cacher un objet magique très puissant dans le château quelque part…

Hagrid cessa de caresser Snob et tourna vers James sa grosse tête barbue.

— James, mon garçon, tu n'es qu'un bébé de « première année », pourquoi voudrais-tu cacher un objet comme ça ?

— Oh, non, il ne s'agit pas de moi, Hagrid, répondit James très vite. C'est quelqu'un d'autre. Et, euh… je me posais juste la question.

Les yeux noirs du demi-géant eurent une étincelle amusée.

— Je vois. Et ce quelqu'un d'autre – je me demande bien ce qu'il manigance ! – cherche à cacher un objet magique quelque part au château ?

Pour se donner une contenance, Ralph préféra avaler son thé brûlant. Quant à James, il tourna la tête vers la fenêtre, cherchant à éviter le regard trop perçant qui scrutait son visage.

— Je disais ça comme ça, Hagrid. Je me demandais juste si c'était possible.

— Ah, je vois, dit Hagrid avec un petit sourire. Ton père t'a raconté des histoires au sujet du vieil Hagrid – ou alors c'est ton oncle Ron, ou ta tante Hermione, pas vrai ? D'accord, il m'est arrivé de trop parler, de donner des informations que j'aurais sans doute dû garder pour moi. Parfois, je suis un peu nouille, et je ne réfléchis pas assez. Je me souviens de mon chien Touffu, par exemple…

« (Hagrid étudia un moment le visage détourné de James, avant de pousser un grand soupir.) James, mon garçon, j'ai vieilli depuis lors, et je suis devenu plus sage. Bien sûr, je ne suis qu'un vieux lourdaud, mais quand même, je sais apprendre de mes erreurs. Tu sais, ton père m'a prévenu que tu risquais de faire des bêtises, et il m'a demandé de te garder à l'œil. Surtout après avoir remarqué que tu avais… *emprunté* sa cape d'invisibilité et la Carte du Maraudeur.

— Quoi ? s'écria James.

Il se tourna si rapidement vers Hagrid qu'il faillit en renverser son thé.

Les sourcils broussailleux du demi-géant se haussèrent.

— Oh, zut ! Je n'étais pas censé te le dire. Tu vois, une fois de plus, je parle trop. (Il plissa le front, mécontent, puis haussa les épaules.) En y réfléchissant, ton père ne m'a pas dit de ne pas le dire.

— Il sait ? bafouilla James. Déjà ?

— James… (Hagrid eut un rire bref.) Ton père dirige le Bureau des Aurors, au cas où tu l'aurais oublié. Je lui ai parlé la semaine dernière – ici même, dans mon feu. Ce qui l'intéressait surtout, c'était de savoir si la Carte du Maraudeur marchait encore depuis que le château a été reconstruit. D'ailleurs, il l'avait emmenée à Poudlard pour vérifier, mais il a oublié de le faire. Alors ? Tu l'as essayée ?

Trop impliqué dans son projet de récupérer la robe de Merlin, James avait complètement oublié la carte. D'un air boudeur, il admit ne pas l'avoir utilisée.

— Maintenant que ton père est au courant, c'est probablement aussi bien, tu sais, répondit Hagrid. Il n'est pas très content de ce que tu as fait. D'après ce que j'ai compris, il n'en a pas encore parlé à ta mère, mais tu le connais, il n'a jamais aucun secret pour elle. Alors, tu ferais aussi bien de garder tes larcins bien emballés dans ta malle plutôt que les cacher quelque part au château. Crois-moi, James, chercher à dissimuler des objets magiques qui ne vous appartiennent pas ne peut apporter que des ennuis.

En revenant au château, les deux garçons serraient contre eux leurs épais manteaux pour lutter contre le vent glacé. Ralph demanda à James :

— Qu'est-ce qu'il a voulu dire, avec cette carte qui ne marchait pas ? De quoi s'agit-il ?

James expliqua à Ralph le fonctionnement de la Carte du Maraudeur. Il était à la fois inquiet et mécontent que son père ait déjà découvert sa disparition, et celle de la cape d'invisibilité. Bien sûr, James savait que ce serait le cas, un jour ou l'autre, mais il pensait l'apprendre en recevant une Beuglante de ses parents, et non pas un sermon d'Hagrid.

Ralph fut passionné par le fonctionnement de la carte.

— Elle indique vraiment la présence et la localisation de tous ceux qui se trouvent au château ? Voilà qui pourrait nous être utile. Comment ça marche ?

— Il faut utiliser une phrase spéciale. Mon père m'en a parlé, il y a longtemps, mais je l'ai un peu oubliée. Il faudra essayer, un de ces jours. Pour le moment, je ne veux pas y penser.

A contrecœur, Ralph abandonna le sujet. Les deux garçons entrèrent au château par la porte principale, et se séparèrent au pied des escaliers, parce que Ralph descendait vers les caves où se trouvait la salle commune de Serpentard.

Il était déjà tard, et James se retrouva seul dans les couloirs. La nuit hivernale était brumeuse, le ciel sans étoiles. L'obscurité qui pesait contre les fenêtres semblait absorber toute la lumière des torches accrochées, à espace régulier, le long du mur. Il y avait une sorte de brouillard qui émergeait du sol. Etonné, James avança plus vite, en se demandant pourquoi, tout à coup, les couloirs étaient si sombres et déserts. Il n'était quand même pas si tard ! Pourtant, l'atmosphère autour de lui devenait immobile et glacée, comme l'air enfermé dans une crypte scellée depuis des siècles. James réalisa qu'il marchait de plus en plus vite, et que le couloir n'aurait pas dû être aussi long. Etrange qu'il n'ait pas déjà croisé la statue du cyclope, où il tournait à droite, vers l'escalier de la tour Gryffondor. James s'arrêta, et regarda derrière lui. Le couloir lui parut normal, et pourtant, il sentit que ce n'était pas le cas. Il était bien trop long. Des ombres apparaissaient, à des endroits bizarres, comme pour troubler sa perception. Et tout à coup, il vit toutes les torches du mur disparaître. Leur lumière spectrale était comme suspendue dans l'air, d'un jaune argenté d'où coulaient des larmes couleur de sang. James écarquilla les yeux, et tout à coup, tout s'effaça.

Il sentit la peur le saisir à la gorge de ses doigts glacés. Il se retourna, et faillit courir, mais ses pieds refusèrent d'obéir tandis que son cerveau luttait pour accepter ce qu'il voyait. Le couloir était toujours là, mais les piliers étaient devenus des troncs d'arbres ; les poutres, qui soutenaient le plafond voûté, se transformaient en branches et feuillages, et au-delà, il y avait le ciel, immense et infini. Et même le carrelage du sol se couvrait d'un lacis de racines et de feuilles mortes. Et alors même que James ouvrait grand les yeux, éberlué, l'école disparut bel et bien. Il se retrouva dans la forêt. Un vent glacé tourbillonna autour de lui, soulevant sa cape, caressant ses cheveux moites d'un souffle de mort. James reconnut l'endroit. Tout avait changé, bien sûr, parce que l'hiver avait succédé à l'automne. A son dernier passage, les feuilles étaient encore sur les arbres, les crapauds chantaient. James était au bord du lac, près de l'île de la Caverne du Secret. Les arbres gémirent, frottant leurs branches nues au gré des rafales, et le son ressemblait aux gémissements rauques d'un géant endormi, aux prises avec un cauchemar. James réalisa qu'à nouveau, il marchait, sortait du couvert des arbres, et arrivait à l'endroit où les racines délimitaient le bord de la rive. Une énorme masse noire s'élevait devant lui, bloquant la vue.

Mais comme James avançait encore, incapable tout à coup d'empêcher ses pieds de se mouvoir, la lune émergea des nuages. Et comme la première fois, l'île de la Caverne du Secret se révéla. La respiration de James se bloqua. L'île avait grandi. La forteresse secrète était devenue plus énorme encore – une monstruosité gothique, ornée de statues sinistres et de gargouilles ricanantes. Elle semblait s'être étendue en même temps que poussaient les arbres et les lianes de l'île. Le dragon ouvrait toujours sa gueule féroce pour former un pont. James s'arrêta juste devant, sans y poser le pied. Il se souvenait que ces mâchoires de bois et ces dents acérées avaient tenté de les dévorer, Zane et lui. Dans la vive clarté de la lune, James voyait les portes de la bâtisse, de l'autre côté du pont, et pouvait même lire les mots du poème. « *Sous la lumière de Sulva, je trouverai la Caverne du Secret* ». Et tout à coup, les portes frémirent et s'ouvrirent, révélant un gouffre obscur, béant comme une gorge. Du néant, une voix émergea, claire et magnifique, aussi limpide qu'une cloche :

— Gardien des reliques, dit la voix, ta tâche a été accomplie.

Tandis que James restait figé, le regard braqué au-delà du pont, une lueur naquit dans l'obscurité des portes ouvertes. Elle se condensa, se solidifia, et prit forme. James reconnut l'aura lumineuse d'une dryade, un esprit des bois attaché un seul arbre. Ce n'était pas celle que lui et Zane avait rencontrée la première fois. Au lieu d'émettre une lueur verte, celle-ci était bleue, et vibrait

légèrement. La dryade avait des cheveux qui flottaient comme un ruisseau autour de sa tête. Les lèvres parfaites eurent un doux sourire, presque affectueux, et les immenses yeux liquides brillèrent.

— Tu as accompli ton rôle, dit-elle, d'une voix rêveuse et hypnotique, qui ressemblait à celle de la première dryade, avec un effet plus puissant. Tu ne dois pas garder la relique. Ce devoir ne t'appartient pas. Ramène-la-nous. Nous en sommes les gardiens. Nous en avons fait le vœu, depuis le premier jour. Libère-toi de ton fardeau. Ramène-nous la relique.

Quand James baissa les yeux, il réalisa que, sans même le vouloir, il avait fait un pas en avant et se trouvait sur le pont. Pourtant, le dragon ne l'avait pas englouti. En vérifiant, James vit au contraire que la mâchoire s'écartait, comme pour l'accueillir. Il y eut un craquement de bois à la jointure, là où les arbres morts se fendillaient sous l'effort.

— Ramène-nous la relique, répéta la dryade.

En un geste d'accueil, elle leva la main vers James, comme pour l'attirer. Elle avait des bras incroyablement longs, et ils s'étiraient encore à travers le pont. Les ongles étaient d'un bleu si profond qu'il en devenait violet. Ils étaient très longs, bizarrement acérés. Effrayé, James recula, et quitta le pont. Le regard de la dryade changea. Il devint dur, et plus brillant.

— Ramène-nous la relique, dit-elle une fois de plus. (Sa voix aussi était différente. Toute musique en avait disparu.) Elle n'est pas à toi. Son pouvoir te détruirait – et vous détruirait tous. Ramène-la-moi avant qu'elle ne cause ta perte. La relique détruit ceux dont elle n'a pas besoin, et tu lui es devenu inutile. Ramène-la-moi avant qu'elle ne décide de se choisir un autre vecteur. Ramène-la-moi pendant que tu le peux encore.

Cette fois, les longs bras avaient traversé le pont. James fut certain que, s'il tendait la main, il les toucherait. Il recula encore, se coinça le pied dans une racine, et perdit l'équilibre. Il tendit la main pour essayer de se raccrocher, en vain, et tomba sur quelque chose de dur. Quand il chercha à se relever, il réalisa qu'il s'agissait d'un mur de pierre. À un mètre au-dessus, une torche crépitait dans son support. James regarda autour de lui. Il était à nouveau dans le couloir de Poudlard. Tout paraissait normal – comme d'habitude – chaleureux, tranquille. James se demanda s'il était réellement parti. Une fois encore, son regard fouilla dans toutes les directions. Devant lui, à l'endroit habituel, il y avait la statue du cyclope. L'ambiance maléfique avait disparu. James réalisa qu'il avait sans doute vécu une nouvelle vision, comme la première. Il sentait encore le vent glacé de la forêt, enfoui dans les plis de sa cape. Quand il baissa les yeux, il vit de la boue sur ses chaussures, celle qu'on trouvait au bord du lac. Il frissonna, puis reprit sa route, et courut tout le reste du chemin, escaladant les marches deux à la fois, jusqu'à la salle commune de Gryffondor.

James était certain que… *quelque chose* voulait récupérer la robe de Merlin. Il ne savait pas exactement quoi ou qui. Heureusement, la relique se trouvait à l'abri dans le sac de Jackson, dans sa malle. Après ce qu'il avait expérimenté en touchant le tissu, James n'avait plus envie de ressortir la relique de sa malle, du moins pas avant de la remettre à son père, et aux autres Aurors, au moment voulu. Il avait le sentiment que c'était encore prématuré – mais ce serait pour bientôt. En attendant, James n'avait pas la moindre intention d'obéir à un fantôme suspect – esprit des bois ou pas. Avec cette décision fermement ancrée en lui, James monta l'escalier jusqu'au dortoir, et se prépara à se coucher. Pourtant, longtemps après s'être enfoui sous les couvertures, dans le souffle du vent derrière sa fenêtre, il entendait toujours le murmure de la voix qui l'implorait, encore et encore : « *Ramène-nous la relique… Ramène-la pendant que tu le peux encore…* » Cette voix le glaçait de terreur, et quand il s'endormit enfin, James rêva d'yeux merveilleux et hantés, et de trop longs bras aux mains fines et aux ongles violets acérés.

Le vendredi suivant, durant son cours de Botanique, James fut amusé de voir que Neville Londubat avait récupéré le pécher créé par Ralph en Métamorphose. Devenu plutôt encombrant, l'arbre était désormais dans l'une des serres.

— Dire qu'il provient d'une banane ! dit Neville à James après le cours.

— Oui. Et Ralph a été aussi surpris que nous tous en le voyant. Ralph est vraiment étonnant, mais il a du mal à accepter son pouvoir. D'après certains Serpentard, il doit y avoir de très puissants sorciers dans ses ancêtres. C'est possible, puisque Ralph ignore tout de sa mère.

— Les Serpentard ont toujours de drôles d'idées, dit Neville, avec une amertume qui ne lui ressemblait pas. Un né-Moldu peut être un sorcier aussi puissant que le rejeton d'une famille pur-sang. Certains préjudices ont vraiment la vie dure.

James étudiait le pêcher. L'arbre avait beaucoup grandi, bien que ses racines soient toujours accrochées à l'une des tables de la classe. Neville avait raison, bien sûr, mais James revoyait le visage de Ralph, et son expression horrifiée, le jour où il avait transformé la banane. Ralph n'en avait jamais parlé, mais James avait compris qu'un tel pouvoir l'effrayait.

Le lendemain, une nouvelle rencontre eut lieu sur le terrain de Quidditch : Gryffondor contre Serpentard. James était assis sur les gradins, avec les autres Gryffondor, mais aussi Zane et Sabrina Hildegarde. Ne voulant pas s'aliéner ses nouveaux amis Serpentard, Ralph avait pris place dans les gradins d'en face, sous le drapeau vert et argent. James croisa son regard, et agita la main. Ralph lui rendit son salut, mais discrètement, après s'être assuré que personne ne le verrait.

En dessous, sur le terrain, les deux capitaines discutaient avec Cabe Ridcully, qui (comme toujours) leur rappelait les règles, avant de les faire se serrer la main – des traditions auxquelles personne ne prêtait réellement attention. James regarda Justin Kennely et Tabitha Corsica accomplir le geste requis. Même de loin, James remarqua le sourire chaleureux qui animait le visage magnifique de la jeune sorcière. Puis les deux capitaines s'écartèrent, et retournèrent dans leurs propres stands, sous les gradins de leur maison, tandis que Ridcully restait seul avec le coffre des quatre ballons.

Zane mâchonnait avec enthousiasme un sac de pop-corn qu'il avait apporté, après avoir convaincu – Dieu sait comment – les elfes de maison d'en préparer pour lui.

— Le match devrait être excellent, dit-il, en examinant la foule enthousiaste assise sur les gradins.

— C'est toujours le cas quand Gryffondor et Serpentard se rencontrent, dit Sabrina, haussant la voix pour se faire entendre au milieu du tumulte. Autrefois, quand ma mère était à l'école, tout le monde détestait les Serpentard parce qu'ils étaient très mauvais joueurs. Ils avaient un gardien de but, Miles Bletchey, qui était aussi leur capitaine. Plus tard, durant quelques années, il a joué en ligue nationale avec les « Foudroyeurs de Thundelarra » avant de se faire jeter, et exclure définitivement, pour avoir ensorcelé son balai.

— Quoi ? s'exclama Zane. Comment peut-on ensorceler un balai ?

— C'est de la triche façon sorcier, dit James. Il suffit de faire un trou dans le bois du balai, et d'y glisser quelque chose de magique – un os de dragon, ou un crochet de basilic. En fait, ça transforme le balai en baguette magique. Le joueur peut l'utiliser pour jeter des sortilèges de Bouclier, ou des *Expelliarmus*, et pousser l'équipe opposée à perdre le souafle. C'est plutôt vicieux, comme truc.

Tandis qu'il parlait, l'équipe de Serpentard s'envolait, et faisait le tour du terrain, chaudement applaudie par les gradins d'en face. Damien, le commentateur officiel, était installé dans la tribune centrale. Il se toucha la gorge de sa baguette, puis sa voix résonna, haute et claire, dans l'air glacé de ce mois de janvier.

— Alors ? cria Zane à Sabrina, pour se faire entendre malgré le bruit. Aujourd'hui, c'est plus calme, non ? Personne ne déteste plus les Serpentard.

Effectivement, il y eut quelques (rares) applaudissements des autres maisons de l'école. Du côté de Gryffondor seulement, retentissaient des huées et des cris.

— Ils sont moins violents, mais ils pratiquent quand même une politique de jeu assez particulière. Ils ont un esprit de… groupe plutôt oppressant. Même si ça se voit moins qu'autrefois.

— Je vois ce que tu veux dire, admit Zane. Quand nous avons joué contre Serpentard, juste avant Noël, le match était tout ce qui il y a de plus normal. Ridcully n'est pas intervenu une seule fois. Et pourtant, les joueurs étaient un peu trop… je ne sais pas, trop précis. Soit ils ont vraiment de la chance sur un balai, soit ils ont passé un accord avec le diable.

James grinça des dents.

De l'autre côté du terrain, le professeur Horace Slughorn, bien enfoui dans un manteau de fourrure et une toque douillette, agita au bout d'un long bâton un petit drapeau Serpentard tout en hurlant, les joues toutes rouges, des encouragements à l'équipe de sa maison. Ralph était assis deux rangs en dessous, et il applaudissait aux moments voulus. James savait que Ralph, même s'il assistait à tous les matchs, ne s'intéressait pas vraiment au Quidditch. En fait, d'après James, c'était parce que Ralph ne savait pas trop à quelle équipe porter sa loyauté. Mais autour de lui ses amis, y compris Rufus Burton, applaudissaient à pleines mains, et hurlaient avec joie.

Jaillissant des stands en dessous, l'équipe de Gryffondor apparut à son tour sur le terrain, et autour de James, tous les spectateurs se dressèrent en hurlant. James fit comme eux, un grand sourire d'extase aux lèvres. Certain que son équipe allait gagner, il tapa des pieds, et hurla à jusqu'à s'en casser la voix. L'équipe fit le tour du terrain, en agitant les mains.

Une fois les deux équipes en position, Ridcully leur cria ses dernières instructions, puis il relâcha les ballons – deux cognards, un souafle et un vif d'or. Noah et Tom Squallus, les attrapeurs de chaque équipe, filèrent derrière le vif d'or, qui tournoya un moment autour des mâts de Serdaigle, avant de disparaître.

Presque immédiatement, la différence de jeu entre les deux équipes fut flagrante. Gryffondor jouait selon les règles, se basant sur le talent de chaque joueur et leur entraînement régulier. Malgré les hurlements de la foule, on entendait Justin Kennely crier des instructions, demander des formations, ou agiter les mains en des signaux convenus. Au contraire, les Serpentard semblaient pratiquer une chorégraphie gracieuse, presque éthérée, tout en parcourant l'espace en banc serré. Tabitha Corsica, de son balai, ne donnait aucun ordre, et pourtant ses joueurs réagissaient avec une précision parfaite. Ayant récupéré le souafle, Tabitha évita avec grâce un cognard lancé contre elle, avant de le jeter négligemment le ballon derrière son épaule. Il fut récupéré par un autre Serpentard, qui avait une trajectoire perpendiculaire, quelques mètres en dessous. Le nouveau-venu marqua un but avant même que le gardien de Gryffondor n'ait remarqué que Tabitha n'avait plus le souafle. Sur les gradins d'en face, les Serpentard se relevèrent pour applaudir. James gémit. Quant à Justin Kennely, il semblait prêt à taper du pied sur son balai, de rage et de frustration. Malgré tout, une heure plus tard, le score était de 130 vs140 en faveur de Gryffondor, et l'équipe en tête avait déjà changé cinq fois de position.

— Dans un match pareil, tout dépend des attrapeurs, cria Sabrina avec entrain, sans quitter les joueurs des yeux. Squallus est un nouveau, puisque Gnafron a terminé ses études l'an passé. Noah devrait pouvoir le manœuvrer sans problème.

Effectivement, un rugissement émergea peu après de la foule. James vit Noah filer derrière le vif d'or. De l'autre côté, Tom Squallus montrait les dents. Penché sur son balai, il luttait contre le vent glacé pour rattraper Noah par la tangente. Il se faufila au milieu des autres joueurs, évitant de justesse un cognard que Justin Kennely lui envoyait. Malgré la vivacité de Squallus, James avait confiance en Noah, qui ne se laisserait jamais surpasser. Un éclair d'or passa au-dessus des gradins de Gryffondor, et la foule hurla, parce que Noah était juste derrière. Ceux des premiers rangs baissèrent la tête, pour éviter la course folle de son balai, avant de se relever pour l'applaudir à pleines mains. Mais soudain, tout bascula. Alors que Noah s'apprêtait à saisir la petite balle dorée, surgit devant lui une mêlée de capes et de balais. Noah fut forcé de s'accrocher à son ballon, comme si son contrôle sur lui avait disparu. La meute des Serpentard, menée par Tabitha Corsica, avait jailli devant lui de toutes les directions, créant un mur aérien. Heurté par un joueur trapu, Noah glissa de côté, perdant prise sur son balai auquel il resta accroché d'une main. La foule rugit.

Tabitha Corsica traversa le mur des Serpentard qui s'ouvrit devant elle comme un tissu qui se déchire. Sa cape verte flottait en arrière. James fut sidéré de voir le vif d'or changer de trajectoire, comme attiré par un aimant. Puis la petite balle s'éleva et suivit Tabitha, penchée sur son balai. Sans même regarder autour d'elle, la sorcière amena le vif d'or à portée de Tom Squallus. L'attrapeur de Serpentard réagit enfin, et plongea en avant. Lorsqu'il tendit le bras vers le ciel, il serrait le vif d'or dans la main. Sur leurs gradins, les Serpentard crièrent plus fort encore. Le match était terminé.

Noah réussit à remonter sur son balai, au moment où Ted et Justin s'approchaient de lui. Les trois garçons gesticulaient, menant de toute évidence une discussion animée. James devina ce qui les troublait, même s'il n'arrivait pas à entendre leurs paroles au milieu des cris et des applaudissements. Sans que les Serpentard aient ostensiblement triché, il s'était passé quelque chose d'étonnamment étrange. Sur l'herbe du terrain, Petra Morganstern, qui jouait au poste de poursuiveur, avait coincé Cabe Ridcully et lui parlait avec véhémence, en désignant du doigt Tabitha Corsica. La sorcière était toujours sur son balai, félicitée par son équipe. Ridcully secoua la tête, refusant les allégations de Petra. Gryffondor ne pouvait rien prouver d'illégal.

— Au nom du popotin blanchâtre de Voldy, mais c'était quoi ce *truc* ? hurla Damien Damascus.

Il avait abandonné son rôle de commentateur, quitté la tribune, et rejoint James, Zane et Sabrina.

— C'était vraiment bizarre. (Sabrina secoua la tête.) Vous avez bien vu ce que j'ai vu ? Corsica a forcé le vif d'or à lui obéir. Sans jamais le toucher ! Elle a juste volé à côté, et il l'a suivie, jusqu'à ce que Squallus bouge enfin sur son balai.

— Il n'y a pas des règles contre un truc pareil ? demanda Zane tandis que la foule commençait à vider les gradins.

— Il n'y a pas de règles contre ce qui est impossible, cria Damien, furieux. Tabitha n'a pas touché le vif d'or, donc elle n'a commis aucune faute. En fait, elle ne l'a même pas regardé. Je pourrais le jurer.

Après avoir traversé le terrain en courant, Ralph rejoignit les autres au moment où le groupe émergeait des escaliers. Le souffle court, il attira James et Zane de côté, laissant Sabrina et Damien discuter, de plus en plus furieux.

— Vous avez vu ça ? demanda Ralph, le encore haletant. (Il semblait très agité.)

— Nous avons vu *quelque chose*, admit James, mais je n'arrive pas à y croire.

Zane se montra moins diplomate.

— Les Gryffondor sont certains que tes petits copains ont triché. Ça va rendre le dernier match de l'année encore plus tendu. Et ce sera à nous, les Serdaigle, de rencontrer les Serpentard pour le tournoi. J'espérais un match entre Gryffondor et Serdaigle.

— Je me fiche de ce tournoi, protesta Ralph, et j'aimerais bien que vous oubliez un moment le Quidditch. (Ralph fit face aux deux autres, au pied des gradins.) Nous avons à réfléchir à des choses bien plus importantes, au cas où vous l'auriez oublié.

— D'accord, dit James, essayant de ne pas se mettre en colère. Vas-y, dis-nous ce qui te tracasse.

Ralph prit une grande inspiration.

— D'après toi, je suis votre espion, pas vrai ? Alors, j'ai écouté ce qui se disait autour de moi, j'ai cherché des indices, pour découvrir qui était impliqué dans le complot de Merlin.

— Et tu crois vraiment que c'est le moment d'en parler ? demanda Zane, les sourcils levés.

— Non, ça va, intervint James. Qu'est-ce que tu as vu, Ralph ? Quelque chose dans la salle commune ?

— Non ! S'exclama Ralph avec impatience. Ce n'était pas dans la salle commune, mais juste ici, il y a quelques minutes. Vous vous rappelez ce qu'on cherche ?

— Oui, dit Zane, soudain intéressé. Le bâton de Merlin.

Ralph hocha la tête, le visage tendu. Non loin de là, il y eut des cris joyeux. Les trois garçons se retournèrent, et virent l'équipe Serpentard quitter le terrain, entourée par une foule d'élèves aux écharpes vert et argent. Tabitha marchait d'un air triomphal à la tête du groupe, son bâton sur l'épaule.

— 1 m 80 de bois magique, dit Ralph à mi-voix, en la regardant. Et d'origine inconnue.

— Tu as raison ! s'écria James, qui comprenait enfin. Tabitha a prétendu que son balai provenait d'un Moldu, d'un artisan inconnu. Elle l'a enregistré sous cette couverture, puisqu'il ne correspond pas à un modèle standard.

— Et personne ne peut nier que ce balai a quelque chose de magique – et de vraiment très inhabituel, ajouta Ralph. Tu es d'accord ?

James hocha la tête.

— Tu prétends vraiment ce que je crois comprendre ? demanda Zane, encore incrédule.

Ralph le regarda.

— Mais c'est logique, en y réfléchissant. C'est la parfaite cachette. Voilà pourquoi je suis venu vous retrouver après le match, en courant comme un malade. Je voulais vous le dire tout de suite, pour voir si mon idée était idiote ou pas.

Zane siffla, plein d'admiration.

— Tu parles d'un balai ensorcelé ! Dire que Corsica vole depuis toujours sur le bâton de Merlin !

Tandis que Tabitha remontait vers le château, James n'arrivait pas à quitter son balai des yeux. Le soleil d'hiver faisait briller le manche lisse, bien entretenu. C'était effectivement un déguisement parfait pour un bâton d'un mètre 80, aux puissantes propriétés magiques. Et désormais, James savait

aussi qui était le troisième complice du complot, le Serpentard qui avait écrit le nom d'Austramaddux dans la console de Ralph. James sentit son cœur battre, d'excitation et d'anticipation.

— Alors, dit-il, un peu après, alors que lui, Ralph et Zane suivaient les Serpentard à bonne distance, comment allons-nous récupérer le bâton de Merlin, et le voler à Tabitha Corsica ?



Chapitre 14 : Le couloir de traversée des anciens



— Mais pourquoi aurions-nous besoin de prendre son balai ? s'exclama Ralph, le lendemain matin au petit déjeuner. (Il se pencha à travers la table pour approcher de lui un plat de saucisses.) Ça sera bien plus difficile à voler que le sac de Jackson. D'ailleurs, les garçons n'ont même pas le droit d'aller dans les dortoirs des filles. Nous n'arriverons jamais à approcher ce balai. Et puis, nous avons déjà la robe. Ils ne peuvent rien faire s'ils n'ont pas les trois reliques.

— C'est le bâton de Merlin, répondit James, voilà pourquoi nous devons le récupérer. C'est un des plus puissants objets magiques du monde. Tu as vu ce que Tabitha Corsica a fait avec pendant le match ? Et je ne parle pas seulement d'attirer le vif d'or sans même le regarder. Toute son équipe semble y répondre, du moins, leurs balais le front. À chaque moment, chaque joueur sait exactement ce qu'il faut faire – c'est de la magie vraiment puissante ! Pour le moment, Corsica n'utilise son balai que pendant les matchs de Quidditch, mais tu veux vraiment laisser un objet pareil dans les mains d'une fille comme elle ? Elle fait quand même partie du Mouvement du Progrès.

Ralph prit un air buté. Zane posa sa tasse de café, et fixa la table pour dire :

— Je ne sais pas trop… commença-t-il.

— Quoi ? demanda James, avec impatience.

— C'est que… (Zane releva les yeux.) Tout semble trop facile, vraiment. D'abord, il y a le copain de Ralph, le chasseur de pierres, qui lui donne son sac, juste au bon moment. Et je trouve qu'on a vraiment eu de la chance avec ce sortilège de *Visum-Ineptio*. Et si tu réfléchis bien, il y a un peu trop de coïncidences ! Tu as deviné l'endroit où était caché le trône de Merlin, d'abord en apercevant la reine vaudou sur le lac la première nuit, ensuite en tombant sur cet article de la *Gazette du sorcier* qui relatait l'effraction du Ministère. Et maintenant, comme par hasard, nous découvrons que le balai de Tabitha est aussi le bâton de Merlin ? Je suis désolé, James, mais ce complot n'est vraiment pas très bien organisé si trois bricolins de première année l'ont si rapidement découvert.

— D'accord, (James était furieux,) nous avons peut-être eu de la chance. Et alors ? On a quand même travaillé très dur, et été très prudents dans nos plans. De plus, on a raison, pas vrai ? Même si les complices de Merlin ont été trop arrogants pour se cacher – parce qu'ils croyaient que personne ne les découvrirait jamais – ça n'empêche pas ce complot d'exister, pour de vrai. Tu as vu ce qui m'est arrivé en ouvrant le sac de Jackson ? Et encore, je ne vous ai pas raconté ce qui s'est passé l'autre jour !

Ralph sursauta si fort qu'il faillit renverser son jus de citrouille. Durant une seconde, ses yeux s'écarquillèrent, presque hantés, puis il se reprit.

— L'autre jour ? Quand ?

— Le soir où nous sommes allés, toi et moi, voir Hagrid, juste après que je t'ai laissé, répondit James.

Puis il raconta aux deux autres comment les couloirs de Poudlard s'étaient transformés autour de lui, et comment il s'était retrouvé dans la forêt, devant l'île de la Caverne du Secret. Il évoqua le spectre mystérieux qui lui avait ordonné de ramener la relique, la robe de Merlin. Zane l'écouta avec un intérêt passionné, mais le visage de Ralph resta livide et figé.

Quand James eut terminé, Zane demanda :

— Tu penses vraiment que c'était une dryade ?

— Je ne sais pas. (James haussa les épaules.) Je suis certain qu'elle ressemblait à celle que nous avons vue ensemble dans la forêt. Mais elle était différente, aussi. Son aura vibrait, si tu vois ce que je veux dire. Je pouvais le sentir sur ma peau.

— C'était peut-être un rêve, dit Zane d'un ton prudent. En tout cas, ça y ressemble.

— Ce n'était pas un rêve ! J'étais dans le couloir qui mène à la tour Gryffondor. Je ne suis pas somnambule.

— Je disais juste ça comme ça, dit Zane en baissant les yeux.

— Quoi encore ? insista James. Tu penses que toute cette histoire au sujet de Merlin est une invention ? Alors comment expliques-tu que j'aie disparu de ma chambre, sous vos yeux à tous les deux, et que le fantôme de Cédric Diggory ait dû venir me chercher ?

— Bien sûr, tu as raison, mais ça paraît quand même dingue. Où étais-tu vraiment ? Dans la forêt, ou bien dans le couloir ? Qu'est-ce ce qui est vrai ? On peut se demander si tout n'est pas une illusion. Tu ne penses qu'à ça, James, alors peut-être…

Depuis un moment, Ralph étudiait avec application son assiette vide. Il parla sans lever les yeux.

— Ce n'était pas un rêve.

Les deux autres, avec un bel ensemble, se tournèrent vers lui.

— Et comment tu le sais, Ralph ? demanda Zane.

— Parce qu'il m'est arrivé la même chose, soupira Ralph.

James écarquilla les yeux, et en resta bouche bée.

— Tu as vu la Caverne du Secret ? Et aussi la dryade ? Mais pourquoi ne nous as-tu rien dit, Ralph ?

— Je ne savais pas ce que c'était ! protesta Ralph, en le regardant. Je n'étais pas avec vous deux quand vous vous êtes allés dans la forêt, je te le rappelle, aussi je n'ai pas vu l'île ni rencontré la

première dryade. Ça s'est passé la semaine dernière, quand je retournais vers les caveaux, vers la salle commune de Serpentard. Tout à coup, les couloirs se sont effacés, et transformés en arbres, exactement comme tu viens de le décrire, James. J'ai vu une île, et une dame – euh, un esprit des bois – mais je ne les ai pas reconnus. J'ai cru que c'était un fantôme. Elle m'a dit de lui ramener la relique, mais j'ai eu peur. Je n'ai pas l'habitude de vivre des trucs bizarres, des trucs magiques, ni de quitter mon corps comme ça. J'ai voulu courir, et tout à coup, je me suis retrouvé devant la porte de ma salle commune, et tout était normal autour de moi. Pour te dire la vérité, j'ai cru que je devenais fou, que toute cette magie qu'on pratiquait tous les jours en classe commençait à me bricoler le cerveau. Tu sais, ça me fait vraiment plaisir de voir que tu as vécu la même chose. C'est rassurant.

— Ouais, j'imagine, dit Zane, en hochant la tête.

— Mais pourquoi toi ? demanda James. Tu n'as pas la relique, c'est moi qui l'ai

Zane pencha la tête de côté, avec la grimace comique qu'il affichait toujours quand il réfléchissait intensément.

— Peut-être y a-t-il une réponse toute simple, proposa-t-il, peut-être est-ce simplement parce que Ralph est un Serpentard. Après tout, au cours du débat, il était dans l'équipe contre Petra et moi. Peut-être que ça le met dans la position du maillon faible. Peut-être espèrent-ils le pousser à nous trahir, à voler la robe pour la rapporter dans l'île. Je ne le dis pas que tu le ferais, Ralph, dit Zane en se tournant vers son copain.

— Sûrement pas ! dit Ralph. Je n'ai pas la moindre intention de toucher ce truc.

— D'accord, c'est logique, admit James. Mais alors pourquoi n'as-tu rien eu, toi, Zane ?

Zane afficha un air béat, les yeux levés au plafond.

— Parce que je suis aussi pur que la neige qui vient de tomber. De plus, je ne remettrai jamais un pied sur cette île horrible. Une fois me suffit.

— Je ne pourrais pas voler la robe de Merlin, dit Ralph, le front plissé, même si je le voulais. Maintenant que tu as mis le sortilège du verrou, Zane, il n'y a que James qui puisse ouvrir sa malle.

— Tu pourrais emporter la malle, je suppose, répondit James. Quand on le veut vraiment, on trouve toujours un moyen.

— Heureusement, je ne le veux pas, dit Ralph, très sérieusement.

Zane repoussa loin de lui sa tasse de café vide.

— La dryade – du moins, si c'en était bien une – ne sait pas forcément que nous avons rajouté un sortilège supplémentaire sur la malle. Mais le fait que vous ayez tous les deux été emmenés là-bas signifie que quelqu'un veut vraiment récupérer cette relique, et qu'il sait que nous l'avons. Si ce n'est pas Jackson, ou un de ses complices, qui est-ce ?

— Rappelle-toi ce que nous a dit la première dryade, la verte ? dit James. D'après elle, les arbres se sont réveillés, mais la plupart d'entre eux ne sont pas… Comment a-t-elle exprimé ça ?

Zane hocha la tête, il se souvenait.

— Elle a dit que les vieux arbres étaient en colère, qu'ils avaient « tourné » – ça fait penser à du lait après la date de péremption, non ? En clair, certains arbres sont devenus mauvais. Ils sont du côté du chaos, et de la guerre. Crois-tu que cette nouvelle dryade bleue que Ralph et toi avez rencontrée soit l'une des méchants qui prétendait être gentille ?

— Ça paraît logique, dit Ralph. Elle était magnifique, avec un grand sourire et de beaux yeux, mais j'ai eu très nettement le sentiment que si je ne lui rapportais pas la relique, ce sourire pouvait disparaître très très vite. En fait, ça m'a fichu la trouille. Ça… et ses ongles. (Il frissonna.)

— Alors, il n'y a pas seulement les complices du complot et nous, dit Zane le visage grave. Les esprits des bois sont impliqués. Et qui sait, peut-être y en a-t-il d'autres. En fait, peut-être que tout le monde magique va devoir choisir son camp.

— Tu vois, dit James, avec force, ça prouve que ces reliques sont incroyablement puissantes. Dans de mauvaises mains, qui sait les dommages qu'elles pourraient créer ? C'est bien pour ça que nous devons récupérer le bâton, et non le laisser à Tabitha.

— Je ne comprends pas pourquoi tu n'en parles pas à ton père, intervint Ralph. C'est son travail de gérer ce genre de problèmes, pas vrai ?

— Oui, mais les Aurors doivent suivre une procédure, dit James, d'un ton las. Mon père viendrait avec toute une équipe pour fouiller le château. Jamais, même si nous lui donnons la robe comme preuve, il n'accepterait de récupérer le balai de Tabitha juste parce que nous lui dirons que c'est le bâton de Merlin. Il insisterait pour analyser une source de magie inhabituelle. Et ça prendrait des jours. À mon avis, Tabitha aurait largement le temps de faire disparaître son balai avant la fin de l'enquête. De plus, Jackson et Delacroix s'enfuiraient immédiatement, s'ils devinaient des ennuis à venir. Et ils recommenceraient leur complot ailleurs – peut-être dans ce couloir de traversée des anciens – pour essayer une fois encore de ramener Merlin. Bien sûr, sans la robe, ils ne réussiraient pas, mais alors le trône et le bâton seraient perdus à jamais, cachés je ne sais où, sous le contrôle des mages noirs.

— D'accord, d'accord, admit Ralph avec un soupir, tu m'as convaincu. Nous allons devoir récupérer le bâton de Merlin, et le prendre à Corsica. Mais ensuite, c'est terminé, promis ? Nous donnerons les deux reliques à ton père et à ses pros. Ils feront le nettoyage, et deviendront des héros. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Oui, je suis à fond pour, approuva Zane. On récupère le balai, et on transmet tout. James ?

— D'accord, dit James. Comment on fait ? Vous avez des idées ?

— Ce ne sera pas facile, affirma Ralph. Avec le sac de Jackson, nous avons eu de la chance, mais cette fois, il nous faudrait vraiment un miracle. Les dortoirs des Serpentard sont bourrés de sortilèges de garde, d'amulettes « anti-espion », et autres. Il y a tellement de magie qu'on l'entend bourdonner. Je n'ai jamais rencontré des gens aussi soupçonneux.

— Pas étonnant, dit Zane d'un ton docte. Vu ce qu'ils font aux autres, les Serpentard s'attendent à la même chose. Mais n'oublions pas une chose, plus importante encore que la récupération du bâton de Merlin.

— Tu crois ? demanda James. Je ne vois rien de plus important que ça.

— Il nous faut bien garder la seule relique que nous ayons, répondit Zane, en regardant James dans les yeux. Surtout si les autres savent déjà que nous l'avons, et qu'ils essayent de vous convaincre de la leur rapporter. Je ne sais pas quel genre de magie ils ont utilisé sur vous, mais vous transporter tous les deux jusqu'à l'île à partir des couloirs du château ne me paraît pas être à la portée du premier sorcier venu. Vous êtes d'accord ?

James et Ralph se regardèrent, acquiescèrent, et se tournèrent vers Zane qui continua :

— Vu que le transplanage est impossible dans l'enceinte de Poudlard, il s'agit d'une autre forme de magie. Un truc énorme. Et ils peuvent recommencer.

— Je n'avais pas pensé à ça, admit Ralph, tout pâle.

— Peut-être que ça ne marche qu'une seule fois ? proposa James, mais sans y croire.

— Je l'espère pour vous, dit Zane, qui regardait ses deux copains, l'un après l'autre, mais ils vous ont déjà posé la question gentiment. À mon avis, s'ils recommencent, le ton sera très différent.

Soudain, James eut une idée qui le fit frissonner.

— Quoi ? demanda Ralph, envoyant son visage se décomposer.

— Une Projection Spectrale à Distance, murmura James d'une voix étranglée. C'est comme ça que le professeur Franklyn a appelé le pouvoir de Delacroix quand elle utilise une image d'elle-même. C'est un peu différent du transplanage, parce qu'elle n'envoie pas réellement ses atomes, mais plutôt une sorte de fantôme. Pourtant, cet hologramme peut paraître solide et emporter des objets. J'ai vérifié. C'est un peu comme une marionnette, qu'on utilise de loin. Je pense que c'est ce qu'elle a fait pour récupérer le trône de Merlin au Ministère, et le cacher sur l'île sans se faire repérer.

— Oui, nous sommes déjà tombés d'accord là-dessus, dit Zane les sourcils froncés. Et alors ?

— Et alors, je crois que c'est comme ça que Ralph et moi avons été envoyés jusqu'à la Caverne du Secret. Ralph, tu as dit avoir « quitté ton corps », pas vrai ? Et si c'était exactement le cas ? Peut-être avons-nous été forcés d'avoir une Projection Spectrale à Distance ? C'est nos hologrammes qui ont été envoyés dans la forêt, mais nos corps sont bel et bien restés dans le couloir, juste… pétrifiés et décérébrés.

De toute évidence, Ralph était horrifié par cette hypothèse. Mais Zane y réfléchissait intensément.

— Ouais, ça me paraît une explication logique. Vous avez, tous les deux, indiqué être seuls dans les couloirs. Il n'y avait personne pour vous voir plantés là, comme des statues, pendant que vos âmes – esprits, ou autre chose, je ne sais pas – se baladaient dans la forêt, jusqu'à la Caverne du Secret.

— Si c'est le pouvoir de Delacroix, dit Ralph, qui tremblait toujours, tu penses qu'elle sait que nous avons récupéré la robe ?

— Peut-être, répondit James. Elle est aussi sournoise qu'une mygale. Elle peut avoir tout compris, sans même le dire à Jackson. Peut-être est-ce une question de rivalité et de pouvoir.

— Une chose est certaine, alors, annonça Zane, il ne faut pas que vous restiez seuls, ni l'un ni l'autre. À mon avis, ceux qui sont derrière tout ça tiennent à garder l'affaire secrète. C'est pour ça qu'ils ont attendu de vous rencontrer seuls. Si vous restez toujours entourés d'autres élèves, peut-être n'y aura-t-il pas d'autres tentatives.

Ralph était devenu aussi blanc qu'une statue.

— À moins qu'ils ne soient vraiment *vraiment* désespérés.

— Effectivement, approuva Zane, ça reste une possibilité. Mais dans ce cas, nous ne pouvons rien y faire. Alors, autant espérer que ça n'arrivera pas.

— Pas à dire, ça me rassure drôlement, gémit Ralph.

— Allez, dit James, qui se leva, ayant fini de déjeuner. Il se fait tard, et les elfes de maison commencent à nous regarder d'un sale œil. D'ailleurs, autant ne pas se faire repérer. Si on traîne trop, tout le monde va deviner qu'on manigance quelque chose.

Les trois garçons sortirent dans les jardins où les accueillit l'air froid et glacé. Durant un moment, ils parlèrent d'autres choses. Puis, chacun d'eux ayant différentes obligations liées à sa maison, ils passèrent le reste de la journée sans se revoir.

La semaine suivante fut très occupée, et leur frustration ne fit que croître. Neville Londubat ne soumettait que rarement ses classes à un devoir, mais quand c'était le cas, il était difficile et demandait beaucoup de travail. James dut passer un temps fou à la bibliothèque, à faire des recherches sans fin sur les différents usages du Spionuspertuis. Ça n'aidait pas les choses que chaque partie du Spionuspertuis – feuilles, tige, racines, et même les graines – avait des propriétés différentes et variées. James fut surpris d'apprendre que cette petite plante guérissait les maladies de peau tout en fournissant une cire magique d'entretien pour les balais. James venait juste d'ajouter une 79ème entrée sur sa liste quand Morgane Patonia s'assit devant lui, à la table où il travaillait, en poussant un énorme soupir. Morgane était en première année, à Poufsouffle, et elle partageait le cours de Botanique avec James. Elle aussi avait dû travailler au même devoir.

— Le professeur Londubat nous a demandé de ne détailler que cinq usages, dit-elle en examinant la liste interminable que James avait gribouillée. Apparemment, tu n'as pas écouté.

— Cinq ? répéta James, d'une voix faible.

Dans le regard que Morgane lui jetait, il lut un dédain amusé.

— Le professeur Londubat nous a demandé d'écrire au sujet du Spionuspertuis parce que c'est l'une des trois plantes les plus utiles de tout le monde magique. Si nous devions décrire chacune de ses propriétés, le devoir deviendrait une véritable encyclopédie. Tu es idiot ou quoi ?

James se sentit piquer un fard.

— Non, je le savais, mentit-il, avec une arrogance qui sonnait faux. Mais j'ai oublié parce que le sujet m'intéressait. En fait, quand je travaille, je le fais à fond. Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à ça !

Morgane ricana, manifestement enchantée que James ait perdu tant de temps pour rien. Quelques minutes plus tard, James rangea ses affaires, et remonta jusqu'à la salle commune de Gryffondor, à la fois ennuyé et soulagé. Au moins, il avait terminé son devoir. Et puisqu'il avait déjà détaillé vint-trois usages du Spionuspertuis, peut-être aurait-il même des points de bonus. James espérait simplement que Neville ne devinerait pas que son trop long devoir provenait d'un manque d'attention en classe.

Deux fois déjà, au cours des derniers jours, James avait croisé le professeur Delacroix dans les couloirs du château, avec la sensation pénible qu'elle le surveillait. Il n'avait jamais vu les yeux de la sorcière posés sur lui, mais comme elle était aveugle, ça ne signifiait rien. James n'oubliait pas la façon dont, le soir du dîner officiel dans les quartiers américains, Delacroix avait manipulé la soupière de *gumbo*, et distribué la soupe à la louche de son horrible baguette tordue sans jamais en répandre une seule goutte. Il gardait la certitude que Delacroix avait des moyens de « voir » qui ne dépendaient pas de ses yeux sans vie. En fait, voilà qui expliquait qu'elle soit la seule à avoir remarqué la différence du sac de Jackson. Le sortilège de *Visum-Ineptio* ne fonctionnait que sur les yeux des sorciers. Et pourtant, Delacroix n'avait rien dit, ce qui était étrange. James se demandait parfois s'il ne devenait pas paranoïaque. De plus, comme Zane l'avait signalé, quelle différence ça faisait-il ? Peut-être était-ce la reine vaudou qui avait voulu forcer Ralph et James à rapporter la robe dans la Caverne du Secret, peut-être était-ce quelqu'un d'autre. Depuis leur aventure, les deux garçons restaient sur leur garde, et évitaient de se retrouver seuls. Aussi, peu importait d'où venait la menace.

James avait été surpris de réaliser à quel point il était difficile d'être toujours entouré d'autres élèves. Dans une école aussi grande que Poudlard, on aurait pu croire le contraire. Mais maintenant qu'il faisait attention, James se rendait compte qu'il était seul plusieurs fois par jour, dans les couloirs,

dans les jardins – pour voir Hagrid ou se rendre aux cours de Botanique dans les serres – ou simplement la salle de bain, durant la journée. C'était plutôt pénible de devoir sans arrêt veiller à être accompagné, mais Zane y tenait fermement, à la grande surprise de James.

— Même si nous avons récupéré la relique par une série de hasards chanceux qui fichent un peu la trouille, je ne veux pas la perdre maintenant par simple négligence, dit-il à James un jour, en l'accompagnant jusqu'aux serres, pour son cours avec Neville. Après tout, c'est bien de la négligence qui risque de compromettre leur complot pour ramener Merlin. Ça nous a aidés. Pas besoin de perdre cet avantage.

Un jour, James prit Ralph et à Zane à part et leur expliqua ce qu'était un Charme Protéiforme, pour communiquer entre eux secrètement, en cas d'urgence. James avait commandé chez Weasley, Farces pour Sorciers Facétieux trois canards en celluloïd, une de leurs nouveautés. Il en distribua un à chacun des deux autres.

— Le Charme Protéiforme signifie que quand je serre mon canard, les deux vôtres couineront aussi, expliqua James, en faisant une démonstration.

— *Coin-coin. Va te faire voir*, émirent les trois canards en même temps.

— Génial, dit Zane, qui immédiatement, serra le sien, provoquant d'autres joyeuses insultes. Donc, si l'un de vous deux se trouve seul, ou a besoin de moi pour l'accompagner aux toilettes, il suffit de faire « *coin coin* », et j'arrive en courant, c'est ça ?

— Berk, dit Ralph, en regardant son canard d'un air dégoûté. Franchement, je déteste. J'ai l'impression d'avoir trois ans.

— Hey, ça vaut mieux que de te faire embarquer à nouveau par cette dryade bizarroïde, dit Zane, puis il haussa les épaules. Mais si tu préfères…

— Je n'ai pas dit ça, répondit Ralph, mécontent. C'est juste que je déteste ce truc.

Zane se tourna vers James.

— Mais si ça couine, comment saurais-je lequel de vous deux a besoin de moi ?

James sortit un marqueur noir, et dessina un petit J sur la tête de son canard.

— Regarde sur le tien, ce que j'écris sur un des canards apparait immédiatement sur les deux autres. Quand tu entendras un « *coin coin* », vérifie sur la tête, pour savoir quelle initiale il y a.

— Super, dit Zane, d'un air réjoui.

Il brandit son canard, et le serra, comme pour un salut.

— *Coin-coin. Crottes de doxys !* annonça gaiement la bestiole.

— D'accord, dit James, en rangeant son canard dans son sac à dos. N'oubliez pas que nous devons uniquement nous en servir en cas d'urgence. C'est bien compris ?

— Pourquoi ne se contentent-ils pas de faire « *coin coin* » ? demanda Ralph, en rangeant aussi le sien.

— Demande ça aux Weasley, dit James, en agitant la main, pour montrer qu'il n'en savait rien.

Au début, aussi bien James et Ralph trouvèrent très difficile de devoir sans arrêt veiller à avoir quelqu'un (ou même Zane) pour les accompagner. Mais peu à peu, ils s'habituèrent, et finirent même par apprécier. Zane restait dans un coin de la salle de bain quand James prenait un bain, et lui faisait réviser ses leçons en posant des questions, l'entraînant à la bonne prononciation des sortilèges

défensifs, des termes de Métamorphose, et des différentes restrictions. Par hasard, James apprit que les élèves de Poufsouffle qui avaient Botanique avec lui – dont Morgan Patonia – étaient en classe de Sortilèges juste avant. En quittant sa classe de Métamorphose, James devait donc se précipiter jusqu'à la salle du professeur Flitwick, pour être accompagné par Morgane et ses amis jusqu'aux serres, évitant ainsi de se retrouver seul dans les jardins.

Peu à peu, la routine s'installa, et James et Ralph finirent par oublier que ça avait commencé comme une corvée. Plusieurs semaines passèrent. L'hiver s'adoucissait, on sentait déjà dans l'air la promesse du printemps. Et pourtant, aucun des trois garçons n'avait encore trouvé le moindre plan pour récupérer le balai de Tabitha Corsica. Ils se mirent cependant d'accord, à contrecœur de la part de Ralph, sur la nécessité d'une reconnaissance des lieux.

— Je n'aime pas ça du tout, dit Ralph, en emmenant les deux autres jusqu'à la salle commune de Serpentard. Je n'ai pas vu le moindre visiteur entrer ici depuis des mois.

— Ne t'inquiète pas, Ralphie, dit Zane, mais sa voix était moins confiante que d'habitude. Nous avons la carte magique de James. Nous allons à nouveau vérifier, mais il est évident que la plupart de tes copains sont dehors, sur le terrain de Quidditch, occupés à regarder les essais de Serpentard pour le tournoi final. Tu es d'accord, James ?

James avait dans les mains la Carte du Maraudeur. Il l'étudia tout en marchant.

— Oui, d'après ce qui est écrit ici, il n'y a que deux ou trois personnes dans le dortoir de Serpentard. Et aucun n'est dangereux.

— Tu es certain que cette carte marche encore ? insista Ralph, avant de plonger son anneau dans l'œil du serpent sur l'énorme porte de bois. Je croyais que tu ne te rappelais même pas la phrase code que ton père utilisait.

— Mais si, regarde, ça marche, répondit James, furieux.

En vérité, il avait des doutes au sujet de la carte. Il avait retrouvé la phrase pour la faire marcher, - « *Je jure solennellement que mes intentions sont mauvaises* » – et vu se dessiner sur le parchemin vierge le plan du château. Malheureusement, ainsi que son père l'avait craint, il y avait eu des changements depuis que Lunard, Queudver, Patmol et Cornedrue l'avaient créée, plus de quatre décennies plus tôt. Plusieurs secteurs de la carte étaient complètement vierges, avec une note indiquant : « *Dessins à refaire, voir Mr Patmol et Cornedrue*. » James en avait conclu que son grand-père, dont il portait le nom, et Sirius Black, avaient été les deux sorciers qui avaient conçu la carte. Tous les deux étaient morts depuis longtemps, aussi personne n'était capable de redessiner les secteurs manquants. A d'autres endroits, bougeaient des points noirs, chacun accompagné d'un nom écrit en lettres minuscules indiquant ce que faisaient tous les sorciers du château. Ils se déplaçaient le long des couloirs ou dans les salles, mais tout disparaissait s'ils s'aventuraient dans une zone vierge. Fort heureusement, la salle commune et les dortoirs de Serpentard se trouvaient sous le lac, et de ce fait, avaient subi fort peu de dommages durant la bataille de Poudlard. D'après ce que Ralph avait appris, seule l'entrée principale avait été détruite. Sur sa carte, James voyait le dédale des chambres, des couloirs, et des salles de bain.

Le serpent géant lové sur la porte d'entrée posa les questions habituelles. Ralph y répondit, expliquant que James Zane étaient des amis à lui. Comme la première fois, les yeux lumineux du reptile examinèrent un long moment les deux intrus, avant d'ouvrir le système compliqué de verrous qui sécurisaient la porte.

En traversant la salle commune, apparemment déserte, les trois garçons ressentirent le même sentiment de malaise. La lumière verdâtre qui filtrait à travers les eaux du lac par le plafond vitré

laissait dans la pièce des ombres sinistres. Dans l'âtre immense, le feu était presque éteint, et seules quelques braises y rougeoyaient encore. Pour la première fois, James remarqua que la cheminée, sculptée en marbre, représentait la bouche ouverte d'un gigantesque serpent.

— Ça doit faire un drôle d'effet de lire un livre devant cet antre du diable, murmura Zane, en passant devant le feu. Alors, où gardent-ils leurs balais, Ralph ?

Ralph secoua la tête.

— Je te l'ai déjà dit, je n'en sais rien. Je sais seulement qu'il n'y a pas de casiers communs, comme à Gryffondor ou à Serdaigle. Les Serpentard ne se font pas confiance les uns aux autres. Chacun un placard privatif, dans sa chambre, avec une clé magique. De plus, il y a un entraînement de Quidditch en ce moment précis, aussi aucun balai n'a dû rester ici.

— Nous ne sommes pas venus pour piquer le balai, répondit Zane, tout en inspectant la salle commune. C'est juste une reconnaissance pour voir où ils les cachent.

Même en plein jour, en ce début du printemps, la salle commune de Serpentard restait glauque.

— *Lumos,* dit James qui leva sa baguette au-dessus de sa tête. Ce couloir doit mener au dortoir des garçons, c'est ça, Ralph ?

— Oui. Et le dortoir des filles se trouve de l'autre côté, en haut des escaliers.

Suivant la direction indiquée, Zane traversa la pièce.

— Un raid pour piquer les culottes des filles de Serpentard, murmura-t-il, je suis pour.

— Attends ! s'écria James. Il doit y avoir une protection. Aucun garçon n'est autorisé à monter dans le dortoir des filles, et c'est valable dans les quatre maisons. Si tu essayes, tu vas déclencher une alarme.

Zane s'arrêta, jeta un coup d'œil vers James, avant de considérer, à nouveau, les escaliers.

— Zut. Ils pensent vraiment à tout.

— D'ailleurs, dit Ralph, qui n'avait pas bougé, par ici, on dit des shortys.

— C'est du pareil au même... marmonna Zane.

— Et si nous revenions à notre problème, dit James, aussi fort qu'il l'osa. Je vous rappelle que nous sommes ici pour trouver un plan pour récupérer le balai de Tabitha. Même si, pour commencer, nous devons nous contenter de deviner où elle le garde.

— Crois-le ou pas, dit Zane d'un air hautain, mais c'est exactement à ça que je pensais. Après tout, elle peut parfaitement dormir avec son balai. Et si ce n'est pas le cas, elle doit l'avoir à portée de la main. C'est pour le découvrir que je veux monter dans le dortoir des filles.

James secoua la tête.

— C'est impossible. Mon père avait de la chance d'avoir tante Hermione. Il devait l'envoyer pour vérifier ce genre de choses. Nous sommes coincés.

James avait à peine terminé sa phrase qu'il y eut un bruit dans les escaliers. Les trois garçons se figèrent, l'air coupable, inquiets de qui arrivait. A petits pas précipités, un minuscule elfe de maison apparut, tenant en équilibre sur sa tête un seau avec une serpillière. L'elfe s'immobilisa en réalisant que les trois garçons la regardaient fixement.

— Toutes mes excuses, jeunes maîtres, dit-elle d'une voix fluette. J'étais juste montée récupérer le linge à laver.

Ses yeux globuleux passaient de l'un à l'autre des garçons. Elle semblait surprise d'attirer à ce point leur intérêt. James réalisa qu'elle était sans doute habituée à être ignorée. Après tout, elle travaillait pour des Serpentard.

— Aucun problème, Miss… ?

Zane s'interrompit et s'inclina, avant d'avancer d'un pas.

L'elfe ne répondit pas. Elle surveillait Zane avec une consternation grandissante.

— Pardon, jeune maître ?

— Quel est votre nom, Miss ? insista Zane.

— Ah – euh… Figule, jeune maître. Je m'excuse. Figule n'a pas l'habitude que ses maîtres lui adressent la parole.

Tout en parlant, l'elfe devenait de plus en plus nerveuse.

— Je vous crois sans peine, Figule, dit Zane, d'un ton aimable. Vous savez, je fais partie d'une organisation qui s'appelle… euh…

Il se tourna vers James, les yeux écarquillés. James se souvint soudain d'avoir raconté aux deux autres que sa tante Hermione avait créé une organisation pour obtenir aux elfes de maison des droits et un nouveau statut.

— Oh, bafouilla James, oui. La S.A.L.E. La Société d'Aide à la Libération des Elfes.

— Exactement, approuva Zane, qui se retourna vers Figule. (L'elfe grimaça.) La S.A.L.E. Vous en avez sans doute entendu parler ? Nous aidons ceux qui veulent être aidés.

— Figule n'a besoin de rien, jeune maître. De rien du tout. Et Figule a beaucoup de travail à accomplir.

— C'est exactement ce que je voulais démontrer, ma chère Figule. A la S.A.L.E. nous cherchons à alléger le travail des elfes de maison. Et pour vous démontrer ma bonne volonté, j'aimerais vous porter ce seau.

Figule parut horrifiée.

— Oh non, jeune maître. Figule ne veut pas que le maître se moque d'elle.

James comprenait ce que Zane cherchait à faire, avec son cinéma, mais il doutait que ça fonctionne. Les elfes de maison, surtout ceux qui travaillaient chez les Serpentard, étaient souvent maltraités, et leurs maîtres se moquaient d'eux sans pitié. Figule était terrorisée au point qu'elle semblait prête à fondre en larmes.

Zane s'agenouilla, pour regarder dans les yeux le petit être tout tremblant. Figule était toujours sur la seconde marche des escaliers.

— Figule, je ne veux pas vous créer de problèmes, ni me moquer de vous. Je vous le promets. Je ne suis pas un Serpentard, mais un Serdaigle. Vous connaissez les Serdaigle ?

— Figule les connait, jeune maître. Figule va aussi chercher le linge à laver chez les Serdaigle, le mardi et le jeudi. Les Serdaigle mettent moins de parfum que les Serpentard.

L'elfe bafouillait un peu, mais elle semblait plus calme.

— J'aimerais vous aider, Figule. Il y a sûrement davantage à porter. Je peux aller le chercher.

Figule serra très fort les lèvres, de toute évidence écartelée entre deux maux : la peur d'être piégée, et l'obligation d'obéir à ce qu'on lui demandait. Ses yeux énormes, aussi gros que des balles de tennis, scrutaient le visage de Zane, puis elle finit par hocher la tête, timidement.

— Parfait ! s'exclama Zane, gentiment. Figule, vous êtes une très bonne... euh – elfe. Il y a encore du linge dans les dortoirs, non ? Je vois que vous avez entassé un premier tas près de la porte. Je vais chercher le reste.

Il fit le geste de monter les escaliers.

— Oh non, jeune maître, attendez ! s'écria Figule, la main levée. (Le seau, sur sa tête, vacilla et elle le rattrapa d'un geste preste.) Le jeune maître va franchir la zone interdite. En principe, Figule n'a pas le droit d'être aidée. Aussi personne ne doit le savoir.

Figule sauta légèrement les dernières marches, puis se tourna vers les escaliers. Elle claqua des doigts. Il y eut un changement immédiat. Comme si un interrupteur avait été baissé, pensa James. Et pourtant, la lumière de la pièce n'en fut pas modifiée.

— Maintenant, le charme de Limitation n'est plus, et le jeune maître peut monter, mais je vous en prie… (À nouveau, l'elfe semblait hésiter entre deux impulsions contraires.) Ne touchez que le panier. Figule l'emmènera ensuite jusqu'à la cave.

Elle souhaitait manifestement se débarrasser le plus vite possible de ce problème délicat.

— Bien sûr, répondit Zane avec un sourire. (Sans même marquer une pause, il posa le pied sur la première marche. Rien ne sonna.) Je reviens tout de suite, dit-il derrière son épaule, puis il monta l'escalier.

James poussa un long soupir, et entendit, derrière lui, Ralph faire la même chose. Figule regarda Zane disparaître dans les escaliers, avant de se tourner, l'air inquiet, vers les deux garçons. Ralph haussa les épaules et tenta de sourire. James trouva que son rictus n'était pas très convaincant. Figule ne sembla pas le remarquer. Elle trottina dans la salle commune, passa derrière les meubles, souleva sans problème un énorme panier, et ajouta son contenu à la pile près de la porte.

— James, dit calmement Ralph, la carte.

James hocha la tête, et à nouveau, surveilla la Carte du Maraudeur. En premier, il vérifia la zone en haut à droite, où plusieurs rectangles réguliers indiquaient le terrain de Quidditch et les gradins. Il y avait des dizaines de noms écrits côte à côte, la plupart dans les gradins, mais quelques-uns s'agitaient sur le terrain. La session d'entraînement des Serpentard n'était pas terminée, bien que peu de joueurs soient encore sur leurs balais. Ils étaient probablement près des gradins, à discuter d'une stratégie quelconque. Inquiet, James étudia les noms, et trouva Squallus, Frelon, Norbert et quelques autres qu'il ne reconnut pas.

Figule leva les mains – avec le même geste que James avait souvent vu aux elfes de maisons de la Grande Salle pour réunir les nappes après les repas. Immédiatement, la pile de linge sale se resserra en une grosse boule, un drap l'enveloppa et se noua aux quatre coins. Figule jeta une poudre rose sur l'énorme ballot, et à nouveau, claqua des doigts. Le linge sale disparut, probablement pour réapparaître dans les sous-sols. Nerveusement, l'elfe se tourna vers les escaliers.

— Alors ? demanda Ralph à James d'une voix tendue.

— Je ne vois pas Tabitha, répondit James, en tentant de garder son calme. Ni Philia Goyle. Elles semblent avoir quitté le terrain.

— Comment ça ? Où sont-elles ?

— Je ne sais pas. Je ne les vois pas sur la carte.

Figule s'était tournée pour les regarder, les yeux écarquillés, comme aux aguets. Elle dut sentir que quelque chose n'allait pas, et que la situation s'aggravait. James étudiait attentivement la Carte du Maraudeur, cherchant les zones vierges pour voir si Goyle et Corsica n'allaient pas en sortir. Il surveillait tout particulièrement la porte de la salle commune des Serpentard.

— Oh non ! s'écria-t-il tout à coup, en ouvrant des yeux affolés. Elles sont devant la porte, elles arrivent. Qu'allons-nous faire ?

— Range cette carte, dit Ralph, le visage livide. Zane ! Hurla-t-il, dans les escaliers, reviens immédiatement.

Il n'y eut aucune réponse.

Figule se tordit les mains, exprimant une folle panique.

— Maîtresse Corsica revient ? Figule a mal agi. Figule va être punie !

Elle fit un bond jusqu'aux escaliers et claqua des doigts. À nouveau, il y eut ce subtil changement dans l'atmosphère, comme si un rayon invisible avait été remis. James devina que le charme de Limitation était à nouveau en place. Des pas rapides et des voix étouffées retentirent, aussi bien à l'étage qu'à la porte d'entrée de la salle commune. James replia rapidement la Carte du Maraudeur, qu'il enfouit dans son sac à dos. Ralph se jeta sur le canapé le plus proche où il affecta une pose nonchalante. La porte s'ouvrit au moment où James remettait son sac sur son épaule. Il se retourna.

Tabitha Corsica et Philia Goyle venaient d'entrer. Dès qu'elles virent James, elles se turent. Tabitha, vêtue d'une cape de sport et d'un pantalon collant, portait son balai sur l'épaule. Ses cheveux étaient attachés en une queue de cheval serrée. Même après avoir volé à pleine vitesse en jouant au Quidditch, sur son balai si magique, elle semblait aussi fraîche et nette qu'une tulipe. Elle parla la première :

— James Potter, dit-elle aimablement, ayant presque instantanément récupéré de sa surprise. Quel plaisir !

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Philia, les sourcils froncés.

— Philia, ne soit pas grossière, dit Tabitha, qui traversa la pièce et passa devant James. Mr Potter est le bienvenu chez nous, comme nous le serions chez les Gryffondor. Si les élèves ne se serrent pas les coudes en ces temps difficiles, où irions-nous ? Bon après-midi, Mr Deedle.

Sans quitter le canapé Ralph, croassa quelque chose, l'air mal à l'aise et coupable. Philia continuait à fixer James avec une expression hostile, mais sans dire un mot.

— Quel dommage pour l'équipe Gryffondor, dit Tabitha, en accrochant la cape dans un coin de la pièce. En temps normal, on s'attend surtout à un match Gryffondor versus Serpentard pour le tournoi. Tu ne crois pas, Ralph ? Tes amis doivent être bien tristes après leur défaite, James. Offre-leur toutes nos sympathies. Au fait… (Tabitha retraversait la pièce, se dirigeant vers les escaliers qui montaient au dortoir des filles.) J'ai vu plusieurs joueurs Serdaigle sur le terrain, pendant notre entraînement. Mais votre ami, Zane, n'y était pas. Étrange, non ? L'auriez-vous vu ?

Elle surveillait le visage de James, en tapotant le sol de son bâton.

En signe de dénégation, James secoua la tête, sans oser ouvrir la bouche.

— Hum, murmura Tabitha songeuse. De plus en plus étrange. Tant pis. Viens, Philia.

Horrifié, James regarda les deux filles commencer à monter les escaliers. Il réfléchit fébrilement, cherchant à inventer une diversion rapide, sans rien trouver.

— *Coin-coin. Va te faire voir,* couinèrent soudain deux voix étouffées.

Les deux filles se figèrent. Philia, encore sur la première marche, tourna la tête, folle de colère. Tabitha, un peu plus haut, pivota plus tranquillement, affichant une expression d'étonnement poli.

— Tu m'as parlé ? dit-elle lentement à James.

— Ah… non. (James toussota, gêné.) Désolé. J'ai un… euh – un chat dans la gorge.

Tabitha le regarda un long moment, puis elle pencha la tête et étrécit les yeux en surveillant Ralph. Finalement, elle continua son chemin, et disparut dans l'escalier, suivie par Philia, qui jeta derrière elle un dernier regard furibard. Quelques minutes plus tard, leurs pas retentirent au premier étage. Il n'y eut aucun cri, aucun bruit de lutte.

— *Coin-coin Tu es minable,* dirent à nouveau les deux canards, enfouis dans les sacs des deux garçons.

— Il est complètement taré ! marmonna Ralph, qui se redressa d'un bond et attrapa son sac. Qu'est-ce qu'il fabrique ?

— Viens, dit James, en plongeant vers la porte. S'il est encore là-haut, nous ne pouvons pas l'aider.

Quittant la salle commune, ils se précipitèrent ensemble dans le couloir, et coururent au hasard, un long moment avant de s'arrêter. La respiration coupée, le cœur battant, ils récupérèrent chacun leur canard, et les examinèrent, bien qu'ils soient identiques. Il y avait un seul mot écrit à l'encre noire sur le dos de chaque canard : « Lingerie ».

— Il est complètement taré, répéta Ralph, mais cette fois, il riait. Figule a dû l'expédier au lavage, avec le reste des draps sales. Tu ne crois pas qu'on devrait le laisser là-bas ?

— Non, dit James avec un grand sourire. Il vaut mieux qu'on le récupère avant que les elfes ne le fichent dans une de leurs machines. D'accord, il le mérite, mais je tiens quand même à savoir ce qu'il a appris.

Les deux garçons s'élancèrent, et passèrent un bon moment à se repérer dans les couloirs du sous-sol. James dut s'arrêter une fois pour demander son chemin à un écuyer qui servait un essaim de chevaliers en plein festin. Il obtint une réponse sèche et impatientée.

— Et j'ai à peine eu deux minutes pour jeter un coup d'œil avant de voir Figule remonter les escaliers comme un boulet de canon, expliqua un peu plus tard Zane aux deux autres, qui venaient de le rejoindre dans la lingerie. Elle m'a jeté de la poudre rose sur la tête, et pfut ! je me suis retrouvé ici.

Ralph regardait autour de lui avec des yeux écarquillés. Il y avait d'énormes cuves de cuivre plantées sur des feux gigantesques. Et partout, des elfes de maison s'activaient comme des fourmis, ignorant avec application les trois garçons. Deux elfes, plantés sur un échafaudage au dessus des chaudrons, jetaient de pleines barriques de lessive dans l'eau bouillante. De grosses bulles savonneuses s'envolaient, et retombaient comme des flocons de neige sur la tête des garçons.

— Je vous assure, après deux minutes, tout ça devient franchement pénible à regarder, dit Zane d'un ton aigre. Surtout quand ces Lilliputiens refusent de vous laisser partir.

Effectivement, trois elfes de maison surveillaient Zane d'un regard suspicieux, à la limite de l'hostilité.

— Figule a envoyé un humain dans la lingerie, aussi nous le garderons ici jusqu'à ce que quelqu'un nous explique la raison de son intervention, dit le plus vieux du groupe – et le plus grincheux – d'une voix rocailleuse. C'est la règle, vous savez. Les humains ne doivent pas intervenir dans le travail des elfes de maison. C'est dans le *Code des Us et Coutumes de Poudlard*, section 30, paragraphe 6. Et vous deux, qui êtes-vous ?

James et Ralph échangèrent des regards surpris. Puis Ralph répondit :

— Nous sommes ses… euh, ses amis. Nous sommes venus le récupérer.

— Vraiment ? demanda l'elfe en lui jetant un regard pénétrant. Figule dit que cet humain a essayé de faire son travail. Elle dit qu'il a parlé de la libération des elfes, et d'autres bêtises. Elle est tout à fait bouleversée. Je ne veux pas que ce genre de choses se reproduise. Nous avons un accord avec l'école.

— Il ne le fera plus, dit James, d'un ton apaisant. Il voulait bien faire, mais il est Américain, et ne connaît pas à nos coutumes. Je suis désolé. Nous allons vous laisser travailler tranquille. Ça n'arrivera plus.

Si Zane parut plutôt vexé, il eut le bon sens de se taire. Le vieil elfe fronça les sourcils, et scruta un long moment son visage. James était plutôt surpris. Il avait l'habitude des elfes serviles, polis, grincheux parfois, mais toujours prêts à obéir. Mais ici, dans leur royaume, les règles semblaient différentes. D'après leur meneur, les elfes avaient signé un accord avec Poudlard. On aurait presque pu les croire syndicalisés, avec comme règle principale que personne n'ait le droit d'intervenir dans leur travail. Peut-être voyaient-ils ça comme une garantie d'emploi ? James se demanda ce que sa tante Hermione en dirait : était-ce une amélioration, ou un retour en arrière ?

Le vieil elfe finit par marmonner :

— Je ne suis pas certain de bien agir, mais je vous offre, à tous les trois, le bénéfice du doute. Vous êtes en probation. Dans le futur, à la moindre interférence avec le protocole des elfes, je me plaindrai de vous à la directrice. Nous avons signé un accord, vous savez.

— Oui, j'avais cru comprendre, marmonna Zane qui leva les yeux au ciel.

— Vous ne savez même pas nos noms, signala Ralph. Comment pourrions-nous être en probation si vous ne nous connaissez pas ?

James, effondré, lui envoya un coup de coude.

Le vieil elfe adressa un sourire grimaçant à ses compères, qui lui répondirent de la même façon.

— Nous sommes des elfes, dit-il ensuite aux trois garçons. Maintenant, disparaissez. Et j'espère bien ne jamais vous revoir.

Les couloirs qui conduisaient à la lingerie étaient – ce qui paraissait logique – petits et étroits, avec des marches d'escaliers peu profondes, ce qui força les trois garçons à les escalader prudemment.

— Je ne sais pas trop si je dois te féliciter ou te taper dessus, annonça Ralph à Zane. Tu as failli nous faire prendre par Corsica et Goyle.

— Mais j'ai quand même réussi à pénétrer dans le dortoir des filles, signala Zane avec un grand sourire. Et franchement, qui d'autre peut s'en vanter ?

— Qui le voudrait ? ajouta James.

— Soyez gentils, sinon je ne vous dirai pas ce que j'ai découvert.

— Tu as intérêt à ce que ça vaille le coup, marmonna Ralph.

— En fait, pas du tout, soupira Zane. Le dortoir des filles a d'énormes penderies en bois, à côté de chaque lit. Quelques-unes d'entre elles étaient ouvertes, et j'ai pu regarder à l'intérieur. Disons que je sais dorénavant où Tabitha Corsica garde son balai.

Ils étaient arrivés en haut des minuscules escaliers, devant une porte que James poussa, heureux d'avoir quitté le bruit et l'humidité oppressante de la lingerie.

— Qu'est-ce que tu veux dire au juste ?

— Eh bien, ces penderies sont magiques, bien entendu, même si elles ne vous emmènent pas dans un conte de fée. La première où j'ai regardé paraissait plutôt un salon de beauté, on aurait vraiment cru l'intérieur d'un magasin. Une autre était très féminine, dans le genre gothique-vampire. Il y avait une bouteille de « crème à disparaître », sur la coiffeuse, et je ne pense pas qu'il s'agissait d'une métaphore.

— Et toutes les filles ont ce genre de penderie ? demanda Ralph.

— C'est bien ce qu'il m'a semblé.

— Nos chances de pouvoir remonter dans le dortoir des filles avoisinent le zéro pointé, annonça James, en fronçant les sourcils. Et même si c'était le cas, comment savoir quelle penderie appartient à Corsica ? Elle n'est pas du genre à la laisser ouverte.

— Je vous avais dit que ce serait quasiment impossible, rappela Ralph.

— Il y avait une drôle d'odeur là-haut, dit Zane. Comme dans les placards de ma grand-mère.

— On s'en fiche ! s'exclama James. Pourrais-tu arrêter de nous donner des détails inutiles. C'est sérieux. Nous ne savons toujours pas où est le couloir de traversée des anciens, ni quand Jackson et Delacroix ont prévu de réunir les trois reliques. En fait, ça pourrait même être ce soir.

— Et alors ? intervint Ralph. Tu as dit qu'il ne pouvait rien faire sans les trois reliques.

Zane arrêta de faire le pitre, et redevint sérieux.

— D'accord, mais s'ils essayent, et que rien ne marche, ils risquent de cacher les deux autres reliques, et nous ne les retrouverons jamais.

Ralph leva les mains.

— D'accord, alors pourquoi ne pas envisager une autre tactique ? Après tout, Corsica sort bien son balai de cette penderie de temps à autre, non ? Aujourd'hui, elle l'avait avec elle. Pourquoi ne pas le lui prendre pendant un match de Quidditch.

— J'adore cette idée ! dit Zane, avec un grand sourire. En fait, ce que j'aimerais vraiment, c'est le prendre quand elle vole, à trente mètres du sol.

— Encore une fois, c'est impossible ! s'exclama James, frustré. Même au temps de mon père, il y avait des sortilèges de protection tout autour du terrain, pour empêcher les tricheurs d'intervenir durant le match. Je me souviens qu'une fois ou deux, des mages noirs lui ont jeté un sort, pour le faire tomber de son balai. Une autre fois, ils ont lâché des Détraqueurs sur le terrain, au milieu des élèves. Depuis, il y a des charmes de Limitation. Aucun sortilège ne peut y entrer ou en sortir.

— C'est quoi, un Détraqueur ? demanda Ralph, les yeux écarquillés d'horreur.

— Crois-moi, Ralph, tu n'as pas envie de le savoir.

— D'accord, dit Zane, maussade, alors nous revoilà au point de départ. Je n'ai pas d'autres idées.

Quand Ralph s'arrêta soudain, au beau milieu du couloir, Zane lui rentra dedans de plein fouet. Vu que Ralph était bien plus lourd, Zane rebondit, et recula de plusieurs pas à. Ralph n'avait même pas semblé remarquer le choc. Il avait les yeux fixés sur un tableau du couloir. James suivit son regard et vit que c'était celui devant lequel ils s'étaient arrêtés un peu plus tôt, pour demander leur chemin jusqu'à la lingerie. Le même écuyer s'y trouvait, dans le coin arrière de la peinture. Si James l'avait remarqué à l'aller, c'était uniquement pour l'interroger. Au fil des semaines, il s'était peu à peu habitué à cette sensation persistante d'être observé par plusieurs tableaux de l'école. L'écuyer rendit à Ralph son regard, d'un air mécontent. Sans se laisser perturber, les chevaliers levaient leurs chopes, tout en tournant, au-dessus du feu, une broche où rôtissait une dinde. Plusieurs d'entre eux se tapaient allègrement sur le dos, malgré leurs lourdes armures.

— Oh, génial ! grogna Zane. (Il se frottait l'épaule, là où il avait heurté Ralph.) Regarde ce que tu as fait, James. Maintenant Ralph, lui aussi, est obsédé par les peintures du XVème. En plus, ce ne sont pas les meilleures, si tu veux mon avis. Vous avez tous les deux le pire goût artistique que j'aie jamais rencontré.

James se rapprocha de la peinture sur le mur, et étudia l'écuyer qui restait dans l'ombre, un large torchon sur l'épaule. Aussitôt, l'homme recula d'un pas, et James fut certain que c'était pour tenter de se dissimuler davantage dans le fond du tableau.

— Qu'est ce qu'il y a, Ralph ? demanda-t-il.

— Je l'ai déjà vu auparavant, répondit Ralph, d'une voix distraite.

— Et ça ne m'étonne pas. En descendant, nous nous sommes arrêtés devant ce tableau, il n'y a pas dix minutes.

— Je sais, mais déjà à ce moment-là, il m'a paru familier. Je n'ai pas tout de suite trouvé pourquoi. Mais il avait une autre posture…

Ralph s'agenouilla tout à coup, et récupéra son sac à dos qu'il posa devant lui sur le sol. Il le dégrafa rapidement, et fouilla à l'intérieur, presque fébrilement, comme s'il était inquiet que l'idée soudaine qu'il venait d'avoir s'évapore avant qu'il puisse la vérifier. Il finit par sortir un livre, qu'il brandit d'un geste triomphant. Il se releva, et feuilleta les pages. Zane et James s'approchèrent de lui, essayant de voir par-dessus les larges épaules de leur ami. James reconnut le livre : c'était le vieux manuel de potion que ses parents avaient donné à Ralph pour Noël. Tandis que Ralph y cherchait toujours quelque chose, James vit les notes et les formules gribouillées dans les marges, mêlées à des diagrammes, à des dessins. Tout à coup, Ralph s'immobilisa. Il ouvrit le livre à deux mains, et très lentement, le leva pour le placer à côté de l'écuyer qui cherchait à se fondre dans le fond du tableau. James poussa un cri.

— C'est le même mec ! dit Zane, en le pointant du doigt.

Effectivement, dans la marge du livre de potion de Ralph, il n'y avait un vieux dessin au crayon qui représentait l'écuyer du tableau. C'était le même visage, le même nez trop long, la même posture boudeuse. La version peinte recula encore, comme pour s'éloigner du livre, puis traversa tout le tableau jusqu'à l'autre côté du cadre. On aurait presque dit qu'il courait. Il se cacha derrière un pilier. Les chevaliers, toujours en train de festoyer, l'ignorèrent complètement. James le regarda intensément, les yeux étrécis.

— Je savais bien qu'il me paraissait familier, dit Ralph d'un ton triomphant. Quand nous sommes passés la première fois, il avait une posture différente, aussi je n'ai pas réussi à le replacer. Mais cette fois, il avait exactement la même pose que sur mon livre. Franchement, vous ne trouvez pas que c'est bizarre ?

— Montre-moi ton manuel, demanda James.

Ralph haussa les épaules, et lui tendit le livre. James se pencha dessus, feuilletant les autres pages. Sur les cent premières pages, il y avait surtout des notes et des sortilèges, écrits et réécrits avec des encres de couleurs différentes, comme si l'auteur avait rajouté sans arrêt de nouvelles annotations. Au milieu du livre, cependant, se trouvaient surtout des dessins. Ils étaient à peine esquissés, mais plutôt précis. James en reconnut la plupart : la courtisane de la cour du roi ; la paysanne. Quelques pages plus loin, il trouva le sorcier grassouillet au crâne chauve, celui du tableau de l'Empoisonnement de Périclès. Encore et encore, il reconnut différents personnages, toujours accessoires, des tableaux de Poudlard, qui l'avaient récemment surveillé, et ses amis aussi, avec un intérêt avide et persistant.

— Incroyable, dit James, d'une voix basse et émerveillée. Ces dessins proviennent d'un nombre incroyable de tableaux de l'école.

Ralph se pencha à son tour sur le livre, puis leva les yeux sur la peinture. Il haussa les épaules.

— C'est bizarre, d'accord, mais ça n'a rien d'incroyable. D'après ce que j'ai compris, le propriétaire de ce livre était autrefois élève à Poudlard. Ton père disait même que c'était un Serpentard, comme moi – c'est d'ailleurs pour ça qu'il m'a donné ce livre. Et bien, cet ancien élève appréciait la peinture. Et il a copié plusieurs personnages sur son livre. Pas de quoi en faire un plat.

Zane étudia à nouveau au le dessin, puis le tableau, le front plissé. L'écuyer boudait toujours, caché derrière son pilier.

— Non, dit l'Américain, en secouant la tête. Ce ne sont pas des copies mais des originaux, ils se ressemblent tellement qu'on ne voit pas la différence. Ne me demandez pas comment je le sais, pour moi c'est évident. Celui qui a fait ces dessins était soit un faussaire de génie… soit le peintre lui-même.

Ralph y réfléchit un moment, puis secoua la tête à son tour.

— Je ne comprends pas, ça n'a aucun sens. Ces dessins proviennent de peintures d'un genre très différent, et d'époques tout aussi variées. Il n'est pas possible que le même sorcier en soit l'auteur. De plus, regarde, cette peinture est bien plus ancienne que ce livre.

— Bien sûr ! s'exclama James. (Il referma le livre des potions, avant de lire le titre inscrit sur la couverture.) Celui qui a fait ces dessins n'a pas peint tous les tableaux. Réfléchis un peu, il ne représente jamais un des personnages principaux, mais plutôt quelqu'un de caché dans le décor. Celui qui possédait ce livre a juste rajouté un personnage sur toutes ces peintures.

Zane releva un coin de sa bouche en plissant le front – sa grimace habituelle de concentration.

— Et quel est l'intérêt d'un truc pareil ? C'est comme des graffitis que personne ne remarque, sauf celui qui les a peints. Ce n'est même pas drôle.

James aussi réfléchissait dur. Il hocha légèrement la tête, comme pour prendre une décision, puis il regarda, une fois de plus, le livre qu'il tenait dans les mains.

— J'ai une idée, dit-il, les yeux plissés. Nous la vérifierons dès ce soir pour avoir une réponse définitive.

— Ralph, arrête ! se plaignit James dans un murmure impatienté. Tu me bouscules sans arrêt. En plus, tu fais bouger la cape. Je vois mes pieds.

— Ce n'est pas de ma faute, grogna Ralph. (Il se courba autant qu'il le pouvait.) Je sais bien que ton père rentrait là-dessous avec deux de ses copains, mais je te rappelle qu'il y avait une fille avec eux.

— D'accord, mais si tu mangeais un peu moins, marmonna Zane.

Ils étaient tous les trois arrêtés dans un couloir sombre, serrés les uns contre les autres sous la cape d'invisibilité. Un peu plus tôt, ils s'étaient retrouvés au bas des escaliers principaux. A part un moment tendu quand le préfet de Gryffondor – Steven Metzker, le frère de Noah – était passé devant eux en sifflotant (faux), ils n'avaient rencontré personne. Quand ils arrivèrent près de la statue du cyclope, James leur fit signe de s'arrêter. Maladroitement, les trois garçons se plaquèrent contre le mur, et James déplia la Carte du Maraudeur.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi nous devons être trois, se plaignit Ralph. J'ai confiance en vous deux. Vous auriez pu simplement tout me raconter demain matin, au petit-déjeuner.

— Ralphinator, chuchota Zane, quand on a tout programmé, tu voulais participer. C'est un peu tard pour changer d'avis.

— Oui mais il faisait jour. Et je suis un trouillard, tu devrais déjà le savoir.

— Chut, dit James, mécontent.

Zane se pencha pour regarder la carte.

— Tu vois quelqu'un qui vient ?

— Non, répondit James, en secouant la tête, tout semble calme. Rusard est en bas, dans son bureau. Je me demande si ce mec dort ! Pour le moment, rien à signaler.

Ralph se redressa de toute sa taille, ce qui souleva la cape d'invisibilité du sol d'au moins 30 cm.

— Alors, quel est l'intérêt de rester là-dessous ?

— C'est la tradition, répondit James, sans quitter des yeux la carte.

— De plus, ajouta Zane, quel est l'intérêt d'avoir une cape d'invisibilité à notre disposition si nous ne l'utilisons pas pour jouer les fantômes dans les couloirs ?

— Peuh ! Je te signale que personne ne nous voit, signala Ralph.

James les entraîna sur la droite, et ils piétinèrent un moment les uns contre les autres. Très vite, ils arrivèrent devant la gargouille qui gardait l'escalier en spirale montant au bureau de la directrice. James savait que la statue, tout en restant parfaitement immobile, regardait leurs pieds qui dépassaient sous l'ourlet de la cape. Il espérait que le mot de passe n'avait pas changé depuis la dernière fois qu'il était venu voir McGonagall, quelques mois plus tôt, avec Neville.

Il s'éclaircit la gorge, et annonça d'une voix calme :

— Euh… Gallowater.

La gargouille était nouvelle – du moins elle avait été installée après la bataille de Poudlard, la précédente ayant été détruite. Elle leva la tête avec un grincement sinistre qui évoquait l'ouverture de la crypte d'un mausolée.

— Est-ce ceux qui portent du vert forêt, sur fond azur barré de rouge ? demanda la statue d'un ton mesuré. Je ne m'en souviens jamais.

Très inquiet, James se concerta un moment à mi-voix avec Ralph et Zane.

— Du vert forêt ? répéta-t-il. Je ne sais même pas de quoi elle parle. J'ai juste donné le mot de passe que Neville a utilisé pour monter.

— Et comment a-t-il répondu à la question ? demanda Zane.

— Il n'y a eu aucune question.

— Il me semble que ça évoque les teintes d'un tartan, marmonna Ralph. Ma grand-mère en a plusieurs, et c'est sa passion. Réponds juste oui.

— Tu crois ?

— Oui, je crois, mais je n'en suis pas certain. Si ça te chante, réponds non. On a une chance sur deux.

James se retourna vers la gargouille, qui semblait toujours fixer ses chaussures.

— Euh – oui, bien sûr.

— Parfait. (La gargouille lever les yeux au ciel.) Tu t'en sors bien.

Elle se redressa et pivota sur elle-même, pour révéler les premières marches d'un escalier en colimaçon. Les trois garçons se précipitèrent, se heurtant les uns les autres. À peine étaient-ils dans l'escalier que les marches s'élevèrent d'elles-mêmes, lentement. Très vite, apparut le corridor qui menait au bureau de la directrice. Quand l'escalier s'arrêta, James et Zane perdirent à l'équilibre, bousculant à Ralph, qui marmonna quelques gros mots.

— Bon, j'en ai marre, dit-il furieux.

D'un geste vif, il arracha la cape, et poussa un cri étouffé. Les deux autres sortirent la tête des plis du tissu qui les aveuglait encore, et regardèrent autour d'eux pour savoir ce qui avait effrayé Ralph. Le fantôme de Cédric Diggory était juste devant eux, affichant un sourire malicieux.

— Franchement, vous devriez arrêter de nous faire peur comme ça, dit Ralph, encore haletant.

Désolé, répondit Cédric, de sa voix surnaturelle. *On m'a demandé de venir ici.*

— Qui vous l'a demandé ? s'enquit James. (Il s'appliquait à ne rien montrer de la frayeur que l'apparition lui avait causée, mais sur sa nuque, ses cheveux étaient encore tout hérissés.) Comment quelqu'un a-t-il pu savoir que nous allions venir ici ce soir ?

Cédric se contenta de sourire, puis il esquissa un geste en direction de la porte épaisse qui fermait le bureau de la directrice. Bien entendu, le panneau était verrouillé.

Comment comptez-vous entrer ?

James piqua un fard, parce qu'il n'y avait pas pensé.

— Je n'y ai pas pensé, admit-il. C'est fermé à clé ?

Oui, répondit Cédric, en hochant la tête. *Mais ne t'inquiète pas. C'est sans doute pour te l'ouvrir que je suis là.*

Le fantôme pivota sur ses talons, et traversa le bois sans difficulté. Peu après, les trois garçons entendirent les cliquètements du verrou qui se libérait. Le panneau s'ouvrit sans le moindre bruit, et Cédric, avec un sourire, leur fit signe d'entrer. James pénétra le premier dans la pièce, Zane et Ralph derrière lui. Les deux autres furent surpris que James se détourne immédiatement du bureau massif de la directrice. La pièce était très sombre, mais il restait quelques lueurs rougeâtres dans les braises de la cheminée. James alluma sa baguette, et la leva bout de bras.

— Potter, veuillez écarter cette baguette de mon visage, dit une voix menaçante et traînante. Vous allez réveiller tout le monde, et je présume que vous tenez à garder cette conversation privée.

James baissa sa baguette, et jeta un coup d'œil pour étudier les autres portraits. Tous dormaient, affalés dans des poses diverses. Certains ronflaient.

— Oui, vous avez raison, admit-il. Je suis désolé.

— Ainsi vous avez déduit une partie de la vérité à ce que je vois, dit le portrait de Severus Rogue, tandis que ses yeux noirs étaient rivés sur le visage de James. Veuillez m'indiquer ce que vous croyez savoir.

— Ce n'était pas franchement une déduction, dit James, qui jeta un coup d'œil en direction de Ralph. C'est lui qui a trouvé. Il possède votre livre.

Rogue esquissa une grimace dégoûtée.

— Diable, ce vieux manuel ne cesse de me causer des ennuis. Il n'en valait pas la peine. J'aurais dû le détruire à la première occasion. Veuillez continuer, je vous écoute.

James prit une profonde aspiration.

— Eh bien, je savais bien qu'il y avait quelque chose de louche… depuis que j'ai remarqué que plusieurs personnages nous surveillaient, dans les tableaux du château. Je savais aussi que tous me paraissaient légèrement familiers, même s'ils étaient très différents. Je ne pense pas que j'aurais trouvé tout seul la connexion, si Ralph ne m'avait pas montré ces dessins à la plume dans votre livre. Je sais que ce manuel de potion appartenait à un élève de Serpentard que mon père estimait beaucoup. Aussi, j'ai pensé à vous, et immédiatement, tout est devenu clair. C'est vous qui avez rajouté ces personnages dans les différents tableaux de Poudlard. Et ce sont des autoportraits. Vous vous êtes peint sous divers déguisements. Et puisque vous êtes l'artiste responsable de ces œuvres, personne d'autre ne peut plus détruire les peintures. De cette façon, vous vous êtes assuré le pouvoir de garder un œil sur ce qui se passait à Poudlard, même après votre mort.

Les sourcils froncés, Rogue étudiait James. Au bout d'un long moment, il hocha légèrement la tête.

— Oui, Potter, c'est exact. Bien peu le savait, mais j'avais un don pour la peinture. De plus, étant bien entendu un maître des potions, je n'ai eu aucun problème à créer la peinture magique nécessaire. Il m'a cependant fallu beaucoup de temps et de patience avant de pouvoir ajouter mon personnage et modifier les tableaux de l'école. Tout comme n'importe quelle matière, l'art s'acquiert par le travail et l'expérience. Mais je suis d'accord, vous n'auriez jamais rien découvert si mon arrogance aveugle n'avait pas permis à mon ancien manuel de me survivre. J'ai été un grand sorcier de mon vivant, mais une trop grande confiance en soi a provoqué la chute de génies bien plus importants. Peu importe, je dois avouer que mon plan a parfaitement fonctionné. Il m'a permis de tout surveiller discrètement – aussi bien vous en particulier que les autres résidents de cette école en général. Dites-moi un peu, pourquoi êtes-vous venu me rendre visite ce soir ? Pour vous vanter de votre découverte ?

— Non, affirma James. (Il s'arrêta net, ayant tout à coup du mal à exprimer ce qu'il était venu dire à Severus Rogue. Il craignait que l'ancien directeur ne lui éclate de rire au nez, au pire, ne refuse sa requête.) Je suis venu… nous sommes venus vous demander de l'aide.

L'expression du portrait ne changea pas. Mais Rogue étudia James, sérieusement, un long moment.

— Vous êtes venus me demander de l'aide, répéta-t-il, comme pour se faire confirmer ces paroles.

Quand James hocha la tête, en signe d'acquiescement, les yeux de Rogue s'étrécirent.

— James Potter, je n'aurais jamais cru que ce soit possible, mais ce soir, vous venez de m'impressionner. La pire faiblesse de votre père a toujours été son refus de demander de l'aide à ceux qui étaient meilleurs sorciers que lui, plus âgés, ou plus expérimentés. Bien sûr, à la fin, il a toujours eu besoin qu'on l'assiste, mais ses alliés payaient en général très cher leurs interventions. À ce qu'il semble, vous avez dépassé cette faiblesse, même si c'est à contrecœur. Si vous aviez eu cette brillante idée, quelques semaines plus tôt, nous n'aurions pas eu à vous sauver – au dernier moment, et par pur hasard – d'un sort pire que la mort.

À nouveau, James acquiesça.

— Oui, je vous remercie pour ça. Je sais que vous avez envoyé Cédric m'aider, quand nous avons ouvert le sac de Jackson.

— Potter, c'était un geste inconscient, et complètement idiot. Vous auriez dû le concevoir de vous-même, mais je dois avouer qu'une telle attitude de votre part m'aurait étonné. Cette robe est extrêmement dangereuse, et vous vous montrez incroyablement négligent en la gardant dans votre chambre. Je déteste devoir vous donner un tel conseil, mais vous devriez la remettre de toute urgence à votre père.

— Que savez-vous du complot de Merlin ? demanda James, très excité, sans s'attarder sur la critique.

— J'en sais très peu, hélas, à part l'amas de connaissances théoriques que j'ai accumulé, au cours de mes études sur le sujet, tout le long de ma vie. J'ai longuement décortiqué les complots ourdis durant les siècles précédents pour le retour de Merlinus Ambrosius. Je peux vous certifier que des recherches de ce genre vous seraient bien plus utiles que les fantasmes délirants qui vous animent actuellement, pour vous emparer du bâton de Merlin. C'est ridicule.

— Pourquoi est-ce ridicule ? demanda Zane, en s'approchant.

— Ah, voici le comique de la troupe, ricana Rogue d'une voix méprisante. Mr Walker, je présume.

— Sa question est valable, dit James, en regardant Zane. Le bâton de Merlin est encore plus dangereux que sa robe. Nous ne pouvons pas le laisser aux mains de gens qui s'imaginent que Voldemort n'était qu'un bienveillant sorcier, maltraité par l'histoire, animé d'idées nouvelles prônant une amitié universelle.

— Et qui peuvent être « ces gens » dont vous parlez, Potter ? aboya Rogue d'une voix trop douce.

— Eh bien, il y a d'abord Tabitha Corsica.

— Un telle calomnie sans preuve est bien digne d'un Gryffondor, dit Rogue en regardant James sans cacher son mépris.

— Une calomnie! s'exclama James. Quelle est la maison affirmant que les sorciers nés-Moldus n'ont pas les mêmes droits ou les mêmes talents que les pur-sang ? Quelle est la maison à avoir inventé le terme « sang-de-bourbe » ?

— Taisez-vous ! grinça Rogue, d'un ton menaçant. Je vous *interdis* de répéter ce terme devant moi, Potter. Vous croyez savoir ce dont vous parlez, mais laissez-moi éclairer votre ignorance en vous rappelant que votre connaissance est à sens unique. Il est facile de préjuger d'un individu en se basant sur sa maison, et c'est une autre des grandes faiblesses qu'avait votre père. J'aurais espéré de vous un autre comportement, surtout en voyant les amis que vous vous êtes choisis.

Les yeux noirs de Rogue se posèrent sur Ralph, qui restait figé derrière les deux autres, attentif et silencieux.

— Euh… bafouilla James. Ralph est différent.

Sans quitter le grand brun des yeux, Rogue répondit immédiatement.

— Vraiment ? Et en quoi serait-il différent, Mr Potter ? Qu'est-ce qui vous permet de croire que vous connaissez si bien les autres membres de la maison de Mr Deedle ? Dois-je poser la question directement à Mr Deedle ?

— Je sais ce que nous a dit l'esprit des bois, rétorqua James, de plus en plus en colère. Je sais que quelqu'un de la lignée de Voldemort vit actuellement au château. « Son sang bat dans un cœur différent ». L'héritier de Voldemort est vivant, et il se trouve parmi nous.

— Vous en êtes certain ? dit Rogue sèchement. Et comment savez-vous au juste que cet héritier est un enfant de Voldemort ? Ou même qu'il est un garçon ?

James ouvrit la bouche pour répondre, puis la referma. Il venait de réaliser que jamais la dryade ne leur avait donné de telles précisions.

— Euh… je… Ça parait logique.

Rogue hocha la tête, avec une expression (à nouveau) dédaigneuse et hautaine.

— Vraiment ? Peut-être alors n'avez-vous rien appris. (Rogue poussa un grand soupir, et parut soudain étrangement déçu.) Que vouliez-vous me demander, Potter ? De toute évidence, vous avez l'intention de poursuivre à votre plan, quoi que j'en dise. Alors, autant en finir le plus vite possible.

Devant le portrait de l'ancien directeur, James se sentit soudain diminué. Les deux autres se tenaient derrière lui, et James réalisa que c'était à lui de parler. Après tout, cette bataille était essentiellement la sienne. Il avait un rôle à jouer pour s'opposer au retour de Merlin, mais il avait également un combat personnel à mener, contre l'ombre de son père qui pesait sur lui.

Il leva les yeux, et affronta le regard noir du portrait.

— Si nous ne pouvons pas récupérer le bâton de Merlin, j'ai besoin d'aller dans le couloir de traversée des anciens. Il faut les arrêter, avant qu'ils ne puissent cacher, à jamais, le bâton et le trône.

James entendit remuer Zane et Ralph derrière lui. Il se tourna vers eux.

— Je ne vous demanderai pas de m'accompagner, mais je dois y aller. Je dois essayer de les empêcher d'agir.

Rogue poussa un énorme soupir.

— Potter, vous êtes vraiment aussi prétentieux et inconscient que votre père. Rendez la robe ! Donnez-la à votre père ou à la directrice. Ils sauront quoi en faire. Et je les conseillerai. Il vous est

impossible d'agir seul. Vous m'avez impressionné une fois, j'aimerais vous voir réussir cet exploit une seconde fois.

— Non ! affirma James avec force. Si je leur raconte tout, Jackson, Delacroix, et leurs autres complices s'enfuiront. Vous le savez aussi bien que moi. Et les deux autres reliques seront à jamais perdues.

— Sans les trois reliques réunies, le complot tombe à l'eau.

— Mais le pouvoir des reliques demeure, insista James. Chacune est un puissant objet magique. Nous ne pouvons pas les laisser utiliser par ceux qui veulent poursuivre l'œuvre de Voldemort contre les Moldus. Nous ne pouvons risquer que ces reliques tombent entre les mains de l'héritier de Voldemort.

— S'il existe ! aboya Rogue, les sourcils froncés.

— Nous ne pouvons pas courir ce risque, répéta James. Où est le couloir de traversée des anciens ?

— Potter, vous ne savez pas ce que vous demandez, dit Rogue, en se détournant.

— Nous le trouverons nous-mêmes, James, dit Zane en s'approchant. Nous n'avons pas besoin d'un vieux tableau grincheux pour nous le dire. Après tout, jusqu'ici, nous nous sommes débrouillés tout seuls. Nous continuerons.

— Si vous avez survécu jusqu'ici, gronda Rogue, furieux, c'est uniquement grâce à une chance incroyable et à diverses interventions de ma part. Veuillez ne pas l'oublier, mon garçon.

— C'est exact, dit Ralph. (Les deux autres se retournèrent pour le regarder, surpris de l'entendre enfin s'exprimer. Ralph déglutit péniblement, puis continua :) Oui, jusqu'ici, nous avons bien réussi. Je ne sais pas trop qui vous êtes, Mr Rogue, mais je vous suis reconnaissant de nous avoir aidés quand James a enfilé la robe de Merlin. Pourtant, je pense que James a raison. Nous devons essayer d'arrêter les complices, et de récupérer les deux autres reliques. Vous étiez un Serpentard, et vous avez dit vous-même que ce que les autres pensent des Serpentard est faux, parfois. Une des idées préconçues au sujet des Serpentard est que nous sommes égoïstes, et uniquement préoccupés de nous-mêmes. Je ne veux pas m'y conformer. Je ne veux pas que ce soit vrai. Je resterai avec James et Zane jusqu'au bout, même si nous échouons.

Rogue avait écouté ce discours (inhabituel de la part de Ralph) avec un regard d'acier et un visage dur. Quand Ralph se tut, le portrait regarda les trois garçons, un par un, puis il poussa un autre soupir las.

— Vous êtes tous les trois idiots, remarqua-t-il. Votre tentative est inutile, et dangereuse.

— Où est le couloir de traversée des anciens ? répéta James.

Rogue l'examina, puis secoua la tête.

— Comme je l'ai déjà dit, Potter, vous ne savez pas ce que vous réclamez.

— Pourquoi ? Intervint Zane.

— Parce que le couloir de traversée des anciens n'est pas un *endroit*, Mr Walker. Et vous devriez être le premier à le savoir. Si un seul d'entre vous avait un tantinet prêté attention en classe, durant ces derniers mois, vous l'auriez compris. Le couloir de traversée des anciens est un événement. Réfléchissez-y un moment, Mr Walker. Qui sont ces « anciens » ?

Zane cligna des yeux, et se mit à raisonner à haute voix.

— Les anciens, répéta-t-il, d'une voix songeuse. Attendez un peu… C'est ainsi que les astronomes du Moyen Âge appelaient les signes astrologiques, les planètes. Ils les appelaient les Anciens.

— Alors le couloir de traversée des anciens… (James se concentra, et tout à coup, il eut une révélation, et ses yeux s'écarquillèrent.) L'alignement des planètes ! Le couloir de traversée des anciens s'ouvrira dans les planètes seront alignées, et créeront dans le ciel une sorte de… couloir. Un passage.

— L'alignement des planètes, répéta Ralph, d'une voix émerveillée. Ce n'est pas un endroit, mais un moment.

Rogue regardait les trois garçons d'un regard dur.

— Non, pas vraiment, c'est plus compliqué que ça, dit-il d'une voix résignée. Bien sûr, il s'agit du moment où les planètes seront alignées, mais c'est aussi l'endroit où les trois reliques de Merlinus Ambrosius seront réunies. C'est alors, et seulement alors, que Merlin pourra revenir. Il faut toutes ces circonstances en même temps. Et, à moins que je ne me trompe, si vous tenez à poursuivre votre plan grotesque, il vous reste moins d'une semaine.

Zane claqua des doigts.

— C'est pour ça que la reine vaudou est de plus en plus excitée pour que nous découvrions l'heure exacte de cet alignement. Elle prétend que c'est une nuit que nous n'oublierons jamais, et c'est la vérité. Surtout si c'est le moment où les trois reliques sont réunies.

— Dans la Caverne du Secret, chuchota James. C'est la qu'ils iront. D'ailleurs, le trône s'y trouve déjà.

Les trois garçons se regardèrent et, en même temps, hochèrent la tête. James avait les joues brûlantes, et la tête qui tournait de peur et d'excitation. Une dernière fois, il regarda le portrait de Severus Rogue et dit :

— Merci.

— Ne me remerciez pas, Potter, et suivez plutôt mon conseil. Si vous avez l'intention de continuer, je ne pourrai plus vous aider. Personne ne le pourra. Ne soyez pas aussi fou.

James recula, éteignit sa baguette, et la rangea dans sa poche.

— Venez, dit-il aux deux autres. Il faut que nous rentrions.

Rogue surveilla James, tandis qu'il sortait de sa poche la Carte du Maraudeur et l'étudiait. Ce n'était pas la première rencontre de l'ancien directeur avec cette carte. Autrefois, à une occasion, la carte l'avait copieusement insulté. Après avoir vérifié que Rusard n'avait pas quitté son bureau, les trois garçons se dissimulèrent une fois de plus sous la cape d'invisibilité, puis quittèrent le bureau de la directrice et reprirent le couloir. Rogue envisagea un moment de réveiller le concierge, qui dormait dans son bureau, avec une bouteille à moitié vide de whisky-de-feu près de lui. Rogue avait ajouté un de ses *alter ego* sur une peinture de chasse, dans le bureau de Rusard. Il pouvait parfaitement se rendre dans ce tableau, et prévenir Rusard que trois élèves erraient dans les couloirs du château. À contrecœur, il décida de n'en rien faire. Étrange, mais ces petites vengeances mesquines ne l'amusaient plus. Il regarda, morose, le fantôme de Cédric Diggory – qu'il avait été le premier à reconnaître – refermer la porte de la directrice, remettant les verrous en état.

— Merci, Mr Diggory, dit tranquillement Rogue au fantôme, sans élever la voix, malgré les ronflements des autres portraits. Veillez à ce qu'ils retournent jusqu'à leurs dortoirs. En fait, faites ce que vous voulez. Je m'en lave les mains.

Sans répondre, Cédric hocha la tête. Rogue savait que le fantôme n'aimait pas lui parler. Étrange, mais un fantôme qui parlait à un tableau semblait troubler ce garçon. Peut-être parce que ni l'un ni l'autre des interlocuteurs n'était plus humain. Du moins, c'est l'explication que Rogue avait déduit de son comportement. Cédric disparut en traversant la porte.

Derrière Rogue, l'un des portraits arrêta de ronfler, sans plus prétendre dormir.

— Vous savez, il n'est pas comme son père, dit une voix songeuse.

Rogue s'installa plus confortablement dans son cadre.

— En tout cas, il a quelques-unes de ses pires caractéristiques. C'est un Potter.

— Ah-ah, et qui maintenant donne dans la calomnie facile ? se moqua l'autre voix.

— Il ne s'agit pas d'une calomnie, je l'ai surveillé. Il est aussi arrogant et inconscient que tous ceux qui portent ce nom-là. Et ne prétendez pas que c'est faux. Vous l'avez vu vous-même.

— Ce que j'ai vu, c'est qu'il est devenu vous demander votre aide.

— C'est vrai, admit Rogue à contrecœur. Peut-être a-t-il quelques qualités. Il ne me reste qu'à continuer ma tâche, comme de coutume. Je le surveillerai.

— Croyez-vous que lui et ses amis aient la moindre chance de succès ?

Rogue ne répondit pas, aussi le silence retomba un moment. Quelques minutes plus tard, la voix plus âgée reprit la parole :

— Il est manipulé. Et il ne s'en rend pas compte.

— Oui, acquiesça Rogue. Mais je n'ai pas vu l'intérêt de l'en prévenir.

— Vous avez sans doute raison, Severus. Vous avez un instinct très sûr pour ce genre de choses.

— C'est de vous que j'ai appris à ne pas dévoiler tous mes plans, remarqua Rogue. Vous étiez un maître en la matière, Albus. Je ne fais que suivre vos traces.

— Je n'en doute pas, Severus, répondit aimablement Albus Dumbledore dans son cadre.

Chapitre 15 : L'intrus est un Moldu



Martin J. Prescott était Journaliste - et à ses yeux, le mot méritait une lettre capitale. Pour Martin, être Journaliste était davantage qu'un métier : C'était une vocation, une identité. Il n'était pas un simple visage anonyme lisant un téléprompteur ni un nom noyé parmi d'autres dans une équipe. Il était ce que les producteurs des chaînes journalistiques 24 heures sur 24 appelaient « un numéro ». Il découvrait les nouvelles, les façonnait, leur donnait un écho personnalisé. Et ces apports n'avaient rien de négatif, du moins, Martin en était fermement persuadé. Il ajoutait une subtile touche de flair qui rendait unique chacune ses interventions au *Journal Télévisé*. En d'autres mots, les gens tenaient à lire, à voir, ou à entendre ce que Martin avait à dire. Pour commencer, Martin J. Prescott avait du style. Avec ses jeans, il portait des chemises blanches, même s'il en roulait régulièrement les manches. Quand il mettait une cravate, elle était à la pointe de la mode, mais dans le genre décontracté. Tout, dans son allure, indiquait : « *Oui, j'ai dû travailler dur, mais je respecte suffisamment mes auditeurs pour maintenir un professionnalisme sans faille*. » Martin était mince, et paraissait jeune et ouvert, avec son visage aux traits agréables et ses cheveux noirs qui réussissaient l'exploit d'être à la fois ébouriffés et coiffés. Mais, comme Martin le disait fièrement au cours des réunions du Club de la Presse, à qui voulait bien l'écouter, ce n'était pas son apparence qui faisait de lui un Journaliste. C'est l'instinct qu'il possédait au sujet des gens et de l'actualité. Il savait où fouiller, et d'une façon ou d'une autre, insistait suffisamment pour obtenir les meilleurs résultats et un choc émotionnel garanti.

Un dernier point faisait réellement de Martin J. Prescott un Journaliste : il adorait raconter, découvrir, partager. Alors que ses confrères, une fois qu'ils avaient réussi à atteindre le haut de l'échelle, assorti d'un gros salaire et d'une position stable, préféraient payer une armée de laquais pour les envoyer sur le terrain, récolter des informations, des images ou des films, pendant qu'ils restaient confortablement assis dans leur bureau douillet, à se congratuler des taux de leur audimat, Martin était fier de ne compter que sur lui-même et sur son travail. Il voyageait beaucoup, et s'occupait de toutes les recherches nécessaires à ses reportages. En vérité, si Martin appréciait le journalisme, ce qui l'enthousiasmait surtout, c'était la chasse aux informations. À ses yeux, un membre de la presse était un chasseur, même s'il traquait ces proies avec une caméra et non un fusil. Il était heureux de suivre une piste, de trier parmi ses métrages de films, pris à l'improviste, de préparer avec soin ses interviews aux questions parfaitement ciblées, d'attendre, des heures durant, à la porte d'un tribunal ou d'une chambre d'hôtel suspecte. Oui, Martin s'occupait de tout en personne, et seul le plus souvent, parce

qu'il appréciait les films sur le vif, pour ensuite offrir à ses téléspectateurs ébahis (et éblouis) des moments de tension intense et de vive confrontation. Personne ne l'égalait, et c'était ce qui faisait sa célébrité.

Martin avait du nez, comme on le dit souvent des meilleurs journalistes. Et actuellement, son instinct lui indiquait que l'histoire qu'il poursuivait, s'il réussissait à réunir les preuves nécessaires, serait la plus belle de toutes. Peut-être même le scoop du siècle. Et même à présent, accroupi dans les buissons et les mauvaises herbes, croupi par deux jours de transpiration, ses beaux cheveux poisseux, entremêlés de brindilles et de feuilles, après de nombreux échecs et des difficultés sans nombre, il avait toujours la sensation que cette histoire serait la consécration de son talent. En fait, plus les difficultés s'accumulaient sur sa route, plus il s'acharnait. Même après le fantôme. Même après avoir été jeté par la fenêtre du second étage par un garçon psychopathe. Même après sa rencontre effrayante avec une araignée gigantesque… Martin voyait toutes ses épreuves comme des étapes sur le chemin de la gloire. Plus le chemin était dur, plus la réussite serait éclatante. Il éprouvait une satisfaction amère à savoir que, s'il s'était contenté d'engager une équipe d'auxiliaires sur cette affaire, ils auraient abandonné des mois plus tôt, juste en rencontrant l'étrange résistance magique des lieux. Et jamais son histoire n'aurait eu la moindre chance d'être révélée au monde. Il était le seul à pouvoir la raconter. Il se félicita d'être un homme d'une telle valeur. Un reporter de terrain. Il n'avait besoin de personne. Ni caméraman, ni assistant. Non. Martin J. Prescott serait seul sur le podium, sous les projecteurs, à la Une de tous les journaux du pays. D'ailleurs, pourquoi se limiter ainsi ? Avec ce qu'il avait à portée de la main, il pouvait dominer le monde.

Mais très vite, il se reprit. Il ne fallait pas qu'il perde sa concentration, pas en ce moment charnière. Il avait un travail à accomplir. Un travail difficile, probablement dangereux, mais Martin était quand même assuré que la plus dure partie de sa traque était derrière lui. Après des mois de complots, d'avances prudentes, de plans, et d'observations, il était enfin prêt à encaisser la mise. Tous ses efforts n'avaient pas apportés les résultats prévus, et il avait souvent dû s'enfuir les mains vides. En fait, il n'avait rien filmé d'utilisable, sauf cet incroyable match volant quelque mois plus tôt. Voilà qui aurait suffit comme preuve, mais Martin avait perdu sa caméra. Il avait dû la sacrifier – bien à contrecœur – à l'araignée géante, quand il s'était enfui dans les bois. Pas question cependant de rester sur un échec. Non, cette fois, ça marcherait. Exactement comme Martin l'avait prévu. Il refusait d'accepter autre chose. Après tout, il était Martin J. Prescott.

Toujours accroupi à l'orée de la forêt, Martin vérifia son téléphone portable et le réseau qu'il recevait. L'essentiel de son appareillage électronique devenait comme fou chaque fois qu'il était dans cette forêt. Son mini-ordinateur portable – un Palmtop – fonctionnait à peine, et quand c'était le cas, il donnait des résultats surprenants. La nuit passée, alors que Martin tentait de se connecter au PC de son bureau, l'écran s'était tout à coup coloré de rose, avant qu'apparaisse un chœur de hérissons, chantant des paroles douteuses. Heureusement, son téléphone et sa caméra avaient à peu près marché, du moins jusqu'à la rencontre avec l'araignée. À présent, Martin n'avait plus que son téléphone. Et bien que l'écran indique une suite incompréhensible de nombres, de signes de ponctuation, et de hiéroglyphes, la connexion paraissait fonctionner. Satisfait, Martin parla :

— Je suis en vue du château, caché à proximité, dans une forêt qui m'a servi de refuge au cours des derniers mois difficiles. Jusqu'à maintenant, je me suis contenté de surveiller les lieux, en prenant soin de ne pas troubler la routine de ce qui semble être une école de campagne, ou même un pensionnat, malgré ce que mes sources avaient indiqué. Pourtant, je suis certain que l'heure est enfin venue pour moi d'approcher. Si mes sources sont fausses, je ne rencontrerai que de l'étonnement, et une tolérance amusée, comme c'est la coutume en Écosse, dans ces contrées perdues. Par contre, si mes sources ont dit vrai – ce que je suspecte, après les expériences incroyables auxquelles j'ai pu

assister – il est possible que je ne survive pas à la rencontre. Pour le moment, je suis encore en vie. Nous sommes le matin, il est à peu près 9:00, et je ne vois aucun signe d'animation. Je vais quitter la sécurité de ma cachette. Je vais me montrer à découvert dans les jardins.

Martin contourna d'un pas prudent une cabane d'aspect rustique, bâtie près de la forêt. Il avait souvent espionné le résident des lieux, un homme énorme, vêtu d'habits grossiers. Pour l'instant, il n'était pas la. Martin se redressa, déterminé à se montrer ferme dans sa première approche. Il traversa la pelouse bien taillée qui séparait la cabane du château. En réalité, il ne pensait pas courir le moindre risque. Il avait la sensation que les plus grands dangers étaient désormais derrière lui, dans cette forêt sinistre et mystérieuse. Il avait campé aux abords des bois, le plus loin possible du château, là où les arbres paraissaient normaux, et où la nuit ne résonnait pas de bruits inquiétants. Chaque fois qu'il devait traverser les parties les plus denses de la forêt, il avait eu des expériences étranges, pour ne pas dire affreuses. À part l'araignée, à laquelle il n'avait échappé que par un heureux hasard, il n'avait jamais rencontré âme qui vive. D'ailleurs, c'est bien ce qui l'inquiétait. Il aurait préféré voir le danger. Un monstre connu, comme l'araignée, était moins effrayant que les fantômes que l'imagination de Martin créait régulièrement, pour expliquer les bruits étranges qui l'entouraient, au cours de ces longues promenades solitaires à travers les bois. Il savait qu'on le suivait régulièrement. Des choses énormes, des pas lourds, étaient toujours derrière lui, à droite ou à gauche, mais hors de vue. Cachées dans la densité des arbres, il savait que des « choses » le surveillaient, et il sentait aussi que, contrairement à l'araignée, elles étaient intelligentes. Elles étaient peut-être hostiles, mais surtout curieuses. Martin, plusieurs fois, avait été tenté de les appeler, de leur demander de se montrer. Mais en repensant à l'araignée, il avait décidé qu'après tout, un monstre inconnu simplement curieux était sans doute moins dangereux qu'un monstre provoqué qui apparaissait.

— Le château, comme je l'ai déjà indiqué, est absolument énorme, dit Martin, dans le petit microphone accroché au revers de sa veste. (Le microphone était connecté au téléphone qu'il portait à la ceinture.) J'ai beaucoup voyagé à travers l'Europe, et pu admirer un grand nombre de châteaux, mais jamais je n'ai rencontré une bâtisse aussi ancienne que celle-ci, et pourtant en aussi bon état. Les fenêtres, sauf celle par laquelle j'ai été éjecté quelque mois plus tôt, sont magnifiques, ornées de vitraux, et toutes intactes. Les pierres des murs sont solides, sans une égratignure… (C'était sans doute exagéré, mais pas tant que ça.) La journée est superbe, le temps printanier. Il y a… sur ma gauche, il semble y avoir une réunion, dans la prairie. Je ne… je ne peux encore indiquer de quoi il s'agit, mais il me semble que les enfants jouent au football. J'avoue que je ne m'y attendais pas. Personne ne semble se préoccuper de moi. Aussi, je continue mon chemin vers les portes.

Lorsque Martin monta les marches, et pénétra dans la cour avant du château, il commença à attirer l'attention. Il ralentit le pas, mais sans s'arrêter. Il avait l'intention d'avancer aussi loin que possible dans le château. Il avait (exprès) laissé son autre caméra derrière lui. En général, les gens réagissaient mal aux caméras. Et ceux qui en usaient se faisait éjecter, violemment parfois. Mais quelqu'un qui marchait tranquillement pour entrer dans un endroit, d'un pas confiant et décidé, pouvait être examiné avec curiosité, mais rarement arrêté. Du moins, pas avant qu'il ne soit trop tard. Dans la cour, Martin remarqua des jeunes gens, réunis de ci de là, en petits groupes. Ils portaient des robes noires, comme des notaires ou des clercs, avec des chemises blanches et des cravates. Certains avaient des sacs à dos ou des livres. Ceux que Martin approchait se retournèrent pour le regarder d'un air curieux, mais sans animosité.

— Il y a… oui, sans le moindre doute, il y a des élèves, annonça tranquillement Martin dans son microphone, tout en les contournant pour traverser la cour. Tous ces jeunes gens portent un curieux uniforme, et tous sont d'âge scolaire. Ils semblent surpris de ma présence, mais pas hostiles. En fait, je

m'apprête à pénétrer dans le château lui-même, et pour l'instant, je n'ai pas trop attiré l'attention. Excusez-moi.

Les derniers mots s'adressaient à Ted Lupin, qui venait d'apparaître à l'entrebâillement de la porte, accompagné de Noah Metzker et Sabrina Hildegarde. Tous les trois s'arrêtèrent immédiatement de parler, et fixèrent, les yeux étrécis, cet étranger dans une chemise blanche et une cravate mal nouée qui se faufilait entre eux. La plume que Sabrina portait pour tenir ses cheveux vacilla légèrement quand elle tourna la tête pour le suivre des yeux.

— À qui parle-t-il ? demanda Ted.

— Et nom d'un chien, qui est-ce ? ajouta Sabrina.

Le trio resta à la porte, regardant l'homme pénétrer prudemment dans l'entrée du château. Les autres élèves s'écartèrent devant lui, reconnaissant immédiatement cet homme pour un étranger, un intrus. Mais personne ne semblait inquiet ou particulièrement alarmé. Il n'y eut que des sourires amusés.

Martin continua à parler dans son microphone.

— Je suis de plus en plus persuadé que tous ceux qui m'entourent sont des élèves. Il y en a des dizaines et des dizaines autour de moi en ce moment. Je viens d'arriver dans l'entrée principale, il y a… des lustres, d'immenses portes voûtées, des statues, des peintures. Des peintures qui… Oh ! Les tableaux… ils…

Pour la première fois, Martin ne trouvait pas ses mots. Oubliant que les élèves agglutinés autour de lui le surveillaient, il fit deux pas en avant vers l'un des plus grands tableaux accrochés au mur principal de l'entrée. Il s'agissait d'un groupe d'anciens sorciers, réunis autour d'une boule de cristal qui illuminait de son aura claire leurs longues barbes blanches. Quand l'un des sorciers remarqua l'inconnu qui le fixait, avec sa chemise et sa cravate. Il se redressa, et fronça les sourcils :

— Mais enfin jeune homme, que signifie cette tenue ? s'exclama le sorcier d'un ton sévère. Vous n'êtes pas en uniforme ! Franchement, vous êtes grotesque. De plus, vous avez des feuilles mortes dans les cheveux !

— Le tableau… le tableau a… (La voix haletante de Martin avait une octave de plus que d'habitude. Il toussota, et se reprit.) Les tableaux sont animés. Ils sont… pour être le plus clair possible, je dirais qu'on dirait des films – euh – peints. Ils sont vivants. Et ils me… parlent.

— Je ne parle qu'à mes égaux, jeune homme, dit le sorcier d'un ton hautain. Aux gens comme *vous*, je donne des ordres. Disparaissez, ruffian.

Il y eut un éclat de rire général parmi les élèves qui avaient entendu l'algarade, mais on sentait aussi qu'un malaise montait. Personne, dans le monde magique, ne s'étonnait ainsi de voir réagir un portrait. Aussi, cet homme était soit un sorcier fou, soit… non, impossible. Inimaginable. Aucun Moldu ne pouvait entrer à Poudlard. Les étudiants entourèrent l'inconnu, comme s'il était un animal potentiellement dangereux.

— Les étudiants m'ont repéré, dit Martin, en regardant autour de lui, avec des yeux affolés. Ils m'encerclent. Je vais tenter de leur échapper. Je dois poursuivre ma quête d'informations.

Quand Martin avança, le cercle des élèves s'écarta, puis se referma derrière lui, et le suivit. Il y eut des murmures parmi eux, de plus en plus nerveux, quand l'inconnu continua à parler, plus fort :

— J'entre dans une grande pièce, au plafond immense. Je l'avais déjà vue, mais tard durant la nuit, et elle était vide. Voici également les escaliers roulants. Ils se déplacent sans arrêt, et sont plutôt traîtres. Leur mécanisme est remarquablement précis, et pourtant, on n'entend aucun bruit.

— Qu'est-ce qu'il raconte, au sujet d'un mécanisme ? demanda quelqu'un dans la foule des élèves. D'ailleurs, qui c'est, ce mec ? Qu'est-ce qu'il fait ici ?

Il y eut de multiples réponses, plus ou moins indistinctes.

Martin continua, et désormais il criait presque :

— Ma présence commence à susciter une certaine résistance. Je risque d'être arrêté très vite. Je… je dépasse les escaliers.

Quand Martin tourna à l'angle d'un mur, il se trouva tout à coup au milieu d'un groupe d'élèves qui jouaient à CB, « cible et bâton » dans une alcôve illuminée. Il s'arrêta net, et recula d'un pas quand un vieux souafle utilisé comme projectile s'arrêta à quelques centimètres de son nez – avant d'hésiter, et de se détourner.

— Mais enfin, ça ne va pas ? cria l'un des élèves, en agitant sa baguette pour diriger le souafle dans une autre direction. Qu'est-ce qui vous prend de marcher au milieu d'un match en cours, vous êtes inconscient ou quoi ? C'est dangereux vous savez. Faites attention.

— Des objets… volants ! couina Martin. (Il se redressa, et lissa nerveusement l'avant de sa chemise.) Je… Ils ont des baguettes ! Des baguettes *magiques*, qui font l'éviter les objets ! C'est remarquable ! Je n'ai jamais vu…

— Hey ! Mais qu'est-ce qui vous prend, dit sèchement un autre joueur de CB. Qui est-ce ? Qu'est-ce qu'il fait ici ? Qu'est-ce qu'il raconte ?

— Qui l'a laissé entrer ? s'écria quelqu'un d'autre. C'est un Moldu. C'est évident.

— Oh, c'est l'homme du terrain de Quidditch ! L'intrus !

La foule se mit soudain à crier et à plaisanter. Martin plongea à travers les joueurs de CB, perdant ainsi certains de ses suiveurs.

— J'avance toujours, cria-t-il dans son micro. Il y a des couloirs qui partent dans toutes les directions. J'en prends un au hasard et je me retrouve… apparemment, il s'agit de salles de classe. J'entre dans la première…

Il ouvrit une porte au hasard, sur sa droite, suivi par plusieurs élèves qui criaient et s'interpellaient les uns les autres. La pièce était très longue, étroite et sombre. Dans la classe, il y avait des élèves assis à leur table et la plupart se retournèrent, surpris, pour découvrir la cause de cette interruption.

— Ici, tout paraît normal, du moins en apparence, hurla Martin, pour se faire en tendre au-dessus du tumulte, tout en scrutant la pièce obscure. Je vois des élèves, des cahiers, un professeur, qui… qui… quiiii…

À nouveau, Martin en perdit la voix. Il n'arriva pas à continuer sa phrase. Ses yeux s'écarquillèrent, et il resta bouche bée, le souffle coupé. Ses lèvres s'agitaient, formant des grognements rauques. Parce que, sur l'estrade, devant la classe, il y avait le fantôme du professeur Binns. Toujours perdu dans les nuages, errant depuis des siècles entre plusieurs dimensions, le réel et l'extratemporel, le spectre n'avait même pas remarqué que quelqu'un venait d'entrer dans sa classe. Il continuait son monologue, sans la moindre inflexion, d'une voix aussi sifflante que du vent à travers une bouteille. Au bout d'un moment, le professeur Binns réalisa enfin le tumulte qui résonnait maintenant dans la pièce. Il se

tourna vers la silhouette haletante et statufiée de Martin J. Prescott, et s'interrompit, les sourcils froncés.

— Puis-je demander qui est cet individu ? s'enquit le fantôme en lui jetant un regard froid par-dessus ses lunettes spectrales.

Martin réussit enfin à ingérer une grande goulée d'air.

— Un fantôôôme, déclara-t-il, d'une voix ultra-aiguë, le doigt pointé vers Binns.

Tandis qu'il bafouillait et crachouillait, tétanisé d'horreur, les élèves agglutinés dans le couloir et à l'entrée de la salle de classe furent plutôt brutalement repoussés de côté par la directrice McGonagall et le professeur Londubat, suivis de Ted lupin et Sabrina Hildegarde. C'en était trop pour Martin, il s'évanouit, et s'écroula de tout son long sur deux tables, au fond de la salle. Les élèves assis à ces places levèrent les bras et s'écartèrent vivement pour ne pas être heurtés. Une fiole d'encre roula et s'écrasa sur le sol où elle se cassa.

D'un pas vif, la directrice s'approcha de l'homme inconscient, et s'arrêta pour l'examiner.

— Quelqu'un peut-il me dire qui est cet homme ? s'écria-t-elle d'une voix furieuse. Et de quel droit ose-t-il venir s'évanouir dans mon école ?

James Potter se fraya à coups d'épaule un chemin parmi la foule agglutinée. Il baissa les yeux sur l'homme, poussa un long soupir et dit :

— Je le connais, madame.

Un quart d'heure plus tard, James, McGonagall, Neville Londubat et Benjamin Franklyn entrèrent précipitamment dans le bureau de la directrice. Martin Prescott vacillait entre eux. Il avait repris conscience en cours de route, et immédiatement poussé un hurlement affolé en se voyant léviter au bout de la baguette de Neville. Malheureusement, surpris par son cri, Neville avait failli le lâcher. Se reprenant à temps, le professeur avait doucement déposé l'intrus au sol, sur ses deux pieds. Dans la salle du professeur Binns, après que James ait expliqué reconnaître en cet étranger l'homme qu'il avait déjà vu plusieurs fois – celui qui était (par accident) tombé de la fenêtre et, plus tard, apparu sur le terrain de Quidditch – McGonagall avait décidé de remonter dans son bureau, sans plus prononcer un seul mot. Elle reprit la parole une fois la porte refermée derrière le petit groupe.

— Je veux savoir qui vous êtes, ce que vous faites ici, et, plus important encore, comment avez-vous réussi à entrer, dit-elle, furieuse. (Elle était passée derrière son bureau, mais restait debout, le dos rigide.) Une fois ceci résolu, vous serez ramené chez vous, avec une petite rectification de votre mémoire pour vous faire oublier ce que vous avez vu. Vous ne subirez aucun autre préjudice, je vous le promets. Je vous écoute.

Martin déglutit péniblement, et regarda ceux qui l'entouraient. Quand il découvrit James, il grimaça, se souvenant du vitrail qui explosait autour de lui, et de la chute terrifiante qui avait suivi. Il prit une grande inspiration.

— Tout d'abord, je m'appelle Martin J. Prescott. Je travaille une chaîne de journaux télévisés, dans un programme qui s'appelle *Creusons le Sujet.* (Il se tourna vers la directrice.) Ensuite, j'ai déjà été agressé dans ce château. Pour le moment, je n'ai pas porté plainte, mais c'est mon droit de le faire. Je n'ai pas l'impression que vos contrats d'assurance soient bien à jour.

— Comment osez-vous ? s'exclama McGonagall en se penchant à travers le bureau, pour mieux croiser le regard de Martin. Vous avez pénétré dans ce château par effraction ! Vous n'avez aucun droit d'être ici, dans un environnement qui vous dépasse… (Elle secoua la tête, sembla se reprendre, et continua d'un ton plus calme :) Ne pensez pas que vos menaces me feront changer d'avis. De toute évidence, vous êtes d'origine moldue, aussi je veux bien faire preuve de patience à votre égard. Mais répondez à mes questions, sinon je serai amenée à utiliser d'autres méthodes d'interrogatoire.

— Ah, dit Martin. (Il essayait de paraître confiant, mais était trahi par le tremblement qui l'agitait des pieds à la tête.) Vous devez faire allusion à ceci.

Il mit la main dans la poche avant de sa chemise, et en sortit une petite fiole. James la reconnut. Il l'avait déjà vue dans la main de l'homme, dans le réduit aux potions.

— Oui, continua Martin, je vois à vos visages que vous savez ce dont il s'agit. Il m'a fallu un moment pour le comprendre. Du *Veritaserum* ! Et ça marche ! J'ai mis deux gouttes de ce produit dans le thé d'un de mes assistants, et je n'ai pas pu le faire taire avant une heure. J'ai appris à son sujet des choses qu'il me faudra toute une vie pour oublier. Franchement, je n'en demandais pas tant.

— Vous avez fait boire à quelqu'un une potion inconnue sans même l'en avertir ? intervint Franklyn.

— Eh bien, il le fallait pour découvrir ses propriétés, pas vrai ? J'ai pensé que deux gouttes ne pouvaient pas lui faire de mal. (Martin haussa les épaules, leva la fiole, et regarda la lumière passer à travers.) Du sérum de vérité. Si ce produit était dangereux, vous ne l'auriez jamais gardé sur une étagère, à la portée du premier venu.

Le visage de McGonagall était livide de fureur.

— Dans ce château, nous comptons sur la discipline et le respect, beaucoup plus que sur les clés et les portes blindées. Votre ami a eu de la chance, en vérité, que vous ne trouviez pas un flacon de chardon de Nargole ou de sève de Thariff.

— Ne cherchez pas à me faire peur, dit Martin, de toute évidence terrorisé. Je voulais juste vous démontrer que je connais vos méthodes. Il y a longtemps que je vous regarde, que je vous surveille. Je n'accepterai jamais de boire une de vos potions, ou de vous laisser effacer ma mémoire. Je répondrai à vos questions, mais uniquement si vous répondez aussi aux miennes.

Neville joua avec sa baguette.

— Et, à votre avis, qu'est-ce qui nous empêche de vous jeter un sortilège *Oubliettes* pour effacer définitivement de votre cerveau ce château et ses habitants ? Il nous suffirait ensuite de vous déposer dans l'aire d'autoroute la plus proche.

Martin toucha du doigt le micro qu'il portait au revers de sa veste.

— N'oubliez pas que j'ai une garantie. En ce moment même, notre conversation est enregistrée sur l'ordinateur central de mon bureau. Il restera des preuves de ce qui s'est passé ici. Et dans un bourg, à 3 km d'ici, m'attend mon équipe de tournage, des cameramen et divers autres experts dont j'ai réclamé l'assistance pour enquêter sur les lieux…

— Enquêter ? répéta la directrice incrédule. Ici ? Il n'en est absolument pas question !

Martin la contra immédiatement.

— L'un de mes experts est un inspecteur de la police britannique.

James sentit un silence palpable tomber sur la pièce devant cette menace d'intervention de la police moldue. Il savait, d'après des conversations entendues entre son père et d'autres officiels du ministère, qu'il était possible, bien sûr, de pratiquer un sortilège *Oubliettes* sur une personne en particulier, et même un petit groupe, mais que l'affaire devenait bien plus compliquée si un inspecteur titulaire était mis en cause.

— C'est toujours utile d'avoir des amis bien placés, continua Martin. Il en faut beaucoup pour obtenir qu'un fonctionnaire de haut niveau se déplace, mais je suis confiant, cette histoire le mérite largement. Pour le moment, je ne prévois aucune action en justice. Juste de la curiosité, vu que cet endroit et cet établissement ne sont même pas répertoriés. Je tiens à vous signaler que mes assistants savent que je comptais investir les lieux. S'ils n'ont pas de mes nouvelles d'ici deux heures, ils rentreront au bureau, trouveront cet enregistrement, et (bien entendu) en tireront certaines conclusions évidentes. Ils sauront ce qui m'est arrivé, et le répandront sur les ondes. Ça surprendra vraiment nos auditeurs, vous savez, d'apprendre que, dans un château perdu au milieu de nulle part, il existe une école qui enseigne à des enfants la vraie magie, avec des baguettes et tout. Votre secret sera découvert. Vos élèves sont peut-être pensionnaires ici, dans cet endroit secret, mais ils rentrent parfois chez eux, non ? Et je suis persuadé que leurs maisons ne sont pas aussi bien protégées. Il y aura des enquêtes. Tout sera révélé. D'une façon ou d'une autre.

Le visage de la directrice McGonagall était aussi dur et figé qu'un masque mortuaire. Elle se contentait de fixer le petit homme dans sa chemise blanche. Ce fut Franklyn qui parla le premier.

— Mon cher monsieur, vous n'avez aucune idée de l'ampleur de ce que vous réclamez. (Il enleva ses lunettes, et avança devant Martin.) Bien entendu, votre enquête amènerait la fermeture de cette école, et peut-être celle d'autres établissements du même genre. Et de ce fait, de nombreuses personnes perdraient leur emploi, tandis que d'autres n'auraient plus aucun moyen d'apprendre. Et pire encore, vous insistez pour réintroduire le monde magique dans le monde moldu, sans même savoir si ce dernier y est préparé. Et dans quel but ? Vous vous moquez bien du bien-être de l'humanité, je présume. Non, vos aspirations sont plus… personnelles. Réfléchissez un peu, je vous en prie, avant de continuer. Vous risquez de déclencher des forces que vous n'êtes pas capable d'appréhender, bien que vous prétendiez agir avec de bonnes intentions. Je sens que vous n'êtes pas un homme mauvais, du moins pas *très* mauvais. Réfléchissez, mon ami, avant de provoquer un chaos qui vous sera reproché durant des générations.

Martin avait écouté le discours de Franklyn, puis il sembla y réfléchir. Et tout à coup, comme s'il émergeait du brouillard, il annonça :

— Vous êtes Benjamin Franklyn, pas vrai ? (Avec un grand sourire, il agita son doigt en direction du vieux professeur.) Je savais que votre tête me disait quelque chose. C'est incroyable. Écoutez, je sais que ce n'est pas le meilleur moment. Mais j'ai deux mots pour vous : « interview exclusive ». Réfléchissez-y.

— Mr Prescott, dit la directrice, d'une voix sévère. Vous n'espérez quand même pas que nous prenions une décision de cette importance dans la minute. Nous devons en discuter.

— Absolument, ajouta Neville. Et même si nous acceptons vos conditions, ce sera dans les limites que nous vous imposerons. Sinon, je vois mal quel serait notre intérêt, vu l'importance de l'affaire et les conséquences que vous semblez viser. Il nous faut réfléchir. De plus, nous avons du temps devant nous.

— Je vous l'ai déjà dit, répondit Martin, bien plus calme maintenant qu'il pensait être le plus fort, vous avez deux heures. En fait, non, il ne vous reste plus que 94 minutes.

— Répondez à nos questions, Mr Prescott, dit Franklyn avec un soupir. Comment êtes-vous entré dans ce château ? Avant de continuer cette discussion, nous devons le savoir.

— Donnez-moi une chaise, dit Martin en agitant la main. Mon histoire est assez compliquée.

Sans quitter Martin des yeux, Neville leva sa baguette. Il fit léviter un lourd fauteuil depuis un coin de la pièce et le déposa, plutôt bruyamment, près du journaliste qui failli être renversé. Les pieds claquèrent sur le plancher. Martin tomba lourdement sur le siège de cuir, puis il se pencha en avant et se frotta le derrière, avec un regard furieux en direction de Neville. Malgré ça, il commença son récit :

— Tout a commencé en septembre de l'année dernière, quand j'ai reçu un courrier indiquant l'existence de cet endroit. Le CS – « Creusons le sujet » – offre une récompense de 100 000 £ pour toute preuve d'activité paranormale, vous savez. Et ce gentleman inconnu affirmait que cette école Poudlard nous fournirait toutes les preuves voulues. Sincèrement, nous recevons chaque année des milliers de lettres d'hurluberlus espérant toucher la récompense. Ils nous envoient des photographies troubles d'assiette jetées en l'air pour ressembler à des soucoupes, ou des tartines brûlées qu'ils affirment représenter le visage d'un saint quelconque. Le CS n'a jamais réellement prévu de payer cette récompense. Même si de temps à autre, nous obtenons un article intéressant sur un événement inexpliqué, les journalistes sont, en vérité, les individus les plus cyniques et matérialistes qui soient.

« Pas moi. J'aimerais croire au paranormal. Pour en revenir à ce courrier, ce n'est pas son style qui a attiré mon attention, mais ce qu'il contenait : Une petite boîte où était marqué « chocogrenouille ». J'ai pensé qu'il s'agissait d'une surprise, vous savez ces trucs à ressort qui émergent dès qu'on soulève le couvercle. Mais quand j'ai ouvert, j'ai découvert à l'intérieur une très jolie grenouille en chocolat. Je m'apprêtais à la prendre, pour y goûter, quand cette… chose a levé la tête pour me regarder. J'ai failli lâcher la boîte ! Deux secondes après, la grenouille sautait sur mon bureau. Il faisait très chaud, et le courrier avait attendu un moment dans la boîte aux lettres. Heureusement pour moi, parce que la bestiole avait un peu fondu. Elle a laissé des empreintes en chocolat sur mon travail de la nuit. Elle a fait trois bonds avant de s'arrêter. Au début, j'ai eu peur de la toucher, mais comme elle ne bougeait plus, je l'ai prise. Je croyais que c'était une véritable grenouille, enveloppée d'une couche de chocolat. Une plaisanterie d'un goût douteux, et la pauvre bête venait sans doute d'étouffer par manque d'oxygène, ou à la suite d'un coup de chaleur. Mais en y regardant de plus près, j'ai découvert que ce n'était que du chocolat. Et du bon chocolat d'ailleurs.

« J'aurais pu immédiatement oublier cette histoire – et j'ai failli le faire, pour vous dire la vérité. Même si je pense avoir l'esprit ouvert, le cerveau n'aime pas être confronté à un événement inexplicable, ça crée un court-circuit. Mais il restait sur mes papiers ces petites empreintes chocolatées. Et je n'arrivais pas à les oublier. J'ai laissé quelques jours mes papiers dans un tiroir, pour les regarder de temps à autre, et me souvenir de la grenouille qui sautillait sur mon bureau. Ça m'obsédait. Alors, j'ai envoyé un mail au mec qui m'avait écrit. « Génial, votre truc ! Vous rn avez d'autres ? »

« Il m'a répondu par e-mail, pour me dire qu'il avait beaucoup plus, et que pour le découvrir, je n'avais qu'à suivre le signal électronique qu'il allait m'envoyer. Effectivement, le lendemain, j'ai reçu un autre paquet. Un petit. Il contenait le matériel nécessaire pour me verrouiller sur un signal GPS. Je savais que jamais ces pingres de la direction n'accepteraient que j'emmène avec moi toute une équipe pour enquêter sur une grenouille en chocolat, même si je leur montrais les empreintes. Mais il me restait des vacances à prendre, aussi je suis parti tout seul. Je me suis dit qu'un peu de camping serait agréable, par un temps pareil. J'ai pris ma caméra, et sauté dans le premier train.

« Arriver dans les environs ne m'a posé aucun problème, bien entendu. J'ai passé la première nuit de l'autre côté de la forêt, sachant que le signal GPS n'était qu'à quelques kilomètres. Le lendemain,

j'ai pris la route à l'aube. J'ai suivi la direction indiquée, et pourtant, à chaque fois, je me retrouvais à mon point de départ. On aurait dit que je tournais en rond. Pourtant, j'avais l'impression d'aller tout droit, mais une fois la forêt traversée, la terre semblait pivoter sur elle-même. J'ai essayé d'utiliser une boussole, et elle m'indiquait aussi la direction, et tout à coup, je me retrouvais devant ma tente, ayant complètement oublié mon but en cours de route.

« Ça a duré trois jours. Je me sentais de plus en plus frustré, je dois l'admettre. Mais aussi, je devenais de plus en plus déterminé, parce que je savais que quelque chose agissait contre moi. Et je voulais savoir quoi. Aussi, le lendemain, j'ai préparé mon paquetage, et rentré les coordonnées de la balise. Cette fois, j'ai gardé mon GPS devant moi, en regardant tout le temps le point qui clignotait. J'ai senti le moment où quelque chose agissait, pour me faire retourner sur mes pas. Je venais de descendre dans un ruisseau asséché, et il me fallait remonter la rive opposée. Je n'y arrivais pas. J'ai essayé de forcer le passage, mais il y a d'abord eu une barrière d'arbres, puis une falaise abrupte. La nature elle-même semblait déterminée à m'empêcher d'avancer. J'ai continué. Je me suis accroché, et je suis passé à travers les ronces les plus épineuses et les plus épaisses que j'aie jamais rencontrées. Même la force de gravité terrestre semblait différente. Le sol remuait sous mes pieds, me faisant perdre l'équilibre. En fait, ce n'était même pas réel, tout était dans ma tête. Mais la sensation était atroce. J'avais la tête qui tournait, des nausées, mais j'ai continué à suivre ma balise, même en rampant.

« Et tout à coup, ça a disparu, ces sensations étranges. La forêt est redevenue normale, du moins, ce qui passe pour être normal dans ces bois étranges. J'ai compris que j'étais passé. Dix minutes plus tard, je suis arrivé pour la première fois dans la clairière, aux abords de la forêt et j'ai découvert ce château. Inutile de vous dire que je suis resté sans voix. Mais plus encore que le bâtiment lui-même, ce qui m'a sidéré, c'est la scène à laquelle j'ai assisté.

« Trois mètres devant moi, il y avait un homme immense et très velu. On aurait dit un grizzli, quand il se met debout. Et près de lui… (Pour la première fois depuis le début de son histoire, Martin s'arrêta. Il déglutit, de toute évidence secoué par le souvenir qu'il évoquait.) Il y avait un être tellement énorme que j'ai cru à un dinosaure. Il avait quatre pattes, chacune aussi épaisse qu'un pilier. En levant les yeux, j'ai vu que c'était deux créatures accolées, de forme vaguement humaine. La plus grande dépassait les arbres. Je… je ne voyais pas son visage. Évidemment, je me suis aussitôt caché, j'avais peur qu'ils m'aient entendu. Mais ce n'était pas le cas. Le plus petit – l'homme grizzli – parlait aux deux autres, et je crois qu'ils lui répondaient par des grognements. Leurs voix faisaient vibrer le sol. Puis, à ma grande horreur, ils se sont tournés vers moi, pour rentrer dans la forêt. Quand le pied de la plus grande des créatures s'est posé pas très loin de moi, la terre a tremblé, comme au lâcher d'une bombe. L'empreinte qu'elle a laissée dans le sol avait 10 cm de profondeur. Puis tout à coup, ils ont disparu.

Martin poussa un immense soupir, de toute évidence rassuré d'avoir cet épisode derrière lui. Il se leva, et posa les mains sur le bureau.

— Et c'est comme ça que j'ai su être au bon endroit. J'avais trouvé l'histoire la plus incroyable de ma vie. Peut-être même du siècle.

Il se redressa, et regarda autour de lui, comme s'il s'attendait à une ovation.

— Il y a un petit détail que vous n'avez pas expliqué, dit froidement la directrice McGonagall. Cette balise dont vous avez parlé. D'après ce que vous dites, elle se trouverait ici même, à l'école. Je veux savoir ce que c'est, et comment elle fonctionne.

Martin leva un sourcil, puis il ricana, et se rassit.

— Oh, oui. Depuis que je suis arrivé aux abords du château, la balise fonctionne de façon bizarre, mais le signal demeure. C'est un GPS basique. Euh – pardonnez-moi, vous ne semblez pas connaître ce terme.GPS vient de *Global Positioning System* ou « système de positionnement terrestre » et ça me permet de localiser n'importe quel endroit sur la planète. Vous savez, ça fonctionne aussi la magie – euh – *moldue.*

Pour la première fois depuis qu'il était entré dans le bureau, James intervint :

— Comment avez-vous pu localiser cette école ? Poudlard n'apparaît sur aucune carte. Comment la balise est-elle arrivée ici ?

Martin se tourna vers lui, le front plissé. De toute évidence, il hésitait à répondre à un simple gamin. Il le fit pourtant, lorsqu'il remarqua que les adultes attendaient aussi sa réponse.

— Comme je l'ai indiqué, les coordonnées de la balise m'ont été envoyées par courrier. Avec le matériel adéquat. C'était sans doute quelqu'un de chez vous. Ensuite, c'est très simple.

Martin fouilla dans la poche de son jean, et en sortit quelque chose. James devina ce que c'était avant même de le voir. En fait, il l'avait su avant même de poser la question. Il eut la sensation que son cœur sombrait.

Le journaliste tenait à la main une GameDeck, d'une couleur différente que celle de Ralph, mais de la même marque. Martin la jeta sur le bureau de la directrice.

— Ces consoles ont une connexion sans fil pour jouer à des jeux Online. Elles ont également la possibilité de communiquer entre elles. Il suffit de les programmer. Celui qui m'a prévenu a comme pseudo « Austramaddux ».

— Vous ne pouvez pas faire ça ! s'écria Martin.

— Si, affirma Neville qui l'entraîna sans cérémonie dans sa geôle.

Il faut dire que la Salle sur Demande présentait une très bonne version d'un antique cachot aux murs de pierre, de forme circulaire, avec barreaux aux fenêtres, une paillasse, un bol d'eau et un morceau de pain sur une assiette.

— Cet emprisonnement est illégal, continua Martin. C'est un outrage à la liberté de la presse !

— Voyez-le plutôt comme une nouvelle expérience d'enquêteur, rétorqua poliment Neville. Nous avons besoin de discuter en paix. Quant à vous, après vos épreuves dans la forêt, vous apprécierez certainement une petite pause. N'hésitez pas à vous détendre, mon ami.

James, qui attendait dans le couloir, ne put retenir un sourire. Quand Martin le remarqua, il se mit en colère, fronça les sourcils, et avança vers Neville comme pour tenter de le repousser de force. Le professeur sortit sa baguette d'un geste si rapide que James vit à peine remuer les plis de sa robe.

— Je vous ai demandé de vous détendre, répéta Neville. (Il insistait sur chaque mot, en pointant sa baguette sur Martin.)

James en perdit son sourire. Il n'avait jamais vu cet aspect intense de Neville Londubat. Bien entendu, James connaissait l'histoire du courage héroïque de Neville, durant la bataille de Poudlard : c'était lui qui avait tranché la tête du serpent de Voldemort, Nagini. Mais tout ceci avait eu lieu avant la naissance de James. Toute sa vie, James avait pris Neville pour un être charmant, un peu maladroit,

à la voix douce. À présent, le professeur brandissait sa baguette d'une main ferme, et son corps tendu semblait sculpté dans du marbre. Surpris, Martin cligna des yeux, puis il nota, aussi bien dans la posture de son adversaire que dans son regard, une menace inquiétante. Le journaliste recula. L'arrière de ses genoux heurta le lit de camp, et il tomba lourdement assis. Neville rangea sa baguette, et recula dans le couloir, avant de fermer derrière lui la porte de la Salle sur Demande. Martin tenta de se relever pour se précipiter sur la porte, mais son cri fut coupé quand le lourd panneau de bois lui claqua au nez.

— Madame la directrice, dit Neville de sa voix normale, nous avons des donjons, vous savez.

À peine la porte refermée, la directrice McGonagall avait tourné les talons, et s'éloignait d'un pas rapide dans le couloir qu'ils venaient tous d'emprunter.

— Nous avons aussi une salle de torture parfaitement aménagée, bien que plutôt ancienne, professeur Londubat. Mais pour le moment, ceci suffira. Il nous faut simplement garder ce fouineur sous clé le temps de recevoir des instructions du Ministère de la Magie. J'aimerais savoir quels sont nos recours dans le dilemme que Mr Prescott vient de provoquer. En attendant, je dois vous demander quelque chose, Mr Potter : que savez-vous au juste de cette console de jeux qui semble avoir attiré cet… *individu* parmi nous ?

Tout en trottinant pour rester à la hauteur de la directrice, James déglutit. Il ouvrit la bouche pour répondre, mais rien n'en sortit.

— Euh… eh bien…

Neville lui posa la main sur l'épaule, tout en avançant.

— James, nous avons tous vu ton visage devenir livide quand Prescott à sorti cette GameDeck. D'ailleurs, tu n'étais même pas surpris de la voir, comme si tu t'y attendais. Saurais-tu quelque chose susceptible ne nous aider ?

James décida qu'il était inutile d'essayer de protéger à Ralph, qui n'avait commis aucune faute.

— J'ai un ami qui en possède une, dit-il. Un « première année », comme moi, mais né-Moldu. Il ignorait le danger de garder ce genre d'objet par ici. D'ailleurs, aucun de nous ne s'en doutait. J'ai même été surpris de voir que sa console marchait à Poudlard.

— Il a utilisé sa console pour communiquer avec quelqu'un chez les Moldus ? demanda Neville, d'un ton sec.

— Non ! À ce que j'en sais, il ne s'en est jamais servi ici. A son arrivée, les autres Serpentard ont vu la console, et ça lui a causé pas mal de problèmes. Les Serpentard détestent ce qu'ils appellent la « fausse magie » des Moldus, ils ont prétendu que ça insultait son sang sorcier, et tout ça.

La directrice continuait à marcher en direction de son bureau.

— Je présume que tu parles de Mr Deedle ? Oui. Je suis bien certaine qu'il n'a pas provoqué cet incident, même si sa console en fait partie. Peut-être a-t-il par hasard envoyé un signal quelconque ?

James haussa les épaules.

— Vous devriez lui poser directement la question, ou même interroger mon autre ami né-Moldu, Zane. Il connaît parfaitement le fonctionnement de ces appareils. Vous savez, je ne crois pas que ça puisse envoyer des informations directes. Ralph nous a dit que quelqu'un lui avait emprunté sa GameDeck – et l'avait utilisée. Nous avons accusé un autre Serpentard. En regardant ce qui était enregistré, Zane a découvert le nom d'Austramaddux. Cet inconnu avait aussi allumé la console, mais

sans jouer à aucun jeu. Peut-être est-ce lui qui a envoyé des informations, et même les coordonnées que le Moldu a utilisées pour trouver l'école avec son truc GPS

— En es-tu absolument certain, James ? insista Neville, qui entra derrière la directrice dans son bureau. As-tu envisagé la possibilité que Mr Deedle ait utilisé son appareil à l'école, et envoyé – sans y prendre garde – des informations qu'il aurait dû garder secrètes ? Peut-être a-t-il ensuite prétendu que sa GameDeck lui avait été prise pour détourner les soupçons ?

— Certainement pas, affirma James, en secouant la tête. Ce n'est pas le genre de Ralph. Il n'a jamais pensé – et nous non plus d'ailleurs – que sa console pouvait conduire des gens jusqu'ici. La seule chose qui l'embêtait, c'était que les autres Serpentard soient furieux contre lui.

— Nous oublions tous quelque chose d'important, dit McGonagall en s'installant dans son fauteuil, d'un air fatigué. Même si Mr Deedle – ou un autre Serpentard assez indélicat pour emprunter cet appareil sans autorisation – avait voulu envoyer des informations sur l'école à un Moldu, le sortilège du Secret l'en aurait immédiatement empêché.

Le professeur Franklyn était demeuré dans le bureau de la directrice pour étudier la console de plus près. Il reposa la Game Deck sur le bureau, sans avoir (de toute évidence) réussi à en tirer des renseignements utiles.

— Comment marche au juste ce sortilège chez vous, madame la directrice ? demanda-t-il.

— C'est assez basique, professeur. Chaque élève signe un contrat magique, attestant qu'il ne révèlera jamais de son plein gré la moindre information concernant l'existence de Poudlard au monde moldu. S'il manque à son vœu, différents contre-sortilèges se mettent en place pour l'en empêcher. D'après ce que j'ai déjà vu, un charme de Bloclang empêche par exemple l'élève de parler. Dans ce cas précis, j'imagine plutôt une forme de paralysie bloquant les doigts pour les empêcher de s'activer sur le clavier, et de communiquer des informations dangereuses.

Franklyn était songeur.

— Nous utilisons la même chose à Alma Aleron. La formulation du contrat doit être, bien entendu, très spécifique. Et ne laisser aucune faille. Malgré tout, il semble que quelqu'un ait pu utiliser cet appareil pour communiquer une information précise au sujet de l'école. À mon avis, chacune des deux consoles a été équipée d'une programmation spéciale, pour envoyer un signal GPS, ainsi que Mr Prescott nous l'a expliqué. La personne qui a utilisé la console de Mr Deedle a sans doute connecté les deux GameDeck, et Mr Prescott n'a eu qu'à rentrer les informations nécessaires de son côté, pour être guidé par un signal GPS comme par une boussole. C'était calculé, et bien organisé. Malgré l'évidente nature moldue de Mr Prescott, il est devenu, en quelque sorte, un gardien du secret. Il a quasiment été amené jusqu'ici par la main d'un sorcier, ce qui explique qu'il ait pu traverser les divers sortilèges de protection autour du château. Malheureusement, il peut désormais partager ce qu'il a appris avec d'autres personnes. Seront-elles ou non capables de passer la zone des sortilèges anti-moldus ? C'est une autre question. Je doute que les Moldus soient tous aussi acharnés que ce spécimen particulier. D'ailleurs, voilà pourquoi il a maintenant besoin de notre aide pour amener son équipe jusqu'ici.

— Bien entendu, il n'est pas question d'accepter, dit Neville, en se tournant vers la directrice.

— Je ne suis pas certaine de pouvoir l'en empêcher, répondit-elle, d'un air las. Notre Mr Prescott est un véritable bélier, et ce qu'il sait peut déjà nous causer grand tort. Même si nous découvrons l'endroit où réside son équipe, que nous leur jetions à tous un sortilège *Oubliettes,* avant de les renvoyer chez eux, il reste cet enregistrement concernant ce que Mr Prescott a vu et découvert. Un jour ou l'autre, il reviendrait ici, et cette fois, peut-être aurait-il une caméra en plus de son téléphone. Je ne vois aucun moyen d'empêcher son enquête, ou de le convaincre de tout abandonner.

Neville secoua la tête.

— A mon avis, nous aurions de meilleures chances de convaincre les sirènes de quitter le lac que cet âne bâté d'annuler le reportage de sa vie.

Franklin ajusta sur son nez ses petites lunettes rondes, puis il contempla le plafond.

— Vous êtes certainement consciente, madame la directrice, qu'il y a des méthodes plus… *définitives* pour régler ce genre de choses. Nous pourrions placer un Sortilège de l'Imperium sur Mr Prescott, l'obliger de cette façon à renvoyer son équipe, retourner jusqu'à son bureau, et détruire toutes les traces de sa visite. Une fois ces tâches accomplies, nous le libèrerions de l'Imperium avec un sortilège *Oubliettes.* Mr Prescott ne serait jamais tenté de réitérer son exploit.

McGonagall soupira.

— Je ne suis pas libre de prendre seule ce genre de décision et, franchement, j'en suis heureuse. Le ministre de la magie a été prévenu de la situation, et je suis convaincue que nous recevrons très vite, d'ici une heure au plus, des instructions quant à la marche à suivre. En fait, Mr Potter, je pense que votre père devrait nous contacter d'un moment à l'autre.

Comme à point nommé, une voix féminine s'éleva dans la cheminée.

— Mes salutations à tous, voici un communiqué officiel du Ministère de la Magie. Pouvez-vous m'assurer que les personnes présentes sont autorisées à l'entendre ?

McGonagall se redressa, fit le tour de son bureau, et s'approcha de la cheminée.

— Absolument, répondit-elle. Seules sont avec moi les rares personnes de ce château au courant de ce qui s'est passé, bien que, en réalité, tous les élèves à présent doivent avoir appris la présence d'un Moldu parmi nous. Il n'a pas été très discret.

Le visage féminin qui venait d'apparaître dans les braises du feu de la directrice, se redressa un peu, et examina tour à tour Neville, James, et le professeur Franklyn.

— Je suis la sous-secrétaire de Miss Brenda Saccarine, coresponsable du Département des Relations Internationales. Je vous mets immédiatement en relation.

Elle disparut.

James remarqua que l'expression de la directrice s'était durcie au moment où la sous-secrétaire avait mentionné le nom de Miss Saccarine. À peine quelques secondes plus tard, le visage pincé de la sorcière apparut dans l'âtre.

— Mrs McGonagall, professeur Franklyn, professeur Londubat, je vous salue. Et toi aussi, James, bien entendu. (En parlant à James, Miss Saccarine eut un sourire doucereux qui disparut presque aussi vite de ses lèvres qu'il y était venu, le temps d'une seconde.) Nous avons discuté de la situation, et sommes parvenus à une conclusion. Comme vous pouvez le deviner, nous avons des procédures déjà prévues pour ce genre de choses. Veuillez dire à Mr Prescott qu'il est autorisé à prendre contact avec ses associés. Nous avons la certitude qu'il serait dorénavant impossible d'empêcher cette enquête, mais nous tenons à ce que Mr Prescott reste le seul admis dans l'enceinte du château jusqu'à l'arrivée d'une délégation du ministère. Nous serons là demain soir. Et nous nous occuperons de la suite des négociations avec Mr Prescott et son équipe.

— Miss Saccarine, s'exclama la directrice, suggérez-vous réellement que le ministère va autoriser cet homme à prendre un film dans l'enceinte de Poudlard, et à le diffuser aux Moldus ?

— Je suis désolée, Mrs McGonagall, répondit mielleusement Saccarine, je n'ai rien suggéré de tel. Soyez assurée que nous sommes prêts à gérer la situation, quels que soient les moyens à appliquer. Je détesterais vraiment vous imposer le fardeau des nombreux détails que nous avons déjà eu à régler.

Le visage de la directrice s'empourpra de rage.

— Je ne crains pas les fardeaux, Miss Saccarine, et je puis vous certifier que l'avenir de cette école et des élèves qui la fréquentent me tiennent suffisamment à cœur pour que j'insiste et veuille connaître tous les détails nécessaires.

Saccarine eut un léger rire.

— Ma chère Minerva, je suis certaine que l'avenir de cette école, de ses élèves, et de vous-même, est tout à fait garanti. Comme je vous l'ai indiqué, nous avons les moyens de gérer ce genre de choses. Le ministère a tout prévu.

— Excusez-moi, Miss Saccarine, intervint Franklyn, en avançant d'un pas, mais nous aurons du mal à croire que le Ministère de la Magie puisse être préparé à l'intrusion d'un journaliste moldu qui a pénétré dans l'enceinte de Poudlard, à pied, utilise une équipe de cameramen, et a l'intention de diffuser au monde entier ce qu'il a découvert. Est-ce bien ce que vous nous avez dit ?

Le sourire aimable de Saccarine se figea un peu.

— Ce que j'ai dit, Mr Franklyn, c'est que le ministère a des procédures d'urgence pour répondre à une grande variété de confrontations. Les détails spécifiques ont peu d'importance.

— Je ne suis pas d'accord, je vous prie de m'en excuser, Miss. Dans cette affaire, les détails « spécifiques » ont révélé une faille importante de la sécurité qui pourrait, à l'heure actuelle, être utilisée par n'importe quel intrus. Je ne considère plus dorénavant que cette école soit à l'abri, et insiste pour que la faille soit réparée au plus vite.

— Professeur, réglons un seul problème à la fois. Nous apprécions vos inquiétudes, mais je vous certifie que nous sommes tout à fait équipés pour régler cette affaire. Si vous craignez pour votre sécurité et celle de vos concitoyens américains, il est toujours possible d'organiser votre départ anticipé. Nous en serions, bien entendu, très déçus, et cela risque de causer un certain chaos à Poudlard…

— Ce que je crains, Miss Saccarine, répondit froidement Franklin, en enlevant ses lunettes, ne concerne pas uniquement la sécurité des Américains, mais celle de tous les habitants de ce château, du monde magique, et même du monde moldu. En réalité, je crains que le monde entier ne soit en danger.

— Quelle exagération ! se récria Saccharine en souriant. Je vous en prie, tous autant que vous êtes, restez calmes. J'arriverai demain après-midi, avec Mr Mecreant, et nous trouverons, j'en suis certaine, un arrangement à l'amiable. Ne vous tracassez pas davantage.

— Et mon père ? demanda James.

Saccharine cligna des yeux, comme si elle ne comprenait pas le sens de cette intervention.

— Ton père, James ? Que veux-tu dire ?

— Eh bien, pourquoi ne vient-il pas aussi, avec Mr Mecreant et vous-même ?

À nouveau, Saccharine eut son sourire doucereux.

— Ton père dirige le Bureau des Aurors, James. Il n'y a aucune magie noire impliquée dans cette affaire, aussi désagréable soit-elle. Il n'y a donc aucune raison de le déranger.

— Pourtant, Harry a déjà à rencontré cet intrus, dit Neville. Lui et James l'ont poursuivi après un match de Quidditch, l'an passé, et ensuite fouillé les jardins de Poudlard pour le retrouver.

— Oui, une remarquable prestation, aboya Saccharine, qui ne souriait plus. C'était son devoir à l'époque, mais cette fois, comme vous semblez l'oublier, le problème est d'une nature différente. Harry Potter a de nombreux talents, mais il n'est pas ambassadeur. De plus, Mr Potter est actuellement en déplacement, pour une mission importante qu'il nous est impossible d'interrompre. Ne vous inquiétez pas, nous avons d'excellents spécialistes pour ce genre de négociations. Un ambassadeur nous accompagnera demain. C'est un expert dans les relations avec les Moldus. Sans nul doute, il saura manipuler Mr Prescott et son équipe, et nous sommes tout à fait confiants que les deux parties trouveront un accord profitable.

McGonagall agita la main, pour interrompre ce flot de paroles.

— Et en attendant, que faisons-nous de Mr Prescott, miss Saccharine ?

— Qu'il se détende dans une ambiance confortable. Permettez-lui aussi de passer son appel téléphonique. Sinon, laissez le tranquille.

— Vous ne le suggérez quand même pas que nous lui donnions libre accès à l'école ? demanda la directrice, et c'était davantage une affirmation qu'une question.

Dans les braises, Saccharine sembla hausser les épaules.

— Quel mal y aurait-il à présent à ce qu'il observe l'école ? Autant l'amadouer. Après tout, il serait bien plus dommageable pour nous qu'il porte plainte chez les Moldus. Traitez-le comme un hôte de marque. Je vous signale qu'il a déjà quasiment tout vu.

L'expression de la directrice ne laissait rien paraître.

— Très bien. Au-revoir, miss Saccharine. Nous attendrons avec impatience votre arrivée demain soir.

— J'en suis certaine, dit Saccharine, avec un autre sourire. À très bientôt.

Quand son visage s'effaça, la directrice récupéra un tisonnier, et secoua les braises quelques secondes, jusqu'à faire disparaître la moindre trace de sa présence. Puis elle rangea le tisonnier, tourna le dos au feu, et annonça sèchement :

— Quelle insupportable pimbêche, bureaucrate et bornée !

— Je serais heureux d'offrir l'hospitalité à Mr Prescott dans les quartiers d'alma Aleron, proposa Franklyn, en remettant ses lunettes. Ce qui me permettrait aussi de le surveiller de près. Ne vous inquiétez pas, je l'occuperais suffisamment pour l'empêcher de provoquer d'autres dégâts.

— Je n'aime pas ça du tout, dit Neville, les yeux toujours braqués sur le feu. Harry devrait être ici. Bien sûr, Prescott n'a rien d'un mage noir, mais il y a quelque chose de très louche dans la façon dont ce Moldu a été conduit jusqu'à nous. Quelqu'un a tout manigancé, en réussissant à contourner le vœu du Secret. Je me fiche de ce que dit Saccharine, je serais bien plus à l'aise qu'un Auror décent nous assiste.

La directrice ouvrit la porte.

— Les décisions ne nous appartiennent plus, hélas, dit-elle. Professeur Franklyn, votre idée est aussi bonne qu'une autre. Veuillez escorter Mr Prescott jusque dans vos quartiers. En dépit de ce que pense Miss Saccharine, je préfère effectivement que nous occupions Mr Prescott durant les 24 prochaines heures. Moins il aura l'occasion d'explorer l'école, mieux ce sera. Mr Potter, veuillez

retourner en classe. Je suppose qu'il est inutile que je vous demande de ne rien dire de tout ceci à Mr Deedle et Mr Walker, mais évitez d'en parler à quiconque d'autre. Surtout pas à Ted Lupin et Noah Metzker !

Alors que James s'apprêtait à suivre les adultes dans le couloir, il entendit une voix lui chuchoter depuis le mur :

— La journée de demain sera bien occupée, Potter.

James s'immobilisa, et leva les yeux sur le portrait de Severus Rogue, sans trop savoir ce que signifiait cette réflexion.

— Oui, j'imagine. Surtout pour la directrice.

Les yeux noirs de Rogue plongèrent dans les siens.

— Répondez-moi sincèrement, Potter : croyez-vous toujours en l'idée grotesque que Tabitha Corsica possède le bâton de Merlin ?

— Oh, dit James. Écoutez, vous pouvez dire ce que vous voulez, mais ça me paraît logique. Nous allons d'ailleurs le récupérer, même si je ne sais pas encore comment.

Rogue parla très vite.

— Potter, ne faites pas l'idiot. Rendez immédiatement ce que vous avez déjà. Parlez-en à la directrice. Vous devez réaliser à quel point il est dangereux que vous gardiez cette robe, surtout en ce moment.

Etonné, James cligna des yeux.

— Pourquoi ? Pourquoi « en ce moment » ? Qu'est-ce que l'arrivée de Prescott a à voir avec l'autre complot ?

Rogue secoua la tête, en regardant James.

— Vous ne comprenez donc rien. (Il soupira.) Il y a une bonne raison pour que votre père, aussi obtus soit-il, n'accompagne pas demain la délégation du ministère. Même parmi nos fonctionnaires, il y a des membres du Mouvement du Progrès – bien qu'ils utilisent une autre dénomination. Saccharine en fait partie. Mecreant aussi sans doute, mais ce n'est qu'un auxiliaire. Quant à Saccarine, soit elle utilise à son avantage une coïncidence extrêmement suspicieuse, soit elle a tout organisé depuis le début.

— Quoi ? Tout organisé ? Mais dans quel but ? demanda James, à mi-voix, en s'approchant du portrait.

— Les détails importent peu. Ce qui compte, c'est que la robe de Merlin doit être mise à l'abri avant demain soir, sinon tout est perdu.

— Mais elle est déjà à l'abri, répondit James. C'est nous qui l'avons. Et vous le savez. Nous devons maintenant récupérer aussi le bâton de Merlin.

— Oubliez ce bâton, aboya Rogue furieux. Vous êtes manipulé, sans même en avoir conscience. Si j'avais le moindre espoir que vous soyez moins obtus que votre père, je vous aurais déjà appris l'Occlumancie. Quand je vous demande de mettre à l'abri la robe de Merlin, je veux que vous la remettiez entre les mains de ceux qui sont capables de bloquer son pouvoir magique. Il ne s'agit pas simplement de la cacher. L'ennemi possède les deux autres reliques. La robe désire les rejoindre. Vous ne serez pas capable de lutter contre sa puissance, Potter. Ne soyez pas aussi fou et arrogant que votre père l'était.

Cette fois, James était en colère.

— Mon père n'a jamais été ni fou ni arrogant, s'écria-t-il, et je ne le suis pas non plus. Je n'ai pas à vous écouter. De plus, vous vous trompez : l'alignement des planètes n'est pas pour demain, mais pour après-demain. C'est Zane qui me l'a dit.

Rogue eut un sourire cynique.

— Vous êtes bien naïf. À votre avis, qui a transmis à Mr Walker son information ?

— Il est dans le Club des Constellations, répondit James furieux. Mme Delacroix utilise tous les élèves pour déterminer l'heure exacte de l'alignement.

— Et il ne vous est jamais venu à l'idée qu'elle pouvait en avoir délibérément modifié la date pour tromper les élèves trop benêts pour le remarquer ? Il y a déjà un an qu'elle connaît le jour de l'alignement des planètes. Elle cherche de l'aide pour mesurer l'heure exacte. J'espère que vous avez quand même compris qu'elle était impliquée dans le complot de Merlin. Vous imaginez réellement qu'elle souhaite avoir des dizaines d'élèves plantés dans les jardins, à étudier le ciel, le soir même où elle prévoit de réunir les reliques et d'organiser le retour du plus dangereux sorcier de tous les temps ?

James se sentit mal. C'était évident, jamais Mme Delacroix n'aurait fait ça. Mais il n'y avait pas pensé. Il ouvrit la bouche pour parler, mais rien n'en sortit. Aussi, Rogue insista :

— Elle vous a tous trompés d'un seul jour. Le couloir de traversée des anciens ne s'ouvrira pas jeudi soir, mais dans la nuit de mercredi. C'est demain, Potter. Vous avez été manipulés, et vous vous obstinez dans votre erreur. C'est terminé la folie des grandeurs. Vous devez rendre la robe. Sinon, vous échouerez, et vos ennemis réussiront.

— James ?

Neville venait de passer la tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Quoi ? fit James, un peu perdu.

— Je viens de remarquer que nous t'avions perdu. Tu as oublié quelque chose ?

James avait l'esprit en ébullition. Il regarda Neville, durant quelques secondes, sans savoir quoi dire, puis il se reprit.

— Euh… non. Désolé. Je réfléchissais juste… je me parlais à moi-même.

Neville leva les yeux, et fixa le portrait de Rogue. L'ancien directeur soupira, puis il croisa les bras.

— Disparaissez, Londubat. Et emmenez Potter avec vous. Il ne me sert à rien.

— Viens, James, dit Neville avec un signe de tête. Tu as encore le temps de retourner dans ta classe, si tu te dépêches. Je vais t'accompagner, pour expliquer ton retard.

En suivant Neville hors du bureau, James ne pensait qu'aux paroles de Rogue. Il n'avait qu'un jour, un seul jour, pour prendre le bâton de Merlin à Tabitha. Un seul jour avant que s'ouvre le couloir de traversée des anciens. Et étrangement, ce jour était aussi celui où Saccharine viendrait au château pour discuter avec Prescott. Tout en descendant l'escalier en spirale qui menait au couloir de l'étage d'en dessous, James réalisa tout à coup que Rogue avait raison au moins sur un point : la journée du lendemain serait très occupée.

Chapitre 16 : Le désastre du bâton de Merlin



En pénétrant dans la Grande Salle lendemain matin, James, Ralph, et Zane se dirigèrent d'un pas alerte vers l'extrémité de la table Gryffondor.

— Tu es vraiment décidé ? demanda Ralph, en traversant la pièce. Tu sais qu'ensuite, il sera trop tard pour reculer.

James serra les lèvres sans répondre. Ils étaient déjà au beau milieu d'un groupe serré d'élèves, Noah, Ted et le reste des Gremlins.

— Ah, voici celui que nous attendions tous, annonça Ted quand James se faufila entre lui et Sabrina. Nous étions justement en train de prendre des paris sur la raison de cette convocation au petit-déjeuner. Noah pense que tu veux une place officielle chez les Gremlins – et je dois t'avertir que nous t'avons préparé un examen d'entrée plutôt vicieux. Mon épreuve favorite est celle où tu dois porter la vieille robe de cérémonie de Sabrina, et traverser l'école en courant et en chantant l'hymne de Poudlard aussi fort que possible. Mais il y en a d'autres. Si tu veux mon avis, les idées de Damien impliquent un peu trop de limaces et de moutarde.

James fit la grimace.

— Pour te dire la vérité, si je vous ai demandé à tous de nous retrouver ici, c'est plutôt l'inverse. Ralph, Zane et moi avons quelque chose à vous demander.

Aucun des Gremlins ne sembla surpris. Sans cesser de manger, ils se penchèrent en avant. James ne savait pas trop par où commencer. Il s'était réveillé le matin même avec la réalisation évidente que ses copains et lui ne réussiraient pas à récupérer tout seuls le bâton de Merlin dans la journée. Ils n'avaient aucun plan. Au début, le portrait de Rogue les avait aidés, d'accord, mais plus maintenant. Et l'ancien directeur ne croyait même pas que Tabitha Corsica possédait la relique. Alors, vers qui se tourner ? James suivit la première impulsion qui lui vint à l'esprit : Il allait s'adresser à de véritables experts dans l'art subtil du chaos et des sombres machinations. Ça prendrait du temps de tout expliquer à Ted

et aux autres, et les Gremlins pouvaient parfaitement refuser de les aider, mais c'était son dernier espoir – et sa meilleure chance. James poussa un énorme soupir, et fixa son verre de jus de citrouille.

— J'ai besoin de votre aide pour… *emprunter* quelque chose.

— Emprunter quelque chose ? répéta Noah, la bouche pleine. Quoi ? De l'argent ? Du sucre en poudre ? Un peigne ? Je ne vois pas exactement pourquoi tu as besoin de nous.

— Silence, Metzker, coupa Ted calmement. Tu veux emprunter quoi, James ?

James prit une grande inspiration, puis avoua de but en blanc :

— Le balai de Tabitha Corsica.

Damien s'étouffa avec son jus. Tous les autres Gremlins regardèrent James avec de grands yeux. Tous, sauf Ted.

— Pour quoi faire ? demanda Sabrina à mi-voix. A cause du tournoi ? Il y a ce soir le dernier match entre Serdaigle et Serpentard. Tu veux empêcher les Serpentard de gagner ? Je dois admettre que ce balai me paraît éminemment suspect, mais tricher ne te ressemble pas, James.

— Non ! Ça n'a rien à voir avec le match, dit James, puis sa voix s'altéra. C'est tellement compliqué à expliquer. D'ailleurs, je n'ai même pas le droit d'en parler. McGonagall me l'a interdit.

— Dis-nous quand même tout ce que tu peux, dit Petra.

— D'accord, dit James avant de se tourner vers ses deux copains : Ralph, Zane, vous m'aiderez à remplir les trous, si j'oublie quelque chose. (A nouveau, il fit face aux Gremlins.) Vous allez trouver ça dingue, mais voilà l'histoire.

S'interrompant les uns les autres, les trois garçons expliquèrent l'essentiel du complot de Merlin : la première vision qu'avait eue James de Mme Delacroix sur le lac ; l'expédition nocturne de James et Zane dans la Caverne du Secret ; les confrontations de James et Ralph avec l'effrayante dryade qui réclamait le retour de la robe de Merlin. À ce point, ils durent revenir en arrière, et expliquer l'échange des sacs avec le professeur Jackson. James était inquiet parce que leur récit devenait de plus en plus fragmenté. Peut-être les Gremlins auraient-ils du mal à suivre. Mais Ted l'écouta tout du long, son regard intense passant d'un garçon à l'autre, selon celui qui parlait. Les autres Gremlins posèrent quelques questions, pour se faire confirmer des points de détail. Au final, tous les visages exprimaient un mélange de scepticisme, d'étonnement, et d'excitation.

— Tu as passé toute l'année sur ce complot et c'est seulement maintenant que tu nous en parles ? s'exclama Damien, les yeux étrécis.

— Comme je te l'ai dit, McGonagall nous a ordonné de ne parler à personne de la Caverne du Secret, répondit James, sans mentir. En plus, nous pensions que personne ne nous croirait. À dire vrai, même nous avons eu du mal à y croire… surtout au début. Alors, vous en pensez quoi ?

— C'est troublant, admit Sabrina, les sourcils froncés. C'est une histoire tellement étrange. Et on risque gros. Tirer quelques pétards Weasley pendant le débat n'était pas grand chose, mais voler le balai d'une des sorcières les plus connues, et à dire vrai, les plus effrayantes de l'école est tout à fait différent. Cette fois, c'est un délit.

— Ce *serait* un délit si ce que nous croyons est faux, rétorqua Zane. Mais si le balai de Tabitha est bien le bâton de Merlin, il ne lui appartient pas. En fait, je ne sais pas trop à qui il appartient, mais quelque part, elle n'a pas dû l'acquérir normalement.

Damien ne paraissait pas convaincu.

— Même si c'est le cas, Tabitha est la seule à le savoir. Si elle nous traîne tous dans le bureau de la directrice, en prétendant que nous avons volé son balai, que pourrons-nous répondre ? Que ce n'est pas grave parce que Tabitha l'avait elle-même volé à quelqu'un… d'inconnu, et qu'en réalité, ce balai est le bâton magique du plus puissant sorcier de tous les temps ? Tu nous vois en train de prétendre aider le monde magique en retirant un tel objet des mains de Corsica ? Ce serait… aussi crédible que faire voler une chouette morte.

— On peut quand même essayer, intervint Ralph. Si c'est la vérité, c'est la vérité.

— Et dire que ça sort de la bouche d'un Serpentard, dit Noah, avec un sourire moqueur.

— Ça veut dire quoi ? aboya Ralph.

— Laisse tomber, Ralph, dit James en secouant la tête. Il fait ça pour te provoquer. Mais vous avez raison, même si c'est vrai, nous ne pourrons peut-être rien prouver. Je sais que nous risquons des ennuis. Mais je peux vous assurer une chose : si c'est vrai, se retrouver dans le bureau de la directrice et se faire traiter de voleurs deviendra un problème mineur parmi les autres en cours. Si vous préférez ne pas vous impliquer, je le comprends. Ce sera très dangereux. Nous risquons gros. Et surtout, malgré tous nos efforts, nous risquons d'échouer.

— Attends une minute, dit Noah, tu parles quand même aux Gremlins.

Petra se redressa, et regarda chacun des membres du groupe, un par un.

— Si James, Ralph, et Zane ont raison, nous le saurons demain matin. Nous pouvons emprunter le balai de Corsica et, si rien n'arrive, le lui rendre demain, de préférence de façon anonyme. Pas de problème. Pas de sanction. Tout le monde pensera que c'était à cause du match de Quidditch. Mais si c'est vrai, si le balai est réellement le bâton de Merlin, aucun d'entre nous ne sera traîné dans le bureau de la directrice.

— Pourquoi ? demanda Sabrina, intéressée.

— Parce que Tabitha aura d'autres problèmes à gérer, répondit Noah avec entrain. Si elle fait partie du complot de Merlin, elle aura perdu sa relique, et je ne pense pas que ses petits copains apprécieront. En général, les conspirateurs ne sont pas exactement du genre à pardonner. Peut-être ne la reverrons-nous jamais.

— L'espoir fait vivre, marmonna Petra.

— Écoutez tous, dit Ted en se redressant. Vos arguments sont valables, mais pour moi, il n'y a qu'une seule chose importante : avons-nous confiance en James ? Je ne connais pas trop Zane et Ralph, ici présents, mais j'ai grandi avec James. Même gamin, il a toujours été honnête. De plus, c'est le fils de mon parrain. Vous vous souvenez de ce mec, pas vrai ? Moi, je suis prêt à courir des risques pour lui. Pas uniquement parce qu'il est de ma famille, mais parce qu'il est un Potter. S'il affirme que ça en vaut la peine, je le crois.

— Bien dit, mon pote, approuva Noah en envoyant une bourrade dans le dos de Ted. De plus, j'avoue que ça me plairait bien de rendre à Tabitha Corsica la monnaie de sa pièce.

— Et peut-être aussi de changer la donne du match de ce soir, admit Sabrina.

— Le plus chouette serait de lui piquer son balai en plein vol ! s'exclama Damien avec un mauvais sourire.

— C'est exactement ce que j'avais proposé ! dit Zane.

— Vous êtes aussi dingues l'un que l'autre, dit Petra, d'un ton de reproche. Et aussi mauvais qu'elle.

— Nous ne voulons pas la tuer, rétorqua Zane, vexé, juste la voir tomber en criant de terreur. Ridcully la récupérerait au dernier moment, tout comme Ralphinator l'a fait avec James. Franchement, tu nous prends pour des monstres ou quoi ?

— Alors, nous sommes tous d'accord ? demanda Ted aux autres.

Chacun hocha la tête, et murmura son agrément.

— Génial, dit Ralph, mais comment on fait ça au juste ?

Ted se pencha en avant, les yeux braqués sur le plafond magique de la grande pièce. Il se caressa le menton. Puis il eut un long sourire.

— Quelqu'un a-t-il une idée du temps qu'il fera ce soir ?

Le petit groupe n'avait quasiment aucun préparatif à mettre en place. Après le déjeuner, Sabrina et Noah descendirent au sous-sol parler aux elfes de maison. James et Ted, qui avaient tous les deux une période libre au cours de l'après-midi, se rendirent dans la bibliothèque, et y empruntèrent quelques livres gigantesques concernant les sortilèges atmosphériques et les charmes de modification du climat.

— Franchement, c'est un truc que Petra devrait faire, gémit Ted. Quel dommage qu'elle soit occupée tout l'après-midi avec la Divination et les Runes. Pourquoi ça tombe sur nous ?

James releva les yeux des notes qu'il avait déjà prises.

— Nous avons trouvé ce qu'il nous fallait, non ?

— J'espère, dit Ted, en feuilletant quelques immenses feuillets. (Une minute après, il leva les yeux, et examina James.) Ça a été très dur pour toi de demander de l'aide, hein ?

Une fois encore, James leva les yeux, croisa son regard, puis il détourna la tête vers la fenêtre, la plus proche.

— Oui… Je ne savais pas trop comment m'expliquer. Je pensais que personne ne me croirait.

Ted fronça les sourcils.

— Et c'est la seule raison ? insista-t-il.

— Eh bien… (James s'arrêta, et joua nerveusement avec sa plume.) Non. J'imagine que non. J'avais l'impression que… que c'était… quelque chose que je devais faire tout seul. Enfin, tout seul avec Zane et Ralph, bien sûr. Ils ont été avec moi depuis le début. Mais je crois que… je pensais qu'à nous trois, nous pourrions réussir. Nous avons essayé. Et maintenant j'ai l'impression que…

En réalisant ce qu'il s'apprêtait à dire, James s'arrêta, et écarquilla des yeux surpris.

— Tu as l'impression que quoi ? dit Ted.

— Que j'ai tout raté. (James poussa un soupir.) Que ça ne compte pas vraiment si nous ne sommes pas que… tous les trois.

— Tous les trois… comme ton père, Ron et Hermione ?

James releva vivement la tête, et regarda Ted avec des yeux étrécis.

— Quoi ? Non…. Non !

Mais tout à coup, il n'en était plus très sûr.

— Je disais ça comme ça, continua Ted, mais ça paraît logique. C'est ce que faisait ton père. Il avait l'habitude d'endosser toutes les responsabilités du monde, sans partager son fardeau avec personne. Du moins, avec personne d'autre que Ron et Hermione. Il y avait d'autres sorciers autour d'eux, toujours prêts à les aider, désirant même le faire… et ils y étaient parfois contraints, mais pas avant le tout dernier moment.

Ted haussa les épaules en terminant son discours.

— Tu parles comme Rogue, maugréa James.

Il devait faire un effort pour garder une voix normale. Tout à coup, il se sentait vulnérable, et ça le mettait mal à l'aise.

— Alors, Rogue a raison, pour une fois, dit Ted avec un sourire. Mais le plus souvent, ce n'est qu'un vieux tableau râleur, avec une tête de traître.

— Oui, c'est vrai, dit James. (Surpris de sentir ses yeux le brûler, il cligna plusieurs fois des paupières pour retenir ses larmes.) Mais il a beaucoup aidé. Ce devait être difficile de toujours espionner les deux bords, de voir les autres douter de lui jusqu'à sa mort, quand c'était trop tard. Je comprends que mon père ne lui ait pas fait confiance. Et quelque part, moi aussi, j'ai des doutes à son sujet. Tu as raison, Ted, mon père préférait agir avec tante Hermione et oncle Ron, mais ensemble, ils réussissaient. Ils gagnaient. Mon père s'était trouvé deux personnes de confiance. Moi aussi, bien sûr. J'ai Ralph et Zane. Alors, peut-être… j'ai cru pouvoir faire aussi bien que mon père. Mais j'ai échoué. J'ai eu besoin d'aide.

James avait encore beaucoup à dire, mais il s'interrompit, sans savoir s'il devait continuer.

Ted le regarda, un très long moment, l'air songeur, avant de se pencher en avant pour poser les coudes sur la table.

— Ça ne doit pas être facile pour toi de vivre dans l'ombre de ton père, dit-il.

James resta silencieux, et peu après, Ted continua :

— Je n'ai pas connu mon père. Je n'avais que quelques mois quand il est mort, ici même, dans cette l'école, en même temps que ma mère. Ils étaient tous les deux à la Bataille de Poudlard, tu le savais ? C'est sans doute idiot d'en vouloir à des gens qu'on ne connaît pas, mais parfois, j'en veux à mes parents d'être morts. En fait, je leur en veux surtout d'avoir participé à ce combat mortel. Franchement, à quoi pensaient-ils, tous les deux, de courir un tel risque en abandonnant leur bébé ? C'est complètement irresponsable, non ? Enfin, moi je trouve.

« (Ted se tourna lui aussi vers la fenêtre que James avait fixée un peu plus tôt. Puis il soupira.) Bien sûr, je ne leur en veux pas tout le temps. Je suis aussi fier d'eux. Quelqu'un a dit un jour qu'on ne vit pas vraiment sans posséder quelque chose qui vaut la peine de risquer sa vie. Les parents ont risqué – et perdu – leurs vies pour quelque chose en quoi ils croyaient. Et moi, je les ai perdus, mais ils m'ont laissé leur foi. Après tout, quelque part, ça compte aussi, tu ne crois pas ?

Il tourna la tête, vers James, qui acquiesça, sans savoir quoi dire. Ted scruta un long moment son visage, puis il sembla hausser les épaules.

— Si je t'ai raconté tout ça, c'est que mon père m'a transmis quelque chose d'autre. De plus… concret. (À nouveau, Ted se tut, et réfléchit, comme s'il hésitait à continuer.) Mon père était un loup-garou. Je présume que tu l'ignorais. Ce n'est pas le genre de secret qu'on crie sur les toits.

James s'efforça de garder un visage impassible, malgré le choc qu'il ressentait. Il avait toujours su qu'on lui cachait quelque chose au sujet de Remus Lupin, même si personne n'en parlait, ou ne le mentionnait à haute voix. James savait juste que Lupin avait été un ami très proche de Sirius Black, James Potter (premier du nom) et d'un quatrième sorcier nommé Peter Pettigrew – qui avait finalement trahi les trois autres. Au cours de leurs années à Poudlard, ces quatre-là avaient été « les Maraudeurs », ceux qui avaient établi la carte que James avait récupérée dans la malle de son père. James savait aussi que Remus Lupin, une fois adulte, avait été professeur à l'école et appris à Harry Potter comment créer un Patronus. James avait cru que le secret qu'on lui cachait sur Remus Lupin ne pouvait être grave – peut-être une erreur de jeunesse, un bref séjour à Azkaban, ou des essais de magie noire. Il n'avait jamais envisagé que le père de Ted ait été un loup-garou.

Malgré les efforts de James pour dissimuler ses émotions, Ted les remarqua, et hocha la tête.

— Oui, c'est un secret plutôt lourd à porter, pas vrai ? C'est ton père qui m'a tout raconté, il y a quelques années, quand il m'a trouvé assez âgé pour comprendre. Même aujourd'hui, ma grand-mère refuse d'en parler. Je pense qu'elle a peur. Pas vraiment du passé, mais plutôt… de ce qui pourrait arriver.

James osa à peine poser la question.

— Qu'est-ce qui pourrait arriver, Ted ?

— Tu sais comment on devient un loup-garou ? répondit Ted, en haussant les épaules. Il y a deux façons être transformé : soit en étant mordu par un loup-garou, soit en héritant de ses gènes à la naissance. Bien sûr, personne ne sait exactement ce qui se passe avec un père ou une mère loup-garou, ils ont rarement des enfants. D'après ton père, le mien s'est mis en colère en apprenant la grossesse de ma mère. Il a eu peur. Il ne voulait pas d'un enfant comme lui, qui vive en paria, maudit et détesté. Il regrettait déjà d'avoir épousé ma mère, parce ce qu'elle voulait des enfants et que lui refusait de transmettre sa malédiction. Quand je suis né, tout le monde a été rassuré que je sois… normal. Bien sûr, comme ma mère, j'étais un métamorphomage. Même dans mon berceau, je changeais sans arrêt la couleur de mes cheveux. D'après ma grand-mère, ça faisait rire tout le monde. Je peux encore le faire, ainsi que d'autres modifications mineures, mais je préfère éviter. Quand on est connu pour ce genre de choses, il est difficile d'échapper à son… étiquette – si tu vois ce que je veux dire. A mon avis, avant de mourir, mon père a été heureux de me voir naître, plus ou moins normal. Tant mieux, ça me fait plaisir d'y penser.

« (À nouveau, Ted se tourna vers la fenêtre, puis il prit une grande inspiration, et continua en regardant James :) Harry m'a aussi expliqué comment les meilleurs amis de mon père – ton grand-père James Potter, Sirius Black, et Peter Pettigrew – étaient devenus des animagus pour pouvoir l'accompagner quand il se transformait, les nuits de pleine lune. Ils le protégeaient des autres, et protégeaient les autres de lui. J'en ai souvent rêvé, imaginant leurs aventures héroïques, comme ces andouilles de Moldus qui s'imaginent que les loups-garous sont des personnages romantiques et mystérieux, pleins de séduction. En fait, à cette époque, je regrettais presque de ne pas être moi-même un loup-garou. Et ensuite…

« (Ted s'arrêta, et sembla lutter contre lui-même un moment. Puis il baissa la voix pour continuer :) Tu vois, personne ne sait au juste comment fonctionne la transformation d'un loup-garou. Je n'y avais jamais trop pensé, mais l'année dernière… j'ai commencé à avoir des insomnies. Bien sûr, ce n'est pas

très grave. Mais ce n'était pas des insomnies normales. Si je n'arrivais pas à dormir, ce n'était pas parce que je n'étais pas fatigué, mais plutôt…

Il s'arrêta encore, et recula dans son siège, la tête détournée.

— Hey, dit James, à la fois inquiet et embarrassé, sans trop savoir pourquoi, tu n'as pas besoin de me raconter ça. Laisse tomber si tu veux. Ça ne me gêne pas.

— Non, dit Ted, en le regardant durement. J'ai besoin de te le dire. Aussi bien pour moi que pour toi. Pour le moment, je ne l'ai dit à personne, pas même à ma grand-mère. Et si je n'en parle pas, je vais devenir fou. Tu vois, si je ne pouvais pas dormir, c'est parce que j'avais faim. J'étais mort de faim. La première fois que c'est arrivé, je suis resté dans mon lit, en me disant que c'était dans ma tête. J'avais bien dîné, comme tous les soirs, mais mon estomac continuait à gronder. Il voulait être rempli. Et pas de nourriture banale. Il voulait de la viande. De la viande rouge. De la chair fraîche. Tu commences à réaliser ce que je veux te dire ?

Bien sûr, James comprenait.

— C'était… commença-t-il, puis il dut se racler la gorge. C'était une nuit de pleine lune ?

— Bien sûr, dit Ted en hochant la tête, le visage lugubre. J'ai fini par m'endormir. Mais depuis, ça empire. À la fin de l'année dernière, j'ai commencé à descendre la nuit dans les cuisines, au sous-sol, sous la Grande Salle, là où travaillent les elfes de maison. Ils ont un immense garde-manger, où j'ai commencé… tu sais – à bâfrer. En fait, à chaque fois, je leur flanque une sacrée pagaille.

« (Ted frissonna, puis sembla se reprendre.) Bref, j'ai bien été obligé d'admettre avoir hérité de quelques gènes de loup-garou. Finalement, mon père m'a quand même transmis son côté obscur. Je ne lui en veux pas. À ce que j'en sais, chez moi, ça n'ira pas plus loin. Et ce n'est pas si difficile à gérer. Ça m'aide à rester agressif au Quidditch. Mais… ça fiche la trouille aussi. Je ne sais pas trop comment en parler. J'ai peur de la réaction des gens. (Il déglutit, en fixant James.) Les sorciers n'aiment pas les loups-garous. Personne ne les aime.

James ne savait pas s'il devait ou non confirmer ces dernières paroles. Bien sûr, c'était la vérité, mais peut-être Ted n'avait-il pas vraiment besoin de l'entendre.

— Je suis certain que mon père pourrait aider, dit-il enfin. Et moi aussi. Je n'ai pas peur de toi, Ted, même si tu es vraiment un loup-garou. Je t'ai connu toute ma vie. Peut-être, pourrions-nous gérer ça ensemble, comme ton père, à l'époque, avec ses copains ? Après tout, Remus Lupin a eu son James Potter pour l'aider, et tu auras le tien.

Ted eut enfin un sourire, énorme et totalement sincère.

— Tu es génial, James. Franchement, ça serait dommage que je te croque. Il faudra que tu apprennes à te transformer en un chien géant, comme Sirius. Comme ça, être un loup-garou ne sera pas aussi horrible. Je nous vois très bien, tous les deux, trottinant la nuit dans la forêt. Mais j'ai failli oublier la raison qui m'a poussé à te raconter tout ça.

« (Ted se pencha en avant, le visage grave.) D'accord, James, tout comme moi, tu vis avec l'ombre de ton père qui pèse sur toi. Mais si je n'ai pas le choix pour devenir ou non un loup-garou, toi, tu es libre de décider si tu veux ressembler à ton père. Ça n'a rien d'une malédiction ! Ton père est un homme génial et un grand sorcier. Choisis parmi les qualités qu'il possède celles que tu veux adopter, et pour le reste, sois toi-même. C'est à toi de décider. Tu peux, dans certains cas, être meilleur que lui. Ton père n'a jamais voulu demander d'aide, mais il en a quand même eu besoin. Tu n'as pas échoué en réclamant notre assistance, je ne veux pas t'entendre te diminuer. Tu veux mon avis ? Comprendre que l'union fait la force n'est pas une faiblesse, mais une qualité. Tu as appris quelque chose que ton

père n'a jamais compris. Et aussi, tu es *toi*, James Potter, pas une simple copie de Harry Potter. Et c'est génial. Je veux t'aider, James, et je dis ça sincèrement, tu sais. Il ne s'agit pas juste d'une vengeance contre Tabitha Corsica.

James en resta sans voix. Il regarda Ted, droit dans les yeux, sans savoir quoi penser, ou quoi dire… sans même être certain que Ted avait raison. La seule chose que James réalisait, c'était qu'il était surpris, ému, et heureux.

Avec un claquement sec, Ted referma le livre énorme ouvert devant lui.

— Allez, viens, dit-il en se levant, avant de récupérer ses affaires. Il faut qu'on remonte tout ces bouquins dans la salle commune, pour que Petra puisse les regarder avant le match. Je veux qu'elle m'aide pour ces sortilèges, sinon ça ne marchera jamais. De plus, le dîner sera servi dans une heure, et si tu veux mon avis, le reste de la nuit va être drôlement animé.

Pour le dernier match de l'année au Quidditch, le temps était frais et très brumeux. De lourds nuages noirs couvraient le ciel. En silence – et bien plus sombres que d'habitude – les Gremlins passèrent, les uns derrière les autres, dans le tunnel derrière la statue de St Lokimagus, à la Production Perpétuelle. Quand ils atteignirent les marches qui ouvraient dans la cabane aux équipements, Ted ralentit, avançant à pas de loup. Ridcully devait déjà avoir récupéré son coffre aux quatre ballons, mais il ne coûtait rien d'être prudent. Quand Ted jeta un œil à l'intérieur de l'appentis, il ne vit que des étagères poussiéreuses et quelques vieux balais entassés dans un coin. D'un signe de la main, il indiqua aux autres de le suivre.

— Il n'y a personne, chuchota-t-il. Nous devrions être tranquilles ici. Ridcully n'a aucune raison de revenir, et il est le seul à utiliser cet appentis.

Ralph monta les marches le dernier, jetant un œil curieux autour de lui. James se souvint que Ralph ne les accompagnait pas, la première nuit, quand les Gremlins avaient utilisé le tunnel pour aller « lancer la Caspule ».

— C'est un tunnel magique, chuchota-t-il à Ralph, il ne fonctionne que dans un sens. Nous pourrons l'emprunter pour rentrer, parce que nous sommes venus par là, mais personne ne pourra vous suivre à partir de cette cabane.

— Génial, dit Ralph, avec sincérité. C'est bon à savoir.

James, Ralph, et Sabrina se pressèrent au fond de la cabane, pour regarder à travers la petite fenêtre aux vitres ternies. Devant eux, s'étendait le terrain de Quidditch, et ils voyaient trois des gradins, la plupart déjà remplis par des élèves agitant des bannières, et des professeurs. Tous étaient enveloppés dans d'épais manteaux pour lutter contre le froid inhabituel en cette saison. Les équipes de Serdaigle et de Serpentard s'étaient déjà alignées, de chaque côté du terrain, observant leurs deux capitaines prêts à se serrer la main pendant que Ridcully leur adresserait son habituel discours sur les règles de jeu à observer.

— J'avais complètement oublié ce rituel où les deux capitaines se serrent la main, dit doucement Sabrina. Plus personne n'y prête attention. Ce Zane à l'esprit vif.

James hocha la tête, en signe d'approbation. L'Américain avait effectivement signalé que le meilleur moment pour récupérer le balai serait à l'ouverture du match, dans les quelques minutes où

les deux équipes se tenaient devant leurs stands, pour regarder la cérémonie d'ouverture. C'était une idée géniale, et le seul moment où les balais n'étaient pas entre les mains de leurs propriétaires. Ils restaient dans les stands, jusqu'à ce que chaque équipe les reprenne, pour faire le tour du terrain et récolter les applaudissements de leurs supporters.

— C'est l'heure, annonça Ted, en touchant l'épaule de James. Corsica y est déjà.

James avait une énorme boule dans la gorge, (on aurait dit du marbre) mais il déglutit et hocha la tête. Le cœur qui tambourinant, il sortit la cape d'invisibilité de son sac à dos, la secoua pour l'ouvrir, et la passa sur lui et Ralph. Alors que les deux garçons approchaient de la porte de l'appentis, Petra leur signala dans un chuchotement urgent :

— Je vois vos pieds. Ralph, baisse-toi davantage !

Quand Ralph obéit, James vit l'ourlet de la cape toucher le sol tout autour d'eux.

— Restez comme ça, et avancez le plus vite possible, dit Ted.

Il se tourna, et regarda entre les planches de la porte. L'appentis où l'on gardait les équipements se trouvait au coin du terrain, à l'intérieur de l'aire officiellement protégée par des sortilèges durant les matchs. La porte s'ouvrait sur le côté, et seuls pouvaient la voir les Serpentard dont les gradins se trouvaient à côté.

— Le terrain est libre, si on peut dire, dit Ted, le visage pressé contre la fente. Espérons que tout le monde regarde le terrain, et non cette cabane.

Sur ce, il ouvrit la porte, et s'écarta. James et Ralph, collés l'un à l'autre, sortirent maladroitement et entendirent la porte se refermer derrière eux. Le vent était violent, et imprévisible. Les rafales traversaient la longueur du terrain, et la cape virevoltait contre les jambes des deux garçons.

— On va voir mes pieds, gémit Ralph.

— On n'y est presque, dit James un peu plus fort qu'il ne l'aurait souhaité, pour se faire entendre dans le tumulte. Reste contre moi, et baisse la tête.

À travers le tissu transparent de la cape d'invisibilité, James voyait, droit devant lui, la porte des stands de Serpentard, qui béait comme un gouffre profond. Les deux panneaux étaient grands ouverts, maintenus au bois des gradins pour ne pas claquer. Les joueurs de Serpentard étaient alignés non loin de là, suffisamment près pour entendre un mot trop fort ou remarquer un pied apparent si une rafale de vent intervenait au mauvais moment. James retint sa respiration, et résista à son envie de courir. Très lentement, les deux garçons passèrent devant le joueur le plus proche, Tom Squallus, et se glissèrent dans l'ombre des stands. À l'intérieur, ils n'étaient plus soumis au vent, et la cape retomba toute droite. James poussa un long soupir silencieux.

— Viens, dit-il, dans un murmure inaudible. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Même s'il n'avait aucune chance d'y assister, James savait ce que devait faire les Gremlins. Zane, qui était à l'autre bout du terrain, avec les autres joueurs de Serdaigle, le lui raconterait plus tard. Tandis que Tabitha Corsica et Gennifer Tallus (le capitaine des Serdaigle) avançaient pour rencontrer Ridcully, au centre du terrain, un étrange bruit se mit à vibrer dans l'atmosphère. Toute la journée, le ciel avait été bas et lourd, avec de gros nuages noirs. Tous les spectateurs levèrent quand même les yeux devant la tempête qui s'annonçait. Les nuages gonflaient et tourbillonnaient, juste au-dessus du terrain, se bousculant entre eux, comme dans un chaudron du diable. Le tumulte de la foule s'apaisa, et dans ce silence inhabituel, on entendit plus que le gémissement vibrant, profond, et menaçant du vent. Le plus discrètement possible, Zane surveillait l'appentis, à l'autre bout du terrain. Il discernait

vaguement les silhouettes de Ted et de Petra, derrière la petite fenêtre, leurs baguettes dressées vers le ciel pour agiter la masse de nuages. Il eut un sourire, parce que leur timing était parfait, et qu'il put crier à haute voix :

— Un match de Quidditch n'est jamais annulé à cause du temps, pas vrai, Gennifer ?

Il y eut quelques rires nerveux dans les rangées les plus proches des gradins. Gennifer se tourna vers lui un moment, puis elle se remit à observer le ciel. Elle faisait partie des Gremlins, et Ted l'avait mise au courant de leurs projets, aussi Zane savait que sa nervosité était authentique. Ni Ridcully ni Tabitha Corsica ne bougeaient. Corsica regardait aussi les nuages, laissant le vent ébouriffer ses cheveux autour de son visage. Elle avait sa baguette à la main. Quant à Ridcully, son visage ne montrait qu'une détermination bornée.

— Mesdames et Messieurs, lança la voix sonore de Damien, depuis sa place habituelle à la tribune du commentateur, le temps, ce soir, semble nous réserver des perturbations localisées. Veuillez rester assis à vos places, c'est probablement l'endroit où vous êtes le plus en sécurité. Quant aux joueurs, sur le terrain, ne bougez pas. Les cyclones épargnent les cibles immobiles.

Dans la foule, quelqu'un cria :

— C'est valable pour les dinosaures, pas pour les cyclones, sombre andouille !

— Peu importe, répondit Damien sans se laisser démonter, le concept est le même.

Sabrina et Noah émergèrent de l'appentis, tête baissée pour lutter contre le vent. Ils restèrent à l'abri de l'auvent, bâti contre la base des gradins de Poufsouffle. Dans les stands creusés en dessous – en principe réservés aux élèves de Poufsouffle, mais dont ils n'avaient nul besoin ce soir – quelques elfes de maison proposaient de la nourriture roborative et des chocolats chauds. Noah et Sabrina s'en approchèrent, et restèrent à l'entrebâillement de la porte.

— Hey, cria Sabrina, pour se faire entendre des elfes malgré le bruit du vent, vous avez vu ce qui se passe dehors ? Le temps devient vraiment épouvantable.

Un vieil elfe grincheux était au fond des stands, une pipe entre les lèvres.

— Que voulez-vous qu'on y fasse ? répondit-il. Vous comptez peut-être sur nous pour faire sortir de nos oreilles de la poussière de dixie ? Il paraît que ça calme les tempêtes, quand on leur en verse un peu sur la queue.

— Je pensais plutôt à la section 55, paragraphe 9, du *Code des Us et Coutumes de Poudlard*, concernant l'accord signé par les elfes de maison, hurla Noah, à côté d'elle. D'après ce que j'ai lu, les elfes sont responsables du bien-être des élèves dans l'enceinte de l'école, y compris en cas de tempête. Et à mon avis, vu le temps dehors, on est en plein dedans. Pourriez-vous nous aider, Sabrina et moi, à fermer les portes des stands, avant que le vent ne les arrache ? C'est une question de sécurité. Allez, viens Sabrina.

Le vieil elfe rangea sa pipe dans un coin de la serviette qu'il avait attachée à la taille, et se leva.

— Laissez-nous faire ! (Il se tourna, et appela d'autres elfes dans les profondeurs de son antre.) Hey, Pecule, Krunch, Sydie ! On a du boulot. Dépêchez-vous !

Les quatre elfes passèrent en courant devant Sabrina et Noah. Le vieux grincheux se retourna vers eux, et cria :

— A votre service, jeunes maître et maîtresse. Profitez bien du match.

Tandis que les elfes luttaient contre le vent pour refermer les lourdes portes des stands, le cyclone sembla atteindre son apogée. Un tourbillon naquit au centre du terrain, à droite de Tabitha, et la sorcière le regarda, fascinée. Plus tard, plusieurs élèves racontèrent à quel point le spectacle était impressionnant, même pour un tourbillon relativement petit. Tout autour de lui, l'herbe s'envolait, pour jaillir en geyser à plus de trente mètre de haut. Dans les gradins, personne n'en fut affecté. Gennifer Tallus tourna les talons, et rejoignit en courant son équipe, près de ses stands. Ridcully resta figé, sans même tourner la tête. A ses côtés, Tabitha leva sa baguette, quitta le cyclone des yeux, et examina les alentours. Elle semblait chercher quelque chose.

Dans les profondeurs des stands de Serpentard, James et Ralph entendaient le bruit du cyclone, les craquements des gradins, et le vent qui poussait contre le bois.

— C'est lequel ? demanda Ralph à James, en arrachant la cape de leur tête. Il y en a tellement !

Il y avait plusieurs balais posés près des casiers. Contre la porte, tout au bout, l'un d'eux flottait, attendant son maître.

— Celui-là, dit James en s'approchant.

Les deux garçons se figèrent, chacun à une extrémité du balai. De près, ils entendaient le bois vibrer, comme s'il était vivant. Malgré le bruit du vent, les craquements, les cris, cette vibration était audible.

— Attrape-le, James. Vite, pour qu'on fiche le camp de là.

James tendit la main, et saisit le manche, mais le balai ne bougea pas. Il tira plus fort, à deux mains. Le balai était aussi figé que s'il avait été ancré dans la pierre.

— C'est quoi ton problème ? gémit Ralph, les yeux braqués sur la porte. Si nous sommes encore là quand ils reviennent…

— Nous avons la cape d'invisibilité, Ralph. Nous pouvons nous cacher, dit James

Mais Ralph avait raison. Les stands étaient petits, il n'y avait pas beaucoup d'endroits où lui et Ralph pourraient rester hors du chemin. Même si les autres ne les voyaient pas, ils risquaient de leur rentrer dedans.

— On dirait qu'il est bloqué. Je n'arrive pas à le faire bouger.

— Mais enfin, c'est un balai, dit Ralph, avec un geste de la main. Peut-être qu'il faut juste monter dessus.

James sentit une nausée lui tordre estomac.

— Je ne peux pas monter sur ce truc, surtout si je n'arrive pas à le faire bouger.

— Pourquoi ?

— Il n'est pas à moi. Déjà, avant d'avoir mon *Eclair*, je n'étais pas si bon que ça sur un balai. Je veux récupérer ce truc, pas le fracasser dans le premier mur, avec moi dessus.

— Mais maintenant, tu voles très bien, insista Ralph. Même avant d'avoir ton *Eclair-de-Tonnerre*, tu as fait des progrès terribles. En fait, Zane prétend que tu es presque aussi bon que lui. Vas-y. Je… je sauterai derrière toi, et on mettra la cape sur nous.

James leva les mains, l'air affolé.

— Ralph, c'est complètement dingue.

Tout à coup, il y eut un bruit terrible à l'extérieur, juste devant les portes. Les murs de bois en furent secoués ; de la poussière et de la sciure tombèrent sur la tête des deux garçons. Ils sursautèrent. Quand Ralph parla, sa voix était terrorisée :

— Qu'est-ce que c'était ?

— Je ne sais pas, répondit James, mais je pense que nous n'avons plus le temps de discuter. Ralph, tiens-toi prêt à sauter derrière moi.

James passa la jambe par-dessus le balai qui vibrait toujours, et s'accrocha à deux mains au manche. Lentement, il laissa tout son poids porter.

Sur le terrain, à peine une minute plus tôt, Tabitha Corsica avait repéré quelque chose. Zane la vit fixer avec attention la cabane des équipements. Quelque part, elle avait dû deviner que le cyclone n'était pas naturel, et trouvé le seul endroit – à l'intérieur du cercle protégé – où quelqu'un pouvait se cacher pour jeter des sortilèges sur le terrain. Si elle tentait de s'approcher de la cabane, Zane était prêt à bondir pour la retenir. Il prévoyait déjà d'expliquer son geste comme un désir de la mettre à l'abri. Mais Tabitha ne bougea pas. Zane la vit ensuite tourner son attention vers les elfes de maisons, occupés à refermer les portes des stands où étaient les balais. Tabitha Corsica regarda à nouveau la cabane, hésita, puis se dirigea d'un pas décidé vers les gradins de Serpentard. Même en courant, Zane n'avait aucune chance de la rattraper avant qu'elle n'y arrive. Il espérait simplement que les elfes continueraient leur tâche, même si Tabitha tentait de les convaincre du contraire.

Noah et Sabrina avaient suivi les elfes jusqu'aux stands de Serpentard, et les regardaient, à distance, claquer les énormes portes et remettre les barres en place. Sabrina vit Tabitha arriver vers eux, le visage sinistre, la baguette brandie.

— Ouvrez ces portes ! cria la sorcière, d'une voix ferme, mais calme.

Elle leva sa baguette, et la pointa sur les panneaux.

— Désolé, Miss, répondit l'elfe grincheux, en la saluant d'un signe de tête. Nous avons signé un accord. Ces portes doivent être maintenues fermées jusqu'à ce que la tempête se calme. C'est une question de sécurité.

— Obéissez immédiatement ou écartez-vous, dit Tabitha.

Elle n'était plus qu'à dix mètres des panneaux, et Sabrina lut sur son visage un désir de meurtre. La sorcière n'hésiterait pas à faire sauter les portes, même si ça devait provoquer la perte des elfes de maisons qui se trouvaient sur son chemin. De toute évidence, Tabitha avait compris que quelque chose se manigançait, et que son balai courait un risque.

— Hey, Corsica ? cria Sabrina. (Elle se jeta en avant pour se mettre entre Tabitha et la porte.) As-tu provoqué ce cyclone parce que tu as peur d'affronter les Serdaigle ?

Sans ralentir le pas, Tabitha tourna les yeux vers Sabrina. Elle bougea légèrement sa baguette, la braquant désormais sur Sabrina, qui s'arrêta net. Noah bondit pour l'écarter du danger, mais il ne put l'atteindre à temps. Aucun des deux n'entendit le sortilège informulé jeté par Tabitha, mais ils virent ensemble l'éclair rouge qui jaillit de sa baguette. Sabrina le prit en plein visage, et tomba en arrière, dans les bras de Noah qu'elle renversa. Leurs hurlements furent noyés dans le bruit du vent, et les cris de la foule, désormais affolée.

— Mesdames et Messieurs, hurla la voix de Damien, veuillez acclamer le professeur Cabe Ridcully, notre bienaimé arbitre de Quidditch, qui tente vaillamment de calmer les éléments déchaînés par une sorte de… euh – de danse rituelle, à ce qu'il me semble.

Effectivement, sur le terrain, Ridcully gesticulait autour du tourbillon, qui continuait à faire voler de l'herbe et des débris, dans un nuage de poussière. Ridcully brandissait sa baguette, cherchait la meilleure cible, et essayait de diriger le tourbillon hors du terrain. Quand la foule se mit à l'acclamer, très peu de gens remarquèrent ce qui se passait au bas des gradins de Serpentard.

— C'est votre dernière chance ! cria Tabitha, aux elfes qui protégeaient les portes.

Ils jetèrent un coup d'œil inquiet en direction de Sabrina et à Noah, qui tous les deux se tenaient le visage à deux mains.

— Voyons, maîtresse… commença le vieux grincheux.

Il fut interrompu par un éclat rouge qui frappa les portes. Les elfes furent éjectés de côté, tandis que la poutre de bois qui maintenait les panneaux fermés explosait dans un nuage d'échardes avec un bruit de tonnerre. Tabitha n'avait pas ralenti le pas. Une fois encore, elle leva sa baguette, pour jeter le dernier sort qui forcerait les portes s'ouvrir. Et tout à coup, elle s'arrêta. Elle pencha la tête, comme pour écouter quelque chose. Noah, qui cherchait toujours à se débarrasser du corps de Sabrina, entendit lui aussi un son étrange. Malgré le bruit du cyclone et la foule qui hurlait, il y avait un long cri aigu qui se rapprochait.

Les portes des stands de Serpentard s'ouvrirent tout à coup, s'arrachant quasiment de leurs gonds, comme si quelque chose les avait heurtées de l'intérieur. Noah crut apercevoir une petite silhouette, penchée sur un balai, passant si vite devant Tabitha Corsica qu'elle perdit l'équilibre. Elle atterrit, sans la moindre trace, à trois mètres de là. Le balai s'éloigna vers le terrain, droit sur le cyclone, et le hurlement diminua peu à peu.

James était accroché aussi fort qu'il le pouvait au balai de Tabitha. Il avait laissé Ralph derrière, ayant été projeté en avant avec une accélération sauvage dès qu'il avait laissé son poids peser sur le balai. Il ressentit une terreur sans nom en voyant le balai plonger vers le cyclone et le traverser, puis il rouvrit les yeux, et essaya de réagir. Il voyait le terrain défiler sous lui à une vitesse écœurante, mais le balai répondit et rejeta son contrôle, incapable cependant de résister à sa demande. Droit devant, approchaient les gradins de Serdaigle. James chercha désespérément à monter. Il passa à toute vitesse au ras de la foule, qui baissa la tête pour l'éviter, James vit voler des chapeaux et des bannières derrière lui. Il entendit Damien hurler quelque chose dans la tribune officielle, mais sans discerner le sens des mots par-dessus le bruit du vent qui l'assourdissait. Il risqua un coup d'œil derrière lui, effrayé à l'idée d'avoir blessé quelqu'un. Il ne vit rien de particulier. Quand il se tourna à nouveau vers l'avant, il revenait vers les gradins de Serpentard, retournant sur ses pas. Il se pencha dans la direction opposée, tirant sur le manche du balai aussi fort que possible, pour l'obliger à faire demi-tour. Les Serpentard disparurent. Avec un triomphe sauvage, James réalisa qu'il réussissait à voler sur ce balai. Mais tout à coup, il vit ce qui l'attendait, et hurla. Il eut à peine le temps de baisser la tête avant de plonger par la porte ouverte de la cabane des équipements.

Le balai réagissait comme s'il avait un cerveau. Il fonça dans les tunnels, et, dans cet espace confiné, James sentit ses tympans vibrer. Quand il atteignit la sortie, sous la statue de St Lokimagus, le balai prit un virage à angle droit, visant les couloirs. James faillit tomber.

Le balai alla si vite dans les couloirs que James ferma les yeux. Fort heureusement, la plupart des élèves se trouvaient sur le terrain de Quidditch, pour le match de fin d'année, et fort peu traînaient encore au château. Le balai rua, se cabra, puis plongea à travers les escaliers magiques. James passa sous l'un et l'autre, tandis que les lourdes structures pivotaient et se balançaient, il crut sa dernière heure venue. Il baissa la tête, et s'accrocha au manche aussi fort que possible. Il rencontra même

Peeves, perché sur un des escaliers, occupé à dessiner des moustaches à une statue. Tout à coup, sans que James sache comment, Peeves se retrouva devant lui, assis sur le balai.

— Bel exploit, petit Potter, ricana Peeves avec une joie mauvaise. (Le balai plongea dans le couloir qui menait aux salles de classe.) Tu cherches à provoquer autant de chaos que moi ? Hi hi hi !

Peeves s'accrocha au passage à un lustre, où il resta à se balancer, tandis que James continuait sa course folle. Il avait beau essayer de freiner, rien n'y faisait. Le balai ne lui obéissait pas, et continuait son chemin, au hasard. Il descendit tout à coup les escaliers de la cuisine où travaillaient les elfes. Contrairement aux autres pièces du château, les lieux étaient encore occupés, et même en pleine activité. Certains elfes terminaient la vaisselle du dîner, d'autres nettoyaient le sol. Le balai zigzagua au milieu des cocottes gigantesques, forçant les elfes à déguerpir ou à tomber, comme des quilles au bowling. Il y eut une cacophonie de vaisselle cassée et de couverts entrechoqués, puis le bruit disparut peu à peu. James était maintenant dans la salle de lavage, humide et étouffante. Le balai tourna autour des énormes machines magiques à laver la vaisselle, traçant sa route au milieu des pistons et d'une énorme roue à aube. James fut horrifié de se voir arriver dans une impasse. Le balai fonçait droit vers le mur de pierre au bout de la pièce. Il s'apprêtait à sauter, espérant ne pas tomber dans une des cuves pleines d'eau bouillante, quand le balai tourna à gauche, à angle droit. Il y avait une ouverture dans le mur, et James la reconnut comme étant une chute à linge sale. La lingerie ? Encore ? pensa-t-il, atterré. Il serra les dents, et s'accrocha à nouveau à son manche. Le balai fonça dans la chute, si vite que James eut à peine le temps de remonter les jambes, avant de perdre tout sens de l'orientation dans un conduit obscur, les tympans douloureux sous la pression de la vitesse.

Il heurta tout à coup une pile de linge sale, et se sentit étouffer. En se débattant pour se libérer du tissu, il n'osait pas non plus relâcher sa prise sur le manche. À nouveau, le balai se cabra, et James comprit, à la différence de pression et à la fraîcheur de l'air, qu'il était à nouveau à l'extérieur du château. Il ignorait comment. Il ne voyait rien, ayant toujours du linge sur la tête. Il sentit simplement le balai plonger, puis se redresser. James se risqua à lâcher une main, pour détacher le linge qui l'aveuglait. En tirant aussi fort que possible sur le tissu, il se libéra. La vue qui l'attendait le laissa sans voix. Les yeux plein de larmes sous la force du vent, il vit des structures au loin. Il eut le temps de comprendre que, aussi incroyable que ça paraisse, le balai le ramenait vers le terrain de Quidditch.

À nouveau, les gradins se profilaient devant lui. Devant le plus proche, il y avait des gens agglutinés, sur le terrain, et tous se retournaient pour le regarder, le doigt pointé, en hurlant. Et tout à coup, enfin, le balai s'immobilisa, avant de s'arrêter net. James glissa, perdit l'équilibre, et tomba, ce qui lui parut être une éternité. Il atterrit finalement sur l'herbe, et roula. Il y eut un craquement désagréable, et une douleur atroce le secoua. Quand il s'immobilisa enfin, il leva les yeux, et vit de nombreux visage penchés vers lui.

— Apparemment, il s'en sort bien, dit quelqu'un, non loin de là.

— Bien mieux que ce qu'il mériterait, répondit une voix furieuse. Franchement, voler le balai du capitaine pour empêcher un match, c'est lamentable. Jamais je n'aurais cru ça de lui !

— Ça n'est pas grave, dit une autre voix doucereuse.

James gémit, et chercha à se redresser. Il avait horriblement mal au bras droit. Tabitha Corsica était à quelques mètres de lui, entourée par une foule d'élèves pleins d'admiration. Son balai était à côté d'elle, à l'endroit où il s'était arrêté. D'une seule main, elle le tenait sans problème.

— Nous pouvons sûrement pardonner à un « première année » ce genre d'enthousiasme déplacé, mais franchement, je n'arrive pas à croire les extrémités auxquelles certains se laisse aller au nom du Quidditch. Voyons, James, ce n'est qu'un jeu.

Elle lui sourit, en montrant toutes ses dents.

James se laissa retomber sur l'herbe, son bras droit serré contre lui. La foule agglutinée s'écarta, et Ridcully apparut. Il était suivi par la directrice, et les professeurs Franklyn et Jackson. James entendit Tabitha Corsica s'adresser à haute voix aux autres Serpentard en retournant vers le terrain :

— Les gens croient toujours que mon balai doit être de qualité inférieure parce qu'il a été fabriqué par un Moldu. Et pourtant, il est bien plus magique qu'un banal *Eclair-de-Tonnerre*, même ceux qui possèdent en plus un sortilège d'Adaptation au Comportement Cognitif. Mon balai ne reconnaît que moi. Je n'ai besoin que d'une chose pour le faire obéir, l'appeler. Bien sûr, Mr Potter ne pouvait pas le savoir. D'une certaine façon, je suis désolé pour lui. Il a dû obéir à ce qu'on lui demandait de faire.

McGonagall s'accroupit devant James, le visage grave, l'expression consternée.

— Franchement, Potter, je ne sais quoi vous dire.

— Une simple fracture du cubitus, madame, dit Franklyn

Il avait brièvement examiné le bras de James à travers un étrange appareil formé de lentilles de taille différente et d'anneaux de cuivre. Le professeur le replia nettement, et le glissa dans la poche intérieure de sa robe.

— J'ai des questions à vous poser, Potter, dit la directrice.

— Je suggère de commencer par l'emmener à l'infirmerie, dit le professeur Franklyn, les questions viendront par la suite. Pour le moment, nous avons d'autres priorités.

— Vous avez raison, dit la directrice, sans quitter James des yeux. Miss Saccarine et Mr Mecreant ne devraient plus tarder. Je dois dire, Potter, que votre attitude me déçoit beaucoup. En des temps pareils, une tentative aussi puérile ne vous ressemble pas.

James préféra se taire. McGonagall se redressa, épousseta d'un geste sa robe. Puis elle se retourna vers le grand sorcier debout derrière elle.

— Professeur Jackson, pourriez-vous escorter Mr Potter jusqu'à l'infirmerie, je vous prie ? Et j'aimerais aussi que vous indiquiez à Mrs Gaze que Mr Potter passera la nuit en observation. (Elle jeta sur James un regard dur, tandis que Jackson l'aidait à se relever.) Je veux pouvoir trouver sans difficulté Mr Potter au moment où j'aurais besoin de l'interroger. En attendant, les visites lui sont interdites.

— Je m'occupe de tout, madame la directrice, répondit Jackson, tout en entraînant James vers le château.

Durant cinq minutes, ils marchèrent en silence, puis au moment où ils pénétraient dans la cour, et que le bruit extérieur s'apaisait enfin, Jackson prit la parole :

— Je ne sais pas trop où vous situer, Potter.

James avait toujours mal au bras, mais la douleur semblait devenir plus générale. Il avait la tête qui tournait.

— Je vous demande pardon, professeur ?

— Je disais ne pas trop savoir où vous situer, continua Jackson, d'une voix calme. De toute évidence, vous en savez beaucoup plus qu'un garçon de votre âge ne le devrait. Et je ne pense pas que ce soit uniquement parce que vous êtes le fils de du directeur des Aurors du ministère. D'abord, vous tentez de voler mon sac, et ce soir, vous essayez de vous emparer du balai de Miss Corsica, de la façon

la plus incroyable qu'il soit. Malgré ce que tout le monde semble penser, Potter… (Quand le professeur jeta un coup d'œil à James, alors qu'ils entraient au château, il avait les sourcils froncés.) Je suis bien certain que votre tentative de ce soir n'avait rien à voir avec le Quidditch ou l'envie de voir Serdaigle gagner le tournoi.

James se racla la gorge.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— C'est sans importance, Potter. (Jackson ne le regardait même pas.) Quoi que vous croyiez savoir, après ce soir, rien n'aura plus d'importance.

James sentit son cœur rater un battement, puis tambouriner dans sa poitrine, de plus en plus fort.

— Pourquoi ? demanda-t-il, les lèvres comme insensibles. Que se passe-t-il ce soir ?

Jackson ne lui répondit pas. Peu après, il ouvrit la porte de l'infirmerie, et la tint, pour laisser passer James devant lui. La pièce était longue et haute sous plafond, avec des lits impeccablement faits et bien alignés. Pour des raisons évidentes, Mrs Gaze n'appréciait aucunement le Quidditch. Elle était assise à son bureau, dans le coin le plus éloigné, et écoutait de la musique classique à la radio.

— Mrs Gaze, la salua le professeur Jackson, avant de pousser James devant lui, vous connaissez sans doute Mr Potter ici présent. Il a réussi à se casser le bras sur le terrain de Quidditch, alors qu'il ne faisait même pas partie des joueurs.

Mrs Gaze se leva, et s'approcha de James, en secouant la tête.

— Tous des hooligans ! Je n'ai jamais compris l'intérêt de ces sports violents qui transforment des sorciers normaux en néanderthaliens. Voyons, qu'est-ce que nous avons ?

Elle leva le bras de James, et le tâta, cherchant la fracture. Quand elle la trouva, James poussa un gémissement, et serra les dents. Elle fit un curieux bruit avec sa langue.

— Pas de doute, c'est une vilaine fracture. Mais ça aurait pu être pire, j'en suis certaine. Il ne me faudra pas longtemps pour réparer tout ça.

— De plus, continua Jackson, la directrice insiste pour que Mr Potter soit retenu ici jusqu'à demain matin.

Mrs Gaze continua à ausculter James, sans lever les yeux.

— Le Poussos aura besoin de toute la nuit pour agir, dit-elle. Mais la fracture n'est pas bien grave. J'aurais pu le renvoyer dans sa chambre avec une attelle.

— Non, madame. La directrice souhaite interroger Mr Potter, et elle préfère que vous le gardiez en observation jusqu'à ce qu'elle soit disponible. Je crains fort que Mr Potter n'ait été impliqué dans une affaire très sérieuse, qui fait courir de gros risques à cette école. Je ne peux en dire plus, mais si vous mettiez une sentinelle à la porte pour éviter que toute visite vienne déranger M. Potter, du moins jusqu'à demain matin, je pense que ce serait une précaution utile.

— Elle n'a jamais dit ça ! s'exclama James

Il sentait que ses protestations ne serviraient à rien. En fait, discuter ne pouvait que le desservir.

Mrs Gaze poussa un cri étouffé, et se redressa.

— Ciel ! S'agirait-il de l'intrusion de cet horrible individu l'autre matin dans l'enceinte de l'école? J'ai entendu dire qu'un journaliste – un Moldu ! – était entré au château, et s'y trouvait toujours. Ce n'est pas possible, n'est-ce pas ?

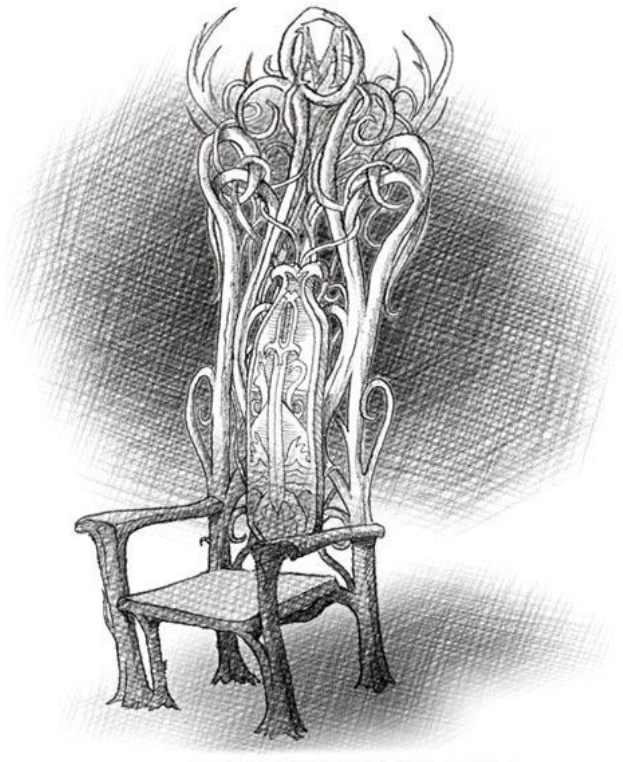
La main sur la bouche, l'infirmière regarda d'abord Jackson, puis James.

— Encore une fois, madame, je ne peux rien dire, répondit Jackson. De plus, il est encore possible que Mr Potter soit innocenté. Nous verrons. En attendant, gardez-le bien. À demain, James.

Tout en parlant, Jackson regarda James, avec un léger sourire aux lèvres. Puis il tourna les talons, et sortit de la pièce, en refermant avec soin la porte derrière lui.



Chapitre 17 : Le retour de Merlin



À sa décharge, Mrs Gaze ne laissa pas les accusations du professeur Jackson influencer les soins qu'elle donna à James. Elle ausculta la fracture durant plusieurs minutes, puis replaça le bras en place, avant de le mettre dans une attelle. Elle asséna en même temps à James un sermon sec mais bien intentionné sur les dangers des blessures au Quidditch. D'après James, le ton de l'infirmière était un peu mécanique – elle avait déjà dû le répéter au moins cent fois. En réalité, Mrs Gaze pensait à autre chose, et James n'eut pas beaucoup de difficultés à deviner ce qui la préoccupait. L'intrusion de Martin Prescott dans le château avait provoqué une vague de bavardages et d'anxiété. Tout le monde savait qu'il était un journaliste moldu, et le fait qu'il réside dans les quartiers d'Alma Aleron ne faisait qu'alimenter les rumeurs. Un lourd malaise pesait sur l'école. L'annonce de la directrice quant à l'arrivée imminente d'une délégation officielle du ministère pour régler le problème n'avait en rien amélioré les choses. Tandis que Mrs Gaze mesurait la dose de Poussos à donner à James, il remarqua, à plusieurs reprises, qu'elle lui jetait des coups d'œil suspicieux. Quelqu'un avait bien aidé cet individu à pénétrer dans le château après tout. Pourquoi pas lui : un « première année », fils du directeur des Aurors ?

James savait que certains élèves – ceux qui croyaient aux mensonges du Mouvement du Progrès – le pensaient également coupable. Plus tôt dans la journée, il avait entendu une voix émerger d'un groupe d'élèves : « *C'est un coup monté. Les Aurors cherchent à maintenir la Loi du Secret, non ? Ils prétendent que c'est pour nous protéger d'une éventuelle chasse aux sorciers de la part des Moldus. Alors qu'est-ce qu'ils font ? Ils permettent un journaliste de se faufiler à Poudlard, histoire de nous faire peur, de nous faire croire que des Moldus nous guettent derrière chaque arbre de la forêt, prêts à allumer nos bûchers. C'est grotesque. Pourquoi ne pas laisser ce journaliste écrire son histoire ? Ça remettrait tous ces ronds-de-cuir du ministère à leur place !* »

— Voilà, dit tout à coup Mrs Gaze en se redressant, j'ai terminé. Tu vas ressentir cette nuit quelques douleurs et des démangeaisons. C'est normal, ce sont tes os qui se remettent en place. Ne

touche pas à ton attelle. Si ton os repousse de travers, il faudra le recasser, et je t'assure que ce ne serait pas une opération agréable. Maintenant… (Elle agita la main vers la rangée de lits,) choisis celui que tu veux. Je te ferai apporter un petit déjeuner demain matin. Autant t'installer confortablement.

James jeta son sac à dos sur l'une des tables de chevet, et monta dans un lit bien plus haut que la normale. Il s'y trouva à son aise – ce qui était logique, vu que les matelas de l'infirmerie avec tous subis un Charme de Relaxation. Malheureusement, le sortilège n'agissait pas sur le moral de James, toujours malade de frustration et d'angoisse. Le professeur Jackson avait admis que la nuit à venir serait d'une importance cruciale. Il ne s'agissait plus d'une simple spéculation. Et voilà que James se retrouvait coincé pour la nuit à l'infirmerie. Tout ça à cause de l'interprétation que le professeur Jackson avait donnée à l'infirmière des instructions de la directrice McGonagall. Se retrouvant seul pour la première fois depuis le désastre du balai, James ressentit le plein impact de ce qui s'était passé sur le terrain de Quidditch. Depuis le début, le plan avait paru hasardeux, mais pas plus que celui pour échanger le sac du professeur Jackson. Et la première fois, le culot avait marché. D'ailleurs, depuis le début, tout se déroulait comme un mécanisme bien huilé. Et maintenant, James avait la sensation d'avoir heurté un mur de briques, bloquant au dernier moment leur progression. D'accord, la robe de Merlin pouvait être considérée comme la plus puissante des trois reliques. Mais à l'heure actuelle, Corsica, Jackson, et Delacroix s'apprêtaient à réunir les trois objets, sans savoir que la robe manquait. Les comploteurs possédaient cependant deux des reliques.

Malgré son angoisse, James commença à s'endormir, sans doute à cause du Charme de Relaxation. Et tout à coup, il se rassit dans son lit, le cœur battant. Que se passerait-il quand Jackson ouvrirait son sac, et découvrirait à l'intérieur la cape de soirée de Ralph au lieu de la robe de Merlin ? Le *Visum-Ineptio* serait brisé sans doute. Jackson verrait alors qu'il ne s'agissait pas de son sac. Il reconnaîtrait celui qu'il avait vu aux mains de James et de Zane, se souviendrait de cet épisode en classe de Technomancie, et comprendrait ce qui s'était passé. Si le professeur avait cru que les trois garçons avaient échoué – et il avait même fait allusion à cette tentative « ratée » en ramenant James ce soir, jusqu'à l'infirmerie – il comprendrait alors la vérité : Ils n'avaient pas échoué. Jackson était intelligent. Il saurait immédiatement lequel des trois conservait la relique. Ni Zane, ni Ralph, mais James lui-même. Celui qu'il n'avait pas encore « situé ». Que ferait Jackson alors ? Reviendrait-il jusqu'à l'infirmerie pour réclamer la relique ? Non, pensa James, à peine l'hypothèse née dans son esprit, Jackson agirait autrement. Il en était certain. Le professeur irait jusqu'à sa chambre, dans le dortoir des garçons de Gryffondor, et ouvrirait sa malle. Il prétendrait sans doute y chercher des indices pour innocenter James, prouver que ce n'était pas lui qui avait aidé l'intrus moldu à pénétrer dans Poudlard. Jackson réussirait sans doute à briser le Sortilège du Verrou. Il récupérerait la robe. Et tout ce que James, Ralph, Zane, et les Gremlins avaient risqué serait en vain. Tout serait terminé, et il n'y avait rien que James puisse faire pour l'en empêcher.

Frustré, James envoya un coup de poing dans sa table de chevet. Mrs Gaze, assise derrière son bureau, poussa un cri étranglé, et mit sa main sur sa poitrine. Elle regarda James sans dire un mot. James prétendit ne pas la remarquer.

Son sac s'était ouvert quand il avait heurté la table. Il le prit, le posa sur ses genoux, et en sortit ses parchemins, son encre et sa plume. Il savait que, en temps normal, Mrs Gaze n'était pas du genre à autoriser un patient à utiliser de l'encre dans un lit aux beaux draps propres, mais elle était presque certaine de surveiller ce soir un élève potentiellement dangereux. Elle préférait, de toute évidence, ne pas le provoquer. James se pencha sur son parchemin et écrivit rapidement – et maladroitement, parce que son bras droit était immobilisé. Il ne remarqua même pas que son encre coulait sur le parchemin.

Cher papa,

Je suis désolé d'avoir pris la carte M et la cape I. Je sais bien que je n'aurais pas dû, mais j'en avais besoin, et j'ai pensé que tu aurais fait pareil à mon âge. J'espère que tu n'es pas trop fâché. Avec maman, je n'ai aucune chance, alors essaye de lui dire un mot pour moi.

Je t'écris ce soir parce que j'ai découvert quelque chose de très grave à l'école. Certains des professeurs américains sont dedans, mais pas Franklyn. Il est cool. Le MP d'ici est aussi impliqué. Je ne veux pas trop en dire dans une lettre, mais même si tu m'en veux, j'ai besoin que tu viennes. Pourrais-tu être là demain ? Miss Saccarine dit que tu es occupé à une mission importante que tu ne peux pas à interrompre, mais j'espère que tu viendras quand même. C'est vraiment très important. J'ai besoin de toi.

Bisous,

James

James déplia son parchemin, et l'attacha avec un brin de ficelle, puis il remit le tout dans son sac à dos. Deux minutes après, il sortait son canard Weasley. Il y avait toujours écrit : « *Lingerie* » depuis que Zane s'en était servi. James reprit sa plume, barra le mot, et écrivit en dessous : « *Infirmerie – envoyez Aristo fenêtre est* ». Quand il eut terminé, il pressa le canard qui couina :

— *Coin-coin. Sombre andouille !*

Dans son coin, Mrs Gaze sursauta une fois de plus, et le foudroya d'un regard accusateur. Élève potentiellement dangereux ou pas, elle pensait de toute évidence que le comportement de James était inadmissible.

— Désolé, madame, dit James, en levant son canard. Ce n'est pas moi. C'est mon canard.

— Je vois, dit-elle, d'un ton lourd de désapprobation. Peut-être est-ce le moment pour moi de me retirer pour la nuit. J'espère que tu n'as besoin de rien ?

— Non, madame, dit James en secouant la tête. Merci. Je n'ai plus mal au bras.

— Ne le remue pas trop. Comme je te l'ai dit, tout ira bien demain matin.

Elle se leva, passa rapidement devant James, et se dirigea vers les portes vitrées qui fermaient l'infirmerie. On voyait à travers deux silhouettes, et James savait qu'il s'agissait de Philia Goyle et Kevin Murdock, tous les deux envoyés par le professeur Jackson pour surveiller les portes. Mrs Gaze libérale le verrou, souhaita bonne nuit aux deux sentinelles, puis referma la porte derrière elle – à clé. James poussa un soupir de frustration, puis il fit un bond dans son lit quand son canard en plastique couina une insulte à son oreille. Il vérifia, et vit une nouvelle ligne apparaître sous la sienne en lettres noires : « *Ouvre fenêtre dans 10 minutes* »

James se sentit mieux. Il n'avait pas été certain que Ralph ou Zane serait à même de lui répondre. En fait, il ignorait complètement ce qui leur était arrivé, ainsi qu'au reste des Gremlins. Il espérait seulement qu'aucun des autres n'avait été pris. La position de Ralph, abandonné tout seul dans le vestiaire des Serpentard, était probablement la pire. Malgré tout, James était pratiquement certain que Ralph s'en était sorti. Après que la foule ait remarqué sa sortie des vestiaires sur le balai de Tabitha, l'attention générale avait dû rester braquée sur lui. Plus tard, Tabitha avait rappelé son balai, avec James encore dessus. Ralph avait probablement profité du tumulte et de l'agitation pour sortir discrètement des vestiaires, et retourner dans la cabane, avec les autres Gremlins.

James compta les minutes sur la grande horloge du bureau de Mrs Gaze. Le temps lui semblait interminable. Il mourait d'envie de se lever avant le délai imparti, et d'ouvrir la fenêtre. Mais si Mrs

Gaze revenait et le voyait planté devant une fenêtre ouverte, elle soupçonnerait quelque chose, même si James se trouvait à huit mètres du sol. Finalement, l'heure du rendez-vous approcha, il était 20:15. James sauta de son lit, récupéra sa lettre dans son sac à dos, et courut sans bruit jusqu'à la fenêtre la plus éloignée, sur la droite. Le loquet s'ouvrit facilement. James respira à pleins poumons l'air froid et humide de la nuit. Le ciel avait fini par s'éclaircir, révélant une multitude d'étoiles brillantes. Aucun signe d'Aristo. James se pencha, cherchant à voir le long des murs, et tout à coup, une silhouette énorme bondit dans sa direction, lui cachant les étoiles. Quelque chose tomba lourdement sur lui, James fut arraché de la fenêtre avant même de pouvoir appeler à l'aide.

James était si oppressé qu'il n'avait plus assez de souffle pour parler. En dessous de lui, une voix gronda dans un chuchotement rauque :

— Pas si fort, tu vas lui recasser tous les os !

James fut sidéré de reconnaître la voix de Zane. La main qui le serrait se détendit un peu, et James réalisa qu'il s'agissait de Prechka, qui le fit descendre le long du mur vers le sol.

— Bravo, Prechka, dit Zane, en tapotant le tibia de la géante.

Elle répondit par un grognement aimable, puis déposa James par terre, entre ses énormes pieds.

— Je pensais que tu devais simplement m'envoyer Aristo, grogna James, en se relevant.

— C'est une idée de Ted, dit Ralph, émergeant d'un buisson, dans l'obscurité. Il a prétendu que tu voudrais quitter l'infirmerie, surtout ce soir, pour assister à la fin de cette affaire de Merlin. Il est allé chercher Grawp dès que Jackson t'a emmené. Et Grawp a rameuté Prechka, qui est assez grande pour atteindre les fenêtres de l'infirmerie. Nous étions en train de chercher une idée pour te faire approcher des fenêtres, au moment où tu nous as fait coin-coin. Tout a marché impeccablement bien.

— Oui, on peut dire ça, dit James, en se frottant les côtes du plat de la main. Heureusement que Prechka est gauchère, sinon j'aurais besoin d'une autre dose de Poussos pour mon bras. Elle a une sacrée poigne. Où est Ted ?

— Consigné dans la salle commune, avec le reste des Gremlins, répondit Zane, d'un ton placide. McGonagall a deviné qu'ils étaient impliqués dans l'histoire du balai, même sans pouvoir le prouver. D'ailleurs, elle aurait probablement laissé filer – elle a d'autres soucis ce soir, avec Mecreant et Saccarine – mais Jackson a insisté pour que tous les Gremlins soient consignés jusqu'à demain matin, après que l'histoire de Prescott ait été réglée. Ted a été envoyé dans la salle commune de Gryffondor dès qu'il est revenu de la forêt avec Grawp. Tout le monde y est, sauf Sabrina, qui a reçu de Corsica un Maléfice de l'Eléphant – elle a le nez aussi gros qu'un souafle. Rien à faire, sinon dormir, ça passe en quelques heures. Nous avons échappé à la punition générale parce que Jackson croit Ralph trop mou pour s'être impliqué dans l'histoire du balai. Quant à moi, bien sûr, j'ai un parfait alibi, étant resté au milieu du terrain tout du long. Alors nous voilà. Qu'est-ce qu'on fait, James ?

James regarda Zane et Ralph, puis Prechka, avant de prendre une profonde inspiration.

— Comme avant. Nous devons aller à la Caverne du Secret, et arrêter Jackson, Delacroix, et tous leurs autres complices. Nous avons encore besoin de récupérer le bâton de Merlin, si possible, mais plus important que tout, nous devons nous échapper pour pouvoir témoigner de ceux qui étaient impliqués.

— Compris, dit Ralph.

— Mais d'abord, dit James, en agitant la lettre qu'il avait écrite pour son père, je veux envoyer ceci. J'aurais dû le faire depuis des semaines, mais mieux vaut tard que jamais. Ted avait raison. Nous

avons besoin d'aide. Si je n'avais pas demandé aux Gremlins de nous aider, je serais encore coincé là-haut, dans l'infirmerie.

— Si nous n'avions pas demandé au Gremlins de nous aider, tu n'y aurais pas été envoyé, marmonna Ralph, mais sans trop de conviction.

— Zane, dit James, en enfouissant sa lettre dans sa poche, à quelle heure doit se produire l'alignement des planètes ?

— À 21:55, répondit Zane. Nous n'avons qu'une heure et demie.

— Oui, acquiesça James. Retrouvez-moi dans un quart d'heure, à l'orée de la forêt, près du lac. Et amenez Prechka si elle est d'accord.

Zane leva les yeux sur l'énorme silhouette de la géante.

— Je ne pense pas qu'on pourrait s'en débarrasser, de toute façon. Ça l'amuse de nous aider.

— Tant mieux. Ralph, tu as ta baguette ?

Ralph sortit de la poche arrière son énorme et ridicule baguette. Le bout d'un vert criard luisait étrangement dans l'obscurité.

— Je ne m'en sépare jamais, dit-il.

— Tu as raison, garde-la à portée de la main. Ce soir, tu es de garde. Essaie de te souvenir de ce qu'on a appris en DFM, et sois prêt à tout moment. Bon, à tout à l'heure.

James se faufila dans l'obscurité du château, le long des couloirs, essayant d'avancer à la fois rapidement, et sans se faire voir, ce qui était plutôt difficile. Il arriva devant le portrait de la Grosse Dame au moment même où Steven Metzker en émergeait.

— James ? s'étonna Steven, en clignant des yeux. Qu'est-ce que tu fais là ? N'étais-tu pas censé être… (Il s'interrompit, puis regarda autour de lui.) Rentre vite avant qu'on te voie.

— Merci, Steven, dit James, en plongeant dans le trou.

— Je ne t'ai pas vu, répondit Steven. Ne me fais pas regretter ma décision.

— Regretter quoi ? Il ne s'est rien passé.

Steven disparut quand le portrait de la Grosse Dame se referma sur James.

Tout les Gremlins, sauf Sabrina, étaient devant la cheminée, plutôt agités et l'air morose Noah vit James, et se releva.

— Je vois que Prechka a trouvé notre héros.

Les autres se retournèrent, avec un grand sourire.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Ted, redevenant sérieux. Ralph et Zane sont partis te chercher. Il nous a fallu la moitié de la soirée pour tout réunir, après ce désastre sur le terrain de Quidditch, aussi tu n'as plus beaucoup de temps. Tu devrais déjà être parti vers l'île. Tu veux qu'on vienne avec toi ?

— Non, vous avez déjà assez d'ennuis. Je suis juste venu envoyer ceci, dit-il en tendant la lettre. (Ted eut un sourire approbateur en réalisant ce que c'était.) Je vais rejoindre Zane et Ralph dans dix minutes dans la forêt.

— Je veux venir aussi, dit Noah. Corsica a jeté une malédiction sur Sabrina. J'aimerais lui rendre son geste, avec intérêts.

James secoua la tête.

— Vous trois aurez ce soir un rôle différent, et tu auras peut-être l'occasion de jeter un ou deux sorts. Si Ralph, Zane et moi échouons, Jackson – ou quelqu'un d'autre – viendra ici pour récupérer la robe de Merlin. Vous devez la garder. Et si quelqu'un vient la chercher, arrêtez-le, à n'importe quel prix. Je suis désolé de vous demander ça, mais… c'est important.

Petra hocha la tête, et regarda Ted et Noah.

— Aucun problème. J'aimerais bien avoir une chance de jeter un sort sur ces gens-là, mais James, ce serait mieux que tu n'échoues pas.

James acquiesça. Puis il tourna les talons et remonta en courant l'escalier jusqu'au dortoir des garçons. La pièce était très sombre, mais il y avait une bougie allumée près de la porte menant à la petite salle de bain. Aristo n'avait jamais compris le principe de passer la nuit dans les volières du château. Il préférait la chambre de James, et dormait dans sa cage.

— Aristo, chuchota James d'un ton urgent, j'ai un message que tu dois apporter à mon père. Je sais qu'il est tard, mais c'est très important.

Le gros oiseau leva la tête qu'il avait cachée sous son aile, et fit claquer son bec, l'œil ensommeillé. Dès que James ouvrit la porte de la cage, Aristo sautilla jusqu'au bord de la table. Quand la lettre fut attachée à sa patte tendue, James ouvrit la fenêtre.

— Cette fois, quand tu reviendras, va dans la volière. Je suis content de t'avoir avec moi, mais tu vas me causer des ennuis, et en ce moment, je n'en ai vraiment pas besoin. D'accord ?

La chouette regarda James de ses énormes yeux insondables, puis sauta sur le rebord de la fenêtre. Dans un claquement d'ailes, Aristo plongea dans la nuit.

James s'apprêtait à redescendre des escaliers quand, du coin de l'œil, il remarqua la forme sombre de sa malle. Étrange, pensa-t-il, presque inconsciemment. N'avait-elle pas été déplacée ? Un frisson d'appréhension le parcourut. Peut-être Jackson s'était-il déjà emparé de la robe ? Peut-être avait-il vérifié son sac en cuir avant de se rendre dans la Caverne du Secret, juste pour s'assurer que tout allait bien, et alors, il avait découvert l'échange ? Mais les Gremlins, à l'étage en dessous, auraient dû le voir passer, à l'aller et au retour, non ? Peut-être pas. Comme James l'avait réalisé plus tôt, Jackson était intelligent. Peut-être s'était-il déguisé… ou peut-être avait-il demandé à Mme Delacroix d'utiliser ses dons de Projection Spectrale à Distance et d'envoyer un hologramme directement dans le dortoir pour récupérer la robe. Mais non, Ted s'était occupé des affaires de James après le désastre du Quidditch – sans doute aidé de Ralph et Zane – aussi le dortoir n'avait-il pas été déserté. Malgré son rendez-vous urgent, James eut besoin de s'assurer que tout était en ordre. Il s'accroupit devant sa malle et sortit sa baguette. Le verrou s'ouvrit à sa demande, et James fouilla rapidement à l'intérieur, pour atteindre le sac, tout au fond. Il était bien là, mais entrouvert. James poussa une exclamation étouffée, et mit la main à l'intérieur. Il sentit les plis du tissu épais rouler sous ses doigts, et huma même l'odeur entêtante de feuilles, de terre, et de vent, qui s'attardait dans la robe. Il poussa un long soupir de soulagement.

En examinant le contenu de sa malle ouverte, James se demanda s'il avait besoin de quelque chose pour l'aventure qui l'attendait cette nuit dans l'île. Il tourna la tête, et vit un tas de vêtements et d'affaires sur son lit. Après quelques secondes de réflexion, il décida d'emporter la Carte du Maraudeur et la cape d'invisibilité. Il referma sa malle, utilisa sa baguette pour jeter le Sortilège du Verrou, puis fourra ses affaires dans une sacoche en cuir que sa mère lui avait donné au début de l'année. Il regrettait d'avoir oublié son sac à dos sur sa table de chevet, à l'infirmerie. Il quitta la

chambre, dévala les escaliers rapidement, et ne s'arrêta dans la salle commune que le temps de rappeler à Noah, Petra et Ted les pouvoirs particuliers que possédait Delacroix.

— Ne t'inquiète pas, dit Noah qui se releva d'un bond et avança vers les escaliers. Nous allons monter la garde à tour de rôle devant ta malle. Une heure chacun. D'accord, Ted ?

Ted acquiesça. Rassuré, James sortit de la salle commune, passa à travers le portrait, et se dépêcha pour ne pas être trop en retard à son rendez-vous avec Ralph et Zane.



Cinq minutes après, alors qu'il quittait la cour devant le château et s'élançait dans les jardins, James réalisa qu'il ne voyait rien dans l'obscurité. Ses yeux, encore troublés par la vive lumière de Poudlard, n'avaient pas eu le temps de s'adapter. Il réussit quand même à retrouver son chemin jusqu'à la pente qui descendait vers le lac. Peu après, il entendit un sifflement – que Zane devait considérer être le cri d'un oiseau. C'était sur sa gauche. Quand James se dirigea dans cette direction, il aperçut enfin la forme sombre de la géante à l'orée de la forêt. Ralph et Zane étaient à côté d'elle.

— C'est dément ! dit Zane avec un sourire. Comme dans un film de James Bond. Tu as apprécié ma technique ?

— Absolument, mentit James.

Le vent de la nuit souffla sur sa peau une caresse glacée. Il éprouvait une sensation très forte de peur et d'excitation. Cette fois, ça y était. Trop tard pour reculer. Déjà, on avait dû remarquer sa disparition de l'infirmerie. Le lendemain, il aurait sans doute des ennuis, mais si lui et ses deux copains échouaient cette nuit, la situation serait bien pire encore. James leva les yeux vers Prechka.

— Elle est d'accord pour qu'on monte sur son dos ? C'est la seule façon d'arriver à temps à la Caverne du Secret.

Prechka l'entendit. En réponse, elle se pencha, et la terre trembla quand ses lourds genoux heurtèrent le sol de la colline.

— Prechka aider, gronda la géante, en essayant d'assourdir le tonnerre de sa voix. Prechka porter petits hommes.

Elle eut un sourire. James remarqua que la tête de Prechka faisait presque sa taille à lui. C'était impressionnant. L'un après l'autre, Zane, Ralph et James montèrent sur la paume immense que la géante leur tendit, puis furent levés jusqu'à ses épaules – avec l'impression de monter sur un élévateur pour l'élagage des arbres. James eut besoin de l'aide des deux autres, parce que son bras en attelle le déséquilibrait. En plus, leur perchoir, sur les épaules noueuses et obliques de la géante, n'était pas très stable. Sans un mot, Prechka se dirigea vers les bois, bousculant sur son passage les plus hautes branches des arbres. De temps à autre, elle émettait un grondement en les repoussant comme de simples broussailles.

— Comment sait-elle où aller ? demanda James, d'une voix étouffée.

Ralph haussa les épaules.

— Grawp lui a expliqué. Je ne sais pas trop comment, mais les géants se comprennent entre eux. Ils se souviennent de tous les endroits où ils ont été, et savent y retourner. C'est sans doute comme ça

qu'ils retrouvent leurs tanières respectives dans les montagnes. Je n'ai pas compris ce qu'ils se sont dits, mais Prechka paraît sûre du chemin à prendre.

Voyager sur le dos de Prechka ne ressemblait pas du tout à la même expérience avec Grawp. Si le géant s'était montré prudent et délicat, Prechka se balançait au rythme de ses pas lourds. Chaque fois qu'un de ses pieds touchait terre, un tremblement secouait les garçons. James avait la sensation d'être sur un gigantesque métronome et ambulant. De cette étrange perspective, la forêt paraissait différente. C'était comme avoir le ciel la portée de la main. Au bout d'un moment, James tira violemment sur la tunique de Prechka pour attirer son attention.

— Arrête-toi là, Prechka. Nous sommes tout près et, si possible, je ne veux pas qu'ils nous entendent arriver.

Prechka tendit la main, et s'appuya contre un énorme chêne au tronc tordu. Lentement, elle s'accroupit, et aida les garçons à descendre de ses épaules, le long de son bras, jusqu'au sol.

— Attends ici, Prechka, dit James dans l'oreille de la géante.

Elle hocha la tête, en silence, le visage grave, puis elle se redressa. James espéra qu'elle avait compris, et serait plus sérieuse que Grawp durant sa garde. Le géant, l'an passé, quand il avait emmené jusqu'ici James et Zane, n'avait tenu que quelques minutes, avant de s'écarter pour chercher de la nourriture.

— Par là, dit Zane en désignant la direction du doigt.

James aperçut entre les arbres le miroitement de l'eau sous le clair de lune. Aussi silencieusement que possible, les trois garçons se faufilèrent à travers les troncs et des buissons. En quelques minutes, ils émergèrent à l'orée de la forêt, devant le lac. Ils virent, à quelques pas de là, l'île de la Caverne du Secret, au bout du pont. Sur l'île, la construction ressemblait à une monstrueuse cathédrale gothique, ayant atteint ses proportions les plus énormes pour la nuit fatidique. Le dragon, bien visible, ouvrait ses mâchoires de bois, à la fois accueillantes et menaçantes. James entendit Ralph déglutir. Toujours en silence, les trois garçons avancèrent vers le pont.

Au moment où ils y arrivaient, la lune émergea complètement de derrière les nuages. La Caverne du Secret apparut pleinement dans cette lueur argentée. Rien n'indiquait plus la sauvagerie mauvaise qui avait autrefois agité la flore de l'île. La tête de dragon s'ouvrait devant eux, comme une monstruosité délicatement sculptée dans le bois. Au fond de sa gorge, les lianes et la vigne vierge qui recouvraient les grandes portes paraissaient aussi solides et décorées que du fer forgé. James n'eut aucune peine à déchiffrer le poème inscrit sur les panneaux.

— C'est fermé, chuchota Zane, avec espoir. Tu crois que c'est bon signe ?

— Je ne sais pas, répondit James, en secouant la tête. Allez, on y va, peut-être pourrons-nous entrer.

En file indienne, les trois garçons traversèrent prudemment le pont. James, qui ouvrait la marche, vit la mâchoire supérieure s'ouvrir davantage quand ils arrivèrent devant la porte. Il n'y eut cette fois aucun craquement. Tout paraissait silencieux, bien huilé, presque préparé. Mais les portes restaient closes. James, machinalement, esquissa le geste de prendre sa baguette, puis il s'immobilisa avec un gémissement de douleur. Il avait oublié son attelle, et son bras cassé.

— Ralph, c'est à toi de le faire cette fois, dit James, en s'écartant sur la droite, pour faire passer Ralph devant lui. Je ne peux pas utiliser ma main droite, et c'est celle dont je me sers pour ma baguette. De plus, c'est toi le génie en sortilège.

— Qu-qu'est-ce que je d-dois faire ? bafouilla Ralph, qui sortit sa baguette.

— Utilise un sortilège de déverrouillage.

— Attends un peu ! s'exclama Zane, la main tendue. La dernière fois qu'on a essayé, on a failli terminer comme engrais. Tu t'en souviens ?

— Ce n'était pas pareil, affirma James. L'île n'était pas prête. Mais cette nuit, elle nous attend. Je pense. Cette fois, elle nous laissera entrer. De plus, Ralph est vraiment doué. Si quelqu'un peut ouvrir cette porte, c'est lui.

Zane fit une grimace sceptique, mais sans rien répliquer. Il s'écarta d'un pas, pour laisser à Ralph de la place. Ralph pointa sa baguette vers les portes d'un geste nerveux – sa mains tremblait. Il se racla la gorge.

— J'ai oublié ce qu'il faut dire ! dit-il.

— *Alohomora*, chuchota James. Avec un accent tonique sur la seconde la quatrième syllabe. Tu l'as fait des centaines de fois. Ne t'inquiète pas.

Ralph se raidit, essayant d'empêcher son bras de trembler. Il prit une profonde inspiration, et d'une voix inquiète, lança le sortilège.

Immédiatement, les lianes qui bloquaient la porte se détendirent. Les lettres du poème disparurent, une par une, tandis que le bois des panneaux se resserrait. Après quelques secondes, ils s'ouvrirent sans le moindre bruit.

Ralph tourna la tête vers James et Zane, les yeux écarquillés et inquiets.

— Je crois que ça a marché.

— Bravo, Ralph, dit Zane, en avançant.

Les trois garçons firent quelques pas prudents à l'intérieur, dans l'obscurité.

La Caverne du Secret était une sorte de grotte circulaire et quasiment vide, entourée par des arbres qui avaient poussés comme des piliers, supportant un épais plafond voûté, tressé de branche et de feuillages. Le sol à l'entrée de la caverne était de pierre, avec des marches qui descendaient jusqu'au centre, en contrebas. Et là, un cercle lumineux était délimité dans la terre moussue par un rayon de lune provenant d'un trou au plafond, au centre de la voûte. Le trône de Merlin était posé dans ce cercle. Et devant, sa forme noire silhouettée par la lune, le dos tourné aux trois garçons, se tenait Mme Delacroix.

James avait si peur que ses jambes tremblaient. Il était figé sur place. Il sentit vaguement la main de Ralph lui saisir le bras, et l'attirer dans l'ombre, derrière un des troncs-piliers. Il vacilla, retrouva l'équilibre, puis se dissimula à côté de Ralph et Zane. Prudemment, les yeux écarquillés, le cœur battant, James sortit la tête pour regarder.

Delacroix n'avait pas bougé. Elle leur tournait toujours le dos. Et elle fixait le trône de Merlin comme tétanisée. Le « trône » n'avait rien de royal, c'était un simple siège rustique, en bois poli avec un haut dossier, plutôt étroit. D'un travail plus délicat que James ne l'aurait cru, l'ensemble était formé de souples branches entremêlées. Les seules parties solides étaient le siège, et le centre du dossier. En fait, on avait l'impression que le trône avait poussé naturellement, sans être assemblé par des mains humaines – un peu comme la Caverne du Secret elle-même. Il n'y avait personne d'autre, du moins apparemment. De toute évidence, Delacroix était arrivée la première. James se demandait depuis combien de temps elle attendait plantée là, debout, sans bouger, comme hypnotisée par le trône.

Soudain, un bruit de pas retentit derrière eux, sur le pont aux mâchoires de dragon. James retint sa respiration et sentit, à côté de lui, Ralph et Zane se coller davantage contre le pilier, cherchant à se fondre dans les buissons qui délimitaient la grotte.

La voix d'homme murmura une incantation dans un langage que James ne reconnut pas. C'était à la fois magnifique et terrifiant. À nouveau, les portes magiques s'ouvrirent, puis les pas claquèrent sur les marches de pierre. Le professeur Jackson apparut, et se dirigea d'un pas résolu au centre de la Caverne du Secret, derrière Mme Delacroix.

— P'ofesseur Jackson, dit Delacroix. (Sa voix à l'accent marqué renvoya des échos dans la caverne de pierre.) Vous êtes tellement p'évisible que ça en devient lassant.

Elle ne s'était toujours pas retournée.

— Vous aussi, madame. Vous êtes en avance.

— Je tenais à savou'er ce moment, Theodo'e. Je l'ai attendu du'ant si longtemps. Je se'ais tentée de di'e « t'op longtemps » si je c'oyais au destin et à la chance. Mais ce n'est pas le cas, bien entendu. C'est ainsi que tout a été p'og'ammé. J'ai fait ce que je devais fai'e. Et vous aussi, avez tenu le 'ôle que vous étiez destiné à teni'.

— Le croyez-vous réellement, madame ? s'enquit Jackson, qui s'était arrêté plusieurs pas derrière Delacroix. (James remarqua que Jackson tenait sa baguette d'hickory à la main.) Cela m'étonnerait. Comme vous, je ne crois pas beaucoup au destin, ni à la chance, ni au sort. Je crois au libre arbitre.

— Ce que vous c'oyez et sans impo'tance, Theodo'e, à pa'ti' du moment où vot'e lib'e a'bit'e vous pousse dans la bonne di'ection.

— J'ai la robe, dit Jackson d'un ton sec, en cessant de prétendre tenir une conversation normale. Je l'ai toujours eue. Vous ne me la prendrez pas. Je suis ici pour y veiller. Je suis ici pour vous arrêter, madame, malgré tous vos efforts pour m'écarter.

James faillit pousser un cri. Il mit sa main sur sa bouche, pour s'en empêcher. Jackson était ici pour *arrêter* Delacroix ? Mais comment… ? James en eut des suées froides. Près de lui, Ralph murmura de façon presque inaudible :

— Tu as entendu ce…

— Chut ! fit aussitôt Zane. Ecoute !

Delacroix produisait un son étrange, légèrement rythmique, ses épaules tressautant légèrement. James réalisa qu'elle riait

— Mon che', t'ès che' Theodo'e, je n'ai jamais essayé de vous éca'ter. Au cont'ai'e. En vé'ité, si je n'avais pas p'étendu m'opposer à vot'e p'ésence dans cette délégation, vous n'au'iez pas choisi de veni'. Mais vot'e entêtement et vot'e natu'e suspicieuse étaient mes meilleu's alliés. Et j'avais besoin de vous, p'ofesseu'. J'avais besoin de la 'elique que vous possédiez, et que vous c'oyez avoi' si vaillamment p'otégée.

Jackson se raidit.

— Me croyez-vous assez stupide pour avoir emporté la robe avec moi ce soir ? Vous êtes encore plus arrogante que je ne le croyais. Non, la robe est à l'abri. Je l'ai entourée des meilleurs sortilèges, charmes, et protections qui soient. Et je le sais, c'est moi qui les ai créés. Vous ne la retrouverez jamais, j'en suis bien certain.

Mais Delacroix ne fit que rire plus fort. Elle ne s'était toujours pas retournée. La lumière de la lune qui brillait sur le trône sembla devenir plus vive encore, et James réalisa que l'alignement des planètes devait y jouer un rôle. Tout se mettait en place. Bientôt, s'ouvrirait le couloir de traversée des anciens.

— Oh, p'ofesseu', vot'e confiance en vous est admi'able. Avec des ennemis comme vous, mon t'iomphe devient enco'e plus savou'eux. Mais pou' qui me p'enez-vous ? Je savais, depuis le début, que vous ga'diez la 'obe de Me'lin dans ce sac que vous t'anspo'tez toujou's avec vous. N'avez-vous jamais pensé que j'avais tout p'épa'é afin que la 'obe me soit appo'tée ici même ce soi' ? Je n'ai même pas eu besoin de lever le petit doigt, et pou'tant, un de mes assistants s'en est cha'gé pou' moi.

James eut soudain un horrible pressentiment. Il se souvint de ce jour ancien, pendant le cours de Défense contre les Forces du Mal, quand Jackson avait suivi le professeur Franklyn dans la classe, pour lui parler à mi-voix. Mme Delacroix était apparue à l'embrasure de la porte, pour dire à Jackson que ses élèves l'attendaient. Et James, qui avait baissé les yeux au même moment, avait vu le sac de Jackson s'ouvrir comme par magie. Était-il possible que Mme Delacroix l'ait provoqué, juste pour titiller la curiosité de James ? Avait-elle essayé de le manipuler ? Il se souvint que Zane et Ralph avaient affirmé, depuis le début, que l'échange avait été trop facile. Bien trop facile. Il frissonna.

— James, dit Ralph en chuchotant d'un ton inquiet, tu n'as pas apporté la robe avec toi ce soir ?

— Bien sûr que non, répondit James. Je ne suis pas fou.

Zane, très agité, dut lutter pour garder sa voix aussi silencieuse que possible.

— Qu'est-ce que tu as dans ta sacoche ?

James était secoué d'un mélange de terreur et de colère.

— La Carte du Maraudeur et ma cape d'invisibilité.

Ralph tendit la main, et la serra sur l'épaule de James pour le tourner vers lui, face-à-face. L'expression de son visage était horrible.

— James, tu n'as pas la cape d'invisibilité, dit-il d'une voix rauque, presque cassée. C'est moi qui l'ai. Tu me l'as laissée dans les stands de Serpentard, si tu te souviens bien. Je l'ai utilisée pour me sauver. Elle est dans ma malle, dans le dortoir des garçons de Serpentard.

Pétrifié, James se contenta de regarder Ralph. En dessous d'eux, au centre de la Caverne du Secret, Mme Delacroix continuait à ricaner. Tout à coup, sa voix éraillée s'éleva :

— Mr James Potte', cria-t-elle, entre deux rires, veuillez nous rejoind'e. Avec vos amis, si vous le dési'ez.

James avait la sensation d'être transformé en pierre. Pas question qu'il descende, bien entendu. Il voulait courir. Il savait maintenant que la robe de Merlin se trouvait dans sa sacoche. Il avait été manipulé, ensorcelé, pour croire que la robe de Merlin était la cape d'invisibilité. Il devait s'enfuir. Et il ne le pouvait pas. Ralph le secoua, comme pour le réveiller. Zane, de l'autre côté, se redressa et sortit sa baguette.

— La reine vaudou se croit si intelligente, dit-il à voix haute, en émergeant du pilier, sa baguette en avant. Vous êtes juste affreuse et démoniaque. *Stupefix* !

James poussa un cri quand un éclair de lumière rouge émergea de la baguette de Zane. Le sortilège heurta Mme Delacroix en plein dans le dos, et James s'attendit à la voir s'écrouler, inconsciente. Mais elle ne bougea pas. En fait, James, les yeux écarquillés, vit le sortilège la traverser et heurter la terre, près du trône, avant de disparaître, sans conséquence. Delacroix riait toujours quand elle se tourna pour faire face à Zane.

— Aff'euse, v'aiment ? (Son rire cessa quand elle croisa le regard de Zane. Elle n'était ni aveugle ni vieille. En fait, il s'agissait de son hologramme, une version plus jeune d'elle-même.) Démoniaque, peut-êt'e, mais ce n'est qu'un passe-temps.

Le double de Mme Delacroix leva sa baguette, et Zane fut renversé. Il lâcha sa baguette, lévita et alla heurter plutôt brutalement un des troncs-piliers. Les pieds à près d'un mètre du sol, Zane resta collé au tronc, comme maintenu par un crochet.

— Si j'étais v'aiment démoniaque, je vous tue'ai, dit la sorcière avec un grand sourire. (Puis elle pivota, et pointa sa baguette vers l'endroit où James se cachait.) Mr Potte', je vous en p'ie, il est inutile de che'cher à m'échapper. Après tout, dans cette affai'e, vous avez été d'une aide ce'taine. Veuillez amener avec vous Mr Deedle. Je suis sû'e que vous app'écie'ez le spectacle.

Jackson s'était retourné quand Zane était apparu, regardant l'exhibition avec un manque de surprise surprenant, la baguette toujours à la main, mais braquée vers le sol. Sans plus d'expression, il regarda James et Ralph se redresser et avancer d'un pas mécanique, comme des automates. Contre leur volonté, les deux garçons descendirent les marches, et approchèrent du centre de la grotte. Quand les yeux de Jackson croisèrent ceux de James, les épais sourcils broussailleux du professeur étaient froncés et furieux.

— Potter, arrêtez-vous, dit-il calmement.

Il leva sa baguette et la pointa sur le sol devant les deux garçons. Ralph et James se figèrent, comme s'ils avaient les pieds collés par de la glu.

— Oh, Theodo'e, devons-nous v'aiment pe'd'e du temps ?

Delacroix poussa un soupir, tendit le bras vers le professeur, et agita les droits dans une figure compliquée. La baguette de Jackson fut éjectée de sa main, comme arrachée par un élastique. Il essaya de la récupérer, mais en vain, elle s'envola. Delacroix eut un autre geste, et la baguette se cassa en deux, encore suspendue en l'air. Le visage de Jackson ne changea pas, mais il laissa lentement retomber son bras, les yeux fixés sur les morceaux de sa baguette en hickory. Puis il se tourna et fit face à Delacroix, le visage livide de rage. Il avança vers elle. La main de Delacroix bougea très vite, plongeant dans les plis de sa robe, pour en sortir son horrible baguette tordue en cep de vigne.

— Je ne suis peut-êt'e qu'un holog'amme, dit-elle amusée, juste une rep'ésentation qui éme'ge de la poussiè'e de cet end'oit, mais je vous assu'e, Theodo'e, que je 'este aussi puissante que la 'éelle ve'sion de moi-même. Ne me poussez pas à vous détrui'e.

Jackson s'immobilisa, le visage toujours convulsé.

— Il n'est pas question que je vous laisse accomplir votre but, madame. Vous le savez.

— Oh, mais il est déjà t'op ta'd, ricana-t-elle avec une joie mauvaise.

Elle pointa sa baguette sur Jackson, et l'agita. Une horrible lueur orange en émergea et heurta le professeur qui fut propulsé en arrière. Il atterrit violemment sur les plus hautes marches de pierre et poussa un grognement de douleur. Quand il essaya de se relever, Delacroix secoua la tête.

— Toujou's à jouer au hé'os, dit-elle avec dédain, avant de lancer un autre sortilège.

À nouveau, Jackson fut heurté de plein fouet. Il s'écrasa contre les piliers-troncs qui délimitaient la caverne et s'écroula, inconscient.

— Et maintenant, dit la sorcière, pointant négligemment sa baguette en direction de James et Ralph, venez ici.

Les deux garçons furent soulevés du sol, et transportés au bas des marches. Ils retombèrent maladroitement sur leurs pieds, sur la mousse qui tapissait le sol de la grotte, juste devant l'hologramme de Mme Delacroix. Ses yeux perçants étaient vert émeraude.

— Donnez-moi la 'obe. Et vite. Je n'ai pas l'intention de vous fai'e mal, mais je ne vous le demande'ai pas une deuxième fois.

La sacoche de James glissa de son épaule, et heurta le sol à ses pieds. Il baissa les yeux, à la fois troublé, et incapable de réagir.

— Merci, dit Delacroix, qui agita sa baguette.

James tomba à genoux, comme si un poids énorme venait d'acquérir sur ses épaules. Sa main, sans qu'il le veuille, plongea dans la sacoche, prit la robe, et la sortit. Ralph essaya de l'en empêcher, mais il semblait bloqué sur place, incapable de bouger sa main de plus de quelques centimètres.

— Non, James !

— Je ne peux pas m'en empêcher, répondit James, effondré.

Les yeux avides de Delacroix lancèrent des étincelles de joie. Elle tendit la main, et récupéra délicatement la robe que James lui tendait.

— Je ne vois v'aiment pas l'inté'êt du lib'e a'bit'e, dit-elle, d'un air hautain.

— Vous ne gagnerez pas, dit James en colère. Vous n'avez pas toutes les reliques.

Delacroix quitta des yeux la robe, et croisa le regard de James avec une surprise polie.

— Vous c'oyez cela, Mr Potte' ?

— Oui, dit James, en grinçant des dents. Nous n'avons pas récupéré le balai. Tabitha l'a toujours. Je ne suis même pas sûr qu'elle sache ce qu'il est, et je ne pense pas qu'elle vous l'apportera ce soir.

Il espérait avoir raison en prétendant ça. Il ne voyait pas le balai dans la grotte, et Tabitha n'y était pas non plus – à moins qu'elle ne soit cachée derrière un arbre, comme lui et ses copains l'avaient fait.

Delacroix se mit à rire. On aurait vraiment dit que James venait de faire une plaisanterie amusante au cours d'une soirée.

— Le bâton de Me'lin était pa'faitement caché, vous ne t'ouvez pas, Mr Potte' ? Et Miss Co'sica a été pour moi une façon utile de détou'ner vot'e attention. En 'éalité, Mr Potte', vous n'avez jamais eu la moind'e chance de découv'ir la vé'ité. Voyez-vous, le balai de Miss Co'sica, malg'é ses 'ema'quables p'op'iétés, n'était qu'un leu''e. Non, tout comme la 'obe, le bâton de Me'lin a t'ouvé ce soi' une façon d'a''iver jusqu'à moi, et cont'ai'ement à ce que vous c'oyez, je possède les t'ois 'eliques. En fait, depuis le début, j'ai tout o'ganisé dans ce but.

La représentation – plutôt superbe, il faut bien le dire – de Mme Delacroix se tourna vers Ralph, et tendit la main.

— Mr Deedle, donnez-moi vot'e baguette.

— N-non ! protesta Ralph, d'une voix qui était presque un gémissement.

Il essaya de reculer.

— Mr Deedle, ne m'obligez pas à insister, dit Delacroix, qui leva vers lui sa propre baguette.

La main de Ralph eut un mouvement brusque, et plongea dans la poche arrière de sa robe. En tremblant, Ralph sortit sa baguette ridicule et bien trop grande. Pour la première fois, James réalisa ce

qu'il voyait. Il ne s'agissait pas seulement d'un bois épais, étrange, et peint en vert à une extrémité. C'était le morceau d'un bâton autrefois bien plus grand, qui provenait du fond des âges. D'ailleurs, comment James ne s'était-il pas préoccupé plus tôt de la puissance incroyable de cette baguette ? Delacroix tendit la main, et plutôt délicatement, arracha le bâton de Merlin de la main de Ralph.

— Je n'ai pas eu envie de 'isquer des ennuis en amenant moi-même un tel objet dans l'enceinte de l'école. Bien évidemment, quelqu'un au'ait pu 'epé'er sa puissance magique, si je l'avais tenté. De ce fait, je me suis ar''angée pou' qu'on vous la vende, Mr Deedle, quand vous avez été au Chemin de T'ave'se avec votre cha'mant pè'e moldu. C'était moi, le vendeu' ambulant que vous avez c'oisé ce jour-là. Sous un aut'e déguisement, bien entendu. J'espè'e que vous avez savou'é vot'e puissance avec cette baguette ? Étonnant, n'est-ce pas ? Oh, je suis désolée… ajouta-t-elle en se tournant vers Ralph, avec une empathie simulée. Vous pensiez peut-êt'e avoir un don ? Voyons, Mr Deedle, jamais la cave'ne ne vous au'ait pe'mis d'ent'er si vous ne lui aviez pas p'ésenté le bâton de Me'lin. En fait, c'est plutôt d'ôle, vous ne t'ouvez pas ? Vous c'oire un puissant sorcier, vous, un né-Moldu ! G'otesque.

À nouveau, elle éclata d'un rire mauvais, en regardant James et Ralph.

Puis elle se tourna, et très lentement, déposa les deux reliques sur le trône. James et Ralph se regardèrent, effondrés, puis James tenta de tourner la tête pour voir ce que devenait Zane, sans doute encore accroché à son tronc d'arbre. Mais l'obscurité était trop profonde, et il ne vit rien.

Mme Delacroix s'écarta du trône, et poussa un long soupir d'anticipation. Elle se mit entre Ralph et James, comme si les deux garçons étaient ses complices dans le complot.

— Voilà, tout est en place. J'en suis si heu'euse. Je dois dire que tout s'est a''angé exactement comme je l'avais p'évu. Savou'ez le spectacle, mes jeunes amis. Le p'emier geste de Me'linus à son 'etou' se'a peut-êt'e de vous anéanti', comment le sau'ais-je ? Mais peu importe, ça en en vaudra la peine, non ?

— Ça en vaudra certainement la peine si Merlin vous tue aussi, dit James, les dents serrées.

— Tant de violence, répondit Delacroix avec un sourire. Je ne m'étonne pas que vous ayez été un si bon auxiliaire.

La robe de Merlin avait été drapée sur le dossier du trône, comme si le sorcier allait se glisser dedans en apparaissant. Le morceau de son bâton était posé sur l'avant du siège. La lueur de la lune et des étoiles était devenue incroyablement brillante, comme un laser trouant l'obscurité pour illuminer le centre creusé dans le sol où étaient réunies les trois reliques. Elles semblaient faites d'argent, et scintillaient légèrement. L'heure était venue : le couloir de traversée des anciens était ouvert.

James entendit quelque chose. Il sut que Mme Delacroix et Ralph l'entendaient aussi. Tous les trois tournèrent la tête, cherchant la source de ce bruit. C'était un long murmure vibrant, qui semblait provenir de toutes les directions en même temps, à la fois lointain et incroyablement proche, presque comme une note de flûte renvoyée par un millier d'instruments éloignés. Le bruit se rapprochait. Quand Mme Delacroix leva les yeux, son visage était devenu un masque figé. Bien sûr, elle devait être ravie de la réussite de son plan, mais James aurait pu jurer aussi qu'elle avait peur, hologramme ou pas. Tout à coup, elle agrippa les épaules des deux garçons avec des doigts d'acier.

— Regardez ! Haleta-t-elle.

De curieuses fumerolles brumeuses se glissaient à travers les troncs-piliers de la grotte, portant avec eux le son musical. James regarda autour de lui, les mêmes fumerolles apparaissaient entre les branches du plafond voûté. Elles étaient aussi inconsistantes que de la fumée, mais avançaient vers un

but précis, et de plus en plus vite. Tous ces filaments, comme des serpents de brume, ondulèrent vers le trône, où ils s'amassèrent. Ils se lovèrent les uns contre les autres, formant au début une vague silhouette à peine consistante, puis de plus en plus solide. Plusieurs barres horizontales apparurent au centre du trône. Avec un frisson involontaire, James réalisa qu'il s'agissait des côtes d'un squelette. Derrière, monta l'échine dorsale, vertèbre par vertèbre, puis apparurent le pelvis, les jambes, le crâne. C'était, comprit James, le fonctionnement au ralenti d'une réapparition après transplanage. Les atomes de Merlin se réunissaient, luttant contre une inertie qui avait duré plusieurs siècles. En temps normal, une réapparition produisait un bruit sonore, aujourd'hui éclaté dans cette vibration étrange qui augmentait aussi bien en volume qu'en puissance. On aurait presque cru à un cri humain.

— Hey, reine vaudou, cria une voix derrière James, provoquant un sursaut des trois spectateurs tétanisés. Prends ça !

Un énorme rondin de bois heurta Delacroix en plein sur la tête, et l'hologramme se dispersa instantanément en un nuage de poussière humide. Le Sortilège d'entrave qui avait immobilisé James et Ralph disparut. James se retourna, et vit Zane, le rondin encore levé au-dessus du désastre qu'était devenu Delacroix. Mais l'hologramme cherchait déjà à se reconstituer. Les épaules réapparaissaient de la poussière, et des vers immondes – ou de racines ? – rampaient sur le sol. Les mains de l'hologramme se levèrent vers sa gorge immatérielle, comme pour chercher un souffle inexistant.

— Elle m'a oublié dès que Merlin a commencé à apparaître, cria Zane qui garda son rondin sur l'épaule. En tombant de mon pilier, j'ai récupéré le truc le plus lourd que j'ai pu trouver. Reprenez la robe et le bâton !

Utilisant son rondin comme une batte de base-ball, Zane frappa l'épaule et le bras de Delacroix. À nouveau, l'apparition disparut dans un nuage poussiéreux.

James bondit en avant, et attrapa à pleine main la robe de Merlin, passant pour le faire à travers le spectre de l'enchanteur. Quand James tira, la robe résista, luttant pour rester en position. Plantant ses deux talons dans le sol humide, James tira aussi fort qu'il le pouvait. La robe se décolla enfin du trône, emportant avec elle une main squelettique. La forme de Merlin s'agrippa aux bras du siège en criant. Le bruit était assourdissant, à la fois aigu et sourd. Ralph intervint, et récupéra le bâton qui s'était allongé au fur et à mesure que la silhouette sur le trône devenait plus solide. Puis Ralph recula d'un pas, le bâton à la main. Il le leva au-dessus de sa tête.

L'hologramme de Mme Delacroix semblait écartelé entre le désir de se reconstituer et le besoin de remettre en place les reliques. Une main s'agita sauvagement en direction de Ralph, une autre s'accrocha à la robe que James tenait. Zane restait en position derrière l'apparition, son rondin levé. Il frappa une nouvelle fois, réduisant encore Mme Delacroix en poussière. Quand James vérifia ce qui se passait sur le trône de Merlin, il vit un squelette complètement reconstitué. Des muscles apparurent, fantomatiques encore, mais s'accrochant déjà aux os. Le spectacle était franchement horrible. La forme énorme, et comme pelée à vif, se tordait, et par endroit, se dissolvait à nouveau. Le cri qui accompagnait la réapparition de Merlin était devenu un hurlement sauvage.

Et tout à coup, de nulle part, un autre fantôme apparut. Il naquit dans l'obscurité, près des piliers de la Caverne du Secret, et approcha à toute vitesse. Il s'agissait de la dryade bleue – celle qui avait de terrifiants ongles violets. Mais quelque chose d'autre vibrait à l'intérieur, comme si la dryade n'était qu'un costume enfilé à la hâte. Une nouvelle voix se joignit au tumulte qui émergeait du corps encore incomplet de Merlin.

Maître ! Non ! Je ne manquerai pas à mon serment. Votre temps est enfin revenu, après cette si longue attente.

Le fantôme se transforma, rejetant complètement la dryade, et devint des serres noires et énormes. Elles plongèrent en même temps sur James et Ralph, récupérant la robe et le bâton, avant de repousser les deux garçons qui tombèrent à la renverse sur les marches de pierre. Les serres remirent les reliques en place sur le trône, puis se rétractèrent et tombèrent, comme fatiguées, sur le sol moussu.

Sur le trône, le squelette frissonna violemment, avant de recommencer à se former. Cette fois, l'apparition sembla accélérer son processus. Il y eut plus de muscles pour recouvrir les os, couche après couche. Des organes apparurent à l'intérieur de la poitrine, de l'abdomen, puis tout un réseau de veines et d'artères. Le corps désormais remplissait la robe, qui se drapa autour de lui, avant que la peau n'apparaisse, d'abord sous forme de rosée, puis une fine membrane qui épaissit, devenant bronzée et burinée. Des doigts noueux se refermèrent sur le bâton – qui avait repris toute sa taille, 1 m 80. Le bout durci heurta doucement le sol. Sur toute la longueur du bois, il y avait désormais des runes creusées, qui renvoyaient une lueur verdâtre. Le tumulte qui avait accompagné le retour de Merlin s'était transformé en un long sifflement continu. Quand le sorcier n'eut plus de souffle, il jeta la tête en arrière, les tendons de sa gorge aussi raides que des filins d'acier. Après un long moment, il inspira profondément et, pour la première fois depuis plus d'un millier d'années, il laissa le souffle de la nuit gonfler ses poumons. Ensuite seulement, il redressa la tête.

Maître ! Cria une voix spectrale.

Quand James quitta des yeux l'enchanteur assis sur le trône, il fut surpris de voir que les serres s'étaient transformées en un petit fantôme, à peine visible. Il haletait, et son crâne chauve luisait dans la clarté de la lune, devenu presque opalescente.

Vous êtes de retour ! Ma tâche est accomplie ! Je vais être libéré !

— Je suis de retour, oui, gronda la voix de Merlin. (Son visage était aussi dur que de la pierre, et ses yeux fixés sur le fantôme n'exprimaient rien de bon.) Mais quel est ce temps où je suis revenu, Austramaddux ?

L-le monde est prêt pour vous, maître ! Bafouilla le fantôme, d'une voix aiguë et terrifiée. *Je… j'ai attendu le moment parfait pour vous rappeler. L'équilibre entre les mondes magique et non magique est menacé, et vous n'aurez qu'à tendre la main, maître ! Le temps… votre heure est venu* !

De toute évidence peu impressionné, Merlin se contenta de fixer le fantôme.

Pitié, maître ! hurla Austramaddux en tombant à genoux. *Il y a des siècles que j'attends, que je veille. Mon devoir… a été bien pire que ce que j'attendais. J'ai attendu aussi longtemps que possible. J'ai simplement un peu accéléré le processus. J'ai trouvé une femme, maître. Son âme s'est ouverte à moi, nous partagions le même objectif, aussi je l'ai… aidée et encouragée. Mais juste un peu. Un tout petit peu. Elle sera votre muse !*

Le regard de Merlin quitta le fantôme d'Austramaddux pour se poser sur l'hologramme de Mme Delacroix, pratiquement reconstitué à présent. La sorcière, elle aussi, tomba à genoux, et sa voix, en émergeant de sa gorge fragilisée, paraissait rauque et cassée :

— Je suis vote se 'vante, Merlinus. Je vous ai 'appelé pour que vous accomplissiez vote destin. Vous allez écraser la vermine moldue, et diriger le monde magique. Nous vous attendions. Nous sommes pets. Le monde est mû' pou' vote gouverne.

— Cette misérable marionnette poussiéreuse est censée être ma muse ? dit Merlin, d'une voix basse mais aussi vibrante que le tonnerre dans son intensité. Voyons ce qu'elle est réellement, et non le masque qu'elle porte.

Delacroix se redressa. Elle voulut parler, mais rien n'émergea de sa bouche. Sa mâchoire s'agita, de façon mécanique, et tout à coup, un son effrayant en émergea. Les mains de l'hologramme se levèrent, comme des serres pour se refermer sa gorge, puis y creuser. Des lambeaux de chair et de poussière jaillirent. Le cou enfla comme celui d'un crapaud buffle. L'hologramme se pencha en deux, comme pour vomir. Les yeux de Merlin lançaient sur l'apparition des étincelles féroces, et son bâton brillait légèrement, chaque rune baignée dans un halo interne. Finalement, l'hologramme de Mme Delacroix fut secoué de spasmes secs, sa mâchoire s'ouvrit, bien au-delà de la normalité. Quelque chose émergea de la bouche béante et tomba sur le sol, devant Merlin. L'hologramme disparut en un tas de poussière. Tous les yeux étaient braqués sur ce qui restait sur le sol, une chose immonde et gesticulant. C'était la véritable Mme Delacroix, rappelée à travers le vecteur de son hologramme de la cachette lointaine où elle se croyait en sécurité. Elle semblait souffrir, et se tordait sur le sol. Son corps était maigre et osseux, ses yeux aveugles et vitreux clignaient en direction du plafond.

— Austramaddux, tu m'as rappelé dans une époque sans intérêt, tonna Merlin.

Sa voix remplit la caverne d'un rugissement sonore. Il quitta des yeux la silhouette pathétique de Mme Delacroix, et à nouveau, les braqua sur le fantôme qui gémissait.

— Les arbres se sont réveillés pour moi, continua l'enchanteur, mais leurs voix sont presque éteintes. La terre dort depuis des siècles. Tu m'as rappelé pour ton bénéfice personnel, dans un but égoïste. Tu étais déjà un mauvais serviteur quand j'ai accepté de t'employer comme assistant, mais c'est seulement au jour de mon retour que je réalise l'ampleur de mon erreur. Tu es renvoyé. Disparais.

Merlin releva sa main libre et la tendit, paume en avant, en direction du fantôme. Austramaddux pâlit davantage, et recula, en levant les mains comme pour repousser un coup.

Non ! Non, je vous ai été fidèle ! Pitié ! Ne me renvoyez pas ! J'ai rempli ma tache ! Je vous ai été fidèle ! Nooon…

Le dernier mot s'étira, montant comme un hurlement sur toute la gamme que le fantôme était capable d'atteindre. Pendant un bref moment, il redevint la dryade bleue et tordit ses longs bras d'un geste désespéré, puis il se recroquevilla. Horrifié, James réalisa qu'Austramaddux avait pris la même forme que le poing fermé de Merlin, comme si l'enchanteur étouffait peu à peu le fantôme. Le dernier mot d'Austramaddux mourut dans un gémissement d'horreur, et il ne resta de lui qu'un point lumineux. D'un geste, Merlin ouvrit les doigts et les agita. Tout disparut, l'écho du dernier cri du fantôme résonnant encore dans la grotte.

Et soudain, comme si Merlin les remarquait pour la première fois, il tourna son attention vers les trois garçons, immobiles. James fit un pas en avant – sans trop savoir ce qu'il comptait faire, mais certain, au fond du cœur, qu'il devait réagir. À nouveau, Merlin leva la main, en direction de James cette fois. James eut la sensation que son univers devenait un cocon de plus en plus sombre. Il se débattit, essaya de crier, mais en vain. Il avait autant de chances de lutter contre la puissance de Merlin qu'un moucheron d'échapper à la tornade. Autour de lui, l'espace se resserra, comme un tunnel. Tout au bout, il ne voyait plus que la main dressée de l'enchanteur, qui le poussait vers l'inconscience. Au centre de cette paume, James vit aussi un œil, aussi dur et bleu qu'un glaçon. L'œil se ferma, et la voix de Merlin prononça un mot – un seul mot : « Dors ! »

James perdit conscience, tandis que le mot résonnait encore dans le néant où il sombra.

Chapitre 18 : Réunion dans la tour



L'aube traçait une légère ligne rose à l'horizon quand James ouvrit les yeux. Il avait mal partout, froid surtout. En regardant autour de lui, il se vit étendu sur le sol moussu de la Caverne du Secret. Avec un gémissement, il se rassit, et remarqua immédiatement que le trône de Merlin avait disparu. Il n'en restait aucune trace, même pas un enfoncement dans la terre meuble. James réalisa ensuite que la grotte n'avait plus rien d'un endroit magique. Maintenant que le trône était parti, l'îlot avait retrouvé son aspect naturel et sauvage. L'architecture gothique, hantée, n'existait plus. Il n'y avait que des arbres, des branches, et des oiseaux qui chantaient dans le feuillage.

— Oh-oh, gémit une voix toute proche. Où je suis ? Je sens qu'il n'y a pas de café dans cet endroit. En plus, j'ai froid, et je n'ai pas l'impression qu'une cheminée se trouve à proximité.

— Zane ? Appela James, en se relevant sur des jambes tremblantes. Comment vas-tu ? Où est Ralph ?

— Je suis là, marmonna Ralph. Je faisais juste l'inventaire de mes os. Rien de cassé. Et le reste fonctionne aussi apparemment. Mon seul problème, même s'il n'est pas grave, est que j'ai autant besoin d'une salle de bain que St Lokimagus.

James grimpa les quelques marches rocheuses, jusqu'à la terrasse supérieure de la grotte. La lumière extérieure se teintait de gris, mais elle avait de la peine à traverser l'épaisseur des buissons et des arbres de l'île. Derrière lui, Zane et Ralph se remettaient péniblement debout.

— Merlin est parti, dit James, en regardant aux alentours. Et je ne vois pas non plus Jackson et Delacroix.

Tout à coup, il marcha sur les morceaux brisés de la baguette de Jackson, et eut un frisson.

— Apparemment, on s'est trompé au sujet du professeur Jackson, dit Ralph.

— On s'est trompé sur beaucoup de choses, admit James tristement.

Zane se frottait le bas du dos en grognant.

— Hey, moi je dis qu'on ne s'en sort pas trop mal, au final. Nous avons failli empêcher Merlin de revenir, juste avec un rondin de bois et mes réflexes exceptionnels.

Dans le silence de la grotte obscure, sa voix moqueuse envoyait des échos étranges. Mal à l'aise, il se tut. Les trois garçons s'arrêtèrent un moment à l'entrée de la grotte, devant le pont en bois. Pour le traverser, ils durent se frayer un chemin à travers les mauvaises herbes qui prenaient toute la place, puis passèrent sur les troncs branlants et partiellement effondrés. Le pont ne ressemblait plus du tout à la mâchoire terrifiante d'un dragon. Ils arrivèrent enfin sur la rive humide et boueuse, recouverte de rosée matinale.

— Hey, regarde, dit Ralph en pointant du doigt.

Il y avait des traces fraîches de pas dans la boue.

— Apparemment, deux personnes sont passées avant nous, dit Zane, penché sur les empreintes remplies d'eau. Et elles n'allaient pas en direction de l'école. Croyez-vous que c'était Merlin ?

— Non, qui James en secouant la tête, Merlin ne portait pas de chaussures. À mon avis, c'est plutôt Jackson et Delacroix. Elle a dû partir la première, et lui derrière elle quand il a repris conscience. De plus, je ne crois pas que Merlin soit du genre à laisser des traces, à moins de le faire exprès.

— J'espère que Jackson la cassera en deux en la rattrapant, dit Zane, mais sans passion.

— J'espère surtout que ce n'est pas *elle* qui *le* cassera en deux, répondit Ralph, morose. Tu as vu ce qu'elle a fait de sa baguette ?

— Je préfère l'oublier, marmonna James. Je ne veux pas y penser.

Il avança droit devant lui, se dirigeant vaguement vers l'endroit où ils avaient laissé Prechka la nuit précédente. En réalité, il n'avait aucune destination précise en tête. Il avait un terrible pressentiment, quant à la direction que Merlin avait prise. Et c'était lui, James, le responsable. Deux fois, Delacroix avait insisté sur l'aide que James lui avait apportée. Elle l'avait manipulé, et quelque part, James s'était laissé faire. Il avait plongé dans tous les pièges ouverts sous ses pas, et apporté la robe de Merlin dans la grotte, comme la sorcière l'avait prévu. Elle avait raison. Elle n'avait pas eu besoin de lever le petit doigt. Bien sûr, au final, les choses s'étaient plus ou moins arrangées, mais ça ne comptait pas. Un Merlin sans attache, imprévisible, était encore plus dangereux qu'un Merlin en ligue avec les meneurs du Mouvement du Progrès. Au moins, les sorciers agissaient de façon organisée, sous une façade respectable. Mais Merlin venait du fond des âges, il avait l'habitude de réagir violemment, et sans pitié. James sentait le poids énorme de sa culpabilité et de son impuissance peser sur ses épaules. Il avançait, au hasard, et Zane et Ralph le suivaient en silence.

Prechka avait disparu. James n'en fut pas vraiment surpris. Les empreintes de la géante restaient imprimées dans la terre comme des traces de dinosaures. Sans un mot, les garçons les suivirent, frissonnant de froid dans l'air humide de rosée. Il y avait un brouillard dans les bois, qui réduisait les environs à quelques troncs d'arbres noircis et des buissons mouillés. Peu à peu, la brume se mit à scintiller sous les premiers rayons du soleil, et finalement, elle disparut. La forêt se réveillait avec le chant des oiseaux, et les pas des créatures sauvages et cachées. Tout à coup, les trois garçons furent surpris d'entendre des voix lointaines hurler leurs noms.

— Hey ! dit Zane, qui s'arrêta et écouta. C'est Ted !

— Et Sabrina, ajouta Ralph. Qu'est-ce qu'ils font ici ? Hey ! On est là !

Les trois garçons, à tour de rôle, répondirent aux deux Gremlins qui leur lançaient des hurlements et des cris. Peu après, une forme de gigantesques émergea du brouillard, avançant gracieusement au milieu des arbres.

— Grawp ! cria Zane.

Avec un éclat de rire, il se précipita à la rencontre du géant.

— Nom d'un chien, vous ressemblez à des Inferi mouillés, dit Ted, perché sur les épaules de Grawp. Vous avez passé toute la nuit dehors ?

— C'est une longue histoire, mais oui, répondit Zane. Pour faire bref : Merlin est revenu ; la reine vaudou s'est enfui ; Jackson est en fait un gentil. Il lui court après. On ne sait pas encore s'il l'a rattrapée, ni comment ça c'est terminé.

— Tu crois que Grawp aurait de la place pour nous ? dit Ralph, en frissonnant. Je ne suis pas certain de pouvoir faire un pas de plus. Je suis à moitié mort.

Grawp s'agenouilla, et laissa les trois garçons monter sur son dos, s'accrochant à Sabrina et à Ted. Avant de grimper, James bougea les doigts et le poignet du côté droit. Il ne ressentit aucune douleur, et d'après lui, son os s'était parfaitement solidifié. Il arracha l'attelle et la mit sans façon dans sa poche.

— Comment êtes-vous sortis ? demanda James, une fois assis à côté de Ted, accroché des deux mains aux cheveux emmêlés du géant. Je croyais que vous étiez consignés dans la salle commune.

— C'était la nuit dernière, répondit Ted simplement. Depuis, c'est la panique à l'école. Merlin s'est pointé au milieu de la nuit, et laisse-moi te dire, ce mec fait des entrées spectaculaires.

— Il est arrivé sur le dos de Prechka jusqu'à la cour du château, expliqua Sabrina. Ensuite, il lui a demandé d'ouvrir les portes à coups de pieds. De toute évidence, Merlin parle le géantlangue, et il a rendu Prechka quasiment enragée. Ensuite, il est descendu, et l'a endormie. Elle est toujours dans la cour, sur les marches, et ressemble au plus énorme sac de linge sale jamais vu.

— Nous nous sommes réveillés, comme tous les autres, en entendant le bruit des portes qui s'écroulaient, continua Ted. Après ça, évidemment, ça été le chaos. Les élèves couraient partout, certains en chemise de nuit ou en pyjama, en essayant de comprendre ce qui se passait. Les gens étaient déjà pas mal énervés avec le journaliste dans le coin, sans trop savoir ce qu'il fabriquait au juste. Et maintenant, voilà un autre inconnu qui se pointe sans prévenir, aussi énorme qu'une montagne, moitié druide, moitié Père Noël. Ça n'a pas arrangé les choses qu'il ait traversé l'école en endormant les gens d'un seul regard, tout en tapant le sol de son bâton assez fort pour que tout le château en vibre. Ensuite, Merlin a vu Peeves, et il est arrivé la plus curieuse des choses.

— Quoi ? demanda Zane plein d'espoir. Peeves lui a fait un geste obscène et Merlin l'a transformé en lampadaire ?

— Non, pas du tout, répondit Sabrina. Peeves l'a suivi comme un petit chien. En fait, je ne suis pas certaine qu'il le voulait, mais il l'a fait quand même. Merlin s'est arrêté net en voyant Peeves, et il lui a parlé. Personne n'a compris ce qu'il disait – c'était dans un langage vraiment étrange, plein de voyelles. Nous avions tous peur que Peeves provoque une catastrophe qui retomberait sur nous – ce bâton, tu sais, il fiche la trouille ! Mais pas du tout. Peeves s'est contenté de sourire, et ça ne ressemblait pas du tout à ses grimaces habituelles. C'était plutôt le sourire inquiet d'un elfe de maison qui retrouve son maître après une longue absence, et s'attend à recevoir un grand coup de poêle à frire

sur la tête. Un sourire avec beaucoup de dents, et très peu de sincérité, si tu vois ce que je veux dire. Peeves s'est approché de Merlin, ils ont parlé un moment à mi-voix, et ensuite Peeves est parti devant, doucement, et Merlin l'a suivi. Il avait demandé un endroit en particulier, et je présume que c'est là que Peeves l'a emmené.

— Peeves ? insista Ralph d'un air incrédule.

— Je sais, ce n'est pas normal, répondit Ted. C'est à ce moment-là que tout le monde a compris que le mec était vraiment quelqu'un d'effrayant. Nous, les Gremlins, savions déjà que c'était Merlin, mais cette fois, il le prouvait réellement.

— Ils sont allés où ? demanda James d'une voix calme.

— Dans la tour Sylvven, répondit Sabrina. Du moins, c'est comme ça qu'on l'appelait. Elle n'est plus en usage depuis des années. D'après ce qu'on a entendu dire, Merlin veut « une audience avec le Pendragon ». Et personne ne sait au juste ce que ça veut dire.

— Cette histoire ne me dit rien qui vaille, dit Zane.

— Ouais, tout le monde est du même avis, approuva Ted. Il semblerait que Merlin appelle « Pendragon » le roi de la contrée, ou du moins son dirigeant. C'est sans doute un ancien terme médiéval. De toute façon, McGonagall a réuni tout le monde pour savoir comment gérer le problème. C'est alors qu'elle a découvert que les deux professeurs, Jackson et Delacroix, avaient disparu. Puis le bruit a couru que toi aussi, tu avais disparu de l'infirmerie. Zane et Ralph étaient également aux abonnés absents. McGonagall nous a envoyé vous récupérer tous les trois. Elle est trop occupée pour venir elle-même, mais elle a dû se douter que, si quelqu'un pouvait vous retrouver, ce serait nous. D'après elle, vous savez tous les trois quelque chose sur cette « incroyable situation », comme elle a dit. Je me demande d'où la chère femme tient cet esprit soupçonneux !

Alors que Ted terminait de parler, Grawp émergea de la forêt. Le château apparut dans toute sa splendeur, éclairé par le soleil du matin, avec ses vitraux lumineux aux fenêtres. Rien n'apparaissait de la tourmente qui régnait actuellement en ces murs. Le Garage d'Alma Aleron était calme et silencieux, tous les panneaux extérieurs de la tente fermés. James évoqua la différence d'horaire entre les jardins de Poudlard d'un côté, et l'université de Philadelphie de l'autre. Il savait que tous devaient dormir en Amérique.

Quand Grawp arriva dans la cour, Ted lui demanda de se baisser pour qu'ils puissent descendre.

— Beau travail, Grawp, dit gentiment Sabrina au géant, en tapotant son énorme épaule. Tu devrais aller te reposer un moment avec Prechka.

Le géant grogna son assentiment, puis il s'étendit auprès de la géante qui ronflait bruyamment, étalée sur les marches montant au château. Les portes en bois pendaient de côté, à peine rattachées à un de leurs gonds. L'entrée du château était déserte, et étrangement silencieuse. Au moment où les trois garçons entraient, Ralph poussa un cri étouffé, et attrapa le bras de James en désignant quelque chose du doigt. Sur le sol, près de la porte, étaient étendus Mr Mecreant et Miss Saccarine. Tous les deux avaient les yeux ouverts, mais braqués sur le plafond, avec un sourire mécanique et figé sur le visage. Le bras de Miss Saccarine était tendu, et dans la lumière du matin, il paraissait d'un blanc de craie.

— Ils sont… m-morts ? bafouilla Ralph.

— Non, sans doute pas, dit Ted qui bougea de la pointe du pied la jambe de Mecreant. Leurs corps sont chauds, et ils respirent. Mais très lentement. Vraiment très lentement. Je crois qu'ils étaient tous les deux dans l'entrée quand Merlin est arrivé. Ils ont essayé de le saluer, et se sont fait…

rembarrer. Tu sais, il a aussi endormi pas mal d'élèves, mais ces deux-là ont eu droit à un traitement spécial. Par contre, Merlin a pris la peine de les écarter, pour que personne ne leur marche dessus.

Avec un haussement d'épaules, Ted dépassa les deux sorciers, et traversa l'entrée vers les escaliers, suivi des trois garçons et de Sabrina.

— Où est la tour Sylvven ? demanda James peu après, en courant derrière Ted dans les couloirs.

— C'est une petite tour dans la plus vieille partie du château, répondit Ted, d'une voix inhabituelle et morose. Elle est très étroite et très haute. En fait, on s'en sert très peu, sauf de temps en temps pour regarder les étoiles. L'escalier est dangereux à escalader. D'après Petra, c'était jadis un endroit très important, mais il y a vraiment des siècles de ça. En fait, au Moyen-âge, chaque château avait une sorte de… terrain neutre, pour recevoir les ambassades et tenir des conseils d'urgence. C'est là qu'on signait les traités entre les nations en conflit – un roi d'un côté et son ennemi de l'autre. Chacun avait le droit d'amener avec lui quatre conseillers, mais le reste de la cour devait attendre à l'étage du dessous. En clair, c'était là que se décidait la guerre ou la paix. Parfois aussi, un des rois tuait l'autre, et jetait directement le corps du haut de la tour, histoire que tout le monde soit au courant.

James sentit son moral sombrer davantage.

— Qui est avec Merlin là-haut ?

— Aucune idée, répondit Ted, avec un haussement d'épaules. Quand on nous a envoyés vous chercher tous les trois, McGonagall discutait toujours avec les autres professeurs. Je présume qu'elle a l'intention de rencontrer Merlin en personne. Et si tu veux mon avis, ça ne lui plait pas du tout.

Les cinq élèves passèrent sous une arche de pierre, basse et ancienne, et entrèrent ensuite dans la plus ancienne partie du château – et également la moins utilisée. Après plusieurs couloirs étroits et sinueux, ils rencontrèrent enfin du monde : D'autres élèves agglutinés contre les murs, parlant à voix basses et excitées. Ted, suivi des quatre autres, entra enfin dans une salle circulaire, au plafond très haut – au point qu'il disparaissait dans l'obscurité des hauteurs insondables de la tour. La pièce était encombrée d'élèves qui marmonnaient avec une anticipation nerveuse. Un escalier en bois, d'aspect branlant, montait en spirale jusqu'au sommet de la tour. Ted y jeta un coup d'œil, puis avança d'un pas décidé et se mit à monter les marches. James, Zane, Ralph et Sabrina le suivirent.

— McGonagall est là-haut avec… *lui* ? demanda Ralph. Tu crois qu'elle peut… euh – gérer ça ?

— C'est la directrice de l'école, répondit gravement Sabrina. Elle peut tout gérer.

— J'espère, dit James, à mi-voix.

Après ça, ils montèrent l'escalier en silence. Il leur fallut un bon moment. James commençait à se sentir étonnamment fatigué en arrivant au bout. Il avait mal partout. Derrière lui, Ralph haletait, se tenant à la rampe à deux mains pour s'aider. Finalement, les dernières marches accédèrent à une autre pièce, au sommet de la tour. Elle était basse sous plafond, avec d'épais panneaux de bois aux murs, un sol couvert de la poussière des siècles et des déjections de pigeons et de hiboux. D'étroites meurtrières s'ouvraient tout autour dans la pierre, laissant apparaître des rayons du soleil matinal. Il y avait plusieurs sorciers rassemblés, mais ni la directrice ni Merlin n'en faisaient partie.

— James ? dit une voix grave, tandis qu'une main lui tombait sur l'épaule. Que fais-tu ici ? Je crains fort que ce ne soit pas ta place.

— Il a été convoqué, professeur Slughorn, dit Sabrina, qui avait suivi les autres jusqu'au centre de la pièce. La directrice nous a demandé de lui ramener James, Ralph, et Zane. Elle les veut là-haut immédiatement.

— Là-haut ? haleta Ralph, toujours essoufflé. Il faut encore monter ? On n'est pas arrivé ?

— Ah, Mr Deedle, dit Slughorn en remarquant sa présence. Oui, je crains qu'il ne vous reste un étage à monter. C'est juste au-dessus. Miss Hildegarde, êtes-vous certaine d'avoir bien compris vos instructions ? Il me paraît incroyable que des enfants assistent à une telle réunion.

D'après James, ce qui chiffonnait surtout Slughorn, c'était que lui, Ralph, et Zane aient le droit de monter quand lui-même devait rester en bas.

— Vous étiez avec la directrice quand elle nous a envoyés les chercher, professeur, dit Ted, dont la voix s'était durcie.

— C'est vrai, admit Slughorn. (A son expression, cela ne prouvait rien.)

— Ne les retardez pas, Horace, intervint le professeur Flitwick de son banc, près de la fenêtre. S'ils ont été convoqués, ils ont été convoqués. D'ailleurs, si ce sauvage se déchaîne, ils ne seraient pas plus en sécurité avec nous.

Slughorn dévisagea James un moment, puis avec un manifeste effort, son expression s'adoucit. Il se tourna vers Ralph et, d'un geste contraint, le prit par l'épaule.

— Représentez dignement notre maison, Mr Deedle.

Ted leur indiqua un petit escalier de pierre qui émergeait du plancher et montait vers une trappe au plafond. Les trois garçons s'y rendirent, montant à pas lents les marches creusées. La trappe n'était pas verrouillée. Quand James la poussa, elle s'ouvrit. Le soleil en jaillit, si éblouissant que James fut un moment aveuglé alors qu'il émergeait à l'étage au-dessus.

La pièce ronde évoquait la Caverne du Secret. De même taille, elle était constituée de pierre, avec un plancher de bois et non de mousse. Des piliers de marbre marquaient l'espace circulaire. Il n'y avait pas de toit. Le soleil renvoyait un éclat aveuglant sur le marbre blanc et les dalles de pierre. Merlin était assis à quelques mètres, face aux trois garçons qui venaient d'émerger dans la brise et le soleil printanier. Le visage de l'enchanteur était figé, dur comme de la pierre, et seuls ses yeux bougèrent pour les examiner.

— Mr Potter, Mr Walker, Mr Deedle, dit la voix de la directrice au milieu du silence pesant. Merci de nous rejoindre. Veuillez vous asseoir à ma gauche. Nous écouterons d'ici peu votre relation des faits.

Pendant que Zane refermait la trappe, James se retourna. La directrice McGonagall était assise derrière eux, face à Merlin. Elle portait une robe rouge sang, d'aspect plus solennel et ostentatoire que tout ce que James lui avait jamais vu. McGonagall, qui paraissait à la fois plus jeune et plus impressionnante, évoquait une reine antique, impitoyable et tyrannique. Aussi bien son siège que celui de Merlin semblaient creusés dans la pierre du muret bas qui cernait le haut de la tour. Les deux principaux interlocuteurs étaient séparés par un espace de plancher en bois. À la gauche de la directrice, il y avait quatre autres sièges, moins imposants, installés entre les piliers de la terrasse. Trois d'entre eux étaient occupés par Neville Londubat, Benjamin Franklyn, et Harry Potter.

— Papa ! s'écria James, le souffle coupé.

Avec un grand sourire de soulagement et de joie, il se précipita vers son père.

— James, répondit doucement Harry, le visage grave. On m'a dit que tu avais disparu. Nous nous sommes tous beaucoup inquiété pour toi. Je serais bien entendu parti moi-même à votre recherche, à tous les trois, mais presque immédiatement après mon arrivée, j'ai appris qu'on vous avait retrouvé.

— Comment l'avez-vous appris ? s'étonna Ralph, le front plissé.

Harry ne put retenir son sourire en tendant un canard Weasley en plastique jaune. Dans le dos, Ted avait griffonné quelques mots : « *Je les ai trouvés. On arrive.* »

— C'est le canard de Petra Morganstern, expliqua Harry. Il paraît que les Gremlins ont pris de vous cette idée. Bravo, c'est très utile.

— Je suis désolé d'avoir pris ta cape et ta carte, papa, dit James très vite. Je n'aurais pas dû, je sais. Franchement, j'ai tout foiré. Merlin est revenu, et c'est de ma faute.

Harry surveilla d'un regard songeur les personnes assises dans la pièce.

— Ne soit pas aussi dur envers toi, mon garçon. Nous aurons le temps d'en discuter plus tard. Pour l'instant, nous avons d'autres priorités.

James se retourna lentement vers la directrice et Merlin. Dans son excitation et son soulagement de revoir son père, il les avait presque oubliés.

— Bien sûr, marmonna-t-il gêné. Je suis désolé.

Les trois garçons restèrent debout, près de Harry, Neville, et Franklyn. Pour la première fois, James remarqua que l'autre côté de la terrasse était encombré d'un nombre incroyable d'oiseaux et autres animaux qui tous regardaient Merlin. Il y avait des hiboux, des pigeons, des aigles, et même quelques faucons, alignés sur le rebord de la terrasse ou sur les quatre sièges sculptés dans la pierre aux côtés de l'enchanteur. Auprès d'eux, les yeux également fixés sur le sauvage sorcier barbu, se trouvaient plusieurs animaux familiers qui appartenaient aux élèves de l'école : crapauds, rats – même le chat de Zane, Pouce, était assis aux pieds de Merlin, en plissant son nez rose et noir.

— Que disiez-vous, professeur Londubat ? reprit la directrice, le regard toujours fixé sur la silhouette énorme et immobile de Merlin.

Neville s'agita, et se leva.

— Je souhaitais simplement vous signaler mes objections concernant cette rencontre. Vous n'avez pas à discuter avec cet… intrus, qui est entré de force dans le château, dans des buts sans nul doute néfastes, et qui utilise un langage que nous avons oublié depuis bien longtemps. Aucun de nous ne peut réellement comprendre ce qu'il dit, ni suivre le cheminement de sa pensée. Entre ça et votre surprenante… tenue, si je puis dire, il me semble que… Enfin, madame la directrice, vous devez bien réaliser ce qui se passe !

— Je vous prie de m'excuser, professeur Londubat, et vous tous ici présents, dit McGonagall qui quitta enfin Merlin des yeux pour étudier ceux qui l'entouraient. Je me suis oubliée. Ce gentleman arrive du Moyen Âge, à une époque où cérémonial et rituel étaient de rigueur. Aussi, il m'a paru utile de le rencontrer conformément à ses attentes, dans la robe de cérémonie qui indique mon rang à Poudlard. Je crains fort que, à son arrivée, Merlin n'ait pris tous les professeurs de cette école, moi y compris, pour des paysans rebelles ayant investi le château. Au Moyen Âge, jamais un Pendragon ne serait apparu en public dans le simple habit de bure noire auquel ressemblent nos robes habituelles. Quant au langage…

— Je peux m'exprimer dans le langage de vos serviteurs, si vous le souhaitez, madame Pendragon, intervint Merlin, d'une voix basse et sonore. Par contre, je n'arrive pas à comprendre que vous vous abaissiez à leur parler comme à des égaux sans les punir de leur impertinence.

McGonagall poussa un soupir et ferma les yeux. James eut le sentiment que cette conversation, avec malentendus et divergences de vue, durait depuis déjà un certain temps.

— Il s'agit de mes collègues, messire, et non de mes serviteurs. Les temps ont changé, et je ne cesse de vous le rappeler. Je ne suis pas la Pendragon d'un royaume, seulement la directrice de ce château, et des terres qui l'entourent. Mais je vous remercie de votre offre, cela m'aiderait beaucoup que vous vous exprimiez dans un langage que tous puissent comprendre.

— Je me conformerai à votre désir, madame, répondit Merlin. Je présume que votre conseil est désormais réuni.

— Oui, c'est le cas. (La directrice se tourna vers les trois garçons, et les regarda l'un après l'autre en les citant :) James Potter, Ralph Deedle, et Zane Walker, cet homme prétend être Merlinus Ambrosius, revenu depuis le néant sur la terre des hommes, suite à un complot ourdi entre son disciple fantôme et cinq autres individus. Pouvez-vous confirmer cette incroyable assertion ?

Ce fut James qui répondit. Il expliqua, aussi bien et aussi honnêtement que possible comment les trois reliques avaient été réunies dans l'île de la Caverne du Secret. Il prit soin de mentionner, à sa grande honte, que le professeur Jackson avait tenté de protéger la robe, de l'empêcher d'être amenée dans l'île, et ainsi contrer le plan de Mme Delacroix. Et que lui, James, avait par inadvertance ruiné ses efforts.

— Tout est de ma faute, ajouta-t-il, d'une voix misérable. Zane et Ralph m'ont aidé parce que je le leur ai demandé. Je voulais… (Il s'arrêta et déglutit péniblement.) Je voulais tout arranger, j'imagine. Mais au contraire, j'ai tout gâché. Je suis désolé.

Quand James se tut, le visage de McGonagall était calme, mais sans expression. Il baissa la tête, et sentit peu après la main de son père peser sur son épaule, lourde et chaude à la fois. Il soupira.

Merlin étudia longuement ceux qui lui faisaient face, puis il tourna la tête vers les animaux qui l'entouraient, ensuite seulement, il prit une lente et profonde inspiration.

— Je constate que les manigances d'Austramaddux ont trompé beaucoup de monde. Certains avaient de bonnes intentions, d'autres pas. Après le témoignage de ce garçon, je présume que plus personne ne doute plus de mon identité. Je vais donc me répéter : j'ai été le sujet, à ce qu'il paraît, d'une campagne de calomnies et de mensonges. Il semble accepté de tous que j'ai été, à mon époque, un sorcier malhonnête, sans honneur, et d'humeur imprévisible ; une créature vénale prête à toutes les bassesses. C'est tout aussi faux que cette auréole de vertu que l'on prête actuellement à ce misérable Voldemort dont vous m'avez parlé. Je n'étais pas plus démoniaque qu'un ouragan quand il se déchaîne. J'ai tué, certes, mais seulement quand c'était nécessaire, quand le coupable ne montrait aucun signe de repentir. J'ai soutiré de l'or à ceux qui étaient capables d'en payer, mais un tiers de mes avoirs étaient distribué aux pauvres et à l'église. Je ne vois pas en quoi cela fait de moi un démon. Quant à ces pathétiques créatures que vous déclarez « mauvais », j'ai connu bien pire à mon époque. A mon avis, vos mages noirs sont des bougies qui ne font pas le poids devant un bûcher.

— Nous vous croyions sans peine, répondit McGonagall, mais votre légende de mage noir le plus puissant du monde a commencé de votre vivant, vous devez bien le savoir. Avant même que vous choisissiez d'échapper à la terre des hommes, ils avaient tous peur de vous.

— Pas tous, grommela Merlin, uniquement les vicieux… et les faibles d'esprit qui étaient abusés. Et dans leur cas, je les aurais davantage approchés avec un bâton qu'avec une épée.

— Sans doute, Merlinus, mais d'après ce que l'Histoire en raconte, vous avez également usé et abusé de la magie noire. Sans doute, à votre époque, était-elle davantage tolérée qu'aujourd'hui, mais pas à ce point. Vous vous êtes exposé à une force puissante qui vous a séparé du reste de l'humanité. Soumis à de tels courants, la plupart des êtres seraient morts ou devenus fous. De telles expériences vous ont changé – peut-être même troublé. Sans doute à l'époque avez-vous parfois douté de votre

jugement. Vous savez, la moralité ambiguë de Merlinus Ambrosius fait partie de notre Histoire, tout comme son attitude cavalière vis-à-vis des personnes non-magiques. Leurs vies ne vous importaient guère. Il est facile de comprendre que vous soyez devenu l'égérie de ceux qui souhaitent actuellement la destruction du monde moldu, ou son asservissement. Bien entendu, j'ignore ce qui s'est réellement passé à votre époque, mais dans la nôtre, ceux qui veulent la guerre avec les Moldus sont nos ennemis jurés. Aussi, nous devons connaître votre position avant de vous laisser librement quitter ces murs.

— Vous osez mettre en doute mon honneur et parler de restreindre ma liberté ? demanda Merlin, d'une voix calme et menaçante. Savez-vous que, pour de telles insultes, je pourrais faire bien pire que vous éliminez tous du monde des vivants, d'un simple geste de la main ?

— Oui, j'ose, rétorqua fermement McGonagall, et j'ai de bonnes raisons. Tous les historiens sont d'accord pour affirmer que vos anciennes motivations étaient parfois douteuses. Je ne vois pas pourquoi votre caractère aurait évolué. Quant à vos pouvoirs, ils sont certainement formidables, mais nous savons tous qu'ils proviennent essentiellement de la nature. Or, même au Moyen Âge, la terre s'affaiblissait et se soumettait au pouvoir des hommes. D'ailleurs, ne niez pas que c'était la principale raison de votre disparition. Vous espériez revenir à une époque où la terre aurait retrouvé sa force originelle, ce qui vous aurait rendu vos pleins pouvoirs. Ce n'est pas le cas aujourd'hui. La nature est encore plus exploitée qu'à votre époque. Bien sûr, vous restez un sorcier très puissant, mais même si vous réussissiez à disposer de nous tous réunis ici, je vous assure qu'il en viendrait d'autres, et qu'au final, vous seriez vaincu. Aussi, Merlinus, choisissez bien votre camp.

Le visage impassible, Merlin se contenta de fixer la directrice.

— En vérité, je suis revenu à une époque bien sombre si la Pendragon croit qu'une menace de mort peut détourner un honorable sorcier de ses convictions. Mais je sais vos intentions honnêtes, même si je n'approuve pas vos méthodes. Je n'ai jamais renié une alliance, madame, ni n'en ai forgé avec ceux qui méprisaient les humains non-magiques. Au contraire, j'ai cherché à maintenir l'équilibre entre les mondes magique et moldu, pour ne pas laisser les sorciers abuser de leur pouvoir envers les faibles. Bien entendu, si personne n'a compris mes motivations, je n'y peux rien. J'ai suivi ma conscience sans me donner la peine de justifier mes actes. Les humains déchus croient au mythe de la justice, mais à mes yeux, l'équilibre est bien plus important, même s'il n'est qu'un fantôme de justice.

— Vous parlez bien, Merlinus, admis la directrice, mais vous n'avez pas encore exprimé quel était votre objectif en réclamant cette réunion. Êtes-vous venu pour agir contre nous ou vous joindre à nous ?

Pour la première fois, le visage de l'enchanteur exprima une émotion. Il ferma les yeux, et serra les lèvres. Sa barbe luisait. Selon James, elle était enduite d'une huile quelconque. De temps à autre, son odeur flottait dans l'air venté de la haute tour, sauvage et épicée.

— Austramaddux méritait le sort qu'il a rencontré, et cent fois pire peut-être, pour avoir osé me rappeler en une telle époque. (Il ouvrit les yeux, et examina l'assemblée.) Quand j'ai approché ce château, une des constructions les plus solides qui soient, ouverte aux brillants rayons du soleil, je n'ai rencontré ni sentinelles ni gardes. Aucun serviteur, comme le réclame le protocole, ne s'est avancé vers moi pour m'offrir une collation et un bain. J'ai été reçu sans le respect dû à mon statut, sans la moindre bénédiction ou bienvenue. Vous vous êtes présentés à moi, sous des vêtures de serfs, et vous disposez pourtant de tables bien garnies, d'assiettes plates aussi lisses et rondes que des planètes. Personne ne m'a convié à partager un repas. En ces lieux, la Pendragon n'est ni vénérée ni bien servie. Elle s'habille comme ses laquais d'un sac informe et sans couleur. Pour couronner le tout, mon honneur et mes alliances ont été remise en cause, bien que, pour respecter les coutumes de ces temps

différents, j'aie pris la peine de ne pas réclamer mon tribut. En vérité, ma mission est d'ores et déjà nulle et non avenue. Je n'ai aucune place en ce temps. Le monde n'est pas mûr pour ma gouverne.

— Austramaddux était sans doute un opportuniste, dit McGonagall qui se pencha en avant, mais réfléchissez, Merlinus, votre retour à cette époque précise est peut-être un signe du destin. Certains espèrent que vous provoquerez une guerre contre les Moldus, mais si vos allégeances sont véridiques, vous serez au contraire leur providence, en nous aidant à éviter une telle tragédie. La situation reste chaotique, et les événements peuvent encore mener à un conflit. Aujourd'hui même, dans cette école, se trouve un Moldu. Les agents du désordre l'ont conduit jusqu'à nous, l'ont aidé à dépasser nos défenses et nos sortilèges en utilisant…hum – un nouveau procédé moldu que l'on appelle la technologie. Cet homme a accès à un mode de diffusion, la presse, qui peut divulguer l'existence du monde magique au reste de l'humanité. Or, au cours du dernier millénaire, c'est seulement en maintenant la Loi du Secret que l'équilibre entre les pouvoirs a pu être maintenu. Si ce Moldu et ceux qui le manipulent réussissent, il y aura à nouveau des conflits entre les mondes magique et moldu. Cela peut mener à des différends, des luttes pour le pouvoir, et finalement une guerre mondiale. Vous savez, mieux que personne, combien un tel événement serait terrible. Vous pouvez nous aider. Ceux qui ont comploté pour votre retour s'attendent à votre intervention. Ce serait un juste retour des choses que votre présence provoque leur perte. Merlinus, aidez-nous.

Durant un long moment, le grand sorcier resta assis, parfaitement immobile. Sa barbe luisait dans les rayons du soleil. A ses côtés, les animaux s'agitèrent : certains s'étiraient, d'autres ébouriffaient leurs plumes. Puis Merlin se leva. James eut la sensation de voir une montagne émerger de la terre. L'enchanteur bougea avec une grâce lente, jusqu'à être complètement debout, immense et imposant. Il tenait son bâton à la main, et ses yeux bleus perçants scrutaient la directrice.

— Vous avez raison, madame, dit Merlin, d'une voix morne. C'était un geste égoïste et inconscient de ma part de quitter mon époque dans l'espoir de trouver un temps où les pleins pouvoirs me seraient rendus. L'arrogance causera ma perte, une fois de plus. Je suis revenu, et je découvre que ma puissance s'est morcelée, plus encore qu'au temps où je suis parti. Je suis un homme d'honneur, mais je ne peux ni ne veux accepter le poste que vous venez de me décrire. Je vous en demande mille pardons. Ce monde ne signifie plus rien pour moi. Peut-être réussirez-vous à vaincre sans moi. Peut-être pas. Je ne le vois rien du futur qui vous attend, à part la certitude que le soleil se lèvera demain, et traversera le ciel comme il l'a fait plus d'un millier d'années durant mon absence. Mais brillera-t-il sur la paix ou sur la guerre, sur les mensonges ou sur la vérité ? Je n'en sais rien. La seule chose dont je suis certain, c'est qu'il brillera sur un monde que je ne reconnais pas, et qui ne me reconnait plus. Je vais vous quitter, à présent, madame. Je vous adresse mes plus sincères salutations.

Merlin leva le bras, soulevant son bâton. A son signal, tous les oiseaux – aussi bien sur les sièges que sur le rebord de pierre – quittèrent leur perchoir en même temps. Il y eut un brouhaha d'ailes qui battaient furieusement. Puis les oiseaux s'éparpillèrent aux quatre vents. Quand le tumulte se calma, Merlin avait disparu.

James regarda, les yeux écarquillés, l'espace où s'était tenu le sorcier. Il n'en restait rien. Harry prit James par le bras, retourna, et le serra contre lui.

— Ça va aller, mon garçon, dit-il.

Si James n'y croyait pas vraiment, il apprécia le soutien de son père, et se serra contre lui.

— Je me demande s'il est vraiment parti, dit Neville à voix haute.

— C'est en tout cas ce qu'il désire nous faire croire, répondit la directrice, en se levant de son siège. Mais le problème, c'est qu'il n'a nulle part où aller. Son serviteur fantôme, Austramaddux, semble avoir été banni et renvoyé dans le néant. Merlinus n'a aucun autre disciple à sa disposition pour organiser un nouveau retour, même si c'était son intention. Aussi, je crains que nous ne devions considérer que Merlinus fait dorénavant partie de notre monde – pour le meilleur ou pour le pire. Mr Potter, serait-il possible de le retrouver ?

Harry réfléchit un moment.

— Possible, mais difficile. Il s'est probablement réfugié dans les bois, où son pouvoir est le plus fort. Il a, sans nul doute, de nombreuses possibilités de survivre et de se cacher. Mais un sorcier d'une telle puissance laisse toujours derrière lui une trace magique détectable. Oui, je pense que nous pourrions le retrouver, en mettant suffisamment d'Aurors à sa poursuite. Mais la vraie question serait : que ferons-nous de lui ensuite ?

— Nous devons nous assurer de ses intentions, dit Franklyn sombrement. (Il s'était lentement approché du siège que Merlin avait occupé.) Merlinus est un être de mystère et de chaos. Malgré ses dires, je ne suis pas certain que lui-même croie à ses allégeances. Au Moyen Âge, les choses étaient bien plus simples. Avez-vous réalisé à quel point il était mal à l'aise dans notre époque ? S'il ne sait en qui avoir confiance, comment pourrait-il déterminer qui vise les mêmes objectifs que lui ? Et ce qui rend la situation encore plus instable, c'est que la moralité de Merlin a toujours été ambiguë – comme vous l'avez signalé, madame la directrice. À mon avis, il s'est évaporé davantage pour sonder ses propres intentions que pour étudier les partis en présence avant de choisir son camp.

— Vous le croyez réellement, professeur ? demanda Harry.

Franklyn avait ressorti l'appareillage sophistiqué dont il s'était servi pour examiner le bras cassé de James, sur le terrain de Quidditch. Il regardait à travers les lentilles, étudiant le siège où Merlin s'était assis. Il hocha lentement la tête.

— Absolument. Merlin a admis que sa fierté était sa plus grande faiblesse. Il ne tient pas à nous montrer son manque de confiance en lui. Mais il existe, n'en doutez pas. S'il ne sait pas où se placer dans notre époque, c'est surtout qu'il n'est pas sûr de lui-même, de son cœur. À mon avis, il vient juste de le réaliser.

— Il ne gardera pas éternellement ce doute, dit Neville qui arpentait nerveusement le plancher de bois. Nous pouvons difficilement nous contenter de rester assis, en attendant qu'il fasse son choix. Il a peut-être perdu une partie de son pouvoir, mais je parierais qu'il reste plus puissant que tous les sorciers actuels. Aussi, jusqu'à ce qu'il affirme être notre allié, il faut envisager le cas qu'il devienne notre ennemi.

— Je veux bien admettre qu'il doute encore de lui, et de cette époque, dit Harry en secouant la tête, mais je ne pense pas qu'il soit mauvais. Du moins, pas volontairement.

— Que voulez-vous dire ? intervint Zane. Il a pourtant été l'idole des pires mages noirs de ces douze derniers siècles.

— Non, pas vraiment, signala McGonagall.

— C'est exact, dit Harry. Seulement des sorciers trop faibles, qui avaient peur ou se laissaient influencer. Mais les véritables mages noirs, conscients – et même fiers – de leurs vices, n'ont jamais eu besoin de Merlin. Du moins, pas à ma connaissance.

— Pour le moment, la seule chose à faire est de retourner au travail, dit McGonagall avec un soupir. La journée vient à peine de commencer, et nous avons déjà plus de tracas à gérer qu'il n'est humainement possible de le faire. De plus, j'aimerais enlever le plus vite possible cet effroyable costume.

Franklyn souleva la trappe, et le groupe se mit à redescendre les marches de pierre – suivi par tous les animaux domestiques qui étaient montés dans la tour, auprès de Merlin. Slughorn et les autres professeurs, réunis à l'étage en dessous, levèrent vers eux des visages inquiets. Les questions fusèrent. Ignorant ceux qui cherchaient à l'arrêter, James suivit son père et emprunta l'escalier branlant qui redescendait vers le sol, très loin en dessous.

— Comment as-tu pu arriver aussi vite, papa ? demanda-t-il. Merlin ne s'est présenté au château qu'au milieu de la nuit. Comment McGonagall a-t-elle pu te contacter ?

— Ce n'est pas la directrice qui m'a amené à Poudlard, James, répondit Harry, en jetant un coup d'œil derrière son épaule. C'est toi. Ou du moins, c'est ta lettre. Aristo me l'a donnée aux premières heures du matin, et je suis venu sitôt après l'avoir lue. La directrice a été très surprise en me voyant apparaître dans la cheminée de son bureau.

— Mais Saccarine disait que tu avais une mission spéciale, et que tu ne devais pas être dérangé.

Harry eut un rire sans humour.

— C'est précisément le détail de ta lettre qui a rendu ma présence indispensable, James. Je n'avais aucune mission J'ai passé la semaine dans mon bureau à remplir de la paperasserie. Si Saccarine a prétendu que j'étais occupé ailleurs, c'est qu'elle tenait absolument à ce que je ne sois *pas là*.

— Oui ! s'écria James en comprenant tout à coup. Le portrait de Rogue nous a dit que Saccarine et Mecreant manigançaient quelque chose de louche. En fait, eux aussi complotent avec le Mouvement du Progrès.

Harry s'arrêta net dans les escaliers, et se tourna vers James, que suivaient Ralph et Zane.

— Fais attention de ne pas mentionner ce genre de choses devant n'importe qui, dit-il à mi-voix. Ces temps-ci, le ministère est gangrené par des gens qui partagent les idées de Saccarine et de Mecreant. Bien sûr, pour la plupart, il s'agit surtout de paraître à la mode, ou rebelle. Hermione s'efforce de contrebalancer la propagande et de démasquer les vrais coupables, mais c'est une tâche longue et difficile. Si Mecreant n'est qu'un pantin, Saccarine est dangereuse. A mon avis, elle a tenu un rôle important dans le retour de Merlin.

— Quoi ? s'écria James, mais il avait baissé la voix pour suivre l'exemple de son père. C'est impossible ! C'est Delacroix qui était dans la grotte cette nuit.

— Oui, ajouta Zane. Saccarine n'est arrivée qu'hier soir au château.

L'expression de Harry était grave.

— Saccarine n'est pas du genre à se compromettre, ni même à se charger des taches pénibles. Elle a eu besoin de complices pour ça, mais Delacroix n'aurait pas pu sortir le trône de Merlin du ministère sans l'aide de Saccarine. Mecreant et Saccarine se sont faits envoyer à Poudlard en prétendant escorter un « expert en relations moldues », apte à gérer ce journaliste, Prescott. Ils ont menti : il n'y a pas d'expert avec eux. Ils espéraient juste trouver Merlin, et l'utiliser sous ce titre.

— Ils n'ont jamais eu l'intention d'arrêter Prescott, ni de l'empêcher de révéler le monde magique à la presse moldue ! s'exclama Ralph, le visage livide. Au contraire, Saccarine et Merlin devaient s'assurer ensemble que Prescott puisse raconter son histoire.

— Exactement, dit Harry en hochant la tête. C'est ce que je pense. La coïncidence serait trop incroyable. Et c'est exactement le genre de choses que quelqu'un comme Saccarine attendait depuis longtemps : Révéler le monde sorcier aux Moldus est une étape indispensable pour provoquer l'atmosphère conflictuelle qui mènerait à une guerre ouverte.

— Et pourtant, remarqua James, Merlin a refusé de prendre parti, d'un côté ou de l'autre. Vont-ils abandonner leur projet ?

— Je ne sais pas, dit Harry avec un soupir, mais ça m'étonnerait. Une fois les choses mises en branle, il est toujours très difficile de les arrêter. Peut-être Saccarine n'a-t-elle plus besoin de Merlin pour cette partie de son plan.

— Comment prévoyez-vous d'arrêter Prescott ? demanda Zane.

— L'arrêter ? Je ne suis même pas censé être ici, répondit Harry. C'est Saccarine qui est officiellement chargée de régler cette histoire.

— Mais elle est dangereuse ! s'exclama James. Tu ne peux pas lui laisser le champ libre !

— Je ne le ferai pas, James, dit Harry en posant la main sur l'épaule de son fils. (Sa voix s'était durcie.) Mais nous devrons être très prudents. Saccharine a beaucoup d'influence au ministère. Je ne peux pas m'opposer à elle sans preuve formelle. D'ailleurs, c'est bien ce qu'elle espère… que je réagisse de façon brutale, ce qu'elle pourrait utiliser contre moi. Elle veut fermer le bureau des Aurors. Définitivement. Et il me paraît important d'éviter ça. Bien plus encore que de protéger la Loi du Secret concernant le monde magique.

— Alors Saccarine et Delacroix vont gagner ? demanda James, en regardant son père dans les yeux.

— À court terme, peut-être, mais ne perdez pas espoir. Neville, Minerva et moi, avons quelques atouts dans nos manches. Nous survivrons, et avancerons, quoi qu'il arrive avec Prescott. Pour le moment, ce qui m'intéresse, c'est de savoir qui l'a conduit jusqu'ici.

— Pourquoi pas Saccarine ? proposa Zane.

— C'est impossible, dit James avec un soupir. Elle a signé le vœu du secret, comme tous les autres. Si elle avait tenté de dire quelque chose à Prescott, même par lettre, différents sortilèges l'en auraient empêché. De plus, je la vois mal comprendre le fonctionnement d'une GameDeck, surtout pour l'utiliser de la façon subtile dont ce Moldu a été conduit à Poudlard.

En bas de l'escalier, des voix et des bruits de pas renvoyaient des échos. Derrière Harry et les trois garçons, la directrice, les professeurs, et d'autres élèves descendaient aussi. Harry se remit à avancer, incitant James, Zane, et Ralph à le suivre.

— C'est vraiment le point qui me trouble le plus, dit Harry. Tous les sorciers et sorcières en rapport avec l'école ont signé le vœu du secret. Même les parents moldus des élèves nés-Moldus sont liés par le contrat qu'ils signent dès la première année. Ce qui signifie que personne, dans notre monde magique, ne devrait être capable de répandre un tel secret. Et pourtant, quelqu'un l'a fait. Il est absolument nécessaire que je découvre qui, et comment.

Quand ils arrivèrent au bas de l'escalier, Neville, la directrice, et le reste des professeurs les avaient rattrapés. De la dernière marche, McGonagall s'adressa aux élèves qui attendaient, agglutinés.

— Mesdames et Messieurs, comme vous pouvez le voir, nous sommes tous entiers. (Elle s'arrêta, et regarda la foule de haut.) Pour éviter les rumeurs inutiles et les angoisses prématurées, j'ai l'intention d'être très directe sur le problème qui pèse actuellement sur l'école. Deux hommes, ces deux derniers jours, ont fait irruption dans le château, de manière inattendue. Le premier est toujours ici. Il s'agit de Martin Prescott, et c'est un Moldu. Je n'approuve pas ses intentions, mais je puis vous assurer que l'équipe des professeurs et moi-même sommes parfaitement préparés à…

— Je vous remercie, Minerva, coupa une voix sèche, légèrement stridente. Je me suis déjà chargée de prévenir les élèves des événements en cours. Cependant, j'apprécie votre sincérité. Voulez-vous vous joindre à nous ?

Saccarine et Mecreant émergèrent de la foule des élèves, et avancèrent jusqu'à l'escalier. Dans l'ombre poussiéreuse de la vieille tour, le sourire de Saccarine était aussi éclatant que d'habitude. McGonagall la regarda un long moment, puis elle s'adressa à nouveau aux élèves assemblés.

— Dans ce cas, je présume que vous avez des cours. Vos professeurs vous accompagneront jusqu'à vos salles de classe.

— Croyez-vous nécessaire de maintenir une routine scolaire aujourd'hui, Minerva ? demanda Saccarine quand la directrice et les professeurs atteignirent enfin le bas de l'escalier. La journée est plutôt inhabituelle.

— Les journées inhabituelles sont précisément celles où la routine est indispensable, Miss Saccarine, répliqua la directrice, passant devant la sorcière sans même s'arrêter. Autant rappeler à chacun la raison de sa présence ici. Veuillez m'excuser.

— Harry ! dit Mecreant, avec un sourire un peu forcé. Je suis très surpris. Je dois admettre que nous ne pensions pas à vous retrouver ici, Brenda et moi. Une affaire familiale sans doute ?

Il tourna son sourire vers James, puis l'adressa au hasard à Ralph et Zane.

Harry eut un sec hochement de tête.

— Je suis tout aussi surpris de vous voir ici tous les deux. Je n'ai vu aucun avis sur mon bureau, concernant une nouvelle rencontre avec Alma Aleron. Et pourtant, ces derniers jours, je peux vous assurer avoir été plutôt noyé dans la paperasserie.

Saccarine prit le bras de Harry, qui se laissa entraîner hors de la tour, à la suite des les élèves.

— Ça s'est décidé au dernier moment, dit-elle à voix basse. Une situation horrible. Je présume que Minerva vous en a parlé. Martin Prescott, un journaliste moldu, a surgi ici même, dans l'enceinte du château. Le ministère pense qu'il est désormais inévitable de lever la Loi du Secret.

— Vraiment ? dit Harry. (Il s'arrêta net, et fit face à la sorcière.) Locatius Knapp est au courant ?

— Le ministre connaît la situation, bien sûr, intervint Mecreant, aussi il a dû réaliser ses conséquences inévitables. Nous avons préféré ne pas l'inquiéter avec les détails.

— Donc, il ignore votre présence ici, dit Harry, cessant de prétendre être aimable.

— Harry, reprit Saccarine d'un ton doucereux, ce genre de situation est géré par le Département des Relations Internationales. Vous-même, je ne pense pas que vous réclamiez la signature du ministre à chaque intervention du bureau des Aurors, non ? C'est pareil pour nous. Laissez-nous régler les problèmes qui nous incombent à notre manière. Avez-vous l'intention de rester ici toute la journée ?

— Bien entendu, Brenda, répondit calmement Harry. Je suis très curieux de voir comment le Département des Relations Internationales règle une situation pareille. De plus, il est bien évident qu'un témoin objectif est toujours utile, surtout s'il y a ensuite une… enquête.

— Comme vous voudrez, Mr Potter, aboya Saccarine. (Elle avait perdu son sourire aussi vite qu'on referme une boîte à bijoux.) Tout sera terminé à 16:00, cet après-midi. L'équipe de M. Prescott nous rejoindra ici, et fera un tour complet du château. Il n'y a plus aucun moyen de les en empêcher, considérant la façon très ingénieuse dont M. Prescott a préservé ses informations. Vous pourrez nous accompagner, mais je vous demande de ne pas intervenir. Vous le regretteriez. Mais je suis certaine qu'il est inutile de vous le rappeler.

— J'espère que vous avez bien dormi, cette nuit dans l'entrée, intervint Zane aimablement, au moment où Saccarine s'éloignait.

Elle se figea, et très lentement, se retourna pour affronter l'Américain.

— Que voulez-vous dire, jeune homme ? demanda-t-elle.

Harry regarda Zane, avec une expression d'amusement et de curiosité mélangée.

— Vous deviez tous les deux être dans l'entrée quand Merlin est arrivé cette nuit – de façon plutôt spectaculaire, je dois le dire, continua Zane. De toute évidence, il n'a pas voulu vous parler, il cherchait des interlocuteurs d'un autre niveau. Vous a-t-il statufié d'un simple regard méchant ? Dites-moi, est-ce que ça fait *mal* ?

Saccarine souriait à nouveau, mais de toute évidence, c'était son masque habituel quand son cerveau travaillait dur sur une autre idée. Elle tourna les yeux en direction de Harry.

— Je ne sais pas ce que vous avez raconté à ces pauvres enfants, Mr Potter, ils semblent avoir l'esprit troublé. Un officiel du ministère devrait davantage mesurer ses paroles. Merlin ? Vraiment !

Elle secoua la tête, comme devant une folie sans importance, puis se détourna, et quitta la pièce, par la porte voûtée. Mr Mecreant la suivit d'un air inquiet.

— Tu as une façon étrange de parler aux gens, Zane, dit Harry avec un sourire, avant d'ébouriffer les cheveux blonds du garçon.

— D'après mon père, c'est un don, admit Zane. Ma mère prétend que c'est une malédiction. Franchement, qui croire ?

— J'ai trouvé Miss Saccarine plus surprise qu'en colère, dit Ralph, étonné, quittant lui aussi la tour Sylvven par la porte voûtée.

— C'est possible, répondit Harry. D'après ce que je sais, les élèves endormis cette nuit par Merlin n'ont pas oublié son arrivée et sa présence. Saccarine souffre peut-être d'une crise d'amnésie partielle.

— Nous n'avons rien oublié non plus, Ralph, Zane et moi, dit James.

— D'après Ted, rappela Zane, Saccarine et Mecreant ont eu droit à un traitement spécial.

— Alors, elle s'attend toujours à le voir, surtout quand Prescott et son équipe feront le tour de l'école ? insista Ralph.

— Peut-être, répondit Harry. Mais elle trouvera vite une parade quand Merlin ne viendra pas. Il doit avoir déjà traversé la moitié de la Forêt Interdite à l'heure actuelle, demandant son chemin aux dryades et aux naïades qui ont été réveillées depuis peu.

A ces mots, James s'immobilisa au milieu du couloir. Harry continua un moment, puis il se retourna pour regarder son fils. James avait les yeux écarquillés, l'air songeur. Tout à coup, il secoua la tête, et fixa son père.

— J'ai besoin d'aller dans la Forêt Interdite, dit-il. Il n'est peut-être pas trop tard. Papa, tu viens avec moi ? Zane, Ralph, vous aussi ?

Harry ne posa aucune question à son fils. Il étudia longuement son visage, puis se tourna vers les deux autres garçons.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? On fait l'école buissonnière ?

Un peu plus tard, James marchait d'un pas décidé dans la forêt, suivi à quelques pas par Harry, Zane, et Ralph. Ils traversèrent les arbustes, aux abords du bois, avant de s'enfoncer au cœur de la forêt, là où les arbres avaient des troncs énormes, très anciens ; où le soleil traversait à peine la ramée épaisse et dense. Durant plusieurs minutes, les quatre sorciers avancèrent en silence, et puis, tout à coup, James s'arrêta. Il tourna sur lui-même, et leva les yeux vers les branches qui s'agitaient sous le souffle du vent, doucement, avec des craquements de bois. Il n'y avait aucun autre son. À quelques mètres derrière lui, Harry, Zane, et Ralph, s'arrêtèrent aussi, le regardant sans mot dire. James ferma les yeux, et réfléchit, puis il se lança, annonçant à voix haute :

— Je sais que certains d'entre vous n'ont pas été réveillés, commença-t-il, en s'adressant aux arbres gigantesques et majestueux. Et je sais que certains de ceux qui ont été réveillés sont contre nous. Mais peut-être y a-t-il parmi vous des arbres qui vont m'écouter et, je l'espère, m'aider. Merlin est dehors, quelque part. Peut-être est-il déjà très loin à l'heure actuelle, mais même si c'est le cas, je pense que vous savez où il se trouve. Il vous parle, et je suis certain que vous pouvez aussi lui parler. Je sais que les esprits des bois, les dryades, peuvent communiquer, parce que j'ai déjà rencontré l'un d'entre vous. J'ai un message pour Merlin.

James s'arrêta, et prit une autre inspiration profonde, sans être trop sûr de ce qu'il avait l'intention de dire. Tout à coup, il avait eu l'idée qu'il pouvait au moins essayer. Il avait été manipulé par Delacroix, forcé d'aider au retour de Merlin dans le monde, malgré tous les efforts de ceux qui avaient compris le danger, et souhaitaient l'en empêcher. James trouvait horrible de savoir qu'il s'était montré naïf et faible. Toute l'année, il avait cru agir pour le bien ; sauver le monde du mal ; devenir un héros, comme son père. Et malgré ses bonnes intentions, tout s'était retourné contre lui, et contre le monde qu'il avait espéré protéger. Il avait tenté d'agir seul, comme son père l'avait fait autrefois, mais il avait échoué. Pire, il avait aidé les comploteurs. Et maintenant, James refusait d'abandonner. Peut-être ce qu'il allait tenter ne changerait rien. C'était sans doute sans espoir, mais il devait au moins essayer. Peut-être, après tout, était-ce sa façon de se rattraper.

— Merlin, dit James d'une voix hésitante, vous avez dit qu'Austramaddux avait commis une erreur en vous réveillant à notre époque. Vous avez dit qu'il était égoïste, qu'il cherchait juste à se libérer de la tâche qu'il avait jurée d'accomplir. Mais la directrice McGonagall prétend que vous avez tort. Elle pense que vous êtes revenu au bon moment, parce que le monde a besoin de votre aide, pour éviter une guerre qui pourrait le détruire. Et moi… je ne sais pas, je ne suis qu'un enfant – mais je crois que vous avez tort *tous les deux*.

James jeta un coup d'œil derrière lui, en direction de son père. Harry haussa les épaules, avec un sourire d'approbation.

— J'ai écouté tout ce que vous avez dit, et aussi ce que les autres ont dit après votre départ. En fait, je crois que vous êtes revenu à notre époque parce que vous avez besoin de quelque chose. Peut-être hésitez-vous sur votre passé, sans savoir si vous avez bien ou mal agi, sans savoir si vous

contrôliez votre pouvoir, ou si c'est lui qui vous dirigeait. Je pense que la vérité est ambiguë : le monde a besoin de vous aujourd'hui, mais vous aussi avez besoin du monde. C'est votre chance – et peut-être même votre dernière chance – de prouver que vous êtes après tout un bon sorcier. Durant des siècles, les gens se sont posé des questions à votre sujet, se demandant si vous étiez bon ou mauvais, mais quelle importance a ce que l'histoire dira de vous ? Ce qui compte, c'est que vous-même soyez certain, au fond de votre cœur, que vous avez bien agi, au moment où c'était important. Dans ce cas, ce que pensent les autres ne compte plus. Bien sûr, je ne sais pas tout, mais au moins, j'essaye d'apprendre. Vous êtes revenu à notre époque, Merlin, et c'est définitif. D'accord, ceux qui vous ont rappelé ne pensaient pas que vous sauveriez le monde, mais… je pense que vous avez aussi besoin d'être sauvé de vous-même.

James soupira. Il avait terminé. Il leva la tête, se cassant le cou en arrière, et plissa les yeux, cherchant dans les feuillages un signe indiquant que son message avait été entendu – et peut-être aussi délivré. Mais les arbres continuaient à bruisser, agités par le vent. Il y avait des craquements dans les branches, et rien d'autre. Après une minute ou deux, James enfonça ses deux mains dans ses poches, et revint, effondré, vers son père, Ralph, et Zane.

L'Américain lui envoya une bourrade amicale sur l'épaule, puis tous ensemble, les quatre sorciers retournèrent sur leurs pas.

— C'est le pire discours que j'aie jamais entendu, dit Zane avec entrain. Mais tu avais l'air sincère. En fait, c'était plutôt chouette, même si ça n'arrive jamais aux oreilles de Merlin.

— Tu as trouvé ça tout seul ? demanda Ralph.

James haussa les épaules, avec un sourire un peu gêné.

Durant tout le trajet, Harry ne fit aucun commentaire, mais il posa son bras autour des épaules de James, et l'y maintint jusqu'à leur retour au château. D'après James, ça signifiait que son père approuvait son effort, même si Harry aurait sans doute agi différemment. Et tout à coup, James réalisa, avec un sentiment de satisfaction étrange, que son père approuvait sans doute *parce que* James avait agi à sa façon. James eut un lent sourire, savourant ce moment révélateur. Il était important de comprendre ce genre de vérité, d'apprendre à se connaître, d'une manière bien plus intense que de simples mots ne pouvaient l'évoquer. Après tout, peut-être les choses arrivaient dans un but précis, même si on ne le comprenait pas sur le coup. James espéra simplement que l'avenir lui apporterait d'autres découvertes.

Chapitre 19 : Secrets révélés



Harry accompagna James, Zane, et Ralph pour un petit déjeuner tardif servi par les elfes de maison dans la cuisine, sous la Grande Salle. James reconnut l'elfe qui s'occupait de l'énorme fourneau à soufflets : c'était le vieux grincheux qui, quelques semaines plus tôt, après l'apparition de Zane dans la lingerie, avait donné aux trois garçons une période de probation. L'elfe leur jeta un long coup d'œil suspicieux, mais sans faire de réflexion. Harry, James, Zane, et Ralph s'installèrent (avec difficulté) sur une toute petite table installée sous une encore plus petite fenêtre. Ils dévorèrent avec appétit des harengs, des œufs et des tartines, tout en buvant du thé noir pour Harry, du café pour l'Américain, et du jus de citrouille pour les deux autres. Ensuite, Harry suggéra aux trois garçons d'aller se nettoyer, et de se reposer un peu de leurs épreuves de la nuit. James, Ralph et Zane ne s'étaient pas changés depuis le match de Quidditch – et le désastre du balai de Corsica, la veille. Leurs vêtements avaient souffert de leur nuit dans la forêt. D'ailleurs, James se sentait épuisé. Il était certain de s'écrouler sur son lit en dix minutes, malgré la crise que traversait l'école.

Avant de remonter dans la salle commune de Gryffondor, James décida de faire un détour par l'infirmerie pour y récupérer son sac à dos. Philia Goyle et Murdock n'étaient plus de garde devant les portes, bien entendu, mais James fut surpris de voir Hagrid, assis sur l'un des bancs, dans le couloir. Le demi-géant était occupé à lire un magazine dont le titre annonçait : *Bêtes et Bestioles*. En entendant des pas, il leva les yeux, et referma son magazine.

— James, je suis content de te voir ! s'exclama-t-il d'une voix qu'il essayait d'étouffer. J'ai entendu dire que tu t'en étais sorti sain et sauf. Tu as déjà vu ton père, j'imagine ?

— Oui, je viens de le quitter, répondit James, tout en jetant un coup d'œil vers l'infirmerie. Mais Hagrid, que faites-vous là ?

— Ça me paraît évident, non ? Je monte la garde. Personne ne doit sortir sans la permission de la directrice. Le pauvre homme a besoin de repos pour récupérer après tout ce qu'il a traversé.

— Qui ? demanda James, soudain intéressé.

En approchant davantage des portes vitrées, il vit qu'un des lits était occupé, mais sans distinguer de qui il s'agissait.

— Le professeur Jackson, bien sûr, répondit Hagrid. (Il se leva et rejoignit James près des portes. Lui aussi, regarda par la fente de son gros œil noir et rond.) Tu n'es pas au courant ? Il est arrivé dans la cour, devant le château, il n'y a pas une demi-heure, et franchement, il faisait peur à voir. Les élèves qui l'ont vu se sont mis à hurler. Nous l'avons ramené ici en vitesse, et la directrice m'a demandé de monter la garde, pendant que Mrs Gaze le soignait.

— Il est blessé ? demanda James.

Il tourna la tête vers le demi-géant qui le surplombait. Hagrid recula d'un pas.

— C'est ce que nous avons cru, au début, répondit-il. Mais d'après Mrs Gaze, il n'a que quelques côtes cassées, une brûlure sur le bras, et une énorme bosse sur la tête. Bien sûr, il est aussi couvert de coupures et d'écorchures. D'après elle, le professeur Jackson s'est battu en duel – et longtemps ! Ça s'est passé cette nuit, dans la forêt. C'est tout ce que nous avons pu tirer de lui avant qu'il perde conscience.

— Un duel ? répéta James, en agitant les sourcils. Mais c'est impossible ! Delacroix a cassé sa baguette !

— Tu crois ? s'étonna Hagrid, plutôt incrédule. Pourquoi aurait-elle fait une chose pareille ?

— C'est contre elle que Jackson s'est battu, Hagrid, dit James, de plus en plus épuisé. Elle et lui… Écoutez, je vous raconterai tout plus tard. Mais j'ai vu la reine vaudou casser en deux la baguette du professeur Jackson. J'ai même marché dessus. Il a laissé les morceaux sur l'île en partant derrière elle dans la forêt.

— Ben dit donc… ! s'exclama Hagrid avant de retourner s'asseoir sur son banc, ce qui provoqua un long craquement douloureux du bois. Le professeur Jackson est américain, tu sais. Ces gens-là doivent bien avoir deux baguettes sur eux. A mon avis, c'est un truc qui leur reste du Far-West, ouais, ils avaient toujours deux colts à l'époque. Le professeur Jackson devait avoir une baguette de rechange dans sa botte ou dans sa manche. D'après ce que j'ai entendu dire, certains les dissimulent même dans des cannes, ou des objets inoffensifs. Je croyais que tout le monde le savait.

Une fois encore, James regarda à l'intérieur de l'infirmerie, mais il ne voyait rien de plus que la forme étendue sous les draps.

— Désolé, professeur, dit-il à voix basse. J'espère que vous lui avez fait payer tout ça.

— Qu'est-ce que tu racontes, James ? s'enquit Hagrid en levant les yeux sur lui.

— J'étais venu récupérer mon sac à dos, répondit James très vite. Je l'ai laissé la nuit dernière à l'infirmerie.

— Tu ne crois pas que tu pourrais revenir plus tard ? insista Hagrid, gêné. Tu sais, j'ai des ordres. *Personne* ne peut entrer ou sortir. La directrice pense que celui qui a attaqué le professeur Jackson peut revenir s'en prendre à lui. À mon avis, il est bien possible que ce soit ce vieux cinglé qui prétend être Merlin.

— Non, Hagrid, c'était Delacroix. Mais tant pis, je reviendrai plus tard. Bon courage pour votre garde.

Hagrid hocha la tête, et reprit son magazine qu'il ouvrit et posa sur ses genoux. James tourna les talons, et s'éloigna.

La salle commune de Gryffondor était déserte. Dans la cheminée, tout le bois s'était consumé, mais il restait des braises encore chaudes. C'était inutile d'ailleurs, la température de la pièce était agréable. En montant les escaliers vers le dortoir, James sentit un courant d'air frais. Quelqu'un, de toute évidence, avait laissé une fenêtre ouverte à l'étage. Il se demandait encore s'il allait ou non la refermer, quand il arriva sur le palier, et vit Merlin confortablement installé sur son lit.

— Voilà enfin mon petit conseiller, dit Merlin en levant les yeux.

James remarqua que l'enchanteur lisait son cahier de Technomancie. Il tourna la tête vers la fenêtre ouverte, prêt de son lit, puis à nouveau, regarda Merlin.

— Vous… commença-t-il, tandis que son cerveau s'emballait. Vous avez… (Du doigt, il désigna la fenêtre, le visage perplexe.)

— Si j'ai volé par là ? précisa Merlin, en déposant le cahier sur la table de chevet avec une délicatesse extrême. Tu penses que mes amis oiseaux m'ont aidé à me faire pousser des ailes ? Est-ce réellement ce que tu crois, James Potter ?

James referma la bouche en réalisant qu'il s'agissait d'une sorte de test. Il repoussa fermement sa première idée, et réfléchit en regardant autour de lui.

— Non, répondit-il. En fait, vous avez dû ouvrir la fenêtre parce que vous aimez l'air frais.

— Effectivement, j'aime ses parfums, surtout à cette époque de l'année, répondit le grand sorcier, en tournant la tête vers la fenêtre ouverte. L'air porte l'essence même de la nature, de la vie qui jaillit de la terre, et remplit l'univers jusqu'aux cieux. Même les personnes dénuées de magie le ressentent. Au printemps, prétendent-ils, *il y a de l'amour dans l'air*. C'est une formule assez proche de la vérité, mais il ne s'agit pas de l'amour d'un homme pour une femme. C'est l'amour des racines pour le terreau, des feuilles pour le soleil, et des ailes pour le vent.

— Mais vous vouliez aussi me suggérer l'idée que vous étiez arrivé dans ma chambre par la fenêtre, non ? ajouta James, avec une audace soudaine.

Merlin eut un léger sourire, et étudia James un moment.

— A 90 %, la magie existe dans l'esprit de ceux qui la voient, James Potter. Le plus grand truc d'un enchanteur est de comprendre ce que son audience attend ou espère, et ensuite, de s'assurer qu'elle l'obtienne.

James s'approcha d'un autre lit, sur lequel il s'assit.

— Et vous êtes venus pour me l'expliquer ? dit-il. Ou parce que vous avez reçu mon message ?

— Depuis ce matin, depuis notre dernière rencontre, j'ai appris beaucoup de choses, répondit le sorcier. Je me suis déplacé de ci de la, à la récolte d'informations. J'ai parlé avec d'anciens amis, et renoué mes liens avec la terre, la flore et la faune. J'ai respiré l'air et le vent. Dans la forêt, j'ai rencontré de très étranges créatures – de nouveaux habitants de ces temps – qui m'ont expliqué comment fonctionnait actuellement le monde. J'ai étudié aussi les humains, toi-même et les autres.

Tout à coup, James eut un long sourire, en réalisant quelque chose.

— Vous n'êtes jamais parti ! Vous avez disparu au sommet de la tour pour nous laisser croire que vous vous étiez envolé avec les oiseaux, mais vous n'êtes pas parti. Vous êtes juste devenus invisible.

— Tu sais, James Potter, tu as un talent plutôt rare pour regarder la vérité qui se cache derrière l'illusion, de l'autre côté du miroir, répondit Merlin, la voix basse, le visage impassible. Mais je dois admettre avoir effectivement écouté ce qu'ont dit de moi, après mon départ, les professeurs Franklyn et Londubat, la Pendragon, et aussi ton père, bien entendu. J'ai été à la fois amusé et en colère qu'ils s'imaginent tous si bien me connaître. Et pourtant, je ne suis pas l'esclave de mon arrogance. Aussi, je me suis interrogé, pour savoir si ce qu'ils prétendaient était exact. Ensuite, j'ai quitté le château, et parcouru mes anciennes terres. Je suis allé très loin, mais la distance pour moi est sans importance. J'ai scruté les profondeurs de mon âme – comme Franklyn prétendait que je le devrais. Et j'ai trouvé qu'il y avait dans leurs paroles un atome de vérité. Mais seulement un atome…

Quand Merlin s'arrêta un très long moment, James décida de ne rien dire. Il se contenta donc, en silence, d'étudier le sorcier. Le visage de Merlin était immobile, comme figé, mais ses yeux avaient un regard lointain. Après plusieurs minutes, Merlin reprit la parole :

— Ceci n'aurait pas suffi à me ramener dans ce monde déchu où les paroles ont un double sens, où les loyautés sont ambiguës, où les batailles ne sont pas définies. J'étais déjà très loin, à explorer de nouveaux territoires, à rechercher des terres vierges que le vent m'indiquait, que la pluie m'expliquait, quand il y a eu soudain une nouvelle note dans la chanson des arbres. Ils m'ont envoyé ton message, James Potter.

Ce qui surprit le plus James fut de voir le visage imposant du sorcier exprimer enfin une émotion. Merlin le regardait, bouleversé, les yeux humides. Et James se sentit coupable jusqu'au fond de l'âme d'avoir provoqué chez cet homme gigantesque une telle angoisse. Il regretta tout à coup ses mots trop impulsifs qui semblaient avoir, de façon choquante, blessé ce cœur bien protégé. Mais presque instantanément, ce sentiment disparut comme s'il n'avait jamais existé, et le visage dur se recomposa. Il ne s'agissait pas d'un masque que remettait le sorcier, comprit James. Il venait simplement d'assister à la façon dont Merlin – un grand sorcier venant du fond des âges, d'une époque qui était pour James incompréhensible – gérait ses émotions. Son cœur était sans doute si près de la surface que ce qu'il ressentait apparaissait sur son visage, très rapidement, comme un nuage obscurcissant un moment le soleil.

Le sorcier se redressa lentement, jusqu'à ce que sa silhouette imposante semble remplir toute la chambre.

— Donc, James Potter, dit-il ensuite, je suis revenu. Je me mets à ton service. Tu as raison, mon âme en a besoin. J'ai beaucoup appris de ce monde, aujourd'hui, durant ces quelques heures. J'ai peu d'admiration pour lui, mais il existe bel et bien un risque terrible, sous un masque de duplicité. À mon avis, combattre le mal est moins important qu'arracher cette fausse façade de respectabilité que portent certains sorciers.

James eut un grand sourire. Il bondit hors du lit, sans savoir s'il devait serrer la main de Merlin, se jeter dans ses bras, ou simplement le saluer. Il se contenta donc de lever un poing dressé vers le ciel, en criant : « Yeees ! » Puis il se reprit, et bafouilla :

— Euh… Merci Merlin. Je veux dire Merlinus. Euh… Mr Ambrosius.

Cette fois, le sorcier eut un léger sourire, et une étincelle amusée naquit dans le bleu glacier de ses yeux.

— Alors, continua James, qu'allons-nous faire ? Vous savez, il ne reste que quelques heures avant que l'équipe de Prescott n'arrive à l'école, pour tout filmer. Oh, j'imagine qu'il faut que je vous explique tout ça. Zut, ça va prendre un bail.

— James Potter, je suis *Merlin*, répondit le sorcier avec un soupir. J'ai déjà appris ce qu'il me faut savoir de ce monde, et de son fonctionnement. À mon avis, tu serais très surpris de savoir tout ce que les arbres connaissent de votre culture. Mais tu n'as plus à t'inquiéter du problème de Mr Prescott. J'aurais simplement besoin de quelques alliés pour nous aider.

— Très bien, dit James, en se laissant retomber sur le lit. Quelle sorte d'alliés voulez-vous ?

Les yeux de Merlin s'étrécirent.

— Je veux des gens rapides d'esprit, à la fois intelligents et imaginatifs ; qui n'ont pas peur d'affronter les conventions pour atteindre leur but ; qui ont des allégeances dépassant les apparences. Il est inutile que ce soient des guerriers. En réalité, James Potter, ce que je veux aujourd'hui, ce sont des vauriens honorables.

James hocha la tête, avec un grand sourire.

— Des vauriens honorables ? Génial. J'ai exactement le groupe qu'il vous faut.

— Alors allons-y, mon jeune conseiller, dit Merlin, dont le sourire devint tout à coup plutôt terrifiant. Je te suis.

Peu après, James conduisit le grand sorcier à travers le portrait de la Grosse Dame, dans le couloir. Il ne put s'empêcher de demander :

— Pensez-vous que nous allons gagner ?

— Mr Potter, répondit Merlin d'un air hautain, (il s'arrêta, les poings sur les hanches,) vous avez gagné à la minute précise où j'ai décidé de prendre l'affaire en main.

— Ah, s'enquit James d'un ton un peu incertain. N'est-ce pas une nouvelle preuve de la fameuse arrogance du Grand Merlin ?

— Je vous rappelle, répondit Merlin, avant de se remettre en route, suivant James de sa longue foulée souple, que 90 % de la magie est dans la tête de celui qui la perçoit. Les 10 % restants, Mr Potter, sont purement et simplement de la foutaise. Ne l'oubliez pas, et vous vous en sortirez très bien.

Après une matinée lumineuse et quelque peu brumeuse, la journée devint de plus en plus chaude, étonnamment en réalité pour la saison. La directrice McGonagall avait insisté pour que toutes les classes continuent normalement, même durant le tour de Martin J. Prescott et de son équipe. En dépit de ces ordres formels, de très nombreux élèves s'étaient agglutinés dans la cour, pour assister à l'arrivée des journalistes moldus. Dans les premiers rangs, James et Harry se tenaient côte à côte. Au sommet des marches, la directrice McGonagall attendait à l'heure dite, flanquée de Miss Saccarine et Mr Mecreant. Quelques marches plus bas, Martin Prescott ne cessait de regarder sa montre.

— Êtes-vous bien certaine que leurs voitures passeront par le chemin que vous nous avez indiqué, Miss Saccarine ? dit-il, en levant la tête vers la sorcière, tout en plissant les yeux sous la forte luminosité du soleil. Vous savez, nos voitures ont des roues. Des *roues*. Il ne s'agit pas de tapis volants magiques, ou de traineaux tirés par des trolls.

Avant que Saccarine n'ait pu répondre, un bruit de moteur se fit entendre, pas très loin. Prescott sursauta, et se tourna vivement vers l'origine du bruit, la tête tendue en avant. Il tenait manifestement à être le premier à percevoir son équipe. James regarda la directrice, et lui trouva une posture et un

visage impassibles, ce qui était remarquable compte tenu de la situation. Elle serra seulement les lèvres lorsque deux gros 4x4 arrivèrent bruyamment et s'arrêtèrent dans la cour. James les reconnut pour être des véhicules tout terrain, ceux que Zane appelait des *Land Rover*. Le premier avança carrément jusqu'au bas des marches du château. Les quatre portes s'ouvrirent en même temps, et des hommes en descendirent, clignant des yeux devant la vive lumière. Ils portaient tous de lourds sacs de cuir, avec de nombreuses poches. Prescott se précipita à leur rencontre, les saluant chacun par leur nom. Il se mit ensuite à hurler, en pointant du doigt dans toutes les directions.

— Je veux des spots et un éclairage particulier à gauche des marches, dirigés vers les portes. C'est là que je ferai mes derniers commentaires après l'émission, et tiendrai mes interviews. Eddie, tu as les sièges ? Non ? Tant pis, on restera debout. D'ailleurs, s'asseoir et bien trop banal, trop… *habituel.* Je veux que toute l'émission soit en *live*. Vince, tu as quoi comme caméra ? Je veux des films en 25 mm tout du long. Et n'oublie pas, je veux deux caméras, par sécurité. Nous vérifierons ici même nos films, et je veux que ça fasse vécu, sur le vif, tout ça quoi ! Une double prise, c'est bien compris ? Parfait. Où en est Greta avec le maquillage ?

Les autres journalistes s'activaient déjà sous les ordres de Prescott, ignorant complètement les élèves assemblés aussi bien que la directrice et les officiels du ministère plantés sur les marches. Tout autour des deux voitures, les Moldus installaient déjà des caméras, tiraient des fils électriques et des lampes, branchaient des microphones sur de longs bâtons métalliques, ou bien ils criaient à tour de rôle: « Test », et « Check » dans de petits micros qu'ils accrochèrent ensuite au rebord de la veste de Prescott. James remarqua, parmi les nouveaux venus, un individu qui ne se préoccupait pas des préparatifs techniques. D'ailleurs, il était mieux vêtu que les autres, et semblait curieux du château et de ses environs. C'était un homme agréable, d'un certain âge, au crâne chauve, qui portait un costume d'un gris pâle. Il se dirigea vers les escaliers, vers la directrice.

— Voici bien de l'agitation, n'est-ce pas, madame ? dit-il, en désignant de la main les deux voitures et les journalistes. (Puis il se tourna et s'inclina respectueusement devant Mrs McGonagall.) Je suis Randolph Finney, inspecteur, de la Police Spéciale Britannique. Pas encore à la retraite, mais ça ne devrait tarder. Je pense que Mr Prescott vous a parlé de moi ? J'ignore pourquoi il tenait tellement à ma présence pour cette émission. Si vous voulez mon avis, j'imagine qu'il espérait trouver quelque chose de plus… *inhabituel*, si vous voyez ce que je veux dire. Vous dirigez une école, à ce que j'ai cru comprendre ?

— Effectivement, Mr Finney, intervint Saccarine, la main tendue. Je suis Brenda Saccarine, directrice du Département des Relations Internationales du Ministère de la Magie. J'imagine que la journée d'aujourd'hui sera pour vous une véritable révélation.

— Le… ministère de la magie ? Comme c'est intéressant, dit Finney, en serrant la main de Saccarine d'un air plutôt distant. (Son regard restait braqué sur la directrice.) Et qui êtes-vous, madame ?

— Voici… commença Saccarine.

Elle ne put continuer. McGonagall avait l'habitude d'interrompre les importuns, de surmonter le bruit et le tumulte. Elle n'eut aucun mal à élever la voix pour noyer celle de Saccarine.

— Minerva McGonagall, Mr Finney, dit-elle. Enchantée de vous rencontrer. Je suis la directrice de cette école.

— Je suis charmé, madame, positivement charmé, s'exclama Finney. (Il s'inclina avec révérence sur la main de la directrice.) Mrs McGonagall, c'est un véritable plaisir de vous connaître. Vous savez, moi aussi je suis d'origine écossaise.

— Je vous en prie, appelez-moi Minerva, dit McGonagall.

Sidéré, James remarqua qu'elle avait rougi.

— J'en serais ravi, et appelez-moi Randolph. J'insiste vraiment. Entre compatriotes, n'est-ce pas ? (Avec un grand sourire, Finney regarda quelques secondes de plus la directrice, puis il s'éclaircit la voix et ajusta ses lunettes. Ensuite, il se retourna, et examina une fois de plus le château et les jardins alentour.) J'ignorais complètement qu'il y avait une école dans les environs, pour vous dire la vérité. Surtout, aussi magnifique que celle-ci. Je me demande pourquoi vous n'êtes pas enregistrés au patrimoine historique, Minerva, je vous assure que vous le mériteriez. Comment s'appelle cet endroit ?

Une fois de plus, Saccarine voulu répondre, mais quand elle ouvrit la bouche, rien n'en sortit. Elle gargouilla, toussota, puis posa une main délicate sur ses lèvres, avec une expression d'intense perplexité sur le visage.

— Poudlard, Randolph, répondit McGonagall, avec un léger sourire. L'école de magie Poudlard, destinée aux sorciers et sorcières.

— Vraiment ? répliqua Finney, en la regardant. Quelle délicieuse imagination !

— Oui, c'est ce que nous pensons aussi.

— Inspecteur Finney ! cria tout à coup Prescott

Il remonta les marches, le visage couvert d'un épais maquillage bras, et du papier toilette tout autour du cou.

— Je vois que vous avez déjà rencontré la directrice de l'école, continua-t-il. Miss Saccarine et Mr Mecreant vont nous accompagner durant notre visite. C'est la raison de leur présence ici, bien entendu. La directrice n'est là que pour donner… euh – la couleur locale.

— Ce qu'elle réussit parfaitement, dans cette tenue, dit Finney, regardant une nouvelle fois Mrs McGonagall avec un grand sourire.

James remarqua que la directrice portait une écharpe en tartan écossais – et aussi qu'elle faisait un effort (héroïque) pour ne pas lever les yeux au ciel.

— Auriez-vous aussi fait connaissance avec Miss Saccarine et Mr Mecreant ? insista Prescott, en avançant, pour se placer entre l'inspecteur et la directrice. Miss Saccarine, peut-être pourriez-vous indiquer à Mr Finney votre position exacte ?

Avec un sourire mielleux, Miss Saccarine glissa son bras sous celui de Mr Finney, dans l'intention manifeste de l'écarter de Mrs McGonagall. Elle essaya de parler, ne produisit aucun son, referma la bouche, et essaya de cacher sa stupéfaction. L'inspecteur Finney la regarda, d'un air perplexe.

— Vous vous sentez bien, Miss ?

— Miss Saccarine souffre simplement du climat, inspecteur Finney, intervint Mr Mecreant. (Il affichait un sourire forcé, qui n'avait pas du tout le même impact que celui dont Miss Saccarine s'était fait une spécialité.) Laissez-moi vous guider. Cette école pratique la magie, comme la directrice l'a mentionné. En fait, c'est bien une école destinée aux sorciers et aux sorcières. Nous…

La suite du discours de Mecreant sembla s'étouffer dans sa gorge. Il resta la bouche ouverte, au bord de l'asphyxie, fixant Finney comme un poisson hors de l'eau. Après un long moment, plutôt gênant, il referma la bouche. À nouveau, il chercha à sourire, exhibant de larges dents jaunes et mal rangées.

L'inspecteur fronçait toujours les sourcils. Il se dégagea du bras de Saccarine, et la regarda, ainsi que Mecreant, le front plissé de contrariété.

— Oui ? Que voulez-vous dire ? Seriez-vous malade vous *aussi* ?

Prescott était tellement excité qu'il sautait pratiquement d'un pied sur l'autre.

— C'est sans importance ! Commençons la visite sans attendre. D'ailleurs, je connais déjà le chemin. Nous pourrons filmer des que… dès que…

Il réalisa tout à coup avoir encore des serviettes sous le col de sa chemise. Il les arracha, et les enfouit d'un geste nerveux dans la poche de son pantalon.

— Miss Saccarine, reprit-il, vous m'aviez annoncé la présence d'une tierce personne. Un expert, disiez-vous, qui pourrait expliquer les choses aux non-initiés. Le moment me semble parfait pour introduire cette personne.

Saccarine pencha la tête, les yeux écarquillés, la bouche ouverte. Après un silence tendu, la directrice s'éclaircit la voix, et agita la main vers la cour, devant le château.

— Voici, je présume, celui que vous attendiez, Mr Prescott. Il est bien connu que ce pauvre Mr Hubert est toujours dans la lune. Un de ces jours, le cher homme oubliera sa tête, je le crains. Mais c'est un génie dans sa partie, ne pensez-vous pas, Brenda ?

La bouche toujours ouverte, Saccarine se tourna pour suivre la direction indiquée par la main tendue de McGonagall. Un autre véhicule approchait de la cour. Il était très ancien, et son moteur crachotait en laissant derrière lui un nuage de gaz d'échappement. Finney fronça légèrement les sourcils quand le véhicule avança dans la cour. Saccarine et Mecreant ouvraient de grands yeux affolés, et plissaient le nez d'un air dégoûté. La foule des élèves s'écarta pour laisser passer la voiture, qui, après un dernier rebond, s'arrêta en face de la première Land-Rover. Le moteur toussa bruyamment, puis s'éteignit sur un hoquet.

— C'est une Ford Anglia, non ? dit Finney. Il y a des années, sinon des décennies, que je n'en avais pas revue une. Je suis vraiment étonné qu'elle puisse encore rouler.

— Oh, notre Mr Hubert possède un don rare avec les moteurs, Randolph, dit McGonagall d'une voix ferme. En fait, c'est presque de la magie.

La portière, côté conducteur, grinça et s'ouvrit, tandis qu'une immense silhouette en émergeait. L'homme était si lourd que les amortisseurs de la voiture grincèrent quand il quitta son siège. Une fois dehors, il plissa les paupières sous la vive luminosité, et tourna la tête vers les marches, avec un sourire quelque peu vacant. Il avait de longs cheveux d'un blond argenté, une barbe similaire, et portait, de façon incongrue, d'énormes lunettes noires aux montures de corne. Les cheveux de l'homme étaient tirés en arrière, en une queue de cheval bien nette.

— Voici Mr Terrence Hubert, le présenta Mr McGonagall, le chancelier de l'école de magie Poudlard. Soyez le bienvenu, cher monsieur. Laissez-moi vous présenter nos invités.

Avec un sourire, Mr Hubert fit le tour de la Ford Anglia, et ouvrit la portière côté passager.

— J'espère que ça n'ennuiera personne, dit-il, en ajustant ses lunettes, mais j'ai emmené ma femme avec moi. Ma chère, venez dire bonjour à tout le monde.

James étouffa un cri en voyant Mme Delacroix émerger péniblement de la voiture. Elle eut un vague sourit, puis répondit : « Bonjou' » d'une voix mécanique.

Hubert la regarda d'un air enamouré.

— Elle est adorable, non ? Très bien, par où commençons-nous la visite ?

Une fois de plus, Saccarine toussota, et ses yeux s'écarquillèrent de façon alarmante tandis qu'elle regardait Delacroix rejoindre Hubert au pied des marches. D'un coup de coude, Saccarine essaya de prévenir Mecreant, mais le sorcier était lui aussi incapable de s'exprimer.

— *Chancelier* ? dit Prescott, ses yeux soupçonneux passant de Hubert à McGonagall. Mais il n'y a jamais eu de chancelier ! Depuis quand cet homme est-il chancelier ?

— Effectivement, monsieur, vous n'avez pu encore me rencontrer, dit Hubert. (Il monta les marches, suivi par Delacroix qui souriait d'un air hagard.) J'ai été absent ces dernières semaines. J'avais une conférence à donner à Montréal, et j'en ai profité pour explorer le Canada. Ils ont des fournitures tout à fait remarquables. Vous savez, nous n'utilisons ici que le matériel de magie le plus sophistiqué. Je préfère inspecter moi-même les usines avant de passer la moindre commande. Bien entendu, je n'en dirai pas plus pour ne pas gâcher votre surprise, hé hé hé.

Il se tourna vers Prescott, se tapotant le coin du nez de l'index, avec un air de conspirateur.

Le visage du journaliste se crispait de plus en plus. Il dévisagea Mr Hubert, puis Mme Delacroix. Finalement, il leva les mains, et ferma les yeux.

— Très bien, c'est sans importance ! Mr Hubert, si vous devez nous guider, allons-y.

Il jeta un coup d'œil derrière lui, et fit à son équipe un signe nerveux, pour que tous les suivent à travers les portes gigantesques qui menaient au château.

— Chancelier Hubert, pourriez-vous indiquer à nos téléspectateurs ce que vous faites ici, à l'école de magie Poudlard ?

— Bien entendu, répondit Hubert, qui s'arrêta au beau milieu de l'entrée. Nous apprenons la magie. Nous sommes, dans notre branche, la plus connue des écoles d'Europe. (Pour la première fois, le chancelier sembla réaliser la présence d'une caméra, et il eut un sourire niais, en agitant les doigts dans sa direction.) Nous recevons des élèves pensionnaires, et nous leurs apprenons les plus anciennes techniques de magie, divination, et illusion. Nous utilisons toutes les formes d'art, vous savez, la prestidigitation, les miroirs, les jeux de lumière, etc. etc.

Prescott regardait Hubert, les joues empourprées, le visage figé.

— Je vois. Vous admettez donc enseigner entre ces murs de la vraie magie.

— Mais bien entendu, jeune homme. Pourquoi le nier ?

— Confirmeriez-vous aussi, insista Prescott, d'une voix tonnante, qui y a ici-même, dans cette pièce, des peintures qui bougent.

Quand il indiqua, d'un geste grandiloquent du bras, les murs de l'entrée, le caméraman pivota et avança, aussi souplement et régulièrement que possible, vers les tableaux alignés près de la porte. Un microphone, porté par un opérateur radio, avança en même temps, pour s'assurer d'enregistrer la réponse de Hubert.

— Des peintures qui b-bougent ? répéta Hubert d'une voix absente. Oh. Oh… oui, bien sûr ! En quelque sorte, je pense qu'on peut les décrire comme ça. Vous savez, il y a certains tableaux qui sont peints de façon à ce que leurs yeux vous suivent toujours, quelle que soit votre position dans la pièce. (Hubert leva les mains, et manifestement, s'échauffa sur le sujet.) C'est incroyable, non ? On a vraiment l'impression que leurs regards pèsent sur vous, où que vous alliez !

Le caméraman baissa sa caméra, et se tourna vers Prescott, les sourcils froncés. Le visage du journaliste exprimait une colère impuissante.

— Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire ! cria-t-il d'une voix aigue. Je veux qu'ils bougent. Vous savez qu'ils le peuvent ! (Il pivota sur ses talons et s'en prit à McGonagall.) Hier, je vous ai entendue tenir une conversation dans votre bureau avec un portrait. Je vous ai vue ! Et le tableau parlait.

La directrice le regarda, avec une expression tellement stupéfaite qu'elle en devenait comique. James, qui se tenait près de la porte, avec de très nombreux autres élèves, eut du mal à retenir son rire.

— Je ne vois pas du tout ce que vous voulez dire, répondit McGonagall à Prescott.

L'inspecteur Finney avança d'un pas à comme pour protéger la directrice. Elle avait au moins une tête de plus que lui.

— Prescott, je vous prie d'utiliser un autre ton pour vous adresser à cette dame, dit-il sèchement. Faites votre si précieuse émission, mais n'en rajoutez pas. Vous devenez grotesque !

Durant quelques secondes, Prescott faillit exploser, puis il reprit contenance à grand peine.

— D'accord. Oublions les peintures. Que je suis bête ! (Il se retourna vers Hubert.) Je présume que certaines classes sont en cours à l'heure actuelle, chancelier ?

Hubert sursauta, comme arraché à ses pensées

— Hum ? Quelles classes ? Euh – en cours ? Eh bien, oui… j'imagine. Mais je ne pense pas qu'il soit possible de…

— Ah-ah ! Que se passe-t-il dans ces classes que vous aimeriez nous cacher ? coupa Prescott. Nos téléspectateurs ont le droit d'être au courant, de découvrir de ce qui se passe juste sous… euh – sous leur nez.

— Vos téléspectateurs ? répéta Hubert en se tournant vers la caméra. Oh, je vois, vous filmez en direct ?

Prescott grinça des dents, et sembla quelque peu défait.

— Non, Mr Hubert, nous ne sommes pas en direct. Personne ne vous a expliqué comment se déroulerait cette émission ? Quelle organisation, vraiment ! Nous allons filmer, trier, puis diffuser. Miss Saccarine, je croyais que nous avions un accord ?

Quand le journaliste se tourna vers Saccarine, elle sourit et écarta les bras. Elle essaya de parler, et mima quelques mots, puis agita la main devant sa gorge. Mecreant affichait toujours son sourire idiot, qu'il exagéra encore. Il avait le front trempé de sueur.

— Génial, marmonna Prescott. Je vois. On n'est pas aidé. Bon, continuons.

Il soupira, et jeta un regard noir à Hubert avant de dire :

— Mr Hubert, nos téléspectateurs tiennent à savoir ce qui se passe dans ces prétendues classes. Veuillez nous indiquer le chemin.

Hubert se tourna vers Delacroix.

— Que préférerez-vous, très chère, divination ou lévitation ?

— Les deux cou's sont tout aussi 'éussis, répondit Delacroix, avec une prononciation laborieuse.

De toute évidence, elle avait envie d'en dire davantage : ses mâchoires remuèrent, mais ses lèvres se refermèrent.

— Ma femme est étrangère, comme vous pouvez l'entendre, dit Hubert, comme en s'excusant. Elle fait de son mieux.

— Où sont les classes, s'il vous plaît, chancelier ? insista Prescott. Je vous rappelle la liberté de la presse ! Nous avons des droits !

— Bien sûr, bien sûr, je vous comprends, dit Hubert. (Il se retourna et avança au fond de la pièce, suivi par tous les journalistes.) En fait, un peu de publicité ne peut pas faire de mal. Bien sûr, nous sommes prestigieux, mais il est difficile, dans les temps actuels, de garder la tête hors de l'eau. La magie représente une véritable vocation, vous savez, et c'est plutôt exclusif comme spécialité. Seuls de rares individus ont la patience de s'y consacrer durant toute une carrière. Ah, nous y voici. La classe de Divination.

Tout excité, Prescott entra comme un prédateur dans la classe que venait d'ouvrir Hubert. Son équipe le suivit, et l'opérateur radio tendit immédiatement ses perches-micro. L'inspecteur Finney resta à l'arrière du groupe, aussi proche que possible de la directrice. Harry et James, au premier rang de la foule des curieux, se penchèrent à la porte pour mieux voir.

— Ici, nos élèves apprennent l'art ancien et toujours difficile de prédire le futur, dit Hubert d'un ton grandiloquent.

Un groupe d'environ douze élèves était réuni autour du professeur Trelawney. Devant eux, posés sur les bureaux, il y avait différents objets. Tout à coup, le professeur leva les bras au ciel, et les nombreux bracelets qu'elle portait au poignet se mirent à cliqueter.

— Regardez bien dans vos tasses, élèves ! s'écria-t-elle d'une voix stridente. Cherchez, au plus profond du cosmos, ce que vous représentent les courants de l'esprit qui parcourent l'infini. Vous y trouverez votre destin, et les chemins divers qui s'ouvrent dans votre avenir.

— Des feuilles de thé ! s'exclama Finney avec entrain. Ma mère aussi avait l'habitude de chercher à deviner l'avenir dans des feuilles de thé, pour amuser les touristes. De temps à autre, franchement, ça mettait du beurre dans les épinards. Je suis enchanté de voir que de nos traditions pittoresques sont ainsi maintenues.

— Des traditions ? s'écria Trelawney outrée. (Elle quitta son bureau, ses longues robes souples virevoltant autour d'elle.) Peuh ! Il s'agit de bien davantage, monsieur. Toutes les vérités de la nature existent dans les feuilles de thé, passé, présent et le futur. Tout est lié. Il faut simplement savoir ouvrir son troisième œil, pour bien déchiffrer les messages du cosmos.

— Oui, c'est exactement ce que disait ma mère, dit Finney avec un petit rire.

— C'est avec du thé que vous prévoyez le futur ? s'exclama Prescott, dégoûté, en examinant le fond d'une tasse que tenait l'un des élèves. C'est ridicule. Où sont vos boules de cristal ? Et la fumée, et les émanations spectrales ?

— Bien entendu, Mr Prescott, nous utilisons également ces autres vecteurs, admit Mr Hubert. Qu'en pensez-vous, ma chère ?

— Pas avant la deuxième année, en divination avancée, répondit Delacroix. Le laboratoi'e nous a coûté 200£ de maté'iel.

— C’est exact, les boules de cristal ne sont pas données de nos jours, s’excusa Hubert. Nous les commandons spécialement en Chine, où ils les font à la main. De plus, certains étudiants les emmènent à la fin de l’année quand ils rentrent chez eux. Pour réviser, en quelque sorte.

— Vous avez également parlé de lévitation, coupa Prescott en quittant la pièce.

Son équipe le suivit vivement, tirant derrière les équipements, fils électriques et appareils.

— Bien entendu, répondit Hubert, qui suivit Prescott dans le couloir, vers une autre classe. Vous savez, la lévitation est une étape importante de l’enseignement magique. Nous combinons ces cours avec des tours de prestidigitation basique. C’est juste là.

Quand la porte s’ouvrit, Zane était au centre de la pièce, une baguette magique à la main. Plusieurs élèves étaient assis, contre le mur, regardant avec admiration le buste de Godric Gryffondor flotter et osciller en l’air, suivant apparemment les indications données par la baguette de Zane. L’équipe de Prescott poussa un cri en surgissant dans la salle de classe. Immédiatement, le caméraman s’accroupit, et zooma pour bien saisir toute la scène.

— Ah-ah, cria Prescott, surexcité. De la vraie magie ! Vous voyez ? Et c’est un enfant qui s’en charge !

— Oui, bien entendu, c’est dans notre brochure, répondit fièrement Hubert. Nous sommes une école, je vous le rappelle. Mr Walker fait partie de nos meilleurs élèves. Mr Walker, en quelle année êtes-vous ?

— En première année, monsieur, répondit Zane, avec un grand sourire.

— Excellente prestation, mon garçon, le félicita Hubert. Pourriez-vous tenter une pirouette ?

Les élèves applaudirent poliment quand le buste se leva, et commença à tournoyer. Et tout à coup, il tomba, et atterrit sur le matelas placé au centre de la pièce.

— Dommage, Mr Walker, remarqua Hubert. Vous y étiez presque.

— Ce n’est pas de ma faute! protesta Zane. C’est mon auxiliaire qui s’est planté. Ted, andouille, tu t’es encore emmêlé les pinceaux ! Franchement, il faut que les mouvements des deux ficelles soient coordonnés, sinon, ça bascule, combien de fois devrais-je te le rappeler ?

— Hey ! s’exclama une voix.

Il y eut un grand bruit, puis Ted émergea d’un placard au fond de la pièce. Il tenait dans les mains plusieurs cordelettes de fil de pêche, pratiquement transparents, attachés à des poignées de bois. Les journalistes levèrent la tête, et remarquèrent alors les poulies qui couraient au plafond.

— Tu veux qu’on change de place ? continua Ted en s’adressant à Zane. Je ne vois rien, dans ce placard. C’est trop noir. D’ailleurs, tout est de la faute de Noah. C’est lui qui devait modifier l’angle de la poulie. Il est bien trop lent.

Les profondeurs du placard, une autre voix furieuse répondit :

— Quoi ? Franchement, j’en ai marre. La prochaine fois, je veux la baguette. Pourquoi est-ce toujours moi qui tire le rôle de l’assistant ? Je veux aussi un chapeau de magicien !

— Zane n’a pas de chapeau, Noah, dit Ted en éclatant de rire.

— Plus tard, j’aurais un chapeau, cria Noah en sortant du placard. Tous les vrais magiciens ont un chapeau. Au moins, ça indique un statut. Ceux qui n’ont pas de chapeau ne sont que des assistants.

— Voyons, voyons, les garçons, intervint Hubert, d'une voix apaisante. Chaque expérience de magie a besoin d'un exécutant et de deux assistants, et vous le savez très bien. De plus, nous n'avons qu'un seul chapeau par classe, et c'est Miss Morganstern qui s'en sert aujourd'hui pour en faire sortir un lapin. Mr Prescott, Mr Finney, aimeriez-vous assister à cette autre expérience ?

— Volontiers, s'exclama Finney avec entrain.

— Non ! Hurla Prescott en même temps, le teint quasiment apoplectique.

Tabitha Corsica apparut soudain devant la porte, après avoir traversé la foule des élèves agglutinés. Elle aussi avait le visage rouge de colère.

— Mr Prescott, commença-t-elle, vous…

Herbert se tourna lentement vers elle.

— Miss Corsica, ce n'est vraiment pas le bon moment pour réclamer un autographe.

— Je ne suis pas ici pour un autographe, *chancelier*… cracha Tabitha d'un ton menaçant.

Elle leva lentement le bras vers Hubert. Elle tenait dans la main… un petit carnet et un crayon. Elle s'interrompit à mi-phrase et regarda ces deux objets, l'air interloqué. Le carnet avait une couverture rose et un petite étiquette avec le mot : « autographes » » en lettres blanches.

— Miss Corsica, je vous assure que vous aurez tout le temps voulu, après l'émission, pour faire signer Mr Prescott. Il ne manquera pas d'apprécier votre juvénile… euh – enthousiasme.

— Chancelier Hubert, intervint Petra. (Sa tête émergeait de sous une table, à travers un chapeau ridiculement trop grand, posé sur un linge à paillettes.) Je crains que mon lapin n'ait un problème. Il me semble bizarre qu'il reste couché sur le dos, tout raide.

— Pas maintenant, Miss Morganstern, je suis occupé, dit Hubert. (Il agita négligemment la main.) Mr Prescott, aimeriez-vous assister à une expérience de personnes coupées en deux à la scie ? C'est un grand classique !

Mais Prescott avait disparu. Passant d'un pas furieux devant les élèves – dont Tabitha Corsica, soudain muette – le journaliste fonça dans le couloir. Son équipe courut derrière lui. Sans frapper, Prescott ouvrit plusieurs portes au hasard, et les referma aussitôt. Arrivé au bout du couloir, il poussa tout à coup un cri de triomphe, et agita la main, pour que son caméraman le rejoigne au plus vite dans la salle la plus éloignée.

— Voilà ! hurla Prescott, en gesticulant de façon démente.

Le reste de l'équipe se précipita dans la classe, et les élèves les suivirent, de plus en plus curieux. Certains commençaient à sourire.

— Un fantôme ! hurlait Prescott. Un professeur fantôme ! Attention, filmez-le bien ! Nous avons la preuve définitive qu'il existe une autre vie après la mort !

Mais aucun des membres de son équipe, cette fois, ne poussa le moindre cri d'admiration ou d'étonnement. Vince se contenta d'avancer jusqu'à l'apparition, l'œil collé à sa caméra.

— Ah oui, le professeur Binns ! s'écria Hubert qui les avait rejoints. Professeur, dites bonjour à nos invités.

Le professeur Binns cligna ses yeux de chouette, et regarda la foule agglutinée :

— Bonjour, dit-il, d'une petite voix flûtée.

— C'est juste un hologramme, annonça Vince, le caméraman.

— Vous savez, protesta Hubert, manifestement offensé, personne n'est censé s'approcher aussi près. Les élèves restent toujours assis à leur bureau. Et je trouve que ça crée une ambiance surnaturelle qui correspond bien au thème général de notre école.

Ralph faisait partie des élèves assis dans la classe, devant le professeur fantôme. Il se tourna vers le caméraman, et dit, légèrement ennuyé :

— Franchement, vous cassez l'ambiance. Je me demande à quoi ça sert. Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Bonjour, répéta Binns, en s'adressant à la foule.

— C'est impossible ! hurla Prescott fou de rage, avant de s'approcher lui aussi de Binns. C'est un fantôme. J'en suis certain.

— C'est juste une projection, Martin, dit Vince en baissant sa caméra. J'en ai souvent vues. En fait, elle n'est même pas tellement réussie. On entend le bourdonnement du projecteur qui doit être… oui, sous le bureau. Tiens, tu vois ? L'hologramme est envoyé directement par ce trou.

— C'est un peu gênant, Mr Prescott, intervint Finney, depuis la porte, d'un ton réprobateur. Votre attitude est très peu professionnelle.

— Bonjour, répéta le professeur Binns.

Prescott devint enragé. De toute évidence, il perdait les pédales.

— Non ! hurla-t-il encore une fois. C'est un coup monté ! Tout est de *sa* faute. (Du doigt, il désignait Hubert.) Il essaye de vous tromper. C'est une illusion, de la prestidigitation !

— Mais bien entendu, acquiesça Hubert avec un sourire poli. C'est précisément ce que nous enseignons ici, vous savez. De la prestidigitation, sous sa meilleure forme. Mais je préfère que vous l'appeliez illusion, si ça ne vous gêne pas.

— C'est de la maaagie ! s'écria Delacroix d'une voix aiguë.

On aurait cru qu'elle devenait folle. Elle avait un sourire de plus en plus effrayant.

— Je vois très bien ce que vous tentez de faire, aboya Prescott. Tous !

Le journaliste avait toujours le doigt pointé vers Hubert, mais il se retourna ensuite pour désigner tour à tour la directrice McGonagall, et même Saccarine et Mecreant, malgré leurs vigoureuses dénégations muettes.

— Vous cherchez à détruire mon émission, grinça Prescott, à me faire passer pour un malade mental. Vous n'y réussirez pas. Mon public me connaît bien, et aussi mes producteurs et associés. Vous ne pourrez pas à tout cacher. Il y a les escaliers magiques, et les géants, et aussi… (Tout à-coup, il s'arrêta, le doigt encore en l'air. Il resta un moment l'air songeur, puis eut un mauvais sourire.) Je vais vous piéger… et je sais comment. Vince, Eddie, et tous les autres, venez avec moi.

Hubert suivit la foule agitée qui mêlait les journalistes, les professeurs et les élèves, de plus en plus nombreux.

— Où comptez-vous aller, Mr Prescott ? demanda-t-il aimablement. Je vous signale que je suis officiellement votre guide. Je peux vous montrer ce que vous voulez.

— Vraiment ? dit Prescott en se retournant pour l'affronter.

Immédiatement, la foule des curieux s'écarta. Prescott, d'un air affolé, passa de l'un à l'autre des visages qui l'entouraient, comme s'il cherchait un allié.

— Bien entendu, insista Hubert. Où voulez-vous aller ?

— Je voudrais visiter… (Il fit une pause théâtrale, volontaire, puis releva la tête,) le garage ?

— Le… commença Hubert.

Il cligna des yeux, puis se tourna vers la directrice McGonagall. James sentit la main de son père se crisper sur son épaule. Quelque chose n'allait pas.

— Le garage ? répéta Hubert, comme s'il ne comprenait pas le sens de ce mot.

— Ah-ah, ricana Prescott, très satisfait de lui. Vous ne vous attendiez pas à celle-là, pas vrai ? Oui, pendant que vous étiez tous bien occupés ce matin, je me suis permis une petite visite des lieux. J'ai regardé ici et là, et je vous assure que ça m'a secoué. Il y a un garage, dit-il, en se tournant pour faire face à la caméra, mais c'est en réalité un couloir spatio-temporel, un portail magique entre cet endroit et un autre, situé de l'autre côté de la terre, à des milliers de kilomètres. À mon avis, il s'agit de l'Amérique. Je l'ai vu moi-même. J'ai senti une autre atmosphère provenant d'un endroit très lointain. J'ai vu le soleil se lever là-bas, alors qu'ici, nous étions en milieu de matinée. Il ne s'agissait pas d'une illusion, ni de prestidigitation. Ces gens veulent nous faire croire qu'ils ne sont pas de vrais magiciens, mais je prétends avoir vu le contraire. J'en ai été le témoin, de mes propres yeux. Ils ont des pouvoirs supranaturels. Et maintenant, je vais le prouver.

Avec un grand ce geste de la main, Prescott se retourna, et s'éloigna, vers l'entrée principale.

Harry chercha à s'approcher de Hubert, mais il ne réussit pas à attirer son attention.

— Mr Prescott, cria Hubert pour couvrir le tumulte de la foule, désormais agitée et nerveuse. Je dois insister pour que vous me laissiez… Mr Prescott ! Vous abusez de vos droits !

Mais Prescott était lancé. A la tête de son équipe, il quitta le château, dévala les marches, traversa la cour, et se dirigea vers le lac, au fond du parc. Les élèves agglutinés derrière lui étaient de plus en plus nombreux, et sur leur passage, le bruit des bavardages devenait vraiment assourdissant. A Poudlard, tout le monde connaissait le fameux Garage, du moins de l'extérieur, mais rares étaient ceux qui avaient été admis dans la tente. Dans le brouhaha, on percevait aussi bien de l'inquiétude que de la curiosité.

— Ça risque de mal tourner, James, dit Harry, à voix basse.

— Que pouvons-nous faire ?

Harry secoua la tête, et regarda Prescott avançait à grands pas vers la haute tente surplombant le lac. Une fois devant la structure de toile, le journaliste se tourna, face à la foule. Immédiatement, son équipe installa le matériel nécessaire, microphone, lumière, caméra. Prescott tourna légèrement la tête, afin de montrer son meilleur profil, et Vince s'accroupit légèrement, pour le cadrer d'en bas. James dut admettre que le la prise de vue était plutôt dramatique.

— Mesdames et Messieurs, commença Prescott, en prenant une voix d'orateur, mon équipe et moi-même – et vous tous, par la même occasion – avons été victimes d'un vaste complot de désinformation. Poudlard n'est pas une banale école qui enseigne des tours de cartes ou des trucs de magiciens. Non ! En ces murs, j'ai été le témoin de vraie magie, quelque chose d'intense et même de terrorisant. J'ai vu des portraits parler, des fantômes s'animer, des objets léviter. J'ai observé des portes qui apparaissaient de nulle part, dans de solides murs de pierre. J'ai vu des bêtes terribles, des géants. J'ai vu tant de choses que mon esprit en est encore troublé. Aujourd'hui, nous avons été trompés, délibérément, par un groupe de sorciers et de sorcières – de vrais magiciens, je vous assure ! – qui s'imaginent pouvoir nous leurrer. Mais c'est faux, et je vais prouver au monde entier la vérité.

Derrière cette tente, il existe une magie que personne ne peut annihiler. Apprêtez-vous au plus grand choc qui soit.

« Quand la vérité sera révélée, Mr Randolph Finney, inspecteur de la Police Spéciale Britannique, sera (j'en suis sûr) incité à mener une enquête à grande échelle concernant cet établissement, et toutes les agences policières d'Europe y participeront aussi. Après aujourd'hui, Mesdames et Messieurs, nos vies ne seront plus jamais les mêmes. Après aujourd'hui, le monde, tel que nous le connaissons, aura disparu, parce que nous saurons, de façon certaine, que les sorciers et les sorcières existent, et qu'ils vivent parmi nous.

Prescott s'arrêta, laissant l'écho de ses paroles résonner sur la foule tétanisée. Puis il se tourna vers l'endroit où se tenaient McGonagall, Hubert, Saccarine et Mecreant. Finney restait fermement aux côtés de la directrice, les sourcils froncés, les yeux écarquillés.

— Mr Hubert, s'écria Prescott, veuillez nous ouvrir les portes ! C'est votre dernière chance d'être honnête envers la télévision.

L'expression du chancelier était grave. Il regarda le journaliste droit dans les yeux.

— Mr Prescott, sincèrement, vous ne devriez pas. Je vous déconseille tout à fait de filmer dans cette tente. Vous allez provoquer…

— Soit vous l'ouvrez volontairement, rugit Prescott, soit je m'en charge.

— Mais enfin, monsieur, s'exclama Hubert, vous allez nous causer de véritables ennuis !

Près de lui, se tenait Delacroix dont le sourire devenait de plus en plus dément.

— De véritables ennuis ? Vous avouez donc votre mascarade, Mr Hubert. Il est temps que le monde entier apprenne ce qui se cache derrière ces portes de toile.

Hubert semblait tétanisé. De toute évidence, il n'avait pas envie d'ouvrir le garage. Malgré tout, il fit un pas en avant, tête baissée. La foule, derrière lui, poussa un long cri expectatif. Prescott recula d'un pas, et jeta un coup d'œil triomphant en direction de sa caméra. Une fois devant la tente, Hubert resta un moment immobile, et il sembla marmonner dans sa barbe. Puis il soupira profondément, leva la main, et dénoua les cordons. Il se tourna ensuite vers Prescott pour accomplie le dernier geste qui découvrirait ce qui se cachait dans la tente. On aurait cru les rideaux d'une pièce de théâtre, s'ouvrant sur la scène. Il y eut un long silence, tous les spectateurs rassemblés regardaient.

James regardait aussi, les yeux écarquillés. Au début, il ne comprit pas vraiment ce qu'il voyait. L'intérieur de la tente était très sombre, et les voitures volantes avaient disparu. En fait, il n'y avait sous la toile qu'une seule chose, énorme et ronde, qui prenait presque toute la place. Plusieurs rires retentirent parmi les élèves les plus proches, et peu à peu, toute la foule explosa de rire.

— Bravo, vous avez réussi ! dit Hubert écœuré. Impossible dorénavant de garder le secret. C'était un secret pour la parade de fin d'année, vous savez. Tout est gâché à présent, vous êtes vraiment pénible, Mr Prescott.

Hubert s'écarta d'un pas, laissant l'équipe de journalistes regarder pleinement l'intérieur de la tente. De petites lumières colorées, comme des guirlandes de Noël, clignotaient en cadence sur une énorme soucoupe volante en papier mâché. Il y avait de grosses lettres noires, clairement visibles, tout autour de la structure.

— Je vous signale, Mr Lupin, dit Hubert d'un ton sévère en se tournant vers Ted, que vous avez mal écrit le mot « capsule ». Seriez-vous dyslexique ? Franchement, c'est embarrassant.



Chapitre 20 : Les aveux du traître



— Mais je les ai vus ! ne cessait de répéter Prescott, la voix de plus en plus rauque, en suivant Vince jusqu'aux Land-Rover. Il y avait des géants. L'un d'eux dépassait les arbres. Il laissait des empreintes aussi énormes que… que…

Il bafouillait et gesticulait, ses bras faisant de grands moulinets. L'ignorant délibérément, Vince rangeait sa caméra dans un étui protégé.

L'inspecteur Finney essuya délicatement ses lunettes avec sa cravate avant d'intervenir :

— Mr Prescott, vous vous êtes ridiculisé. Cette émission est un fiasco. N'en rajoutez pas.

Les yeux sauvages, Prescott se retourna vers lui.

— J'exige que vous fassiez une enquête dans cet établissement, inspecteur. Il y a un problème, je vous assure. Ils vous ont trompé.

— Mr Prescott, veuillez changer de ton, répondit Finney d'un ton sec. Si j'avais une enquête à faire, ce serait sur vous et vos méthodes. Vous vous êtes introduit dans ce château sans autorisation, à ce que j'ai cru comprendre ?

— Vous êtes cinglé ? explosa Prescott, puis il se calma, à grand-peine. Oui, je vous l'ai déjà dit, quand j'ai été prévenu par un indic de ce qui se tramait ici. C'était quelqu'un de l'intérieur !

— Avez-vous contrôlé les dires de cette personne ?

— Eh bien, pas vraiment, admit le journaliste. La grenouille en chocolat m'a suffi. Je n'ai…

— Pardon ? coupa Finney, les yeux étrécis. Vous avez bien parlé d'une grenouille en chocolat ?

— Euh… En fait. Voyez-vous, mon indic était absolument certain qu'il se passait des choses étranges et…

— Parce que vous estimez qu'on n'a pas le droit d'enseigner la magie ?

— Oui ! Euh – non ! Je ne parle pas de tours de magie, mais de magie *véritable.* Avec des monstres, des géants, des escaliers qui disparaissent, des voitures qui volent !

— Et tout ceci vous a été confirmé par une grenouille en chocolat ?

Prescott ouvrit la bouche pour répondre, puis il se figea et se redressa de toute sa taille, à la fois indigné et en colère.

— Ne vous moquez pas de moi !

— Il m'est difficile de vous prendre au sérieux, monsieur, répondit le policier. Voudriez-vous me donner de plus amples précisions sur vos sources ?

Le visage de Prescott s'éclaira tout à coup.

— Oui, volontiers. Je me suis arrangé avec Miss Saccarine pour qu'il nous rejoigne aujourd'hui, aussi il devrait être…

Il se tourna, et chercha du regard autour de lui.

— Vous aviez déjà rencontré Miss Saccarine ? insista Finney.

À son tour, le policier chercha autour de lui, levant aussi les yeux en haut des marches de la cour. La plupart des professeurs de l'école, et de très nombreux élèves, regardaient toujours, avec un intérêt aimable, l'équipe de journalistes emballer son matériel à grand soin. Mais ni Miss Saccarine ni Mr Mecreant n'était en vue.

— Il est étrange que Miss Saccarine connaisse votre indic, dit le policier. Vous en êtes certain ?

— Oui, dit Prescott, qui cherchait toujours autour de lui. Où est-elle ?

— Votre indic serait-il venu avec votre équipe, dit Finney, en étudiant les hommes agglutinés autour des deux Land-Rover. Je ne me souviens pas de l'avoir rencontré.

— Pourtant, il était là. Un homme très calme, presque invisible. Il a un tic au sourcil droit.

— Ah, oui, se souvint Finney. J'ai trouvé effectivement son attitude étrange. J'aimerais beaucoup m'entretenir avec lui.

— Moi aussi, dit Prescott, le visage sombre.

En haut des marches, Mr Hubert se tourna vers la directrice, Neville Londubat et Harry Potter.

— Je pense que nous pouvons dorénavant faire confiance à nos amis pour retrouver le chemin de la sortie. Madame la directrice ? N'avons-nous pas quelques affaires urgentes à régler ?

McGonagall hocha la tête, puis elle se détourna et entraîna le groupe à l'intérieur. Harry regarda James avec un sourire.

— Suis-nous, James, dit-il. Ralph et Zane, venez aussi.

— Vous en êtes sûr ? demanda Ralph, en regardant la directrice traverser l'entrée d'un pas vif.

— « Mr Hubert » a spécifiquement réclamé votre présence à tous les trois, répondit Harry.

— C'est génial d'avoir des amis hauts placés ! s'exclama Zane avec entrain.

— Bon, déclara la directrice, tandis que le groupe entrait dans la Grande Salle déserte, ça s'est passé aussi bien que possible, même si Mr Ambrosius a eu la main un peu lourde avec son charme d'amour. Je vous signale que Mr Finney insiste pour m'inviter à dîner, lors de mon prochain déplacement à Londres.

— Vous devriez accepter son offre, madame, répondit Merlin. (Il enleva ses gigantesques lunettes et arracha l'élastique qui avait retenu la queue de cheval de « Mr Hubert ».) Je vous certifie lui avoir lancé le plus léger des sortilèges. Comment aurais-je pu savoir à l'avance que l'inspecteur Finney avait une prédilection naturelle pour les femmes élégantes au fort caractère ?

— Vraiment ? (La directrice jeta à Merlin un regard soupçonneux.) Je présume que c'est une plaisanterie !

James jugea utile d'intervenir.

— Comment étiez-vous au courant pour le Garage, Merlin ? Quand le Moldu a demandé à y aller, j'ai vraiment cru qu'on était cuit.

Merlin lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Je ne connaissais rien sur le garage, James Potter. Les arbres non plus d'ailleurs, contrairement à la Ford Anglia et à Mme Delacroix. Mais peu importe, l'improvisation a toujours été un de mes plus grands talents.

— Comment avez-vous pu ramener la Caspule jusque-là ? Demanda Ralph. C'était une idée géniale.

— Ah, cette fois, les arbres m'avaient indiqué cette histoire, répondit Merlin. Je me suis contenté d'un échange d'environnement.

— Dément ! dit Zane avec un grand sourire. Alors, les voitures volantes d'Alma Aleron sont dans la vieille grange, dans le champ du fermier moldu ?

— Je suis certain qu'elles apprécieront leur visite, dit Merlin, avec un hochement de tête.

Le groupe traversa la Grande Salle, et monta quelques marches, vers l'estrade où mangeaient d'ordinaire les professeurs. Puis McGonagall ouvrit une porte sur le mur du fond, et conduisit les autres dans un parloir agréable, avec de nombreux sièges, une cheminée sombre, et un sol dallé. Saccarine et Mecreant s'y trouvaient déjà, ainsi qu'une troisième personne que James ne connaissait pas.

— C'est un scandale, madame la directrice ! s'écria aussitôt Mecreant en bondissant sur les pieds. D'abord, vous amenez cet… *individu* qui usurpe notre autorité, ensuite vous avez l'audace de nous soumettre à un sortilège Bloclang. Le ministre sera…

— Taisez-vous, Trenton ! dit Saccarine d'un ton sec.

Vexé de la rebuffade, Mecreant cligna des yeux, mais il se tut. Il regarda Saccarine, sans comprendre, puis passa plusieurs fois d'elle à la directrice.

— Voici, pour une fois, un excellent avis, Brenda, dit Harry, en avançant d'un pas. Mais ne vous inquiétez pas, le ministre sera mis au courant.

— Nous n'avons commis aucun délit, Mr Potter, et vous le savez, dit Saccarine d'un air détaché, en examinant ses ongles. Le retour de Mr Ambrosius a aidé le monde magique à préserver la Loi du Secret. Tout est bien qui finit bien.

Harry hocha la tête

— Je suis heureux de vous l'entendre dire, Brenda, mais je trouve étrange que vous connaissiez déjà le vrai nom de Mr Hubert. Vous n'avez pas, j'en suis certain, laissé la moindre preuve permettant de vous rattacher à Mme Delacroix, au sort si infortuné, ou à Merlin. Mais qu'allons-nous faire de votre ami, ici présent ?

L'attention générale se tourna alors vers le troisième homme, assis sur une chaise entre les deux représentants du ministère. Il était petit et grassouillet, avec de fins cheveux noirs, et un tic au sourcil droit. Il sembla se recroqueviller sur lui-même sous le poids des regards posés sur lui.

Ralph, qui avait été le dernier à rentrer, se fraya un passage entre Merlin et le professeur Londubat. Son front était plissé de perplexité.

— Papa ? dit-il, sidéré. Mais qu'est-ce que tu fais là ?

L'homme fit une grimace, et se couvrit le visage à deux mains. Quand Merlin se retourna pour regarder Ralph, son large visage sombre était aussi figé qu'un masque de pierre. Il posa la main sur l'épaule du garçon.

— Cet homme a dit s'appeler Dennis Deedle, annonça-t-il. J'avais peur que vous le reconnaissiez.

— Qu'est-ce qu'il fait là ? demanda Neville.

— Je pense que son rôle dans cette débâcle est évident, dit la directrice avec un soupir. C'est lui le responsable – c'est lui qui a guidé Mr Prescott jusqu'au château.

— Quoi ? s'exclama Ralph, en se tournant vers McGonagall. Pourquoi dites-vous ça ? C'est terrible de l'accuser ainsi !

— Il est venu avec l'équipe de Mr Prescott, dit calmement Harry. Il a essayé qu'on ne le remarque pas. Peut-être avait-il peur que tu le reconnaisses, Ralph. Plus tard, une fois le secret révélé, ça n'aurait plus eu d'importance, bien entendu. Mais les choses n'ont pas exactement tourné comme prévu.

— C'est ridicule, insista Ralph. Mon père est un Moldu. Il a signé le serment des parents moldus, sur le contrat, quand je suis rentré à l'école. D'ailleurs, il n'aurait jamais fait une chose pareille, même si ça avait été possible. Je ne sais pas ce que mon père fait ici, mais ce n'est pas du tout ce que vous croyez.

Merlin n'avait pas retiré sa main de l'épaule de Ralph. Il la tapota doucement.

— Mr Deedle, pourquoi ne pas poser directement la question à votre père ?

Quand Ralph leva les yeux vers l'énorme sorcier, il avait le visage pincé de colère et d'émotion. Puis il chercha autour de la pièce, scrutant tous les sorciers, un par un, avant de tourner les yeux vers son père.

— Très bien. Papa, qu'est-ce que tu fais là ?

Dennis Deedle avait toujours le visage caché dans les mains. Pendant plusieurs secondes, il ne bougea pas. Puis il prit une profonde inspiration, se redressa, et releva la tête. Un long moment, il regarda son fils, puis il se tourna vers le reste de l'assemblée.

— Très bien. Oui, j'ai contacté Prescott. (Il parlait d'une voix calme, et semblait s'être repris.) Je lui ai envoyé une boîte avec une Chocogrenouille, et ensuite une GameDeck. Je l'avais utilisée pour communiquer avec quelqu'un de l'école – qui utilisait le pseudo d'Austramaddux. Une fois le contact établi, je savais que Prescott n'aurait aucun mal à retrouver l'école avec un GPS.

Le visage de Ralph s'était figé dans une expression de désespoir et d'étonnement.

— Mais papa, pourquoi ? Pourquoi as-tu fait une chose pareille ?

— Oh, Ralph, je suis désolé. Je sais que tu ne peux pas comprendre. Toute cette histoire est très… très compliquée. L'émission de Prescott, « Creusons le sujet », offrait une prime importante pour celui qui apporterait la preuve d'un phénomène surnaturel. Et ces derniers temps, j'ai eu des problèmes, je… j'avais vraiment besoin d'argent. Je cherche du travail depuis mon licenciement, mais c'est dur. J'ai pensé que la Chocogrenouille serait suffisante pour toucher la prime. Franchement, au début, je ne voulais rien faire d'autre. Mais Prescott a insisté. J'ai compris qu'il fallait que je lui montre quelque chose de vraiment exceptionnel pour qu'il…

Sa voix vacilla. Dennis se tut, et jeta un coup d'œil inquiet à ceux qui l'entouraient.

— Vous n'avez jamais reçu l'argent, dit Merlin, de sa voix basse et rauque. D'ailleurs, ce n'était pas ce qui vous intéressait réellement.

Dennis fronça les sourcils en regardant Merlin. Il cherchait de toute évidence comment s'exprimer. Près de lui, Saccarine fit un petit bruit de gorge significatif. Dennis tourna la tête vers elle, quittant Merlin des yeux.

— L'argent… dit-il d'une voix incertaine. Prescott avait dit qu'il me paierait la prime une fois l'émission enregistrée. Il l'avait promis.

— Dorénavant, rappela Merlin, il n'y aura pas d'émission.

— Tu as cru que ça valait le coup de trahir le monde magique parce qu'on avait des problèmes d'argent, papa ?

La voix de Ralph n'était pas accusatrice, simplement perplexe. Il y avait une telle déception dans son intonation que James en eut le cœur brisé.

— Non, fils ! s'exclama Dennis, avant de détourner les yeux. Je n'ai pas pensé que le monde magique serait menacé. Voyons, ce n'était qu'une stupide émission de télévision. De plus…

Une fois de plus, il s'arrêta, et hésita, luttant contre lui-même.

— De plus quoi ? insista Merlin calmement.

Quand Dennis regarda à nouveau le grand sorcier, il avait le visage tendu – et le sourcil droit de plus en plus agité.

— De plus, qu'est-ce que le monde magique a jamais fait pour moi ? cracha-t-il. (A nouveau, il laissa tomber sa tête dans ses mains. Sa respiration était sifflante et difficile.) Le monde magique m'a laissé tomber, voilà tout. Il m'a rejeté et abandonné, comme une sorte de… de mutant sans valeur ! J'ai été dépouillé de mon nom, de ma famille. Mes propres parents m'ont renié parce que je n'étais pas comme eux. J'ai eu l'interdiction de les contacter, et je ne les ai jamais revus. Ils m'ont dit que je serais adopté par des Moldus ; que je vivrais dans le monde auquel j'appartenais ; que je serais bien plus heureux comme ça. Alors je me suis dit, pourquoi ne pas… ne pas me venger ? Ils ne voulaient pas de la honte que je représentais à leurs yeux ! J'aurais terni leur réputation chez les sorciers. Franchement, qu'est-ce que j'en ai à faire, moi, de la Loi du Secret ?

Ralph, qui ne comprenait plus rien, était malheureux et consterné.

— Mais qu'est-ce que tu racontes, papa ? Tu n'es pas un sorcier. Tes parents sont morts avant que je sois né. Tu as été aussi surpris que moi quand nous avons reçu la lettre de Poudlard.

Dennis essaya de sourire à son fils.

— Ralph, j'avais quasiment oublié mon passé. C'était il y a si longtemps ! J'avais tourné la page, vraiment. Mon fils, je suis un Cracmol. Tes grands-parents et ton oncle étaient parmi les sorciers les plus puissants du monde magique, une famille au sang pur, et moi, je suis né sans le moindre pouvoir. Ils m'ont élevé aussi longtemps qu'ils ont pu me cacher, tout en me détestant pour ce que j'étais. Mais quand j'ai eu 11 ans, je n'ai pas reçu de lettre de Poudlard. Il est devenu certain que je n'avais aucun talent magique, et ils n'ont pas pu le supporter. Ils m'avaient déjà caché des autres sorciers. A leurs yeux, j'étais une tare, horrible, répugnante. Mais ils ne pouvaient pas éternellement maintenir le secret. Alors, ils m'ont rejeté.

« Ils m'ont fait promettre de ne jamais parler d'eux, de ne jamais essayer de les retrouver. Ma mère était… je crois qu'elle était triste. Elle a pleuré, et tourné la tête pour pas que je la voie. Mais mon père s'est montré inflexible. Il n'a pas voulu céder. Il a engagé un chauffeur de taxi moldu pour m'emmener dans un orphelinat. Ma mère est restée dans la voiture, et seul mon père m'a conduit à l'intérieur. Quand elle a voulu m'embrasser et me dire au revoir, mon père a refusé. Il a dit que ce serait mieux pour nous tous. Il a lancé un Sortilège d'Altération de la mémoire sur le personnel de l'orphelinat, pour leur faire croire que j'avais été emmené, après le décès de mes parents, par un fonctionnaire quelconque. On m'a donné un lit, quelques vêtements, et mon père m'a quitté. Je ne l'ai jamais revu. Ma mère non plus.

Les yeux de Dennis Deedle n'avaient pas quitté le visage de son fils tandis qu'il parlait.

Merlin intervint.

— Vous avez été traité d'une façon indigne, Mr Deedle. Je présume d'ailleurs qu'il ne s'agit pas de votre véritable nom ?

— Non. Mon père m'a inventé un nouveau nom, admit Dennis d'une voix dure. Un nom que je déteste !

— Et quel était votre nom d'origine ?

— Dolohov, répondit le père de Ralph, et sa voix rendit un écho étrange, presque mort. Mon véritable nom est Denniston Gilles Dolohov, fils de Maximillion et Wilhelmina Dolohov. Mon frère aîné était Antonin Dolohov, mais il est né d'une première union de mon père.

Il y eut un moment de silence pesant, puis McGonagall annonça :

— Mr Dolohov, réalisez-vous que ce que vous avez fait pourrait vous faire envoyer à Azkaban ?

Dennis cligna des yeux, comme s'il sortait d'une transe.

— Quoi ? Non, bien sûr que non ! On m'a certifié que rien n'était illégal.

Saccarine sembla s'étouffer.

— Mr Deedle, dit-elle très vite, il serait préférable de ne plus répondre à d'autres questions avant d'avoir un avocat à vos côtés.

— Pourquoi ? demanda Dennis en la regardant avec inquiétude. Pourquoi aurais-je des ennuis ? Vous m'aviez promis…

— Taisez-vous, monsieur ! intervint Saccarine. C'est dans votre intérêt, je vous assure.

— Mais vous m'aviez affirmé que je rendrais au monde magique un grand service, s'exclama Dennis. (Il se mit debout, et jeta un coup d'œil à Harry.) Elle m'a promis de s'occuper de moi, même si Prescott et son équipe ne me versaient pas la récompense. Elle a dit que l'argent était sans importance, par rapport au service rendu. Quand je suis venu les voir…

— Taisez-vous ! répéta Saccarine d'une voix glacée. Et asseyez-vous, Mr Deedle.

— Ne m'appelez pas comme ça ! Je déteste ce nom ! (Dennis recula, et à nouveau, il se tourna vers Harry.) Elle m'a affirmé que j'avais le droit de parler à Prescott. Je lui ai expliqué ce que je comptais faire. Je savais qu'il fallait que je vérifie la position du Ministère de la Magie. Elle m'a dit que le contrat que j'avais signé, quand Ralph a été admis à Poudlard, serait sans effet sur moi parce que je n'étais pas véritablement un Moldu. D'autre part, j'avais quitté le monde magique avant d'être assez âgé pour signer la Loi du Secret, comme tous les enfants de sorciers, en rentrant à Poudlard. Aussi, d'après elle, je n'enfreignais aucune loi. Elle m'a promis que tout irait bien. Elle a dit que ça correspondait à la politique actuelle du ministère, et que je serais traité en héros.

— Miss Saccarine, dit Harry, qui sortit sa baguette, mais sans la brandir, qu'avez-vous à répondre aux accusations de cet homme ?

— Rien du tout, répliqua-t-elle d'un ton sec. Il a de toute évidence perdu l'esprit. Personne ne croira un seul mot provenant d'un tel individu. Un Cracmol !

— Mr Mecreant, demanda Harry, en se tournant vers le sorcier effondré. Confirmez-vous ce que vient d'affirmer Miss saccarine ?

Les yeux de Mecreant papillonnaient comme des mouches, passant de Harry à Saccharine.

— Je… commença-t-il, puis il baissa les yeux et la voix. J'aimerais pouvoir vous parler hors de la présence de Miss Saccarine.

— Mr Mecreant, cria la sorcière d'une voix aigue, je suis votre supérieur hiérarchique, et je vous interdis formellement…

— Vous n'avez rien à interdire, Miss, dit Neville fermement, en sortant sa propre baguette.

— Au nom de l'immunité diplomatique, je dois insister…

Saccarine se figea quand Harry Potter la menaça de sa baguette.

— Au nom du ministre de la magie, et du bureau des Aurors, dit-il, je vous arrête, Brenda Saccarine, pour atteinte au code international, à la loi du secret, et pour vol qualifié dans l'enceinte du Ministère de la Magie.

Saccarine essaya de sourire, mais sa tentative fut plutôt pitoyable.

— Vous ne pourrez rien à prouver, Mr Potter. Vous jouez là un jeu très dangereux. Je ne vous avertirai qu'une seule fois : abandonnez vos prétentions à mon encontre.

— Vous auriez dû réfléchir, Miss Saccarine, avant de comploter avec des gens qui vous méprisent, intervint Merlin, avec un sourire froid. J'ai eu une conversation très intéressante et enrichissante avec Mme Delacroix, quand je l'ai découverte dans la forêt. Je crains qu'elle n'ait beaucoup à raconter à votre sujet, et je ne peux pas dire que ce soit particulièrement flatteur.

Neville, suivi par la directrice, conduisait déjà Mr Mecreant hors de la pièce. Harry agita sa baguette.

— Venez, Miss Saccarine, Titus Chateaubourg vous attend. Il va vous raccompagner au ministère. Je vous signale que la patience n'est pas sa caractéristique principale.

Le visage de Saccarine se figea quand elle réalisa ne plus avoir d'options. Elle a dû se préparer une bonne ligne de défense, pensa James, en la regardant quitter la pièce, suivie par son père. Les gens comme Brenda Saccarine s'arrangeaient toujours pour ne pas laisser de traces. Pourtant, sa position au ministère serait sans doute compromise. Lorsque la porte qui menait à la Grande Salle s'ouvrit, James vit Titus Chateaubourg. L'Auror arborait un sourire sans joie, sa baguette pointée vers le sol.

James resta seul dans la pièce avec Merlin, Zane, Ralph, et Dennis Dolohov.

Dennis regarda son fils, puis lui effleura l'épaule.

— Je suis désolé, Ralph, vraiment. Je suis tellement… troublé.

— Tu aurais du me le dire, papa, dit Ralph, les yeux baissés.

Dennis acquiesça. Au bout d'un moment, il leva les yeux vers Merlin.

— Dois-je aller dans cette prison des sorciers ? demanda-t-il, en essayant que sa voix ne tremble pas. Je… je ne compte pas faire d'histoires, vous savez.

— Non, Mr Dolohov, répondit Merlin, je présume que vous n'irez pas. Vous aurez droit aux circonstances atténuantes.

Puis Merlin se tourna et, d'un signe, guida le groupe vers la sortie. Quand il ouvrit la porte de la Grande Salle, il ajouta :

— Mais vos actes inconsidérés ont provoqué un grand tumulte. De toute évidence, la sécurité de cette école, si forte autrefois, ne suffit plus à affronter la technologie des Moldus à l'époque moderne. Peut-être pourriez-vous réfléchir à différentes manières de rectifier la situation ?

— Que suggérez-vous au juste ? demanda Denis, les sourcils froncés. Que je vous *aide* ?

— Pourquoi pas, dit Merlin, en haussant les épaules. Je remarque simplement une coïncidence intéressante : vous avez besoin d'un emploi, et nous avons besoin d'un expert en sécurité, surtout d'un sorcier qui se trouve connaître la technologie moldue. Franchement, vous me paraissez parfaitement qualifié.

Dennis eut un grand sourire qui exprimait son soulagement.

— Je vous remercie monsieur, j'y songerai.

— Je ne suis pas en position de vous faire une offre ferme dans cette école, bien entendu, dit Merlin, qui traversa la Grande Salle de sa longue foulée décidée. Mais je connais bien la directrice. Je verrai ce que je peux faire pour vous.

— Alors Ralphinator, dit Zane en suivant Ralph et James dans l'entrée, voilà qui explique tes dons de sorcier, non ? Bien sûr, ta famille n'est qu'une bande de cruels monstres sans cœur au sang pur, mais c'est sans importance. Maintenant au moins, on sait pourquoi tu as été envoyé à Serpentard.

— Peut-être, dit Ralph d'une voix calme. Mais aujourd'hui, j'ai encore du mal à suivre. D'ailleurs, je n'ai aucun don de sorcier. Tout provenait du bâton de Merlin.

En entendant son nom, Merlin s'arrêta net devant les escaliers, puis il se retourna lentement et étudia Ralph d'un regard perçant.

— Vous étiez le gardien de mon bâton ?

— Oui, j'imagine, répondit Ralph, dégoûté. Au moins, je l'ai empêché de tuer quelqu'un. Mais de justesse.

— Ne l'écoutez pas ! coupa Zane. Il a été sublime avec sa baguette. Une fois, il a sauvé la vie de James. Il a aussi fait pousser un pécher dément avec une banane. Bon d'accord, un jour, il a scalpé Victoire en DFM, mais c'était pas très grave. On en avait tous envie – ne serait-ce que pour la faire taire.

Quand Merlin s'approcha de Ralph, James vit quelque chose qui le laissa sans voix. Il était certain que le sorcier ne portait pas son bâton la minute précédente. Et pourtant, quand il s'accroupit sur un genou en face de Ralph, il le tenait dans la main droite. Les runes, gravées sur toute la longueur du bois, étaient noires, mais James se souvenait de la lueur vert pâle dont elles avaient lui la nuit précédente.

— Mr Deedle, dit Merlin, puis il s'arrêta, réfléchit, et demanda : Dois-je vous appeler Mr Dolohov ?

— Non, répondit Ralph, en jetant un coup d'œil vers son père, je me suis attaché à Deedle. Je ne crois pas être prêt à changer pour Dolohov. Désolé, papa.

Dennis eut un petit sourire compréhensif.

— Très bien, Mr Deedle, continua Merlin, je peux vous assurer que mon bâton n'aurait jamais accepté n'importe quel sorcier. Vous savez sans doute qu'on prétend que « c'est toujours la baguette qui choisit le sorcier ». C'est la vérité. Mme Delacroix a peut-être cru que vous n'étiez qu'une simple marionnette, destinée à lui rapporter le bâton, mais elle se trompait. C'est mon bâton qui vous a choisi. Un sorcier moins puissant n'aurait pas été capable de le tenir, encore moins de l'utiliser. Mais vous, sans le savoir, vous avez maintenu mon bâton sous votre pouvoir. Vous n'aviez aucune idée de la force magique qu'il faut pour le faire, et pourtant, vous y avez réussi. Mon bâton vous a obéi, et je peux vous assurer que c'est la marque d'un très très grand sorcier. D'ailleurs, dorénavant, ce bâton vous appartient en partie, Mr Deedle. Je l'ai senti. Je savais qu'il n'était plus entièrement en mon pouvoir, mais j'ignorais avec quel sorcier je le partageai. Maintenant, je le sais.

Merlin baissa son bâton, et le posa sur son genou. Il ferma les yeux, et remua les mains sur la longueur du bois, le touchant à peine. Immédiatement, les runes flamboyèrent, répondant à son toucher. Merlin resserra la main sur la partie supérieure, plus fine, de son bâton, et d'un simple mouvement du poignet, il cassa les trente derniers centimètres. Il ouvrit les yeux, et tendit à Ralph le morceau qu'il avait détaché.

— Je crois, Mr Deedle, que vous avez besoin d'une baguette.

Ravi, Ralph accepta l'offrande de Merlin. Et immédiatement, le bâton cassé redevint sa baguette, aussi ridicule, aussi épaisse, avec un bout peint en vert criard. Avec un grand sourire, Ralph la caressa tout du long.

— Peut-être votre baguette ne sera-t-elle pas aussi puissante qu'auparavant, bien sûr, dit Merlin, en se relevant. (Il posa sur le sol son bâton, nettement plus court.) Mais je vous certifie que vous réussirez encore à faire des choses remarquables avec.

— Merci Monsieur, dit Ralph le visage grave.

— Ne me remerciez pas, dit Merlin en relevant un sourcil. Comme je vous l'ai expliqué, il était à vous, Mr Deedle. Vous l'avez mérité.

— Alors le sorcier donne au lion trouillard son courage, dit Zane avec un grand sourire. Pourquoi James ne finirait-il pas par avoir un cerveau ?

Le sourcil de Merlin se releva davantage, et ses yeux bleus glacés passèrent de Zane à James.

— Ne l'écoutez pas, dit James, en riant. C'est une histoire de Moldu. Vous ne pourriez pas comprendre.

Sur ce, le groupe se dirigea vers les escaliers.

— Dépêchez-vous, cria Ralph, en escaladant les marches deux par deux. Je veux montrer ça à Ted et aux autres Gremlins. J'ai retrouvé ma baguette ! Tabitha Corsica peut garder son stupide balai.

Dans les escaliers qui se déplaçaient, les trois garçons firent la course en se bousculant, suivis d'un pas plus calme par Merlin et le récemment renommé Dennis Dolohov.

— Vous êtes certains qu'il ne risque rien avec cette baguette ? demanda Dennis à Merlin d'un air inquiet.

Merlin se contenta de sourire. En montant, il tapait les marches de son bâton. Personne ne remarqua que des étincelles vert pâle jaillissaient du bout en bois, et brillaient comme des lucioles derrière le grand sorcier.

Chapitre 21 : Une boîte verte comme cadeau



Les dernières semaines d'école passèrent à toute vitesse. James eut l'impression de les vivre dans un tourbillon, remarquablement libre d'aventures périlleuses ou mortelles, mais néanmoins stressant avec le travail scolaire, les examens de fin d'année, et les exercices pratiques de maniement de baguette. Malgré tout, après le couloir de traversée des anciens, cette routine était plutôt agréable. Personne ne fut étonné de voir Poufsouffle gagner la Coupe des Quatre Maisons, vu que c'était les seuls à avoir évité les pénalités liées aux diverses implications du complot de Merlin et autres entourloupettes. Après tout, le simple désastre du balai avait coûté 50 points aussi bien à Gryffondor qu'à Serdaigle.

Le matin de son dernier jour d'école, James rangeait ses livres (en vrac) et ses robes de sorcier dans sa malle quand Noah grimpa bruyamment l'escalier en criant son nom.

— Il y a Ron Weasley dans la cheminée, et il veut te parler.

— Génial ! dit James avec un grand sourire. Dis-lui que j'arrive.

Une minute après, James dévalait les escaliers, en essayant toujours d'attacher sa cravate.

— James ! s'écria oncle Ron en le voyant. Regarde-toi : tout respectable, tout beau. Tu as passé une bonne année ?

— J'imagine, dit James, en hochant la tête. Apparemment, j'ai réussi mes examens, mais de justesse. J'ai passé toute la nuit de lundi à me préparer aux épreuves pratiques pour Franklyn, en DFM, mais cinq minutes avant l'épreuve, j'ai eu la sensation horrible d'avoir absolument tout oublié.

— Andouille, dit le visage dans la braise, avec un sourire moqueur, je ne parlais pas de ton travail scolaire. Ton père m'a raconté que tu as démonté le complot de Merlin. Franchement, mon garçon, c'est du beau boulot.

— Eh bien… dit James un peu gêné, il y a eu des moments intéressants – surtout au début ! – mais quand même, c'est bizarre… A peine cinq semaines après, ça me semble être arrivé à quelqu'un d'autre.

— Ça fait toujours cet effet-là, approuva Ron. La monotonie de la vie normale te lessive la mémoire, et efface les moments marrants, jusqu'à ce qu'ils ressemblent à de très anciens souvenirs. À mon avis, c'est la façon qu'a le cerveau de se protéger. Au fait, comment va le professeur Jackson ?

— Oh, bien, répondit James, avec une grimace. Rien ne peut abattre longtemps le vieux Granit. En fait, il n'a pas vraiment été blessé dans son duel avec Delacroix, même si sa baguette de rechange n'était pas aussi puissante que celle qui a été cassée. Apparemment, il l'a pourchassée des heures dans les bois, avant de la coincer dans une clairière. Il prétend qu'il aurait dû l'avoir, mais elle a triché en appelant les dryades et les naïades hostiles pour se battre avec elle. Les esprits des bois ont attaqué Jackson par derrière, et l'ont assommé. C'est comme ça qu'il a reçu cette grosse bosse sur le front. Il est quand même revenu en classe dès le lendemain du passage de Prescott, et depuis, il ne nous rate pas, Zane et moi.

Ron leva un sourcil.

— Ça, on le comprend un peu.

— Nous lui avons rendu son sac, fait nos excuses, et tout et tout. Je sais bien qu'on a fichu en l'air ce qu'il considérait être la mission de sa vie – protéger la relique, et éviter le retour du plus puissant et dangereux sorcier de tous les temps – mais quand même. En fait, tout s'est arrangé non ? Merlin est quelqu'un de bien ; la reine vaudou a été renvoyée en Amérique où elle passera en jugement dans un tribunal sorcier de son pays. Au final, on s'en sort bien, tu ne crois pas ?

— Je peux te certifier une chose, James, dit Ron, songeur, si j'étais Jackson, je souhaiterais que vous trouviez des araignées dans vos tiroirs jusqu'à la fin de vos jours. Mais c'est mon côté rancunier.

— Franchement, oncle Ron, je voudrais savoir comment arranger les choses. Tu sais, au début, j'aimais bien le professeur Jackson.

— James, ça me navre de te parler comme un adulte responsable, mais il faut que tu apprennes que les actes ont des conséquences. Bien sûr, les excuses, c'est très bien, mais les mots ne suffisent pas toujours. Tu n'as pas seulement flanqué en l'air les plans de Jackson, tu l'as ridiculisé – ou du moins, c'est ce qu'il croit. C'est surtout sa fierté qui a été blessée, et pour un homme comme lui, c'est difficile à oublier. Tu comprends ça, pas vrai ?

— Oui, j'imagine, admit James, boudeur. Au moins, il ne nous a pas recalés en Technomancie.

— C'est sympa de sa part. (Ron fronça les sourcils.) Bon écoute, James, j'aimerais quand même que tu ne penses pas uniquement à ton travail. N'oublie pas que tu as une réputation à maintenir.

— Ou à détruire, se moqua la voix de Noah, non loin de là.

— Je t'ai entendu, Metzker, dit Ron, d'un ton sévère. Les Potter ont une tradition dont ils sont fiers : passer de justesse dans la classe supérieure. Ça a commencé avec James Potter, premier du nom. Quant à toi, Gremlin, tu es mal placé pour discuter.

— J'ai été brillant cette année, protesta aussitôt Noah, super brillant même.

— J'imagine que c'est grâce à ta copine Petra, rétorqua Ron avec un grand sourire. Elle est aux Gremlins ce qu'Hermione était pour Harry et moi. Ne t'en va pas, James. Ta tante veut te dire bonjour.

Le visage de Ron disparut dans les braises. Peu après, apparut l'agréable sourire d'Hermione, et ses cheveux en permanence ébouriffés.

— James, comme tu as grandi ! s'exclama-t-elle fièrement. N'écoute surtout pas ton oncle. Il s'inquiétait aussi de ses notes, et étudiait, comme tout le monde.

— Ce n'est pas vrai ! protesta une voix étouffée dans la profondeur de la cheminée.

— D'accord, *presque* comme tout le monde, concéda Hermione avec un sourire. Peu importe ! Tes parents seront très fiers de toi, James, et nous le sommes aussi, Ron et moi. Je n'arrive pas à croire que le temps passe si vite. (Elle soupira en regardant la salle commune de Gryffondor.) J'ai l'impression que nous étions ici même il y a quelques jours à peine. Rien n'a changé. Tu sais, l'année prochaine, nous viendrons vous rendre visite à Poudlard… Ce sera agréable de tout retrouver.

Même dans les braises de l'âtre, on voyait que tante Hermione avait les yeux humides. Elle cligna des yeux, puis regarda à nouveau James.

— James, Ron a parlé avec ton père, et je sais qu'ils veulent tous les deux te demander quelque chose. Je préfère que tu en sois averti à l'avance, parce que, franchement, ils sont tellement à fond dans leur projet qu'ils risquent d'influencer ta réponse.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda James, en s'agenouillant pour s'approcher de la cheminée.

— Ne fais pas ça, dit immédiatement Hermione, tu vas te faire des taches de cendres. Il s'agit de la directrice. Elle veut prendre sa retraite, tu le savais ?

Non, James l'ignorait.

— Vraiment ? Mais… que va-t-elle faire de son temps ?

Hermione lança à James un regard indiquant qu'elle venait de se souvenir de son âge.

— Même si tu as du mal à le croire, James, Minerva McGonagall a une vie personnelle en dehors des murs de Poudlard. D'ailleurs, à ce que j'ai cru comprendre, elle a l'intention de revoir Mr Finney, et de dîner avec lui à Londres.

— C'est vrai ? cria James, interloqué.

— C'est vrai ? s'exclama une autre voix, presque en même temps.

Noah, assis sur le canapé, avait quitté son livre des yeux.

Hermione secoua la tête.

— Ce sera un rendez-vous strictement professionnel, je vous assure. Elle veut pratiquer quelques sortilèges de modification de mémoire sur Mr Finney, de façon à ce qu'il n'oublie pas complètement sa visite, mais qu'il en garde des souvenirs différents. D'ailleurs, c'est une recommandation de Mr Dolohov, parmi de nombreuses autres, dans son programme de remise en forme – comme il dit – de la sécurité de l'école. Mais, ajouta Hermione en baissant un peu la voix, la directrice a une excellente opinion de Mr Finney. Ce serait tellement merveilleux qu'elle puisse enfin se trouver un… – hum – compagnon. Après tout…

— Hermione ! beugla la voix de Ron, une fois de plus étouffée dans le lointain de la cheminée.

— Peu importe, dit très vite Hermione, de sa voix normale, la directrice a bel et bien l'intention de prendre sa retraite dès cet été, du moins s'il y a un remplaçant pour son poste. Il est probable qu'elle restera encore quelques temps pour enseigner la Métamorphose, et aider à la transition avec le nouveau directeur. Je sais que certains pensaient à Neville Londubat, mais, d'après les critères du ministère, il est encore trop jeune pour le poste. C'est idiot, d'ailleurs, mais il est difficile d'aller contre les idées reçues. Aussi…

— Merlin ! cria James. Vous pensez tous à demander à Merlin de devenir le nouveau directeur !

Quand un grand cri heureux jaillit des profondeurs de la cheminée, Hermione fronça les sourcils.

— Pas « tous », dit-elle sévèrement. Je peux te certifier que cette idée ne vient pas de moi. Mais ton père et ton oncle y tiennent vraiment. De toute évidence, tu es aussi absurde qu'eux.

— Comment Merlin pourrait-il devenir directeur ? demanda Noah. (Il quitta son canapé, pour s'accroupir lui aussi devant la cheminée.) Désolé, ajouta-t-il rapidement, je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre ce que vous disiez.

— Vraiment ? rétorqua Hermione d'un ton hautain. Et moi qui te croyais plongé dans ce manuel d'Arithmancie. Quelle stupide erreur de ma part ! Bon, j'aimerais vraiment que vous gardiez le secret, tous les deux. Qu'est-ce que je disais ? Ron, tu n'as qu'à leur expliquer…

Elle soupira si fort que son souffle souleva les mèches folles qui lui cachaient le visage. C'était un geste que James lui avait connu toute sa vie – un de ses premiers souvenirs de sa tante. Hermione le regarda avec un gentil sourire.

— Je te souhaite un bon voyage de retour, James, dit-elle. Nous te verrons la semaine prochaine. Oh, Rose et Hugo te disent bonjour, et demandent que tu leur ramènes des Fondants du Chaudron qu'on vend dans le Poudlard Express. À bientôt, Noah. Passez une bonne journée tous les deux.

Elle disparut de la cheminée, et le visage d'oncle Ron y revint.

— C'est une excellente idée, non ? annonça-t-il, en regardant les deux garçons avec enthousiasme

— Mais comment serait-ce possible ? répéta Noah. Enfin, ce mec est potentiellement le sorcier le plus dangereux de toute l'histoire de la planète. Du moins c'est ce qui se disait il y a quelques semaines, non ? Et maintenant, vous croyez que le ministère accepterait de lui donner la charge des élèves de Poudlard ?

— Merlin ne serait pas tout seul, il aurait de nombreux garde-fous, ajouta rapidement Ron. (De toute évidence, il avait longuement étudié cette option.) McGonagall et Neville, par exemple, le surveilleraient et l'aideraient – un peu comme un conseil d'administration. McGonagall a déjà accepté, même si Harry et moi avons dû insister. En fait, elle a surtout peur de devoir continuer à faire le travail effectif, tandis que Merlin en tirerait le profit. C'est possible, certes, mais ton père et moi n'y croyons pas. Par nature, Merlin est un meneur.

— Oui, bien sûr, acquiesça James. Mais quand même, il provient d'une époque où « mener » donnait surtout le droit d'envoyer des gens à la guillotine. Je n'arrive pas à croire que le ministère accepte de lui donner la responsabilité de Poudlard.

— Ton Merlin apprend très vite, James, dit Ron sérieusement. Il a déjà rencontré tout le monde au ministère, et posé des questions très intelligentes. Il en sait bien plus que tu ne sembles le croire sur la façon dont fonctionne le monde de nos jours. Je t'affirme qu'il s'adapte très vite.

— Alors pourquoi ne le gardent-ils pas au ministère ? demanda Noah. Après tout, c'est le plus célèbre sorcier du monde, non ? Il me semble logique qui ait une place au Ministère de la Magie.

Ron eut un sourire moqueur.

— Vous êtes tous les deux bien trop jeunes, je présume, pour comprendre les implications d'une phrase comme « trop qualifié mais manque de pratique ». En clair, aucun bureau ne veut de Merlin. Déjà, ce n'est pas le genre de sorcier qui fait un bon bureaucrate ; en plus, celui qui l'emploierait ne resterait pas longtemps à la tête de son service.

— Parce que Merlin prendrait sa place ? comprit James.

— Ouais, dans le meilleur des cas. Après tout, Merlin est encore un électron libre. D'accord, il est probablement le plus puissant sorcier vivant aujourd'hui, mais il y a un trou d'un millier d'années dans

sa pratique du monde. Et aussi vite qu'il récupère les informations, il faudra un bail avant que le ministère lui fasse confiance. Pour l'instant, il y a sur sa tête un grand drapeau rouge. Tu sais, James, même ton père a du mal à rester enfermé au ministère, à supporter le poids de la bureaucratie. Alors imagine quel effet ça ferait sur un mec qui a l'habitude de bannir ses ennemis dans le néant d'un simple coup d'œil ? À mon avis, le ministère cherche un endroit bien paumé où reléguer notre vieil enchanteur, un poste qui soit à la fois suffisamment honorifique pour un sorcier de son statut, mais assez éloigné pour ne menacer personne, au sens métaphorique. Ou peut-être pas si métaphorique que ça. On ne sait jamais.

— Et Poudlard a besoin d'un nouveau directeur, dit Noah avec un grand sourire.

— Exactement ! répondit Ron, en renvoyant le sourire. Tu ne crois pas que c'est une coïncidence parfaite ?

— Même si le ministère est d'accord, insista James, tu crois vraiment que Merlin acceptera ?

Dans la cheminée, Ron sembla hausser les épaules.

— Qui sait ? Pour le moment, personne ne lui a posé la question. Et c'est pour ça que j'ai quelque chose à te demander, mon cher neveu. (Ron redevint sérieux, et dévisagea James.) Tu connais Merlin mieux que personne. Tu étais là quand il est revenu du passé. C'est toi qui l'a convaincu à revenir pour aider Poudlard et tout le monde magique. Alors, qu'en penses-tu ? Serait-il ou non un bon directeur ? Crois-tu que nous pouvons lui proposer le poste ?

Noah se rassit, appuyé contre le canapé, et regarda James, attendant sa réponse. James savait qu'il aurait dû y réfléchir, mais dans son cœur, il avait déjà tranché. Merlin était un homme compliqué qui ne méritait probablement pas l'étiquette de « bon », du moins pas dans le sens qu'Albus Dumbledore ou Minera McGonagall lui avaient donné. Mais James était absolument certain d'une chose : Merlin *voulait* devenir bon. Il était difficile de savoir s'il valait mieux avoir un directeur déjà bon par nature, ou qui serait bon parce qu'il ferait de son mieux, chaque jour, pour s'améliorer. C'était un pari sur l'avenir, et James était assez mûr pour comprendre que, avec Merlin, le risque valait la peine d'être couru. De plus, son instinct Gremlin lui murmurait : *ça serait super marrant d'avoir un directeur capable de bannir Corsica Tabitha dans le néant d'un simple regard*.

— Demande-le-lui, dit James, en hochant la tête délibérément. Si le ministère est d'accord, demande-le-lui. Et j'espère bien qu'il acceptera.

— Waouh ouh ouh ! ulula Noah, en jetant les bras en l'air.

— D'accord, dit Ron d'une voix sévère, mais pour le moment, gardez cette histoire pour vous. Si le bruit court avant que ton père et Hermione arrangent les choses avec le ministère, ça pourrait tout gâcher. C'est bien compris ?

Noah acquiesça, James sourit pour montrer son accord.

— Ton père a repris la cape et la carte, pas vrai ? demanda Ron à James, en changeant de sujet.

— Oui. Et apparemment, je vais être consigné dans ma chambre aux prochaines vacances, quinze jours, sans mon balai.

Ron se mit à rire, en claquant la langue.

— Quel dommage, James ! D'après ce que j'ai entendu dire, tu devenais bon en vol. Bon, tu sais que c'est le rôle d'un père de rester ferme, et même de sévir parfois, mais Harry est fier de toi. J'en suis certain.

Avec un sourire épanoui, James piqua un fard.

— Par contre, continua Ron, tout sourire disparu, je te déconseille à l'avenir ce genre de plaisanterie. Une fois, ça va, mais si tu recommences, je vois très bien Ginny t'enfermer à la cave jusqu'à ta majorité. Crois-moi, James, ta mère n'est pas le genre de sorcière qu'il faut pousser à bout.



Plus tard, le même après-midi, James retrouva Zane et Ralph près du lac, alors que les gens d'Alma Aleron se préparaient à rembarquer. Sous le regard attentif des trois garçons – et de très nombreux autres élèves – les voitures volantes sortirent du Garage, puis la tente fut repliée et rangée dans le coffre de la Dodge Hornet.

— Il y a quelque chose de très profond et mystique dans cette histoire, remarqua Zane, songeur, mais je n'arrive pas à trouver ce que c'est.

— Quoi ? Que le Garage soit emballé dans la voiture qu'il protégeait quelques minutes plus tôt ?

— Non. Plutôt la façon dont le professeur Franklyn a un tel succès auprès des filles au moment où il s'apprête à quitter l'école.

C'était exact. Franklyn était très populaire parmi la gent féminine, depuis la plus vieille matrone de l'intendance jusqu'aux filles de première année Elles gloussèrent lorsqu'il passa devant elles, effleurant d'une main légère leurs chevelures. Les seules femmes qui semblaient insensibles au charme du vieux sorcier étaient la directrice et Victoire. La cousine de James prétendait même que Franklyn n'était qu'un vieux raseur pompeux. D'après Ted, Victoire était offensée parce que le sorcier était assez âgé – ou assez expérimenté – pour être immunisé contre le charme des vélanes. De plus, toujours selon Ted, Franklyn *pouvait* être aimable avec toutes les femmes sans courir le moindre risque : à son âge, personne ne le prenait au sérieux.

Zane trouvait cette réflexion remarquablement instructive.

— Quand je serai vieux, dit-il avec conviction, moi aussi, je passerai mon temps à flirter.

— Il ne flirte même pas, rétorqua James, les yeux étrécis. Il leur sourit, avec l'esprit ailleurs, comme toujours.

— Ça prouve bien que tu ne connais rien à l'art de flirter, dit Zane.

— Je suis surpris que tu ne prennes pas des notes, dit Ralph à l'Américain, en secouant la tête.

— Tu as raison, Franklyn devrait donner des cours sur sa technique, répondit Zane sérieusement.

Il regardait le vieux professeur s'arrêter devant Petra Morganstern, et lui serrer la main. Les joues toutes rouges, Petra eut un sourire et détourna la tête. Puis, avant que Franklyn n'ait le temps de s'éloigner, elle se pencha et déposa un chaste petit baiser sur sa joue.

— Mesdames et Messieurs, élèves de Poudlard, dit peu après Benjamin Franklyn, en s'adressant à la foule, ça a été un grand plaisir pour nous tous de partager cette année avec vous. Comme j'en étais certain à mon arrivée, nous avons beaucoup appris les uns des autres. Nous-autres, Américains, avons aussi raffermi notre résolution de travailler avec l'Europe, afin de maintenir la justice et l'équilibre dans le monde entier, non seulement parmi les sorciers, mais parmi tous les humains.

« (Il étudia la foule, avec un grand sourire, puis enleva ses lunettes et soupira.) Si vous voulez mon avis, nous allons affronter des temps difficiles, et le vent du changement souffle dans tous les pays. De chaque côté de l'océan, il y aura des forces qui ébranleront notre monde actuel, notre culture, jusqu'à

ses fondations. Mais nous sommes tous devenus des amis, et nous resterons unis, faisant front contre l'adversité, d'où qu'elle vienne. J'ai vécu un très grand nombre d'années, et je peux affirmer avec certitude que le changement est un phénomène normal au cours d'une existence. Les êtres au cœur pur ne se corrompent pas, ils s'adaptent, sans perdre leurs qualités innées, et de ce fait, tout changement devient un bénéfice et non une destruction. Après cette année parmi vous, je suis confiant que nous saurons ensemble affronter ce que l'avenir nous réserve.

Il y eut une salve d'applaudissements – que James retrouva plus polis qu'enthousiastes. Il savait que de nombreux élèves n'approuvaient pas la position de Franklyn, et ce, pour diverses raisons. Pourtant, le discours avait été convaincant. James était heureux que Franklyn se soit exprimé. Sous les ovations de la foule, Franklyn monta dans la Volkswagen Coccinelle et agita la main avant de refermer sa portière.

Quelqu'un frappa James sur l'épaule. Il se retourna, et dut lever les yeux. Immense silhouette vêtue de noir, le professeur Jackson se tenait juste derrière lui, plus impressionnant que jamais. Le visage sévère, les sourcils broussailleux et froncés il regardait James de haut.

— Je pense que ceci vous revient, Mr Potter, dit Jackson

James remarqua alors que le sorcier tenait une petite boîte de bois. Jackson baissa les yeux sur ce qu'il avait dans les mains, puis il tendit le coffret à James.

— J'ai trouvé cette boîte dans la chambre de Mme Delacroix. J'imagine que vous serez heureux de la récupérer. Faites-en ce que vous voudrez.

James prit la boîte, qu'il trouva étrangement légère. Le bois était de couleur verte, creusé de signes profonds, très sinueux. Pour James, ils évoquaient les lianes épaisses qui recouvraient la porte de la Caverne du Secret. Il releva les yeux, et voulut demander des explications au professeur Jackson, mais l'homme s'éloignait déjà, traversant la cour vers la Stutz Dragonfly. Une fois devant son véhicule, il s'arrêta, se retourna, et salua à l'assemblée de la main. Son visage était aussi dur que le granit qui avait provoqué son surnom. La foule poussa un grand cri, suivi d'une ovation plus longue et plus soutenue que celle qu'avait reçue Franklyn. Étrangement, tous les élèves de Poudlard s'étaient mis à apprécier le professeur Jackson – pas à cause de son amabilité, mais au contraire, parce qu'il n'en montrait aucune.

Une fois Jackson remonté dans la voiture, le reste de la délégation américaine suivit rapidement. D'abord les fonctionnaires du département magique, dans leur cape grise, qui étaient revenu de Londres la veille, pour rejoindre leurs concitoyens dans le voyage de retour vers les États-Unis. Ils s'entassèrent les uns derrière les autres dans les véhicules, après avoir salué de la tête de la foule assemblée. Les derniers à embarquer furent les trois portiers, qui chargèrent d'énormes valises et malles dans des coffres apparemment sans fond, puis s'engouffrèrent, côté conducteur, un dans chaque voiture.

Doucement, les ailes des véhicules se déroulèrent, et commencèrent à battre l'air. La Dodge Hornet fut la première à décoller. Avec un léger grincement de ses amortisseurs et un craquement de métal, elle se souleva, et pivota lentement. La Stutz Dragonfly et la Volkswagen Coccinelle suivirent, le vrombissement de leurs ailes résonna dans toute la cour, soulevant l'herbe des jardins alentour. Puis, le nez des voitures pointa vers le ciel avec une grâce aérienne, il y eut un bruit d'accélération. En moins d'une minute, le silence retombait sur la cour, et seul le vent printanier soufflait encore sur les collines.

Ralph, Zane, et James se laissèrent tomber sur un banc, dans la cour, près de l'entrée.

— Alors, qu'y a-t-il dans cette boîte que Jackson t'a donnée ? demanda Ralph, en y jetant un regard curieux.

— Si j'étais toi, prévint Zane, je ne l'ouvrirais même pas. Tu te rappelles que Jackson avait promis de rendre notre vie « intéressante » ? C'est bien le genre de mec à attendre le tout dernier moment pour se venger en te laissant un souvenir. C'est une bonne idée, d'ailleurs : il sera loin quand tes ennuis commenceront.

Sur ces belles paroles, Zane secoua la tête avec une grimace comique.

James fronça les sourcils, pas convaincu. Il regardait la boîte posée sur ses genoux. Elle avait un loquet de cuivre sur le devant, qui fermait le couvercle. Sans un mot, il le souleva, et ouvrit la petite boîte verte. Zane et Ralph se penchèrent en avant, pour mieux voir. À l'intérieur, il y avait un coussin de velours violet ; et dessus, un seul objet, posé sur un morceau de parchemin plié.

— Je ne comprends pas, dit Ralph, en reculant. On dirait une poupée.

James prit la figurine, et la leva pour mieux l'étudier. Elle était grossièrement faite de toile de jute et de ficelle, avec deux boutons dépareillés pour marquer les yeux.

Zane, le visage grave, examinait aussi la poupée.

— James, dit-il, c'est… c'est toi.

Effectivement, la statuette évoquait une ressemblance indéniable. Des fils noirs sur la tête, représentaient les cheveux ébouriffés de James. Et même la forme de la tête, la ligne de la bouche cousue, et l'emplacement des boutons formaient un portrait effrayant.

James eut un frisson.

— C'est une poupée vaudou, dit-il.

Il se souvint alors du parchemin posé dans la boîte. Les garçons se penchèrent ensemble pour le lire quand James le déplia.

M. Potter,

Vous reconnaîtrez certainement l'objet qui se trouve dans cette boîte. Durant cette première année de Technomancie, il n'était pas dans notre programme de discuter de l'art ancien de la Représentation Harmonique, mais j'imagine que vous en comprendrez les implications. Ceci a été trouvé dans la chambre de Mme Delacroix. Après une discussion avec votre directrice actuelle, Mrs McGonagall, et les portraits de deux anciens de vos directeurs, Severus Rogue et Albus Dumbledore – qui, je vous le signale, vous portent un intérêt tout particulier – nous avons décidé de vous mettre au courant : Mme Delacroix utilisait cet objet contre vous. L'élégance de sa manipulation est tout à fait impressionnante. La poupée vaudou qui vous représente était placée derrière une poupée plus grande, désignant votre père, Harry Potter. En face, il y avait une bougie que Mme Delacroix laissait allumée en permanence. De ce fait, bien entendu, votre figurine, Mr Potter, restait en permanence dans l'ombre de votre père.

Il y a toujours un grain de vérité dans les manipulations vaudou. Mme Delacroix savait que vous auriez du mal (ce qui est parfaitement naturel) à suivre les traces légendaires de votre père. Il y a une leçon à tirer de tout ceci, Mr Potter. Il est normal d'éprouver des émotions ou des sentiments, mais il faut parfois réfléchir avant de suivre ses impulsions. Apprenez à vous connaître. Les émotions paraissent naturelles, mais, de temps à autre, elles troublent le jugement. De plus, comme vous l'avez constaté, elles peuvent aussi être utilisées contre vous. J'ai été votre professeur, je reste de votre aîné,

et je vous répète mon conseil : apprenez à vous connaître ; apprenez aussi à reconnaître vos émotions. Il vous faudra les maîtriser, pour ne pas en être l'esclave.

Theodore Hirsham Jackson.

— Waouh ! haleta Ralph. Ce n'est pas pour rien qu'on appelait Delacroix la reine vaudou !

— Qu'est-ce que tu vas faire de cette poupée ? demanda Zane. Tu ne crois pas que si tu la détruis, ça va te causer du tort ?

James regardait la sinistre petite caricature d'un œil fixe.

— Je ne crois pas, répondit-il, en réfléchissant de son mieux, sinon, Jackson ne me l'aurait pas laissée. Je crois qu'il a voulu que je me souvienne de cette expérience… pour qu'elle ne se répète jamais.

— Alors ? insista Zane. Qu'est-ce que tu vas en faire ?

James se releva, et enfouit la poupée vaudou dans la poche de son jean.

— Je ne sais pas. Pour le moment, je vais la garder. Après, on verra.

Les trois garçons se promenèrent ensuite dans les jardins et dans l'école, avec la ferme intention de profiter de leur dernier jour pour ne rien faire.

Au cours de sa dernière nuit à Poudlard, James fut incapable de dormir en pensant au voyage retour du lendemain. Il finit par sortir du lit. À pas de loup, il descendit les escaliers jusqu'à la salle commune, espérant qu'un autre Gryffondor serait debout, pour jouer avec lui aux échecs de sorcier ou même au CB – cible et bâton. Dans la lueur mourante du feu, il remarqua immédiatement que la pièce paraissait vide. Au moment où il se détournait, quelque chose attira son regard. Il vit apparaître le fantôme de Cédric Diggory, assis près du feu. Le spectre était presque transparent, mais quand même plus solide que la dernière fois où James l'avait vu.

Cédric sourit quand James se jeta à ses côtés sur le canapé

— Je me cherche à un nom, dit-il.

— Mais vous avez déjà un nom, s'étonna James.

— Ce n'est pas vraiment un nom adapté pour un fantôme. Pas comme Nick-quasi-sans-tête, ou le Baron Sanglant. J'ai besoin de quelque chose qui aurait davantage de panache.

James y réfléchit un moment.

— Pourquoi pas le « Grand Chasseur d'Intrus Moldus » ?

— C'est trop long.

— D'accord. Vous avez trouvé quelque chose de mieux ?

— Je pensais – et ne t'avise pas de rire ! dit le fantôme, en jetant à James un regard sévère. Je pensais plutôt au « Spectre du Silence ».

— Hum, répondit James prudemment. Le problème, c'est que vous parlez à présent. En fait, vous êtes même de plus en plus audible. On n'a plus cette impression bizarre que votre voix parvient d'un endroit très lointain, vous savez… euh, comme l'au-delà.

— C'est vrai, admit Cédric. Je suis devenu bien plus… présent, en quelque sorte. Maintenant, je suis un vrai fantôme, comme tous les autres qui hantent le château. Mais je suis resté silencieux très longtemps !

— J'imagine, dit James, peu convaincu. Mais quand même, avec un nom comme le Spectre du Silence, ça va faire drôle si vous mettez à papoter avec les élèves.

— Tu crois ? Peut-être devrais-je alors rester dans mon coin, morose et silencieux, proposa Cédric en réfléchissant. Oui, je pourrais faire ça… flotter de ci de là, avec un air toujours sombre, sans répondre. Du coup, quand je passerai, les élèves chuchoteraient toutes sortes de choses à mon sujet : « Le voilà ! C'est lui, le Spectre du Silence ! »

James haussa les épaules.

— Si ça vous amuse, pourquoi pas. Après tout, vous avez tout l'été pour vous entraîner à être morose et silencieux.

— C'est vrai.

Tout à coup, James se releva avec une idée soudaine :

— Hey ! Pourquoi ne seriez-vous pas le nouveau fantôme de Gryffondor ? demanda-t-il. Nick-quasi-sans-tête est parti, personne ne sait où… dans le néant des fantômes, j'imagine – et nous n'avons plus de fantôme officiel rattaché à notre maison.

Cédric y réfléchit un moment.

— Je ne pense pas que ce serait bien, dit-il. Désolé. Tu sais j'étais chez Poufsouffle, quand j'étais vivant.

— Ah oui, j'avais oublié, dit James, déçu.

Il se laissa retomber en arrière Quelques minutes de silence s'écoulèrent, puis Cédric parla à nouveau :

— C'était plutôt génial ce que tu as fait : sortir dans la forêt pour rappeler Merlin, et lui demander de nous aider. J'ai bien cru qu'il était parti pour de bon.

Les sourcils froncés, James releva la tête pour regarder le fantôme.

— Oh ! C'est juste une idée qui m'est venue comme ça. D'ailleurs, c'est de ma faute si Merlin est revenu dans notre époque. J'ai cru sauver le monde ; j'ai voulu empêcher Delacroix et Jackson de mener à bien leurs plans démoniaques. Et en fait, la reine vaudou m'a utilisé, et Jackson était un gentil.

— Et alors ? rétorqua Cédric. Tu as quand même appris quelque chose, non ?

— Je ne sais pas, répondit James automatiquement. (Puis il réfléchit un moment, et ajouta :) Oui, peut-être.

— Tu sais, James, dit Cédric, tu ressembles à ton père.

James eut un rire sans humour.

— Je ne vois vraiment pas en quoi ! Si j'ai appris quelque chose, c'est justement que je ne fais rien comme mon père. Et même si j'essaye, je rate tout. Je crois que faire les choses « à ma manière », c'est juste d'avoir de la chance, ou demander aux autres de m'aider. Mon père était un héros. Moi, j'ai juste des idées. Et j'utilise les autres pour les réaliser.

— Non, James, dit Cédric. (Il se pencha en avant pour le regarder droit dans les yeux.) Tu possèdes le rare talent d'inspirer aux autres le désir de t'aider. Et tu crois que ça ne compte pas ? Le monde a besoin de gens comme toi, parce que la plupart des sorciers n'ont pas le courage, l'enthousiasme, ou l'envie, de devenir des héros. Ils le voudraient, mais ils ont besoin de quelqu'un pour leur dire quoi faire. Tu as ce don, James. Ton père a été un héros presque malgré lui, parce qu'il

était Celui-qui-a-survécu. C'était son destin. Tout n'a pas été facile pour lui, mais sa route au moins était évidente et tracée. Il y avait Harry Potter d'un côté, et Voldemort de l'autre. Ton père savait exactement où se situer et ce qu'il devait faire, même si ça le tuait. Par contre, toi… tu es un héros parce que tu choisis tous les jours de l'être, Et tu as le rare talent d'encourager tes amis à le devenir aussi.

James resta longtemps à regarder les braises qui refroidissaient dans le feu.

— Je ne suis pas un héros.

Cédric eut un sourire, et s'écarta un peu.

— Tu dis ça parce que tu imagines que les héros gagnent toujours. Crois-moi, ce n'est pas le cas, James. Héros et vainqueur ne sont pas des synonymes. Il y a de nombreux héros qui meurent durant leur tentative, et la plupart ne sont jamais reconnus par la postérité. Non, un héros, c'est juste quelqu'un qui réagit quand il le doit, alors qu'il serait bien plus facile de ne rien faire.

Cette fois, James se retourna avec un sourire amusé pour regarder le fantôme.

— Peut-être devriez-vous choisir comme nom le Spectre de la Sagesse ?

— Ah-ah, marmonna Cédric.

— Merci Cédric. (À nouveau, James se redressa.) Ça m'a… aidé de vous écouter.

Cédric hocha la tête. James traversa la pièce, retournant vers les escaliers, mais il s'arrêta sur la première marche.

— Cédric, il y a quelque chose qui me gêne. Peut-être êtes-vous au courant, en tant que fantôme, et tout.

— Peut-être… Raconte-moi.

— La première dryade de la forêt nous avait parlé d'un héritier de Voldemort. Elle disait qu'il vivait à proximité. En fait, je crois qu'il est ici même, dans cette école.

— Oui, j'étais là quand tu en as parlé au professeur Rogue.

— Eh bien, je crois que c'est l'héritier de Voldemort qui a pris la GameDeck de Ralph, et utilisé le nom d'Austramaddux. Son rôle est important, parce que, s'il ne l'avait pas fait, le Moldu n'aurait pas pu trouver Poudlard, malgré les efforts du père de Ralph. Personne ne sait qui est ce complice, et il devait pourtant travailler avec Saccarine depuis le début.

Cédric détourna les yeux vers une fenêtre toute proche.

— Et toi, tu penses savoir qui c'est ?

— Oui, dit James sans hésiter, Tabitha Corsica. Je pensais déjà à elle après avoir parlé à Rogue, et je n'ai pas changé d'avis. D'accord, son balai n'était pas le bâton de Merlin, mais il a quand même une puissance magique plutôt effrayante. Surtout quand elle vole dessus. D'ailleurs, Tabitha Corsica a une attitude étrange, une hostilité qui ne s'explique pas.

Cédric se leva et avança vers James, traversant une chaise sans même remarquer qu'elle était sur son chemin.

— J'ai ressenti quelque chose, James, je dois l'admettre. Il y a comme une ombre de Tu-Sais-Qui qui s'attarde dans ces murs : l'odeur rance de quelque chose qui pourrit,… Je le sens mais sans trop savoir d'où ça vient. Peut-être suis-je plus sensible à ces relents du seigneur des Ténèbres que les autres fantômes. Après tout, il m'a tué.

— Oui, dit James calmement. Je n'ai pas oublié.

— Le problème, James, c'est que les choses sont rarement aussi évidentes que nous aimerions les trouver. Dans le monde réel, le mal porte plusieurs masques – surtout aujourd'hui, même si c'était plus discutable à l'époque d'où vient Merlin. C'est parfois très troublant. Tu devras faire attention. Parfois, les gens bien paraissent mauvais. Beaucoup d'entre nous, ton père y compris, se sont trompés au sujet du professeur Rogue.

— Comme je me suis trompé avec le professeur Jackson, dit James.

— Exactement.

— Pourtant, insista James, j'aurais juré que Tabitha était impliquée dans le complot de Merlin. Quelle est la vérité, à votre avis, sur elle et son balai ?

Cédric étudia James un très long moment.

— Pourquoi refuses-tu d'admettre que ce balai puisse être ce qu'elle prétend qu'il est ?

— Quoi ? s'écria James en colère. Un simple objet façonné par un Moldu ? Non, c'est un mensonge qu'elle a inventé pour… euh...

Cédric haussa les épaules, mais c'était davantage une façon de dire qu'il connaissait la vérité.

— Les personnes les plus effrayantes ne sont pas celles qui mentent, James. Parfois, les pires sont celles qui finissent par prendre leurs mensonges pour des vérités.

Surpris, James cligna des yeux.

— vous voulez dire que… Tabitha Corsica croit vraiment ce qu'elle a dit au débat ? Que Voldemort était un brave type, et qu'il a été sacqué par le ministère et le monde magique parce que personne ne souhaitait voir changer le *statu quo* ? Voyons, ce n'est pas possible qu'elle y croie !

Cédric soupira en regardant James.

— Franchement, je n'en sais rien. Mais je connais beaucoup d'élèves qui le pensent vraiment. Et Tabitha Corsica paraissait sincère. Son balai a peut-être des caractéristiques effrayantes, mais ça n'est rien par rapport à la magie noire que certains sorciers peuvent conjurer si leur âme est assez pervertie pour confondre un mensonge qu'ils ont fabriqué avec la vérité.

Quand James se retrouva dans son lit, il resta longtemps l'esprit en ébullition. Il n'avait jamais envisagé que Tabitha Corsica puisse réellement croire ce qu'elle disait. Il avait préjugé qu'elle suivait le Mouvement du progrès et sa propagande parce qu'elle avait compris que ça mènerait à la guerre, ce qu'elle désirait aussi. Un moment, James se sentit désolé pour la sorcière. Il devait être terrible pour quelqu'un de se croire dans le bon camp, de prendre James et son père pour des manipulateurs. C'était dur à imaginer, mais quand même. Derrière la fenêtre, la lune brillait, pleine et ronde. James s'endormit dans sa lueur laiteuse, le front toujours plissé de perplexité.

Le lendemain, James, Zane et Ralph reprirent le Poudlard Express jusqu'au quai 9 ¾. Les parents de Zane y étaient déjà, avec leur plus jeune fille. Greer regardait l'énorme locomotive rouge avec de grands yeux écarquillés. Non loin d'eux, James repéra ses parents, avec Albus et Lily. Il agita la main, un grand sourire aux lèvres. Il avait l'impression étrange qu'à peine une semaine plus tôt, il leur avait dit au-revoir sur ce même quai, en partant, le cœur lourd d'incertitude, vers sa première année à Poudlard. Et maintenant, il rentrait chez lui. L'école était chouette, admit-il en son for intérieur, mais il était quand même bien content de rentrer. L'an prochain, en reprenant le train, il serait accompagné d'Albus qui, à son tour, affronterait sa première année. James avait bien l'intention de tourmenter son jeune frère tout l'été à ce sujet. Mais c'était sans importance, au fond, même si Albus n'était pas à

Gryffondor. James grimaça, parce que si son frère était envoyé dans une autre maison, ce serait une distinction d'avec Harry Potter, et James pourrait même en être jaloux – un tout petit peu.

Lorsqu'il se joignit à la foule excitée qui quittait le train, James se retrouva derrière Ted. Il fut étonné de le voir tenir la main de Victoire.

— Tu vas avoir des ennuis, dit James en ricanant.

— Pourquoi tout le monde doute-t-il en permanence de moi ? se plaignit Ted d'un air humble. Bon, chacun doit porter sa croix.

— Mes parents ne doivent pas nous voir ensemble, dit Victoire d'une voix stridente. Ted Lupin, si tu gâches tout, gare à toi. Tu sais très bien que mes parents n'approuveraient pas, alors sois sage. Et toi, James, reste discret.

— Marrant ! dit Ted à James. Elle a un accent français bien plus marqué quand elle râle.

James sourit, parce que c'était vrai.

Il s'arrêta un moment sur le marchepied du wagon, examinant la foule sur le quai. Malgré les élèves qui se bousculaient, les porteurs qui soulevaient les malles et les familles qui hurlaient, James remarqua Zane, serré dans les bras d'une très jolie femme blonde, près d'un homme grand et d'aspect imposant. Greer était noyée dans ce tableau de famille, presque malgré elle, parce qu'elle semblait s'intéresser davantage à la locomotive qu'au retour de son frère. Ralph avait déjà retrouvé son père sur le quai. Il échangea avec lui un salut discret. Père et fils avaient le même sourire timide. Quand Ralph vit James, il lui fit un signe de la main.

— Mon père dit que nous passerons l'été à Londres. Je viendrai te rendre visite !

— Génial ! cria James avec entrain.

Lorsqu'il descendit, il vit sa famille avancer vers lui. Et dans ce bref moment d'anticipation, James savoura son bonheur : Il était revenu chez lui ! Il courut à leur rencontre, vérifiant dans la poche de son jean qu'il avait toujours sur lui la petite figurine de Mme Delacroix. C'était sans doute sans importance, mais ça ne coutait rien de se méfier. Rien du tout.

— James ! cria Albus en arrivant le premier. Qu'est-ce que tu nous as ramené ? J'espère que tu n'as pas oublié cette fois ! Tu as promis !

— Tu me prends pour qui, le Père Noel ? répondit James.

Il se mit à rire parce qu'Albus et Lily avaient failli le jeter par terre.

— Tu as promis ! Je veux des baguettes réglisse du Poudlard Express !

— Et des Fondants au Chaudron pour Rose et Hugo, ajouta Harry avec un grand sourire.

— C'est dingue la vitesse à laquelle certaines infos voyagent, grogna James. D'accord, d'accord, j'ai des bonbons pour tout le monde.

Il vida ses poches et versa tout leur contenu dans les mains tendues d'Albus et Lily. Puis, en dernier, il sortit la figurine vaudou et la regarda en hésitant. Ginny en embrasant son fils avant de regarder ce qu'il tenait dans la main.

— Qu'est-ce que c'est ? s'étonna-t-elle. Oh, James, on dirait… toi !

James eut un sourire.

— Maman, c'est pour toi. Tu pourras le garder et penser à moi quand je retournerai à Poudlard l'an prochain. Pour ne pas m'oublier.

Ginny regarda la poupée d'un œil critique, puis elle se tourna vers Harry, comme pour lui demander conseil. Il haussa les épaules avec un sourire confiant.

— Très bien dit-elle en se tournant à nouveau vers James. C'est étrange, mais pourquoi pas. Euh, si je la serre dans mes bras, tu le ressens aussi ?

James indiqua d'une mimique qu'il n'en savait rien.

— Essaie toujours, dit-il.

Sa mère le fit. James éclata de rire. De toute évidence, ses parents ne s'inquiétaient pas trop de la magie vaudou, et il trouva ça rassurant.

Peu après, toute la famille quitta le quai et retourna dans la gare principale.

FIN